ne ſervit pas moins que ſes Ouvrages à la célébrité de ſon nom. On lui donna, après ſa mort, le nom de *Tſing-kié-ſien-cheng*, nom qui déſigne en général qu'il etoit exempt de ce qui inquiete pour l'ordinaire les autres hommes. Il floriſſoit ſur la fin de la Dynaſtie des *Tſin*.

X L I.

SOUNG-FEI-TI, Empereur.

C'eſt ici un de ces monſtres que la nature ſemble avoir produit, dans ſon indignation, pour la honte de l'eſpece humaine. Ce monſtre, fils d'un pere qui avoit ſouillé le trône par toutes ſortes de débauches, ſurpaſſa de beaucoup ſon modele, & ſe diſtingua par des excès qui l'ont rendu tout-à-la-fois le Néron & le Caligula de la Chine.

Il n'avoit que quinze ans, quand il ſuccéda à ſon pere *Hiao-ou-ty*, quatrieme Empereur de la petite Dynaſtie des *Soung*; & dans le peu de mois qu'il reſta ſur le trône, il remplit toute la Cour & même tout l'Empire de carnage & d'horreur. La crainte de l'Impératrice ſa mere & un reſte de reſpect pour *Tay-ſa-hing*, ſon Précepteur, furent, pendant quelque temps, une eſpece de digue qui arrêtoit les premiers efforts de ſa cruauté; mais cette digue fut bientôt rompue elle-même par la mort de l'Impératrice, qui arriva prématurément, environ quatre-vingts jours après l'inſtallation de ſon fils.

Ce Prince barbare, délivré de ſa mere, voulut ſe délivrer auſſi de ſon Précepteur, qui ſeul pouvoit encore le gêner. Il le fit maſſacrer en ſa préſence, ſous le prétexte qu'ayant quelque crédit dans l'Empire, il pouvoit lui venir en penſée de travailler à lui donner un autre Empereur. Il

ne s'en tint pas là : ceux qui etoient à la tête des affaires, ou qui avoient quelque autorité, pouvoient aussi vouloir le trahir ; il prit la résolution de s'en défaire, & il l'exécuta de la maniere la plus horrible. Il se transporta chez l'un des Ministres, sans faire part de son dessein à qui que ce fût, & le fit egorger en sa présence, lui & toute sa famille. En même temps, il envoya ordre à *Lieou-yuen-king*, qui etoit aussi Ministre, de se rendre incessamment au Palais avec ses enfans & ses freres. Ces infortunés s'etant mis en devoir d'obéir avec toute la célérité qui dépendoit d'eux, arriverent au palais aussi-tôt que l'Empereur lui-même, & furent à l'instant massacrés. Un troisieme Ministre fut aussi mis à mort le même jour, avec six enfans qu'il avoit.

Ce n'etoit là que le prélude d'une piece qui devoit finir par la mort des oncles, des freres, des cousins, & de tous ceux qui etoient parens ou alliés de l'Empereur, non pas parce que ces Princes s'etoient mis à la tête de quelques factieux, ou avoient tramé quelque révolte ; ils n'etoient accusés d'aucun de ces crimes ; ils n'avoient pas même donné lieu, par leur conduite, au plus léger soupçon qu'ils voulussent envahir l'autorité, ou s'y soustraire : mais il etoit possible que la pensée leur en vînt ; il pouvoit se faire que les Grands voulussent avoir pour leur Empereur quelqu'un d'entr'eux. Cette raison parut suffisante au tyran pour se croire en droit de leur arracher la vie. Il en donna l'ordre cruel, & voulut commencer par *Lieou-tsê-hiun*, le troisieme de ses freres, auquel il crut faire une grande faveur, en ne lui envoyant qu'un breuvage empoisonné pour l'enlever de ce monde. Un Lettré, nommé *Teng-ouan*, à qui l'Empereur défunt avoit confié l'education de *Lieou-tsê-hiun*, sauva la vie à ce jeune Prince. Il l'empêcha d'obéir, fit doubler sa garde de crainte de surprise, assembla des troupes, & com-

posa une espece de manifeste qu'il eut soin d'envoyer dans toutes les Provinces de l'Empire. Ce manifeste n'etoit autre chose qu'un exposé des cruautés de l'Empereur : il exhortoit les Grands & le Peuple à secouer le joug d'un monstre ennemi du genre humain. Il est à remarquer que, suivant l'usage de ces temps-là, chaque Prince avoit un appanage d'une, ou de plusieurs villes, ou même d'une province entiere, qui portoit quelquefois le nom de Royaume ; & ceux qui en avoient l'investiture y faisoient pour l'ordinaire leur séjour ; ce qui, souvent, donnoit occasion à des révoltes qu'il n'etoit pas aisé d'eteindre.

Lieou-tsê-hiun etoit dans sa Principauté, & il la gouvernoit sous la direction de ses tuteurs ; car il etoit à peine à la onzieme année de son âge. L'ecrit publié par son Maître eut tout l'effet qu'il s'etoit proposé : tout l'Empire fut en rumeur. Ceux qui gémissoient sous la tyrannie, sans oser se plaindre, prirent courage, s'animerent mutuellement, & volerent au secours de tous ceux dont les jours etoient menacés. L'Empereur, instruit de ces troubles, se mit aussi-tôt en devoir de les dissiper. Il n'eût pas tardé d'en venir à bout, si la haine qu'on avoit contre lui n'eût pas eté si universelle. Ses propres domestiques, ceux mêmes en qui il paroissoit avoir le plus de confiance & auxquels il se livroit sans réserve, comploterent entre eux pour l'assassiner.

Rien n'etoit plus révoltant, je ne dis pas pour la pudeur naturelle à tout être raisonnable, mais pour la débauche même la plus dissolue, que ce qui se passoit au palais, lorsque le jeune Empereur prenoit, ainsi qu'il les appelloit, ses heures de divertissement. Il se rendoit dans ses jardins ou ses parcs, suivi d'un nombreux cortege de jeunes garçons & de jeunes filles. Malheur à toute jeune personne qui se refusoit à ses horreurs ; on la mettoit à mort sur-le-champ.

Tant de crimes crierent vengeance : l'infâme Prince commença par devenir lui-même son propre bourreau. *Il ne pouvoit être un moment seul*, dit un Auteur Chinois, *qu'il ne crût voir à ses côtés les Esprits vengeurs, envoyés par le* Chang-ti, *réunis aux ombres des victimes qu'il avoit immolées : c'etoit sur-tout pendant la nuit que ces pensées effrayantes le tourmentoient : il se levoit, faisoit lever tout le monde, & ordonnoit que, par des cérémonies & des conjurations, on donnât la chasse à ces* Kouei *téméraires, qui osoient troubler son repos & infecter les lieux qu'il habitoit. Ce qui se faisoit dans ces circonstances tranquillisoit pour quelques momens son imagination ; mais le lendemain, c'etoit à recommencer. Enfin, ayant oui dire que certains Bonzes*, Tao-sée, *avoient un talent pour se faire obéir des Esprits, de quelque ordre qu'ils fussent, il les fit venir au palais, pour y exercer leur prétendu empire.*

La maniere dont ces Bonzes opéroient dans leurs prestiges parut assez singuliere pour mériter la curiosité du tyran. Il se transporta dans l'appartement où se faisoient ces opérations magiques, suivi seulement de quelques-unes de ses femmes, qui eurent la même curiosité que lui, & de quelques Eunuques, parmi lesquels etoit un nommé *Cheou-tsi-tché*. Ce *Cheou-tsi-tché* avoit eté gagné par les conjurés. L'occasion etoit favorable, il en profita. Dans le moment où l'Empereur, tourné du côté des Bonzes, n'etoit occupé que de ce qu'il voyoit, il tira son sabre & lui fendit le crâne.

Ainsi périt, à l'âge de quinze ans, un Prince qui sembloit devoir être un des fléaux du genre humain, s'il eût assez vécu pour donner une libre carriere à toute la férocité de son naturel. Le nombre des crimes qu'il a commis, pendant l'espace de moins d'un an qu'il a eté sur le trône, surpasse tout ce qu'on a dit de ces fameux scélérats qui ont

joui de la plus longue vie. Sa mémoire eſt ſi fort en exécration, que la plupart des Hiſtoriens ne daignent pas le mettre au nombre des Empereurs. L'année de ſon regne eſt ajoutée à celle de ſon prédéceſſeur. La noirceur de ſon ame etoit peinte ſur ſa phyſionomie : il avoit plutôt la figure d'un ſatyre que celle d'un homme. Dès l'âge de dix ans, il eut l'inveſtiture de la Principauté de *Tſang-ou ;* à l'âge de quinze ans, il monta ſur le trône impérial, & ſur la fin de la même année, il fut maſſacré, ſans que perſonne ſe mît en devoir de venger ſa mort. Au lieu du deuil public qui ſe pratique à la mort des Empereurs, on ne vit de tous côtés que feſtins & réjouiſſances. La mort de *Fei-ti* arriva l'an de J. C. 464.

X L I I.

SIÉ-LING-YUN, Homme de Lettres.

Sié etoit le nom de ſa famille, & *Ling-yun* ſon nom propre. Son pere, Comte de *Kan-lo*, donna tous ſes ſoins à l'education de ſon fils, dont les diſpoſitions naturelles n'attendoient qu'un peu de culture pour ſe développer. *Sié-ling-yun*, né avec beaucoup d'eſprit, aimoit l'etude & s'y appliqua tellement, qu'il réuſſit egalement dans l'Eloquence & dans la Poéſie. Il compoſa, dans l'un & dans l'autre genre, des Ouvrages qui lui acquirent une très-grande réputation, & qui ne ſont point inférieurs à ceux du fameux *Yen-yen-tché.*

Par ſa naiſſance, il etoit deſtiné aux plus grands emplois ; mais, comme il etoit ſans ambition, il regarda toujours comme indigne de lui d'en briguer aucun. L'Empereur *Ouen-ti*, des premiers *Soung*, lui donna néanmoins le gouvernement d'une ville aſſez conſidérable. Non loin de la ville,

MEMOIRES

CONCERNANT

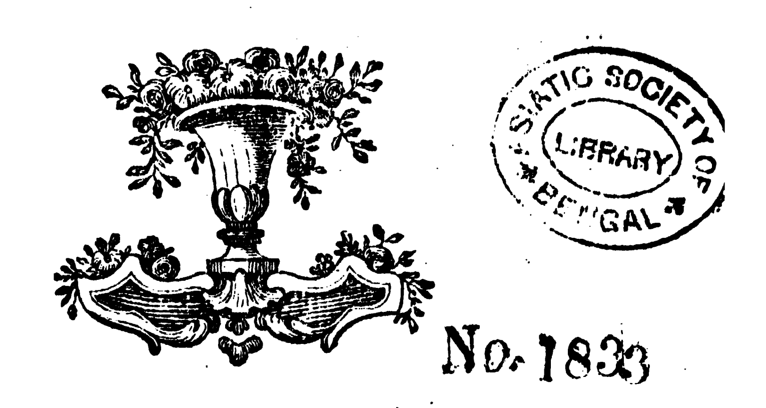
L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS,

PAR LES MISSIONNAIRES DE PÉ-KIN.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-a-vis le College.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

etoient des montagnes & des collines d'où couloient des eaux vives, qui, se réunissant dans la plaine, y formoient des rivieres & des ruisseaux, & rendoient tout le pays d'alentour toujours couvert d'une agréable verdure.

Sié-ling-yun fut enchanté d'un séjour si propre à favoriser son goût particulier pour la solitude. Il alloit dans ces beaux lieux jouir de lui-même & du spectacle de la nature, au moins une fois chaque jour. La vue de la campagne & de tout ce qui l'embellissoit lui montoient l'imagination : alors, s'arrêtant ou au pied d'une colline, ou sur le bord d'un ruisseau, il composoit ces vers agréables, ces chansons pleines de sel, ces discours touchans qui attirent les cœurs vers les objets qu'il se proposoit de faire aimer.

D'autres fois, emporté par une espece de fureur poétique dont il n'etoit pas le maître, il grimpoit par des sentiers escarpés, à travers les buissons & les epines, jusqu'aux lieux les plus inaccessibles; il descendoit ensuite dans les vallons, jusqu'à ce que, fatigué de sa course, il s'arrêtât au pied de quelque rocher, ou à l'ombre de quelque arbre touffu : alors il jettoit sur le papier ses idées & les traits principaux de ce qu'il avoit imaginé, qu'il digéroit ensuite & employoit dans son cabinet.

Un genre de vie si singulier pour un homme en place, lui attira plus d'une fois des représentations de la part de ses amis. Cette espece de gens que le prétendu zele du bon ordre dévore, lorsqu'ils voient faire quelque chose qui n'est pas de leur goût, se mit aussi de la partie pour blâmer sa conduite. *Sié-ling-yun* les laissa dire, & ne changea pas de conduite. On s'accoutuma peu-à-peu à sa maniere, & on en vint jusqu'à la respecter. On vint lui annoncer la mort de son pere; alors il quitta son Gouvernement pour lui aller rendre les derniers devoirs, recueillir sa succession, & le rem-

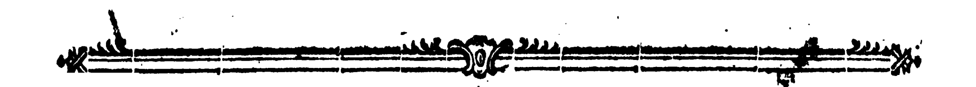
placer dans le Comté de *Kan-lo*, dont l'Empereur lui donna l'investiture. Il florissoit sous *Ouen-ti*, qui régna l'an de J. C. 424 jusqu'en 453 inclusivement. On ne dit rien des Ouvrages qu'il fit après qu'il eut quitté son agréable séjour de *Yun-kia*.

XLIII.

TSI-KAO-TI, Empereur.

Le nom de sa famille etoit *Siao* ou *Hiao*, & son nom propre *Tchao-tcheng*. Il prit pour surnom *Tchao-po*. Il etoit descendant à la vingt-quatrieme génération du fameux *Siao-ho*. *Il avoit un esprit sublime*, disent ses Panégyristes, *& une force de corps extraordinaire. L'eclat du dragon brilloit sur son visage, sa voix imitoit le son de la cloche : il avoit sur son corps des marques qu'on eût pris pour des ecailles ; elles en avoient l'arrangement. Deux taches rouges de différentes grandeurs, qu'il avoit sur les epaules, etoient comme la représentation du soleil & de la lune. Tout en lui annonçoit un homme extraordinaire, & il l'etoit en effet.*

Siao-tao-tcheng etoit déja à la tête des troupes dans le temps que *Fei-ti* monta sur le trône. Ce Prince barbare, dans la crainte qu'un personnage de ce mérite ne favorisât le parti de quelqu'un des Princes ses freres, à son préjudice, avoit résolu de le faire mourir ; mais, comme cela ne lui etoit pas aisé sans quelques raisons apparentes ou quelques prétextes plausibles, il voulut employer la ruse & manqua son coup. La même chose arriva à *Ming-ti*, son successeur. Des Courtisans jaloux firent entendre à ce Prince, à qui tout faisoit ombrage, que *Siao-tao-tcheng*, ayant l'estime & la confiance de tous les gens de guerre, pourroit aisément abuser de son crédit & exciter des troubles dans l'Empire. Il n'en fallut pas davantage pour que le soupçonneux *Ming-ti*



AVANT-PROPOS.

CE troisieme volume des Mémoires concernant les Chinois, contient cinquante-deux Portraits de Personnages célebres chez les Chinois. Ces Portraits seront suivis de plusieurs autres, qui seront placés dans les volumes suivans, pour varier les matieres. Dans le manuscrit venu de Pé-kin, ils sont tous accompagnés de la figure dessinée & colorée d'après les originaux; mais comme il y en a un grand nombre qui ne présentent aucune différence sensible, on s'est contenté d'en faire graver seulement quelques-uns des plus intéressans. Comme ces Portraits sont dans le costume Chinois, quoiqu'ils n'aient rien de gracieux, ni de recherché, quant à la maniere dont ils sont peints, les Chinois cependant leur donnent la préférence sur tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs de recommandable. Cet aliment dont leur amour-propre se nourrit, ne sauroit être dans d'autres climats qu'un mets assez insipide, si on ne tâche par quelque assaisonnement d'en relever le goût, ou d'en corriger la fadeur. C'est ce que l'Auteur a tâché de faire. Il a cherché dans l'histoire générale, fouillé dans les histoires particulieres; il a eu recours aux anecdotes, pour trouver de quoi faire connoître

rappellât le Général. Pour sauver les apparences de disgrace, il le nomma premier Capitaine de ses Gardes & Gouverneur du jeune Prince qu'il destinoit à être son successeur. *Siao-tao-tcheng* n'en fut pas la dupe; il pénétra les véritables intentions de l'Empereur, & comprit qu'il etoit perdu sans ressource, s'il faisoit tant que de se rendre auprès de lui. Il ecrivit à Sa Majesté pour le remercier du bienfait dont il venoit de le gratifier; bienfait, disoit-il, auquel il n'auroit jamais osé prétendre. Il ajouta qu'après avoir mis ordre à ses affaires dans le pays où il etoit (ce qu'il tâcheroit de faire avec toute la diligence qui dépendroit de lui), il se mettroit en chemin pour aller admirer un Prince dont la seule présence etoit capable de faire son bonheur. Mais en même temps qu'il donnoit à l'extérieur toutes les marques d'une obéissance prompte & d'une très-grande satisfaction, en disposant tout pour son prétendu voyage, il travailla sous main à se maintenir dans son poste, en se rendant nécessaire contre les excursions des Tartares du Royaume de *Ouei*, dont il gardoit actuellement les frontieres. Ces Tartares etoient en paix depuis quelque temps avec l'Empire. *Siao-tao-tcheng* chercha à les irriter: il donna ordre à quelques Officiers de Cavalerie, en qui il avoit une entiere confiance, d'entrer sur les terres de *Ouei*, sous prétexte de mener leurs chevaux à l'engrais, & d'y faire le plus de dégât qu'il leur seroit possible. Il leur fit entendre en même temps qu'il n'avoit pas d'autre moyen de se tirer d'affaire contre les artifices de la Cour. Ces Officiers, qui aimoient leur Général & qui auroient dédaigné de servir sous tout autre, exécuterent l'ordre avec tout le succès possible, & sans qu'il y parût du dessein de leur part.

Il y eut des terres endommagées, des bestiaux enlevés, des mauvais traitemens faits aux gens de la campagne, qui,

ſuffiſamment des etrangers qui ont rempli du bruit de leurs noms la partie de la terre qu'ils ont habitée. On verra par cette eſquiſſe que les hommes, quant au moral, ſe reſſemblent dans tous les pays, & qu'ils ont eté à-peu-près les mêmes dans tous les temps; beaucoup de vices, peu de vertus; quelques brillantes qualités, des défauts ſans nombre: voilà ce qui s'eſt toujours vu, & ce qui probablement ſe verra toujours ſur le globe que nous habitons.

On trouvera à la ſuite de ces Portraits la Relation de la conquête des *Miao-tſée*, achevée en 1775, avec des détails qui feront connoître à quel point en eſt, encore aujourd'hui, la nation Chinoiſe, par rapport au caractere, aux mœurs, aux principes, &c. On y verra auſſi une idée de ſa puiſſance, de ſon cérémonial dans les grandes occaſions, de la maniere dont ce vaſte Empire ſe gouverne, &c.

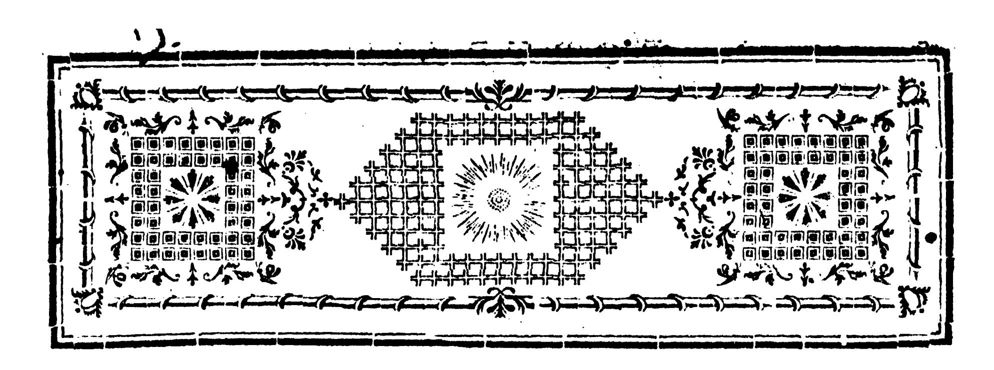
Le volume eſt terminé par des Notices ſur les Serres Chinoiſes, ſur quelques Plantes & Arbriſſeaux, ſur des pratiques particulieres en fait de culture, dont les curieux en ce genre peuvent tirer quelque parti. On y a ajouté l'annonce de la cérémonie du Labourage par l'Empereur.

Le quatrieme Volume s'imprime, & a pour objet la *Piété Filiale* des Chinois.

à leur tour, massacrerent quelques soldats, que leurs camarades vengerent par le fer & par le feu. Les Tartares crurent alors que les Chinois vouloient la guerre, puisqu'ils commençoient à faire des actes d'hostilités, & ils envoyerent, à leur tour, quelques corps de troupes ravager les terres chinoises. Bientôt tout fut en mouvement sur les frontieres, sans qu'on sût presque ce qui y avoit donné occasion. Chacun croyoit avoir la raison & la justice de son côté, & ne manquoit pas de donner le tort à son voisin. L'Empereur, informé de ces troubles, prit l'alarme : il imagina le mal beaucoup plus grand qu'il n'etoit, & n'y vit d'autre remede que celui d'opposer aux Tartares le brave *Siao-tao-tcheng*. Il lui envoya ordre de continuer à commander les troupes contre les ennemis de l'Etat.

Siao-tao-tcheng obéit, & se distingua, à son ordinaire, contre les Tartares, en les contenant dans leur devoir; ce qui augmenta encore sa réputation, & lui acquit un nouveau degré d'estime dans l'esprit de son maître.

Cependant l'Empereur *Ming-ti* continuoit à faire mourir, sous diverses prétextes, les Princes & les Grands qui lui faisoient ombrage, ou qu'il croyoit ne devoir pas être favorables à celui qu'il avoit adopté pour son fils, & qu'il avoit nommé son successeur. Déja tous ceux de sa famille, qui pouvoient aspirer au trône, avoient péri par le lacet ou par le poison, à l'exception d'un seul, à qui son imbécillité sauva la vie. Déja tous ceux qui etoient recommandables par leur vertu, leur mérite, ou leurs belles qualités, avoient eprouvé un pareil sort. Il ne restoit plus que *Siao-tao-tcheng*, & deux ou trois autres, qui, en vertu de leur crédit sur l'esprit des soldats ou du peuple, eussent pu entreprendre quelque chose. Le cruel Empereur eût bien voulu les faire périr aussi; mais il se voyoit infirme, & menacé d'une fin prochaine. D'un autre côté, celui à qui il



MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

PORTRAITS
DES CHINOIS CÉLEBRES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR Chinois, qui s'est donné la peine de copier les Portraits de quelques-uns des Personnages célebres de sa Nation, a mis à la tête de ses peintures les paroles suivantes: « Au commencement de la onzieme lune de la vingt-qua- » trieme année de *Kang-hi* (c'est-à-dire sur la fin de l'an 1685), » moi *Po-kié*, surnommé *Tchang-sieou*, ayant achevé de » copier les Portraits de plus de cent Personnages célebres » dont on conserve les originaux, *dans le temple où on apprécie* » *sans partialité le mérite de ceux qui ont pratiqué la vertu* » (*Hing-tê-sée*, *Tao-ki-houng-koung*) : j'ai cru devoir dire

laissoit l'Empire etoit hors d'etat de le gouverner; jeune encore, & foible, il paroissoit incapable de toute application. Il lui falloit quelqu'un pour porter, en son nom, le pesant fardeau dont il alloit être chargé. *Sia-tao-tcheng* fut celui sur qui l'Empereur jetta les yeux, comme etant le plus propre à instruire le jeune Prince dans l'art de régner, & à le défendre contre tous ses ennemis du dedans ou du dehors. Il eut ordre de se rendre à la Cour. Ses amis voulurent lui persuader de chercher quelque prétexte pour se dispenser de faire ce voyage : *Les grands emplois dont on vous décore, toutes les belles promesses dont on vous amuse, ne sont que des artifices pour vous attirer; quand une fois vous serez à la Cour, vous n'en sortirez probablement que pour être conduit au tombeau. Croyez-en notre amitié, ne partez pas. Je partirai*, leur répondit *Siao-tao-tcheng*, *& cela le plutôt qu'il me sera possible. Il n'en est pas aujourd'hui, comme l'année derniere; les choses ont bien changé de face; fiez-vous-en à mon expérience & à ma bonne fortune. Je compte que vous ne me manquerez pas dans l'occasion.*

Il partit en effet, & l'Empereur lui confia à son arrivée la place la plus importante du palais, celle qui le mettoit à la tête de sa maison, & l'approchoit le plus près de sa personne. Peu de mois après, le mal de ce Prince empira, & les Médecins lui ayant fait entendre qu'il ne lui restoit plus que quelques jours à vivre, il fit ses dernieres dispositions pour le gouvernement de l'Empire, pendant la minorité de son successeur, le jeune *Lieou-yo*, qu'il désigna de nouveau. C'etoit le premier de ses fils adoptifs (car il n'avoit jamais eu d'enfant), & il le recommanda en particulier aux soins de *Sia-tao-tcheng*, qu'il revêtit de la dignité de grand Général de tous ses Etats, & de celle de Ministre principal pour la partie de la guerre. Ces deux dignités réunies le rendirent puissant, & lui frayerent le chemin vers le trône. Après la mort de l'Empereur, tout

» quelque chose de chacun, pour qu'on pût au moins s'en
» former une légere idée ou s'en rappeller le souvenir.

» Grand Être qui êtes le principe des trois principes actifs
» *San-tsai* (c'est-à-dire le Ciel, la Terre & l'Homme), ayez
» pour agréable un ouvrage que je n'ai entrepris que pour la
» satisfaction & l'instruction de la postérité ».

L'Auteur ne donne exactement que ce qu'il a promis. Deux ou trois mots sont souvent tout ce qu'il dit d'essentiel sur les Personnages qu'il représente. Cela peut suffire pour des Chinois qui peuvent se procurer des connoissances plus exactes, en consultant leur histoire & les autres livres qui entrent dans le détail de tout ce qui concerne leurs hommes célebres.

Mais ce que peuvent faire des Chinois qui sont dans leur patrie, pour se mettre au fait de ce qui concerne d'autres Chinois, ne sauroit être pratiqué par des Européens qui sont leur séjour dans la Cour de Pé-kin, où tous les secours leur manquent. C'est ce qui m'a engagé à ajouter quelques traits aux crayons un peu trop succincts de *Po-kié-tchang-sieou.*

En rassemblant quelques-uns des principaux traits qui caractérisent ceux des Chinois qui, depuis l'etablissement de leur monarchie, se sont rendus célebres dans le gouvernement, les lettres & les armes, je tracerai insensiblement le caractere de la nation elle-même dans ses différens âges. Les Portraits des Personnages particuliers deviendront des Portraits généraux. Les traditions populaires, les contes puériles qu'on y rencontrera quelquefois, y figureront & tourneront en preuve comme le reste. Ce morceau manquoit, je pense, à la littérature françoise, & je suis bien aise de l'en enrichir. Du reste, je ne prétends donner ici qu'une légere esquisse; d'autres, après moi, pourront achever ce tableau. Parmi les grands hommes qu'on verra paroître successivement sur la scene, il en est dont le mérite ne peut être apprécié que par ceux du pays; parce que

s'exécuta de la part des Grands, ſuivant les intentions de ce Prince. Tout le monde parut content, à l'exception de *Lieou-ſieou-fan*, qui, en qualité de frere unique de l'Empereur mort, prétendit avoir droit à la régence, excluſivement à tout autre. Celui qui etoit à la tête du Conſeil etoit dans ſes intérêts, & l'encouragea, ſous main, dans ſes prétentions. Il lui perſuada même qu'il pouvoit viſer à quelque choſe de plus haut. Quelques autres ſe joignirent à lui, & il ſe forma un complot ſecret pour détrôner *Lieou-yo*, qui n'etoit pas du ſang impérial, & mettre à ſa place *Lieou-ſieou-fan*, qui etoit fils & frere d'Empereur, & le ſeul qui pût perpétuer la race. Le Prince, trop crédule, s'appliqua à ſe faire des créatures; il leva des troupes, & ſe prépara à la guerre; tout cela avec tant de ſecret & ſi promptement que la Capitale alloit être inveſtie & peut-être priſe, avant qu'on ſe fût mis en etat de défenſe.

Siao-tao-tcheng, à la tête d'environ trois mille hommes, qui etoient les ſeules troupes qu'il eût pour lors à ſa portée, vint s'oppoſer à une armée compoſée de vingt mille. Mais les rébelles ne lui donnerent pas le temps de ſe fortifier dans un poſte, d'où il prétendoit rompre toutes leurs meſures. Ils marcherent droit à la Capitale; & malgré la mort de leur Chef, que des traîtres venoient de maſſacrer dans ſon propre camp, ils etoient déja maîtres de l'une des portes & aſſiégeoient le Palais. *Siao-tao-tcheng* arrive au moment où ils etoient près de le forcer, fait main-baſſe ſur tout ce qu'il rencontre, &, par des prodiges de valeur, délivre le palais & la ville, & remet par-tout l'ordre & la tranquillité. Après une action de cet eclat tout plia devant lui, & il devint l'arbitre de l'Empire. Pour avoir une autorité plus abſolue encore & moins traverſée, il fit déclarer majeur le jeune *Lieou-yo*, âgé ſeulement de douze ans. Mais ce Prince donna occaſion à de nouveaux troubles, par la baſſeſſe de ſes inclinations, & par une conduite qui

fit

ce n'eſt que dans le pays qu'on en connoît le genre, & qu'on y fait cas de ceux qui l'ont poſſédé dans un certain dégré. Le lecteur doit donc ſe tranſporter en eſprit à la Chine pour y voir ce qui ſe pratique, & le voir, s'il ſe peut, en véritable Chinois. Ce ne ſera que de cette maniere qu'il pourra porter un jugement equitable, & ſans préjugé national.

Il s'en trouve auſſi que les Abrégés de l'hiſtoire Chinoiſe, imprimés en Europe, ont déja, ce ſemble, ſuffiſamment fait connoître. J'ai cru néanmoins pouvoir y revenir, & les préſenter à ma façon, parce que les coups de pinceau que j'ajouterai à leurs Portraits, leur donneront la reſſemblance, & les feront rentrer dans le coſtume dont on les avoit fait ſortir.

Il en eſt quelques-uns, enfin, dont je ne dirai guere ici que les noms; parce que la poſtérité leur ayant déféré une place dans la ſalle de Confucius, je me réſerve de les faire connoître, à leur tour, à la ſuite de l'hiſtoire de ce Philoſophe, lorſque je parlerai des Sages qui, en différens temps, ont illuſtré ſon ecole.

Pour ce qui eſt de l'arrangement que j'ai donné à ces Portraits, je m'en ſuis tenu à l'ordre chronologique, comme etant le plus naturel. On pourra, ſi l'on veut, leur en ſubſtituer un autre, & placer les Empereurs avec les Empereurs, les Miniſtres d'Etat & les Magiſtrats avec ceux qui ont couru la même carriere, les Lettrés avec les Lettrés, & les Guerriers avec les Guerriers. J'avoue que j'ai cherché ma commodité en m'attachant à l'ordre que j'ai choiſi; on peut chercher la ſienne, en le dérangeant pour en ſuivre un autre (1).

(1) On a ſuivi dans l'impreſſion l'ordre & les envois de l'Auteur.

fit penſer les Grands à ſe choiſir un autre maître. On propoſa *Lieou-king-ſou*, le ſeul Prince qui reſtât de la famille impériale; l'affaire echoua, parce que ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, craignirent de perdre leur autorité s'ils venoient à changer de maître; &, pour s'ôter toute inquiétude de ce côté-là, ils firent dégrader *Lieou-king-ſou* de ſa qualité de Prince, & le reduiſirent au rang du peuple.

Lieou-king-ſou, outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, ne penſa qu'aux moyens de s'en venger. Son malheur lui attira de nouveaux amis, parmi leſquels ſe trouverent quantité de gens de guerre. Il ſe fit un parti, s'empara d'une ville aſſez conſidérable, dont il prétendoit faire ſa place d'armes, dans l'eſpérance où il etoit que le nombre de ſes partiſans groſſiroit de jour en jour. L'activité de *Siao-tao-tcheng* fit echouer ces projets. Il envoya deux habiles Généraux à la tête des troupes qu'on put ramaſſer aux environs de ſa Capitale, avec ordre de bruſquer l'attaque, quoi qu'il en dût arriver, prenant ſur lui l'evénement. Cette diligence eut tout le ſuccès qu'il s'en etoit promis. *Lieou-king-ſou* qui s'etoit renfermé dans le lieu de ſa conquête, y fut aſſiégé; & au bout de quelques jours la ville ayant eté emportée, il fut pris, & mis à mort ſur le champ. Cette ſeconde révolte ainſi eteinte, *Siao-tao-tcheng* n'en eut que plus d'autorité; car pour *Lieou-yo*, qui avoit le titre d'Empereur, tout lui etoit egal: il diſoit lui-même qu'il n'etoit pas fait pour régner. Il ſortoit chaque jour de ſon palais, ſans vouloir être accompagné; il alloit dans les cabarets boire & manger avec tous ceux qui s'y rencontroient; il s'enivroit, ſe querelloit, ſe couchoit ſur un banc, ou à plate-terre dans le milieu des rues, juſqu'à ce qu'il eût cuvé ſon vin, & s'en revenoit enſuite au palais, content, diſoit-il, de ſa journée.

De pareilles infamies indignoient la nation; mais perſonne n'oſoit y mettre ordre, ni même faire aucune repréſentation,

I.

TAI-HAO-FOU-HI-CHÉ, Fond. de la Mon. (1).

TAI-HAO, dont le nom propre etoit *Fou-hi*, & le ſurnom *Soung*, tenoit ſa Cour à *Ouan-kieou:* c'eſt aujourd'hui *Tchen-tcheou* dans le *Ho-nan*. Il régna 115 ans. Le *bois* fut ſon emblême. On ne parle point de ſon pere; on dit ſeulement que ſa mere s'appelloit *Hoa-ſiu*. Quelques-uns le font ſucceſſeur de ce *Soui-jen*, auquel on attribue l'invention du feu. Ils diſent qu'il avoit la tête d'un homme & le corps d'un ſerpent: ce qui cependant ne doit pas ſe prendre à la lettre, puiſqu'en même temps qu'ils lui donnent un corps de ſerpent dans leurs ecrits, ils le peignent avec un corps d'homme.

Fou-hi fut inventeur des filets pour la pêche; il apprit aux hommes l'art de cuire les viandes & la maniere de les apprêter. C'eſt pour cela qu'on lui a donné le nom de *Pao-hi-ché*. Sa vertu etoit ſemblable à celle du ciel & de la terre; & c'eſt pour la conſtater aux yeux des hommes, que le ciel fit paroître ſous ſon regne un phénix (*foung-hoang*) & un dragon (*loung*). Il parut auſſi un cheval ailé, qui etoit marqué ſur ſon corps de certaines figures dont l'arrangement fournit à *Fou-hi* l'occaſion de tracer les huit *Koa*. *La vertu de ces* Koa *eſt ſpirituelle & toute céleſte; il n'eſt rien qu'elle ne renferme*, dit l'Hiſtorien, *Voyez le Tome II, pag. 11 & ſuiv.*

(1) Il y a des Lettrés en Chine qui ne remontent pas au-delà de Yao, & qui renvoient dans les temps fabuleux ou incertains, tout ce qui regarde Fou-hi, Chen-noung, Hoang-ti, &c. *Voyez le Tome I, pag. 111* & *149* juſqu'à 244.

Quelques

depuis, sur-tout, que ce Prince avoit menacé l'Impératrice de la faire mourir, si elle s'avisoit de trouver à redire à sa conduite. Ceux des Grands qui etoient à la tête des affaires, craignoient de se perdre en lui faisant des remontrances, dont ils prévoyoient d'ailleurs l'inutilité; les Tribunaux, qui avoient déja fait les leurs, n'en reçurent que des insultes & des traitemens indignes. Le seul *Siao-tao-tcheng* etoit en etat de se faire ecouter; mais il eût fallu employer la force, ce qu'il ne vouloit pas, de peur de paroître rébelle. Toutefois il y fut déterminé par une circonstance imprévue. Un jour d'eté, etant dans une des allées du jardin du palais, il s'y endormit, ayant l'estomac & le ventre découverts. L'Empereur se rendit par hazard dans la même allée, accompagné de quelques Eunuques de sa présence. *Siao-tao-tcheng* se réveilla en sursaut. L'Empereur le voyant déconcerté, se prit à rire, & lui dit que son ventre ressembloit au but où on vise en s'exerçant à tirer de la fleche; qu'il vouloit essayer s'il pourroit l'atteindre, & lui ordonna de rester dans le même etat où il etoit: alors il demanda son arc & une fleche; & après avoir reculé quelques pas, il tire, & auroit infailliblement percé son Ministre, si celui-ci n'eût paré le coup avec quelque chose, qu'il trouva heureusement sous sa main.

Cet evénement fit penser *Siao-tao-tcheng* à ôter l'Empire à un homme qui méritoit si peu de le posséder. Jusqu'alors, il s'etoit opposé aux délibérations des Grands, qui vouloient déclarer l'Empire vacant; mais le danger auquel il venoit d'être exposé, joint aux différens crimes dont *Lieou-yo* se souilloit chaque jour, l'indisposerent tellement, qu'il donna les mains à tout ce qu'on voulut, & promit de défendre quiconque délivreroit l'Empire. Cette promesse fut un arrêt de mort contre l'Empereur.

Ce jeune Prince s'etant enivré hors du palais, à son ordi-



TAI-HAO-FOU-HI-CHÉ, *Fondat.r de la Monarchie.*

naire, les Eunuques, entre les mains de qui il fut remis, lui couperent la tête, & sur le champ en donnerent avis à *Siao-tao-tcheng. Siao-tao-tcheng* donna ordre aux troupes de se rendre le lendemain, à la pointe du jour, devant son hôtel, & invita en même temps les Grands à se rendre au palais, à la même heure, pour délibérer sur un point des plus importans au bien de l'Etat. Quand l'assemblée fut formée, *Sia-tao-tcheng* leur dit : *l'Empereur est mort, voilà sa tête, que les Eunuques, qui la lui ont coupée, viennent de m'apporter. Il s'agit de nous donner un maître ; tâchons de bien choisir.*

A ces mots, tous s'ecrierent, comme de concert : *nous ne voulons pas d'autre maître que* Siao-tao-tcheng ; *c'est lui qui doit être notre Empereur.*

Siao-tao-tcheng etoit trop bon politique pour accepter un trône ainsi offert. Il refusa d'abord avec modestie, en disant qu'il n'en etoit pas digne. On insista ; il refusa encore. On lui dit des raisons ; il les combattit. Enfin, voyant qu'on s'obstinoit à vouloir l'elire, sous prétexte qu'il n'y avoit que lui qui, dans l'etat où etoient actuellement les choses, pût rendre à l'Empire tout son lustre, il se leva brusquement, fit appeller le troisieme des fils adoptifs de *Ming-hoang-ty*, jeune Prince qui n'etoit encore que dans la dixieme année de son âge, le produisit devant l'assemblée & le fit proclamer.

Cette générosité, qui n'etoit dans le fond qu'un simple délai qu'il mettoit à l'accomplissement de ses desirs, lui fit un honneur infini, & le rendit encore plus digne d'un Empire qu'il paroissoit refuser de bonne foi, quand tout concouroit à le lui assurer. Il continua à gouverner sous le nouvel Empereur, comme il l'avoit fait sous le précédent ; mais avec une autorité bien plus grande encore, puisqu'il ne la partageoit qu'avec ceux qu'il se choisissoit lui-même pour adjoints. Il donna tous les postes, tant militaires que civils, à des personnes qu'il

crut être dans ses intérêts ; & quand il n'eut plus rien à craindre de ses ennemis, ou de ses envieux, il se fit nommer Prince de *Tsi*.

Cependant un double orage grondoit sur sa tête, sans qu'il s'en apperçût. Un nommé *Chen-yu-tché* avoit levé une armée, pour venger, disoit-il, la mort de *Lieou-yo ;* & cette armée etoit déja composée de plus de cent mille hommes. D'un autre côté, on prenoit à la Cour des mesures pour le faire périr ; & plusieurs de ceux sur lesquels il comptoit, etoient du nombre des conjurés. Aux cabales de la Cour, il opposa une intrépidité qui fit trembler les plus hardis, & une prudence qui rompit toutes leurs mesures, avant qu'ils sussent qu'ils avoient eté découverts. Il fit mourir les uns, en punition de quelques crimes vrais ou supposés ; & il donna aux plus irréprochables, des emplois au dehors, sous prétexte de leur faire honneur & de les récompenser.

A l'armée de *Chen-yu-tché*, il opposa une autre armée, à la tête de laquelle il mit des Généraux expérimentés, qui eurent bientôt dissipé tous les rébelles. Un de ces Généraux, nommé *Hoang-hoei*, que *Siao-tao-tcheng* honoroit de sa confiance la plus intime, etoit entré dans la conjuration qui s'etoit faite à la Cour, contre son ami & son bienfaiteur. La maniere dont celui-ci continua de se conduire à son egard, lui donna lieu de croire qu'il n'avoit pas eté découvert. Dans cette persuasion, après avoir vaincu & dissipé les rébelles, il ecrivit à son cher ami, pour obtenir une récompense proportionnée au dernier service qu'il venoit de rendre à l'Etat.

Siao-tao-tcheng, qui savoit mieux que tout autre, combien, dans un temps de troubles, un homme qui est à la tête d'une armée peut être redoutable, avoit toujours dissimulé la trahison de *Hoang-hoei*, & avoit continué à le traiter comme son ami. Il fut charmé de la sécurité avec laquelle il se livroit

Quelques nœuds formés ſur une corde etoient la ſeule maniere d'ecrire avant *Fou-hi*. Sous ce Prince, on inventa des caracteres, auxquels on donna des noms particuliers, afin que tout le monde pût les apprendre, les retenir, & s'en ſervir dans l'occaſion. Il n'oublia rien pour en fortifier l'uſage, & tout l'art de l'ecriture fut renfermé dans ſix préceptes.

Avant lui, il n'y avoit point de mariage déterminé; il etablit une maniere de contracter cette union, & des cérémonies pour en conſtater la réalité. Il aſſigna à chacun des epoux, des devoirs particuliers à remplir; & par ce moyen il etablit des regles de bienſéance, & des mœurs. Il inventa auſſi la Muſique, & le premier uſage qu'il en fit, fut de chanter le triomphe qu'il avoit remporté ſur l'ignorance & la barbarie. L'invention de la Muſique fut ſuivie de celle de deux inſtrumens à cordes, dont l'un s'appelle *Kin* & l'autre *Ché*.

Les hommes etant raſſemblés, & faiſant un corps de nation, il leur falloit des chefs pour les aſtreindre au bon ordre, & le leur faire obſerver. *Fou-hi* etablit des Magiſtrats, auxquels il donna le nom de *dragons*.

Enfin, après avoir travaillé pendant l'eſpace de 115 ans, à adoucir les mœurs de ces hommes barbares qui s'etoient ſoumis à ſa domination, après avoir tâché de les mettre en etat de ſe procurer les commodités de la vie, il mourut.

On ne ſauroit aſſigner le tems précis auquel il a vécu. Ce qu'on ſait certainement, c'eſt qu'il a eté à la Chine, qu'il y a donné des loix, & qu'il y eſt mort. On montre encore ſon tombeau, pour lequel les Chinois ont une eſpece de vénération.

lui-même, & lui répondit ce peu de mots: *Vos prétentions, mon cher, sont très-justes, & personne n'est plus porté que moi à y avoir egard. Venez : nous délibérerons ensemble sur ce qu'il faudra faire. Ne perdez point de temps ; car le nombre des demandeurs m'accable. Je sens bien qu'il me sera impossible de contenter tout le monde ; mais je sais ce que je dois à mes amis. Je vous attends.* Flatté d'une réponse si obligeante, *Hoang-Hoei* se rendit à la Cour avec empressement ; mais le jour de son arrivée, il fut arrêté, interrogé sur ses liaisons, atteint & convaincu d'avoir trempé dans la conjuration, condamné & exécuté à mort.

Siao-tao-tcheng ne voyant plus personne qui pût lui résister, pensa tout de bon à se faire Empereur. Ses amis, sous prétexte du bien public, l'en solliciterent plus vivement que jamais, & composerent une formule d'abdication, par laquelle le jeune Prince qui etoit actuellement sur le trône, déclaroit que n'etant pas en etat d'être à la tête de l'Empire, il le cédoit à *Siao-tao-tcheng*, celui de tous ses sujets qui etoit le plus capable de le bien gouverner : ils la porterent au jeune Empereur, qui la signa de bonne grace, de crainte qu'on ne l'y forçât.

L'infortuné Prince se laissa conduire dans le palais qu'on lui avoit préparé à quelque distance de la ville, où, sous prétexte de lui faire honneur, on lui donna un grand nombre de gens de guerre pour le garder, & veiller sur sa conduite. *Siao-tao-tcheng* fut reconnu & proclamé seul & légitime Empereur du Royaume du milieu. Il donna à son prédécesseur le titre de Prince du premier ordre, & appella la Dynastie dont il devenoit le fondateur, du nom de sa Principauté de *Tsi*.

Il y avoit à peine un mois que *Siao-tao-tcheng* etoit sur le trône, quand une troupe de scélérats pénétra jusque dans l'intérieur du palais de l'Empereur dépossédé, sans que la

II.

YEN-TI, CHEN NOUNG-CHÉ, Empereur.

Ce Prince eſt appellé indifféremment du nom de *Chen-noung*, de *Yen-ti*, & de *Kiang;* il tenoit ſa Cour à *Ku-fou-hien*, dans le *Chan-tong*. Sa mere s'appelloit *Jen-ſée*, ou *Ngan-teng*. On lui donne *le feu* pour ſymbole, parce qu'il etoit expéditif & exact à traiter les affaires.

Il inventa les inſtrumens du labourage, & apprit aux hommes les différentes manieres de cultiver la terre. Il connut les plantes venimeuſes & celles qui ſont ſalutaires; il inventa la médecine. Les médecins & les laboureurs le reconnoiſſent pour leur premier maître, & tous les hommes pour leur bienfaiteur.

Il etablit des marchés pour l'echange des denrées, & fit des réglemens pour y etablir de juſtes proportions & obvier aux fourberies.

On lui attribue quelques livres ſur l'agriculture, & on le fait auteur d'un ouvrage ſur la médecine, qui eſt encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Il renferme en ſubſtance tout ce qu'on peut dire de mieux ſur l'art de connoître les maladies & d'appliquer des remedes pour les guérir. Si cet ouvrage n'eſt pas de lui, il eſt certainement de quelque auteur qui vivoit dans les premiers ſiecles de la monarchie.

Le ſentiment le plus commun des hiſtoriens Chinois, eſt que *Chen noung* fut le ſucceſſeur de *Fou hi*, & qu'il régna pendant 145 ans. On ne peut fixer le tems auquel il a vécu. Il n'y a ſur cela que des conjectures, dont ce n'eſt pas ici le lieu de faire uſage.

En reconnoiſſance des bienfaits dont les hommes ſont redevables à *Chen noung*, la poſtérité lui a elevé des temples, dans leſquels elle fait chaque année des ſacrifices en ſon honneur.

garde parût en avoir été inſtruite, & maſſacra ce malheureux Prince, ainſi que tous ceux de ſa famille, hommes, femmes & enfans. Il eſt difficile de croire qu'on eût pu commettre un pareil crime, s'il n'y avoit pas eu de la connivence entre les aſſaſſins & les Officiers de la garde; & que ceux-ci auroient oſé y donner les mains, s'il n'y avoit pas eu des ordres ſupérieurs.

C'eſt dommage qu'on ait à reprocher la mort de deux Empereurs à un homme qui eût régné avec tant de gloire, ſi la naiſſance l'avoit appellé au trône. *Siao-tao-tcheng* avoit toutes les qualités qui font le parfait Souverain. Il etoit doux, modeſte, affable, compatiſſant; il n'alla jamais par les voies de rigueur, que quand toutes les autres lui etoient fermées. Il etoit naturellement grave, ennemi du luxe. Jamais il ne ſe trouva dans ce qu'on appelle parties de débauches ou de plaiſirs. Toujours appliqué à ſes devoirs dans les différens poſtes qu'il occupa, avant d'être parvenu à la dignité ſuprême, il les remplit avec une ſupériorité qui le faiſoit admirer même de ſes rivaux. En un mot, il avoit une grandeur d'ame qui le mettoit au-deſſus des paſſions ordinaires. S'il n'eût jamais eté Empereur, on pourroit lui donner un place diſtinguée parmi les grands Généraux, les Miniſtres habiles, & les Savans du premier ordre; car il fut tout cela. Etant Empereur, il travailla ſans relâche à rendre ſes ſujets heureux. Il ne régna qu'un peu plus de trois ans, & mourut à la cinquante-quatrieme année de ſon âge, l'an de J. C. 482. Son corps fut dépoſé à *Tay-ngan-ling*. Il eſt le fondateur de la ſeconde des cinq petites Dynaſties antérieures, dite la *Dynaſtie des Tſi*. On lui donna le titre de *Tſi-kao-hoang-ti*. Celui de ſes fils, qu'il avoit nommé Prince héritier, dès la premiere année qu'il fut ſur le trône, lui ſuccéda.

III.

HOANG-TI, YEOU-HIOUNG-CHÉ, Emp. Lég.

Outre les noms de *Hoang-ti*, & de *Yeou-hioung-ché*, ce Prince porte encore ceux de *Koung-ſun*, & de *Hiuen-yuen*; ſa mere s'appelloit *Fou pao*.

Dès qu'il fut en poſſeſſion de l'Empire, après la mort de *Tché-yeou*, qu'il défit dans les plaines de *Tcho-lou*, il mit tous ſes ſoins à le bien gouverner. La guerre ne l'occupoit plus ; il etoit tems qu'il mit la main à la grande légiſlation qu'il avoit méditée. Il fit choix de ſix perſonnes habiles, dont il crut que les lumieres pouvoient l'eclairer pour l'exécution de ſa grande entrepriſe; les noms de ces perſonnes ſont *Foung-heou*, *Li-mou*, *Tay-chang*, *Ki tchang*, *Sien ta*, & *Ta houng*. Outre ces ſix miniſtres, il créa des mandarins, auxquels il donna le nom de nuages, & prit *la terre* pour ſymbole de ſon regne.

Il ordonna à *Ta-nao* de compoſer le cycle de 60, qui réſulte de l'union des dix *Kan* ou troncs, avec les douze *Tché* ou branches. Par ſes ordres *Young-tcheng* travailla ſur l'aſtronomie, & fit une ſphere univerſelle. *Ling-lun* travailla ſur la muſique, en régla les cinq tons & fit pluſieurs inſtrumens, auxquels peu-à-peu on en ajouta quelques autres. Il régla enſuite les principales cérémonies, & détermina la forme du bonnet & des habits. Il conſtruiſit un palais & donna des regles d'architecture. Avec le ſecours de *Ki-pé*, il compoſa un livre qui traite de tout ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir. Ce livre ſubſiſte encore, à ce qu'on prétend ; il porte le titre de *Hoang-ty-ſou-ouen*.

L'impératrice *Si-ling-ché*, ſon epouſe, eleva des vers à ſoie, & enſeigna la maniere de cultiver les mûriers. Enfin les ſciences

XLIV.

LEANG-OU-TI, Empereur.

La nom de ſa famille etoit *Siao ;* il deſcendoit, ainſi que le fondateur de la Dynaſtie des *Tſi*, du fameux *Siao-ho*, qui fut le compagnon ſidele du fondateur de la grande Dynaſtie des *Han*, & un de ceux qui contribuerent le plus à lui aſſurer l'Empire. Il avoit pour nom propre *Yen*, & pour ſurnom *Chou-ta.* Il naquit à *Lan-ling.* On dit qu'au moment de ſa naiſſance, une lumiere extraordinaire brilla tout-à-coup ; ce qui fut regardé dès-lors comme un préſage de ſa future grandeur. On ajoûte qu'il avoit l'eclat du ſoleil dans ſes yeux, & la majeſté du dragon ſur ſon viſage : que ſur ſa langue etoit empreinte la lettre *Pa*, qui ſignifie huit, & que ſur ſa main droite on voyoit diſtinctement les deux caracteres *Outy.* On continue le merveilleux de ſon portrait, en diſant qu'il avoit le cou luiſant & uni comme une glace ; que dans ſon enfance il pouvoit marcher ſans appuyer les pieds contre terre ; que ſon corps ne faiſoit aucune ombre, quand il etoit expoſé au ſoleil ; & que perſonne ne pouvoit l'enviſager, ſans être pénétré d'une crainte reſpectueuſe.

Devenu grand, il donna dans toutes les occaſions des marques d'un eſprit ſupérieur. Il ſavoit les lettres, beaucoup mieux que le commun de ceux qui s'y appliquent, & s'etoit rendu habile dans les ſciences, comme s'il eût voulu leur être redevable de ſon elévation.

Sous le regne de *Tchou-pao-kiuen*, autrement dit, *Toung-houen-heou*, c'eſt-à-dire, *Prince des troubles de l'Orient*, quatrieme Empereur de la Dynaſtie des *Tſi*, *Siao-yen* fut fait Général de *Hiang-yang.* A la tête des gens de guerre, il

& les arts furent presque tous trouvés sous le regne de *Hoang-ti.* Le *Foung-hoang* & le *Ki-lin* parurent.

Hoang-ti sentant que sa fin approchoit, se transporta à *King chan*, fit fondre au pied de la montagne trois de ces vases que l'on appelle *ting.* Il mourut le quinzieme jour de la huitieme lune, dans la centieme année de son regne, & dans la cent vingt-unieme de son âge, la deux mille cinq cens quatre-vingt-dix-huitieme avant J. C. Son corps fut déposé à *Kiao chan.*

IV.

TSANG-KIÉ, Ministre.

On croit communément que *Tsang-kié* vivoit du tems de *Chen noung*, dont il fut, dit-on, un des ministres. D'autres le font vivre du tems de *Hoang-ti.* Tout le monde s'accorde à dire qu'il est le premier inventeur des caracteres. *Ayant vu*, dit l'Historien, *les vestiges des pieds des oiseaux imprimés sur la terre ou le sable, il imagina que des figures semblables à celles qu'il voyoit pourroient former une espece d'ecriture, & en inventa les caracteres.* Hoai-nan-tsée *dit que lorsque* Tsang-kié *composoit ses caracteres, le ciel fit tomber une pluie abondante de grains, & que les Esprits verserent des larmes. Depuis l'invention des caracteres, ajoute-t-il, la simplicité a disparu de ce monde; les fourberies & la duplicité ont pris sa place; on a abandonné les devoirs essentiels, & l'on ne s'est attaché le plus souvent qu'à des travaux dangereux ou futiles; on a négligé de cultiver la terre, & l'on a mis tous ses soins à se perfectionner dans l'art de bien former des lettres, de les sculpter ou de les graver. Le ciel, prévoyant la faim à venir, fit tomber sur la terre une abondante pluie de grains : les Esprits, prévoyant tout ce que des hommes peu*

s'appliqua à les mettre ſur le meilleur pied. Il faiſoit faire de fréquens exercices, qu'il commandoit lui-même, récompenſoit ceux qui s'y diſtinguoient, encourageoit les autres, & ſe rendoit affable envers tous. Outre les troupes ordinaires qui etoient ſous ſa dépendance, il forma un nouveau corps de dix mille hommes, tous Chinois, pour s'en ſervir, diſoit-il, contre les ennemis dont l'Etat etoit menacé. Ces ennemis n'etoient autres que les ſix Miniſtres que l'Empereur avoit mis à la tête des affaires, ſans mettre entre eux aucune différence pour l'autorité, ni pour le genre d'affaires qu'ils devoient traiter. Une pareille politique, ajoutoit *Siao-yen*, jointe à la cruauté de l'Empereur qui le fait haïr, à ſon peu de talent & à ſes débauches qui le font mépriſer, ne ſauroient manquer de mettre bientôt tout l'Empire en feu. Il ne ſe trompoit pas; les Miniſtres ſe brouillerent, & chacun d'eux leva ſucceſſivement l'etendard de la révolte. Les Princes & les Grands ne ſe contentoient pas d'être ſimples ſpectateurs, ils entroient dans les cabales, ſe mettoient à la tête des troupes, que celui des Miniſtres dont ils avoient embraſſé le parti leur confioit, ou qu'ils levoient eux-mêmes, & ils faiſoient la guerre. Mais comme la plupart etoient ſans expérience, ils etoient bientôt vaincus par les armées impériales, & périſſoient les armes à la main, ou par le ſupplice des criminels.

Siao-yen ne ſe déclaroit ouvertement pour aucuns des partis. Il ſe contentoit d'employer ſes armes contre les ennemis etrangers, & ſe diſpoſoit inſenſiblement à donner bientôt la loi à tous les partis, qu'il vouloit auparavant laiſſer s'affoiblir les uns par les autres, pour les détruire avec plus de facilité, quand le temps en ſeroit venu.

L'Empereur devenant de jour en jour plus cruel, ſe portoit à des excès inouis. Il ne lui falloit qu'un ſimple ſoupçon, pour le déterminer à faire mourir ſes proches. Pluſieurs d'entre

eux

crédules, mais eloquens, ecriroient contre eux & contre leur culte, dans la suite des siecles, en pleurerent de douleur.

V.

CHAO-HAO, KIN-TIEN-CHÉ, Empereur.

Il etoit fils de *Hoang-ti*, & fut son successeur à l'Empire. Son premier nom etoit *Tché*, & son surnom *Ki*. Il tint sa cour à *Ku-fou-hien*, & régna quatre-vingt-quatre ans, depuis l'an avant J. C. 2597, jusqu'à l'an 2514 inclusivement.

Il marcha d'abord sur les traces du grand *Tai-hao* son pere. Il prit *les métaux* pour le symbole de son regne. Il ajouta aux premieres inventions de son pere; & tout ce qui est nécessaire pour l'usage ordinaire de la vie, fut ou trouvé ou perfectionné de son tems. Il composa la musique surnommée *ta-yuen-yo*. La fin de son regne ne répondit pas à de si beaux commencemens. *Chao-hao* se pervertit par les flatteries & les perfides leçons d'un nommé *Kieou-ly*, homme adonné à la magie. Les peuples, à l'exemple du Souverain, furent bientôt corrompus. Ils ne craignirent plus d'offenser le ciel; ils redouterent seulement la colere des mauvais esprits, auxquels seuls ils offroient des sacrifices. Il n'étoit presque aucune famille, qui n'eût ses pratiques particulieres pour se mettre sous la protection de quelqu'un de ces êtres invisibles, qu'ils croyoient pouvoir les favoriser ou leur nuire.

De si grands changemens dans les mœurs & dans la religion en attirerent dans la nature. Les maladies inonderent le monde; la vie de l'homme fut considérablement abrégée, & la paix disparut. Tous ces malheurs arriverent par la faute d'un seul homme, parce que cet homme etoit à la tête de tous les autres.

eux périrent, ſans avoir jamais donné par leur conduite, ou par leurs diſcours, le moindre ſujet de les ſoupçonner d'avoir voulu s'ecarter de leurs devoirs. *Siao-y*, frere de *Siao-yen*, fut de ce nombre. Sa valeur, dont il avoit donné ſi ſouvent des preuves contre les ennemis de l'Etat, & ſon mérite perſonnel, le rendirent ſuſpect; la maniere eclatante dont il délivra l'Empereur lui-même, de tous les rébelles qui alloient l'aſſiéger dans ſa capitale, en remportant ſur eux la victoire la plus complette, le fit redouter par ce Prince barbare. Il lui envoya du poiſon pour toute récompenſe.

Siao-yen n'avoit pas encore ſéché ſes larmes ſur la mort de ſon frere, qu'il apprit par les amis qu'il avoit à la Cour, qu'on lui préparoit un ſort pareil, ainſi qu'au Prince de *Nan-kang*, qui etoit propre frere de l'Empereur. On entra avec lui dans des détails qui ne lui laiſſerent aucun doute. On lui nomma l'Officier qui avoit ordre de l'aller examiner, & celui qui devoit aller à *King-nang*, pour ôter le commandement des troupes au Prince de *Nan-kang*. Il prit ſes meſures pour n'être pas ſurpris : il avertit le Prince de tout ce qui ſe tramoit contre lui, & lui propoſa de joindre ſes troupes aux ſiennes. En attendant, il s'aſſura de la fidélité de ſes Officiers, qui tous jurerent de ſuivre ſa fortune, bonne ou mauvaiſe, juſqu'à l'effuſion de tout leur ſang.

Non content de cela, *Siao-yen* fit un manifeſte, dans lequel il invita tous les bons ſujets de l'Empire à venir ſe joindre à lui, pour l'aider à exterminer le tyran, qui ne ceſſoit d'enſanglanter le trône par ſes cruautés, & de le déshonorer par ſes débauches. Il proteſtoit, en finiſſant, que la néceſſité ſeule lui mettoit les armes à la main; convaincu, comme tout le monde devoit l'être, qu'il n'avoit pas d'autre moyen, pour mettre ſa vie en ſûreté, & pour conſerver l'Empire dans la famille des *Tſi*, dont il etoit lui-même.

V I.

TCHOAN-HIU, KAO-YANG-CHÉ, Empereur.

Il etoit petit-fils de *Hoang-ti*, par *Tchang-y*. Sa mere s'appelloit *Tcho-chan-ché*, & autrement *Tchang-pou*.

Dès l'âge de dix ans, *Tchoan-hiu* entra dans le miniſtere, ſous *Chao-hao*, dont dix ans après il fût le ſucceſſeur; car il monta ſur le trône n'étant âgé que de vingt ans; ce fut l'an avant J. C. 2513, onze ans après la naiſſance d'Abraham; il tint ſa Cour à *Ti-kieou*, qui eſt aujourd'hui *Pou yang*, dans le *Chan-tong*, & régna ſoixante-dix-huit ans; il prit *l'eau* pour le ſymbole de ſon regne.

Il etoit ſavant & vertueux. Parmi les perſonnages illuſtres qui ſe diſtinguerent de ſon tems, on fait mention d'un *Tchen-tchoung* qui eut le département des provinces du midi, & le ſoin de ce qui concernoit l'aſtronomie. L'hiſtoire fait mention encore d'un nommé *Tchong-li*, à qui le département des provinces du nord fut donné avec la charge d'Inſpecteur général de toutes les affaires de l'Empire.

Tout alloit à bien ſous un auſſi grand Prince & ſous de tels miniſtres. L'Empereur fit mettre à mort l'infame *Kieou-ly*, auteur de tout le mal qui s'etoit fait ſous le regne précédent. Il abolit le culte ſuperſtitieux des Eſprits, & ramena les hommes à leurs devoirs. Il ordonna que le tribunal d'Aſtronomie qu'il avoit lui-même erigé, feroit déſormais, chaque année, un calendrier. Il détermina quelle ſeroit la lune qu'on compteroit la premiere de l'année, le jour que commenceroit la premiere lune; c'eſt-à-dire, qu'il réforma l'ancien calendrier. Il fit calculer auſſi le moment des conjonctions pour les cinq Planetes, pour ſervir aux Aſtronomes comme d'époque fixe pour les calculs à venir; ce qui lui a fait donner le nom de

Ce manifeste eut tout l'effet qu'il s'en etoit promis. Plusieurs Princes, & quantité de personnes distinguées par leur rang ou par les emplois qu'elles occupoient, vinrent se joindre à lui, à la tête de différens corps de troupes, & grossirent tellement sa petite armée, qu'elle se trouva en etat de tout entreprendre. Le Prince de *Nan-kang* lui-même, qui avoit d'abord manqué de résolution, prit tout-à-coup son parti, quand il sut, à n'en pouvoir douter, que celui qui venoit prendre sa place, etoit en chemin pour exécuter les ordres de l'Empereur. Il le fit assassiner à quelques journées de la ville, & se mit en devoir d'aller renforcer le parti de *Siao-yen.*

Quand tous ces Chefs furent réunis, ils procéderent par voie de fait à la déposition de l'Empereur, & ayant nommé un de ses freres à sa place, ils lui assignerent des Ministres & des Officiers pour sa Cour, & donnerent à *Siao-yen* le commandement de toutes les troupes. Ces dispositions faites, ils se mirent en marche, prirent des villes, battirent, en diverses rencontres, les troupes de l'Empereur dépossédé, l'allerent assiéger jusque dans sa capitale, qui leur fut livrée par des traîtres, avec la tête de l'Empereur qu'ils venoient d'assassiner, pour mettre fin à tout. Le nouvel Empereur fut reconnu du plus grand nombre. *Siao-yen* ne bornoit pas là ses vues; il vouloit monter sur le trône, & se croyoit d'autant mieux fondé dans ses prétentions, que tous les freres de l'Empereur lui-même, n'etoient point du sang de *Tsi-kao-hoang-ti.* Ils n'etoient que fils adoptifs de *Ming-hoang-ti*, & par conséquent intrus dans la famille des *Siao.*

Avant que de faire eclater ouvertement ses desseins, *Siao-yen* voulut se défaire de tous ces Princes; il en vint à bout. Le nouvel Empereur sentit où l'on en vouloit venir; & dans l'espérance de conserver au moins ses jours, il sacrifia la suprême dignité. Il envoya les sceaux de l'Empire à *Siao-yen*,

Pere de l'Astronomie. Il composa la Musique *Tcheng-yun*, pour être employée dans les sacrifices qu'il offroit au ciel. Enfin, après avoir fait tous ses efforts pour rendre les hommes bons & vertueux, il mourut dans la quatre-vingt-dix-septieme année de son âge. C'etoit la quatorzieme de la vocation d'Abraham, l'an avant J. Ch. 2436.

V I I.

TI-KOU, KAO-SIN-CHÉ, Empereur.

Le nom propre de ce Prince etoit *Tsun*, & son surnom *Ki.* Il etoit fils de *Kiao-ki*, & petit-fils de *Chao-hao.* A l'âge de quinze ans il fut employé dans le Gouvernement par *Tchoan-hiu*, qui lui donna en appanage le pays de *Sin*, d'où il prit le nom de *Yeou-sin-ché.* Devenu Empereur, il tint sa Cour à *Po*, ou *Po-tcheou*, qu'on appelle aujourd'hui *Yen-che-hien* dans le *Ho-nan*, & prit *le bois* pour le symbole de son regne. Il avoit l'esprit vif & pénétrant. Attentif sur lui-même, il ne laissoit echapper ni parole ni geste qui ne fussent dans toute la décence de son etat. Libéral, bienfaisant, il ne cherchoit en tout que l'avantage de son peuple, dont il etoit autant le pere que le Souverain.

Il eut quatre femmes, qui toutes sont recommandables. La premiere s'appelloit *Kiang-yuen;* après quelque temps de stérilité, elle pria l'Empereur son epoux de vouloir bien offrir avec elle un sacrifice au ciel, pour obtenir un fils. Le sacrifice eut lieu. *Kiang-yuen* conçut & mit ensuite au monde un fils qui fut nommé *Ki;* c'est de lui que sortirent les *Tcheou*, ou les Empereurs de la troisieme dynastie.

La seconde s'appelloit *Kin-tou.* Elle etoit fille de *Tchen-foung-ché*, & fut mere du sage *Yao*, sous qui arriva le déluge.

qui les reçut comme une chose qui lui etoit due. Pour adoucir à l'Empereur détrôné l'amertume de son abdication, il le nomma Prince de *Pa-ling* ; mais pour se délivrer de toute inquiétude, il le fit etrangler quelque temps après.

Ainsi commença la troisieme des cinq petites Dynasties antérieures, dite la Dynastie des *Leang*, à cause de la Principauté de *Leang*, dont *Siao-yen* etoit en possession lorsqu'il monta sur le trône impérial. Ce Prince, en prenant en main les rênes du gouvernement, entreprit de rendre à l'Empire son premier lustre. Il rétablit l'usage d'offrir un sacrifice solemnel en l'honneur du *Chang-ti* : il fit placer un tambour à l'une des portes du palais, pour être averti par ceux qui avoient des affaires essentielles à lui communiquer ; il mit en honneur les Lettres, & ceux qui les cultivoient, en ne donnant les charges de la Magistrature & les autres emplois civils, que comme une récompense due aux différens degrés de mérite en ce genre. Convaincu que Confucius, en eclaircissant dans ses Ecrits tout ce qui concernoit les loix, les mœurs, & les usages des anciens, avoit rendu à la nation le service le plus important, il voulut que la nation lui en témoignât solemnellement sa reconnoissance. Pour cela, il fit construire une salle, dans laquelle on plaça le portrait de ce grand homme ; & il détermina que chaque année, en des temps marqués, ceux qui etoient à la tête du Gouvernement & de la Littérature viendroient lui rendre hommage, comme au maître par excellence, dont la doctrine etoit comme un flambeau capable d'eclairer l'univers (c'est-à-dire la Chine). Il etablit, outre cela, des Colleges publics dans toutes les Villes, & en particulier dans la Capitale, où il rassembla tout ce qu'il put trouver de plus habile, pour y donner chaque jour des leçons sur l'Histoire & sur les *King*. Il ordonna aux Princes & aux Grands qui avoient des enfans

La troisieme avoit pour nom *Kien-ti.* Elle étoit fille de *Yeou-ngo-ché*, & fut mere de *Sié*, dont les Empereurs de la seconde dynastie tirent leur origine. Ce *Sié* est connu aussi sous le nom de *Ki.*

La quatrieme fut mere de *Tché* ou *Tsi.* Elle s'appelloit *Tchang-y*, & etoit fille de *Tseou-tsi-ché.*

Ti-kou fit composer la Musique *Kieou-chào.* Enfin, après soixante-neuf ans de regne, il mourut âgé de cent cinq ans ; l'an avant J. C. 2367, trois ans avant la naissance d'Esaü & de Jacob. Son corps fut déposé dans le pays de *Hio.* Il eut pour successeur immédiat son fils *Tché* ; mais ce Prince n'ayant aucun talent pour le gouvernement, les Grands & le Peuple le détrônerent, pour lui substituer le grand *Yao*, son frere.

VIII.

TI-YAO, TAO-TANG-CHÉ, Empereur.

Yao (4) etoit fils de *Ti-kou* & de *Kin-tou*, qui n'etoit que la deuxieme des epouses de ce Prince. Il n'avoit que treize ans quand *Tché*, son frere, monta sur le trône. Il eut d'abord pour appanage le pays de *Tao* & ensuite celui de *Tang.* C'est pour cette raison qu'à son nom de *Yao*, on a ajouté le titre de *Tao-tang-ché.* Il portoit dans sa jeunesse le nom de *Y-ki.* Son frere Tché ayant eté jugé incapable de gouverner, il fut mis à sa place par les Grands & le Peuple. En montant sur le trône, il choisit *Ping-yang* pour être le lieu de sa Cour, & prit *le feu* pour symbole de son regne. Il ordonna aux Astronomes, *Hi* & *Ho*, de faire un Calendrier qui indiquât au peuple les différens temps de l'année, qui marquât les lunes

(4) C'est le premier Empereur dont il soit parlé dans le Chou-king.

qu'il

en etat d'etudier, de les envoyer faire leur cours d'etude ſous ces maîtres choiſis; & il ne dédaigna pas d'envoyer lui-même celui de ſes fils qu'il avoit déja déſigné pour être l'héritier du trône.

Les lettres avoient fait autrefois ſes plus cheres délices; & il n'auroit jamais ceſſé de les cultiver, ſi les circonſtances n'euſſent exigé de lui qu'il ſe livrât tout entier à d'autres affaires. Rendu, en quelque ſorte, à lui-même, depuis que ſon ambition etoit parvenue au plus haut point où il pouvoit aſpirer, il rappella dans ſon eſprit le ſouvenir de ſes premieres occupations, & il ſuivit le penchant de ſon cœur qui l'y entraînoit malgré le peſant fardeau dont il etoit chargé. On le voyoit paſſer alternativement du cabinet des affaires au Muſée; &, après avoir réglé avec les Miniſtres, les Magiſtrats & les Généraux d'armée, tout ce qu'il y avoit d'eſſentiel dans le gouvernement, tant pour le militaire que pour le civil, s'entretenir familierement avec les gens de lettres, ſouffrir avec bonté qu'ils l'eclairaſſent de leurs lumieres, & leur communiquer les ſiennnes, avec la même réſerve, & la même modeſtie qu'auroit pu le faire le moindre d'entre eux. Ce n'etoit point le Souverain qui intimoit des ordres, ou mendioit des adulations; c'etoit le ſavant qui inſtruiſoit, ou qui propoſoit ſes doutes, pour être inſtruit à ſon tour. De temps à autre, dans l'eſpace d'une même année, il ſe tranſportoit, par maniere de délaſſement, dans les lieux où l'on inſtruiſoit *les Fils de l'Empire*; il honoroit de ſa préſence leurs exercices littéraires, les interrogeoit, jugeoit de leurs progrès, donnoit des récompenſes aux plus diſtingués, faiſoit inſcrire leurs noms dans le catalogue de ceux qu'il devoit elever dans la ſuite aux dignités ou aux charges, encourageoit les maîtres par des eloges ou des bienfaits; & ne ſe retiroit jamais qu'il n'eût jetté dans le cœur des uns & des autres, des nouvelles

qu'il falloit intercaler, & qui déterminât exactement le commencement de chacune des quatre saisons de l'année, afin que tout fût dans l'ordre.

Yao, dit l'histoire, aimoit les hommes autant que le Ciel lui-même peut les aimer; eclairé comme les Esprits, il avoit une vertu semblable à celle du soleil, qui eclaire & echauffe en même temps; & les peuples avoient autant de confiance en ses bienfaits qu'en ceux qu'ils recevoient des nues. Il ne se piquoit pas d'avoir de beaux palais, des meubles précieux pour ses appartemens, des mets exquis pour sa table, ni des equipages brillans & lestes pour se transporter d'un lieu à un autre. Rien de plus simple que sa demeure, rien de plus frugal que sa table, rien de moins recherché que son habillement. Ayant à gouverner les hommes, il ne s'occupa que des moyens de pouvoir les rendre heureux. Il leur donna l'exemple d'une vie laborieuse & simple; il ne se nourrissoit lui-même que de mets les plus communs & les plus grossiers, qu'on ne lui servoit que dans une vaisselle de terre; il ne s'habilloit que de toile, & ne changeoit de chaussure ou d'habits que lorsque les premiers etoient hors d'etat de servir; il n'employoit, au lieu de fourrure, pour se garantir du froid pendant l'hiver, qu'une peau de cerf, & ne se déchargeoit sur personne de ce qu'il pouvoit faire lui-même; enfin, il portoit seul tout le fardeau de l'Empire, tant qu'il fut en etat de se passer de secours. Ce fut sous le regne d'un Prince si sage & si humain, que les hommes eprouverent un des plus grands fléaux dont ils aient conservé la mémoire; je parle de ce déluge dont les eaux couvrirent presque toute la Chine, & y firent des ravages qui furent si difficiles à réparer. *Voyez le tome I.* pag. 157.

Yao avoit epousé la fille de *San-y-ché*. Il en eut un fils, qui est connu sous le nom *Tan-tchou*. Mais comme il ne le jugea pas digne de lui succéder, il demanda que parmi ses

ſemences d'emulation, qui y produiſoient ſans contrainte l'amour de l'etude & du devoir.

Ce qu'il faiſoit pour l'honneur des lettres, il le pratiquoit, avec le même zele & les mêmes ſoins, pour toutes les parties du gouvernement. Auſſi l'Empire, de dégradé qu'il etoit, devint tout--à-coup floriſſant ; tout lui annonçoit le renouvellement de ſon ancienne ſplendeur : il s'y formoit des Savans du premier ordre, des Magiſtrats integres, des Guerriers intrépides; les loix reprenoient leur vigueur, les Cérémonies & la Muſique toute leur majeſté ; & le peuple, déchargé d'une foule d'impôts, ſous le poids deſquels il gémiſſoit depuis tant d'années, oublioit, dans le ſein de l'abondance, tous ſes maux, & ne regardoit ſon Prince que comme ſon libérateur & ſon pere.

Tant de belles qualités que *Leang-ou-ti* avoit portées ſur le trône, auroient dû, ce ſemble, faire oublier la maniere dont il y etoit monté ; mais quelques Princes & pluſieurs Grands n'en jugerent pas de même; ils cabalerent, ſuſciterent des troubles. L'Empereur, attentif à tout, appaiſa les troubles, eteignit les révoltes; & par ſa grandeur d'ame, & la ſageſſe de ſa conduite, il convainquit ſes ennemis, ſes envieux mêmes, qu'il etoit véritablement digne de la place qu'il occupoit. Heureux, ſi ſatisfait d'avoir acquis tant de gloire dans les différens genres, il ne s'etoit pas livré, lorſqu'il commença à être ſur le retour de l'âge, dans une carriere qui ne peut être courue, ſans danger, que par des hommes iſolés. Il médita comme les Bonzes, il jeûna comme eux, & avec beaucoup plus d'auſtérité que la plupart d'entre eux. Au lieu de ces conférences utiles qu'il avoit autrefois avec les hommes d'Etat & les gens de lettres, il n'admit plus dans ſon intimité qu'une troupe de Sectaires, qui lui faiſoient avaler à longs traits tout le venin de leur doctrine, & qui, par

ſujets, on lui trouvât quelqu'un qui pût gouverner l'Empire après lui. On lui nomma *Chun*, qu'il fit d'abord ſon collegue, & auquel il donna ſes deux filles en mariage. L'année de l'aſſociation de *Chun* eſt la ſoixante-treizieme du regne de *Yao*, & la 2285me avant l'ere chrétienne. Enfin, après avoir régné encore vingt-huit ans, *Yao* mourut à la cent-ſeizieme année de ſon âge, l'an avant J. C. 2258. Il avoit composé la Muſique *Ta-tchang*, pour être employée pendant les ſacrifices, & pour chanter les mérites des grands hommes. Il avoit fait encore quantité d'etabliſſemens utiles, dont on peut voir le détail dans le *Chou-king* & dans l'hiſtoire. C'eſt un des hommes de la Chine qu'on propoſe pour modele, & dont le nom ne périra probablement jamais dans un pays, où il eſt en ſi grande vénération.

I X.

TI-CHUN, YEOU-YU-CHÉ, Empereur.

Ce Prince avoit pour nom propre *Yao* (par un caractere différent de celui qui déſigne l'Empereur *Yao*). Il etoit deſcendant de *Hoang-ti*, à la huitieme génération. On vient de voir que Yao etant parvenu à la ſoixante-treizieme année de ſon regne, prit *Chun* pour ſon collegue & l'aſſocia à l'Empire. *Yao* etant mort, les Grands & le Peuple, d'une commune voix, elurent *Chun* pour leur légitime Empereur, & lui donnerent *le bois* pour le ſymbole de ſon regne.

Chun etablit ſa Cour à *Pou-pan*. Il chargea *Joui-ki* & *Yu-hen* du ſoin de tout ce qui concernoit l'Aſtronomie. Il nomma *Yu*, *Heou-ki*, *Ki*, *Kao-tao*, *Tſoui*, *Y*, *Pai-y*, *Koui* & *Loung*, pour être les neuf principaux Officiers qui devoient l'aider dans l'adminiſtration de la juſtice pour toutes les affaires de l'Empire. Mais *Heou-ki* fut celui de tous

leurs insinuations & leurs prestiges, vinrent enfin à bout de lui faire transporter à leur *Fo*, le culte que les sages Empereurs de l'antiquité n'avoient rendu qu'au *Chang-ti*. Le nombre des temples elevés en l'honneur de cette idole etrangere, tout exorbitant qu'il etoit déja, lui parut encore trop petit; il en fit construire de nouveaux, avec une magnificence qui n'avoit point eu d'exemple. Ces sommes d'argent, qu'il employoit ci-devant, avec tant d'utilité, pour faire fleurir toutes les branches du gouvernement, pour le soulagement du peuple, pour l'entretien des Guerriers & des Magistrats qui s'etoient distingués, pour récompenser les sages & les savans, & pour assurer d'honnêtes asyles aux orphelins & aux vieillards, changerent peu-à-peu de destination : elle servirent à engraisser & à entretenir, dans des edifices superbement bâtis, une foule d'hommes inutiles, sans talens, comme sans vertu, qui ne savent s'occuper que du soin de brûler des parfums.

La plus saine partie de la nation gémissoit en secret d'un changement si préjudiciable à l'Etat; mais elle eclata en murmures, quand elle vit qu'il méprisoit toutes les remontrances qu'on ne cessoit de lui faire à ce sujet.

Un evenement, qui eût pu réunir sous sa domination tout ce qu'avoient possédé les anciens Empereurs, & dont il ne voulut pas profiter, précipita sa perte. Il etoit en guerre avec ceux du Royaume de *Ouei*, qui etoient maîtres des Provinces septentrionales de l'Empire; ses Généraux les avoient battus dans plusieurs rencontres; leur Souverain etoit mort, & la division s'etoit mise parmi ceux qui devoient lui succéder. Un des prétendans s'offrit à se faire son vassal, & à lui remettre, par avance, toutes les places, dont il etoit deja en possession, s'il vouloit lui donner du secours pour conquérir les autres. L'Empereur, mal conseillé, ne voulut point entendre à ces propositions; il fit la paix, dans le temps même que son armée

qu'il affectionna le plus. Dès ses premieres années *Chun* s'etoit adonné à l'agriculture. Toute sa vie il respecta cette profession, & composa un livre sur les différentes manieres de cultiver la terre. Il travailla aussi à perfectionner les Sciences & les Arts ; mais il s'appliqua sur-tout à faire fleurir la vertu.

Pour faciliter à ses sujets un accès libre auprès de sa personne, & afin qu'ils pussent l'avertir immédiatement des fautes qu'ils avoient remarquées dans sa conduite, il fit placer à la porte de son palais un tambour & un *King*. On frappoit sur l'un de ces instrumens, & l'on etoit admis sur le champ. Outre cela, il avoit fait mettre sur son char, d'autres disent sur une des portes de son palais, une planchette sur laquelle il etoit libre à chacun d'aller ecrire les défauts dont on vouloit qu'il se corrigeât.

Il se portoit de lui-même, & sans attendre les représentations de ses Mandarins, à tout ce qu'il croyoit être à l'avantage de ses sujets. Il respecta les sages & les vieillards. Il assigna, pour ceux d'entre eux qui n'avoient pas de quoi se procurer les commodités de la vie, une demeure particuliere où ils etoient décemment entretenus.

On prétend qu'il faisoit enterrer l'or, pour témoigner le mépris qu'il avoit pour ce métal, & que son aversion pour le luxe lui fit condamner l'usage des perles & des pierres précieuses. La flatterie n'eut jamais d'accès auprès de lui ; mais il ecoutoit volontiers les sages & suivoit leurs conseils.

Il est inventeur du *Kin* à cinq cordes, & auteur de la chanson qui commence ainsi : *Le vent du midi amene la chaleur & dissipe la tristesse ; qu'il en soit de même de* Chun ; *qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple*, *&c.* Il composa la Musique *Kieou-chao-yo*, qui est une Musique douce & faite pour inspirer la concorde & la paix. Il aimoit son peuple, dit l'Historien, comme un tendre pere aime ses enfans ; & ce fut par

etoit ſur le point de ſe couvrir de gloire. Celui qui la commandoit, fut très-ſenſible à ce coup imprévu : il fit des repréſentations, & ne fut point ecouté ; il eut ordre de ſe rendre à la Cour, où l'on ſuſpectoit déja ſa fidélité. Au lieu d'obéir, il fit un manifeſte, dans lequel, après avoir invectivé contre la conduite de l'Empereur, & en particulier contre ſon attachement à la ſecte des Bonzes, il invite tous les bons ſujets de l'Empire à venir ſe joindre à lui, pour l'aider à faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en etoient ecartés. En attendant, il commença par ſe ſaiſir de quelques places, dans leſquelles il mit garniſon.

L'Empereur, qui reçut une copie de cet inſolent manifeſte, ne fit d'abord qu'en rire, & regarda *Hao-king* comme un inſenſé (*Hao-king* eſt le nom de ce Général rébelle). Il donna ſes ordres pour eteindre promptement une rébellion, dont il n'appréhendoit encore les ſuites, que comme un mal poſſible & très-eloigné. Celui qu'il nomma pour être à la tête de ſes troupes, etoit un traître qui favoriſoit *Hao-king*. Celui-ci, devenu, par ſes ſuccès, de jour en jour plus inſolent, força pluſieurs villes, entra, ſans coup férir, dans quelques autres, qui lui furent livrées par trahiſon ou par lâcheté ; & quand il ſe vit maître d'une certaine etendue de pays, il alla droit à *Kien-kang*, pour y aſſiéger l'Empereur lui-même.

A ces triſtes nouvelles, *Leang-ou-ti*, pouſſant un profond ſoupir, dit à ceux qui les lui annonçoient : *C'eſt moi qui ai elevé ma famille ; c'eſt moi qui la précipite. Ainſi l'a voulu le* Tien ; *ſoumettons-nous à ſes ordres. Heou-king* ne fut pas long-temps devant la ville, on lui en ouvrit les portes ; & il y entra, non pas toutefois en conquérant, mais comme un maître qui, après une longue abſence, ſe rendroit dans ſon domaine pour en régler les affaires. Suivi de ſes amis les plus affidés, & d'une nombreuſe garde, il oſa ſe préſenter

un effet de cette tendresse qu'il choisit *Yu*, préférablement à *Chang-kiun*, son propre fils, pour lui succéder dans le gouvernement de l'Empire. Enfin, allant visiter les montagnes du midi, sur lesquelles il devoit offrir des sacrifices au ciel, comme il avoit coutume de le faire à certains temps déterminés, il tomba malade, & mourut dans un lieu nommé *Tsang-ou*, à l'âge de cent dix ans, dans la soixante-unieme année de son regne. Ce fut l'an avant J. C. 2208, huit ans après la mort de Jacob.

X.

KAO-TAO, Ministre.

Tchoan-hiu, *Kao-yang-ché*, troisieme Empereur après *Hoang-ti*, avoit, sous son regne, huit personnages illustres qu'on appelloit communément les *Pa-kai*, c'est-à-dire, les huit *Kai*. *Kao-tao*, autrement dit *Ting-kien*, est le sixieme de ces illustres. L'Empereur *Chun*, sous le regne duquel il vivoit encore, après avoir servi sous *Tchoan-hiu* & *Yao*, avec beaucoup de distinction, le mit à la tête de la justice. Il etablit cinq sortes de supplices pour punir les coupables, suivant la griéveté de leurs crimes; mais il n'eut guere occasion d'en faire usage. Le peuple, auquel il avoit appris les cinq devoirs capitaux de l'homme, les pratiquoit si bien, que les châtimens devinrent hors d'usage. Tout le monde se portoit de lui-même au bien, & gardoit en toute chose le juste milieu.

X I.

HEOU-TSI, Ministre.

Il avoit pour nom-propre *Ki*, & pour surnom *Ki* ou *Tsi*, il etoit fils de *Kiang-yuen*, la principale des epouses de *Ti-kou*.

devant l'Empereur, comme il l'auroit pu faire dans les temps qu'il lui etoit le plus fidele. Ce fut alors que, pour la derniere fois de ſa vie, *Leang-ou-ti* ſe montra avec une magnanimité digne de ſes plus beaux jours. *Vous voilà donc*, Heou-king, dit-il, ſans paroître le moins du monde emu, *je ne vous attendois pas ſi-tôt. Retirez-vous ; je vous ferai tantôt ſavoir mes ordres. Je vous avoue que je ſuis bien las de la guerre.*

En entendant ce peu de paroles, le rébelle *Heou-king* fut glacé d'effroi, & il ne lui fut pas poſſible de répondre un ſeul mot. Une ſueur froide découla de toutes les parties de ſon corps; & la ſeule penſée qui lui vînt alors, fut de ſe jetter au pied de ſon maître, & de le ſaluer reſpectueuſement, en frappant la terre du front. Les ſoldats, dont il s'etoit fait accompagner, ſe retirerent, & il ne reſta auprès de lui que deux de ſes amis. Il n'eſt pas douteux que ſi, dans ce moment, l'Empereur avoit eu la préſence d'eſprit d'ordonner qu'on l'arrêtât, il n'eût eté obéi; car rien dans le palais n'avoit encore eté changé.

Revenu de cette terreur ſubite, *Heou-king* reprit ſon audace, changea la garde de l'Empereur, changea toute ſa maiſon; & ſans ſe porter lui-même pour Souverain, il commença à en faire toutes les fonctions, ſans que perſonne oſât y apporter le moindre obſtacle.

Leang-ou-ti, âgé de plus de 80 ans, ſoutint ſa diſgrace avec une fermeté véritablement héroïque; mais la violence continuelle qu'il etoit obligé de ſe faire, pour ne laiſſer echapper aucune marque de foibleſſe, hâta la fin de ſes jours. Il tomba malade, ſe vit abandonné de tout le monde, & mourut après quelques jours de langueur, dans la quarante-huitieme année de ſon regne, l'an de J. C. 549. Son corps fut dépoſé à *Sieou-ling*.

Trois ſortes d'Ecrivains ont tracé le portrait de ce Prince; les

Dès qu'il fut né, ſa mere le fit porter dans un lieu déſert; mais les bêtes féroces, ni les oiſeaux de proie, ne lui ayant fait aucun mal, *Kiang-yuen* comprit que ce fils, dont elle ne vouloit pas, etoit un enfant que le ciel protégeoit, elle le reprit & l'éleva avec ſoin. Elle lui donna alors le nom de *Ki*, qui ſignifie *enfant abandonné.* Devenu grand, *Ki* s'occupa des travaux de la terre. Il engagea la plupart de ſes amis & de ceux de ſa connoiſſance à ſuivre ſon exemple. Il leur apprit les meilleures manieres de la faire valoir; & la fertilité qu'ils lui donnerent en lui confiant les cinq ſortes de grains, les rendit célebres dans tout l'Empire. *Yao* donna à *Ki* le titre de *Sée-noung*, ou d'Inſpecteur général de tous les travaux qui ont rapport à la culture de la terre.

Le Fondateur de la troiſieme dynaſtie, dite la dynaſtie des *Tcheou*, fait remonter ſon origine juſqu'à lui, & lui donna, en montant ſur le trône impérial, le titre de *Heou;* c'eſt pourquoi il eſt connu ſous le nom de *Heou-tſi.*

X I I.

TA-YU, Empereur.

Son nom propre etoit *Sée.* Il etoit deſcendant de *Hoang-Ti*, & fils de *Pe-kouen.* Avant qu'il prît les rênes du gouvernement, il eut la douleur de voir mettre à mort celui dont il tenoit la vie, pour s'être négligé dans l'importante commiſſion qu'il eut ſous le regne de *Yao* de réparer les dommages cauſés par le débordement des eaux. Il fut chargé de la même commiſſion, & s'en acquitta plus heureuſement que ſon pere. Pendant treize années entieres, il n'épargna ni ſoins, ni travaux, ni fatigues, pour venir à bout de ſon entrepriſe; & pendant qu'il etoit ainſi occupé, il n'entra pas une ſeule

les Bonzes, qui en font un homme extraordinaire, & un de leurs ſaints; les Politiques, qui font valoir ſur-tout l'eclat de ſes actions guerrieres, & la ſageſſe de ſon gouvernement; & les Savants de profeſſion, qui le regardent comme le protecteur déclaré des Lettres, & un bienfaiteur eclairé, qui en etabliſſant, pour la premiere fois, des cérémonies en l'honneur de Confucius, & voulant que ces cérémonies fuſſent pratiquées dans des ſalles particulieres, uniquement deſtinées à cet uſage, mérite une reconnoiſſance éternelle de la part du corps de la Magiſtrature & de celui des Lettrés. Les Bonzes ne lui trouvent aucuns défauts; les Lettrés & les Politiques lui trouvent des vertus & des vices. J'ai ramaſſé, en ſubſtance, ce qu'en diſent les uns & les autres. On le connoîtra ſuffiſamment pour apprécier ſon mérite.

X L V.

TCHAO-MING, TAY-TSÉE.

Il etoit fils de *Leang-ou-ti*, fondateur de la troiſieme des cinq petites Dynaſties antérieures: il eſt regardé comme le premier des génies prématurés, & comme le chef des enfans illuſtres. A l'âge de cinq ans, il ſavoit déja tous les *King* par cœur: c'eſt à-peu-près comme ſi l'on diſoit chez nous, qu'un enfant de cinq ans a retenu toute la Bible, & eſt en etat de la réciter. Juſques-là, ſa ſcience ne différoit guere de celle d'un perroquet; mais cinq ans après, il ſut rendre raiſon de tout, & expliquer même les endroits difficiles de l'*Y-king*, du *Ché-king*, & du *Chou-king*. Il s'appliqua enſuite à l'Hiſtoire, & s'y rendit très-habile. Nul fait un peu important, nulle circonſtance, nulle loi, etablie ou abrogée, rien ne lui echappa. Il ſavoit en quel temps, tel grand homme avoit

fois dans sa maison, quoiqu'il eût passé jusqu'à trois fois devant sa porte.

Il avoit des barques pour les voyages qu'il faisoit par eau, & des chariots pour ceux qu'il faisoit par terre, placés les unes & les autres de distance en distance pour servir au besoin. Il avoit fait faire aussi des especes de traîneaux, dont le fond etoit plat & uni, & que des hommes poussoient par derriere, tandis que d'autres tiroient par devant. Il s'en servoit dans les lieux humides & marécageux. Lorsqu'il etoit obligé de traverser les montagnes, il y grimpoit, au moyen d'une chaussure armée de pointes de fer.

Il fit aussi des canaux pour communiquer d'un endroit à un autre dans les neuf pays qui furent habitables après le déluge ; & ces canaux formerent ensuite des rivieres. Il fit aussi des chemins pour communiquer aux neuf principales montagnes.

Après qu'il fut monté sur le trône, il se donna tout entier aux pénibles soins du gouvernement : voulant savoir tout ce qui se passoit dans l'Empire, il fit faire quatre sortes d'instrumens pour être placées à la porte de son palais. Dès que le son de quelqu'un de ces instrumens venoit frapper son oreille, il faisoit entrer celui qui vouloit avoir audience, ou se rendoit lui-même à la porte pour l'entendre.

Il tenoit sa cour à *Ngan-y*, & convoqua une assemblée générale à *Touchan*, où il reçut les hommages & les présens de tous les tributaires de l'Empire. Il fondit neuf vases appellés *Ting*, sur lesquels furent gravées les neuf Provinces qui partageoient alors l'Empire. Il défendit l'usage du vin, parce que, disoit-il, cette liqueur etoit capable de porter aux plus grands excès ceux qui en abusoient.

Il ecoutoit avec beaucoup d'attention, & même avec une sorte de respect, ceux qui lui donnoient des avis. Il composa

vécu, en quoi il s'etoit particuliérement distingué ; en un mot, on pouvoit l'interroger sur tout, il répondoit pertinemment à tout.

Dès qu'il eut atteint la quinzieme année de son âge, l'Empereur *Leang-ou-ti*, son pere, le déclara son successeur, & lui fit une Maison, suivant l'usage du temps. Nommé *Prince héritier*, il lui fallut quitter la Cour, & aller demeurer dans un Palais particulier nommé *Toung-koung*, ou *Palais du Soleil levant*. Au lieu de se livrer aux divertissemens & aux plaisirs, comme ne font que trop souvent ceux qui commencent à jouir de leur liberté, sur-tout quand ils ont l'honneur d'être Princes, il ne profita de celle qu'on lui donnoit que pour se donner tout entier à l'etude. Il composa plusieurs Ouvrages ; mais sa grande application & son assiduité au travail le consumerent peu-à-peu. Il n'avoit pas vingt-cinq ans accomplis, quand il mourut.

On lui donna, après sa mort, le titre honorable de *Tchao-ming*, qu'on pourroit rendre par ces trois mots : *qui a brillé*. Le titre de *Tay-tsée* est celui que portent tous les héritiers présomptifs de la couronne : c'est comme en France celui de Dauphin. *Tchao-ming*, *Tay-tsée*, florissoit entre l'an de J. C. 520 & l'an 540.

XLVI.

TCHEN-OU-TI, Empereur.

Son nom propre etoit *Pa-sien*, son surnom *Tchen*, & son titre *Hing-koué*. Il descendoit de *Tchen-ché*, Mandarin du titre de *Tay-kieou-tchang*, sous les *Han*, & naquit à *Ou-hing*.

Dans sa jeunesse, il se distingua par sa gravité & ses

la musique *Ta-hia*. Enfin après un regne de vingt-sept ans, il mourut dans la centieme année de son âge regretté de tous ses sujets. Un de ses fils, nommé *Ki*, lui succéda l'an avant Jesus-Christ 2197. Quand Ninias, fils de Ninus & de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie, l'Empire Chinois, qui jusqu'alors avoit eté électif, devint héréditaire. *Yu* fut le Fondateur de cette premiere dynastie, dite des *Hia*.

XIII.

TCHENG-TANG, Empereur.

Tcheng-tang, Fondateur de la seconde dynastie, dite la dynastie des *Chang*, ou des *Yn*, etoit descendant à la treizieme génération d'un des Ministres de *Chun*, appellé *Sié*. Pour récompenser le mérite & les services de *Sié*, l'Empereur *Chun* erigea en Principauté le pays de *Chang* dans le *Ho-nan*, & lui en donna l'investiture. Les descendans de *Sié* gouvernerent successivement ce petit Etat jusqu'à *Tcheng-tang*, que la voix unanime, tant des grands que du peuple, plaça à la tête de tout l'Empire.

Outre le nom de *Tcheng-tang*, ce Prince porte encore ceux de *Tien-y*, de *Ly* & de *Tang-ouang*. Il s'appelloit *See* avant que d'être Empereur. A peine fut-il monté sur le trône, qu'un de ses premiers soins fut de faire revivre les anciennes loix, & de rappeller les hommes à la vertu. On rapporte de lui qu'étant un jour à se promener, il apperçut un oiseleur. Il va droit à lui, examine le filet qui etoit grand & à quatre faces. Il coupe trois de ces faces, en laissant seulement la quatrieme, & se tournant du côté de la campagne, comme s'il eût dû être entendu par les oiseaux, il leur adressa ces paroles : *Vous pouvez maintenant voler dans les airs, courir à droite & à gauche, suivant votre bon plaisir ; mais si vous*

manieres nobles; mais il ne s'appliqua sérieusement à l'etude que lorsqu'il fut dans un âge où les autres veulent cesser d'etudier. Son goût décidé etoit la guerre : il ne laissa pas de s'exercer aux Lettres, mais en dirigeant ses travaux vers son objet principal. On le mit à la tête des troupes qui gardoient les frontieres du côté de la Cochinchine & du *Tong-king*. Il survint quelques troubles parmi les *Tong-kinois*; *Tchen-pa-sien* mit les rebelles à la raison. Sa conduite lui valut le commandement général de la province de Canton, où il continua de se distinguer par sa prudence & par sa valeur.

Quand la mort de *Leang-ou-ti* arriva, il ne se trouvoit pas des forces suffisantes pour s'opposer à *Heou-king*: il attendit que quelqu'un se fût déclaré en faveur de la famille Impériale: bientôt il ne fut plus embarrassé que du choix. Les Princes du Sang se diviserent entre eux, au lieu de se réunir contre leur ennemi commun.

Tchen-pa-sien se déclara pour *Siao-y*, l'aîné des enfans de *Leang-ou-ti*, celui, par conséquent, à qui l'Empire appartenoit de droit. Il s'agissoit d'aller le joindre, & les chemins etoient longs, difficiles & bien gardés: *Tchen-pa-sien* vainquit tous les obstacles. A la tête de ce qu'il avoit de vieux soldats, il s'avance du côté de la fameuse montagne *Ta-yu-ling*, en force les passages, poursuit l'ennemi jusqu'à la ville de *Nan-kang*, & s'en rend maître au nom de *Siao-y*. Ce Prince, encouragé par des commencemens si heureux, & plus encore par l'acquisition d'un Capitaine tel que *Tchen-pa-sien*, pensa tout de bon à se faire Empereur. Il en prit le titre, fit un manifeste contre *Heou-king*, & invita tous les bons sujets de l'Empire à venir se joindre à lui.

Tchen-pa-sien continua à gagner des batailles & à prendre des villes; il se couvrit d'une gloire immortelle par la grande

gouvernement. *Tcheng-tang*, alors Prince de Chang, déploroit en secret le triste sort des sujets de l'Empire sous le regne d'un Prince tel que le barbare *Kié-koui*. Il exhorta *Y-yn* à travailler de toutes ses forces, pour faire rentrer l'Empereur dans le chemin que ses ancêtres lui avoient tracé. Il lui donna pour cela la qualité de son Envoyé, & le fit partir pour la Cour impériale ; mais *Kié-koui* etoit trop endurci dans le crime, pour respecter encore la vertu & pour faire cas de ceux qui la pratiquoient. Il renvoya *Y-yn* qui, de retour chez *Tcheng-tang*, y continua son premier emploi.

Dans ce tems-là le Prince de *Tchou*, nommé *Ko-pê*, négligeoit entiérement ses devoirs, & en particulier les sacrifices. *Tcheng-tang* & *Y-yn* se mirent à la tête de quelques troupes, combattirent le Prince de *Tchou*, & remporterent sur lui une pleine victoire.

Peu de tems après cette premiere expédition, les sujets de l'Empire ne pouvant plus supporter le joug que le cruel *Kié-koui* ne cessoit d'aggraver sur eux, le secouerent enfin, & appellerent le sage *Tcheng-tang* pour les gouverner. Il fallut combattre encore, & *Kié-koui* fut entiérement défait. Devenu Empereur, *Tcheng-tang* voulut que *Y-yn* fût son premier Ministre.

X V.

FOU-YUE, Ministre

Ou-ting, second Empereur de la seconde dynastie, eut un songe dans lequel il vit un Sage, que le Ciel lui destinoit pour être son Ministre, afin que, par son moyen, il pût faire revivre le bon gouvernement de *Yao*, de *Chun* & de

victoire qu'il remporta sur *Heou-king*, & par la prise de la ville de *Ché-teou*, qui en fut le fruit.

De toute cette formidable armée de *Heou-king*, il ne resta plus que quelques amis de cet usurpateur, qui chercherent leur salut dans la fuite; tout le reste fut tué, ou fait prisonnier, ou se rangea du côté de *Tchen-pa-sien*. Peu de jours après, *Heou-king* lui-même fut atteint dans une barque où il s'etoit jetté, & coupé en pieces.

Après la mort du rebelle, *Siao-y* prit les marques de la dignité impériale, & se fit reconnoître solemnellement : mais il n'avoit pas les qualités requises pour conserver l'Empire dans des temps si orageux. Il prit d'abord un air de hauteur & affecta une sécurité qui furent la cause de sa perte. Un de ses freres, nommé *Siao-ki*, s'etoit refugié chez les Tartares, & faisoit son séjour dans le pays de *Chou*. Ayant appris la mort de *Heou-king*, il crut qu'il n'avoit qu'à se présenter en force, pour se faire déclarer Empereur : il obtint du secours des Tartares. *Siao-y*, quoique déja reconnu pour légitime Empereur, ne dédaigna pas d'entrer en négociation avec lui, & lui offrit un appanage considérable, s'il vouloit rester tranquille dans les Etats de *Chou*. *Siao-ki* y consentit d'abord ; mais de mauvais conseils le firent manquer à sa promesse. Il fut vaincu par les troupes impériales & massacré par le Général *Fan-mong*, qui l'avoit fait prisonnier.

Après ce succès, l'Empereur crut qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il envoya *Tchen-pa-sien*, avec ses troupes d'elite, à *King-keou*, qui etoit regardé comme un poste très-important, & *Ouang-cheng-pien*, autre grand Capitaine, alla fortifier la garnison de *Kien-kang*. Cependant les Tartares qui avoient donné du secours à *Siao-ki*, apprirent avec douleur qu'il avoit péri. Le Roi de *Ouei* avoit, outre cela,

Tcheng-tang. A ſon réveil, l'Empereur fit peindre le Sage qu'il avoit vu, en donnant les principaux traits qui pouvoient ſervir à le faire reconnoître. On chercha dans tout l'Empire un homme qui reſſemblât à ce portrait. On le trouva travaillant actuellement à la corvée pour les réparations de la digue de *Fou-yen.* On le conduiſit à la Cour, & l'Empereur s'écria en le voyant : *C'eſt lui que j'ai vu en ſonge ; c'eſt lui-même.* Le Sage ne fut pas déconcerté par l'appareil du trône, il parut être à ſa place ; & par ſes réponſes à toutes les demandes qu'on lui fit ſur les objets les plus importans de la politique, il donna des preuves d'une ſageſſe conſommée, qui firent conclure à *Ou-ting* que c'étoit véritablement là le Sage que le Ciel lui deſtinoit. Il le nomma dès-lors ſon premier Miniſtre ; & en le priant de ne pas refuſer cet emploi, il lui promit que de ſon côté il ſeroit toujours docile à ſes avis, & n'entreprendroit jamais rien ſans l'avoir conſulté.

Fou-yué ſe chargea du peſant fardeau du miniſtere, mit tous ſes ſoins à procurer la gloire de l'Empire, & à faire le bonheur des peuples, de ſorte qu'en très-peu de temps on crut être gouverné par les Sages de la haute antiquité.

Il s'appelloit d'abord du ſimple nom de *Yué* ; il prit, étant Miniſtre, le ſurnom de *Fou*, qui ſignifie, *Aſſiſtant du Prince, celui qui fait les fonctions de maître envers les enfans du Souverain.*

X V I.

TCHEOU, OUEN-OUANG, Roi de Si-pé.

Le nom propre de *Ouen-ouang* etoit *Tchang-pé*, & ſon ſurnom *Ki.* Il deſcendoit de *Hoang-ti* par *Heou-ki.* Son pere *Ki-li* & ſa mere *Tay-iin* employerent tous leurs ſoins pour

une insulte personnelle à venger : l'Empereur, en parlant de lui, s'etoit servi d'expressions de mépris, & n'avoit pas eu pour ses Ambassadeurs toute la considération qui leur etoit due: il n'en fallut pas davantage pour l'engager à faire la guerre, il s'y prépara sans bruit. On ne fut instruit de son véritable objet, que lorsqu'il fit défiler son armée vers *Kiang-ling*. L'Empereur, qui etoit dans cette place, en sortit à la tête d'une petite armée, qu'il voulut opposer à celle de l'ennemi; mais il fut obligé de fuir & de rentrer dans la ville, où il espéroit se défendre jusqu'à l'arrivée de *Ouang-cheng-pien*, auquel il avoit envoyé l'ordre de venir au plutôt le délivrer. Ce Général etant trop eloigné, la ville fut prise, saccagée, & l'Empereur mis à mort avant même qu'on eût fait les préparatifs nécessaires pour la défense.

Le Roi de *Ouei*, satisfait de sa vengeance, nomma pour Empereur *Piao-tcha*, Prince de la famille des *Leang*; il lui donna les pays dont il s'etoit emparé en venant à *Kiang-ling*, avec de bonnes troupes, pour l'aider, disoit-il, à conquérir le reste de son Empire : ensuite il se retira, avec le reste de son armée, dans ses propres Etats. Ce fantôme d'Empereur ne servit pas même d'epouventail au-delà de la province de *King-tcheou*, dont les *Ouei* l'avoient mis en possession. Les Grands, assemblés à *Kien-kang*, placerent sur le trône celui à qui il appartenoit de droit, quoiqu'il n'eût encore que treize ans. Il s'appelloit *Siao-fang-tché*, & etoit le seul des fils de *Siao-yuen-ti* qui eût echappé à la fureur des *Ouei*, lors de la prise de *Kiang-ling*.

Ouang-cheng-pien trouva que ce Prince etoit trop jeune pour être à la tête de l'Empire : il ôsa entreprendre de le détrôner, pour mettre à sa place *Siao-yuen-ming*, fils de *Ouen-ti* & oncle du jeune Empereur. Comme il avoit sous

l'élever dans la vertu ; ils y réussirent au-delà même de leur espérance ; *Ouen-ouang* a eté sans contredit un des plus sages Princes qu'ait eu la Chine.

Il gouverna le petit Etat, qui etoit héréditaire dans sa famille, avec une entiere satisfaction non-seulement de ses propres sujets, mais encore de ceux des Etats voisins. Quarante Royaumes se soumirent à lui, & les Princes qui les gouvernoient reçurent avec plaisir les loix qu'il voulut bien leur donner. Les sujets même de l'Empire indignés contre *Tcheou*, le dernier des Empereurs de la seconde dynastie, se réfugioient chez lui, dans l'intention d'en faire leur Empereur, après avoir détrôné celui qui remplissoit alors si mal le trône. *Allons*, disoient-ils, *chercher la sagesse, la justice & les vertus chez* Ouen-ouang.

Ouen-ouang fut accusé auprès de l'Empereur d'avoir osé faire les cérémonies funebres sur le tombeau d'un sage Ministre que ce Prince barbare avoit fait mettre à mort. On se saisit de sa personne, & on l'enferma dans une etroite prison à *Yeou-ly*. Ce fut pendant sa détention qu'il fit des commentaires sur les *Koa-sou-hi*. Ces commentaires ont eté conservés, & ont mérité l'estime de Confucius & l'admiration de la postérité.

Délivré de sa prison, il appaisa les différends qui s'etoient elevés entre les Rois de *Yu* & de *Na*. Le tyran *Tcheou* avoit fait construire une colonne de cuivre creuse en-dedans ; il la faisoit remplir de charbons ardens, & se faisoit un plaisir barbare de la faire embrasser de force à ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. *Ouen-ouang* offrit à l'Empereur sa terre de *Si-to*, pour obtenir qu'il ne fît plus usage de la colonne, & qu'il la détruisît. Ce qui lui fut accordé. *Tcheou* le gratifia outre cela d'un arc & d'une hache ; ce qui, dans ce tems-là, signifioit qu'il lui accordoit le droit de faire la

ſes ordres la plus grande partie des gens de guerre, il ne lui fut pas difficile d'exécuter ſon projet.

Tchen-pa-ſien, quoiqu'intime ami de *Ouang-cheng-pien*, déſapprouva hautement ſa conduite. La fidélité qu'il devoit à ſon légitime Souverain exigeoit de lui, dans le poſte où il etoit, qu'il fît tous ſes efforts pour le maintenir ſur le trône. Il ecrivit à ſon ami, pour lui repréſenter ſon devoir; il lui rappella les marques de confiance que l'Empereur dernier mort lui avoit données, en lui recommandant ſa famille & en particulier ſes enfans; il pria; il ſollicita en faveur du jeune Prince qui etoit déja reconnu, & mit tout en œuvre. Mais *Ouang-cheng-pien* inflexible, perſiſta à vouloir que *Siao-yuen-ming* fût Empereur, il crut faire beaucoup en donnant au Prince qu'il dépoſſédoit le titre de Prince héritier; ce qui irrita tellement *Tchen-pa-ſien*, qu'il ne vit plus dans la perſonne de celui qu'il regardoit auparavant comme ſon ami, qu'un traître & un rebelle qui méritoit les plus rigoureux châtimens. Il avoit à ſes ordres de bonnes troupes; il ſe mit à leur tête, & marcha droit à *Ché-teou*, pour y aſſiéger *Ouang-cheng-pien*. Celui-ci, qui etoit brave & de plus grand homme de guerre, ne crut pas devoir l'attendre: il marcha avec ce qu'il avoit de mieux dans la garniſon, alla au-devant de *Tchen-pa-ſien* pour le combattre; mais il fut vaincu, pris, & mis à mort; alors le vainqueur, après avoir dépoſé *Siao-yuen-ming*, remit ſur le trône le jeune Empereur qu'on en avoit fait injuſtement deſcendre.

Juſques-là, *Tchen-pa-ſien* ne s'etoit montré qu'en grand homme dans tous les genres. Fidele envers ſes maîtres, il les avoit défendus avec ſuccès contre les ennemis du dehors & les traîtres du dedans: bon citoyen, il avoit toujours obſervé avec une exactitude ſcrupuleuſe toutes les loix & les coutumes de ſon pays; aimant les Lettres, & protégeant ceux qui les

paix ou la guerre, indépendamment de l'autorité de l'Empereur.

Ouen-ouang se retira dans son Royaume, où il passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus. Enfin après un regne de cinquante ans, il mourut dans la quatre-vingt-dix-septieme année de son âge. C'est le pere du fameux *Ou-ouang*, Fondateur de la troisieme dynastie des Empereurs Chinois, dite la dynastie des *Tcheou*.

Ouen-ouang etoit contemporain de Samuel, Prophete, Juge & Gouverneur du Peuple de Dieu.

XVII.

TAY-KOUNG, Ministre.

Le nom de sa famille etoit *Kiang*, & son nom propre *Chang*. On l'appelloit aussi *Tsi-ya*.

Un jour qu'il s'amusoit à pêcher, près de la source du *Tsi*, il trouva un fragment de pierre de *Yu*, sur lequel etoient gravés ces mots : Tcheou *recevra l'ordre du Ciel, &* Lu *sera son Ministre. Recevoir l'ordre du Ciel*, en style Chinois, c'est devenir Empereur. *Lu* est un des noms de *Tay-koung*. Quelque temps après, *Ouen-ouang* voulut faire une partie de chasse, il consulta les sorts en supputant par les *Koua*. Les sorts lui firent entendre *qu'il ne rencontreroit ni dragon, ni léopard, ni tigre, ni ours ; mais qu'il trouveroit un Sage capable d'être le Ministre d'un grand Prince*. Sur cette indication, *Ouen-ouang* se met en chemin. Non loin de la riviere *Koui-choui*, il apperçut un homme dont l'air vénérable le frappa. *C'est-là peut-être*, dit-il en lui-même, *le Sage que le Ciel me destine*. Il s'arrête, salue l'inconnu, & apprend qu'il se nomme *Tsi-ya* : *Maître*, lui dit le Prince, *quand on s'amuse*

cultivoient ; grave dans ſon maintien, modeſte dans ſes manieres, ſimple dans ſes ameublemens, frugal dans ſes repas, on ne l'avoit jamais vu différent de lui-même ; terrible les armes à la main, il etoit le plus doux des hommes dans ſa vie privée, & ne ſe déclaroit jamais que pour les voies de douceur, quand il jugeoit qu'elles pouvoient ſuffire pour conduire au but.

Tant de belles qualités réunies lui avoient attiré l'eſtime univerſelle & une eſpece de vénération dans tout l'Empire. On parloit de lui comme il eſt très-rare qu'on parle des autres hommes ; on n'en diſoit que du bien. Mais, après le dernier ſervice qu'il venoit de rendre à ſon maître, l'ambition entra dans ſon cœur ; il voulut dominer. Il ſe mit à la tête des troupes, ſous le titre de Généraliſſime, & du Gouvernement, ſous le titre de premier Miniſtre. Il donna les principaux emplois civils & militaires à ceux de ſa famille, à ſes amis, & à ceux qui l'avoient ſervi ou qui le ſervoient actuellement. Pour le jeune Empereur, content de vivre dans ſon palais, au milieu des plaiſirs de ſon âge ; il ſe repoſoit ſur lui, & le laiſſoit maître de diſpoſer de tout à ſon gré.

L'envie ne s'etoit pas encore elevée contre *Tchen-pa-ſien ;* elle ſembloit comme aſſoupie à ſon egard ; mais elle s'eveilla & lui ſuſcita tout-à-coup deux puiſſans ennemis, ſous leſquels tout autre qu'un auſſi grand homme auroit infailliblement ſuccombé. Le premier, qui s'appelloit *Siao-pou*, commandoit en chef toutes les troupes de la province de *Koang-tcheou ;* & le ſecond etoit un fameux Général nommé *Ouang-lin*, actuellement à la tête d'une armée du côté de *Tchang-cha.*

Siao-pou, de la famille Impériale, crut être en droit de blâmer hautement ce qui s'etoit fait à la Cour. Il trouva mauvais qu'on eût fait deſcendre du trône *Siao-ming*, qui etoit en etat, diſoit-il, de le remplir avec dignité, pour y placer un

à pêcher, qu'eſt-ce qui fait le plus de plaiſir ? Seigneur , lui répondit *Tſi-ya , le Sage eſt content de tout, parce qu'il a toujours ce qu'il ſouhaite ; mais l'homme ordinaire n'eſt guere ſatisfait que lorſqu'il obtient ce pourquoi il travaille. Ouen-ouang* fit encore pluſieurs queſtions auxquelles *Tſi-ya* répondit avec la même ſageſſe. *C'eſt vous que je cherchois ,* dit-il au Sage en finiſſant, *oui c'eſt vous ; il ne faut pas que je vous laiſſe echapper : montez dans mon char & venez , venez dans ma Cour occuper la premiere place après moi. Moi-même je vous attendois,* répondit *Tſi-ya , pourquoi refuſerois-je de vous ſuivre ?* Il monte à l'inſtant dans le char, & ſuit le Prince dans ſon palais. *Ouen-ouang* le reconnut publiquement pour ſon Maître, le déclara ſon premier Miniſtre , & lui donna en propre la terre de *Lu.* C'eſt de-là qu'eſt venu le nom de *Lu-chang* qu'on lui donne quelquefois. Il l'eleva encore à la dignité de *Koung*, & voulut qu'on l'appellât *Tay - koung* , comme qui diroit, *le premier Comte , le grand Comte , le Comte par excellence* , &c. C'eſt par les ſecours de ce grand homme que les *Tcheou* firent fleurir leur Royaume ; c'eſt parce qu'ils furent eclairés de ſes lumieres qu'ils établirent de ſi belles loix, & qu'ils parvinrent enfin à gouverner l'Empire.

Tay - koung eſt Auteur d'un Ouvrage ſur l'Art Militaire, intitulé *Lou-tao* , c'eſt-à-dire les ſix points de réunion de la ſcience de la guerre , pour le bon gouvernement d'un Etat. C'eſt-là le ſens qu'on donne au caractere *Tao.*

Si ce livre n'eſt pas véritablement de *Tay-koung*, il eſt probablement de quelque Lettré du tems des *Tcheou*, qui a ramaſſé les préceptes de ce grand homme tels qu'on les débitoit alors. On ne peut douter que le *Lou-tao* ne ſoit un amas de fragmens très - anciens. Il eſt encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde, & jouit de l'eſtime univerſelle. *Tay-koung* vivoit du temps de Samuel.

enfant qui etoit hors d'etat de rien faire par lui-même. Sans vouloir faire attention que celui qu'il appelloit un enfant avoit d'abord eté reconnu pour légitime Empereur, & qu'il l'etoit en effet par les droits de sa naissance, il se mit en tête de le déposséder, pour rétablir *Siao-yuèn-ming*. Il assembla des troupes, & se mit en campagne. Il se rendit maître d'un grand nombre de villes, alla mettre le siege devant *Ché-teou*, qu'il emporta avec assez de facilité, quoi que ce fût une place très-forte; il prenoit déja le chemin de la Capitale, lorsque *Tchen-pa-sien* crut qu'il etoit temps de sortir.

Il avoit mandé tous ses vieux corps de troupes accoutumés à vaincre sous lui, & qui etoient en garnison dans différentes places. Quoique leur nombre fût fort inférieur à celui des troupes dont l'armée de *Siao-pou* etoit composée, *Tchen-pa-sien* n'hésita point à les mener au combat, & remporta une pleine victoire.

Le vainqueur usa de la victoire en grand homme: il pardonna aux vaincus, leur laissa la liberté, leur donna même des emplois & des charges. Une telle conduite lui gagna tous les cœurs, & eût suffi pour rendre sa gloire immortelle, s'il s'etoit contenté, pour toute récompense, d'avoir assuré l'Empire à son maître une seconde fois; mais l'ambition ne dit jamais c'est assez. Il etoit Généralissime, premier Ministre; rien ne se faisoit que par son canal; il avoit une autorité sans bornes; tout cela ne lui suffit pas. Il voulut avoir le titre de Prince de *Tchen*, & il l'obtint. Le jeune Empereur lui donna l'investiture de cette dignité avec les cérémonies accoutumées & en présence de toute sa Cour.

Il restoit au nouveau Prince de *Tchen* un ennemi redoutable dans la personne de *Ouang-lin*, dont j'ai parlé. Mais comme ce Général etoit fort eloigné, *Tchen-pa-sien* ne jugea pas à propos d'aller lui-même le mettre à la raison. Il se

déchargea

XVIII.

TCHEOU, OU-OUANG, Empereur.

Ou-ouang, Fondateur de la dynaſtie des *Tcheou*, qui eſt la troiſieme de celles qui a occupé le trône Chinois, deſcendoit à la ſeizieme génération du fameux *Heou-ki* ou *Heou-tſi* (car il ſe dit des deux façons). Sa mere *Kiang-yuen*, la principale des épouſes de *Ty-kou*, le fit expoſer d'abord après ſa naiſſance. Il etoit le ſecond des fils de *Ouen-ouang*, ſon nom propre étoit *Ki-fa.* Il ſuccéda à ſon pere, & fut pendant treize ans Roi ou Prince de *Si-pé.* Les Grands de l'Empire qui venoient ſe réfugier chez lui, pour y trouver un aſyle contre les fureurs de *Tcheou-ſin*, lui perſuaderent de prendre les armes pour détruire un monſtre qui déshonoroit l'humanité. *Ou-ouang* aſſigna *Men-tſing* pour le rendez-vous général des troupes qu'il devoit commander. Il s'y trouva juſqu'à huit cens Princes. L'Empereur *Tcheou-ſin* ayant appris ce qui ſe tramoit contre lui, leva une armée de ſept cens mille hommes qu'il envoya contre *Ou-ouang ;* mais cette formidable armée, au lieu de combattre, rendit les armes. Le tyran ſe voyant abandonné, ſe réfugia dans la capitale, s'enferma dans ſon palais, & y fit mettre le feu. Les Grands proclamerent *Ou-ouang* Empereur, & le reconnurent pour leur légitime Souverain avec les cérémonies accoutumées.

Après la mort de *Tcheou-ſin*, le nouvel Empereur alla d'abord à *Po-tcheou* dans le pays de *Tang.* C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan.* A peine y fut-il arrivé que de ſon char même dont il n'etoit pas encore deſcendu, il aſſigna à un des deſcendans de *Hoang-ty* le pays de *Kié*, dans le *Ho-nan*, à titre de ſouveraineté ; il donna à un des deſcendans de *Yao* le pays de *Tchou*, dans le *Hou-koang ;* & à

déchargea de ce ſoin ſur deux Généraux expérimentés dont la bravoure & la fidélité lui etoient connues. Quand ils furent partis, il ne penſa plus qu'à l'exécution de ſon grand projet.

La Principauté qu'il avoit demandée n'etoit qu'un achemi-nement au trône impérial. Il n'oſoit en faire deſcendre de force celui qui y etoit aſſis, & qu'il y avoit placé lui-même; il lui perſuada de le lui céder volontairement: ce à quoi le jeune Empereur parut conſentir ſans aucune répugnance, dans la crainte peut-être qu'on ne lui préparât un ſort plus rigoureux encore, s'il faiſoit mine de vouloir réſiſter. Ainſi l'amour de la vie, dont, par cette lâcheté, il ne fit que prolonger le cours de quelques mois, l'engagea à faire publiquement ſon acte de renonciation en faveur de *Tchen-pa-ſien*, qui fut auſſi-tôt reconnu avec les formalités qui ſont d'uſage dans ces ſortes d'occaſions.

Ainſi finit la Dynaſtie des *Leang*, pour faire place à celle des *Tchen*, dont *Tchen-pa-ſien* devenoit le Fondateur. A la Cour, tout ſe paſſa avec beaucoup de tranquillité. L'ancien Empereur alla, avec une ſuite nombreuſe, dans le nouveau palais qu'on lui avoit préparé. Sous prétexte de lui faire honneur, on lui donna une petite armée pour le garder; & celui qui venoit d'être proclamé, ſe rendit avec pompe dans le lieu deſtiné pour être la demeure du Fils du Ciel.

Dans les Provinces, les choſes ne ſe paſſerent pas ſi paiſiblement. Pluſieurs des Grands, qui y exerçoient des emplois conſidérables, refuſerent d'obéir & ſe déclarerent ouvertement contre *Tchen-pa-ſien*, qu'ils regardoient comme un uſurpateur. Ils leverent des troupes, dans le deſſein, diſoient-ils, de rétablir le légitime Empereur, qu'on avoit forcé d'abdiquer, & ſe mirent en campagne. *Tchen-pa-ſien* ne s'endormit point: il envoya ſes vieux ſoldats, & mit à leur tête des Officiers connus & expérimentés. Ces petites

un des descendans de *Chun* le pays de *Tchen*, qui faisoit alors une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan*. Il descendit ensuite de son char, & assigna la Principauté de *Ki* pour servir d'appanage aux descendans du grand *Yu*, & la Principauté de *Soung* pour les descendans du sage *Tcheng-tang*. Il se transporta ensuite dans le lieu où etoit le tombeau de l'illustre *Pi-kan*, à qui le barbare *Tcheou-sin* avoit fait arracher le cœur pour le punir des avis salutaires qu'en sage Ministre il n'avoit pas craint de lui donner. Là il fit les cérémonies funebres en présence de toute sa Cour. Il délivra *Ki-tsée*, autre sage Ministre de *Tcheou-sin*, de la prison où il etoit renfermé. Il lui donna une des premieres dignités de l'Empire en l'exhortant à en remplir les devoirs, comme avoient fait autrefois ses ancêtres sous *Tchen-tang*, & les autres grands Empereurs de sa dynastie.

Ou-ouang s'adressant ensuite au peuple, lui parla à-peu-près en ces termes : *Vous êtes aujourd'hui mes sujets ; je ne prétends pas que vous vous conduisiez comme vous l'avez fait du temps de* Tcheou-sin, *dont vous suiviez le mauvais exemple. C'est moi que vous devez désormais prendre pour modele, puisque c'est de moi que vous devez recevoir des loix ; & vous, Mandarins & Officiers de tous les Ordres, remplissez à la rigueur toutes les obligations attachées à vos différens emplois. Dès-à-présent je vous assigne pour vos gages & appointemens le double de ce que vous perceviez ci-devant.* Après avoir reglé les affaires & donné ses ordres à *Po-tcheou*, il passa le *Hoang-ho*, & se transporta du côté de l'Occident. Il renvoya tous les chevaux qui lui etoient désormais inutiles, & les fit conduire sur la montagne *Hoa-chan*, qui est au Nord du fleuve. Les bœufs & les autres bêtes de somme qu'on employoit durant la guerre à traîner les chariots, ou à porter les bagages, furent envoyés à *Tao-lin*, pour se refaire des fatigues

révoltes n'eurent pas de ſuite ; elles furent eteintes dès leur naiſſance, & n'eurent d'autre effet que celui de hâter la mort de l'Empereur *King-ti*, que *Tchen-pa-ſien* jugea néceſſaire à la tranquillité de l'Etat. Ce fut là le dernier crime que ſon ambition lui fit commettre. Après l'extinction de la famille des *Leang*, il crut n'avoir plus rien à craindre, & ne s'occupa plus déſormais que du ſoin de faire revivre ſes vertus & de bien gouverner. Il fit la paix avec tous ceux qui voulurent l'accepter, pardonna aux rebelles & à tous ceux qu'il avoit vaincus, fit fleurir les Lettres, employa les Sages, récompenſa le mérite, & ſe conduiſit en tout avec tant de diſcernement, de prudence, de douceur & d'equité, qu'il regagna l'eſtime univerſelle, & que ſes envieux même n'eurent plus de fautes à lui reprocher. Au bout de deux ans de regne, il tomba dangereuſement malade, & vit bien qu'il n'en reviendroit pas. Il prit ſes meſures pour ſe donner un ſucceſſeur qui fût en etat de ſoutenir la gloire de ſon nom & de perpétuer l'Empire dans ſa famille. Il n'avoit point d'enfant ; il choiſit un de ſes neveux, fils de ſon frere aîné, qui etoit âgé d'environ quarante ans, & le nomma Prince héritier en préſence de tous ſes Grands. Peu de jours après il mourut, dans la cinquante-neuvieme année de ſon âge, la troiſieme de ſon regne, l'an de J. C. 559. Son corps fut dépoſé à *Ouan-ngan-ling*.

LXVII.

SOUI, OUEN-TI, Empereur.

Le nom de ſa famille etoit *Yang*, ſon nom propre *Kien*, & ſon ſurnom, pendant tout le temps de ſa jeuneſſe, *Na-yen-lo*. Il deſcendoit de *Yang-tchen*, qui avoit occupé les premieres

fatigues paſſées. Les cuiraſſes & les chars armés en guerre furent enfermés dans des magaſins. Les lances & les boucliers furent enveloppés dans des peaux de tigre. Tout cela ſe fit pour perſuader au peuple qu'il etoit ſans défiance, & qu'il ne penſoit qu'à jouir déſormais des avantages précieux de la paix.

Ceux d'entre les Officiers qui s'etoient le plus diſtingués par leur valeur & leur fidélité à ſon ſervice, furent faits Souverains, ſous le titre de *Kien-kao*, titre qui revient à celui de *brave par excellence*. Il erigea des Principautés particulieres en faveur de ſes freres, & de tous ceux qui, ſans combattre, s'etoient diſtingués par leur ſage adminiſtration au dedans. Il licencia ſes troupes, à la charge ſeulement de s'exercer, de temps en temps, à lancer un trait contre un but particulier dont il donna la forme. Il voulut qu'on dépoſât l'epée, qu'on quittât les habits de cérémonie, & l'eſpece de maſſe que les Magiſtrats portoient en main pour ſe faire reſpecter. Il etablit de nouvelles cérémonies, & de nouvelles marques de décoration. L'exactitude avec laquelle il faiſoit les cérémonies en l'honneur de ſes ancêtres, inſpirerent au peuple l'amour & le reſpect des parens.

Il appella tous les Princes ſes tributaires, tant ceux de la nouvelle création, que ceux qui jouiſſoient déja de l'honneur de la ſouveraineté, avant qu'il ne fût lui-même Empereur, & les inſtruiſit de leurs obligations envers tous ceux qui leur etoient ſoumis. Il voulut en leur préſence faire la cérémonie du labourage de la terre; & en leur donnant lui-même l'exemple des vertus qu'il recommandoit aux autres, il ſe fit aimer & reſpecter dans tout l'Empire.

Il aſſigna un lieu particulier pour y entretenir les trois ſortes de vieillards, c'eſt-à-dire, les vieillards vertueux, les vieillards ſavans, & les vieillards auxquels on n'avoit rien

dignités de l'Empire ſous la Dynaſtie des *Han*, & qui s'etoit acquis une très-grande réputation par ſes talens & par ſes vertus. Son pere fut fait Comte de *Soui* & garda ce titre juſqu'à ſa mort. *Yang-kien* lui ſuccéda ; & le Prince de *Tcheou*, dont il etoit ſujet, lui confirma ce titre, & continua à l'honorer des mêmes bontés dont il avoit déja honoré tous ceux de ſa famille. Ce Prince de *Tcheou* etoit maître de la partie ſeptentrionale de la Chine, & ſe donnoit le titre d'Empereur : ainſi tous les Comtes de ſes Etats (qui s'etendoient depuis le *Kiang* juſqu'à la grande muraille) etoient réputés Comtes de l'Empire ; ils en faiſoient les fonctions & en avoient toutes les prérogatives.

En vertu de ſon titre, le Comte de *Soui* etoit ſouvent employé pour le cérémonial de la Cour. Sa gravité, ſon exactitude à remplir ſes devoirs, ſon attention à meſurer tous ſes diſcours & à ne parler que rarement ; tout cela, joint à quelque choſe de ſombre qu'il portoit dans ſa phyſionomie, ne prévenoit point en ſa faveur des courtiſans amis de la frivolité, beaux parleurs pour la plupart, & dont l'humeur enjouée echouoit ſans ceſſe contre le ſérieux d'un homme dont le caractere ne ſe laiſſoit point pénétrer. Ils en conçurent de l'ombrage, & le déſervirent auprès de leur maître. Ils dirent au Prince que le Comte de *Soui* etoit un homme dangereux, qui ſembloit rouler dans ſa tête les plus vaſtes projets : ils ajouterent que la prudence exigeoit qu'on ne confiât point des emplois importans à un homme de cette eſpece, & que l'expérience n'avoit convaincu que trop ſouvent qu'on ne ſauroit prendre trop de précautions avec de pareils ſujets.

Le Comte fut inſtruit de tout ; il ſut, en détail, ce qu'on avoit dit de lui ; mais il diſſimula. Au lieu de ſe plaindre, ou de chercher à ſe venger, il mit tous ſes ſoins à cacher

à reprocher. Il assistoit une fois l'année au festin de cérémonie qu'on leur donnoit ; il retroussoit ses manches &.aidoit à les servir : il commençoit à dépecer les viandes ; il donnoit à chacun des vieillards quelques assaissonnemens, comme s'il eût voulu par-là aiguiser leur appétit, & leur portoit lui-même à boire ; enfin, il ne craignoit pas d'avilir la dignité impériale en commençant lui-même une danse, pendant laquelle il tenoit en main le *Kan.* Tout cela se faisoit en présence des Rois tributaires & des Grands de l'Empire, pour leur donner l'exemple de ce qu'ils devoient faire à l'égard de ceux qui leur etoient soumis.

La doctrine de *Ou-ouang* se répandit dans les quatre parties du monde, c'est-à-dire dans toute la Chine. Il fut l'imitateur fidele des vertus de son pere, honora *Lu-chang* comme son maître, & traita *Tcheou-koung* son frere, comme son egal sur le trône. Les Cérémonies qu'il etablit, releverent la majesté de l'Empire. Il composa une nouvelle Musique ; il changea l'ordre du Calendrier ; de façon que la lune qu'on comptoit alors la onzieme, fut prise pour être la premiere de l'année. Enfin, après un regne de sept ans, il mourut à la quatre-vingt-douzieme année de son âge, l'an avant J. C. 1116, cinq ans après que Saül eut commencé de régner, conjointement avec Samuel, sur le peuple de Dieu. Son corps fut déposé dans le pays de *Py.*

XIX.

TCHEOU-KOUNG, Ministre.

Tcheou-koung avoit pour nom propre *Ki-tan.* Il etoit fils de *Ouen-ouang*, & frere cadet de *Ou-ouang*, fondateur de la Dynastie des *Tcheou.* Il montra dès son enfance une vertu

ſes profonds deſſeins, & à ôter tout ſujet d'ombrage. Il avoit une fille, dont la beauté & la vertu furent admirées, dès la premiere fois qu'on la produiſit au ſervice des Dames du Palais. Le Prince de *Tcheou*, ou, ſi l'on veut, l'Empereur du Nord en entendit faire l'eloge, & voulut la mettre au nombre de ſes epouſes. Il la demanda au Comte ; & le Comte la lui accorda.

Devenu beau-pere de l'Empereur, *Yang-kien* commença à jetter des fondemens ſolides de la grandeur qu'il méditoit. Il commença par faire eriger ſon Comté de *Soui* en Principauté. Sa fille ayant eu le bonheur de plaire à ſon epoux, & d'en avoir eu un fils, elle fut déclarée Impératrice, & le fils qu'elle avoit eu devint Prince héritier. Depuis cette epoque, le crédit de *Yang-kien* augmenta de jour en jour. Il eut différens emplois, dont il s'acquitta avec tant de prudence & de capacité, qu'on le choiſit enfin pour le placer à la tête du gouvernement, en qualité de premier Miniſtre.

Dans ce nouveau poſte, le Prince de *Soui* s'attira l'eſtime univerſelle, par la ſageſſe avec laquelle il régloit toutes les affaires. Il avoit un génie vaſte, une politique profonde, un diſcernement exquis. Habile à pénétrer le ſecret des autres, il ne laiſſa jamais tranſpirer le ſien. Il alloit à ſon but avec lenteur, mais avec ſûreté ; ſourdement, mais efficacement. Il etoit, outre cela, equitable, déſintéreſſé, amateur du bien public, ſobre, modeſte, ennemi du luxe & des plaiſirs bruyans. Comme il avoit négligé l'etude pendant ſa jeuneſſe, il n'avoit point, dans le caractere, cette aménité que la littérature inſpire, pour l'ordinaire, à ceux qui la cultivent. Il ſe laiſſoit facilement emporter aux mouvemens d'une indignation, qu'il portoit quelquefois juſqu'à la colere ; mais, quand ſes eſprits etoient un peu calmés, il ne rougiſſoit pas d'avouer ſon tort ; & il le faiſoit de maniere que ceux-mêmes contre leſquels il

peu commune, & les leçons de *Tay-koung*, dont il ſut profiter, en firent un des plus ſages Princes & des plus habiles dans l'art du gouvernement.

Ou-ouang ſon frere, en montant ſur le trône de l'Empire, le choiſit pour ſon premier Miniſtre, & le traita toujours comme s'il eût eté ſon egal ſur le trône. Mais *Tcheou-koung* ne ſe ſervit de ſon crédit & de ſes lumieres que pour faire fleurir l'Etat. Il rétablit & perfectionna les Cérémonies & la Muſique, qui avoient beaucoup déchu ſous les derniers Empereurs de la dynaſtie précédente : il fit un nouveau Code, etablit de nouveaux Rits, adoucit de plus en plus les mœurs du peuple, & n'oublia rien pour lui procurer l'abondance & la félicité. Ce fut à ſes ſoins que la Dynaſtie des *Tcheou* fut redevable de tout ſon luſtre, parce que ce fut lui qui fonda leur maniere de gouverner ſur la vertu, dirigée par l'amour qu'un Souverain doit avoir pour ſes ſujets.

Tcheou-koung avoit un nommé *Pé-kin*, à-peu-près de même âge que celui des fils de *Ou-ouang*, & qui fut enſuite Empereur ſous le nom de *Tcheng-ouang*. Quand celui-ci faiſoit quelque faute, *Tcheou-koung* corrigeoit ſon propre fils en préſence du coupable, en diſant que c'etoit à cauſe de ſes mauvais exemples qu'un Prince deſtiné à gouverner les hommes s'etoit ainſi echappé. La correction n'en faiſoit que mieux ſon effet ſur les deux jeunes Princes. *Ou-ouang* nomma, en mourant, ſon fils *Tcheng-ouang* pour être ſon ſucceſſeur, & *Tcheou-koung* ſon frere pour être le tuteur du jeune Prince, & Régent de l'Empire pendant la minorité.

Tcheou-koung continua comme il avoit commencé ; il mit tous ſes ſoins à bien inſtruire ſon neveu ; & dès qu'il le crut en etat de gouverner par lui-même, il lui remit toute l'autorité, ne ſe réſervant pour toute prérogative que la liberté

s'etoit emporté, etoient pleinement ſatisfaits, ſoit qu'il leur accordât, ou qu'il leur refusât ce qu'ils ſollicitoient auprès de lui. C'eſt ainſi que tout, juſqu'à ſes défauts, tournoit inſenſiblement à ſon avantage. D'un autre côté, l'Empereur déshonoroit le trône par ſon orgueil, ſes débauches, & ſur-tout par ſes cruautés. Ses vices, mis en contraſte avec les vertus, vraies ou apparentes, de *Yang-kien*, qui ſe déclaroit toujours pour l'innocent opprimé, ou pour le coupable malheureux, rendoit au Miniſtre tous les cœurs qu'il enlevoit au Souverain.

Cependant l'envie, qui avoit toujours l'œil ouvert, n'enviſageoit, qu'avec dépit, l'autorité, preſque ſans bornes, d'un homme qu'elle avoit vu croître malgré elle, & s'elever au-deſſus des autres, à-peu-près comme un grand chêne, qui, après quelques années, ſurpaſſe tous les buiſſons parmi leſquels il eſt né. Elle répandit ſon venin dans le cœur des Grands & de quelques Princes de la famille régnante, & leur inſpira les plus noirs projets. Après bien des intrigues & des cabales, la mort de *Yang-kien* fut réſolue; l'Empereur lui-même y donna les mains. Il ne s'agiſſoit plus que d'en venir à l'exécution, & la choſe n'etoit pas aiſée. *Yang-kien* jouiſſoit de l'eſtime générale, & ſa conduite ne donnoit aucune priſe. Tous les Tribunaux lui etoient dévoués, & tous les gens de guerre etoient à ſes ordres. L'attaquer dans les formes judiciaires, ou à force ouverte, c'etoit s'expoſer evidemment à manquer ſon but. On choiſit la voie de la trahiſon, comme etant la plus courte & la plus sûre pour réuſſir.

Ces arrangemens pris, l'Empereur indiqua une aſſemblée générale de tous ſes Grands, pour traiter avec eux d'une affaire de la derniere importance. C'etoit dans cette aſſemblée que *Yang-kien* devoit être jugé, condamné & exécuté, ſans qu'il pût, en aucune maniere, travailler à ſa défenſe, ou pourvoir à ſa ſûreté. Mais, par un de ces accidens dont la vraie cauſe eſt

de pouvoir lui faire des repréſentations, quand la gloire de l'Empire & le bien des peuples l'exigeroient. Ce fut pendant la Régence de *Tcheou-koung* que s'introduiſit la coutume de donner audience aux Princes tributaires, avec tout l'appareil de la majeſté impériale.

La ſageſſe, la fidélité, le déſintéreſſement, l'amour du bien public, & les autres belles qualités de *Tcheou-koung* ſont encore aujourd'hui le modele qu'on propoſe à imiter aux Souverains & à leurs Miniſtres. On ne ceſſe de rappeller, avec les plus brillans eloges, l'action mémorable par laquelle il offrit ſa propre vie en ſacrifice pour racheter celle de *Ou-ouang* ſon frere, qui etoit dangereuſement malade. On ne rappelle pas avec moins de complaiſance les inſtructions qu'il donna à *Pé-kin* ſon fils, lorſqu'il l'envoya ſe mettre en poſſeſſion de la principauté de *Lou*, dont l'Empereur venoit de lui donner l'inveſtiture: *Allez, mon fils*, lui dit-il, *allez fixer votre ſéjour chez les peuples que le Fils du ciel veut bien confier à vos ſoins; ſoyez leur ami plutôt que leur Prince; ſoyez leur pere plutôt que leur Souverain. Inſtruiſez-les, aimez-les, ſoulagez-les dans leurs peines, conſolez-les dans leurs afflictions. Que leurs intérêts ſoient les vôtres; que votre ſatisfaction ſoit la leur. Soyez-leur acceſſible en tout temps: nul prétexte, nulle affaire qui vous ſoit propre ne doit jamais vous empêcher de les ecouter. Votre plus grande affaire, votre affaire unique doit être de leur rendre juſtice quand ils s'adreſſeront à vous pour l'obtenir; & la voie qui pourra les conduire juſqu'à vous doit leur être ouverte en tout temps. Je puis me citer à vous pour exemple: je ſuis votre pere, & vous êtes mon fils bien aimé. Combien de fois ne m'avez-vous pas vu interrompre mes occupations les plus graves, pour donner audience à ceux qui avoient beſoin de moi? Combien de fois ne me ſuis-je pas levé avant l'heure, couché plus tard que je n'aurois ſouhaité, & pris mes*

toujours impénétrable, il arriva tout l'opposé de ce qu'on avoit projetté. En se rendant au lieu de l'assemblée, l'Empereur se sentit tout-à-coup défaillir; on l'emporte, & il meurt. Le fils qu'il avoit eu de *Yang-ché*, fille de *Yang-kien*, est reconnu Empereur, sous le nom de *Tcheou-tsin-ti;* & comme ce nouvel Empereur n'etoit encore qu'un enfant, on donna à sa mere la régence de l'Empire, & à *Yang-kien*, son grand-pere maternel, outre tous les titres dont il etoit déja décoré, celui d'instituteur du Prince, avec une inspection générale sur toutes les branches du gouvernement.

Avant que de publier la mort de l'Empereur, & tout ce qui s'etoit fait en conséquence, *Yang-kien* dépêcha des couriers à tous les Princes du sang qui avoient des emplois considérables hors de la Capitale, & leur enjoignit de se rendre incessamment à la Cour, pour des affaires qu'on ne pouvoit leur communiquer qu'en présence. Ces Princes n'ayant aucun lieu de se défier, obéirent exactement; mais quand, après leur arrivée, ils eurent appris le sujet pour lequel ils avoient eté appellés, & qu'ils se virent dépouiller de leurs charges du dehors, pour ne recevoir à la place que de vains titres, auprès de la personne du jeune Empereur, ils comprirent que la Régente & *Yang-kien* vouloient dominer avec une entiere sécurité, & ne laisser aucun pouvoir à ceux de la famille, qui seuls pouvoient leur faire ombrage, ou traverser leurs projets. Comme il n'y avoit plus moyen de reculer, ils prirent le seul parti qu'ils avoient à prendre, celui de la dissimulation. Par la maniere dont ils se conduisirent d'abord, on eût cru qu'ils etoient pénétrés de la plus vive reconnoissance, & qu'ils regardoient comme une faveur insigne leur rappel à la Cour. Cependant ils consulterent entre eux sur les moyens de se venger. La Régence entre les mains d'une femme, qui ne se conduisoit que par les conseils du premier Ministre, étant

repas à la hâte, pour ne pas différer à un autre temps ce que je pouvois faire alors en m'incommodant un peu? Faites-en de même, mon fils; vos peuples seront heureux, & leur bonheur rejaillira sur vous, &c. C'est aux sages réglemens que fit ce Prince, pendant son ministere sous *Ou-ouang* son frere, pendant sa régence sous *Tcheng-ouang* son neveu, que les Historiens attribuent les 867 années du regne qu'a eu la Dynastie des *Tcheou*. *Tcheou-koung* vécut jusqu'à l'âge de cent ans. Après sa mort, *Tcheng-ouang* son neveu lui fit elever un tombeau à côté de celui de *Ou-ouang*: il lui fit rendre tous les honneurs funebres qu'on rend aux Empereurs. On porta le deuil dans tout l'Empire; par-tout on pleura sur lui comme on pleure sur un pere; & il n'y eut pas jusqu'aux etrangers qui donnerent des marques publiques de leur douleur.

Il faut avouer que ce Prince a été un des plus grands hommes que la Chine ait jamais produits. Il réunissoit dans sa personne les qualités de grand général, de politique habile, de sujet fidele, de législateur eclairé; il fut même grand Géometre, & grand Astronome, par rapport au temps & au pays où il vivoit. Son mérite si universellement reconnu, si généralement applaudi, ne le mit pas toujours à couvert des traits empoisonnés de l'envie; il eut ses disgraces & ses revers. *Tcheng-ouang*, son neveu, se laissa persuader que ses vues s'etendoient jusqu'au trône, dont on lui dit qu'il vouloit le faire descendre pour s'y placer lui-même; & en conséquence, il le dépouilla de ses emplois & l'eloigna de la Cour.

La grandeur d'ame de *Tcheou-koung* ne se démentit pas dans ces circonstances critiques. S'il eût eté capable de ce dont on le soupçonnoit, rien n'etoit plus aisé pour lui que de l'exécuter. Les gens de guerre etoient à sa disposition; il avoit l'affection du peuple & de tous les Ordres de l'Etat; il etoit

elle etoit fille, leur parut blesser ouvertement les droits de leur naissance. Demander qu'on changeât quelque chose aux arrangemens qui avoient eté pris sans eux, c'etoit une démarche dont les suites pouvoient leur être funestes. Ils savoient trop bien que *Yang-kien* n'etoit pas homme à reculer : ils résolurent sa mort. L'un d'entre eux, nommé *Yu-ouen-tchao*, se chargea de le faire assassiner.

Après avoir pris toutes les mesures qu'il crut nécessaires, pour ne pas manquer son coup, *Yu-ouen-tchao* invita *Yang-kien* à venir chez lui, prendre, disoit-il, un repas d'ami. *Yang-kien* s'y rendit, accompagné seulement d'un de ses Officiers, homme d'une bravoure & d'une fidélité à toute epreuve.

Cet Officier, plus défiant que son maître, avoit pris la précaution de se bien armer. Il s'apperçut, en entrant, de quelques signes qu'on faisoit à des gens qui se retiroient dans les appartemens reculés. Il ne lui en fallut pas davantage pour confirmer ses soupçons, & l'engager à se tenir sur ses gardes. Comme il faisoit attention à tout, il remarqua un empressement extraordinaire à faire boire coup sur coup dès les commencemens du repas, il vit que *Yu-ouen-tchao* portoit de temps en temps sa main sur son estomac & sur sa poitrine, avec un air de distraction qui ne lui parut pas naturel. Il observa de plus près, & il crut appercevoir une sorte d'arme, qui ne pouvoit avoir eté placée là qu'avec mauvaise intention. Sans attendre d'autres preuves, il prend *Yang-kien* par le bras, & lui dit brusquement : *Sortez d'ici, Seigneur, on vous attend au palais ;* & tout de suite mettant le sabre à la main : *c'est moi*, continua-t-il, *qui dois vuider cette affaire.*

Yang-kien comprit sur le champ toute la grandeur du péril où il etoit exposé : il se leve, & sort, sans que personne se mît

frere du grand *Ou-ouang*, & le compagnon fidele de ses glorieux exploits; il n'avoit qu'à vouloir. Mais satisfait du témoignage qu'il se rendoit à lui-même d'avoir toujours été sans intérêt propre comme sans ambition, & de n'avoir jamais eu d'autres vues que la gloire de son maître & le bien de l'etat; sa magnanimité lui fit etouffer jusqu'au moindre sentiment de vengeance ou d'indignation. Il ne chercha point à se justifier; il ne donna pas même des marques de mécontentement. Il se disposoit à couler le reste de ses jours dans le sein de la philosophie, lorsque *Tcheng-ouang*, honteux d'avoir soupçonné d'infidélité & de peu d'attachement à sa personne, le plus fidele & le plus affectionné de ses sujets, le rappella avec honneur, lui rendit ses dignités & lui confia de nouveau tout le détail du Gouvernement. Il avoit reçu sa disgrace sans en être emu : il reçut egalement sans s'emouvoir les nouvelles faveurs dont on le combloit. A la premiere nouvelle qu'il en eut, & sans attendre des ordres réitérés, il se rendit à la Cour, & se remit à la tête des affaires, comme s'il fût revenu de sa maison de plaisance ou de quelque voyage de plaisir. Il n'appartient qu'aux grandes ames d'apprécier ce que vaut une action de cette nature. Je ne suis pas surpris que les Chinois parlent encore aujourd'hui du grand *Tcheou-koung* avec une admiration qui tient de l'enthousiasme.

X X.

LAO-TSÉE, Philosophe.

Quoique ce Philosophe ne soit regardé par les Lettrés Chinois que comme un Sectaire, qui a corrompu la véritable doctrine du *King*, il est cependant mis au rang des grands hommes, parce qu'on a pour maxime ici qu'il faut être véri-

en devoir de l'arrêter. L'action de l'Officier avoit ſuſpendu toutes les réflexions, & attiré tous les regards ſur ſa perſonne. D'ailleurs, ceux des conjurés qui devoient maſſacrer *Yang-kien*, n'avoient ordre de venir faire leur coup que vers la fin du repas, lorſque les fumées du vin l'auroient mis hors d'etat de pouvoir ſe ſauver ou ſe défendre.

Au ſortir de-là, *Yang-kien* ſe rendit en droiture au palais, où il avoit ſon logement; & après avoir inſtruit la Régente, il envoya des ſatellites pour ſe ſaiſir de la perſonne de *Yu-ouen-tchao*, & de tous ceux qui ſe trouveroient dans ſon hôtel. En même temps, la Régente donna ſes ordres aux Tribunaux, pour les autoriſer à connoître de cette affaire & la juger définitivement. Le procès fut bientôt inſtruit, les coupables avouerent leur crime; ils furent condamnés à mort, & exécutés ſans délai.

Outre les Princes qui faiſoient leur ſéjour dans la Capitale & au centre de la Cour, *Yang-kien* avoit dans les Provinces un ennemi plus redoutable que tous les autres, parce qu'il etoit à la tête d'une armée de plus de quatre cens mille hommes, avec leſquels il prenoit des villes & ſoumettoit les peuples. Il s'agiſſoit de gagner cet adverſaire, ou de le ſubjuguer; le premier parti n'etoit pas poſſible dans les circonſtances: *Yang-kien* tenta le ſecond, & il y réuſſit, au-delà de ſes eſpérances. Il envoya des troupes choiſies, commandées par de bons Généraux, avec ordre de livrer bataille, ſans s'amuſer à former des ſieges, pour leſquels, diſoit-il, il ne négligeroit rien, quand il en ſeroit temps.

L'armée de *Yang-kien* rencontra celle de *Yu-tché-kioung*; on livra bataille; l'armée de *Yu-tché-kioung* fut battue, taillée en pieces; & ſans avoir le temps d'en ramaſſer quelques débris, *Yu-tché-kioung* alla ſe renfermer preſque ſeul dans une ville, où, ſe voyant hors d'etat de défenſe, & ſans eſpoir

de

tablement un grand homme, pour venir à bout de se soumettre d'autres hommes & de leur donner des loix. Il naquit dans le royaume de *Tchou*, qui occupoit alors une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la province du *Hou Koang*, le quatorzieme jour de la neuvieme lune de la troisieme année du regne de *Ting-ouang*, vingt-unieme Empereur de la dynastie des *Tcheou*, c'est-à-dire, l'an avant J. C. 604, lorsque Nabuchodonosor, surnommé *le grand*, monta sur le trône de Babylone, à la place de son pere Nabopalassar, auquel il succédoit. Le nom de sa famille etoit *Ly*; il avoit pour nom propre *Eulh*, & pour surnom *Pé-yang*. *Tsee*, *Tan*, *Jan-kiun*, &c. sont différens noms qu'on lui donna après sa mort.

On n'est pas trop au fait de ce qui le regarde, parce que la vie qu'il mena fut cachée & presque toujours solitaire. Ce qu'en disent ses disciples & ses sectateurs, paroît avoir eté inventé après coup, pour célébrer un homme dont la mémoire leur etoit chere, & dont ils vouloient etablir la réputation à l'egal de celle de Confucius qui, d'un consentement unanime, a eté reconnu pour le Philosophe de la nation. Je ne dirai ici que ce qu'en rapporte l'Histoire, & ce qu'elle en rapporte se réduit à ce peu de mots. Lao-tsée *etoit grand observateur des usages qui furent etablis par la dynastie des* Tcheou.

Il etoit plus âgé de cinquante-quatre ans que Confucius; ainsi sa réputation etoit toute faite, & il en jouissoit lorsque Confucius vint au monde: cependant les Historiens de Confucius & ceux de *Lao-tsée* disent que ces deux Philosophes se sont vus & se sont entretenus une fois ensemble. Voici comment ils racontent la chose.

Confucius ayant oui, dans bien des occasions, faire l'eloge de *Lao-tsée*, voulut connoître par lui-même quel etoit cet homme extraordinaire. Il se transporta dans le lieu où il

de ſecours, il ſe coupa la gorge, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ſes ennemis.

Les Princes du ſang qui reſtoient encore, & le nombre n'en etoit pas petit, loin d'être découragés de tant de malheurs qui arrivoient à leur famille, n'en devinrent que plus téméraires; leur haine contre *Yang-kien* les avoit tellement aveuglés, qu'ils ne ſe cachoient preſque plus pour cabaler. Las de tant de complots, & voulant pourvoir à la ſûreté de ſes jours, *Yang-kien* ſe réſolut enfin à faire le dernier pas pour arriver à la ſouveraineté. Il engagea la Régente & le jeune Empereur à ſe décharger entiérement ſur lui du fardeau du gouvernement, qu'ils etoient hors d'etat de porter, & à faire, en ſa faveur, une abdication dans les formes : ce qui fut exécuté, du conſentement unanime de tous les Grands. *Yang-kien* fut reconnu ſolemnellement comme ſeul & légitime Empereur des Etats de *Tcheou*, qui comprenoient, comme je l'ai déja dit, toute la partie ſeptentrionale de la Chine, juſqu'au fleuve *Kiang*.

Placé ſur le trône, le nouvel Empereur voulut prendre des meſures efficaces pour s'y maintenir, en ôtant, autant qu'il ſeroit en lui, toutes les occaſions de révoltes. Il aſſembla ſes Grands, & leur demanda comment il devoit ſe conduire envers les Princes de la famille à laquelle il venoit de ſuccéder. Tout le monde fut d'avis qu'il falloit les exterminer, & eteindre toute leur race, parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de pouvoir jouir des douceurs de la paix.

Quelque violent que fût ce parti, *Yang-kien* s'y détermina, & l'exécution ne tarda pas à ſuivre. Ainſi, après vingt-ſix ans de regne, la famille des Princes de *Tcheou* fut entiérement détruite, ayant donné juſqu'à cinq Empereurs pendant ce court eſpace de temps. Celle des Princes de *Soui* prit ſa place, & l'occupa d'abord avec une majeſté dont on n'avoit

faisoit son séjour, & l'interrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui répondre, *Lao-tsée* reprocha à Confucius qu'il etoit trop répandu au dehors; que la conduite qu'il tenoit sentoit le faste & dénotoit la vanité, & que le grand nombre de ses disciples etoit plus propre à entretenir l'orgueil dans son cœur, qu'à y faire naître ou à y nourrir l'amour de la sagesse. *Le sage*, lui dit-il, *aime l'obscurité : loin d'ambitionner les emplois, ils les fuit. Persuadé qu'en terminant sa vie, l'homme ne laisse après soi que les bonnes maximes qu'il aura débitées, à ceux qui etoient en etat de les retenir & de les pratiquer, il ne se livre pas à tout venant; il etudie les temps & les circonstances. Si les temps sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor le cache avec soin, de peur qu'on ne le lui enleve: il se garde bien de publier par-tout qu'il l'a en sa disposition. Celui qui est véritablement vertueux ne fait pas parade de sa vertu; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est vertueux. Voilà tout ce que j'ai à vous dire; faites-en votre profit.*

Lao tsée eut raison de n'en pas dire davantage; car c'est là tout le fond de sa doctrine. Il seroit à souhaiter que Confucius eût dit son sentiment un peu plus clairement qu'il ne fit, après cette entrevue, sur des maximes dont le vrai & le faux confondus ensemble ne peuvent qu'inspirer une fausse sagesse à ceux qui réduiroient indifféremment l'un & l'autre en pratique. Mais toute la réponse qu'il fit à ses Disciples, lorsqu'ils l'interrogerent sur le compte d'un homme qu'il avoit eté si curieux de connoître par lui-même, est celle-ci. *J'ai vu* Lao-tsée, *il ressemble au dragon.* Ce peu de mots a eté différemment interprété, en bien & en mal, suivant qu'on etoit disposé pour ou contre le sujet. *Lao-tsée* voyant que l'Empire alloit en décadence, & que la Dynastie des *Tcheou* commençoit à chanceler sur le trône, prit le parti de vivre encore plus

point vu d'exemple depuis l'etabliſſement de l'Empire Septentrional. *Yang-kien* n'ayant plus rien à craindre, mit tous ſes ſoins à bien gouverner, en rendant ſes ſujets heureux. Il commença par abroger toutes les loix tyranniques qui avoient eté etablies par quelques-uns de ſes prédéceſſeurs ; il en fit de nouvelles, qui furent toutes en faveur du peuple ; & ménagea ſi bien les intérêts des différens corps de l'Etat, qu'il ſe les attacha tous d'une maniere indiſſoluble. Ce qui lui gagna en particulier les cœurs des vrais Chinois, ce fut ſon attention à faire revivre les anciens rits, & à travailler au recouvrement des livres egarés ou perdus. Deux exemples, que je vais citer, ſuffiront pour faire connoître de quoi il etoit capable en ce genre.

Siuen-ti, Empereur des *Tchen*, venoit de mourir. Son ſucceſſeur *Heou-tchou* dépêcha un courier à *Yang-kien*, Empereur de *Soui*, pour lui faire part de cette nouvelle, lui annoncer ſon avénement au trône, & lui demander ſon amitié. *Yang-kien*, qui avoit déja formé ſon plan pour la réunion des deux Empires, avoit une armée qu'il deſtinoit à cette grande entrepriſe. Les circonſtances lui parurent favorables. Cependant, comme il vouloit avoir le mérite de ne rien faire que de l'avis de ſon Conſeil, il mit l'affaire en délibération, bien perſuadé que tous les avis ſeroient conformes au ſien. Il ſe trompa. A peine eut-il propoſé ce qu'il avoit envie de faire, qu'un des Grands ſe leva, & prit la liberté de lui repréſenter que, puiſqu'il etoit dans la réſolution de rendre à l'Empire ſa premiere ſplendeur, il falloit commencer par ſuivre l'exemple des grands Princes qui l'avoient illuſtré : que ces ſages perſonnages ayant pour maxime de reſpecter les affligés, ils ne faiſoient jamais la guerre à un Prince actuellement en deuil : que *Heou-tchou*, Empereur des *Tchen*, par le malheur qu'il avoit eu de perdre ſon pere, etoit devenu un objet reſpectable

pour quiconque fait profeſſion de ſuivre les anciens rits, & qu'ainſi il falloit lui accorder la paix.

Je ſuis grand partiſan des anciens rits, repartit ſur le champ *Yang-kien*, *& je n'oublierai rien pour m'y conformer exactement. Qu'on faſſe revenir l'armée : j'accorde volontiers la paix & mon amitié à un Prince affligé. Son courier peut partir quand il voudra, pour porter ces bonnes paroles à ſon maître. Puiſſent-elles adoucir ſa juſte douleur, & lui ſervir en quelque ſorte de conſolation.*

On ne ſauroit ſe figurer combien ce peu de mots, & la conduite qu'il tint en conſéquence, le rendirent agréable aux yeux de ſes Grands. Ils ſe féliciterent mutuellement, comme ſi chacun d'eux en particulier avoit obtenu quelque faveur inſigne de la part de ſon maître. Ils ne répandoient que des diſcours avantageux au Prince ; ils le louoient juſques dans les moindres de ſes actions, pour leſquelles ils lui prêtoient toujours des vues ſupérieures ; & le peuple, qui s'etoit déja reſſenti, dans pluſieurs occaſions, de la douceur de ſon gouvernement, ſe repaiſſoit de la flatteuſe eſpérance de voir bientôt renaître les beaux jours de *Yao*, de *Chun*, de *Tchentang*, & de *Ouen-ouang*.

Charmé des diſpoſitions favorables où tous ſes ſujets etoient à ſon egard, *Yang-kien* voulut profiter du loiſir que lui laiſſoit la paix, pour ſe bâtir une ville, dont la ſituation fût plus ſaine & plus avantageuſe que celle de *Tchang-ngan*, où il faiſoit ſa réſidence, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs. A dix lys environ de diſtance, en tirant vers le nord, etoit une colline, du nom de *Loung-cheou-chan*. L'air y etoit très-ſain, les eaux excellentes, & l'aſpect en fut trouvé de très-bon augure par les Aſtrologues qni y furent envoyés pour en tirer l'horoſcope. Ce fut là qu'on jetta les fondemens de la nouvelle Capitale de l'Empire du Nord, pour l'être bientôt après



KOUNG-TSÉE, ou CONFUCIUS, Philosophe.

de toute la Chine. Malgré la répugnance que les Chinois ont toujours eue pour le changement, tout le monde se porta avec tant d'empressement & d'ardeur à satisfaire le Prince, que dans l'espace de moins d'un an la ville fut achevée; la Cour s'y transporta, les familles s'y rendirent en foule, & la transmigration fut complette.

Tous les Corps de l'Etat féliciterent séparément l'Empereur; l'eloge de ce grand Prince retentissoit de toutes parts. Les flatteurs ne s'oublierent pas dans cette occasion. Les expressions les plus brillantes, les comparaisons les plus relevées, tous les ornemens que peut fournir l'eloquence furent employés. Mais, en croyant faire leur cour par des placets ainsi travaillés, ils déplurent, & occasionnerent une défense, dont l'effet fut le renouvellement du bon goût. *Yang-kien* n'etoit pas lettré; mais il avoit l'esprit bon, droit & juste, & il aimoit le vrai. Il voyoit dans une affaire ce qu'il falloit y voir; il savoit apprécier les belles actions, même les siennes, ce qu'elles valoient; & si quelqu'un s'avisoit de le louer, dans ce qui ne le méritoit pas, ou de le louer trop dans ce qui le méritoit, loin d'en être flatté, il en témoignoit quelquefois son ressentiment. Il etoit alors d'usage, comme il l'est encore aujourd'hui, de ne s'adresser au Prince que par ecrit, à moins qu'on ne fût d'un rang à pouvoir s'entretenir familiérement avec lui. L'abus des titres pompeux, des termes flatteurs, un style verbeux & plein d'affectation, s'etoit introduit & avoit prévalu. Les Lettrés du premier ordre n'avoient d'autre emulation que celle d'exceller en ce genre: il paroissoit impossible de ramener ce bon goût, cet amour du simple & du vrai, qui avoient distingué les grands hommes du temps des *Tcheou* & des *Han*. *Yang-kien* l'entreprit, & en vint à bout. Il défendit qu'on lui présentât jamais des placets ou autres ecrits, s'ils n'etoient conçus d'une

retiré qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il alla à *Han-kouan* pour s'y cacher. Le Mandarin du lieu l'y reçut bien, & lui dit : *Vous voulez vivre en solitaire, je ne m'y oppose point; mais dans votre solitude, occupez-vous à quelque chose d'utile. Composez quelque Ouvrage dans lequel les principes de votre doctrine soient clairement expliqués.* Le Philosophe lui en fit la promesse & s'en acquitta; il composa le *Tao-té-king*, c'est-à-dire, *le livre de la doctrine & de la vertu.* Cet Ouvrage n'est pas tel aujourd'hui qu'il etoit au sortir des mains de son auteur. On prétend que ses disciples & ses sectateurs y ont inséré, en divers temps, bien des maximes pernicieuses qui n'etoient pas dans l'original. Quoi qu'il en soit, après qu'il eut fini son Ouvrage, *Lao-tsée* sortit de *Han-kouan*, & s'eclipsa tout-à-coup, sans qu'on ait jamais pu savoir où il se retira, ni ce qu'il devint.

Les Sectateurs de *Lao-tsée* sont encore aujourd'hui très-nombreux à la Chine. On les connoît sous le nom de *Tao-sée.* Leur doctrine n'est pas tout-à-fait telle que le dit le Pere du Halde. Il est probable que ce Pere a tiré lui-même les conséquences & les a ensuite erigées en principes de la doctrine.

X X I.

KOUNG-TSÉE, Philosophe.

Koung-tsée, qu'il a plû à nos Européans d'appeller Confucius, avoit pour nom propre *Kieou*, & pour surnom *Tchoung-ni.* Ses ancêtres etoient originaires de la principauté de *Soung*, qui comprenoit depuis les confins de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan*, jusqu'au *Kiang-nan.* Son pere s'appelloit *Chou-leang-hé*, & sa mere *Yen-ché.* Il naquit à la onzieme lune de la vingt-deuxieme année du regne de *Siang-koung*, Roi

maniere claire, nette & précise, dépouillés de tous les faux ornemens, & de tous les hors-d'œuvre qui absorbent l'objet principal; & cela, sous peine, pour ceux qui avoient des dignités, ou des charges, d'en être privés; & pour les aspirans, d'être rayés de la liste de ceux qui en devoient être pourvus. Il n'en fallut pas davantage pour guérir un mal qui paroissoit incurable.

Ce grand Prince ayant promis une somme considérable pour chaque volume des ouvrages, qu'on savoit avoir existé sous les *Tcheou* & sous les *Han*, & dont cependant on n'entendoit plus parler de son temps; on lui en apportoit de tous côtés, parmi lesquels il s'en trouva de très-précieux. Les Princes de *Tcheou*, ses prédécesseurs, en avoient ramassé jusqu'à dix mille; il y ajouta les cinq mille qui se trouverent dans le Royaume de *Tsi*, lorsqu'on en fit la conquête. Ce nombre grossit chaque jour, aux dépens des bibliotheques particulieres ou des cabinets des curieux, que les possesseurs dépouilloient avec plaisir, pour enrichir le trésor public.

Les trois années de deuil, à l'occasion de la mort de *Siuen-ti*, Empereur de *Tchen*, s'etoient insensiblement ecoulées, sans que *Yang-kien*, Empereur des *Soui*, eût donné le moindre signe de vouloir rompre la paix qu'il avoit accordée. Il n'avoit point, pour cela, perdu de vue son grand projet. Il y travailloit efficacement, en gagnant les cœurs de ses propres sujets, & en s'attirant l'estime des etrangers. L'observation exacte des loix, de la justice, des rits, & des cérémonies anciennes, la protection qu'il accordoit aux Lettres, & à ceux qui les cultivoient, le rendoient l'idole des Chinois; tandis que sa droiture, son désintéressement, & son impartialité envers les différens Princes Tartares ses voisins, qui etoient divisés entre eux, le rendoient leur arbitre commun. C'etoit

de *Lou*, c'eſt-à-dire, au mois de Décembre de l'an 551 avant J. C. Il travailla avec ardeur à faire fleurir la vertu, la ſaine doctrine & les bonnes mœurs. Il parcourut la plupart des petits Royaumes qui partageoient alors l'Empire, & fit un grand nombre de diſciples; on en compte juſqu'à trois mille, mais il n'y en eut que ſoixante-douze qui ſurent expliquer & qui entendirent parfaitement quelqu'un des ſix Arts, & douze ſeulement qui furent conſtamment attachés à ſa perſonne, & qui ont mérité le ſurnom de ſages.

Après avoir paſſé par différens emplois, *Koung-tſée*, âgé de ſoixante-huit ans, ſe retira dans ſa patrie, où il employa le peu d'années qui lui reſtoient encore à vivre, à faire des gloſes ſur le *Li-ki*, à purger le *Ché-king* de bien des pieces apocryphes ou indécentes qu'on y avoit inſérées, & à donner une explication des *Koua* de *Fou-hi.* Enfin, ſe voyant prêt à terminer ſa carriere, & perſuadé qu'il n'avoit oublié aucun des moyens qui dépendoient de lui, pour faire connoître & pratiquer la vertu, il attendit ſans inquiétude le moment de ſa mort, qui arriva à la quatrieme lune de la ſeizieme année du regne de *Ngai-koung*, Roi de *Lou*, c'eſt-à-dire l'an avant J. Ch. 478. Il etoit alors dans la ſoixante-treizieme année de ſon âge.

Confucius n'eut qu'un fils auquel il ſurvécut; il s'appelloit *Koung-ly*, & autrement *Pé-yu;* mais de *Pé-yu* ſortit le fameux *Tſée-ſée*, qui, ſur les maximes de ſon aïeul, compoſa le livre du *juſte milieu;* en Chinois, *Tchoung-young* (1).

Sur les mêmes maximes, *Tſeng-tſée* publia le *Ta-hio* ou *la grande doctrine* (2); & ſes autres diſciples ayant fait un choix des ſentences & diſcours familiers de leur maître, en

(1) La Traduction de cet Ouvrage eſt imprimée dans le *Tome I* de ces Mémoires.

(2) La Traduction de cet Ouvrage eſt auſſi imprimée dans le même volume.

à qui pourroit ſe ranger plutôt ſous ſon obéiſſance, en ſe reconnoiſſant ſon ſujet ou ſon vaſſal.

L'Empereur des *Tchen* etoit préciſément le contraire de celui des *Soui*. Autant celui-ci faiſoit briller ſur le trône de ces qualités eminentes, qui font qu'un homme mérite d'être placé au-deſſus des autres hommes, & de leur commander; autant celui-là montroit de vices, & de ces vices odieux, qui rendent indigne de toute prééminence, & qui dégradent en quelque ſorte l'humanité. Il etoit débauché, cruel, voluptueux, ennemi du bon ordre, ne gardant aucune décence, & ſe déchargeant des ſoins du gouvernement, ſur de vils Eunuques qui abuſoient de ſon autorité, qui en faiſoient un trafic indigne pour perdre les Sages, & quiconque auroit les yeux ſur leurs malverſations & leurs brigandages.

Tout le monde gémiſſoit d'un pareil déſordre: le Prince & ſes flatteurs traitoient en criminels d'Etat, ceux qui avoient aſſez de courage pour faire des repréſentations. Il ne manquoit à *Yang-kien* qu'une raiſon plauſible de rompre la paix, pour faire la conquête d'un pays, dont les habitans lui tendoient les bras, comme à celui qui devoit être leur libérateur. Au lieu d'une raiſon plauſible qu'il cherchoit, il en eut bientôt une réelle qu'il ne cherchoit pas, & à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre.

Les deſcendans de la Dynaſtie des *Leang*, après avoir perdu l'Empire, jouiſſoient de la Principauté de leur nom, ſous la protection des Empereurs du Nord. Comme leur petit Etat etoit ſitué de façon, qu'ils pouvoient ſe ſoumettre egalement aux Empereurs du Sud, *Yang-kien*, pour leur en ôter l'envie, jugea à propos de s'aſſurer de la perſonne du Prince de *Leang*, & de *Kiang-ling*, ville forte, où il faiſoit ſa réſidence. Il invita ce Prince à venir à la Cour, & envoya en même temps de

composerent ce qu'on appelle le *Lun-yu.* Confucius avoit rédigé lui-même le *Chou-king*, & composé les annales du Royaume de *Lou*, intitulées *Tchun-tsieou* (3). Je donnerai la vie de ce Sage, dans laquelle on verra plus particuliérement ce qui le regarde. En attendant, on peut se contenter du peu que j'en dis ici.

X X I I.

KIU-PING, Ministre.

Le nom de sa famille etoit *Kiu*, & son nom propre *Ping.* Il prit pour surnom *Yuen ;* delà vient qu'on l'appelle indifféremment *Kiu-ping* & *Kiu-yuen.* Il etoit de même sang que le Roi de *Tchou* (*Hoai-ouang*), sous le regne duquel il fut mis à la tête des affaires.

Il s'etoit adonné de bonne heure à l'etude, & y avoit si bien réussi, qu'il fut regardé comme un des plus savans hommes de son siecle. Il avoit, outre cela, une eloquence naturelle qui le faisoit admirer de tout le monde. Il ecrivoit bien, & avec beaucoup de facilité. C'etoit lui qui répondoit à toutes les lettres des Gouverneurs de Province, & autres Officiers qui etoient hors de la Capitale, & qui leur intimoit les ordres du Souverain, avec un discernement & une sagesse qui lui acquirent l'estime universelle, & toutes sortes d'honneurs & de bienfaits de la part de son Prince.

Il ne lui falloit pas tant de mérite pour avoir des envieux. Les Grands de la Cour lui supposerent des crimes, & l'accuserent auprès du Roi, qui eut la foiblesse de sacrifier son principal Ministre, & son homme de confiance, sur de simples soupçons; il l'eloigna de la Cour.

(3) Voyez ce qui est dit du Chou-king, dans le *Tome I, p.* 43 jusqu'à 64.

bonnes troupes pour garder ses Etats. Le Prince ne fit aucune difficulté de se rendre où on l'appelloit, ne sachant point encore quel etoit le dessein de *Yang-kien*. Mais à peine fut-il arrivé qu'on l'instruisit de tout, en lui protestant qu'on n'avoit nulle envie de le dépouiller, & que tout ce qu'on faisoit, n'etoit que pure précaution. Il fut satisfait, ou parut l'être.

Il n'en fut pas de même de *Siao-yen* son oncle, & de *Siao-ouen* son frere, qu'il avoit laissés à *Kiang-ling* pour gouverner pendant son absence. Dès qu'ils apprirent que l'Empereur de *Soui* envoyoit chez eux des troupes, la peur les prit, & ils s'imaginerent que l'intention de *Yang-kien* etoit d'exterminer entiérement leur race, après s'être emparé de leur Principauté. Cette terreur panique leur fit faire une fausse démarche, qui autorisa en quelque sorte, celui dont ils se défioient, à tout entreprendre contre eux. Ils ecrivirent au Gouverneur de la plus prochaine ville de la domination de l'Empereur des *Tchen*, pour lui dire qu'ils se soumettoient à son maître, & qu'ils le prioient d'envoyer à *Kiang-ling*, qu'ils lui cédoient dès-à-présent le plus de troupes qu'il pourroit, afin d'empêcher que celles de *Yang-ling*, qui etoient déja en chemin pour s'y rendre, ne pussent s'en emparer.

Le Gouverneur, qui savoit de quelle importance etoit le poste qu'on lui offroit, usa de diligence, se rendit maître de la place, & y mit une forte garnison, avant que la petite armée de *Yang-kien* pût y arriver. Les Princes de *Leang*, avec toute leur famille, y vécurent en simples courtisans de *Heou-tchou*.

Lorsque *Yang-kien* apprit ce qui s'etoit passé, il en fut outré de colere, & résolut de ne plus différer l'exécution de son grand dessein. Il fit un manifeste, dans lequel, après avoir exposé le sujet qui l'engageoit à recommencer la guerre, il

Kiu-yuen ſentit vivement ſa diſgrace : il quitta non-ſeulement la Cour, mais encore le Royaume de *Tchou*, ne voulant plus vivre ſous la domination d'un Prince dont il avoit ſi bien mérité, & qui le traitoit ſi indignement. Il ſe retira dans les terres propres de l'Empire. Là, débarraſſé de tout ſoin, & rendu à lui-même, il exerça ſon génie, & déchargea ſon cœur. Il compoſa la fameuſe Elégie nommée *Li-ſao*, dans laquelle il exhale ſa douleur avec une eloquence & un pathétique qui arrachent des larmes. Il croyoit être déſormais à l'abri des fureurs de la calomnie ; il ſe trompoit : l'envie le pourſuivit dans ſa retraite, & ſuſcita d'abord contre lui le Mandarin du lieu, & enſuite quelques Grands de la Cour de l'Empereur qui le deſſervirent, & le firent regarder comme un perſonnage dangereux. L'Empereur, trop crédule, le relégua dans un lieu marécageux nommé *Pin*, non loin des bords du *Kiang*.

Dans cet exil, *Kiu-yuen* compoſa neuf autres Elégies. Après quoi, dégoûté des hommes auxquels il avoit fait tout le bien qu'il avoit pu, & de la part deſquels il n'avoit eprouvé que des injuſtices, il tomba dans une profonde mélancolie qu'il ne put vaincre, tout philoſophe qu'il etoit. La vie lui devint à charge, & il prit le parti d'en terminer lui-même le cours ; il s'attacha une groſſe pierre, & ſe précipita dans le fleuve.

Le peuple, touché des malheurs d'un homme qui fut tout-à-la-fois grand ſans faſte, bel eſprit ſans orgueil, Miniſtre habile, Magiſtrat equitable, citoyen vertueux, lui donna des larmes. Il vint en foule ſur les bords du fleuve, pour tâcher de découvrir le corps de celui qu'il regrettoit. Pendant une eſpace de temps aſſez conſidérable, on fit chaque jour les mêmes recherches ; ce qui a donné lieu à une eſpece de fête qui ſe célebre chaque année en ſon honneur, le cinquieme jour de

détaille, fort au long, les débauches, les vexations, les cruautés, & tous les autres crimes dont *Heou-tchou* se rendoit chaque jour plus coupable, au mépris du Ciel, dont il ne suivoit aucune loi : il ajoute, en finissant, que le *Chang-ti* l'avoit choisi pour être, & l'instrument de ses vengeances, & le libérateur d'un peuple opprimé, qu'il vouloit faire rentrer dans ses anciens droits.

Ce manifeste répandu dans les deux Empires, y fit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Les esprits, qui n'etoient déja que trop indisposés contre les *Tchen*, se tournerent vers les *Soui*. Pour ne pas y revenir à deux fois, *Yang-kien* assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, les divisa en cinq corps, dont chacun en particulier, formant une armée très-forte, auroit pu suffire pour la conquête qu'il méditoit ; il choisit des Généraux parmi ses freres, ses fils, & les Grands qui lui etoient le plus attachés, & les fit partir par cinq chemins différens, pour attaquer par cinq côtés à la fois. Jamais torrent n'eut un effet plus prompt. Tout plia, tout se rendit, tout fut enlevé dans une seule campagne. L'Empereur *Heou-tchou*, pris avec toute sa famille, fut emmené à *Tchang-ngan*, où *Yang-kien* le reçut, non comme son prisonnier, mais comme un Prince malheureux, à qui sa foiblesse, ses vices, & les flatteries de ses courtisans avoient creusé l'abyme dans lequel il etoit tombé. Il le traita bien ; &, à l'exception des hommages qu'on ne rend qu'au propre Souverain, il lui fit rendre, dans sa Cour, tous les honneurs qui pouvoient en quelque sorte adoucir son infortune, & le dédommager de ceux qu'il avoit perdus.

Ce n'est pas faire un petit eloge du fondateur de la Dynastie des *Soui*, que de dire que sa politique ne fut point cruelle. L'exemple de ses prédécesseurs, dans la même carriere, ne fut point contagieux pour lui, & il ne crut pas que la mort

de

la cinquieme lune. Les bateliers ornent leurs barques, courent les rivieres, comme s'ils cherchoient encore le corps du vertueux Magiſtrat, pour lui procurer les honneurs de la ſépulture dont il fut privé.

XXIII.

MONG-TSÉE, Philoſophe.

Mong-tſée, le plus célebre des Philoſophes Chinois, après Confucius, avoit pour nom propre *Ko*, & pour ſurnom *Tſée-yu;* il etoit de famille Mandarine, originaire du Royaume de *Tchou*, & deſcendoit de ce *Mong-ſun*, qui, du temps de Confucius, exerçoit une des principales charges de la Magiſtrature, avec un faſte qui mérita l'animadverſion de ce Philoſophe. Son pere *Ki-koung-y* etoit etabli dans le pays de *Tſeou*, qui appartenoit alors au Roi de *Tchen*, & qui eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Tſeou-hien*, du diſtrict de *Yen-tcheou-fou*, de la Province de *Chan-tong:* il mourut peu de temps après la naiſſance de ſon fils. *Tchang-ché*, mere de *Mong-tſée*, fut chargée ſeule de ſon education, & y donna tous les ſoins qui dépendoient d'elle. On la cite aux peres & aux meres comme un modele. Le détail de tout ce qu'elle fit pour inſpirer de bonne heure l'horreur du vice & l'amour de la vertu à celui qu'elle devoit former, n'eſt pas ici mon objet. Je ne puis cependant m'empêcher d'en rapporter un trait, par lequel on pourra juger du reſte.

La maiſon où elle demeuroit etoit voiſine de celle d'un boucher: elle s'apperçut qu'au moindre cri des animaux que ſon voiſin alloit egorger, le petit *Mong-ko* couroit pour voir ce qui ſe paſſoit; qu'il jouiſſoit avec plaiſir de ce ſpectacle, & qu'à ſon retour il tâchoit d'imiter ce qu'il avoit vu. *Un pareil voiſinage,*

de son prisonnier fût une chose nécessaire à la tranquillité de l'Etat. Il le laissa jouir en paix de la vie, sans jamais lui occasionner volontairement le moindre affront, ou la mortification la plus légere, dans le temps même qu'il avoit des prétextes assez plausibles, pour se porter envers lui jusqu'aux dernieres extrémités.

Après avoir eté divisé pendant l'espace d'environ trois cens ans, l'Empire se trouvant ainsi réuni sous sa domination, *Yang-kien* mit tous ses soins à lui rendre son ancienne forme de gouvernement, dont il ne restoit plus, sur-tout dans les Provinces méridionales, qu'une image fort défigurée. Il commença par se faire reconnoître solemnellement, avec toutes les cérémonies qui avoient eté pratiquées par les anciens, & prit *le feu* pour symbole. Il fit un nouveau Code, qui n'etoit nouveau, qu'en ce qu'il rétablissoit les loix qui avoient eté en vigueur sous les grandes Dynasties, & que les quatre petites Dynasties, qui avoient précédé la sienne, avoient insensiblement abrogées. Il réforma l'Astronomie, la Musique & les Cérémonies; & ayant remis l'ordre dans les Tribunaux, il n'y plaça que des Magistrats integres & eclairés, & porta un Edit, qui condamnoit à mort quiconque d'entre eux seroit convaincu d'avoir reçu des présens, sous quelque prétexte que ce pût être.

Instruit que les descendans des *Tsi*, des *Leang*, & des *Tchen* négligeoient de faire, chaque année, les cérémonies en l'honneur de leurs ancêtres, dans des lieux uniquement destinés à cet usage, il leur bâtit, à ses frais, des salles particulieres, où il voulut que les Princes de ces trois familles se rendissent, dans les temps accoutumés, pour y donner, du moins extérieurement, toutes les preuves de *piété filiale* déterminées par le *Li-ki*. Croyant voir un abus, ou tout au moins une indécence, en ce que toutes les conditions

dit-elle à ſes parens, *ne convient pas à mon fils. Cherchons quelqu'autre demeure où il ne ſoit pas à portée de voir des objets qui puiſſent endurcir le cœur & accoutumer les yeux au ſang.* On lui trouva hors des murailles de la ville une maiſon iſolée, aux environs de laquelle il n'y avoit que les ſépulcres de quelques citoyens. Elle fut à peine dans ſon nouveau domicile, que de nouvelles inquiétudes la ſaiſirent. Les parens de ceux qui repoſoient dans les tombeaux voiſins, venoient de temps en temps pleurer ſur leurs cendres, & faire en leur honneur les libations & d'autres cérémonies funebres d'uſage. Aux premiers ſanglots qui ſe faiſoient entendre, le petit *Mong-ko* alloit avec empreſſement voir tout ce qui ſe paſſoit. A ſon retour il ſanglotoit, il pleuroit, il ſe proſternoit, il répétoit tout ce qu'il avoit vu faire, en y ajoutant tous les petits ridicules dont à ſon âge il pouvoit être capable. *Tchang-ché* ne s'amuſa pas à lui expliquer ce qu'elle voyoit bien qu'il etoit encore hors d'etat de comprendre; encore moins voulut-elle le réprimander ſur un défaut qu'elle ne pouvoit pas aiſément corriger. Convaincue que la meilleure maniere d'etouffer les paſſions etoit de les empêcher de naître, elle ſe détermina à changer encore une fois de demeure. *Nous ne ſommes pas bien ici*, dit-elle à ſes parens, *mon fils y apprendroit à ſe faire un jeu de ce qu'il y a de plus ſérieux dans le monde, & à ne faire les cérémonies qui demandent le plus d'attention & de reſpect, qu'en badinant, ou par maniere d'acquit: cherchons ailleurs à nous loger plus convenablement.*

On chercha dans la ville, & l'on trouva vis-à-vis d'un Gymnaſe, un appartement aſſez commode. Après un mois ou deux de ſéjour, *Tchang-ché* s'apperçut que ſon fils mettoit plus de décence dans ſes actions; qu'il alloit & venoit avec une petite gravité qui ſe faiſoit remarquer; qu'il s'arrêtoit à propos, qu'il ſaluoit avec grace, qu'il cédoit le pas à tout le

paroissoient confondues, par la liberté qu'avoit chacun de travailler à se procurer des dignités, ou des charges, tant dans le militaire que dans le civil; il statua que le fils suivroit, désormais, la condition du pere, c'est-à-dire, que le fils d'un marchand feroit le négoce, celui d'un laboureur travailleroit à la terre, celui d'un artisan apprendroit un métier, & celui d'un Magistrat, ou d'un Officier, seroit indifféremment Mandarin d'armes, ou de lettres, suivant ses dispositions naturelles; ou son goût particulier.

Les etudes, & les lieux où elles devoient se faire, attirerent une attention particuliere de sa part. Il fut surpris du grand nombre de Colleges entretenus aux dépens du public, & de la quantité prodigieuse de ces petits Lettrés subalternes dont l'Empire fourmilloit. A l'exception du College de la Capitale, qu'il conserva, il supprima ceux des autres villes, dont il destina les bâtimens à servir de greniers publics; & il détermina que les revenus dont ils jouissoient, seroient employés désormais à acheter des grains, pour être distribués, gratis, dans les temps de disette. Il fixa, à soixante-dix, le nombre de ceux qui seroient admis à faire leurs etudes dans son college, & ordonna qu'ils seroient choisis parmi les fils des Mandarins & des Grands qui etoient de service à la Cour.

Un tel réglement jetta l'alarme parmi tous les Lettrés de l'Empire, & chacun d'eux l'envisagea comme une offense personnelle, qu'il crut être de son devoir de prévenir ou de repousser. Ils eurent recours à leurs armes ordinaires, je veux dire, aux remontrances, aux placets, aux suppliques, & aux pieces d'eloquence. A les entendre, ils etoient l'ame de l'Etat, & on ne pouvoit les affoiblir, sans que l'Etat tombât dans une langueur, d'où s'ensuivroit bientôt son entier dépérissement. Tous leurs efforts furent inutiles : l'Empereur fut inexorable. Il daigna, cependant, leur faire une espece

monde : *c'eſt ici*, dit alors la mere, *oui, c'eſt ici que je puis travailler avec ſuccès à l'education de mon fils.*

Mong-ko ſe forma bientôt. Il etudia les ſix Arts, les cinq *King* & les cérémonies, & s'acquit enſuite par ſes ecrits une réputation qui va preſque de pair avec celle de Confucius. C'eſt un de ceux qui ont rétabli ou ſoutenu l'ancienne doctrine que *Yao* & *Chun* avoient reçue des Sages qui les avoient précédés, & qu'ils tranſmirent à leurs deſcendans. On croit communément qu'il fut diſciple de *Tſée-ſée*, & qu'il floriſſoit du temps de *Siuen-ouang*, Roi de *Tſi*. La preuve qu'on en rapporte, eſt tirée des ecrits mêmes de *Mong-tſée*, qui ſont remplis des maximes du petit-fils de Confucius, & de quantité d'anecdotes qui ont rapport au Royaume de *Tſi*, & à la perſonne de *Siuen-ouang*. Il eſt certain qu'il vivoit en même temps que Platon, Ariſtote & Démoſthene.

Mong-tſée n'ayant d'autre doctrine que celle des anciens, ne differe de Confucius que dans la maniere de l'annoncer & de l'expliquer. Son Ouvrage, que nous devons aux ſoins de *Koung-ſun-tcheou* & de *Ouan-tchang* qui l'ont publié, eſt diviſé en ſept parties, dont le précis peut ſe réduire à ce peu de mots : *L'homme eſt eſſentiellement bon de ſa nature ; il eſt par conſéquent capable de toutes les vertus : naturellement bon, il ne doit pas ſe dépraver ; pouvant être vertueux, il ne doit rien négliger pour le devenir. La connoiſſance & la pratique de ſes devoirs, comme homme, & comme homme vivant en ſociété, le conduiront droit à ſon but : il connoîtra tous ſes devoirs, s'il ſe connoît lui-même, & s'il connoît les autres ; il en remplira toute l'etendue, s'il ſait être humain & juſte.*

Voilà, en derniere analyſe, toute la doctrine expliquée dans l'Ouvrage de *Mong-tſée*. La maniere dont on y procede pour l'expliquer, les raiſonnemens dont on l'appuie, les

de réponse générale, laquelle, sans les satisfaire, leur ferma la bouche, & arrêta leur pinceau.

Dans ce que j'ai fait, leur dit-il, *je n'ai envisagé que le bien de l'Etat & la gloire des Lettres. En supprimant les Colleges, je lui rends des laboureurs, des ouvriers & des commerçans que la facilité de faire des etudes gratis lui enlevoit chaque année ; & au lieu de ces demi-lettrés, qui n'etoient pour la plupart que des fainéans orgueilleux, & des frondeurs perpétuels, devenus dangereux par leur grand nombre, je lui substitue des hommes, qui le serviront dorénavant par des travaux utiles. Je laisse un College dans la Capitale ; & j'ai donné mes ordres pour qu'il n'y ait jamais que des maîtres habiles, & en etat de remplir avec honneur les places qui leur seront confiées. J'ai fixé à soixante-dix, le nombre des ecoliers qui seront reçus chaque année ; voilà sept cens Lettrés que je donne à l'Empire dans l'espace de dix ans. J'ai voulu que ces ecoliers fussent choisis parmi les enfans des Mandarins & des Grands, actuellement de service à la Cour, & qu'on eût soin de préférer ceux que l'on jugeroit plus capables de réussir : c'est, ce me semble, préparer des hommes eclairés, pour le service le plus essentiel de l'Etat ; c'est préparer des soutiens à la Littérature ; c'est l'ennoblir, c'est l'illustrer, par l'alliance nécessaire qu'elle aura désormais avec tout ce qu'il y aura de plus distingué dans l'Empire ; c'est faire ensorte qu'il n'y ait plus que le génie & les vrais talens qui puissent entrer dans la carriere, & la fournir avec succès. D'ailleurs, cette multiplicité de Colleges entretenus aux dépens du public, ne remonte son origine qu'au temps des* Han. *Les grands Princes qui les ont successivement fondés, avoient alors leurs raisons ; j'ai aujourd'hui les miennes pour détruire ce qu'ils ont fait. Il s'agissoit, sous les* Han, *de retirer les Lettres du milieu des cendres qui les couvroient depuis l'incendie de*

exemples qu'on y apporte en preuves, les allégories fines qu'on y emploie quelquefois, & un peu plus souvent qu'il ne faudroit, des invectives un peu fortes contre des personnes en place, en rendent la lecture délicieuse à ceux d'entre les Lettrés, dont le zele impétueux pour ce qu'ils appellent la Saine doctrine, est incapable de dissimulation ou de ménagement. Les Chinois conviennent en général, qu'il est digne de la réputation dont il jouit. *Sans lui*, disent-ils, *c'en etoit fait peut-être de la saine philosophie. On commençoit à oublier Confucius & ce qu'il avoit enseigné ; & les Sectaires* Yang & Mo, *qui aux absurdités débitées par* Lao-tsée *avoient ajouté leurs propres rêveries, avoient déja pris le dessus. Il fallut combattre les nouvelles erreurs ; il fallut opposer une forte digue à la rapidité du torrent qui alloit tout entraîner. C'est ce que fit* Mong-tsée, *avec un courage qui méritoit plus de succès qu'il n'en eut. L'erreur, quoiqu'affoiblie, subsista & fit encore du ravage. Les temps etoient mauvais ; tout alors alloit en décadence dans l'Empire. Le Roi de* Tsin *avoit pour Ministre un* Chang-yang : *les Rois de* Tchou, *de* Ouei *& de* Tsi *etoient gouvernés par un* Ou-ki, *un* Sun-pin, *& un* Tien-ki, *tous gens inquiets & turbulens, qui ne respiroient que la guerre, & qui ne se plaisoient que dans le tumulte des armes. Comment un Sage qui ne parloit que des vertus pacifiques de* Yao, *de* Chun, *de* Tcheng-tang, *& de* Ouen-ouang, *pouvoit-il se faire ecouter? comment pouvoit-il être employé dans les lieux où l'on ne vouloit que des guerriers ?*

Mong-tsée, ajoutent-ils, *avoit un air sévere, une contenance grave, & il imprimoit le respect & la crainte ; or il est rare qu'un homme de cette sorte puisse se faire aimer de la multitude. Le grand nombre veut de ces Sages qui s'accommodent au temps, & qui se conduisent suivant les circonstances.*

Quelqu'un demanda un jour à *Tcheng-tsée*, si *Mong-tsée* etoit

Tſin-ché-hoang. *Pour hâter l'ouvrage, on crut devoir multiplier les ouvriers. Aujourd'hui, que l'ouvrage eſt fini, je vois que des ouvriers en ſi grand nombre ne peuvent que ſe nuire les uns aux autres, & c'eſt cet abus que j'ai voulu corriger. Au ſurplus, je n'empêche perſonne de ſe livrer à l'etude, ſuivant que ſon génie, ſon goût & ſes facultés pourront le lui permettre. Chacun peut ſe faire le diſciple de tel maître qu'il voudra ſe choiſir. C'eſt ſous ces maîtres de choix libre, que ſe ſont formés les grands hommes qui ont paru ſous les trois premieres Dynaſties,* Hia, Chang & Tcheou. *J'eſpere qu'il en ſera de même dans la ſuite. Qu'on ne revienne plus ſur ce ſujet. Les repréſentations réitérées ne me feroient pas changer de ſentiment, & pourroient avoir des ſuites pour ceux qui en ſeroient les auteurs.*

Dans le temps qu'il faiſoit peu-à-peu prendre une nouvelle forme à l'Empire, les Provinces méridionales n'etoient pas tranquilles. Quelques articles d'un Edit nouvellement promulgué, firent croire aux anciens ſujets des *Tchen*, qu'on vouloit changer toutes leurs coutumes, pour leur ſubſtituer celles qui avoient lieu dans les Provinces du nord; le bruit ſe répandit même parmi la populace, qu'on alloit la tranſplanter au-delà du *Kiang*. Ce bruit, qui tendoit à fomenter le mécontentement général, fut reçu comme une vérité. Les eſprits s'irriterent, on courut aux armes, on maſſacra les Officiers & les Mandarins, & la révolte fut preſque générale. On ne vouloit point, diſoit-on, de ces Empereurs du nord, on vouloit un Prince de la maiſon des *Tchen*; & comme *Heou-tchou* vivoit encore, on demandoit qu'il fût remis ſur le trône de ſes ancêtres.

Si jamais *Yang-kien* s'eſt montré digne de l'auguſte titre de Fils du Ciel, c'eſt dans cette occaſion. Il ne ſe ſervit point de cette révolte, comme d'un prétexte ſpécieux, pour ſe croire en droit d'exterminer les triſtes reſtes d'une famille infortunée. Il continua à traiter l'Empereur détrôné, avec les

etoit un parfait Sage. *Je n'oserois l'assurer*, répondit *Tcheng-tsée : ce que je sais, c'est que l'Ouvrage qui porte son nom, ne respire que la plus haute sagesse & la vertu la plus pure. Je crois qu'on peut le placer après Confucius, & le regarder comme un Sage du premier ordre.*

Dans une autre occasion, le même *Tcheng-tsée* faisant entrer *Mong-tsée* en parallele avec Confucius, s'exprime ainsi. *Confucius, par prudence ou par modestie, dissimule souvent ; il ne dit pas toujours ce qu'il pourroit dire :* Mong-tsée *ne fait pas de même : incapable de se contraindre, il dit tout ce qu'il pense, & le dit hardiment ; il va droit au but. Il est semblable à cette belle glace faite de l'eau la plus pure, au travers de laquelle on voit tout : elle brille, elle est unie ; elle laisse appercevoir tous les défauts comme toutes les beautés. Confucius, au contraire, est comme une pierre précieuse qui n'a pas tout l'eclat de la glace, mais qui a plus de consistance & de solidité*, &c.

Par ce que je viens de rapporter, on peut se former une idée suffisante du caractere de *Mong-tsée*. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans jamais avoir possédé aucune de ces charges auxquelles sa naissance & son mérite personnel sembloient le destiner. Mais si pendant sa vie il ne fut pas honoré comme il le méritoit, il l'a eté après sa mort autant qu'il pouvoit l'être ; & la postérité, en le comblant d'honneurs & de titres magnifiques, l'a vengé en quelque sorte de l'indifférence de ses contemporains. On a pour sa mémoire le même respect que pour celle du grand *Yu*, de *Tcheou-koung* & de Confucius ; on lui a erigé des monumens publics ; on a placé son portrait à côté de celui de *Yen-hoei*, dans la salle dite *Ouen-miao ;* on l'a elevé à la dignité de Prince ; & on a accordé à ses descendans toutes les prérogatives dont jouissent ceux qui appartiennent à la famille des Rois. Enfin, on l'a

mêmes egards qu'il avoit eus pour lui jusqu'alors. Il combattit les rébelles, & les dompta; mais il epargna leur sang & leur donna la paix. Il fit plus; il sacrifia ses intérêts & son amour-propre à leur vaine terreur, ou plutôt à leur fantaisie. Il supprima de son Edit tous les articles qui leur avoient fait prendre l'alarme, & les combla de graces & de bienfaits, comme s'ils avoient toujours eté fideles à leurs devoirs.

Rien ne s'opposa plus désormais à la grandeur de ses vues. Maître absolu de tout ce qui est entre les quatre mers, pour me servir de l'expression chinoise, il etoit encore l'arbitre & le pacificateur des petits Royaumes voisins. Les Tartares, cette nation inquiete, qui, n'ayant rien à perdre, cherche toujours à gagner, ne venoient plus faire des excursions sur les frontieres de l'Empire : c'etoit parmi eux à qui se soumettroit au grand maître de la Chine, pour jouir du précieux avantage de sa puissante protection. Mais tel est le destin de l'homme; il ne sauroit jouir sur la terre d'aucune espece de bonheur, qui ne soit contrebalancé par quelque disgrace.

Tandis que ce grand Prince s'attiroit l'admiration des etrangers, l'amour de ses propres sujets, & l'estime des uns & des autres; tandis que tout plioit sous ses loix, & qu'il se proposoit de profiter dans le sein de la douce paix du fruit de ses travaux, des intrigues domestiques versoient à grands flots l'amertume dans son cœur. Le second de ses fils, nommé *Yang-koang*, Prince ambitieux, impudique & cruel, outré de voir, entre le trône & lui, une barriere insurmontable dans la personne de son frere aîné, qui jouissoit du titre de Prince héritier, & de toutes les prérogatives qui y sont attachées, résolut de la renverser, ou tout au moins de la franchir. Il s'y prit d'abord comme font tous les fourbes, à

honoré jusqu'à donner volontairement sa vie pour soutenir la gloire de son nom. Ce trait d'histoire terminera ce que j'ai à dire de ce Philosophe.

Le fondateur de la Dynastie des *Ming*, le grand *Kao-tsou*, connu autrement sous le nom de *Houng-ou*, qu'il donna aux années de son regne, lisant un jour *Mong-tsée*, tomba sur le passage où le Philosophe s'exprime ainsi : *le Prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds, ou comme des grains de senevé dont il ne fait aucun cas : les sujets, à leur tour, regardent leur Prince comme un brigand, ou comme leur ennemi.* Ces expressions le choquerent. *Ce n'est point ainsi*, dit-il, *qu'on doit parler des Souverains. Celui qui tient un pareil langage, n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade* Mong-tsée, *& qu'on ôte son portrait de la salle du Philosophe de la Nation. Quiconque sera assez hardi, pour me faire sur cela des représentations, sera traité comme criminel de leze-majesté. Qu'on ne me présente aucun placet sur cette affaire, qu'on n'ait percé d'une fleche celui qui voudra l'offrir.*

Un pareil ordre fut bientôt public. Tous les gens de lettres en furent consternés. Un d'entr'eux, nommé *Tsien-tang*, natif de la ville de *Hiang-chan-hien*, & qui etoit alors Président d'un des grands Tribunaux de l'Empire, plus courageux que tous les autres, voulut se sacrifier le premier pour l'honneur de *Mong-tsée*. Il composa sa requête, dans laquelle après avoir exposé le passage en entier, & expliqué le vrai sens qu'il renferme, il fait le portrait des différens petits Souverains qui régnoient alors dans les principales Provinces de l'Empire, sous le titre de Roi. *C'est de ces sortes de Souverains, & nullement du légitime fils du Ciel, que* Mong-tsée *a voulu parler*, dit-il en finissant ; *pourquoi donc, après tant de siecles révolus, voudroit-on lui faire un crime de ce que jusqu'à ce jour, on ne*

qui les faux rapports & la calomnie ne coûtent rien. Il accusa son frere, premiérement auprès de l'Impératrice leur mere commune, & ensuite auprès de l'Empereur ; & dans ses accusations, il sut si bien garder les vraisemblances, en prenant l'un & l'autre par leur foible, qu'il réussit au-delà de ses espérances.

L'Impératrice avoit donné pour epouse au Prince héritier, une jeune personne qu'elle aimoit tendrement, & dont elle vouloit assurer la fortune. Cette jeune Princesse mourut peu de temps après son mariage. Il n'en fallut pas davantage à *Yang-koang* pour commencer à ourdir la trame qu'il méditoit. Il insinua, par mille discours adroitement ménagés, que cette mort n'etoit pas naturelle, & vint à bout de le persuader. Il ajouta que le Prince héritier n'avoit donné que trop de preuves qu'il n'aimoit point cette femme, & qu'il s'en etoit expliqué assez clairement, en disant que s'il l'avoit prise pour epouse, ce n'avoit eté que par complaisance pour sa mere, & qu'il trouveroit bien le moyen de s'en défaire quand il voudroit. On le crut encore sur tout cela. L'Impératrice, indisposée contre son fils aîné, donna toute sa confiance à *Yang-koang* & à *Yang-sou*, ses deux autres fils, & concerta avec eux, comment on pourroit s'y prendre pour engager l'Empereur à dégrader son Prince héritier. La chose n'etoit pas aisée ; mais que ne peuvent pas la vengeance d'une femme irritée, & l'ambition d'un homme qui a le trône pour objet !

On supposa le plus grand des crimes à celui qu'on vouloit perdre. On le peignit aux yeux de son pere comme un ambitieux, qui s'ennuyoit d'être si long-temps sujet ; on lui fit tenir des discours qu'il n'avoit pas tenus ; on interpréta en mal toutes ses paroles, toutes ses actions, toute sa conduite ; enfin, on l'accusa de vouloir régner à quelque prix que ce fût.

L'Empereur, naturellement soupçonneux, ecouta ces dis-

s'etoit pas encore avisé de regarder comme tel ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; mais je mourrai content, en mourant pour l'honneur de Mong-tsée, *& ma mort sera certainement glorieuse aux yeux de la postérité.* Sa requête ainsi préparée, *Tsien-tang* prépare aussi son cercueil, & s'en va droit au Palais. Arrivé à la premiere enceinte ; *c'est pour faire des représentations en faveur de* Mong-tsée *que je viens*, dit-il aux gardes, *voilà ma requête ;* & découvrant tout de suite sa poitrine, il continua ainsi : *je sais quels sont vos ordres, frappez.* A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête, & la fait parvenir jusqu'à l'Empereur, à qui on raconta ce qui venoit d'arriver. L'Empereur lut attentivement l'ecrit, l'approuva, ou fit semblant de l'approuver, & donna ses ordres pour faire traiter *Tsien-tang* de sa blessure, & pour qu'on laissât la mémoire de *Mong-tsée* en possession de tous les honneurs dont elle jouissoit.

XXIV.

HAN-KAO-TSOU, Empereur.

Après les sages Princes de la haute antiquité, le fondateur de la cinquieme Dynastie, dite des *Han*, tient un des premiers rangs dans l'histoire. Le nom de sa famille etoit *Lieou :* il eut pour nom propre *Pang*, & pour surnom *Ki.* Il naquit dans le pays de *Pei.* Il ne dut son elévation qu'à son mérite. Né dans une famille obscure, elevé comme un particulier sans nom, il vint à bout d'assembler des gens de guerre & de s'en faire obéir. Il se mit à leur tête, les mena contre ceux des Royaumes de *Tsin* & de *Tchou* qui se disputoient l'Empire, les battit alternativement, les détruisit l'un après l'autre, & resta seul maître de l'Empire.

cours, qu'on lui répétoit sans cesse & à tout propos. Il se défia de son fils, le fit epier, & mit à son service, des Officiers qui devoient lui rendre compte de toutes ses démarches. Malheureusement pour le Prince héritier, ces Officiers etoient des ames basses qui se laisserent corrompre. Par leurs rapports indiscrets & calomnieux, ils aigrirent si fort l'esprit de l'Empereur, que ce Prince prit enfin le parti d'en venir aux dernieres extrémités. Contre l'avis de son conseil, & malgré les représentations de la plupart des Grands & des Chefs des Tribunaux, il déclara l'aîné de ses enfans déchu de tous ses droits, & indigne de lui succéder; nomma *Yang-koang* à sa place, en lui accordant dès-lors toutes les prérogatives dont il dépouilloit son frere; & fit publier dans tout l'Empire, que, pour des raisons très-graves, il avoit jugé à propos de faire un changement, au moyen duquel il faisoit la gloire de l'Empire & la félicité de ses sujets.

Il ne fut pas long-temps sans se repentir d'une démarche que tous les Ordres de l'Etat désapprouvoient. *Yang-koang*, devenu l'héritier présomptif du trône, se fit des créatures & s'empara peu-à-peu de l'autorité. C'etoit par son canal que couloient toutes les graces : malheur à quiconque auroit pris une autre voie pour en obtenir. L'Empereur, tout clair-voyant qu'il etoit, ne s'apperçut du mal que lorsqu'il etoit presque sans remede. A l'exception du Prince qu'il avoit dégradé, tous ses autres enfans etoient d'accord entre eux & avec l'Impératrice leur mere. Le chagrin le mina insensiblement, & il tomba malade. Dans ces circonstances, une de ses femmes, du second ordre, que sa jeunesse, sa beauté, son esprit & son bon naturel lui rendoient infiniment chere, se trouvant par hasard seule dans un appartement près de l'endroit où reposoit l'Empereur, fut vue par *Yang-koang*, qui alla droit à elle, & qui porta l'insolence jusqu'à vouloir

Parvenu à la dignité ſublime de Fils du Ciel, c'eſt-à-dire, devenu Empereur, il prit *le feu* pour ſymbole, & fixa ſa Cour à *Tchang-ngan.* Il n'etoit point lettré, parce que l'incendie de *Tſin-ché-hoang* avoit conſumé tous les livres: c'eſt cependant de lui que deſcendent les reſtaurateurs des Lettres, & tant de grands hommes qui ont illuſtré la Chine. N'ayant pu lire les *King*, il ne lui a pas eté poſſible de ſe conduire exactement ſuivant la doctrine qu'ils renferment; & c'eſt par cette raiſon que ſon gouvernement ne ſauroit être comparé à celui des anciens: mais, à cela près, on peut dire en général qu'il a très-bien gouverné; & ſon mérite eſt d'autant plus grand, qu'il s'eſt frayé lui-même la route qu'il a ſuivie.

Il avoit la conception aiſée, & le jugement ſûr. Dans quelque affaire que ce fût, il voyoit du premier coup d'œil, comment on pouvoit l'entreprendre & la terminer. Il ecoutoit volontiers ceux qui lui donnoient des avis. A un diſcernement exquis pour connoître & apprécier les talens, il joignoit l'art de les employer à propos.

La bonté dont il uſoit envers ſes troupes, ſa clémence envers ceux qu'il avoit vaincus, ſa modeſtie dans les temps de ſes plus glorieux ſuccès, ſon courage & ſa fermeté dans ſes malheurs, ou dans ſes défaites; ſon reſpect pour la mémoire des Princes & des Généraux qui avoient péri ſous l'effort de ſes propres armes, & ſon attention à rendre à leurs dépouilles les devoirs funebres, d'une maniere conforme au rang qu'ils occupoient, lui frayerent le chemin au trône, autant & plus que ſa valeur & ſes autres qualités guerrieres. Il régna douze ans, & mourut dans la cinquante-troiſieme année de ſon âge, l'an avant J. C. 195. On lui donna après ſa mort le titre de *Kao-tſou*, qui ſignifie *le premier de ſa Race.*

attenter à ſon honneur. La Dame, pleine d'indignation, s'echappa promptement, entra chez l'Empereur, & lui fit part du péril qu'elle venoit d'eviter. A ce récit, l'Empereur ne put retenir ſa colere ; & ce dernier trait le détermina enfin à exécuter ce que, depuis quelque temps, il avoit réſolu de faire, je veux dire, de ſe nommer un autre ſucceſſeur. Il manda deux de ſes Miniſtres les plus affidés, leur ordonna d'ecrire à *Yang-young*, ſon fils aîné, ancien Prince héritier, qu'il eût à ſe rendre auprès de ſa perſonne le plutôt poſſible. Si la choſe avoit pu ſe faire ſecretement, *Yang-koang* etoit perdu ; mais il fut averti aſſez à temps pour pouvoir, dans un même jour, parer à tout & monter ſur un trône vers lequel il ne s'etoit frayé le chemin que par des noirceurs & des crimes. Il ſe ſaiſit de la lettre qu'on ecrivoit au nom de l'Empereur, s'aſſura de la perſonne des deux Miniſtres qui l'avoient ecrite, fit garder à vue *Yang-young*, ſon aîné, & le ſoir même l'Empereur mourut. On le ſoupçonne d'avoir eté parricide, & ces ſoupçons paroiſſent aſſez bien fondés. Quoique perſonne ne lui ait vu commettre ce crime, diſent les Hiſtoriens, tout le monde ſavoit qu'à l'exception de quelques ſatellites entiérement dévoués à ſes intérêts, il ecarta tous ceux qui ſervoient ſon pere, lorſqu'il l'alla voir pour la derniere fois ; que la maladie de l'Empereur n'etoit pas mortelle, & que, quand même elle l'eût eté, elle n'etoit pas de nature à terminer ſi-tôt ſes jours. D'ailleurs, ajoutent-ils, la maniere cruelle dont *Yang-koang* en uſa envers ſon frere ne prouve que trop qu'il etoit capable du plus grand des crimes : car, non content de lui avoir enlevé l'Empire, auquel la naiſſance & la volonté de leur pere commun l'avoit d'abord deſtiné, il l'obligea encore à ſe donner la mort, en produiſant, par une fourberie inſigne, un ordre ſuppoſé qu'il

prétendoit

XXV.

SIANG-OUANG, Empereur.

Le nom de ſa maiſon etoit *Siang*, ou *Hiang*, en prononçant l'h d'une maniere un peu forte, & il avoit pour nom propre *Yu*. Il etoit petit-fils du fameux *Hiang-leang*, Général des troupes de *Tchou*, & naquit à *Pang-tcheng*. On voulut lui faire apprendre les lettres; mais indocile aux leçons de ſes maîtres, & incapable de toute contrainte, il renonça à l'etude. On lui fit prendre le parti des armes; ſon indocilité & ſon amour pour l'indépendance lui firent encore négliger ſes devoirs dans ce nouveau genre de vie. Il ne fit pas plus de progrès dans cette partie, qu'il en avoit fait dans l'etude des lettres.

Le Général *Hiang-leang*, ſon grand-pere, lui témoigna pluſieurs fois ſon mécontentement. Un jour qu'il lui faiſoit d'aſſez vifs reproches, il en eut la réponſe ſuivante. *Si j'avois appris les lettres, elles ne m'auroient ſervi qu'à marquer les noms des gens de guerre que j'aurois eus ſous moi : ſi j'apprenois actuellement les différens exercices des armes, ce ne ſeroit que pour m'en ſervir à combattre avec avantage dans les occaſions. Qu'ai-je beſoin de tout cela, ſi ſeul, & ſans le ſecours de perſonne, je puis combattre avec avantage contre dix mille hommes?*

Cette rodomontade fut aſſez bien reçue dans cette maiſon de guerriers. On n'inquiéta plus le jeune homme, & on le laiſſa ſuivre tranquillement ſon inclination, ſans le contraindre en rien.

La ſeconde année de *Eulh-ché-hoang-ti*, de la Dynaſtie des *Tſin*, c'eſt-à-dire, l'an avant J. C. 208. *Hiang-yu* voyant

prétendoit avoir reçu de l'Empereur lui-même, un peu avant qu'il n'expirât.

De quelque maniere que la chose soit arrivée, le Fondateur de la derniere des cinq petites Dynasties antérieures, auquel l'Histoire donne le nom de *Soui-ouen-ti*, après avoir régné vingt-quatre ans, les neuf premieres années, comme Empereur des Provinces du nord depuis le *Kiang* jusqu'à la grande muraille, & les quinze dernieres, comme Empereur unique de toute la Chine, dont il conquit les Provinces méridionales sur les *Tchen*, qui y dominoient, périt misérablement dans la soixante-quatrieme année de son âge, ou suffoqué par un accès de colere, ou etranglé par son propre fils, l'an 604 de notre ere vulgaire. Son corps fut porté à *Tay-ning-ling*. Treize ans après sa mort, sa famille fut entiérement eteinte, & celle des *Li* prit sa place, pour fonder la grande Dynastie des *Tang*.

XLVIII.

OUENTCHOUNG-TSÉE, Philosophe.

Le nom de sa famille etoit *Ouang*, son nom propre *Toung*, & son surnom *Tchoung-yen*. Il naquit à *Loung-men*, de parens qui n'etoient pas trop accommodés des biens de la fortune. Mais, au défaut des richesses, il trouva dans la maison paternelle tous les secours nécessaires pour se former aux sciences & à la vertu. Doué tout-à-la-fois d'un esprit juste & subtil, & d'un naturel des plus heureux, il cultiva le premier par une etude constante, & fit des progrès immenses dans la carriere des Lettres; il profita du second pour acquérir la sagesse, en ne s'ecartant jamais de ce qu'il croyoit être de son devoir. La maniere dont il s'est montré dans l'un & l'autre

que la guerre etoit allumée dans toutes les parties de l'Empire, voulut aussi faire la guerre. Il ramassa des jeunes gens sans aveu, & il en composa une armée de huit mille hommes: quelques vieux soldats que lui donna son grand-pere servirent à les former. A la tête de cette troupe de déterminés, il passa le grand *Kiang*, & alla du côté de l'occident attaquer les troupes Impériales. Il les battit à plusieurs reprises, & commença à se faire un nom. Son armée, qui grossissoit chaque jour, le mit en etat de faire des exploits si brillans, que le Roi de *Tchou*, son Souverain, lui donna le titre de Général de ses armées, & lui envoya des troupes réglées à commander. Avec ces nouvelles forces, *Hiang-yu* détruisit peu-à-peu les troupes de *Tsin*, qui etoient du côté de l'occident; tandis que *Lieou-pang*, qui combattoit contre les mêmes *Tsin*, les détruisoit du côté de l'orient. En moins de trois années, les armées Impériales furent entiérement défaites par ces deux Conquérans, si l'on peut donner ce titre à des aventuriers, qui au fond n'etoient que des rébelles.

Lieou-pang entra dans la Capitale qui lui ouvrit ses portes, la livra au pillage; mais défendit à ses soldats, sous les plus grieves peines, de faire aucun mal aux habitans. Il traita l'Empereur, son prisonnier, avec tous les egards & tous les respects qui lui etoient dus. *Hiang-yu* n'en fit pas de même. Fâché d'avoir eté prévenu par son compétiteur à l'Empire, il prit, à son arrivée, tout le contrepied de ce qu'avoit fait *Lieou-pang*; & autant que celui-ci avoit montré de clémence & de modération à l'egard des vaincus, autant *Hiang-yu* montra-t-il de barbarie & de férocité. Il tua de sa propre main l'infortuné Prince qui venoit d'être dépouillé, fit faire main-basse sur toute sa famille, & allégua pour raison qu'il falloit prévenir les révoltes, & donner enfin la paix à l'Empire, ce qui ne pouvoit se faire tant que les *Tsin* subsisteroient; enfin, après

genre l'ont fait mettre au nombre des Philoſophes les plus diſtingués. Il eſt un des cinq principaux qu'on a décorés du titre de *Tſée.*

Un des premiers fruits de ſes etudes fut un Ouvrage ſur le Gouvernement, dans lequel, ſous douze Chapitres, il renfermoit tout l'art de faire fleurir l'Empire, de le maintenir toujours en paix & de rendre les peuples heureux. Prévenu en faveur de cette production de ſon génie, ainſi que le ſont pour l'ordinaire les jeunes Auteurs, il crut que les moyens qu'il propoſoit etoient infaillibles, & qu'il n'avoit qu'à ſe produire à la Cour avec ſon livre, pour y être employé dans les premieres charges de l'Etat. Il chercha des protecteurs, & il en trouva. On préſenta ſon livre à *Soui-ouen-ti*, qui etoit alors ſur le trône, en lui faiſant un grand eloge de ce qu'il renfermoit. Mais l'Empereur, ſans daigner le recevoir, répondit froidement que la ſcience qui apprend à gouverner les hommes n'etoit pas le fait d'un Lettré, & qu'en ce genre il en ſavoit plus lui ſeul que tous les Lettrés de l'Empire enſemble.

L'Homme de Lettres, qui ne s'etoit attendu à rien moins qu'à un pareil accueil, fut très-ſenſible à cet affront; mais ſa philoſophie l'en conſola bientôt. Il mit ſon humiliation à profit pour acquérir de nouvelles connoiſſances. Il renonça à la Cour & à toutes les graces qu'il pouvoit en eſpérer, & ſe retira à *Ho-foung*, lieu agréable, ſitué entre les rivieres de *Hoang-ho* & de *Fen-choui.* Là il n'eut plus d'autres occupations que celles de l'etude & de l'enſeignement.

Sa maniere d'inſtruire, les explications lumineuſes qu'il donnoit ſur les endroits les plus difficiles des *King*, & la régularité de ſes mœurs, lui firent bientôt un nom. Les Mandarins & tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la Province envoyoient leurs enfans prendre de ſes leçons. Les

avoir livré de nouveau la ville au pillage, il y fit mettre le feu, & prit sa route du côté de *Tchou*.

Le Roi de *Tchou* voulant faire honneur à son Général, sortit de la ville pour aller à sa rencontre. A peine parut-il, qu'il fut cruellement massacré par les ordres de ce barbare. *Lieou-pang* voulut tenir une conduite toute opposée à celle de *Hiang-yu*. Il témoigna la plus vive douleur de la mort du Roi de *Tchou*. A la premiere nouvelle qu'il en eut, il prit le deuil, & le fit prendre à son armée; il ordonna des cérémonies funebres, qui se firent avec le plus grand appareil, & qui ne servirent pas peu à lui gagner les cœurs.

Ces deux hommes, qui visoient egalement à l'Empire, ne pouvoient être long-temps d'accord. Après avoir détruit les *Tsin*, qui etoient leurs ennemis communs, ils songerent à se détruire mutuellement. *Hiang-yu* prit le titre de *Pa-ouang*, qui signifie le premier des Rois, & se fit appeller *Tchou-pa-ouang*, c'est-à-dire, le premier des Rois assis actuellement sur le trône de *Tchou*. *Lieou-pang* se contenta du simple titre de Roi de *Han*.

La rupture eclata bientôt entre ces nouveaux Rois. Ils se battirent pendant l'espace de cinq ans; il y eut entr'eux jusqu'à dix-sept batailles rangées, où ils furent alternativement tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. La derniere qu'ils se livrerent, aux environs de *Ou-kiang*, fut gagnée par *Lieou-pang*; & *Hiang-yu* se voyant perdu sans ressources, se coupa la gorge, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. Ce fut à la douzieme lune de l'an 202 avant J. C. Le Roi de *Han* se trouvant alors maître de tout, prit le titre d'Empereur; & ce titre lui fut confirmé par tous les Ordres de l'Etat, qui furent charmés d'obéir à un conquérant, dont ils admiroient depuis long-temps les qualités brillantes qui font le grand Souverain.

Savans mêmes ne dédaignoient pas d'aller ecouter un homme qui, de leur propre aveu, les surpassoit tous. Sa réputation perça enfin jusqu'à la Cour, où plusieurs de ceux qui la composoient, & en particulier *Yang-sou*, troisieme fils de l'Empereur, voulurent l'attirer. *Yang-sou* etoit alors à la tête des affaires. Il aimoit les Lettres & etoit plein d'estime pour ceux qui en faisoient leur principale occupation. Il crut qu'un Philosophe-Lettré, dont tout le monde s'accordoit à dire du bien, l'eclaireroit de ses lumieres & l'aideroit de ses conseils. Il en parla à l'Empereur, & sollicita la permission de le faire venir, pour lui donner d'abord une place de subalterne dans le ministere, en attendant que ses talens fussent mieux connus.

L'Empereur, qui n'etoit pas prévenu si favorablement en faveur des Gens de Lettres, montra d'abord quelque répugnance à accorder ce qu'on lui demandoit; mais enfin, pour ne pas désobliger son fils, il lui permit de faire venir celui pour qui il s'intéressoit, en l'assurant qu'il ne seroit pas long-temps à se convaincre par sa propre expérience que les maximes des Spéculatifs, toujours avantageuses par la maniere dont ils les proposent & les font valoir, sont toujours pleines des plus grands inconvéniens, qui les rendent inadmissibles dans la pratique.

Yang-sou, profitant de la permission qu'il venoit de recevoir, fit ecrire au Philosophe de se rendre auprès de sa personne, avec promesse de l'employer dans les affaires du Gouvernement & de l'elever aux charges de l'administration publique. Il en reçut cette réponse:

« Je suis né dans une famille obscure; je n'ai point l'am-
» bition de vouloir m'elever au dessus de mon etat : nourri
» par la pauvreté, dans une maison ouverte aux quatre vents,
» j'ai appris à me contenter de peu, à me passer même quel-

Après ſa victoire, *Lieou-pang* fit chercher le corps de *Pa-ouang*, & lui rendit tous les honneurs funebres qui etoient dus à ſa dignité. Il n'enviſagea dans ſon ennemi mort que le Roi & le grand Capitaine. *Hiang-yu* etoit l'un & l'autre. Il eût pu être quelque choſe de plus encore, s'il avoit ſu mettre des bornes à ſon ambition, & un frein à la férocité de ſon naturelle. Le portrait qu'on fait de ſa perſonne eſt aſſez ſingulier, pour l'enclaver ici.

Hiang-yu, diſent les Hiſtoriens, avoit naturellement du talent pour la guerre, & fut dans l'occaſion de le cultiver. Il etoit courageux juſqu'à l'intrépidité, ſe montrant toujours le premier au plus fort du péril. Il triomphoit preſque toujours de ſes ennemis, quand c'etoit à armes egales qu'ils combattoient; incapable d'employer la ruſe, il lui arriva quelquefois d'être la dupe de ceux qui l'employoient. *Il avoit une taille giganteſque, & une force de corps prodigieuſe; ſes bras etoient inflexibles; & l'on eût plutôt ebranlé une montagne, que de les lui faire plier malgré lui: il avoit huit pieds de haut (c'eſt-à-dire environ ſix de nos pieds modernes); & il pouvoit lever, ſans s'incommoder, juſqu'à mille livres peſant. Il avoit le ton de voix terrible; par ſa force & par ſa valeur, il eût pu réſiſter ſeul à une armée entiere.*

XXVI.

TCHANG-LEANG, Miniſtre.

Le nom de ſa famille etoit *Tchang*, & ſon nom propre *Leang*; il fut nommé enſuite *Tſée-ſang*. Depuis le pere de ſon triſaïeul, tous ceux dont il deſcendoit avoient occupé les premieres places dans le miniſtere ſous les Rois de *Han*. Lorſque le Royaume de *Han* fut détruit par les *Tſin*, *Tchang-*

leang

» quefois du néceſſaire, & à ſouffrir les injures de l'air. Je
» n'ai point le deſir d'acquérir des richeſſes qui me ſeroient
» inutiles & qui pourroient me devenir très-préjudiciables.
» Je ſuis très-ſatisfait du genre de vie que je mene ici;
» pourquoi le changerois-je contre un autre pour lequel
» je ne me ſens aucun attrait? C'eſt pour ſervir l'Etat, me
» direz-vous, ou en aidant de mes conſeils ceux qui le gou-
» vernent, ou en rempliſſant moi-même quelque poſte impor-
» tant. Je ſais que tout particulier ſe doit à l'Etat; auſſi je n'ou-
» blie rien pour le ſervir ſuivant mes foibles talens. Je lui
» prépare, dans les Diſciples que je forme, des hommes
» ſavans, vertueux & attachés à leurs devoirs. En cela, je lui
» ſuis infiniment plus utile que je ne pourrois l'être dans toute
» autre poſition. Ainſi, Prince, ne penſez plus à moi; c'eſt
» une faveur que j'oſe eſpérer de la bonté dont vous voulez
» bien m'honorer ».

Yang-ſou ne fut point rebuté de cette réponſe; il revint pluſieurs fois à la charge, mais ce fut toujours inutilement. Le Philoſophe perſiſta toujours dans ſon refus; ce qui fit dire à l'Empereur, en préſence de toute ſa Cour: *Que tous ces prétendus Philoſophes etoient des orgueilleux, qui, pleins d'eux-mêmes, n'avoient que du mépris pour le reſte du genre humain; & quand je dis pour le reſte du genre humain*, ajouta-t-il, en adreſſant la parole à ſon fils, *je ne prétends pas vous excepter.* Tous ceux qui etoient preſens applaudirent; mais *Yang-ſou* n'en reſta que plus ferme dans ſa premiere réſolution. Il fit une derniere tentative auprès du Philoſophe, & lui ecrivit de ſa propre main à-peu-près en ces termes.

« On dit que le mépris que vous avez pour moi eſt une
» des principales raiſons qui vous empêche de venir à la Cour.
» Je ſerai perſuadé qu'on dit vrai, ſi vous perſiſtez à me refu-
» ſer ce que je vous demande. Venez, c'eſt le ſeul moyen
» que vous ayez de réparer mon honneur ».

leang, etoit encore fort jeune, hors d'etat par conséquent de rien entreprendre pour la défense de sa patrie; mais dès-lors il forma la résolution de la venger.

Il se retira avec trois cens domestiques, ou personnes attachées au service de sa famille. Peu après il perdit son frere, & ne voulut faire aucune dépense pour les frais de ses obseques. Il amassoit alors tout l'argent qu'il pouvoit, pour l'employer à ses desseins contre les *Tsin*.

Bientôt il fut en etat d'offrir une somme considérable à quiconque enleveroit, ou mettroit à mort le destructeur du Royaume de *Han*, que cinq de ses ancêtres avoient gouverné sous le nom de Ministres. Un homme qui se disoit d'un courage & d'une force extraordinaire, vint se présenter à lui. *Tchang-leang* lui fit faire une massue dont le poids etoit de cent vingt livres; c'etoit la seule arme qu'il avoit demandée.

Ainsi armé, le brave se rend dans l'endroit où le Roi de *Tsin* faisoit son séjour, pour y epier l'occasion. Il crut l'avoir trouvée, un jour qu'il vit le char du Roi, avec une suite assez peu nombreuse. Il s'avance avec intrépidité, & frappe sur le char d'une maniere si terrible, qu'il eût infailliblement ecrasé le Roi; mais c'etoit un char qui retournoit à vuide.

Tchang-leang voyant que son projet etoit manqué, & que les soupçons commençoient à s'elever contre lui, prit la fuite, & alla se cacher à *Hia-pi*, où il vécut confondu avec la plus vile populace. Un jour qu'il etoit à se promener le long des bords de la riviere, un vieillard, qui etoit sur le pont, laissa tomber dans l'eau un de ses souliers. *Tchang-leang* voyant son embarras, court après le soulier que le courant emportoit, & le rend au vieillard. Charmé de cet acte de générosité, le vieillard le remercie, & lui dit de revenir au même lieu dans cinq jours; qu'alors peut-être,

Cette lettre n'eut pas plus d'effet que celles qui l'avoient précédée. Le Philoſophe, content de ſon ſort, attaché à ſes etudes, à ſes Diſciples & au genre de vie qu'il menoit, ne fut pas la dupe des artifices qu'on employoit pour l'en arracher. Il ſe contenta de faire la réponſe ſuivante.

« On vous en a impoſé, Prince, quand on vous a dit que » j'avois du mépris pour vous; je ne mépriſe perſonne: mais, » dans la ſuppoſition qu'on vous eût dit vrai, je ne vois pas » comment votre honneur en pourroit être bleſſé. Si je mé- » priſois dans vous quelque choſe qui fût véritablement digne » de mépris, en cela, je donnerois des preuves de ma droi- » ture & de mon diſcernement : ſi, au contraire, je mépri- » ſois ce qui n'eſt point digne de mépris, je me rendrois » moi-même mépriſable par mon peu de diſcernement, ou » par mon aveugle prévention. De quelque maniere que ce » fût, vous n'en ſeriez pas moins ce que vous êtes: la gloire » ou la honte de mon mépris ne rejailliroit que ſur moi. Qu'im- » porte, après tout, à un grand Prince, qu'un ſimple particu- » lier penſe bien ou mal de lui? Ayez, Seigneur, un cœur droit » & ſincere, ne cherchez que le bien dans tout ce que vous » ferez, & ſoyez sûr qu'avec mon eſtime, vous aurez celle » de tout l'univers.

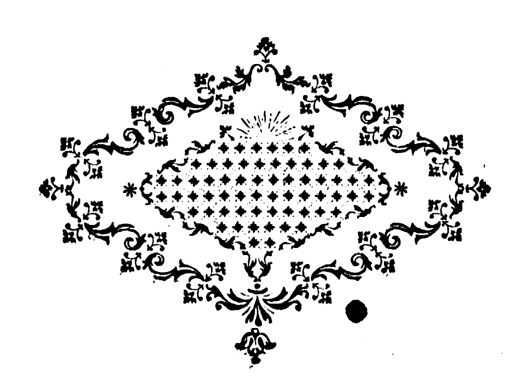
» Pour ce qui eſt de me rendre auprès de vous, je ne » ſaurois m'y réſoudre, & vous êtes trop raiſonnable pour » vouloir m'y forcer. J'oſe eſpérer de votre bonté que vous » me laiſſerez déſormais tranquille, & que vous ne penſerez » plus à un homme qui ne pourroit vous être d'aucune utilité là » où vous êtes, & qui peut former de bons ſujets à l'Etat, en » faiſant ce qu'il fait ».

Yang-ſou ne s'offenſa point de cette lettre; il n'en conçut que plus d'eſtime pour le Philoſophe & le laiſſa maître de ſes occupations & de ſon ſort, ainſi qu'il le ſouhaitoit.

il lui donneroit quelque chose qui pourroit lui servir dans l'exécution de ses projets.

Tchang-leang craignit d'abord d'avoir eté reconnu ; mais s'etant rassuré, & ayant pris toutes les précautions que la prudence exigeoit en pareil cas, il se rendit vers le milieu du cinquieme jour, dans l'endroit indiqué. Il y trouve le vieillard qui l'attendoit avec impatience, & qui lui dit en le voyant : *Vous m'avez fait trop attendre, pour que je vous donne si-tôt ce que je vous ai promis ; revenez dans cinq jours.* Ce délai ne fit que piquer davantage la curiosité de *Tchang-leang.* A peine le cinquieme jour commença à poindre, qu'il se mit en chemin pour aller chercher son vieillard. Il le trouva au rendez-vous, & n'obtint rien encore : *Pour exécuter les grands desseins que vous méditez*, lui dit le vieillard, *il faut plus de diligence que vous n'en montrez. Allez, je ne saurois vous donner encore ce que je vous ai promis : vous n'auriez pas dû me faire attendre ; revenez dans cinq jours. Qu'est-ce que tout cela*, disoit en lui-même *Tchang-leang? Cet homme sait-il que je veux me venger des* Tsin, *& que je roule continuellement dans ma tête le projet de les exterminer ? S'il le sait, d'où le sait-il, & comment peut-il l'avoir appris ? Il faut voir.* Dès minuit, il part, & se met en devoir de prévenir l'arrivée de son homme dans le lieu & au jour indiqué. Les premiers rayons du soleil commençoient à peine à se répandre, qu'il apperçut le vénérable vieillard venir à lui avec un air de satisfaction : *Votre docilité*, lui dit-il en l'abordant, *votre constance, & la diligence que vous montrez aujourd'hui, me prouvent ce que vous êtes capable de faire. Tenez, mon fils, voilà un livre dont je vous fais présent : lisez-le avec attention ; pesez-en toutes les paroles ; faites-en le sujet ordinaire de vos réflexions ; il vous apprendra le grand art d'aider les Souverains à bien gouverner leurs etats, & à dompter leurs ennemis.*

Ouang-toung (car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit, en joignant ſon nom propre à celui de ſa famille) continua à cultiver les Lettres & la Philoſophie, & à inſtruire quiconque ſe préſenteroit pour recevoir ſes leçons. Il eut plus de mille Diſciples, parmi leſquels on compte les plus fameux Mandarins de ſon ſiecle, tels que *Toung-tchang*, *Tcheng-yuen*, *Fang-hiuen-ling*, *Tou-jou-mei*, *Ouang-kouei* & *Ouei-tcheng*. C'eſt en faveur de tous ces grands hommes qu'il compoſa les excellens Ouvrages *Yuen-king* & *Tchoung-choue*. C'eſt encore pour eux qu'il commenta les *King* & qu'il accompagna ſes Commentaires de ces notes ſavantes & lumineuſes qui en facilitent l'intelligence.



Tchang-leang prit le livre, l'etudia, & se mit en etat de devenir le principal artisan de la fortune de *Han-kao-tsou*. C'est à ses conseils, c'est à sa valeur que *Lieou-pang* est en partie redevable de tout ce qu'il a fait de grand, en fondant une des plus glorieuses Dynasties qui aient occupé le trône Chinois. *Tchang-leang*, dans son cabinet, lui traçoit toute sa conduite; à la tête des armées, il battoit ses ennemis. Ministre habile, grand Général, il montra dans l'un & l'autre genre la plus grande capacité; & cette capacité, il la puisa, dit l'Historien, dans le fameux livre que lui donna *Hoang-ché-koung* (c'etoit le nom du vieillard).

Tchang-leang, après s'être bien rempli de toutes les maximes de *Hoang-ché-koung*, se crut en etat de faire de nouvelles entreprises. Il ramassa tous les mécontens, ceux du moins qui, déplorant comme lui les malheurs arrivés à sa patrie, n'attendoient que l'occasion de la venger. Il se mit à leur tête, & se rendit à l'armée de *Lieou-pang*, pour lui offrir ses services & les leurs. Il devint bientôt le conseil & l'homme de confiance de son Général; & si *Lieou-pang* parvint enfin à l'Empire, ce fut lui qui l'y conduisit, pour ainsi dire, par la main. Le trait que je vais rapporter en servira de preuve, & fera connoître en même temps de quoi *Tchang-leang* pouvoit être capable.

Intimidé par tant de batailles qu'il avoit perdues en combattant contre *Hiang-yu*, & craignant de tout perdre pour vouloir tout gagner, *Lieou-pang* avoit résolu d'eviter la rencontre de son ennemi, de lui céder la place, & de se retirer dans le *Sée-tchouen*, où il comptoit vivre en simple Roi de *Han*, après avoir augmenté ses Etats de tous les pays qui lui etoient actuellement soumis. Ce n'etoit pas là l'idée de *Tchang-leang*. Au chemin que prenoit *Hiang-yu* pour venir les attaquer, & par la disposition des deux armées, il comprit que tout etoit

favorable à *Lieou-pang*. Il vit d'un coup d'œil qu'en laissant avancer *Hiang-yu* jusqu'où il vouloit l'amener, ce Prince etoit perdu sans ressource: il exposa s s vues à *Lieou-pang*, & fit tous les efforts imaginables pour l'engager à tenir bon encore quelque temps ; mais ce fut en vain : *Lieou-pang* qui avoit pris son parti, s'obstinoit à vouloir décamper: *Du moins*, lui dit *Tchang-leang, envoyons en avant pour nous assurer des chemins ; de celui sur-tout qui est sur le côté de la montagne, le long du* Kiang ; *nous partirons après, si vous le voulez.* Lieou-pang *consentit à ce délai ; &* Tchang-leang, *au lieu d'envoyer quelques corps de troupes, pour s'assurer des chemins, comme il le disoit, en envoya pour les rompre, & pour brûler les pieux & branches d'arbres, dont etoit construit le chemin sur la montagne, le long du* Kiang, *dans l'espace de quatre cens lys, ou de quarante de nos lieues.* Deux ou trois jours après, quand il vit que ses ordres devoient avoir eté exécutés, il dit à son Général : *Allez à présent dans le* Sée-tchouen, *si vous le pouvez ; mais comme la chose vous est impossible, parce que le chemin de la montagne n'est plus, l'Empire est à vous.*

En effet, *Hiang-yu* fit la fausse démarche que *Tchang-leang* avoit prévue, fut battu, mis en déroute, & se coupa la gorge de désespoir ; ce qui laissa *Lieou-pang* seul maître de tout.

Devenu Empereur, *Lieou-pang* continua à honorer de sa confiance & de sa familiarité ceux qui l'avoient aidé à monter sur le trône ; mais il distingua toujours *Tchang-leang*. Convaincu de son attachement à sa personne, de son zele pour le bien de l'Empire, de son désintéressement, de son amour pour le peuple, & de son talent pour le gouverner ; il n'entreprit rien d'un peu considérable que par ses conseils. Il y eut cependant une occasion où il voulut agir malgré ses représentations ; mais la fermeté de *Tchang-leang*, & l'ascendant que la justice,



TSIN-CHÉ-HOANG-TY. Incendiaire des Livres.

la vérité & la vertu ont toujours ſur les grands cœurs, fit plier le Souverain ſous la volonté du Miniſtre fidele & vertueux. Il s'agiſſoit du Prince héritier préſomptif de la Couronne, à qui l'Empereur vouloit ſubſtituer un autre de ſes fils, qu'il avoit eu d'une Concubine. *Tchang-leang*, après avoir employé inutilement tout le crédit qu'il pouvoit avoir ſur l'eſprit de ſon maître, s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit. Il appella ſecrétement quatre perſonnages illuſtres, qui avoient refuſé auparavant de ſe rendre à la Cour, pour y occuper les premieres charges, & les pria, puiſqu'ils etoient réputés dans tout l'Empire pour être des Sages du premier ordre, de vouloir bien lui donner des preuves de leur ſageſſe, en entrant dans ſes vues pour l'intérêt des peuples & la gloire de ſon Souverain: *L'Empereur*, leur dit-il, *veut exclure du trône le Prince héritier; c'eſt l'amour qu'il a pour une de ſes femmes du ſecond ordre, & les vives inſtances de cette femme, qui lui ont fait prendre cette réſolution. Il faut que vous acceptiez l'emploi que je vous donne dès-à-préſent, de Gouverneurs du Prince héritier. Allez chaque jour lui donner dans ſon appartement des leçons ſur l'art de régner: affectez de vous montrer, afin que l'Empereur en ſoit bientôt inſtruit: je me charge du reſte.* Les Sages comprirent l'intention du Miniſtre & s'y conformerent exactement.

Ils n'eurent pas été trois fois chez le Prince héritier, qu'on dit à l'Empereur que les quatre fameux Vieillards qui avoient fait tant de difficulté, quand il les avoit invités à venir auprès de ſa perſonne, pour l'aider de leurs lumieres & de leurs conſeils, etoient venus d'eux-mêmes, quand on ne penſoit plus à eux, & ne dédaignoient pas de paſſer chaque jour un temps très-conſidérable auprès de ſon fils.

L'Empereur fut curieux de voir des hommes qui paſſoient déja pour Sages du temps des *Tcheou*; il voulut les interroger

XLIX.

Histoire de TSIN-CHÉ-HOANG-TI, Empereur, Incendiaire des Livres (*).

On a remarqué en Chine, comme ailleurs, que parmi les hommes extraordinaires, ceux qui doivent leur naissance à un crime, ou qui ne sont pas le fruit d'un légitime mariage, se distinguoient presque toujours par l'héroïsme de leurs vertus, ou par l'excès de leurs vices. Si cette remarque a besoin d'être confirmée par quelque exemple frappant, on peut choisir, parmi cent autres, celui du trop célebre *Tsin-ché-hoang-ti*, le plus terrible de tous les fléaux que la Littérature ait jamais eprouvés.

Ce Prince, réputé fils de *Tchoang-siang-ouang*, Roi de *Tsin*, etoit réellement fils d'un nommé *Liu-pou-ouei*, riche marchand du Royaume de *Tchao*, & d'une fille que ce même marchand avoit achetée, non pour en faire sa légitime epouse, mais pour être sa concubine.

Cette généalogie mérite, par sa singularité, d'être rapportée. Mais, auparavant, je dois donner, en peu de mots, l'idée de l'etat où la Chine se trouvoit réduite, dans le temps que vint au monde celui qui devoit achever de la désoler en la subjuguant. J'abrégerai l'ennui, en ne disant que ce que je croirai nécessaire.

Sur la fin des *Tcheou*, lorsque les Princes de cette Race s'etoient laissés amollir par le luxe, ou abrutir par la débauche,

(*) Les quatre morceaux qui suivent, envoyés en 1772, semblent avoir été faits sur un autre plan que les précédens; ce sont des Vies plutôt que des Portraits: raison de plus pour les placer selon l'ordre des envois. On a même laissé à celui qui regarde *Tsin-ché-hoang-ti* le titre d'Histoire que l'Auteur lui a donné.

lui-même, & se transporta dans l'appartement de son fils. Il les trouva qui etoient en conférence: *Vous n'avez pas voulu venir à moi*, leur dit ce bon Prince, en entrant, *je viens à vous.*

Seigneur, lui répondit un d'entr'eux, *si nous ne nous sommes pas rendus à vos invitations, c'est parce que nous voyons bien que nous eussions eté des hommes inutiles auprès de vous. Nourri dans le tumulte des armes, vous ne devez naturellement vous plaire qu'avec des guerriers, & nous ne sommes point tels: d'ailleurs, votre plan de gouvernement & de conduite etoit déja pris, & vous ne l'eussiez pas réformé pour nous faire plaisir. Qu'eussions-nous fait autre chose que vous inquiéter, & vous être à charge par des représentations réitérées, auxquelles vous n'auriez point eu d'egard? Il n'en est pas ainsi de votre fils: il est dans l'âge où on peut le former; & si tout ce que votre Ministre, qui le connoît mieux que nous ne pouvons le faire encore, nous a dit de lui est vrai, comme nous n'en doutons point, il est tout propre à faire revivre les heureux temps de* Yao, *de* Chun, *de* Yu, *de* Tcheng-tang, *& de* Ouen-ouang. *Pourquoi n'emploierions-nous pas le peu qui nous reste encore de vie, pour concourir de notre mieux à cet important objet?*

Mon fils est heureux, répondit l'Empereur, *puisque des Sages tels que vous veulent bien concourir à le former. Continuez lui vos soins, & n'oubliez rien pour le rendre digne de la place qu'il doit occuper; je m'en décharge sur vous.* Après ces mots, il sort, va chez sa Concubine bien aimée, & lui dit en l'abordant: *Je viens, Madame, vous annoncer une nouvelle qui ne vous fera pas plaisir: renoncez à vouloir être la mere d'un Empereur; le Prince héritier a déja des aîles; les Sages se rendent auprès de lui, ils l'instruisent; & il les ecoute avec plaisir: il est inutile de penser à lui ôter son titre; cela ne se peut; n'y pensez plus vous-même, & sur-tout ne m'en parlez jamais.*

l'Empire n'etoit plus qu'un corps informe, dont les membres vouloient faire, chacun à part, la fonction du chef. Sept Royaumes, indépendans l'un de l'autre, s'etoient formés dans son sein, qu'ils déchiroient, en se déchirant entre eux par des guerres cruelles. Les deux Souverainetés, des *Tcheou* à l'Orient, & des *Tcheou* à l'Occident, etoient proprement & exclusivement ce qu'on appelloit alors l'Empire. Mais cet Empire, ainsi divisé, ainsi démembré, loin de donner des loix à ceux qu'on nommoit encore ses vassaux, en recevoit lui-même de ces vassaux trop puissans; trop heureux qu'on ne le dépouillât pas du titre stérile, dans lequel seul consistoit sa prétendue prééminence sur les autres Etats.

De ces neuf Souverains, le plus puissant etoit, sans contredit, le Roi de *Tsin*. Ses possessions consistoient en ce qui constitue aujourd'hui la Province de *Chen-si*, en y ajoutant quelque chose de celles du *Chan-si*, du *Hou-koang* & du *Sec-tchouen*. *Le Royaume de* Tsin, dit un Historien, *occupoit, en etendue, la cinquieme partie de la Chine, & le nombre de ses habitans etoit, à-peu-près, un dixieme du total des hommes qu'elle renfermoit.*

Après le Roi de *Tsin* venoit celui de *Tchou*, dont les Etats etoient dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Hou-koang*. Les Rois de *Yen*, de *Ouei*, de *Tchao*, de *Han* & de *Tsi*, occupoient le *Tché-li*, le *Chan-tong*, le *Chan-si*, & les autres Provinces qui n'etoient pas immédiatement sous la domination des restes languissans de la Dynastie des *Tcheou*, lesquels, pour arriver plutôt au terme de leur destruction totale, avoient eu, ainsi que je l'ai dit plus haut, la fausse politique de se diviser entre eux.

Dans les guerres que, sous le plus léger prétexte, les Souverains de ces différens Royaumes se faisoient souvent les uns aux autres, le plus fort opprimoit le plus foible; & celui-ci,

Tchang-leang continua à jouir de tout ſon crédit, & n'en abuſa jamais. Il s'en ſervit au contraire pour avancer les Sages, & pour placer tous ceux qui avoient quelque mérite, ſuivant la meſure de leurs talens. C'eſt à ſa perſuaſion que le nouvel Empereur rétablit les anciennes Etudes, que les *Tſin* avoient abolies; que l'illuſtre *Han-ſin*, qui, de ſimple ſoldat etoit parvenu, par ſes belles actions, aux premieres charges de la Milice, & à commander les armées en qualité de Généraliſſime, fut elevé à la dignité de Prince, ſous le titre de *Ouang;* & que *Young-tché* fut honoré du titre de *Heou.* C'eſt encore par ſes conſeils & à ſa perſuaſion que les ſix Royaumes qui partageoient l'Empire, & qui l'avoient ſi ſouvent déchiré par leurs guerres cruelles, furent entiérement abolis & réduits au rang de ſimples Provinces. C'eſt enfin par ſes conſeils que le peuple fut délivré de tous les impôts extraordinaires dont les *Tſin* l'avoient ſurchargé, & qu'il commença à jouir tranquillement du fruit de ſes travaux.

En récompenſe de tout ce qu'il avoit fait pour le bien de l'Etat, l'Empereur lui avoit déja donné la Principauté de *Lieou.* A ce premier bienfait, il voulut en ajouter un ſecond, en lui donnant ſur trente mille familles tous les droits de Souverain; mais le déſintéreſſement de *Tchang-leang* ne lui permit pas de profiter de la bonne volonté de ſon maître: *Je ſuis déja trop récompenſé*, lui dit-il, *du rang de Prince auquel vous avez bien voulu m'elever; je n'en méritois pas tant: je vous ai ſervi du mieux qu'il m'a eté poſſible; &, en vous ſervant, j'ai ſervi l'Etat, & fait mon devoir. Je puis ajouter que j'ai ſuivi mon inclination, en m'attachant à votre perſonne. La confiance dont vous n'avez ceſſé de m'honorer juſqu'ici, eſt la ſeule récompenſe à laquelle j'oſois prétendre; toutes les autres ſont egalement au-deſſus & au-deſſous de moi. Gratifiez-en ceux de vos anciens Officiers qui ont expoſé ſi ſouvent leur vie pour*

celui-ci, pour n'être pas entiérement dépouillé, se dépouilloit lui-même en partie, & achetoit la paix, en cédant à son vainqueur, ou quelques-unes de ses villes, ou quelques terres qui etoient le plus à sa bienséance.

Le dernier traité qui s'etoit conclu entre les Rois de *Tsin*, & de *Tchao*, etoit à-peu-près dans ce genre; mais, pour se prémunir contre l'infraction, ces deux Princes, en preuve de leur bonne foi, s'étoient donné mutuellement des otages. Le Roi de *Tsin* avoit envoyé, à la Cour de *Tchao*, un de ses petits-fils, nommé *Y-jin*, jeune Prince, dont l'esprit & le caractere faisoient augurer qu'il s'eleveroit un jour à quelque chose de grand, pour peu que la fortune concourût à son elévation. Par son affabilité, par ses manieres douces & insinuantes, *Y-jin*, dans cette Cour etrangere, trouva le secret de se faire aimer.

Le marchand *Liu-pou-ouei*, qui eut occasion de le voir, en lui vendant quelques meubles, ou quelques bijoux (car il y a apparence que c'etoit là l'objet de son commerce) fonda sur lui les plus magnifiques espérances. Il crut qu'en lui frayant quelque sentier vers le trône, ou par ses conseils, ou avec son argent, il en retireroit pour lui-même, un profit d'une toute autre nature que celui qu'il pouvoit espérer de son industrie, dans l'exercice ordinaire de sa profession. Plein de cette magnifique idée, il s'insinua auprès du jeune Prince, en portant souvent chez lui des choses rares, & propres à exciter sa curiosité; & quand il en fut assez connu pour pouvoir lui parler librement & sans témoin, il lui dit: « Seigneur, le Roi » de *Tsin*, votre aïeul, est déja parvenu à un âge fort avancé; » le Prince héritier (1), son fils, & votre pere, a une vingtaine » d'enfans de ses différentes femmes. Vous êtes du nombre;

(1) *Prince héritier* est le nom qu'on donne à celui des fils de l'Empereur qui est désigné pour lui succéder.

vous, & laissez-moi jouir tranquillement auprès de votre personne des douceurs de l'amitié; ce sont les seules que j'ambitionne.

Il paroît que *Tchang-leang* parloit sincérement, en s'exprimant ainsi; car après la mort de son maître, il quitta la Cour, s'exila volontairement, & ne voulut plus s'occuper des affaires du gouvernement. Dans ce nouveau genre de vie, il lui falloit quelque occupation qui fût digne de lui. Il crut l'avoir trouvée, en s'attachant à un homme qui passoit pour avoir une sagesse consommée, & qui s'appelloit *Tché-soung-tsée.* Ce Philosophe avoit, dit-on, le secret admirable de vivre sans manger, ce qui s'appelle en Chinois, *Pi-kou-tao-yn.* Ce secret consiste à se nourrir d'air, en respirant d'une certaine maniere. *Tchang-leang* se fit son disciple, & eut la foiblesse de s'exercer sérieusement à se faire un aliment de sa propre respiration.

Il en etoit aux premiers essais, quand l'Impératrice *Lu-heou*, qui régnoit à la place de son fils, en fut instruite. La considération qu'elle avoit pour un homme qui avoit eté le compagnon, le Ministre & l'ami du grand *Kao-tsou*, l'engagea à lui défendre d'exécuter son projet insensé: *Notre vie*, lui dit-elle, *passe comme une ombre; pourquoi se la rendre amere, en s'imposant des loix contraires à celles de la nature? Quand vous avez renoncé à la Cour, je ne m'y suis point opposée; je vous ai laissé le maître de suivre votre inclination; mais à présent que vous voulez renoncer à vivre, j'use de toute mon autorité pour m'y opposer. Vivez, je vous l'ordonne; & puisque pour vivre il faut manger, faites comme les autres hommes, mangez.*

Tchang-leang obéit, & vécut encore huit ans. Il ordonna, en mourant, qu'on mettroit dans son cercueil le fameux livre qui lui avoit eté donné par le vénérable vieillard *Hoang-ché-koung*. Ce livre, qu'il n'avoit communiqué à personne, de son vivant, fut trouvé, plus de cinq cens ans après sa mort, par un voleur qui, en fouillant dans les tombeaux, découvrit

» mais l'ordre de la naiſſance ne vous place qu'environ au
» milieu d'eux tous : pouvez-vous eſpérer raiſonnablement que
» vous aurez la préférence ſur tous vos freres pour la ſucceſſion
» au trône ? Vous ne devez pas vous en flatter. Vous avez,
» perſonne n'en doute, & j'en ſuis même plus convaincu que
» qui que ce ſoit, vous avez toutes les qualités qu'il faut pour
» faire un grand Roi ; mais quand le temps en ſera venu, votre
» pere en jugera-t-il ainſi, pour faire tomber ſur vous un choix
» qu'il peut faire tomber ſur tant d'autres, ſans vous faire
» tort ?

» J'ai imaginé un expédient qui m'a paru tout propre à
» vous aſſurer ce que votre naiſſance, poſtérieure à celle de
» près de dix de vos freres, ſemble vous avoir refuſé. Juſqu'à
» préſent, votre pere n'a eu de fils que de ſes concubines :
» devenez le fils de la légitime epouſe, & vous régnerez. Vous
» n'ignorez pas que cette Princeſſe, quoique tendrement chérie
» de votre pere, ſon epoux, ne lui a point encore donné d'en-
» fant, pour continuer la légitime ſucceſſion. Son cœur eſt
» noyé dans l'amertume & pénétré de la plus vive douleur, à
» la vue de tant de rivales qu'elle croit être en droit d'inſulter
» à ſa ſtérilité. Elle ne ſoupire qu'après l'heureux moment qui
» la rendroit mere d'un fils ; mais on croit être fondé à dire
» que ce moment n'arrivera jamais. Mon deſſein ſeroit de faire
» enſorte qu'elle vous adoptât. Je connois particuliérement
» pluſieurs perſonnes attachées au ſervice de ſa ſœur : en les
» employant à propos, je puis me flatter d'un heureux ſuccès.
» Voici comment je compte m'y prendre. J'ai conſacré mille
» onces d'argent, dont la moitié ſera employée à acheter des
» bijoux rares, pour être offerts, en votre nom, à la Princeſſe,
» & l'autre moitié ſera diſtribuée aux perſonnes de ſa ſuite, ou
» à celles qui ont le plus de part à ſa confiance. J'irai moi-
» même à la Cour ; je me préſenterai à la ſœur de la Princeſſe,

ce trésor, plus précieux mille fois que l'or & l'argent qu'il cherchoit.

A la tête du livre etoient les paroles suivantes: *Si vous n'êtes pas un Sage du premier ordre, ou homme de la nature, pour ainsi dire, des Esprits, gardez-vous bien de lire ce qui suit, dans le dessein d'en faire usage, ou de le publier: si vous êtes un Sage, lisez hardiment; mais que ce ne soit pas sans fruit. Si vous négligez ce conseil, vous vous préparerez à coup sûr les plus cuisans chagrins.* Sans être tel qu'on l'exige, & sans me croire du nombre des Sages, j'ai osé me procurer ce livre, & j'ai eu la hardiesse de le lire, parce qu'il est fort court; il ne contient que mille trois cent six caracteres, qui composent en tout six Chapitres, dont voici les titres.

Chapitre premier. Il faut fouiller jusques dans l'origine & le vrai principe de tout.

Chap. II. Il faut avoir une doctrine fondée sur le vrai, reconnu pour tel.

Chap. III. Il faut connoître le cœur de l'homme & s'assurer de ses intentions.

Chap. IV. Il faut tenir à la vertu par la racine, & au savoir par le sommet.

Chap. V. Il faut que la justice soit la regle universelle des actions.

Chap. VI. Il faut faire consister la tranquillité publique dans l'accomplissement des devoirs réciproques de la société.

Sous ces différens titres, on a mis le précis de la doctrine Chinoise sur le grand art de régner sur soi & sur les autres. On ne sauroit dire plus de choses en moins de mots, puisque, tant le texte que le commentaire, vont à peine, l'un joint à l'autre, à soixante-dix pages d'impression. Je crois que ce petit Ouvrage est plus fait pour être médité que pour être lu; & il me paroît que certaines maximes de politique qui y sont répandues, ne sont

» comme un marchand du Royaume de *Tchao* que vous lui
» adressez, pour qu'elle ait la bonté d'offrir en votre nom,
» à sa sœur, les bijoux que je lui remettrai de votre part, en
» lui témoignant ma surprise de ce que n'ayant pas l'honneur
» d'être son fils, vous l'aimez & la respectez comme si elle
» etoit votre propre mere. J'ajouterai que sans cesse vous
» faites l'eloge de ses vertus & de ses belles qualités, &
» qu'en conséquence elle est un objet d'estime & de vénération
» pour tout le pays de *Tchao*, dont vous savez qu'elle est
» originaire. Je distribuerai de l'argent pour que plusieurs
» bouches luf répetent souvent les mêmes paroles. Je serai
» bien peu fortuné, ou bien mal-adroit, si je ne lui fais naître
» l'envie de vous adopter pour son fils ».

Y-jin approuva le projet du marchand, & le laissa libre pour l'exécution, l'assurant qu'il ratifieroit tout, & qu'il ne seroit point ingrat du service important qu'il lui rendroit, ou qu'il prétendoit lui rendre.

Ayant le consentement du Prince, *Liu-pou-ouei* partit pour le pays de *Tsin*. Il s'y conduisit avec tant de prudence & de dextérité, que non-seulement il remplit son objet principal, avec tout le succès possible, mais qu'il s'acquit l'estime de tous ceux avec qui il eut à traiter. Le vieux Roi, *Tchao-siang-ouang*, grand-pere d'*Y-jin*, voulut le voir & l'entretenir; il lui fit mille questions sur le jeune Prince son petit-fils, sur le Royaume de *Tchao*, sur la maniere dont on y vivoit, & sur quantité d'autres choses qu'il savoit déja, mais qu'il fut bien aise d'entendre encore de la bouche de cet etranger. Le Prince héritier, & *Hoa-yang*, sa légitime epouse, ne furent pas les moins empressés à faire parler *Liu-pou-ouei*. Celui-ci parla avec tant d'agrément, & sut si bien faire valoir tout ce qu'il disoit, qu'on le regarda dès-lors, comme un homme sur lequel on pouvoit, en toute sûreté, se décharger du soin de

pas faites pour le grand nombre, qui en abuferoit peut-être, parce qu'il ne les prendroit pas dans leur vrai fens. Ainfi, l'avis qui eft à la tête n'eft pas inutile; & s'il eft de *Tchang-léang*, comme on l'affure, il fuffiroit feul pour faire fon eloge. Ce Philofophe, alternativement folitaire, homme d'etat & guerrier, mourut la huitieme année de l'ufurpation de *Lu-heou*, c'eft-à-dire, l'an cent quatre-vingt avant J. C. Après fa mort, on lui donna le titre de *Ouen-tcheng-heou*, ce qui veut dire, *Prince qui poffédoit la perfection de l'eloquence.*

Les Hiftoriens lui reprochent comme une foibleffe, de s'être fait de la Secte des *Tao;* comme un crime d'avoir eté des premiers à fecouer le joug des *Tfin*, & comme une lâcheté de n'avoir pas péri, plutôt que de laiffer, comme il fit, l'Impératrice *Lu-heou* ufurper l'Empire fur fon fils.

Les Sectaires, qui l'ont mis au rang de leurs Immortels, le juftifient fans peine fur ces trois articles. On comprend aifément ce qu'ils peuvent dire fur le premier. Pour ce qui eft du fecond, ils conviennent que les *Tfin* etoient encore maîtres de l'Empire, quand *Tchang-leang* prit les armes; mais ils ajoutent que, quoique maîtres de l'Empire, les *Tfin* ne pouvoient pas détruire, fans raifon, comme ils le firent, le Royaume de *Han;* & que le Souverain de ce Royaume etant Seigneur immédiat de *Tchang-leang*, celui-ci s'etoit conduit en fujet fidele, en prenant les armes, pour foutenir les intérêts de fon maître contre des ufurpateurs injuftes, &c. Ils difent fur le troifieme article, que la crainte d'occafionner une guerre civile, fit que *Tchang-leang* abandonna la Cour, plutôt que d'être obligé d'y vivre, ou comme Chef de parti contre *Lu-heou*, ou comme Miniftre fous cette ambitieufe femme. Ils ajoutent que la conduite de *Tchang-leang*, dans ces circonftances critiques, mérite les plus grands eloges, &c.

Pour moi, je crois que fi *Tchang-leang* n'avoit pas eu la

veiller ſur la conduite du jeune Prince, tant qu'il reſteroit en otage à la Cour de *Tchao*. On lui donna, pour cela, un titre, qui, en l'elevant au-deſſus de ſa condition, lui donnoit en même temps ſur *Y-jin*, une autorité ſuffiſante pour s'en faire reſpecter ; & la Princeſſe *Hoa-yang*, qui, du conſentement de ſon epoux, venoit d'adopter *Y-jin* pour ſon fils, voulut que dans l'ecrit qu'elle lui envoya, pour conſtater l'authenticité de ſon adoption (2), on ajoutât ces propres paroles: *En vous adoptant pour mon fils, je vous donne* Liu-pou-ouei *pour maître.*

Muni du certificat de ſon zele, *Liu-pou-ouei* ſe hâta de retourner à *Han-tan* (3) pour annoncer ſon ſuccès. Il remit au jeune Prince l'ecrit dont il etoit chargé pour lui, de la part de la Princeſſe *Hoa-yang*, & lui rendit un compte exact de tout ce qui s'etoit fait à ſon occaſion. *Y-jin* lui donna dès-lors toute ſa confiance, & n'entreprit déſormais plus rien qu'il ne l'eût auparavant conſulté. Il voulut qu'il logeât, lui & toute ſa famille, dans quelque endroit peu eloigné de ſon palais, afin qu'ils fuſſent libres l'un & l'autre de ſe viſiter mutuellement, ſans que cela parût trop au dehors; car dans cette Cour etrangere, *Y-jin* avoit de grands ménagemens à garder, pour ne pas donner lieu à la défiance & aux ſoupçons.

C'etoit déja beaucoup pour l'ambition de *Liu-pou-ouei* ; mais il porta ſes vuës plus haut, & forma le hardi projet de donner au Royaume de *Tſin* un Roi qui fût de ſon ſang, du moins il en voulut faire la tentative. Il ne s'aviſa pas pour cela de lever des troupes, de tramer des cabales & des révoltes,

(2) Les adoptions ont eu lieu en Chine de temps immémorial; les fils adoptifs entrent dans tous les droits des fils légitimes, quand l'adoption s'eſt faite avec la ſolemnité requiſe.

(3) *Han-tan* etoit la capitale du Royaume de *Tchao*, où le Prince *Y-jin* etoit en otage : elle etoit dans le diſtrict de la Province de *Pé-tché-li*.

foiblesse d'embrasser le genre de vie de ceux de la Secte des *Tao*, les Lettrés ne l'eussent pas jugé si rigoureusement sur le reste.

XXVII.

HAN-OUEN-TI, Empereur.

Il etoit fils du grand *Kao-tsou*, & d'une de ses femmes du second ordre, nommée *Po-ki*. Dès qu'il fut en âge, l'Empereur, son pere, le fit Prince de *Tay*, & l'envoya gouverner par lui-même son petit Etat. Le jeune Prince se montra digne du poste qui lui avoit eté confié : il ecoutoit les Sages, & ne faisoit rien que par leurs conseils.

Hoei-ti, son frere, étant mort sans enfans, il devoit, selon les loix, être son successeur; mais l'Impératrice *Lu-heou* s'empara de l'autorité, & gouverna en Souveraine. Après la mort de cette Princesse, les Grands elurent, d'une commune voix, le Prince de *Tay*.

En montant sur le trône Impérial, *Ouen-ti* choisit pour ses Ministres, *Tcheou-po*, *Koan-yn* & *Tcheng-ping*; & les autres emplois, charges & dignités, il ne les donna qu'à des personnages qui en etoient dignes par leurs vertus ou leur capacité.

Il etoit naturellement ennemi du luxe, qu'il regardoit comme la source de la plupart des malheurs de l'Empire : il fit des loix pour le réprimer. Il etoit né compatissant. Il abrogea certaines loix pénales, où il ne voyoit d'autre usage que celui de tourmenter inutilement les criminels. Il recevoit toutes les remontrances qu'on lui faisoit, sur-tout lorsqu'elles avoient pour objet le soulagement ou l'utilité du peuple. Vertueux par principe, attentif sur lui-même, humble dans ses manieres, modeste dans ses habits, il etoit sur-tout réservé dans ses paroles.

ni de se mettre à la tête de quelque parti ; il s'y prit plus simplement, à n'en juger que par les apparences, plus sourdement, mais plus sûrement.

Il se transporta chez le plus accrédité Andrapodocapele qu'il y eût alors à *Han-tan*, & lui demanda une fille, qui eût tout-à-la-fois de la jeunesse, de la beauté, de l'esprit & des talens, ajoutant qu'il lui en donneroit tout le prix qu'il exigeroit, pourvu qu'il fût sûr de n'être pas trompé. L'Andrapodocapele lui en fit voir une, qu'il lui assura être exactement telle qu'il la souhaitoit. *Liu-pou-ouei* en fut satisfait, l'emmena dans sa maison, & la mit au nombre de ses femmes. Il en fit pendant quelque temps sa femme de prédilection, la traita avec tous les egards possibles, & quand il fut sûr qu'elle etoit enceinte, il lui dit qu'une personne de son mérite & de de sa beauté, n'etoit pas faite pour être la simple concubine d'un marchand parvenu, tel qu'il etoit lui-même ; que son dessein etoit de faire ensorte qu'elle fût un jour Reine, ou tout au moins la mere d'un Roi, si l'enfant qu'elle portoit dans son sein etoit un garçon ; mais qu'il falloit pour cela qu'elle entrât dans ses vues, & n'oubliât rien pour se faire aimer de *Y-jin*, lorsque ce jeune Prince la verroit pour la premiere fois : *Y-jin*, ajouta-t-il, *est reconnu pour légitime successeur du trône de* Tsin : *si vous devenez son epouse, vous serez un jour Reine, & l'enfant que vous portez dans le sein, si c'est un garçon, passant pour être le fils de* Y-jin, *succédera à son prétendu pere & sera Roi. Vous comprenez que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doit jamais être su de qui que ce soit au monde. Votre honneur, votre intérêt, & peut-être votre vie & la mienne, dépendent de votre secret.*

La jeune personne, qui avoit beaucoup d'esprit, ne demanda pas de plus longues explications ; elle comprit parfaitement toute l'etendue & l'importance du rôle qu'elle devoit jouer,

Quoiqu'il se fût donné d'excellens Ministres, il ne se crut pas pour cela dispensé de gouverner par lui-même. Il vouloit être instruit de tout. Il avoit chaque jour des heures réglées, pour conférer sur les affaires importantes avec ceux qui etoient en place, & il ne trouvoit jamais mauvais qu'on fût d'un avis opposé au sien. Il laissoit à chacun la liberté de dire ses raisons & de les faire valoir.

Dans les temps de sécheresse, ou d'inondation, & dans toutes les calamités publiques, il vouloit qu'on l'avertît de ses fautes, auxquelles seules, disoit-il, il falloit attribuer les malheurs de l'Etat. Quoiqu'il ne fût ni Guerrier ni Lettré, on vit les Lettres commencer à fleurir sous son regne, & les armes de l'Empire triompher de tous ceux qui les avoient provoquées. Plus d'une fois les Tartares furent repoussés bien avant dans leurs terres; & les pertes qu'on leur fit essuyer, mirent un frein à leur inquiétude & à leur témérité. C'est sous ce sage Empereur que l'auguste cérémonie du labourage de la terre fut rétablie; & qu'après une interruption de bien des siecles, on vit reparoître le Fils du Ciel, à la queue d'une charrue, tracer lui-même un sillon, & y semer les grains qui sont destinés à la nourriture de l'homme. C'est encore sous lui qu'on trouva l'art de faire du papier; que la monnoie de cuivre, qui ne se fabriquoit auparavant que dans l'enceinte du Palais, sous la direction des Officiers particuliers nommés par l'Etat, se fabriqua indifféremment par-tout, & devint par-là plus commune. C'est sous lui enfin que s'introduisit l'usage de donner un nom particulier aux années du regne; usage qui a persévéré sans interruption jusqu'à nos jours. Cette dénomination se fit la seizieme année de son regne, c'est-à-dire, l'an avant J. C. 164; & l'on compta, non, comme on auroit dû le faire, la seizieme année de l'Empire de *Ouen-ti*, mais la premiere année de *Heou*, qui est le nom qu'il adopta.

& aſſura *Liu-pou-ouei* que, dans quelque etat qu'elle pût ſe trouver dans la ſuite, elle n'oublieroit jamais ce qu'elle lui avoit eté & ce qu'elle lui devoit ; qu'il n'avoit qu'à faire tout ce qu'il jugeroit à propos, qu'elle le ſeconderoit de ſon mieux, dès qu'elle ſauroit ſes intentions.

Quelques jours après, *Y-jin* etant allé, ſelon ſa coutume, dans la maiſon de *Liu-pou-ouei*, y vit, comme par un effet du hazard, celle qu'on deſiroit qu'il vît. Il en fut frappé, & demanda qui elle etoit. C'eſt, lui répondit froidement *Liu-pou-ouei*, une jeune eſclave qui partagera bientôt mon lit. Je l'ai achetée fort cher, parce qu'elle a une foule de talens qui la rendent une très-aimable perſonne. *Y-jin* le pria de la lui céder. *Liu-pou-ouei* refuſa, & fit ſemblant de ſe fâcher; rien ne fut conclu pour cette fois ; mais le Prince revint ſi ſouvent à la charge, que *Liu-pou-ouei*, comme s'il avoit eté vaincu par ſes importunités, lui dit enfin : *Je vois bien, Seigneur, qu'il faut abſolument vous ſatisfaire. Vous voulez la jeune eſclave, je vous la donne ; c'eſt le préſent le plus précieux que je puiſſe vous faire. Puiſſe-t-elle faire long-temps votre bonheur. Par ce dernier trait ſur-tout, vous devez connoître juſqu'à quel point* Liu-pou-ouei *vous eſt attaché.*

Y-jin, tranſporté de joie, remercia ſon prétendu bienfaiteur, fit conduire dans ſon hôtel la jeune eſclave, & vécut avec elle dans l'union la plus intime. Après une groſſeſſe de douze mois révolus, elle accoucha d'un garçon, qui etoit fils de *Liu-pou-ouei*, & que le Prince crut, ou fit ſemblant de croire être le ſien.

Cet enfant, d'une origine tout au moins douteuſe, naquit le premier jour de la premiere lune de la quarante-huitieme année du regne des *Tchao-ſiang-ouang*, Roi de *Tſin*, c'eſt-à-dire, l'an 259 avant J. C. *Han-tan*, du diſtrict de la Province de *Pe-tché-li* d'aujourd'hui, & qui etoit alors la capitale du

On reproche à ce Prince de s'être laiſſé ſéduire par les preſtiges d'un nommé *Sin-ouen-ping*, *& d'avoir, à la perſuaſion de cet impoſteur, elevé un temple en l'honneur des cinq Empereurs ſuprêmes, pour leur rendre un culte ſemblable à celui qu'on doit rendre au ſeul* Chang-ty. Mais cette faute fut en quelque ſorte réparée par ſa déférence aux repréſentations des ſages. Il permit que la Juſtice ſe ſaisît de *Sin-ouen-ping*, qu'elle l'examinât, le jugeât, & le condamnât, s'il etoit coupable, comme on le diſoit, d'avoir voulu renverſer la doctrine de l'Empire; ce qui fut exécuté avec une pleine & entiere liberté de la part des Juges. *Sin-ouen-ping*, convaincu d'avoir abuſé de la faveur du Prince, pour lui inſpirer des ſentimens indignes de la majeſté *du Fils du Ciel*, fut puni du dernier ſupplice; & le Fils du Ciel, dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, n'employa ſon autorité que pour faire obſerver les loix.

Ce vertueux Prince, diſent les Hiſtoriens, eût été comparable à *Ouen-ouang*, ſi, comme celui-ci, il eût cultivé lui-même les Lettres, dont il ne fut que le protecteur. Son regne fut de vingt-trois ans, & ſa vie de quarante-ſix. Après ſa mort, qui arriva l'an avant J. C. 157, ſon corps fut dépoſé à *Pa-ling*.

XXVIII.

HAN-KING-TI, Empereur.

King-ti, quatrieme Empereur de la Dynaſtie des *Han*, monta ſur le trône l'an avant J. C. 156. Il etoit fils de *Ouen-ti*, & ſe fit un point capital de marcher ſur les traces de ſon pere. Comme lui, il adoucit les châtimens dont on puniſſoit les coupables; il abrogea la coutume de donner la baſtonnade ſur le dos, diſant qu'elle pouvoit avoir des ſuites funeſtes pour celui qui la recevoit ainſi. Comme lui, ennemi du luxe, il le

Royaume de *Tchao*, fut le lieu où il vint au monde, parce que c'eſt là que le Prince *Y-jin*, ſon prétendu pere, faiſoit ſon ſéjour, etant encore dans le terme de ſon otage. On lui donna le nom de *Tcheng*, & le ſurnom de *Yng*, qui etoit celui de la famille des Rois des *Tſin*. Son véritable nom, dit l'Hiſtorien Chinois, eſt *Liu*. Il prit lui-même celui de *Ché-Hoang-ti*, quand il fut maître de toute la Chine.

Y-jin, quoique déja marié depuis pluſieurs années, n'avoit point encore eu d'enfant. Il fut ſi charmé de la naiſſance de celui-ci, qu'il prit dès-lors la réſolution d'en faire ſon héritier, & d'elever au rang de ſa principale & légitime epouſe, celle qui le lui avoit donné : mais cette femme qui n'avoit point oublié les leçons de *Liu-pou-ouei*, pria le Prince de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance. Elle lui repréſenta tous les inconvéniens qui s'enſuivroient, ſi, ſans la participation de la Cour de *Tſin*, il oſoit elever une femme comme elle, à un rang dont elle ſavoit très-bien elle-même qu'elle n'etoit pas digne.

Cette feinte modeſtie, que le Prince affecta de publier avec de grands eloges, lui attira l'eſtime de tout le monde, ſans en excepter ſes rivales. Elle ne changea rien dans ſes occupations domeſtiques ; elle voulut nourrir ſon fils de ſon propre lait ; & l'honneur qu'elle avoit d'être mere, honneur dont ſes compagnes etoient privées, loin de lui inſpirer du mépris pour elles, ne la rendit que plus douce & plus circonſpecte à leur egard ; elle ſembloit partager leurs regrets. C'eſt ainſi que, par une route sûre, elle alloit directement à ſon but.

Deux ans après (257 avant J. C.) le vieux Roi de *Tſin*, *Tchao-ſiang-ouang*, voulant, malgré l'otage qu'il avoit donné, faire la guerre au Roi de *Tchao*, fit avertir ſecretement ſon petit-fils *Y-jin*, d'avoir à ſe mettre en sûreté, le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. *Y-jin* comprit de quoi il s'agiſſoit, & ſe

profcrivit avec une rigueur exceffive, jufqu'à défendre tout ouvrage en fculpture, difant, pour raifon, qu'un tel art portoit dommage à la culture de la terre; & de même la broderie, parce qu'elle nuifoit aux foins domeftiques qui font du reffort des femmes : comme fon pere, enfin, il voulut qu'il fût libre aux perfonnes en place de l'avertir de fes fautes perfonnelles, dont il n'avoit rien tant à cœur, difoit-il, que de fe corriger. Il aimoit à s'entretenir de tout ce qui avoit rapport au gouvernement ; &, fur cet important objet, il entroit quelquefois dans des détails qui n'embarraffoient pas peu ceux qui l'approchoient, ou qui devoient lui répondre.

Dès le commencement de fon regne il avoit rétabli les droits fur les grains, que fon pere avoit en partie abrogés. On en avoit murmuré; mais les murmures cefferent bientôt, & les eloges en prirent la place, dès qu'on fut convaincu qu'il y avoit été forcé par la néceffité. Ce bon Prince mourut dans la quarante-huitieme année de fon âge, qui etoit la feizieme de fon regne, & la cent quarante-unieme avant J. C. Son corps fut dépofé à *Yang-ling*.

XXIX.

TOUNG-FANG-CHOUO, Miniftre.

Le nom de fa famille etoit *Toung-fang;* il avoit pour nom propre *Chouo*, & pour furnom *Man-tfien*.

Han-ou-ti, en montant fur le trône, l'an 140 avant J. C. n'eut rien de plus à cœur que de faire revivre les Lettres. Il publia un Edit, par lequel il invitoit tous les Savans à fe rendre dans la Capitale, & à fe préfenter aux Officiers qu'il nommoit pour les recevoir. Ces Officiers devoient les introduire auprès de l'Empereur, qui vouloit juger par lui-même de leur capacité.

ſauva du Royaume de *Tchao*, laiſſant à *Liu-pou-ouei* le ſoin de conſerver ſon fils & celle qui le lui avoit donné. Il arriva bientôt ſur les terres de *Tſin*, où il trouva déja pluſieurs corps de troupes, qui n'attendoient que leurs derniers ordres pour marcher contre les Rois de *Tchao* & de *Han*. Ces ordres ne tarderent pas d'arriver, & les troupes s'avancerent juſqu'aux environs de *Han-tan*.

Tandis que le Prince *Y-jin* etoit en chemin pour ſe rendre à la Cour de ſon grand-pere, *Liu-pou-ouei*, à qui il avoit confié ce qu'il avoit de plus précieux, faillit à être exterminé, lui & toute ſa race. Ses liaiſons avec *Y-jin* ne pouvant être ſi ſecretes, que bien des gens n'en fuſſent inſtruits, elles le rendirent ſuſpect. On mit des gardes à ſa porte, en attendant qu'on fût mieux informé de ſa conduite; & il auroit infailliblement péri, ſi ſon adreſſe & ſon argent ne l'euſſent tiré d'affaire.

Il corrompit ſes gardes, ſortit de la ville avec le dépôt dont il etoit chargé; & après avoir marché une partie de la nuit, il arriva au lieu où les troupes de *Tſin* avoient formé leur camp. Arrivé à la Cour, il fut reçu avec toutes les diſtinctions que méritoit le ſervice qu'il venoit de rendre. Le Prince héritier, & *Hoa-yang*, ſon epouſe, qui avoit adopté *Y-jin* pour ſon fils, demanderent au Roi des emplois honorables pour *Liu-pou-ouei*, & les obtinrent.

Cependant les armées de *Tchao-ſiang-ouang* combattirent avec ſuccès. Elles prirent ſur les *Han*, le pays de *Yang-tcheng* & de *Fou-chou*, & y firent couper 40 mille têtes. Elles s'emparerent de plus de vingt villes du troiſieme ordre, ayant le titre de *Hien*, de la dépendanc du Roi de *Tchao*, & y firent couper 90 mille têtes; tant de têtes abattues ſouleverent tout l'Empire contre les *Tſin*. L'Empereur des *Tcheou* ordonna à tous ſes prétendus vaſſaux de leur courir ſus; mais bientôt, craignant de

Toung-fang-chouo fut du nombre des huit premiers qui furent choisis. Le Discours qu'il avoit composé, & qui le fit admettre, rouloit sur les qualités que doit avoir celui qui veut exercer l'emploi de grand Mandarin. Il disoit, entr'autres choses, que l'extérieur d'un Mandarin devoit être brillant & réglé, doux & majestueux ; & qu'il devoit être courageux comme *Mong-pen*, avoir l'esprit pénétrant comme *Tsing-ki*, être désintéressé comme *Pao-chou*, & fidele comme *Ouei-cheng*.

C'est proprement à ce peu de paroles que *Toung-fang-chouo* fut redevable de sa premiere fortune. L'Empereur le combla de caresses, & le retint auprès de sa personne. Il lui donna successivement plusieurs emplois, tels que ceux de *Tay-tchao*, & de *Ta-tchoung*, *Ta-fou*, qui etoient alors ce que peuvent être aujourd'hui ceux des Grands de la premiere Classe.

Dans l'exercice de ses charges, *Toung-fang-chouo* avoit occasion de voir l'Empereur très-souvent, & dans des circonstances, où se dépouillant, pour ainsi dire, de la majesté du trône, il permettoit à ceux qui l'environnoient, de se dépouiller à leur tour de la respectueuse contrainte qu'ils portoient en sa présence dans les autres momens. Par ses bons mots, ses saillies, & cette aimable liberté, qui plaît toujours quand elle est décente & jamais déplacée, il gagna le cœur de son maître, & le gagna au point, qu'il devint le favori de prédilection, l'homme nécessaire, & le bel-esprit, oracle de la Cour.

Un seul de ces titres suffisoit de reste pour lui susciter une foule d'ennemis ou de jaloux ; & cependant il n'eut que des panégyristes & des amis, parce qu'il n'offensa jamais par ses plaisanteries, & qu'il rendit souvent service par son crédit. Les traits que je vais rapporter, d'après les anecdotes historiques du temps, feront connoître cet homme, qu'on pourroit peut-être appeller unique en son genre.

La Cour de l'Empereur n'etoit pas alors des mieux réglées ; le

de devenir lui-même la victime de cette imprudence, il prit le parti d'aller se mettre à la discrétion du Roi de *Tsin*. Ce lâche Empereur, à la tête de trente mille hommes, va trouver son vassal, lui demande humblement d'oublier le passé, lui remet les trente-six villes, en quoi consistoient alors toutes ses possessions, & attend que la clémence ou la colere de *Tchao-siang-ouang* décide de son sort.

Content de voir l'Empereur à ses pieds lui céder volontairement la dignité suprême, *Tchao-siang-ouang* le reçut avec honneur, lui pardonna sa faute, le renvoya dans sa Capitale, avec promesse de l'y laisser vivre tranquillement, pourvu que, par sa conduite, il ne se rendît pas indigne de la bonté dont il vouloit bien user à son egard.

Le lâche Empereur ne jouit pas long-temps de cette tranquillité, achetée aux dépens de ses Etats & de sa gloire. Il mourut en chemin, sans laisser de postérité qui pût hériter de ses prétentions & disputer un jour l'Empire; car pour ce *Tcheou-kian*, qu'on veut bien mettre encore au nombre des Empereurs, parce qu'il avoit l'honneur d'être du sang des *Tcheou*, il n'avoit pas même un village en propre. Ainsi, c'est à la cinquante-neuvieme année du regne de *Nan-quang*, c'est-à-dire, l'an avant J. C. 256, que la Dynastie des *Tcheou* fut entiérement eteinte. Le Roi de *Tsin*, *Tchao-siang-ouang*, n'en prit pas pour cela le titre d'Empereur. Ce vain nom, qui n'eût rien ajouté à sa puissance, lui eût suscité une foule d'ennemis, auxquels il n'auroit peut-être pas pu résister seul. Il vouloit attendre des occasions plus favorables, &, en attendant, il poussa la guerre contre les Rois de *Han* & de *Tchao*. Il les affoiblit tellement, qu'il ne laissa presque plus rien à faire à ses successeurs. Il mourut la cinquante-sixieme année de son regne, l'an avant J. C. 251. Son Prince héritier lui succéda. C'est lui que l'histoire appelle du nom de *Hiao-ouen-ouang*.

désordre s'etoit introduit dans l'intérieur même de son Palais. Sa propre fille entretenoit un commerce criminel avec un jeune homme de basse extraction; mais qui joignoit à la figure plusieurs des qualités brillantes qui tiennent souvent lieu de mérite. L'Empereur fut averti plus d'une fois, sans vouloir jamais le croire, du désordre de sa fille. Cependant les délateurs prirent si bien leurs mesures, qu'ils furent instruits de l'entrée du jeune homme dans l'appartement de la Princesse, & sur le champ ils en donnerent avis à l'Empereur. Sa Majesté ordonna qu'on fermât toutes les portes par où le coupable auroit pu s'echapper, & courut pour tâcher de le surprendre. *Toung-fang-chouo*, & quelques Officiers de service etoient seuls à sa suite. On cherche par-tout & l'on ne trouve rien. *Dis-moi donc où est ton amant*, dit l'Empereur à sa fille, d'un ton de douceur propre à la rassurer, *je veux le voir ; je te promets que je n'abuserai pas de la confidence. Si c'est peu que de vous pardonner à l'un & à l'autre, j'y joindrai un autre bienfait. Tu es veuve, il te faut un mari; je te donnerai celui-là, puisqu'il est à ton goût; mais je veux être obéi sur le champ.*

La Princesse se prosterna aux pieds de son pere, avoua sa faute, versa des larmes, frappa plusieurs fois la terre de son front, & alla chercher aussi-tôt celui qu'elle avoit caché. L'Empereur fut charmé de sa bonne mine, & se mit en devoir de tenir la parole qu'il venoit de donner. Pour le faire avec quelque décence, il dit au jeune homme qu'il l'elevoit à la dignité de Grand du premier Ordre, & qu'il lui donnoit sa fille. A ces mots, *Toung-fang-chouo* s'approche de l'Empereur & lui dit: *Vous venez de prononcer l'arrêt de mort de celui à qui vous avez promis la vie, & vous vous déshonorez doublement. Ne voyez-vous pas que ce que vous voulez faire vous attirera une foule de représentations de la part de vos graves Magistrats? & ne vous connoissez-vous pas assez vous-même, pour comprendre*

dès-

Peu de jours après qu'il eut pris possession du trône, il tomba malade & fut hors d'etat de gouverner. Il fit reconnoître son fils *Y-jin* pour son légitime successeur, & expira.

Y-jin, qui, à son retour de la Cour de *Tchao* où il etoit en otage, avoit changé son nom en celui de *Tchou*, monta enfin sur un trône, dont l'adresse de *Liu-pou-ouei* avoit su de longue main lui applanir toutes les voies. Il prit le titre d'Empereur, & donna celui d'Impératrice mere à *Hia-ki* dont il tenoit la vie, & à *Hoa-yang* dont il n'etoit fils que par adoption. Il n'oublia pas *Liu-pou-ouei* son bienfaiteur : il l'eleva au rang de Prince, & lui confia les emplois les plus importans du Gouvernement.

La guerre que son grand-pere *Tchao-siang-ouang* avoit entreprise contre les Rois de *Han* & de *Tchao* etoit trop avancée, pour qu'il ne la continuât pas. Il la poussa avec vigueur, & eut d'abord les plus heureux succès : il gagna plusieurs batailles sur ceux du Royaume de *Han*, & leur enleva les villes de *Joung-yang* & de *Tcheng-kao* : il battit les troupes du Royaume de *Tchao*, les défit entiérement, prit trente-sept villes, & força le Roi de *Tchou*, un des alliés de ses ennemis, à sortir de sa Capitale où il alloit être assiégé.

Après avoir remporté tant d'avantages sur trois de ses principaux ennemis, il voulut en aller attaquer un quatrieme. Il tourna ses armes contre ceux du Royaume de *Ouei*. Mais ce fut là que ses prospérités trouverent un terme. Ses succès avoient jetté l'effroi parmi tous les Princes qui partageoient l'Empire. Cinq d'entre eux se liguerent, & toutes leurs troupes réunies sous l'autorité d'un habile Général, nommé *Koung-tsée-ou-ki*, lui livrerent bataille, la gagnerent, mirent son armée en déroute, & la poursuivirent jusqu'au défilé de *Han-kou*.

Ce Prince conçut un si violent chagrin d'un revers de fortune si peu attendu, qu'il en tomba malade, & mourut à la cin-

dès-à-présent que, las de tant de remontrances, vous leur accorderez enfin ce qu'ils vous demanderont ? En s'insinuant furtivement dans l'intérieur du Palais ; en entrant dans l'appartement des femmes, sans ordre exprès de votre Majesté, & en pénétrant jusques dans celui de votre fille pour la déshonorer, ce jeune homme a commis trois crimes, dont le moindre est plus que suffisant pour le faire condamner à mort. Vous lui pardonnez ; cela est très-bien ; mais que ce ne soit pas pour y revenir. Laissez-le s'evader, & qu'il s'en aille loin d'ici. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut conserver sa vie ; & tout Souverain que vous êtes, vous n'avez pas d'autres moyens vous-même pour la lui conserver long-temps... L'Empereur baissa la tête, & ne répondit rien.

On raconte encore que la nourrice de l'Empereur s'etant rendue coupable d'un crime qui méritoit la mort, ou tout au moins l'exil, eut recours au crédit de *Toung-fang-chouo* pour obtenir sa grace, supposé qu'elle eût été accusée: *Si vous n'êtes pas encore accusée*, lui répondit *Toung-fang-chouo*, *vous ne tarderez pas à l'être. Vos liaisons avec l'Impératrice & le Prince héritier vous ont rendue suspecte. L'Empereur est déja comme persuadé de la réalité du complot qu'on lui a dit s'être formé contre lui, par son fils, l'Impératrice, & tous ceux qui sont dévoués à l'un ou à l'autre. J'ai oui dire que sa Majesté doit elle-même juger quelques Dames du Palais ; mais je ne sais pas encore leurs noms : si vous êtes du nombre, je tâcherai de dire deux mots pour vous. Ayez attention seulement à ne pas vouloir trop vous justifier. Parlez peu ; mais sanglotez & versez des larmes ; & lorsque sa Majesté vous chassera de sa présence, pour vous envoyer au supplice ou en exil, retirez-vous à pas lents, arrêtez-vous de temps en temps, & tournez la tête vers l'Empereur ; je me charge du reste..*

La nourrice avoit véritablement eté impliquée dans l'accusation, & l'on avoit fourni des preuves qui etoient plus que

quieme lune de la troisieme année de son regne, l'an avant J. C. 247. L'histoire lui donne le nom de *Tchoang-siang-ouang*, & le met sans difficulté à la tête de la Dynastie des *Tsin*, parce que, de son temps, il ne restoit plus personne de la Race des *Tcheou*. Le titre de *Tchoang-siang*, qu'on donne à ce premier Empereur des *Tsin*, est expliqué par les Glossateurs d'une maniere qui lui est très-honorable. *Tchoang*, disent-ils, *désigne un homme qui a la force, & la puissance de se faire obéir; &* Siang *désigne celui qui, par son mérite & ses qualités personnelles, est en etat d'etendre ses possessions bien au-delà de leurs anciennes limites.* Tel etoit en effet le Prince *Y-jin*, ce pere prétendu du fameux *Tsin-ché-hoang-ti*, auquel, en mourant, il laissa le Royaume de *Tsin* dans un etat très-florissant (malgré la bataille qu'il venoit de perdre) & l'Empire plus qu'à demi conquis.

Tsin-ché-hoang, âgé de treize ans, monta sur le trône; mais, par le conseil de *Liu-pou-ouei*, il ne prit point le titre d'Empereur. Ne voulant pas s'exposer si-tôt à l'envie des autres Souverains, il se contenta du titre de Roi de *Tsin*, & se fit appeller tout simplement du nom qu'il avoit porté jusqu'alors, qui est celui de *Ouang-tcheng* (4). Il déclara *Liu-pou-ouei* son premier Ministre, & lui conféra la dignité de *Siang-koué-koung*, la plus honorable qu'il y eût alors (5), parce qu'elle rendoit celui qui en etoit revêtu le supérieur né de tous les

(4) Le nom de *Tsin-ché-hoang*, avant qu'il n'eût pris le titre d'Empereur, etoit *Ouang-tcheng*, & non pas *Tchen-ouang*, comme l'ont ecrit quelques Européens. Je fais cette remarque, parce qu'il y a eu un Empereur du nom de *Tcheng-ouang*, avec lequel on pourroit le confondre. *Tcheng-ouang* etoit fils du célebre *Ou-ouang*, fondateur de la dynastie des *Tcheou*; & *Ouang-tcheng* etoit cru fils de *Tchoang-siang-ouang*, premier Empereur de la dynastie des *Tsin*.

(5) *Siange-kou-kouang* signifie, disent les Glosateurs, *Comte soutien de l'Empire*, parce que c'etoit sur celui qui etoit revêtu de cette dignité, que rouloient toutes les affaires du Royaume.

ſuffiſantes pour la convaincre. Elle comparut devant l'Empereur, qui la jugea & la condamna. Elle ſe conduiſit ſuivant les inſtructions de *Toung-ſang-chouo* : elle parla peu ; mais elle ſanglota & pleura beaucoup. Elle n'oublia pas ſur-tout de tourner ſouvent la tête en ſe retirant, & d'eſſuyer ſes larmes, pour pouvoir fixer ſur elle quelques regards de ſa Majeſté : *Que ſignifie tout ce manege*, lui dit alors *Toung-ſang-chouo*, *voudriez-vous donner encore à tetter à l'Empereur ? Il y a long-temps qu'il eſt ſevré : vous lui avez donné du lait pendant trois ans ; c'eſt bien aſſez : il n'a plus beſoin de vous. Il vous condamne à l'exil, n'eſt-il pas le maître ? Retirez-vous ſans tant de façon ; obéiſſez promptement.*

Cette ſaillie fit impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur ; elle réveilla dans ſon cœur les ſentimens de reconnoiſſance, & procura à la coupable le pardon entier de ſa faute.

Quand on trouvoit dans les différentes Provinces de l'Empire quelque choſe d'extraordinaire, de curieux, de rare, ou de précieux, les Mandarins en faiſoient l'acquiſition, & l'offroient à l'Empereur. On lui offrit un Nain, dont la taille n'excédoit pas la hauteur d'un pied. Ce Nain parloit fort bien, & etoit ſur-tout très-inſtruit de ce qui regarde la doctrine des *Tao*. L'Empereur voulut que *Toung-ſang-chouo*, qui etoit de cette Secte, interrogeât ce petit nouveau venu ; il le fit en ces termes. *Dites-moi, mon petit ami, la mere de* Ku-ling *eſt-elle de retour ou ſaut-il l'attendre encore ?* Le Nain, ſoit qu'il fût choqué, ou pour quelqu'autre raiſon, ne daigna pas répondre ; mais ſe tournant du côté où etoit l'Empereur : *Cet homme*, lui dit-il, en montrant du doigt *Toung-ſang-chouo*, *a déja tenté trois ſois de voler les pêches de cet arbre merveilleux planté par* Ouang-mou, *qui a eté trois mille avant que de donner ſes fleurs, & trois autres mille ans avant que ſes fruits fuſſent en etat de maturité.* Ces paroles du Nain furent regardées comme un eloge par quel-

Ordres de l'Etat. Ainsi *Liu-pou-ouei* se trouva tout-à-la-fois le tuteur, l'instituteur, le maître & le premier sujet de son propre fils : rien ne se faisoit que de son consentement, ou par ses ordres. Il sut si bien manier les esprits, & traiter les affaires, qu'il se fit craindre au dehors, & aimer au dedans ; il donna la loi à tous les autres Souverains, après les avoir battus l'un après l'autre dans plusieurs occasions ; il maintint toujours la paix, la tranquillité & le bon ordre dans les Etats de *Tsin* ; & il mit les choses en si bon train, en faisant naître adroitement des sujets de division entre ceux qui gouvernoient les autres Etats, qu'on peut dire qu'il assura sans retour la grandeur suprême sur la tête de son cher fils. Heureux, si la mere du jeune Roi avoit eté plus sage, ou qu'il eût oublié lui-même ce qu'elle lui avoit eté !

La facilité qu'ils avoient de se voir & de s'entretenir souvent ensemble, pour consulter sur les affaires d'Etat, réveilla leur passion, & ils ne furent pas long-temps sans se donner des preuves de leur affection mutuelle.

Leur commerce criminel ne put si bien se cacher, qu'il ne vînt à la connoissance de plusieurs personnes de la Cour. On en murmuroit ; mais personne n'osoit en avertir celui-là seul qui eût pu y mettre ordre. *Liu-pou-ouei*, de son côté, n'etoit pas sans inquiétude : il prévoyoit bien que le mystere d'iniquité, quelque soin qu'il prît pour le tenir secret, seroit tôt ou tard révélé ; mais comme il etoit fertile en expédiens, il en trouva un, au moyen duquel il crut se mettre à couvert. Il imagina d'introduire auprès de la Reine douairiere, un jeune homme d'une figure agréable, qui devoit la servir en qualité d'eunuque, comme si réellement il eût eté tel. Cette Princesse, qui n'etoit alors âgée que d'environ trente ans, & qui n'avoit ni la vertu, ni la décence qui doivent être l'appanage des personnes de son rang & de son sexe, après

ques-uns, & comme une incartade par quelques autres : tous en rirent, à l'exception de *Toung-ſang-chouo*, qui, contre ſon ordinaire, parut tout déconcerté & ne répliqua rien. C'eſt cependant à cette petite ſcene qu'il dut une partie de ſa célébrité. Son nom, qui juſqu'alors avoit eté concentré dans l'enceinte de la Capitale, franchit tout d'un coup les bornes au-delà deſquelles il ne fût peut-être jamais parvenu. Il vola de bouche en bouche, & l'on dit par-tout, comme l'on dit encore aujourd'hui, Toung-fang-chouo *a volé les pêches*. Les pêches, dans la Secte des *Tao*, ſont un des ſymboles de l'immortalité.

X X X.

TOUNG-TCHOUNG-CHOU, Savant & Miniſt.

Le nom de ſa famille etoit *Toung*, & ſon nom propre *Tchoung-chou*. Il naquit à *Kouang-tchouan*. Le *Tchun-tſieou* de Confucius fut le livre qu'il etudia de préférence pendant ſa jeuneſſe. Son application à l'etude etoit ſi grande, qu'il fut trois années de ſuite ſans ſortir de ſa chambre, ſans même jetter les yeux ſur la cour de ſa maiſon. Il eût voulu pouvoir ſe paſſer de nourriture & de ſommeil, afin d'employer plus de temps à s'inſtruire.

Après qu'il eut paſſé par l'epreuve des examens, il ſe préſenta pour être admis dans les poſtes qui pouvoient être de ſon reſſort. Il obtint, pour premier grade, un Mandarinat ſubalterne du titre de *Po-ché*. Il l'exerca avec tant de ſageſſe, & une ſupériorité ſi marquée, que ſes Supérieurs dans le même Tribunal, crurent devoir le propoſer à l'Empereur *Han-ou-ti*, comme une des lumieres de l'Empire, & comme un Sage très-propre à remplir avec diſtinction les premieres charges de l'Etat. L'Empereur voulut le voir & s'aſſurer par lui-

ſur-tout qu'elles ont eu le malheur de perdre leurs epoux, fut charmée de l'expédient. Elle prit à ſon ſervice l'eunuque prétendu, dont elle ne tarda pas à faire ſon favori. Elle en eut deux enfans, qu'elle fit elever avec beaucoup de ſoin & dans le plus grand ſecret.

C'eût eté une eſpece de prodige, qu'au milieu de tant de véritables eunuques, le faux eunuque n'eût pas eté découvert. Il le fut enfin par ceux à qui ſa faveur faiſoit ombrage. D'abord ils en parlerent entr'eux comme d'une choſe douteuſe, en ſe communiquant mutuellement leurs ſoupçons : ils ſe hazarderent enſuite à en avertir ceux des Grands qui avoient inſpection ſur les affaires de l'intérieur du Palais, afin qu'en vertu de leurs emplois, ils euſſent à s'informer de tout ce qui concernoit cet être ambigu, dont il ne leur etoit pas aiſé de conſtater l'etat : ils dirent que ce n'etoit pas ſans ſujet, qu'on leur avoit laiſſé ignorer avec tant d'affectation, la généalogie, & tout le reſte des détails qui auroient pu le leur faire connoître; qu'il etoit viſible qu'il y avoit du deſſein dans cette conduite, & qu'après tout, on ne riſquoit rien à vouloir eclaircir ce qui avoit beſoin d'eclairciſſement; pourvu, toutefois, qu'on ſe conduisît dans cette affaire, avec toute la diſcrétion qu'elle exigeoit. Les Grands ne firent pas grand cas de cet avis, & aucun d'eux n'oſa prendre ſur ſoi d'examiner ce qui touchoit de ſi près la perſonne du Souverain. Les eunuques ne ſe rebuterent point. Ils s'adreſſerent à un Mandarin de lettres, homme integre, & tout plein des maximes de la vertueuſe antiquité, auquel ils firent les mêmes repréſentations qu'ils avoient faites aux Grands, avec ſi peu de fruit. Celui-ci, plus verſé dans la connoiſſance des ouvrages d'eſprit, que dans celle de la politique, & plus philoſophe que courtiſan, crut qu'il etoit de ſon devoir d'avertir le Prince. Il le fit avec cette franchiſe & cette noble liberté qu'inſpire la vertu,

même de ce qu'on lui disoit. Il lui fit plusieurs questions relatives au gouvernement, & fut si satisfait de ses réponses, qu'il lui ordonna de les mettre par ecrit, afin, disoit-il, de s'en rappeller souvent le souvenir, pour sa propre instruction & l'avantage de ses sujets.

Toung-tchoung-chou profita de cette occasion pour mettre dans tout son jour la doctrine des premiers Empereurs & des anciens Sages. Il avoit à sa disposition la plupart de ces monumens antiques que l'industrie des amateurs avoit soustraits à la proscription du barbare *Tsin-ché-hoang*; il en avoit calqué pour son usage propre, tout ce qui lui avoit paru mériter d'être conservé; il avoit fouillé dans toutes les Bibliotheques, dans tous les Cabinets où l'on déposoit les anciens Ecrits, à mesure qu'on en faisoit la découverte, & il en avoit fait des extraits détaillés qui pouvoient suppléer aux Ouvrages mêmes. Instruit à fond de tout ce qui s'etoit pratiqué de mieux sous les regnes précédens, il mit sa science à profit, & composa sur l'art de régner, trois Discours qui furent regardés comme autant de chefs-d'œuvre. Les Lettrés en firent d'autant plus de cas, qu'ils les trouverent exempts des taches qui souilloient la plupart des Ecrits qui paroissoient alors. La Secte des *Tao* etoit la dominante; l'Empereur la favorisoit ouvertement, & les Savans qui vouloient faire leur cour pour être placés, en adoptoient les principes, & en répandoient les maximes dans leurs ouvrages.

Les trois discours de *Toung-tchoung-chou* ne contenoient que la plus pure doctrine des anciens; & il la faisoit valoir avec tant d'eloquence, que l'Empereur le regarda dès-lors comme un homme auquel il pouvoit confier le gouvernement de l'Etat. Sa Majesté ne voulut pas le placer d'abord auprès de sa personne; mais pour lui faire acquérir par l'expérience ce qui pouvoit lui manquer, il le donna au Prince de *Kiang-tou*. Dans cette place importante, il sut gagner l'amitié & la con-

à ceux qui ne se conduisent que par ses principes. Il obtint qu'on feroit au moins des perquisitions pour s'assurer de la vérité.

Le Roi, qui avoit alors vingt-deux ans, en savoit peut-être plus, sur la conduite de sa mere, qu'on n'osoit lui en dire. Il profita de cette occasion pour mettre fin aux désordres qui régnoient dans l'intérieur de son palais, en nommant des Mandarins pour connoître de cette affaire, l'examiner à fond, & la terminer, suivant qu'ils le jugeroient à propos. A la premiere nouvelle qui se répandit de cette commission, le faux eunuque prit la fuite, emportant avec lui le sceau du Prince, dont il se servit pour lever des troupes dans tous les lieux par où il passa. Il répandit le bruit que le jeune Roi n'avoit pas trouvé de meilleur expédient pour se délivrer de la tyrannie de ses Ministres, que celui de confier son sceau à un homme de sa maison, sur la fidélité duquel il comptoit, afin que ses fideles sujets pussent prendre les armes & venir à son secours.

Cette fable lui fit bientôt un nombreux parti. Il forma une armée assez considérable pour tenir long-temps la campagne, pour peu qu'il eût eu d'expérience ou de talent. Mais, de quoi pouvoit être capable un jeune homme elevé parmi des femmes & des eunuques, dans une honteuse oisiveté, & dans une mollesse plus honteuse encore? Aussi fut-il bientôt vaincu: & le premier Capitaine qui marcha contre lui, par ordre de la Cour, défit aisément une armée qui n'etoit composée que de gens ramassés sans choix: il la dissipa entiérement, & fit prisonnier celui qui la conduisoit. Tout le crédit de la Reine mere, joint à l'industrie de *Liu-pou-ouei*, ne purent le garantir du dernier supplice. Il fut condamné à être coupé en pieces, pour avoir déshonoré la famille royale, & levé l'etendard de la révolte. Les deux enfans qu'il avoit eus de la mere du Roi, furent découverts par les Mandarins Commissaires, & subirent

fiance de ſon maître, ſe fit aimer & eſtimer de tout le monde, & régla ce petit Etat avec tant de ſageſſe, que ſon gouvernement fut bientôt propoſé pour modele dans tout l'Empire.

Après avoir réglé le Royaume de *Kiang-tou*, il paſſa à celui de *Kiao-ſi*, qu'il régla de même; & quand il crut qu'on pouvoit ſe paſſer de ſon ſecours dans ce qui regardoit le miniſtere, il ſe démit de ſon emploi, pour ne s'appliquer qu'à la culture des Lettres. Il compoſa quantité d'excellens ouvrages, qu'on réduiſit en un corps, ſous le titre de *Fan-lou*, qui revient à ce que nous appellons en françois *mélanges de Littérature*. Ses Commentaires ſur le *Tchun-tſieou*, furent donnés à part, & ſervirent infiniment dans le renouvellement des Lettres, pour faciliter l'intelligence de cet excellent ouvrage de Confucius.

En général, on regarde *Toung-tchoung-chou* comme le Savant à qui la Littérature a le plus d'obligation, parmi ceux qui illuſtrent la Dynaſtie des *Han*. On ne ſait ſûrement ni l'année de ſa naiſſance, ni celle de ſa mort; mais comme il fleuriſſoit ſous le regne de *Han-ou-ti*, on peut fixer le cours de ſa vie littéraire entre l'an avant J. C. 140, & l'an 87.

XXXI.

SÉE-MA-TSIEN, Pere de l'Hiſt. chez les Chinois.

Sée-ma etoit le nom de ſa famille; il avoit pour nom propre *Tſien*, & pour ſurnom *Tſée-tchang*. Il naquit à *Loung-men*, & eut l'avantage d'être elevé ſous les yeux d'un pere ſavant, plus riche en collections littéraires qu'en or & en argent. Dès l'âge de dix ans, il connut aſſez de caracteres pour pouvoir lire couramment le *Kou-ouen*, ce livre utile, dans lequel, en ſe formant à l'eloquence & à la noble ſimplicité du ſtyle, on

le même ſort : on les mit impitoyablement en pieces, en punition du crime de leur pere, dont, par d'autres ſupplices, on eteignit auſſi toute la famille.

Cette cruelle exécution ne ſuffit pas pour appaiſer la colere du Roi. Les Juges n'avoient oſé, par reſpect, prononcer la condamnation de ſa mere, non plus que celle de *Liu-pou-ouei*; qu'ils croyoient n'avoir commis d'autre faute que celle d'avoir introduit, ſans examen, pour le ſervice du dedans, un homme qui ſe diſoit eunuque, quoiqu'il ne le fût pas. Ils ſupplierent le Roi de déterminer lui-même ce qu'il convenoit de faire à l'egard de ces deux perſonnes. Le Roi condamna ſa mere à l'exil dans le pays de *Young*, où on devoit la garder à vue, & ne lui fournir que ce qu'il lui falloit préciſément pour vivre.

Pour ce qui eſt de *Liu-pou-ouei*, comme ſa faute ne paſſoit encore que pour une pure négligence & un défaut d'attention, quoiqu'en matiere de la derniere importance, on voulut bien avoir egard à ſes ſervices paſſés. On lui laiſſa la vie; mais on le bannit des Etats de *Tſin*, après lui avoir ôté tous les emplois, dignités & titres dont il etoit pourvu. Rentré dans ſon premier etat, *Liu-pou-ouei* ne ſe laiſſa point abattre. Il ſe retira dans une ville du pays de *Chou*, où il vécut aſſez tranquillement pendant environ deux ans. Il ne noua aucune intrigue pour obtenir ſon rétabliſſement; & à juger de ſon caractere par la conduite qu'il tenoit alors, on l'eût pris pour un homme des plus ordinaires, ſans ambition comme ſans talens. Il eſt néanmoins très-vraiſemblable qu'il répandit des bruits ſourds, pour perſuader au public que l'hiſtoire du faux eunuque n'etoit qu'une fable imaginée par ſes envieux, dans le deſſein de le perdre, lui & la Reine mere, dont le crédit leur faiſoit ombrage.

Quoi qu'il en ſoit, la ſeconde année après ſa diſgrace, le

peut prendre une connoiſſance exacte des mœurs, des coutumes & du gouvernement des anciens. Il montra dès-lors un goût décidé pour le genre d'occupation auquel ſa naiſſance ſembloit le deſtiner. Déja il ſavoit interroger à propos, analyſer ſes lectures, & en rapprocher les différens morceaux, qui avoient rapport à un même objet. Il ne fut jamais néceſſaire d'uſer d'artifice, d'employer les menaces ou les careſſes pour l'engager à etudier; il faiſoit de lui-même bien au-delà de ce qu'on auroit pu lui preſcrire.

Il continua ſes etudes juſqu'à l'âge de vingt ans. L'ardeur avec laquelle il s'y etoit livré, ſon aſſiduité & ſon application conſtante à fouiller dans les archives recueillies par ſon pere, en avoient déja fait un ſavant & un critique. Bien des choſes, dont il avoit lu le détail, lui paroiſſant difficiles à croire, il prit la réſolution de vérifier celles dont il pouvoit s'aſſurer par ſes propres yeux. Il ſe propoſa de viſiter ce qui pouvoit reſter encore des travaux du grand *Yu*; d'aller ſur les neuf principales montagnes, qui etoient les termes des viſites des anciens Empereurs, & ſur leſquelles ils offroient des ſacrifices en l'honneur du *Chang-ti*; de s'informer ſur-tout des traditions qui pouvoient s'être conſervées parmi ces peuples indociles, qui, dès les commencemens de la Monarchie, s'etoient retirés dans les montagnes, pour y faire des nations à part; & enfin de faire les perquiſitions les plus exactes des monumens que le temps n'avoit point encore détruits.

Il prit ſa route vers le midi, & ſe rendit à *Houi-ki*; il parcourut tout le pays de *Hoai-chang*, examina tous ces lieux qui ſervoient comme de réſervoirs, lors de l'ecoulement des eaux du temps du grand *Yu*; & après avoir ſatisfait ſa curioſité dans cette portion de l'Empire, qui porte aujourd'hui le nom de Province de *Kiang-nan*, il s'embarqua, & ſuivit, dans tous

Roi parut avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que des services qu'il avoit rendus à l'Etat, pendant qu'il l'avoit gouverné en qualité de premier Ministre, qu'il lui avoit rendus à lui-même depuis sa plus tendre enfance, & à *Tchoang-siang-ouang*, son prétendu pere, quand il n'etoit encore que le Prince *Y-jin*; peut-être même savoit-il quelque chose du grand secret de sa filiation, & que la nature fit renaître, ou réveilla dans son cœur des sentimens qu'il lui etoit difficile d'etouffer. Il lui ecrivit une lettre pleine des sentimens les plus affectueux, pour l'inviter à revenir à sa Cour, l'assurant d'un pardon entier & absolu, du retour de ses bonnes graces, & de la continuation de ses bienfaits.

En voyant cet ecrit, *Liu-pou-ouei* crut que tous ses crimes etoient découverts; car, à en croire *Hou-ché*, il avoit accéléré la mort du vieux Roi *Tchao-siang*, & plus que contribué à celle de *Tchoang-ouang*, par la crainte où il etoit de mourir lui-même, sans avoir la consolation de voir son fils sur le trône. Dans cette persuasion, il ne vit qu'artifice où il n'y avoit peut-être que sincérité, & ne regarda les promesses flatteuses dont on l'accabloit, que comme un appât pour l'attirer plus sûrement. Pour ne pas s'exposer à recevoir la mort de la main de celui à qui il avoit donné la vie, il prit une forte dose de poison, & ferma les yeux pour toujours.

Si, sur un fait dont toute une nation atteste l'existence & assure l'authenticité, il etoit permis de s'elever contre le sentiment unanime, je dirois que la généalogie de *Tsin-ché-hoang*, telle qu'on vient de la donner d'après les Historiens, a plus l'air d'un conte fait à plaisir, que d'un récit fidele fondé sur la vérité; & les raisons que j'en apporterois, seroient:

1°. Qu'il est très-probable que les Lettrés, ennemis, par etat, d'un Prince qui extermina tous ceux de leur profession, & qui fit tout son possible pour anéantir les lettres, ont voulu,

leurs tours & détours, les rivieres de *Yuen* & de *Hiang*, faisant par-tout des remarques utiles, confirmant ou redressant ses idées sur ce qu'il avoit lu.

Des Provinces méridionales, il remonta à celles du nord. Il s'arrêta quelque temps dans le *Chan-tong*, pays fertile en grands hommes, lorsqu'il portoit le nom du Royaume de *Lou*, & qui a produit en particulier le célebre Confucius, & la plupart des plus illustres Disciples de ce Philosophe. Il y révéra les traces de ces Sages; il y recueillit des inscriptions & des dates; il y fouilla jusques dans les masures & dans les tombeaux, & quand il eut acquis ainsi les connoissances dont il croyoit avoir besoin pour le grand objet qu'il méditoit, il revint, en côtoyant les rivieres de *Ouen* & de *Sée*.

Dans ces circonstances, il apprit que son pere etoit dangereusement malade. La piété filiale, plus forte encore dans son cœur que la passion qu'il avoit de s'instruire, lui fit hâter son retour. Il eut le bonheur d'arriver à temps pour recevoir les dernieres instructions de son pere & ses derniers soupirs. Il lui rendit un compte succinct de ses voyages, article vraiment intéressant pour lui, & qui par-là même ne pouvoit manquer de lui être agréable. A ce récit, ce bon pere, ranimant tout ce qu'il avoit de forces, prit une des mains de son fils, qu'il tint serrée entre les siennes, & il lui dit : *Je meurs content, ô mon fils, puisque je vous vois tel que je souhaitois que vous fussiez. Vos ancêtres, depuis le temps de la Dynastie des* Tcheou *jusqu'à moi inclusivement, ont eté attachés au Tribunal de l'Histoire. Ils se sont acquités des obligations que leur imposoit l'emploi dont ils etoient revêtus, en hommes sinceres, fideles, désintéressés. Si l'Empereur daigne vous confier la même charge, comme il est probable qu'il le fera, tâchez d'imiter leurs vertus; faites mieux que nous dans le reste. Qu'une basse flatterie, ou une crainte servile ne vous fasse jamais trahir votre devoir. Aimez votre*

en lui donnant cette origine, le rendre méprisable à la postérité, du côté même de la naissance.

2°. Qu'il n'est pas vraisemblable que ce Prince ait eté une année entiere dans le sein de sa mere; ce qu'on est obligé de dire, en le faisant fils de *Liu-pou-ouei*. Pourquoi recourir au prodige, quand une chose peut s'expliquer tout simplement, suivant les regles ordinaires de la nature? *Tsin-ché-hoang* vint au monde dix mois après que sa mere eut passé chez le Prince *Y-jin*: donc il est véritablement fils de ce Prince. Voilà la conséquence la plus naturelle qu'on puisse tirer.

3°. Comment, & de qui a-t-on su que *Liu-pou-ouei* ne donna sa jeune esclave au Prince de *Tsin*, qu'après qu'il se fut assuré qu'elle etoit enceinte de son fait? Ce ne peut être que par *Liu-pou-ouei* lui-même ou par sa complice. Est-il croyable, est-il même vraisemblable qu'un tel aveu soit sorti ainsi indiscretement de la bouche de l'un ou de l'autre? N'est-il pas à présumer au contraire que, par vengeance, ou tel autre motif semblable, on aura fait courir ce bruit injurieux à *Tsin-ché-hoang*, dans quelqu'un des Royaumes détruits par ce Prince, & que ce bruit ayant eté adopté & recueilli par des gens intéressés à le faire valoir, aura eté transmis, comme une vérité constante, dans des archives publiques? Je suis d'autant plus porté à croire que c'est ainsi que la chose s'est passée, qu'on ne peut pas soupçonner *Sée-ma-tsien* & les autres Historiens, qui, les premiers, ont ecrit après l'incendie, d'avoir voulu en imposer à la postérité sur la naissance de *Tsin-ché-hoang*, tandis qu'ils lui rendent justice sur tant d'autres choses, qu'ils auroient pu altérer ou entiérement supprimer, si la haine ou la vengeance avoient conduit leurs pinceaux (6).

(6) Je me sers toujours du mot de *pinceau*, au lieu de celui de *plume* que nous employons, parce que les Chinois ne se servent que d'un pinceau pour ecrire.

Souverain, servez-le de toutes vos forces; mais dites toujours le vrai.

J'ai trouvé dans la maison paternelle, quantité d'excellens matériaux que j'ai mis en ordre; je leur en ai joint que vous arrangerez à votre tour. Je vous laisse le tout, en vous recommandant expressément de ne rien retrancher. Vous n'avez point à ôter; il ne vous reste qu'à ajouter. Soutenez, mon fils, la réputation de vos ancêtres. L'estime publique est un héritage qu'ils se sont transmis : je l'ai reçu moi-même de mon pere; je vous le laisse aujourd'hui; qu'il ne se dissipe pas entre vos mains.

L'histoire des Tcheou, *jusqu'à* Yeou-ouang (c'est-à-dire depuis l'an 1122, jusqu'à l'an 781 avant J. C.), *vous fournira d'excellens modeles de toutes les vertus. Faites-les valoir de votre mieux. Depuis* Yeou-ouang, *jusqu'à l'Empire des* Han, (c'est-à-dire jusqu'à l'an 206 avant J. C.), *vous verrez la saine doctrine s'affoiblir insensiblement; la musique, les cérémonies, & les mœurs changer presqu'entiérement sous des Princes foibles, lâches, vicieux ou cruels. Vous verrez l'Empire, rempli de troubles, devenir la proie de quantité de petits tyrans. Vous verrez la vertu proscrite, le crime couronné. Quels tableaux affreux! Peignez-les au naturel : n'en adoucissez aucun trait : en un mot, dites le bien & le mal; & en disant l'un ou l'autre, ayez toujours la vérité pour guide. Cherchez moins à briller qu'à instruire. Le* Tchun-tsieou *de Confucius vous sera d'un grand secours pour les faits historiques & les principales epoques, pendant l'espace de deux cent quarante-deux ans; vous y trouverez aussi un excellent modele, pour vous former à l'ordre, à la précision & au style.*

Depuis l'apparition du Ki-lin, *qui est le temps où finit le* Tchun-tsieou, *& où Confucius cessa d'ecrire, jusqu'à l'année présente, il s'est ecoulé plus de 400 ans. Tout cet espace est très-*

Dans les mémoires que ces Historiens ont eus entre les mains, & qu'ils ont rédigés, ils ont trouvé que *Tsin-ché-hoang-ti* etoit fils de *Liu-pou-ouei*, & ils l'ont ainsi dit dans leur histoire. Tsin-ché-hoang, *dit* Sée-ma-tsien, *s'appelloit* Tcheng; *mais son véritable nom auroit dû être* Liu, *qui est celui de sa famille.*

Quoi qu'il en soit, je ne donne ce que je dis ici, que comme des conjectures & des probabilités. Ce point est assez peu intéressant pour l'Europe, & j'aurois peut-être bien fait de n'en pas faire mention. Je reviens à *Tsin-ché-hoang-ti*, qui ne prenoit encore que le titre de Roi de *Tsin*, sous le nom de *Ouang-tcheng.*

Ouang-tcheng etoit déja parvenu à l'onzieme année de son regne, & avoit atteint la vingt-quatrieme de son âge, lorsque celui qu'on lui donne pour pere mourut de la maniere que j'ai dit (7). Jusques-là il ne s'etoit guere conduit que par le conseil de ses Ministres, excepté lorsqu'il avoit fallu régler l'intérieur de son palais, dont un Mandarin lettré lui dévoila les désordres.

J'ai dit, à cette occasion, qu'il fit faire les recherches les plus exactes, & qu'ayant trouvé sa mere coupable, & coupable peut-être de beaucoup plus de crimes qu'il n'en auroit pu soupçonner, il s'etoit porté contre elle aux dernieres extrémités, en la reléguant dans un lieu où elle manquoit du nécessaire. Cette conduite envers celle qui lui avoit donné le jour, parut outrée à la plupart des gens de lettres, qui en

(7) Le titre de *Liu-pou-ouei*, cru pere de *Tsin-ché-ouang*, etoit *Ouen-sin-heou*, c'est-à-dire, *Prince de* Ouen-sin. *En montant sur le trône*, Tcheng (c'est le même que *Tsin-ché-hoang*) *donna à* Liu-pou-ouei, *qui avoit déja le titre de Comte soutien de l'Empire* (Siang-koué-koung), *le titre de Prince de* Ouen-sin (*Ouen-sin-heou*). Je fais cette remarque assez inutile par elle-même, parce que j'ai lu dans l'histoire manuscrite du P. de Mailla, que *Ouen-sin* etoit un *Prince de la maison de* Tsin. Ce Pere, dans cette occasion, s'est trompé; en général, il a fort altéré l'histoire de *Liu-pou-ouei.*

très-difficile à remplir. La manie de la guerre s'etoit emparée de tous les esprits ; on négligea les lettres, on se battit de tous côtés, on dévasta les villes, on ravagea les campagnes ; c'etoit une espece de brigandage universel. Il est inutile de vous dire quels sont les dommages que la Littérature & l'Histoire souffrirent alors. Par surcroît de malheur, ce qui avoit echappé à la fureur du soldat qui avoit abusé des droits de sa victoire, devint la proie des flammes sous le regne de Tsin-ché-hoang. *Je vous laisse, sur tout cela, des Mémoires qui pourroient absolument vous suffire ; mais tâchez d'en augmenter le nombre, & ne les mettez en œuvre qu'après que vous aurez acquis de nouvelles connoissances.*

Sous la Dynastie régnante, tout est rentré dans l'ordre. Il y a eu des Empereurs eclairés, des Ecrivains habiles, de bons Ministres, d'excellens Guerriers. Il ne vous sera pas difficile de rédiger tout ce qui s'est fait dans ces différens genres. Pour ce qui est des evénemens qui se passeront sous vos yeux, marquez-les avec exactitude, & avec une fidélité à toute epreuve. Ne donnez rien à la flatterie, & ne vous laissez pas séduire par la passion. Soyez toujours en défiance, pour ne pas suivre le penchant de votre cœur ; & n'ecrivez les choses présentes, que comme vous ecririez celles des siecles les plus reculés. Voilà, mon fils, ce que j'avois à vous dire ; mettez-le à profit : c'est la seule marque de piété filiale que j'exige de vous.

A ces mots, *Sée-ma-tsien* se prosterna, frappa la terre du front, &, d'une voix entrecoupée de sanglots, il dit : *Les moindres signes de votre volonté, ô mon pere, ont toujours eté des ordres pour moi ; comment oserois-je ne pas exécuter à la lettre ce que vous venez de me recommander si expressément ? Vos dernieres paroles ont pénétré mon cœur, elles sont déja gravées dans ma mémoire, de maniere à ne jamais s'effacer. Jouissez de la douce satisfaction d'avoir un fils respectueux & obéissant ; car,*

ignoroient probablement les véritables causes, ou qui n'en etoient qu'à demi instruits; car il n'est pas naturel que le Prince eût rendu publique l'ignominie de sa maison, en dévoilant des crimes qu'il etoit de son honneur d'envelopper des plus epaisses ténebres. Ce fut cependant sur cette dureté apparente envers sa mere, que les Lettrés firent & réitérerent leurs représentations. Ils citoient dans toutes leurs suppliques les exemples des vertueux Princes de l'antiquité; ils disoient sans cesse que *la piété filiale* est la premiere des vertus; que c'est par elle que l'homme se distingue de la brute, & que c'est se dégrader que de ne pas la pratiquer. Ils pousserent si loin leur opiniâtreté, à vouloir que le Roi réparât ce qu'ils appelloient une faute enorme; ils employerent des termes si peu mesurés, que le Roi, ennuyé tout-à-la-fois & transporté de colere, défendit, par un Edit, sous peine de mort, de lui faire aucune remontrance sur ce qui regardoit sa mere; & pour inspirer plus de terreur à ceux qui l'approchoient, il ne s'assit plus sur son trône sans avoir l'epée nue à la main.

Vingt-sept Lettrés eurent le courage de s'exposer à une mort certaine, en allant contre une défense qu'ils regardoient comme injuste. Ils présenterent leurs suppliques, & furent impitoyablement massacrés. Le Roi, non content de les avoir fait mettre à mort, leur fit couper à tous, les mains & les pieds, pour être exposés à la vue du peuple, dans le lieu le plus fréquenté des environs du Palais. Cette barbarie, loin de ralentir l'ardeur de ceux qui, par leur etat ou leur naissance, pouvoient courir le risque d'en être les victimes, ne fit que les animer davantage à ne pas trahir ce qu'ils appelloient leur devoir.

L'un d'entre eux, nommé *Mao-tsiao*, natif du Royaume de *Tsi*, se distingua par une hardiesse qui triompha de la férocité du Prince. Il se présenta pour avoir audience, sans

jusqu'au dernier soupir de ma vie, je me conformerai avec la derniere exactitude à ce que vous m'avez prescrit.

Ce petit détail a eté ecrit par *Sée-ma-tsien* lui-même. J'ai cru devoir le rapporter en entier, parce qu'il suffit seul pour donner une idée de l'etat où etoit alors l'Histoire Chinoise, & qu'il nous instruit de ce qu'il faut que nous sachions pour apprécier au juste le mérite de celui qui l'a mise en ordre.

Après la mort de son pere, *Sée-ma-tsien* fut trois années de suite dans la douleur & dans les cérémonies du deuil. Pendant cet espace de temps, il s'abstint de toute fonction publique, de toute visite, tant active que passive, & de toutes sortes de divertissemens. Il profita de son loisir pour rédiger ce qu'il avoit ramassé durant le cours de ses voyages, sur l'Histoire & les *King*, dans les pays de *Tsin* & de *Lou*; sur la Morale, la Musique & les Cérémonies, dans les pays de *Tcheou* & de *Y*, ainsi que dans les Royaumes de *Leang*, de *Han* & de *Tchou*.

Vers le milieu des années dénommées, *Tay-tchou*, c'est-à-dire, vers l'an 103 avant J. C., l'Empereur *Han-ou-ti* l'appella à la cour, & lui donna la charge de *Tay-ché-ling*, ou de principal Historien de l'Empire. Ce fut alors qu'il se mit en devoir de travailler efficacement à contenter les vœux de la Nation, qui, depuis plus d'un siecle, soupiroit après le recouvrement de ses fastes. Tout concouroit à hâter l'exécution de ce grand ouvrage; l'ardeur des Gens de lettres qui apportoient de tous côtés des matériaux utiles; la faveur du Prince qui munissoit du sceau de son autorité, tout ce qu'on lui disoit en avoir besoin pour la vérification des titres & des monumens dans les différens Tribunaux qui en etoient dépositaires; en un mot, des secours dans tous les genres, dont le nouvel Historien pouvoit profiter à son gré, & dont il profita pendant dix années de suite sans aucune interruption.

cacher le sujet sur lequel il vouloit faire ses représentations. Il fut admis. Il entra dans la salle avec une contenance assurée, mais modeste, & s'avança gravement jusqu'au pied du trône. Sans faire attention au fer qu'on faisoit briller à ses yeux, il se prosterna à plusieurs reprises, suivant l'usage de ceux qui, pour la premiere fois, avoient l'honneur d'être admis en présence de leur Souverain, & fit, avec la même gravité, toutes les cérémonies usitées en pareille occasion, après s'être relevé & s'être rangé un peu sur le côté, il dit:

« Un homme qui vit, comme s'il ignoroit qu'il peut mourir » bientôt; un Prince qui gouverne ses Etats, comme s'il ne » pouvoit jamais les perdre, ne jouiront pas long-temps, le » premier, d'une vie dont il ignore le prix, & le second, d'un » Royaume qu'il n'aura pas su conserver. Vivre, ou mourir; » conserver ou perdre son Royaume, sont deux points essentiels » qui méritent toute l'attention d'un Souverain. Pouvez-vous » bien prendre sur vous, Seigneur, de m'ecouter un moment, » sur ce que j'ai à vous dire de particulier là-dessus? »

Le Roi, dont la colere avoit eté suspendue par le sang-froid, le courage & la gravité du Philosophe, & frappé sans doute, par un préambule où il etoit question de perdre ou de conserver le Royaume & la vie, voulut savoir à quoi se termineroit un discours qui sembloit ne lui annoncer que des vérités dures: *Je veux bien vous entendre jusqu'au bout*, dit-il au harangueur; *continuez*. *Mao-tsiao* reprit ainsi:

« Votre conduite, Seigneur, est celle d'un Prince qui » ignore les plus sacrés de ses devoirs, & d'un homme qui » s'oublie soi-même. Par vos ordres cruels, on a mis en » pieces celui que vous feigniez de croire être le pere de » deux enfans qui n'etoient pas de son sang; & ces deux » enfans, qui, après tout, eussent eté vos freres, s'il etoit » vrai que votre mere les eût mis au monde, vous les avez

Il n'eût probablement pas tardé à ſatisfaire, du moins en partie, le juſte empreſſement du public, ſi une funeſte aventure, qui faillit à le faire périr, n'y eût mis encore pour quelque temps, un obſtacle auquel il ne s'attendoit pas.

On etoit alors en guerre avec les Tartares *Hioung-nou.* Un des Généraux de l'Empire, nommé *Li-ling*, après avoir eté battu, paſſa du côté de l'ennemi avec ce qui lui reſtoit de troupes. L'Empereur ayant appris cette nouvelle en fut conſterné, & vouloit ſe porter aux dernieres extrémités, en eteignant toute la famille du Général traître à ſa patrie. L'etude & les voyages n'avoient pas fait un courtiſan de *Sée-ma-tſien.* Il fut le ſeul de tous les Grands qui ne craignit pas de faire des repréſentations à ſon maître; il oſa même juſtifier la conduite du Général, & demander grace pour une faute qui pouvoit n'en être pas une. Par-là, il ſe rendit coupable lui-même, & s'attira toute l'indignation du Prince, par les termes peu meſurés qu'il employa dans ſa ſupplique :

Li-ling, y dit-il, *a joui juſqu'à préſent de la réputation la moins equivoque, tant du côté des vertus civiles, que de celui des qualités guerrieres. Il s'eſt montré bon fils dans le ſein de ſa famille, bon citoyen dans l'enceinte des villes, bon Mandarin dans les différens emplois qu'on lui a confiés, bon ſoldat, grand Capitaine, excellent Général dans les armées & au milieu des camps. Daignez, Seigneur, interroger vous-même ceux qui peuvent vous rendre témoignage ſur ces différens objets. Ils vous diront, ſi la crainte d'encourir votre diſgrace ne leur fait trahir la vérité, que loin d'avoir jamais déſobéi à ſon pere ou à ſes amis, il a toujours eté au devant de ce qu'il croyoit devoir leur être agréable : ils vous diront que par la douceur de ſes mœurs & de ſon commerce, il a fait les délices de ſes amis & de tous ceux qui le fréquentoient : ils vous diront qu'il a toujours eté fidele obſervateur des loix & des uſages etablis; qu'il a eté attentif, exact, equitable, bienfaiſant; ils vous*

» fait barbarement massacrer : vous avez relégué celle à qui
» vous devez la vie, dans un lieu qu'il suffit de nommer pour
» en connoître toute l'indécence, je veux dire, dans le pays
» de *Young*. Fût-elle en effet coupable des crimes qu'on lui
» impute, c'est ce que je n'examine point ici, est-ce à son fils,
» est-ce à celui qu'elle a porté dans son sein, à lui faire subir
» la rigueur des loix ? Vous avez porté la cruauté jusqu'à
» faire périr, par d'affreux supplices, des Sages, dont vous
» auriez dû récompenser le zele pour le bien de l'Etat, &
» l'attachement sincere à vos intérêts & à votre personne ;
» attachement dont ils vous donnoient des preuves non equi-
» voques, en tâchant de vous faire rentrer en vous-même.
» Tels sont, Seigneur, les excès où vous vous êtes livré. Les
» infames Empereurs qui ont perdu les Dynasties, *Hia* &
» *Chang* ; le barbare & voluptueux *Kié*, le féroce *Tcheou*,
» ont-ils commis des horreurs auxquelles on ne puisse comparer
» celles dont vous vous êtes rendu coupable ? Quand j'y pense,
» je tremble pour votre Empire ; je tremble pour vos jours,
» si vous ne vous hâtez de vous corriger. Voilà, Seigneur,
» tout ce que j'avois à vous dire : faites-e votre profit, &
» je mourrai content ».

En finissant ces mots, il ôte ses habits, & se met en posture d'un criminel qu'on va punir du dernier supplice. Le Roi, frappé d'un discours prononcé avec tant de fermeté, & d'un spectacle auquel il ne s'etoit nullement attendu, tendit les mains à *Mao-tsiao*, & lui dit : *Vous êtes véritablement un Sage. Ce sont des hommes tels que vous, qu'il faut à la Cour des Souverains. Je vous pardonne d'avoir transgressé mes ordres. Je vous pardonne aussi la dureté avec laquelle vous venez de m'instruire, & je vous assigne une place dans mon Conseil. Mes sujets auront tout lieu désormais d'être satisfaits de moi ; je changerai de conduite. Je ne puis pas rappeller à la vie ceux*

diront, enfin, que les blessures dont son corps est couvert, & le plus haut degré des honneurs militaires, auquel vous avez cru devoir l'elever, sont une preuve, sans replique, qu'il ne s'est pas epargné lorsqu'il a fallu combattre les ennemis de l'Etat, & qu'il les a combattus avec succès.

Maintenant il s'est rangé, dit-on, du côté des Tartares, & il a engagé ce qui restoit de troupes sous ses ordres à suivre son exemple. Examinez, Seigneur, dans quelles circonstances il s'est déterminé à une action de cette nature, & vous verrez qu'il ne lui a guere eté possible de faire autrement. Il avoit combattu vos ennemis, il les avoit mis en déroute, il les avoit poursuivis jusque bien avant dans leur pays, & quand il n'eut plus ni vivres, ni fleches, ce fut alors seulement qu'il leur laissa le champ libre. Il revenoit pour vous rendre compte de ses succès, lorsqu'un déserteur perfide avertit les Hioung-nou *du triste etat où ses gens se trouvoient réduits. A cette nouvelle, les* Hioung-nou *reprennent courage, ramassent leurs forces, & détachent leur Cavalerie pour couper* Li-ling, *& empêcher son retour. L'epée à la main,* Li-ling *& les siens se défendent encore; mais enfin, accablés par le nombre, & se voyant sans espoir d'être secourus, ils se rendent. Est-ce là un trait de lâcheté, de trahison, de perfidie? ou plutôt n'est-ce pas un trait de prudence, qui conserve à l'Empire un grand Capitaine, & quantité de braves soldats?* Li-ling *& ses compagnons sont prisonniers de guerre: envoyez, Seigneur, chez les Tartares, pour traiter de leur echange ou de leur rançon. Ce sera, de votre part, un trait de clémence, qui vous méritera les justes eloges de la postérité. Vouloir au contraire que la famille de* Li-ling *soit responsable d'un prétendu crime, auquel elle n'a pu avoir aucune part, c'est une injustice criante, qu'on ne doit jamais vous reprocher.*

Ce Discours, qui ne renferme rien en apparence que de conforme à l'équité naturelle & à la raison, parut aux yeux de l'Empereur & de ses courtisans, contenir des maximes contraires

que j'ai fait périr; mais je puis réparer l'insulte faite à ma mere. Je la fais rentrer dans tous ses droits. Je veux l'aller chercher moi-même, & la ramener à la Cour: vous viendrez avec moi; je vous présenterai à elle, afin qu'elle sache à qui elle doit sa liberté, & à qui je suis redevable moi-même du retour de la piété filiale dans mon cœur.

Tout cela fut exécuté. Le Roi alla au-devant de sa mere, monté sur un char, dans lequel il plaça *Mao-tsiao* à côté de lui, la ramena dans son ancien palais, & lui rendit tous les devoirs d'un fils respectueux. Il y a grande apparence que la crainte de perdre ses Etats, & peut-être la vie même, ou tout au moins de manquer le but auquel il visoit, de réunir sous sa domination tous les Royaumes qui partageoient alors l'Empire, s'il se rendoit odieux à ses propres sujets, lui inspira une modération qui en imposa pour quelque temps à tout le monde, & qui lui eût infailliblement gagné tous les cœurs, si elle avoit eté de plus longue durée: mais, comme elle n'etoit rien moins que sincere, la premiere occasion la fit evanouir.

Si, au dehors, il montra tant de déférence pour le Sage qui l'avoit fait rentrer en lui-même, il n'en fut que plus irrité, dans le fond de son cœur, contre cette sorte d'hommes qu'il regardoit comme des censeurs odieux, dont l'intrépidité le faisoit trembler lui-même jusques sur le trône: il entreprit, sinon de leur imposer silence, chose qu'il savoit bien qu'il lui etoit impossible d'obtenir, du-moins de les ecarter sous différens prétextes. C'etoit assez l'usage, dans ce temps-là, que ceux qui avoient quelque mérite parcourussent les différens Royaumes, pour tâcher de faire quelque fortune, lorsqu'ils se croyoient méprisés ou négligés dans leur propre patrie. Sous le regne du grand-pere de *Tsin-ché-hoang*, il en etoit venu un assez grand nombre, qui avoient reçu de ce Prince l'accueil

au bon ordre, & tendantes à autoriser les trahisons, les révoltes & la lâcheté. On en regarda l'auteur comme coupable lui-même, ou tout au moins comme complice du crime qu'il s'efforçoit de justifier ; & en conséquence on le condamna à mort.

Cet Arrêt rigoureux eût eté exécuté, si tout ce qu'il y avoit alors de personnes en place, ne se fût intéressé pour l'infortuné qui en etoit l'objet. Les Grands de l'Empire, les Chefs des Tribunaux représenterent au Souverain que *Sée-ma-tsien* etoit un homme essentiel, & que s'il venoit à manquer, il etoit à craindre que l'Histoire ne demeurât encore long-temps ensevelie dans les ténebres, d'où il etoit sur le point de la tirer. Ils firent des instances si vives pour obtenir son pardon, que l'Empereur se laissa fléchir. Il lui laissa la vie ; mais il le condamna au supplice qui ôte la faculté de pouvoir la transmettre à d'autres. Il voulut, outre cela, qu'il fût relégué, après sa guérison, dans un lieu solitaire, où il ne fût pas permis à tout le monde de l'aller voir, & d'où il n'eût pas lui-même la liberté de sortir à son gré. Du reste, on devoit lui fournir tous les secours qu'il demanderoit relativement à ses etudes.

L'imprudence, ou si l'on veut, la témérité d'un homme de lettres, ne méritoit pas, ce semble, une pareille punition. Il eût eté sans doute bien plus digne d'un Monarque, qui se dit le Fils du Ciel, si, réprimant le mouvement de sa colere, il avoit accordé la grace en entier : mais malheureusement pour *Sée-ma-tsien*, & peut-être heureusement pour les Lettres, l'Empereur voulut être obéi. Il le fut exactement ; & l'on mit hors du rang des hommes, un des plus grands hommes, sans contredit, qui fussent alors à la Chine.

Après sa guérison, *Sée-ma-tsien*, dans la solitude où il etoit confiné, trouva de quoi se consoler dans sa philosophie, & de quoi remplir agréablement tous ses momens, en variant ses

le plus favorable. Plusieurs avoient obtenu des dignités & des emplois honorables, & il en restoit encore qui occupoient actuellement des places distinguées, soit dans la Magistrature, soit dans le Gouvernement. Comme ils etoient irréprochables dans leur conduite & qu'ils remplissoient très-bien leurs obligations, il etoit difficile de leur imposer des crimes, sans se déclarer trop ouvertement calomniateur. On se contenta de les attaquer comme etrangers.

Les Princes du Sang, les Grands & les principaux Mandarins représenterent au Roi, dans un ecrit qu'on eut soin de rendre public, que les Etats de *Tsin* etoient remplis d'etrangers; que, dans les circonstances présentes, ces etrangers ne pouvoient être qu'à charge; qu'il y en avoit parmi eux qui etoient pourvus d'emplois honorables ou lucratifs, au détriment des sujets naturels de Sa Majesté, & qu'il etoit à craindre qu'ils ne fussent les espions de leurs Rois respectifs, plutôt que les serviteurs fideles du Prince qui les employoit avec tant de sécurité. Ils finissoient en demandant qu'on les renvoyât dans leur patrie.

Le Roi appointa une requête qu'on ne lui présentoit que par ses propres ordres. En conséquence, on fit les informations les plus exactes, & tous ceux qui furent reconnus être nés sujets d'un Prince etranger eurent ordre de vuider le Royaume de *Tsin*. Parmi plusieurs etrangers d'un mérite distingué, il se trouva un Lettré du premier ordre, nommé *Li-sée*, lequel etoit actuellement en place & avoit le titre de *Grand*. Ce *Li-sée*, que je dois faire connoître par ses bons comme par ses mauvais côtés, parce que c'est lui qui contribua le plus à la destruction de la Littérature & à l'incendie des livres; ce *Li-sée*, dis-je, ne voulut pas partir sans faire ses adieux au Roi. Il lui présenta un ecrit dont voici à-peu-près le contenu.

occupations littéraires. Suivons-le dans l'enumération qu'il fait lui-même des fruits de ſon loiſir. Voici comment il s'exprime :

L'outrage qu'on a fait à mon corps n'a point enervé mon eſprit, ni affoibli les ſentimens de mon cœur. J'aimois les Lettres, & je m'en occupois : je les aime encore, & je m'en occupe plus que je n'ai jamais fait. Déja j'ai fixé les temps depuis l'année où Confucius ceſſa d'ecrire, juſqu'à celui où Tao-tang *commença ſon regne* (c'eſt-à-dire, depuis l'an avant J. C. 480, juſqu'à la 2357 en remontant). *J'ai réduit dans les bornes de l'à-peu-près les années qui ſe ſont ecoulées entre* Tao-tang *&* Hoang-ti, *& j'ai extrait du cahos immenſe dans lequel les commencemens de notre Monarchie ſont enſevelis, de quoi donner une idée de nos anciennes traditions. J'ai repris l'hiſtoire où Confucius l'avoit laiſſée, & je l'ai continuée juſqu'au cinquieme Empereur des* Han. *J'ai profité des livres de* Ming-tang, *du* Ché-ché-kin-kouei, *du* Yu-pan, *du* Tou-ki : *j'ai dépouillé le* Lu-ling *de* Siao-ho, *pour ce qui regarde les loix ; le* Kun-fa *de* Han-ſin, *pour ce qui regarde le militaire ; le* Tchang-tcheng *de* Tchang-tſang, *pour ce qui a rapport aux ſciences & à la littérature en général ; & le* Li-y *de* Chou-ſun-toung, *pour tout ce qui concerne les grands uſages & les cérémonies diverſes. Je me ſuis ſervi des ouvrages de* Tſao-tſan *& de* Kai-koung, *dans ce que j'ai dit à l'occaſion de* Lao-tſée, *ou de ſa doctrine ; & pour tout le reſte, j'ai puiſé abondamment dans les ecrits de* Kia-y, *de* Coui-tſo, *de* Koung-ſun-houng, *& dans le* Koué-yu, *& le* Kou-ouen.

Sée-ma-tſien ne parle dans cette occaſion que relativement au *Ché-ki*, qui eſt le titre de ſon Hiſtoire, le ſeul de ſes ouvrages qui ait eu une certaine publicité de ſon vivant. Ceux auxquels il n'eut pas le temps de mettre la derniere main, furent recueillis avec ſoin, plus de cinquante ans après, par *Yang-hoei*, & offerts à l'Empereur *Hiuen-ti*, qui les fit

« Je pars, Seigneur, & c'eſt par les ordres qu'on m'a » intimés de votre part, que je dois retourner dans le Royaume » de *Tchou*, ma patrie. Ce qui m'afflige, en quittant les » Etats de *Tſin*, n'eſt pas, comme on pourroit peut-être » le croire, d'être obligé à renoncer aux emplois honorables » qu'on avoit jugé à propos d'accorder à mes ſervices. Je » puis eſpérer d'en obtenir ailleurs qui ne ſeroient pas au-deſſous » de ceux dont je vais être dépouillé. Ce n'eſt pas non plus » la triſte néceſſité de rompre cette foule de liens qui, for- » més inſenſiblement par l'habitude d'un grand nombre d'an- » nées, ſembloient devoir m'attacher pour toujours à un pays » que je préférois déja à celui où j'ai pris naiſſance. Quel- » ques réflexions ſur l'inſtabilité des choſes humaines ſuffi- » roient pour me conſoler d'une diſgrace qui pouvoit m'ar- » river à chaque inſtant. Ce qui m'afflige, oui, Seigneur, ce » qui m'afflige uniquement, c'eſt de voir que, ſans avoir » egard à votre propre gloire & au plus cher de vos inté- » rêts, vous ſacrifiez à l'ambition particuliere de quelques » courtiſans mal intentionnés & de quelques Princes de votre » ſang aſſez peu inſtruits, les perſonnes qui vous ont ſervi » avec le plus de zele & avec des ſuccès preſque toujours » heureux. La crainte où je ſuis que votre Majeſté, ſe » trouvant privée déſormais du ſecours de tant d'hommes » qui l'eclairoient de leurs lumieres, ne manque le grand » objet qu'elle ſe propoſe; de réunir tout l'Empire ſous ſa » domination, m'accable de triſteſſe, & me fait trembler pour » le ſort à venir d'un Royaume aujourd'hui ſi floriſſant.

» Il eſt à préſumer, Seigneur, que vous n'avez pas prévu » les conſéquences funeſtes que peut avoir pour vous l'eloigne- » ment de tous ces etrangers, dont les ſervices, pour ne » rien dire de plus, n'etoient point inférieurs à ceux que » peuvent vous rendre les plus zélés de vos ſujets naturels.

Permettez-

imprimer. Ce *Yang-hoei*, fils d'une fille qu'avoit eu *Sée-ma-tſien* avant ſa diſgrace, etoit décoré du titre de *Ping-toung-heou*, & un des plus habiles Lettrés de ſon temps. Il revit tous les Ecrits de ſon aïeul, les rangea ſous les différens titres qui leur convenoient, & en forma preſque une bibliotheque, qui contient en détail tout ce qui peut intéreſſer dans les différentes parties qui conſtituent le genre hiſtorique. On en jugera par la ſimple liſte que je vais en donner ici, & on conclura que celui qui a toutes les connoiſſances que ſuppoſent de pareils ouvrages, n'entreprend pas au-deſſus de ſa portée quand il ecrit l'hiſtoire.

Outre le *Ché-ki*, qui eſt l'hiſtoire générale de la Monarchie Chinoiſe, *Sée-ma-tſien* a compoſé encore, 1°. l'hiſtoire particuliere de douze regnes, depuis le temps où finit le *Tchun-tſieou*, juſqu'à celui des *Han ;* & cet ouvrage eſt intitulé *Ché-eulh-pen-ki ;* 2°. le *Ché-piao*, c'eſt-à-dire, les dix modeles d'un bon gouvernement; 3°. le *Lu-li-kai-y*, c'eſt-à-dire, livre ſur la Muſique & les Cérémonies; 4°. le *Toung-pien-pa-chou*, c'eſt-à-dire, les huit livres qui renferment en général ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir dans ce que les Anciens avoient ecrit ſur le civil & le militaire, ſur les montagnes & les rivieres, ſur les Eſprits ſupérieurs & inférieurs, ſur le Ciel & l'Homme; 5°. *Eulh-ché-pa-ſieou-hoan-pé-tchen*, ouvrage dans lequel il traite des vingt-huit conſtellations, & de l'ordre qu'elles gardent entr'elles & par rapport à la polaire; c'eſt une eſpece de Roman aſtronomique, fait pour célébrer ces Généraux illuſtres, qui, en rempliſſant la terre du bruit de leurs hauts faits pendant leur vie, ont mérité de briller encore après leur mort, en donnant leurs noms aux globes qui rouleront juſqu'à la fin des ſiecles dans la voûte des cieux; 6°. *San-ché-ché-kia*, c'eſt l'hiſtoire des trente familles qui ſe ſont diſtinguées par leur attachement à leur Souverain, & par des ſervices rendus à

» Permettez-moi de vous rappeller, à cette occasion, quelques
» traits d'histoire qui peuvent servir à vous faire connoître
» toute l'importance de la démarche que vous avez faite.

» Le grand *Mou-koung* n'oublia rien, autrefois, pour attirer les etrangers dans ses Etats : il fit venir *Yeou-yu*, du pays de *Si-joung*; il appella *Pê-li-hi*, qui etoit dans le pays de *Ouan*; il invita *Kien-chou* à quitter le Royaume de *Soung*; il engagea *Pi-pao* & *Koung-sun-tché*, qui etoient du Royaume de *Tchen*, à venir auprès de lui, pour y remplir les premiers emplois. C'est au moyen de tous ces etrangers qu'il vint à bout de réunir vingt petits Royaumes, & d'en former le grand Etat de *Si-joung*, qu'il gouverna avec tant d'eclat. Le sage *Hiao-koung*, profitant des conseils de *Chang-yang*, qui etoit etranger à sa Cour, fit rentrer dans le devoir les Gouverneurs de Province & les Grands qui s'en etoient ecartés; il rétablit le bon ordre & remit par-tout la tranquillité, qui durent encore de nos jours.

» L'illustre *Hoei-ouang* ne vint à bout de diviser les six Royaumes qui s'etoient ligués contre lui qu'en ecoutant les conseils & en employant les services de *Tchang-y*, qui n'etoit pas son sujet. C'est cet etranger qui le rendit redoutable à tout l'Empire, & lui attira les hommages des six Princes qui avoient entrepris de le détruire.

» Ce ne fut qu'après que *Fan-kiu* se fut retiré chez *Tchao-ouang*, que ce Prince rendit son Royaume florissant, & lui donna un etat de consistance qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Pour vous, Seigneur, qui êtes, sans contredit, le plus grand comme le plus puissant des Princes qui partagent aujourd'hui l'Empire, vous croyez devoir agir différemment des illustres Souverains que je viens de nommer. Non-seulement vous n'invitez pas les etrangers à venir s'eta-

la patrie ; 7°. *Tſi-ché-lié-tchouan*, c'eſt-à-dire, explication en ſoixante-dix articles, de ce qu'il a trouvé de mieux dans les différens Mémoires rejettés, qui concernoient les *King*, l'Hiſtoire, les Généalogies, la Littérature, &c. qu'on avoit pour ſervir à la reſtitution, ou réparation des livres brûlés ſous *Tſin-ché-hoang*.

Telles ſont les productions littéraires du fameux *Sée-ma-tſien*. Elles furent ebauchées, pour la plupart, pendant le temps de ſa diſgrace, pour charmer l'ennui de la ſolitude forcée, dans laquelle il comptoit devoir finir ſes jours ; mais ſon mérite, en faveur duquel on lui avoit fait grace de la vie, après qu'il eut eté condamné à la perdre, lui fit rendre de même la liberté, malgré l'arrêt ſévere qui l'en privoit à jamais. L'Empereur fut ſi content, en particulier, des commencemens de l'hiſtoire de ſa Dynaſtie, qu'il en aima l'auteur, & voulut, en le comblant de bienfaits, réparer en quelque ſorte, l'exceſſive rigueur dont il avoit uſé à ſon egard. Il le rappella à la Cour, lui donna le titre de *Tchoung-chou-ling*, & lui confia cette partie du miniſtere qui a inſpection ſur la Littérature, & ſur tous les Lettrés de l'Empire. Cette dignité, très-honorable par elle-même, eſt à la Chine la plus importante de toutes. C'eſt de celui qui en eſt revêtu que dépend en quelque ſorte le bonheur des peuples, parce que c'eſt lui qui préſide au choix de tous ceux qui doivent les gouverner en détail. Pendant tout le temps qu'il vécut encore, *Sée-ma-tſien* continua à jouir de la faveur de ſon Prince & des honneurs du ſiecle ; mais il ne ſe ſervit de l'une, & n'employa le crédit que lui donnoient les autres, que pour le ſervice de la patrie & la gloire des Lettres. On ne ſait pas l'année préciſe de ſa mort. A en juger par le nombre & la qualité de ſes ouvrages, on peut croire qu'il a pouſſé ſa carriere auſſi loin qu'elle pouvoit aller. « Quoique ce grand homme ait ſi bien mérité de la

» nation,

» blir chez vous, mais vous chassez ceux qui y avoient leurs » etablissemens tout formés; ceux mêmes que vous ou vos » prédécesseurs y avoient autrefois appellés.

» Il ne m'appartient pas d'approuver ou d'improuver en » cela votre conduite : sans doute que vous avez vos raisons » pour faire ce que vous faites & pour vouloir ce que vous » voulez. Sans chercher à les eclaircir ou à les deviner, c'est » à nous à nous conformer à vos volontés; notre devoir est » d'obéir sans murmure. Je dirai cependant en général, qu'un » Prince qui chasse de ses Etats des etrangers dont il n'a reçu » aucun sujet de mécontentement, & contre lesquels on n'a » aucune plainte légitime à former, agit autant contre ses » intérêts, que si, durant la guerre, il approvisionnoit lui-» même le camp de ceux contre lesquels il a à combattre; » que si, pendant la paix, il fournissoit des armes à des mal-» faicteurs disposés à lui nuire.

» J'ai toujours ouï dire que la montagne de *Tay-chan* n'etoit » une des plus grandes & des plus belles de l'univers que » parce qu'elle n'a jamais rejetté ni laissé perdre aucun des » monceaux de terre qui, peu-à-peu, se sont accumulés dans » son sein; & que le fleuve *Kiang* n'avoit un cours si rapide » & un lit si profond que parce qu'il recevoit indifféremment » toutes les eaux etrangeres, soit qu'elles lui fussent trans-» mises par les rivieres, ou par les plus petits d'entre les » ruisseaux. Un Roi qui ne rejette & ne dédaigne personne, » acquiert nécessairement tout ce qu'il lui faut de lumieres » pour connoître & discerner les talens, pour les apprécier » & les employer à propos. C'est en cela principalement que » *Fou-hi*, *Chen-noung*, *Hoang-ti*, *Yao* & *Chun* ont fait » consister la premiere des qualités que doit avoir un Sou-» verain, & c'est parce qu'ils l'ont possédée, cette qualité, & » qu'ils l'ont constamment mise en pratique, que la postérité

» nation, qui lui eſt en quelque ſorte redevable de ſes faſtes ;
» de la Littérature, dont il eſt comme le reſtaurateur, & du
» corps entier des Lettres, dont il contribua à fixer l'etat &
» aſſurer la fortune par la multitude des dignités, des charges,
» des emplois & des ſecours de tous genres qu'il lui procura ;
» on ne lui a cependant pas fait l'honneur de placer ſon portrait
» dans la ſalle de Confucius. La ſeule raiſon qu'on apporte,
» pour juſtifier cette eſpece de mépris, eſt que *Sée-ma-tſien*
» *n'etoit pas complétement homme*. *Lieou-hiang* & *Yang-hioung*,
» deux ecrivains célebres, dont l'autorité eſt d'un très-grand
» poids, lui donnent le titre d'excellent hiſtorien. Ils auroient
» pu, ce ſemble, lui donner celui de *pere de l'Hiſtoire* ».

XXXII.

HAN-KOANG-OU-TI, Empereur.

Il etoit deſcendant de *King-ti*, quatrieme Empereur de la Dynaſtie des *Han*. Son nom etoit *Lieou-ſieou*, & ſon ſurnom *Ouen-chou*. Il naquit à *Nan-yang* ; mais ſon pere, quoique de la famille impériale, & très-proche parent de l'Empereur qui etoit alors ſur le trône, fut contraint, à cauſe de ſa pauvreté, de ſe retirer à la campagne, près d'un village nommé *Pé-choui*. C'eſt là que *Lieou-ſieou* fut elevé, & qu'il apprit à connoître les différens beſoins des hommes, beaucoup mieux ſans doute qu'il n'eût pu faire à la Cour, ou dans la Capitale ; il les vit de près, & les eprouva lui-même.

Dès ſa jeuneſſe, il ſe montra digne du ſang dont il ſortoit, & mérita, par ſes belles qualités, plus encore que par ſa naiſſance, d'être placé ſur le trône de ſes ancêtres, préférablement à pluſieurs autres qui ſembloient en être plus près que lui. Dans ce temps-là un Miniſtre perfide, nommé *Ouang-*

» les appelle, par distinction, *les cinq Ti*, ou Empereurs
» suprêmes, comme s'ils etoient les seuls qui eussent eté
» véritablement Empereurs. *Yu*, *Tcheng-tang* & *Ou-ouang*,
» Fondateurs des trois premieres Dynasties, ont marché sur
» les traces des cinq *Ti*; & la postérité les appelle de même,
» par distinction, les trois *Ouang*, c'est-à-dire *les trois Rois*,
» comme s'ils etoient les seuls Princes qui eussent gouverné
» les hommes après les cinq *Ti*. Voilà, Seigneur, ce qu'a-
» vant mon départ j'ai cru devoir vous dire. Je prie Votre
» Majesté de vouloir bien en conserver le souvenir, & en
» faire quelquefois le sujet de ses réflexions les plus sérieuses.
» Je vais partir ».

Le Roi, loin de s'offenser de la liberté de *Li-sée*, lui sut gré des avis qu'il lui donnoit, & en profita. Il cassa l'Edit par lequel il etoit ordonné que tous les etrangers eussent à vuider le Royaume, laissa leurs emplois à ceux d'entr'eux qui en etoient pourvus, retint *Li-sée* auprès de sa personne, l'honora de sa confiance la plus intime, &, après l'avoir fait passer par toutes les charges subalternes du Gouvernement, il le fit son premier Ministre.

Il semble que ces deux hommes etoient faits l'un pour l'autre: leur maniere d'envisager une affaire, de la traiter, de la conduire à sa fin, etoit exactement la même; & lorsque l'un proposoit quelque chose, l'autre croyoit avoir eté pénétré, ou avoir déja parlé de ce dont il etoit question. Aussi ils etoient toujours d'accord; & la réunion de tout l'Empire sous l'autorité d'un seul & unique Souverain n'est pas moins l'ouvrage du Ministre que de celui qui l'employoit. Cette révolution, la plus terrible qu'ait eprouvée la Chine, à cause des circonstances qui l'accompagnerent & des conséquences funestes qu'elle a eues, doit être attribuée à *Li-sée* tout aussi bien qu'à *Tsin-ché-hoang*: ils la préparerent ensemble; ils

mang, fit périr par le poiſon l'Empereur *Ping-ti* ſon maître, & lui ſubſtitua *Jou-tſée-yng*, Prince de la famille impériale, âgé ſeulement de deux ans. Peu content de régner ſous le nom de ſon pupille, *Ouang-mang* leva le maſque, dépoſa *Jou-tſée-yng*, & ſe fit déclarer lui-même Empereur.

Tous ceux qui appartenoient aux *Han* ou leur etoient alliés, leverent l'etendard contre l'uſurpateur, & ſe mirent en devoir de diſputer un trône auquel la naiſſance leur donnoient droit. *Lieou-ſieou* fut celui de tous qui y travailla le plus efficacement. Il ramaſſa d'abord quelques troupes compoſées de ſes anciens amis du village de *Pé-choui* & des environs. Il ſe mit à leur tête, & alla combattre quelques partis ſéparés des armées de *Ouang-mang*. Il ſe conduiſit avec tant de bravoure & de prudence, qu'il ne livra jamais de combat qu'il n'en ſortît victorieux, ou qu'il n'en retirât quelque avantage réel. Ses premiers ſuccès lui gagnerent la confiance de ſes ſoldats, & lui attirerent un grand nombre de braves, qui vinrent des différentes Provinces de l'Empire ſe ranger ſous ſes etendards. Avec ce nouveau renfort, il ſe trouva en etat de faire la guerre dans les formes. Il battit dans pluſieurs occaſions les Généraux de l'uſurpateur; & après la mort de ce tyran, il détruiſit l'un après l'autre tous les chefs des rébelles, & fut enfin proclamé Empereur la vingt-cinquieme année de l'ere Chrétienne. Il tranſporta la Cour, du *Chen-ſi* où elle etoit auparavant, dans la Province du *Ho-nan*, & choiſit la Ville de *Lo-yang*.

Il s'etoit montré grand Capitaine dans les armées; il ſe montra grand Prince pendant la paix. Il fit revivre les loix, encouragea les Savans, donna du luſtre à la vertu, & n'oublia rien de tout ce qu'il crut devoir contribuer à la gloire de l'Empire & au bonheur de ſes ſujets. Il etoit doux & compatiſſant, affable, juſqu'à ſe mettre, pour ainſi dire, de pair avec ſes anciens amis; reconnoiſſant envers ceux qui l'avoient ſervi; équitable envers tout le monde; ſans faſte, n'employant que les etoffes les

prirent ensemble des mesures efficaces pour la faire réussir. C'est ce que l'on va voir, à mesure que les evénemens se développeront.

Le premier de leurs soins fut de faire un grand amas d'argent, afin de s'en servir, partie à soudoyer des troupes, & le reste à acheter des traîtres. Ils mirent de nombreuses armées sur pied, & les distribuerent de maniere qu'ils se trouverent toujours en etat d'attaquer ou de se défendre, suivant que le besoin & les circonstances pouvoient l'exiger. Au moyen des sommes considérables qu'ils firent passer chez tous ceux qui, en vertu de leur crédit ou de leurs emplois, pouvoient influer dans les affaires des six Royaumes qui existoient alors, indépendamment de celui de *Tsin*, ils devinrent bientôt les arbitres de toutes les Cours, l'ame de leurs conseils & le mobile universel de toutes leurs opérations. Au moyen de leurs nombreuses troupes, ils combattirent avec avantage, tantôt pour eux-mêmes, directement & sans autre prétexte; tantôt indirectement, comme alliés, ou comme auxiliaires.

Les Rois de *Tchao* & de *Yen*, comme plus puissans que les autres, furent les premieres victimes qu'ils immolerent à leur ambition. Ils les animerent adroitement l'un contre l'autre, en promettant des secours d'hommes & d'argent à chacun en particulier; mais, quand une fois le feu de la guerre fut allumé, ils ne prirent parti pour aucun, attendant l'evénement pour se déclarer.

Les troupes de *Tchao* battirent celles de *Yen*, & s'emparerent de tout le pays dépendant de *Li-yang*, après en avoir détruit la principale forteresse. Le Roi de *Tsin* crut alors qu'il etoit temps de prendre parti : il se déclara pour les *Yen*, contre les *Tchao*, & prit sur ceux-ci neuf villes, qu'il réunit à son domaine.

plus ſimples pour ſes habits, & uſant d'economie dans tout ce qui n'etoit qu'à ſon uſage; mais généreux envers les Officiers, les Magiſtrats & les Savans, auxquels il prodiguoit les récompenſes & les dons, pour peu qu'ils ſe diſtinguaſſent du commun. Il multiplia les Ecoles publiques. Il proſcrivit, comme contraires aux bonnes mœurs, la Muſique des Royaumes de *Tchen* & de *Ouei*. Enfin, c'eſt un des plus grands Princes qu'ait eu la Dynaſtie des *Han*, dont il eſt regardé comme le ſecond fondateur. C'eſt par lui que commencent les *Han* orientaux. Il mourut après un regne de trente-trois ans, dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge: c'eſt l'an cinquante-ſept de l'ere Chrétienne. Son corps repoſe à *Yuen-ling*.

XXXIII.

YEN-TSÉE-LING, Philoſophe.

Le nom de ſa famille etoit *Yen*; ſon nom propre *Koang*, & ſon ſurnom *Tſée-ling*. Il s'acquit de la réputation dès l'âge le plus tendre, & pendant ſa jeuneſſe, il paſſoit déja pour un ſage. Il fut condiſciple de *Lieou-ſieou*, qui fut enſuite Empereur ſous le nom de *Han-koang-ou-ti*, & lia avec ce Prince une amitié très-etroite. Au ſortir de l'enfance, les deux amis eurent des occupations bien différentes. Celles de *Lieou-ſieou* le conduiſirent juſqu'au faîte des grandeurs humaines. Placé ſur le trône, il ne dédaigna pas de penſer à ſon camarade d'ecole, à ſon ancien ami *Yen-koang*. Il fit des perquiſitions pour ſavoir ce qu'il etoit devenu. Il apprend que ſa demeure eſt encore à *Pé-choui*, ou aux environs; que la pêche fait ſon occupation la plus ordinaire; qu'une peau de chevre eſt ſon habillement pendant l'hiver; que ſa vie eſt des plus frugales, & qu'il continue à cultiver la ſageſſe.

Le Roi de *Tchao*, qui etoit alors un vieillard presque décrépit, ayant appris ce qui se passoit, en mourut de chagrin, & laissa ses Etats en proie aux factions, parce qu'il avoit substitué au *Prince héritier* un autre de ses fils, qui, suivant les loix, ne pouvoit pas être son successeur. Sa mere avoit eté Comédienne : il déplaisoit à la Nation, & n'avoit pas d'ailleurs les qualités nécessaires pour bien gouverner ; mais, ayant de bons Généraux & des Ministres habiles, il crut n'avoir rien à craindre. Il voulut néanmoins qu'on s'abstînt au dehors de toute opération militaire pendant toute l'année du grand deuil. Le Roi de *Tsin* fit semblant de n'avoir en vue que de respecter sa douleur, en le laissant tranquille ; mais, au fond, il ne vouloit que se donner le temps de voir le tour que prendroient les affaires. Il comptoit autant sur ses intrigues que sur ses armes, & il espéroit que dans un pays où tout etoit en fermentation, les guerres intestines ne tarderoient pas d'avoir lieu. En attendant, il se porta d'un autre côté.

Les Rois de *Ouei* & de *Tchou* etoient en guerre au sujet des limites de leurs Etats respectifs. Le premier, plus aguerri que l'autre, ayant sous ses ordres de meilleures troupes, & maître d'un pays où les hommes naissent, pour l'ordinaire, plus robustes que dans le reste de l'Empire, eût infailliblement mis tout l'avantage de son côté ; mais le Roi de *Tsin* s'etant mis de la partie, fit pencher tout autrement la balance, & la victoire se déclara pour les alliés. Les *Ouei*, battus par-tout, furent contraints de recevoir la loi.

Après cette expédition, le Roi de *Tsin* jugea qu'il etoit temps de revenir sur les *Tchao*. Il les battit, prit leur Général *Hou-tché*, & eut la cruauté de lui faire couper la tête. Cette action barbare lui coûta cher ; plusieurs de ceux qui, dans le conseil de la Cour de *Tchao*, lui etoient entiérement

Il n'en fallut pas davantage pour achever de déterminer l'Empereur à l'appeller auprès de sa personne. Le titre de Sage, dont *Yen-tsée-ling* jouissoit, etoit plus que suffisant pour autoriser un grand Prince à lui accorder sa confiance : il en prit occasion de faire voir à ses sujets, combien il faisoit cas de la vertu, en la relevant, à leurs yeux, par l'eclat d'une invitation solemnelle, dont il voulut honorer un homme d'une naissance obscure, mais qui etoit vertueux. Il lui députa les plus illustres de ses courtisans, & lui envoya un char tendu en noir, tel qu'en avoient alors les Grands de l'Empire.

Lorsque les Députés furent sur le point de partir : *Allez*, leur dit l'Empereur, *exécuter une commission que je voudrois pouvoir faire moi-même. Saluez* Yen-tsée-ling, *de la part de son ancien ami* Lieou-sieou. *Dites-lui que je l'invite à venir partager ma fortune & ma demeure. Nous cultiverons ensemble la sagesse, & il m'aidera à faire le bonheur de mes sujets, en la leur faisant cultiver aussi.*

Les Députés n'oublierent rien pour exécuter, au gré de leur maître, ce dont ils etoient chargés ; mais leur bonne volonté, & tous les soins qu'ils se donnerent furent inutiles. Ils eurent beau presser, prier, solliciter, *Yen-tsée-ling* fut inflexible. *Je suis infiniment flatté*, leur dit-il *du bon souvenir de* Lieou-sieou, *& je lui en suis très-obligé ; mais je ne saurois accepter ce qu'il m'offre comme Empereur. La grace que je lui demande, & que j'attends de son amitié, c'est de me laisser couler paisiblement mes jours, dans l'obscurité où j'ai vécu jusqu'à présent. Je respecte mon maître dans la personne de mon ancien ami. Il faut que tout soit dans l'ordre ; ma naissance & mon education m'eloignent egalement des dignités & des honneurs de la cour. Retournez vers celui qui vous a envoyés, & dites-lui de ma part, que si je n'ecoutois que les sentimens de mon cœur, j'aurois du regret de le voir ce*

dévoués, ne voulurent plus avoir de correſpondance avec un Prince qui ne reſpectoit ni l'âge, ni les dignités, ni la valeur, ni les vertus. Les ſentimens de la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain ſe réveillerent dans les cœurs : on redoubla d'effort pour réprimer l'inſolence des *Tſin ;* on leur oppoſa le Général *Li-mou*, dont la valeur & l'expérience etoient connues ; on recueillit les débris de l'armée battue, on leva de nouvelles troupes, & *Li-mou* fut elevé à la dignité de grand Général, avec plein pouvoir de diſpoſer de tous les emplois militaires & de toutes les opérations, ſans avoir beſoin de recevoir de nouveaux ordres. *Li-mou* marche au-devant de l'armée des *Tſin*, leur livre bataille près de *Y-ngan*, dans la province du *Pé-tché-ti* d'aujourd'hui, & remporte une victoire des plus complettes.

Le Roi de *Tſin*, humilié, eut recours à l'artifice, expédient qui lui réuſſiſſoit toujours le mieux. Il entreprit de rendre ſuſpecte la fidélité du Général *Li-mou.* Il répandit ſur ſon compte de faux bruits, qu'il eut ſoin de faire parvenir juſqu'à la Cour de *Tchao.* Il envoya, outre cela, une ſomme d'argent conſidérable à un certain *Kou-kai*, qui etoit un de ces courtiſans vils dont le crédit & la perſonne ſont toujours au plus offrant, & l'engagea à perdre *Li-mou* dans l'eſprit de ſon maître. Après avoir dreſſé cette batterie, il aſſembla ſecretement ſes troupes, les envoya dans le même lieu où il avoit eté battu l'année d'auparavant, prit *Y-ngan*, *Ping-yang* & *Ou-tcheng*, trois villes fortes dont la poſſeſſion lui aſſura tout le pays de *Lang-meng* & de *Pou-ou*, deux des principales Provinces du Royaume de *Tchao.* Le Général *Li-mou*, qui ne s'etoit point attendu que les *Tſin* ſe fuſſent mis ſi-tôt en etat de tenir la campagne, & qui ſoupçonnoit encore moins qu'ils euſſent formé le deſſein de venir l'attaquer, s'etoit retiré avec le gros de ſon armée, & n'arriva

qu'il est. Emmenez ce char, & tout ce cortege dont je n'ai que faire ici.

L'Empereur s'etoit attendu à ce premier refus ; mais comme il demeura persuadé qu'il n'entroit dans le procédé de *Yen-tsée-ling*, ni vaine ostentation, ni âpreté de caractere, ni fierté dédaigneuse, ni mauvaise humeur, il insista, & renouvella jusqu'à trois fois les mêmes prieres & les mêmes invitations. *Yen-tsée-ling* ne put y résister. Il se rend chez son ami, & sans s'astreindre à aucun cérémonial, il ose embrasser l'Empereur, de la même maniere qu'il eût embrassé son cher *Lieou-sieou*, si, après quelques années d'absence, il fût revenu dans son village de *Pé-choui*.

L'Empereur, de son côté, ne craignit pas de manquer aux bienséances, en se livrant aux doux transports de l'amitié. *Voilà*, dit-il, *deux cœurs qui aiment la vertu ; deux cœurs faits l'un pour l'autre, qui se trouvent enfin réunis. Jouissons, mon cher* Yen, *du bonheur de vivre ensemble ; mais il faut pour la décence, que vous ayez quelque titre qui vous attache à ma personne & au service de l'Empire. Je vous nomme* Kien-y-ta-fou. La charge de *Kien-y-ta-fou*, etoit une des plus considérables qu'il y eût alors. *Yen-tsée-ling* la refusa, avec menace de s'en retourner, si on le pressoit davantage. L'Empereur, qui ne vouloit pas le contraindre, le laissa libre sur le choix de ses occupations. Il lui assigna un appartement dans le palais, où il pût l'aller voir lui-même, & s'entretenir avec lui toutes les fois qu'il le jugeroit à propos, seul à seul, & sans être assujetti aux bienséances du rang.

Ce sage Prince jouit pendant quelque temps de cette sorte de plaisir, qui n'approche guere du trône, je veux dire, de la satisfaction d'avoir un ami sincere, auquel il pût se confier, comme à un autre lui-même. Chaque soir, lorsque toutes les affaires qui regardoient le gouvernement de l'Empire etoient

au ſecours des places aſſiégées qu'après leur reddition. Il rencontra l'armée des *Tſin* & lui préſenta la bataille, qu'elle refuſa ; ſuivant l'ordre exprès qu'elle en avoit reçu du Roi.

La priſe de ces trois villes jetta l'alarme dans tout le Royaume de *Tchao*, & fournit à *Kou-kai* l'occaſion d'exécuter ſon projet & de perdre *Li-mou*. Ce traître accuſa le Général d'être d'intelligence avec les ennemis, & fit tellement valoir les apparences, qu'il perſuada le Roi. Ce Prince mal aviſé ſe porta aux dernieres extrémités contre le ſeul homme de ſon Royaume qui pouvoit le ſoutenir ſur le penchant de ſa ruine. Il le rappella, & envoya, pour commander ſes troupes, *Tchao-tſoung* & *Yen-kiu*, deux hommes ſans expérience, plus propres à gâter les affaires qu'à les rétablir. Il les chargea de faire mourir *Li-mou*, ſi, ſous quelque prétexte, il faiſoit difficulté de céder ſur-le-champ le commandement : ce qui ne manqua pas d'arriver ; car le Général, d'un côté, ne ſe ſentant coupable d'aucun crime, pour croire ſa diſgrace, & de l'autre, ſe voyant ſur le point de forcer les ennemis à accepter une bataille, ſeul moyen qu'il y eût de ſauver le Royaume, refuſa d'obéir, diſant qu'il vouloit auparavant inſtruire le Roi de l'etat des choſes, ſauf à ſe conduire enſuite conformément aux ordres qu'il en recevroit. *Pour nous*, lui repliquerent *Tchao-tſoung* & *Yen-kiu*, *nous n'avons pas beſoin de nouveaux ordres : nous avons reçu, en partant, celui de vous mettre à mort, puiſque, par votre déſobéiſſance, vous confirmez le crime de rebellion dont vous êtes accuſé* ; & à l'inſtant ils le firent aſſommer par ceux de leur ſuite.

Tandis que, par les intrigues du Roi de *Tſin*, tout cela ſe tramoit & préparoit une révolution prochaine dans le Royaume de *Tchao*, les *Han* n'etoient point plus tranquilles

expédiées, il appelloit *Yen-tsée-ling*, ou il se rendoit sans escorte & sans suite dans son appartement. C'etoit *Lieou-sieou*, & non pas l'Empereur, qui alloit le voir. Ils s'entretenoient avec la même cordialité, & de la même maniere que quand ils etoient ensemble au village. Souvent ils poussoient la conversation jusque bien avant dans la nuit, & prenoient ensuite quelques heures de repos sur un même lit.

Les Courtisans, & tous ceux qui environnoient le trône, ne voyoient pas d'un œil indifférent les marques d'amitié que leur maître commun donnoit à ce favori d'une nouvelle espece. Aucun d'eux cependant n'osoit prendre sur soi de parler mal d'un homme qui ne donnoit prise d'aucun côté. Toutes les voies de la calomnie leur etant fermées, ils eurent recours à celles de la superstition ; ils firent parler les astres.

Le Président d'Astronomie exposa dans une supplique, qu'en contemplant le Ciel, il avoit vu l'etoile sous laquelle *Yen-tsée-ling* etoit né, opprimer l'etoile de sa Majesté, obscurcir son eclat, & absorber ses influences les plus bénignes : il ajouta que, suivant les regles de son art, & le résultat de tous ses calculs, il etoit fort à craindre que sa Majesté n'essuyât quelques grands désastres, à l'occasion de *Yen-tsée-ling*.

Après avoir loué son zele ; *Soyez tranquille*, lui répondit l'Empereur, *votre science n'est point vaine ; car le malheur dont vous dites que les astres me menacent est déja arrivé. Ce n'est au fond qu'une bagatelle ; il faut que je vous en fasse part. Une des nuits passées, mon ami* Yen-tsée-ling *m'a véritablement opprimé. Nous etions sur un même lit, il dormoit profondément, & en dormant, il a mis un de ses pieds sur mon ventre, de maniere qu'il sembloit vouloir me fouler. J'avoue que je faillis à perdre patience : car outre qu'il m'empêchoit de dormir, il m'ôtoit presque la respiration : cependant je n'en ai point eté incommodé. C'est une affaire faite, & je suis bien aise*

chez eux : ils trembloient au seul nom de *Tsin*. Leur Roi, *Ngan-ouang*, Prince foible & plongé dans la mollesse, voulut, en cédant quelques villes, acheter un repos dont il prévoyoit bien qu'on ne le laisseroit pas jouir long-temps. Il envoya des Ambassadeurs à la Cour de *Tsin*, d'abord pour rendre hommage au Roi, dont il se déclaroit volontairement vassal & tributaire, & ensuite pour lui offrir en pur don la ville de *Nan-yang*, avec ses dépendances.

Le Roi de *Tsin*, peu content de ces offres, renvoya les Ambassadeurs sans réponse; & peu après, il fit entrer ses troupes dans les terres de *Han*, sans y trouver nulle part la moindre résistance. Par-tout on se soumettoit, les villes ouvroient leurs portes; enfin le Général parvint, presque sans coup férir, jusques dans la Capitale, où il prit le Roi *Ngan-ouang*, qu'il emmena avec lui & qu'il présenta au Roi de *Tsin*, en lui rendant compte de son expédition.

Le Roi de *Tsin* mit le Royaume de *Han* au nombre de ses Provinces, & l'appella *Yng-tchoan-kiun*. Il dédaigna de faire mourir son prisonnier, qu'il regarda comme un Prince lâche dont il n'avoit rien à craindre. Ce fut à-peu-près vers ce temps-là qu'il apprit le succès de ses intrigues contre le Général *Li-mou*. Il se regarda dès-lors comme maître du Royaume de *Tchao*. Cet infortuné Royaume ne pouvoit se trouver dans des circonstances plus fâcheuses; sans Généraux, sans provisions, parce qu'une disette générale l'affligeoit depuis près d'un an; agité par les dissentions domestiques, qui rendoient une partie de la Nation ennemie de l'autre; abandonné de ses anciens alliés, parce qu'il avoit eu la mal-adresse d'offenser les uns & de négliger les autres, il devoit s'attendre à être accablé. Il le fut en effet. L'armée de *Tsin* s'avance à grands pas vers ces deux courtisans que la faveur, ou plutôt que l'imprudence & la mauvaise fortune

d'en avoir eté quitte à ſi bon marché. Voilà ce que vouloient dire les aſtres ; n'y penſons plus.

Par cette réponſe, tout le monde comprit qu'il ſeroit dangereux de tenter de nouvelles voies pour perdre *Yen-tſée-ling*, & qu'on ne viendroit pas à bout de tromper ſur ſon compte un Prince, qui le connoiſſoit ſi bien, & qui lui etoit ſi fort attaché. Ce ne fut point ainſi qu'en jugea *Yen-tſée-ling* lui-même. Il vit bien qu'il ſuccomberoit tôt ou tard, s'il ne prenoit pas ſon parti de bonne grace. Comme ce n'avoit eté qu'à ſon corps défendant qu'il etoit venu à la Cour, il ne lui coûtoit pas beaucoup pour ſe déterminer à la quitter ; mais il lui coûtoit infiniment de ſe ſéparer de ſon ami. Il en prit néanmoins la réſolution, & exécuta ſon deſſein avec tant de ſecret, que l'Empereur n'en eut pas même le ſoupçon. Il alla ſe cacher dans les montagnes de *Fou-tchoung*, où il paſſa le reſte de ſa vie à cultiver la terre, & à faire le métier de pêcheur. Il ſe fit tellement eſtimer de ceux qui faiſoient leur ſéjour aux environs de ſa retraite, qu'ils en firent leur maître, leur conſeiller, leur conſolateur, leur oracle ; & qu'après ſa mort voulant conſerver la mémoire d'un homme qui leur avoit eté ſi cher pendant ſa vie, ils donnerent à ce canton le nom de *Yen-ling-lai.*

XXXIV.

HEOU-HAN-TCHO, TCHAO-LIÉ-HOANG-TI, Empereur.

Ce Prince etoit du ſang des *Han.* Il avoit pour nom propre *Pei*, & pour ſurnom *Hiuen-té.* Il naquit à *Tcho-kiun*, dans le palais de *King-ouang*, Prince de *Tchoung-chan.* Il fut elevé d'une maniere conforme à ſa naiſſance, & cultiva enſuite de lui-même les excellentes qualités

tune du Roi de *Tchao* avoient mis à la tête de ses troupes, les attaque, les bat, les met en fuite, &, sans se mettre en peine de poursuivre les fuyards, ni perdre son temps à prendre des villes, elle va droit mettre le siege devant la Capitale, qui etoit *Han-tan*, comme on l'a dit plus haut.

Ce siege ne fut pas long. Les intelligences secretes que le Roi de *Tsin* entretenoit dans cette ville ne contribuerent pas moins à lui en assurer la conquête que la force & l'activité de ses guerriers, qui la serrerent de si près & lui donnerent coup-sur-coup des assauts si violens, qu'ils l'emporterent au bout de quelques jours. Le Roi, toute la famille royale, les principaux d'entre les Grands & ceux qui occupoient les premiers emplois dans le Gouvernement, furent pris & envoyés au Roi de *Tsin*. Ce Prince barbare fit massacrer son prisonnier & toute sa race, afin, disoit-il, qu'il ne restât plus d'etincelle qui pût rallumer quelque grand feu. Au milieu de cette cruelle exécution, peu s'en fallut qu'il ne rougît la scene de son propre sang, par la vengeance d'un Prince etranger qui avoit entrepris de le faire assassiner. Ce Prince s'appelloit *Tan* & etoit fils du Roi de *Yen*, actuellement régnant. Il avoit eté autrefois en otage à la Cour de *Tchao* en même temps que le Roi de *Tsin* y etoit aussi en la même qualité, n'etant encore que le prétendu fils du Prince *Y-jin*.

Ces deux jeunes Princes s'etoient liés d'une amitié très-etroite & avoient vécu ensemble comme s'ils avoient eté freres. Les affaires ayant changé de face, les ôtages s'etoient retirés dans leurs Cours respectives. Le Prince de *Tsin* ne fut pas long-temps sans être placé sur le trône; mais le Prince de *Yen* restoit toujours avec le seul titre de *Prince héritier*.

dont la nature l'avoit abondamment pourvu. Il avoit le cœur bon, l'esprit juste, & une figure agréable. Sous l'Empire de *Hiuen-ti* il fut fait Gouverneur de *Y-tcheou*, poste important, qu'il remplit avec fidélité, & qui fut le premier degré qui le porta sur le trône.

Durant les premiers troubles qu'excita *Tsao-tsao*, sous prétexte de venger la mort de l'Empereur, que *Toung-tcho*, l'un de ses Ministres, avoit fait périr par le poison, *Lieou-pei* se tint tranquille, en apparence, & ne servit que contre les brigands nommés *les bonnets jaunes*, qui désoloient alors les différentes Provinces de l'Empire; mais quand il vit qu'il n'y avoit plus d'autorité légitime; que l'Empereur etoit comme prisonnier dans son palais; qu'il se formoit de tous côtés des partis, dont les chefs respectifs n'aspiroient à rien moins qu'à la souveraineté, il se mit lui-même sur les rangs, ou pour mieux dire, ses amis, & tous ceux qui avoient encore quelque attachement ou quelque considération pour la famille des *Han*, l'engagerent à défendre sa famille, qu'on opprimoit & qu'on etoit sur le point de détruire.

Les troupes de son Gouvernement suffisoient seules pour lui former une petite armée. Il l'augmenta de toutes celles qui se donnerent à lui, & fit la guerre en son nom, se joignant tantôt à l'un, tantôt à l'autre des différens partis, suivant qu'il y etoit forcé par les circonstances. Sa vie ne fut plus désormais qu'une chaîne continuelle d'actions militaires. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu; mais toujours courageux, soldat intrépide, & grand capitaine; toujours affable, bienfaisant & généreux; il ne s'enfloit point dans la prospérité, ni ne se laissoit point abattre dans la mauvaise fortune.

Il etoit difficile qu'un homme de ce mérite, qui avoit, outre cela, l'avantage de la naissance, ne vînt à bout d'exterminer tous les prétendans à la puissance suprême; mais il ne vécut

pas

Après bien des années, il arriva que, pour la garantie d'un traité de paix entre les deux Royaumes (de *Tsin* & de *Yen*), il fallut se donner mutuellement des otages. Le Prince *Tan*, qui s'ennuyoit à la Cour de son pere, desira d'être envoyé chez le Roi de *Tsin*, son ancien ami, & l'obtint. Il s'attendoit à l'accueil le plus favorable de la part d'un Prince dont il avoit eté l'egal & le compagnon; mais il se trompa. *Tcheng*, sur le trône, n'avoit plus d'amis. L'orgueil, l'ambition, l'intérêt, occupoient toute l'etendue de son cœur. L'air d'indifférence & même de mépris avec lequel il en fut reçu fut un coup de foudre pour le Prince de *Tan*. Les mortifications qu'il essuyoit chaque jour de la part de celui dont il n'avoit attendu que des caresses & des bienfaits, allumerent dans son cœur une haine implacable. Il prit la fuite, & se rendit à la Cour de son pere.

Il y etoit à peine arrivé, qu'un des Généraux de *Tsin*, du nom de *Fan-yu-ki*, vint s'y refugier, pour eviter la colere de son maître. Le Prince *Tan* le reçut avec les démonstrations de la bienveillance la plus sincere. Il lui fit assigner un logement & des revenus conformes à sa condition & à son etat. Mais ce n'etoit qu'une victime qu'il engraissoit pour l'immoler & en faire un moyen de vengeance. Il fit venir, des Etats de *Ouei*, un certain *King-kou*, qui passoit pour être un homme de résolution, & qui avoit, outre cela, des raisons particulieres pour détester le Roi de *Tsin*. Il n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses vues. Il ne s'agissoit que de lui fournir un moyen de s'insinuer à la Cour de *Tsin* & de pouvoir approcher de la personne du Roi.

Celui qu'il regardoit comme le plus sûr & peut-être le plus infaillible, etoit de lui donner à porter la tête du Général *Fan-yu-ki*, pour laquelle le Roi de *Tsin* promettoit mille livres d'or & la Seigneurie d'une ville de dix mille habitans.

pas assez pour exécuter ce grand dessein. Apprenant que *Tsao-pi*, ayant enfin levé le masque, s'etoit fait déclarer Empereur, il se fit proclamer lui-même, & etablit sa cour à *Tcho*, dans le *Sée-tchouen*. Le troisieme des concurrens, nommé *Sun-tsiuen*, prit aussi le nom & tous les distinctifs de la dignité impériale; & la Chine eut alors trois Souverains, qui firent chacun un Royaume à part. Les Etats de *Lieou-pei* sont appellés dans l'histoire le *Royaume de* Chou; ceux de *Tsao-pi*, le *Royaume de* Ouei; & ceux de *Sun-tsiuen*, le *Royaume de* Ou.

De ces trois Souverains, le seul *Lieou-pei* est regardé comme légitime, & c'est à lui seul que l'histoire donne le nom d'Empereur. Un de ses premiers soins, après être monté sur le trône, fut de donner une nouvelle vigueur au gouvernement civil de l'Etat, & de faire revivre toutes les loix, que la foiblesse des derniers Empereurs & la licence des armes avoient, pour ainsi dire, abrogées. Aidé de *Tchou-ko-leang*, qu'il choisit pour son premier Ministre, il vint bientôt à bout, sinon de rendre ses sujets heureux, du moins d'adoucir leurs maux, & de leur faire concevoir l'espérance d'un avenir plus doux. Le long usage lui avoit fait connoître les hommes: il savoit les employer à propos, chacun suivant ses talens. Il donnoit des récompenses particulieres à ceux qu'un mérite particulier distinguoit des autres, & personne n'en etoit jaloux, parce qu'il traitoit tout le monde avec bonté. Lorsqu'il n'etoit encore que simple citoyen, il s'etoit lié d'amitié avec *Tchou-ko-leang*; lorsqu'il fut sur le trône, il vécut encore avec lui comme avec son ami. Sans hauteur, sans caprice, sans défiance, sans soupçons, ils traitoient ensemble les plus grandes affaires, comme ils avoient coutume de traiter auparavant celles de l'armée, lorsqu'ils la commandoient ensemble comme egaux. Un si aimable Souverain n'a régné qu'un peu

Mais le Roi de *Yen* ne vouloit point permettre qu'on violât l'hoſpitalité envers un etranger qui s'etoit refugié dans ſes Etats, comme dans un lieu d'aſyle où il ſe croyoit en sûreté.

King-kou ſe chargea d'engager le Général à ſe donner la mort lui-même. Il ſe rendit chez lui, lui repréſenta, avec toute l'energie dont il etoit capable, la cruauté dont en avoit uſé celui qu'il appelloit le tyran *Tcheng*, envers toute ſa famille, qu'il avoit fait inhumainement maſſacrer; lui fit entendre que tôt ou tard il ſeroit livré au tyran, ou qu'il ſeroit miſérablement aſſaſſiné par quelqu'un qui voudroit avoir les mille livres d'or & la Seigneurie promiſes, & que, puiſqu'il etoit moralement impoſſible qu'il pût echapper, il lui conſeilloit de s'exécuter lui-même: *Si vous vous donnez la mort*, lui dit-il, *je porterai votre tête au tyran, &, en la lui remettant, je lui enfoncerai le poignard dans le ſein. Par là, votre mort, celle de ceux à qui vous devez la vie & de tout le reſte de votre famille ſera vengée; & tout l'Empire, qui eſt ſur le point d'être réduit à un honteux eſclavage, vous ſera redevable de la liberté.*

Fan-yu-ki pouſſant un grand ſoupir: *Je vois bien*, dit-il, *que je ne ſaurois vivre. Exécutez votre projet: je meurs content, dans l'eſpérance qu'il réuſſira.* A ces mots, il tire ſon ſabre, ſe coupe la gorge, & tombe mort aux pieds de *King-kou*. Celui-ci lui coupe la tête, la met dans une boîte & la porte à *Hien-yang*, où le Roi de *Tſin* tenoit ſa Cour. Il s'annonce pour ce qu'il eſt, & dit qu'il ne veut remettre qu'au Roi lui-même le dépôt dont il eſt chargé. Le Roi ne fait aucune difficulté de l'admettre, & veut le recevoir dans la ſalle d'audience, avec les cérémonies qui ſont d'uſage lorſqu'on reçoit les Ambaſſadeurs.

King-kou, après s'être proſterné, ſe releve, ouvre la boîte,

plus de deux ans. Il mourut à la soixante-deuxieme année de son âge, l'an de l'ere Chrétienne 222. Son corps fut déposé à *Hoei-ling*. On lui donna, après sa mort, le titre de *Heou-han-tcho-tchao-lié-hoang-ti*, c'est-à-dire, *Tchao-lié*, Empereur des *Han* postérieurs, tenant sa cour à *Tcho*.

Suivant le *Sée-fa*, livre où l'on rapporte tous les titres d'honneur qui ont eté donnés aux Empereurs & aux grands hommes, on doit expliquer les deux caracteres *Tchao* & *Lié*, qui font le titre de cet Empereur, de la maniere suivante. *Tout homme qui pratique avec eclat les vertus pénibles, peut être appellé* Tchao; *& l'on peut donner le nom de* Lié *à celui qui exerce les vertus civiles à l'avantage du peuple. Or, comme cet Empereur a excellé dans les unes & les autres, on l'a appellé* Tchao-lié-hoang-ty.

XXXV.

TCHOU-KO, OU-HEOU, Ministre.

Son nom propre etoit *Leang*, & son surnom *Koung-ming*. Il est très-célebre dans l'histoire, sous le nom de *Tchou-ko-leang*. Il naquit à *Leang-yé*, & fut elevé à *Loung-tchoung*, près de *Nan-yang*. C'est là qu'on l'alla chercher pendant les troubles qui agiterent l'Empire, vers la fin de la Dynastie des *Han*, peu de temps avant l'etablissement des trois Royaumes. Koung-ming *est un dragon couché*, dit *Soui-chou* à *Lieou-pei*, un des prétendans à l'Empire, & qui fut en effet Empereur dans la suite; *il faut le faire lever, l'avoir à votre service & vous l'attacher, quoi qu'il puisse vous en coûter. Lieou-pei* profita de l'avis, & n'oublia rien pour gagner *Koung-ming*. Caresses, promesses, présens, tout fut employé. Il se transporta même plusieurs fois dans le logis de ce simple particulier,

en tire la tête de *Fan-yu-ki*, & s'avance pour la montrer au Roi. Tandis que le Roi est attentif à examiner si on ne le trompoit point, il tire son poignard pour le lui plonger dans le sein. Le Roi s'en apperçoit & n'a que le temps de sauter à bas de son trône, pour se sauver. *King-kou* le suit, & l'eût infailliblement atteint, si le Roi, s'etant mis en défense, ne lui eût coupé une jambe, d'un coup de sabre qu'il lui porta au hasard. Au désespoir d'avoir manqué son coup, l'assassin lui lance son poignard, qui n'effleure que ses habits.

Le Roi, revenu de sa frayeur, fit saisir le coupable, & voulut savoir quels etoient les motifs qui l'avoient engagé à vouloir lui ôter la vie. Il apprit que le Prince *Tan* l'y avoit sollicité, & lui avoit fait les plus magnifiques promesses en cas de réussite. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire prendre la résolution de tourner une partie de ses forces contre le Royaume de *Yen*, qu'il vouloit réduire en Province, comme il venoit de faire tout récemment du Royaume de *Tchao*.

Tandis que son armée s'avançoit à grands pas, pour aller combattre les *Yen*, il lui prit envie d'aller lui-même à *Han-tan*. Il s'y rendit avec un nombreux cortege, & revit avec plaisir des lieux où *Y-jin*, son prétendu pere, avoit passé une partie de sa jeunesse, où sa mere avoit eté elevée, & où il avoit pris lui-même naissance. Mais ces lieux, qui devoient lui être chers à tant de titres, il les ensanglanta de la maniere la plus cruelle, en faisant mourir sans distinction tous ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire pendant le séjour qu'il y avoit fait, & ceux encore qui lui furent désignés comme ennemis de la famille de sa mere.

Cependant *Ouang-pen*, Général qu'il avoit envoyé contre les *Yen*, rencontra les ennemis près de la riviere *Y-choui*. Les deux armées ne furent pas long-temps en présence, sans

comme s'il n'eût eté qu'un ſimple particulier lui-même. *Koung-ming*, qui avoit pris le parti de demeurer neutre, & de ne s'occuper que des lettres, tant que dureroit la guerre civile, ne put réſiſter à tant d'avances de la part d'un Prince, qui, après tout, avoit plus de droit à l'Empire, qu'aucun de ceux qui vouloient le lui diſputer. Il ſe rendit à ſes preſſantes ſollicitations, ſe donna à lui, le ſuivit, & fut dès-lors ſon compagnon inſéparable. C'eſt dans l'hiſtoire qu'il faut lire cet enchaînement de belles actions & de bonne conduite, conſtamment ſoutenue, qui le firent briller dans le cabinet, dans les négociations & dans les armées, juſqu'à l'etabliſſement de ſon maître dans une portion de l'héritage de ſes peres. Si *Lieou-pei* monta ſur le trône, c'eſt aux bons conſeils & à la valeur de *Tchou-ko-leang* qu'il en eſt particuliérement redevable.

Ce Prince s'etoit trop bien trouvé d'avoir donné toute ſa confiance à *Koung-ming*, lorſqu'il n'etoit encore que *Lieou-pei*, pour ne pas la lui continuer etant Empereur. Un de ſes premiers ſoins, dès qu'il fut ſur le trône, fut de le déclarer ſon premier Miniſtre, avec plein pouvoir de tout régler dans l'Empire, tant pour le militaire que pour le civil, de la maniere qu'il le jugeroit à propos. Il eſt probable qu'un gouvernement auſſi ſage que celui d'un Souverain & d'un Miniſtre, qui, s'eſtimant réciproquement, ſe communiquoient leurs lumieres, & agiſſoient toujours de concert, pour procurer, de tout leur pouvoir, la gloire de l'Etat & l'avantage des peuples, eut bientôt rendu à la Dynaſtie des *Han*, tout le luſtre qu'elle avoit perdu ſous les derniers Empereurs. Mais, après un peu plus de deux ans de regne, l'Empereur tomba malade, & ſentit approcher ſa ſin. Etant ſur le point de mourir, il voulut que tous ceux qui compoſoient ſon conſeil, vinſſent auprès de lui, avec ſon fils, pour entendre ſes dernieres

en venir aux mains. On se battit avec un acharnement qui tenoit de la fureur; mais enfin les *Yen* plierent, & les *Tsin*, après en avoir fait un carnage horrible & dispersé ceux qui avoient echappé au fer, allerent mettre le siege devant la célebre ville de *Ki*, où le Roi de *Yen* etoit enfermé.

Ce Prince, ne voulant pas s'exposer à subir un sort pareil à celui des Rois de *Han* & de *Tchao*, dont l'exemple etoit encore trop récent, sortit de sa Capitale & se refugia, avec toute sa famille, dans le *Leao-toung*, d'où il ecrivit au Roi de *Tsin*, pour le prier d'oublier le passé; d'être persuadé qu'il n'avoit eu aucune part à ce que le Prince *Tan*, son fils, avoit tramé contre ses jours; qu'il avoit désapprouvé & abhorré sa conduite aussi-tôt qu'il en avoit eté instruit; que, pour preuve de la sincérité avec laquelle il lui parloit & du desir qu'il avoit de le satisfaire en tout ce qui dépendroit de lui, il avoit coupé la tête au malheureux qui avoit formé le dessein de le faire périr, & qu'il lui envoyoit la tête de ce perfide, qu'il a honte de nommer son fils. Il le supplioit, en finissant, d'avoir la bonté de retirer ses troupes des Etats de *Yen*, & de lui accorder la paix.

Le Roi de *Tsin*, qui avoit d'autres ennemis à combattre, fit semblant d'être satisfait: il retira ses troupes; mais ce ne fut qu'après la prise de la ville de *Ki*, qui fut livrée au pillage & renversée de fond en comble. Il ordonna au Général *Ouang-pen*, qui les commandoit, d'aller à leur tête faire le siege de la Capitale du Royaume de *Ouei*, de la prendre, quoi qu'il dût en coûter, & d'empêcher que le Roi ne se sauvât par la fuite, comme avoit fait celui de *Yen*.

Avec des ordres si précis, *Ouang-pen* entre dans les Etats de *Ouei*, va droit à la Capitale, & l'assiege. Cette ville, une des plus fortes places qu'il y eût alors, se fût défendue

volontés. Quand il les vit tous assemblés, il recueillit tout ce qui lui restoit de forces, & dit : *Je laisse l'Empire à mon fils, à condition que* Tchou-ko-leang *gouvernera, sous son nom, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme, & qu'il ait acquis les lumieres & l'expérience nécessaires pour pouvoir gouverner par lui-même : alors, si* Tchou-ko-leang *vit encore, j'ordonne à mon fils de ne rien faire que par ses conseils. S'il lui arrivoit de manquer de déférence pour ce grand homme, auquel je dois d'être ce que je suis, c'est à* Tchou-ko-leang *que je donne l'Empire, & le nomme dès-à-présent mon successeur. Vous, Grands, n'oubliez jamais quelles ont eté les volontés de votre maître mourant, & faites-les exécuter, lorsqu'il en sera besoin.* Après la mort de l'Empereur, tout se fit ainsi qu'il l'avoit ordonné. Son fils monta sur le trône, & *Tchou-ko-leang*, comme Régent & Lieutenant-Général de l'Empire, pendant la minorité, gouverna avec une autorité absolue. Le jeune Prince avoit pour lui le même respect qu'un disciple a pour son maître, & les affaires continuerent à être traitées comme elles l'etoient du vivant de *Tchao-lié-ti*.

Tchou-ko-leang ne perdit pas de vue le grand dessein qu'il avoit formé de réunir toute la Chine sous l'obéissance des *Han*, en détruisant les deux Royaumes qui concouroient avec celui de son pupille. Il n'oublia rien pour le faire réussir. Le plus redoutable etoit sans contredit le royaume de *Ouei*, tant à cause de sa situation, que parce qu'il avoit à la tête de ses troupes le fameux *Sée-ma-y*, si connu par sa valeur & par son habileté dans toutes les parties de l'art militaire. C'est par où *Tchou-ko-leang* voulut commencer.

Il assembla, à petit bruit, une armée nombreuse, composée de tous ces fameux guerriers qui avoient combattu, si souvent & avec tant de succès, sous ses etendards. Il se mit à leur tête, & dirigea sa marche, de maniere à donner le change. Son

long-temps & n'eût peut-être pas eté prise, sans le stratagême qu'employerent les assiégeans. Ils détournerent le cours du *Hoang-ho*, & en firent entrer les eaux dans la ville en si grande abondance & avec tant de rapidité, qu'elle fut bientôt inondée. Le Roi, dans la crainte de périr avec tous les habitans, se rendit à discrétion. Le Général fit rentrer le *Hoang-ho* dans son lit, livra la ville au pillage, & fit conduire à *Hien-yang* le Roi, la famille royale, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Cour de cet infortuné Prince.

Des succès si prompts & si heureux enflerent tellement le cœur du Roi de *Tsin*, qu'il ne douta plus de la haute destinée qu'il s'etoit promise. Il ordonna à son Général d'achever promptement la conquête du Royaume de *Ouei*, qu'il réunissoit dès-lors à son domaine, & d'entrer tout de suite dans les Etats de *Tchou*. En attendant, pour se mettre, disoit-il, l'esprit en repos du côté des pays déja conquis, il fit mourir le Roi de *Ouei*, toute sa famille, & ceux d'entre les autres prisonniers qui pouvoient lui faire quelque ombrage.

Ouang-pen ayant fini son expédition, se mettoit en devoir d'exécuter la seconde partie des ordres qu'il avoit reçus : il alloit entrer dans le *Tchou*; mais les tristes nouvelles qui vinrent de ce pays-là, lui firent suspendre sa marche & rebrousser chemin. Les Généraux *Li-sin* & *Mong-tien*, que le Roi de *Tsin* y avoit envoyés avec une nombreuse armée, avoient été battus, & laissé sur la place sept de leurs Officiers généraux, la plupart des Officiers subalternes, & plus de quarante mille soldats, sans compter ceux qui avoient péri dans une fuite qui dura trois jours.

Consterné d'un echec auquel il ne s'attendoit pas, le Roi de *Tsin* ne perdit pas courage : il se détermina, par le conseil de *Li-sée*, à donner le commandement de ses troupes à un de

intention etoit de se rendre sur les frontieres de *Ouei*, d'en réduire les places fortes, & de pénétrer ensuite dans le cœur du Royaume, avant que *Sée-ma-y* se fût mis en etat de le repousser. Mais il avoit affaire à un rival trop expérimenté pour se laisser ainsi surprendre. A peine *Tchou-ko-leang* eut mis le pied dans les Etats de *Ouei* & se fut emparé de quelques postes, que *Sée-ma-y* vint à la tête d'une armée pour l'arrêter. Déja même il avoit mis des garnisons dans toutes les villes qui etoient les plus exposées; & ne voulant pas risquer le sort d'une bataille, quelque artifice que pût employer son ennemi pour l'y engager, il s'enferma dans un camp, qu'il etendit le plus qu'il fut possible. En attendant l'occasion, *Tchou-ko-leang* se vit contraint de camper aussi; mais comme il etoit dans un pays où il ne lui etoit pas aisé d'avoir des vivres, il prit le parti de faire travailler ses soldats. Il fit publier, dans toutes les campagnes & les villages des environs, qu'on eût à s'y tenir tranquille, & à vaquer aux travaux ordinaires, comme en temps de paix; que son intention ne fut jamais de nuire à qui que ce soit; que, loin de vouloir se procurer par la force des armes, ce qui lui etoit nécessaire pour l'entretien de son armée, il alloit distribuer ses gens dans les différens quartiers, pour y travailler sous les ordres des propriétaires, aux ouvrages auxquels on les jugeroit propres; que le surplus de leur salaire seroit distribué à ceux de leurs camarades qui resteroient pour la garde du camp. Mais comme ce surplus ne pouvoit être suffisant pour l'entretien de tant d'hommes, il se proposoit d'acheter tout le reste des provisions, au prix qu'il se seroit vendu dans les temps les plus favorables pour les vendeurs. Cet expédient lui réussit, parce qu'il fut fidele à toutes ses promesses, & qu'il fit observer la discipline la plus exacte.

Cependant *Sée-ma-y* ne sortoit point de son camp, quoi que

ſes anciens Généraux, nommé *Ouang-tſien*, qu'il avoit diſgracié depuis quelques années. C'etoit un vieillard plus que ſexagénaire. Le Roi s'etant tranſporté chez lui : *C'eſt vous*, lui dit-il, *que j'ai choiſi pour remettre nos armes en honneur. Allez combattre, & revenez victorieux, comme vous l'avez fait ſi ſouvent. Oubliez les ſujets de mécontentement que je puis vous avoir donnés. La démarche que je fais aujourd'hui, doit vous convaincre de mon eſtime, & de la confiance que j'ai en vous.*

Je ne démande pas mieux, lui répondit *Ouang-tſien*, *que d'employer ce qui me reſte de vie pour le ſervice de votre Majeſté. J'irai me mettre à la tête de ſes troupes ; mais ſi vous voulez, Seigneur, que je réuſſiſſe de maniere à ne vous laiſſer rien à deſirer pour la ſuite, il me faut une armée de ſix cens mille hommes. Le ſeul Roi de* Tchou *peut mettre obſtacle à votre bonne fortune ; il faut l'ecraſer. Il n'y a point à balancer ; duſſiez-vous vous epuiſer, il me faut ſix cens mille hommes. C'eſt ici l'occaſion où il faut riſquer le tout pour le tout ; ſi vous la laiſſez echapper, vos grands deſſeins s'en iront en fumée ; tout ce que vous avez fait juſqu'ici ſera perdu pour vous ; & peut-être ſerez-vous vous-même bientôt perdu ſans reſſources.*

Le Roi, qui voyoit de quelle importance il etoit d'arrêter promptement le cours des proſpérités du plus redoutable de tous ſes ennemis, promit à *Ouang-tſien* tout ce qu'il voulut, & lui tint parole. Il aſſembla promptement les ſix cens mille hommes, & partit lui-même, & accompagna ſon Général pendant pluſieurs jours, juſqu'à un lieu qu'on appelloit alors *Pa-chang*, près de *Si-ngan-fou* d'aujourd'hui. Chemin faiſant, le Général lui parut penſif ; il lui en demanda la raiſon. *Je vous la dirai tout naturellement*, lui répondit *Ouang-tſien* ; *je penſe aux moyens d'avoir toujours des vivres, pour ſubſtanter tant d'hommes, dont la vie & la mort vont déſormais dépendre de moi, & la choſe ne me paroît pas aiſée. Que cela ne vous*

pût faire *Tchou-ko-leang* pour l'y engager. Il attendoit que l'ennemi se consumât de lui-même dans le sien. Il espéroit que la disette des vivres, les désertions & les maladies l'ayant epuisé, il prendroit enfin le parti de se retirer. Ses soldats, accoutumés à combattre & à vaincre, se regardoient comme déshonorés, de ce que leur Général sembloit craindre *Tchou-ko-leang*, ils en murmuroient hautement; mais *Sée-ma-y* fut inébranlable. Ce qu'il avoit prévu arriva en partie.

Après s'être long-temps fatigué dans des sieges de villes & dans des escarmouches, qui ne décidoient rien, *Tchou-ko-leang* tomba malade, & sentit qu'il n'en reviendroit pas. Il ordonna à celui qui devoit commander l'armée après lui, de se préparer à la retraite, aussi-tôt qu'il auroit fermé les yeux. *Je vais mourir*, lui dit-il, *vous ne sauriez tenir contre l'expérience de* Sée-ma-y. *Cachez ma mort, & décampez à petit bruit, le plus promptement qu'il vous sera possible.* *Tchou-ko-leang* mourut. Celui qui prit le commandement de l'armée, faisant défiler les troupes, mit à l'arriere-garde les etendards particuliers de *Tchou-ko-leang*, pour faire croire que ce Général etoit vivant. Cependant le bruit de sa mort se répandit, & *Sée-ma-y* ne fut pas des derniers à en être instruit. Alors il sortit de son camp pour harceler les ennemis, changer leur retraite en fuite, ou leur livrer bataille, s'ils vouloient l'accepter. Mais dès qu'il apperçut les etendards de *Tchou-ko-leang*, il crut avoir eté la dupe d'un bruit que *Tchou-ko-leang* auroit fait courir lui-même pour l'engager à en venir aux mains. Dans cette persuasion, il retourna sur ses pas, & l'armée ennemie fit tranquillement sa retraite. Ce ne fut que le lendemain qu'il fut instruit de la vérité, mais il n'etoit plus temps de penser à la poursuite.

Délivré d'un ennemi si redoutable, il eut la curiosité d'aller visiter son camp. Il le trouva si bien disposé, qu'il ne put

inquiete point, lui dit le Roi, *j'ai pourvu à tout ; & je vous promets que les vivres manqueront plutôt dans mon propre palais que dans votre camp. Sur votre parole*, repliqua le Général, *je n'ai plus de ſouci : ſoyez en repos de votre côté ; je vous rendrai bon compte de tout le reſte.* Satisfaits l'un de l'autre, & comptant ſur leur mutuelle vigilance, le Roi & le Général ſe ſéparerent. Le Roi reprit le chemin de ſa Capitale ; & *Ouang-tſien*, à la tête de ſa formidable armée, entra dans les terres ennemies, & etablit ſon camp à *Ping-yu*, près de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Jou-ning-fou*, dans le *Ho-nan*.

Le Roi de *Tchou*, qui avoit prévu que les *Tſin* reviendroient à la charge, & voudroient réparer leur honneur, ne s'etoit point endormi ſur ſes victoires paſſées. Il avoit eté inſtruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient chez l'ennemi ; & dans la perſuaſion qu'il ne tarderoit pas à être attaqué, il avoit pris toutes les meſures néceſſaires, non-ſeulement pour n'être pas pris au dépourvu, mais encore pour s'aſſurer des ſuccès pareils à ceux qu'il avoit eus ci-devant. Il avoit mis ſur pied une armée auſſi forte, pour le moins, que celle de ſon ennemi, & l'avoit donnée à commander à *Hiang-yen*, un des plus habiles Généraux qu'il y eût alors dans l'Empire. *Hiang-yen* s'avança en bon ordre dans le deſſein de livrer bataille ; mais *Ouang-tſien* reſta dans ſon camp. Comme ſes proviſions etoient abondantes, & qu'il ne craignoit pas de manquer de vivres, il voulut laiſſer morfondre les ennemis, & leur donner le temps d'affamer le pays, qui n'etoit pas en etat de fournir des vivres à une ſi nombreuſe armée. Il eſpéroit le reſte, du temps & des circonſtances. *Hiang-yen* etoit obligé d'envoyer de gros détachemens pour eſcorter les convois qui lui venoient de fort loin. *Ouang-tſien*, qui etoit inſtruit de tout par ſes eſpions, lui en enlevoit la plus grande partie, & le battoit en détail. Un jour qu'un convoi plus conſidérable qu'à l'ordinaire alloit ravitailler

s'empêcher de l'admirer & de rendre justice à son rival: mais ce qui fait encore plus à la gloire de *Tchou-ko-leang*, c'est une petite piece de poésie qui fut faite contre *Sée-ma-y*, & chantée par les soldats de *Sée-ma-y* lui-même. En voici à-peu-près le sens, que j'ose mettre en vers, qui n'auront, à la vérité, ni le sel ni l'agrément des vers Chinois, mais qui pourront en donner quelque idée.

Sée-ma-y, notre Général,
Comptant n'avoir plus de rival,
Camarades, dit-il, le chemin de la gloire
Enfin nous est ouvert; courons à la victoire:
Aux armes: nous partons; mais un revers fatal
L'oblige tout-à-coup à changer de grimoire,
Et du retour il donne le signal.
Une ombre lui fit peur. O vous! qui dans l'histoire,
Des grands evénemens consacrez la mémoire,
De celui-ci ne parlez point en mal.
Sée-ma-y fut toujours, vous pouvez nous en croire,
Un très-illustre Général;
En prudence sur-tout, il n'eut pas son egal.
Du grand *Tchou-ko-leang*, il crut voir l'ombre errante
Le menacer: or l'ombre menaçante
D'un héros qu'il craignit si fort
Avant qu'il ne fût mort,
A dû le glacer d'epouvante.
Gardez-vous bien de dire qu'il eut tort
D'avoir voulu se tapir dans sa tente,
Plutôt que de tenter le sort;
Sa conduite fut très-prudente.

Si, par cet echantillon, on ne juge pas tout-à-fait du mérite de *Tchou-ko-leang*, on voit du moins combien il etoit estimé d'un des plus grands hommes de guerre qui fût alors.

Dès que l'Empereur *Heou-tchou* eut appris la mort de ce

ravitailler le camp des ennemis, il fit sortir un corps de troupes assez fort pour enlever ce convoi. *Hiang-yen* crut que c'etoit l'armée entiere qui sortoit du camp pour lui livrer bataille. Comme il ne s'attendoit pas à combattre, il donna de si mauvais ordres, que *Ouang-tsien* voyant sa faute, pensa à effectuer ce qui n'etoit encore que dans l'idée de son ennemi: il va à lui brusquement, mais en bon ordre; il l'enfonce, & le met en déroute, sans répandre presque de sang. *Hiang-yen*, revenu de sa surprise, rallia ses troupes, & les conduisit aux environs de *Ki-nan*, où l'armée de *Tsin* le suivit. Ce fut là qu'il y eut bataille dans les formes, & une bataille des plus sanglantes. Le Général de *Tchou* déploya, dans cette occasion, toute son habileté, & fit usage de toutes les ressources de l'art. Il etoit sur le point de fixer la victoire de son côté, lorsqu'il eut le malheur d'être pris. Les siens, qui n'etoient plus excités par son exemple & dirigés par ses ordres, perdirent courage, se débanderent, & s'enfuirent comme si tout avoit eté perdu sans ressources.

Ouang-tsien défendit de poursuivre les fuyards; & après avoir laissé reposer ses troupes, il vint mettre le siege devant *Ki-nan*.

Cette ville, où régnoit une consternation générale, se rendit à discrétion. Elle eprouva la clémence du vainqueur, qui la sauva du pillage, & laissa tous leurs privileges à ses habitans. Mais ce même vainqueur souilla sa générosité, sa victoire, & toutes les belles actions de sa vie, en faisant mourir *Hiang-yen*, son rival de gloire & de bravoure (8).

Après avoir assuré la conquête de *Ki-nan*, *Ouang-sien*

(8) Je dois dire ici pour l'honneur du Général *Ouang-tsien*, que quelques Auteurs qui croient être bien fondés, assurent que *Hiang-yen* fut tué dans la mêlée, en combattant en héros dans le lieu où etoit le plus fort du danger.

grand homme, il donna des marques publiques de sa douleur, & ordonna un deuil général pour tout l'Empire. Il ne se contenta pas de ces marques passageres d'une reconnoissance qu'il vouloit faire passer jusqu'à la postérité la plus reculée, il décora l'illustre mort du titre de *Tchoung-ou-heou*, & lui fit elever un *Miao* dans le pays de *Tchou*, qui est ce qu'on appelle aujourd'hui le *Sée-tchoung*. (La mort de *Tchou-ko-leang* arriva l'an de J. C. 234).

XXXVI.

OUEI, OU-TI, Ministre.

Il est fameux dans l'histoire sous le nom de *Tsao-tsao*. Ce fut lui qui contribua plus que personne à l'etablissement des trois Royaumes, & à la destruction de la Dynastie des *Han*. Il etoit fils de *Tsao-soung*, qu'un Eunuque, nommé *Tsao-teng*, avoit adopté; mais le véritable nom de sa famille etoit *Hia-heou*. Il ajouta au nom de *Tsao*, que portoit son pere, celui de *Tsao*, & s'appella *Tsao-tsao*. Il donna, dès sa plus tendre enfance, des marques d'un discernement exquis. Il etoit né heureusement, & perfectionna ses qualités naturelles par l'etude. Il devint politique habile, grand guerrier, homme à ressources, sachant prendre son parti, & se tirer avec honneur dans les circonstances, où tout autre auroit perdu sa gloire. Il etoit affable pour le soldat, courtisan avec le Prince, complaisant envers les grands, se déclarant pour les malheureux, & protégeant ouvertement ceux qu'il voyoit opprimés. Il commença sa grande fortune par les plus petits emplois, qu'il remplit successivement, de maniere à en mériter de plus distingués.

Il ne vint à la Cour qu'après avoir eté fait Goûverneur de *Yen-tcheou*. Il s'y fit d'abord connoître par le service le plus

signalé

fit défiler ſes troupes du côté de *Cheou-tcheou*, où le Roi de *Tchou* tenoit alors ſa Cour. La terreur l'avoit devancé. On fit peu de réſiſtance à un ennemi, dont la valeur & la bonne fortune n'etoient pas encore à l'abri du revers. On ſe ſoumettoit à l'envi, on ouvroit les portes des villes; on recevoit la loi du vainqueur, avant même qu'il ſe fût préſenté, & on lui applaniſſoit ainſi toutes les voies, pour la conquête d'un Royaume qui eût pu lui-même conquérir celui des *Tſin*. En moins d'un mois, après la bataille de *Ki-nan*, *Ouang-tſien* ſe vit maître de *Cheou-tcheou*.

Le Roi de *Tchou* n'avoit pas eu le temps de mettre ſes jours en ſûreté. Il s'etoit flatté que les villes que les ennemis avoient à forcer, avant que d'en venir à ſa Capitale, auroient fait du moins quelque réſiſtance, & lui auroient laiſſé le loiſir de raſſembler une armée. Mais la choſe ayant tourné tout autrement, il ſe vit abandonné des ſiens, & contraint de ſe livrer lui-même, avec le reſte de ſes Etats, qui ne conſiſtoient plus que dans quelques places mal pourvues.

Ouang-tſien envoya tous les priſonniers de marque à la Cour de *Hien-yang*, d'où il reçut ordre de réduire ce qui reſtoit du *Kiang-nan*, & tout le pays qu'on appelloit alors *Pé-yué*. Pendant qu'il travailloit à cette expédition, le Général *Ouang-pen* recommença la guerre contre les *Yen*, s'empara de leur Royaume, & alla juſques dans le *Leao-toung* y chercher leur Roi, qui s'y etoit réfugié avec toute ſa famille, & le peu de forces qu'il avoit pu raſſembler pendant ſa fuite. N'etant pas en etat de réſiſter ſeul à un ennemi ſi puiſſant; & ceux du *Leao-toung*, qui avoient voulu embraſſer ſa défenſe, ayant eté vaincus dans pluſieurs occaſions, cet infortuné Prince fut bientôt forcé dans le lieu de ſa retraite. Il fut pris avec toute ſa famille, & envoyé au Roi de *Tſin*, qui le fit périr, & eteignit ſa race, pour ſe venger, diſoit-il, de l'attentat du perfide *Tan*.

signalé qu'un sujet puisse rendre à son maître; il lui rendit la liberté, en le délivrant d'un traître, nommé *Toung-tcho*, qui l'opprimoit sous sa tyrannie. Ce fut après cette action d'eclat, que *Tsao-tsao* employa tous les ressorts de son génie, & toute sa souplesse, pour obtenir d'être placé dans le ministere; il en vint à bout. Dans ce poste elevé, qui le rendoit le distributeur des graces & des emplois, il ne travailla qu'à se faire des créatures, en plaçant ceux qui lui paroissoient dévoués à ses intérêts, & en destituant quiconque n'adhéroit pas aveuglément à toutes ses volontés. Son ambition sembla eteindre en lui toutes ses belles qualités. Il avoit délivré son maître d'un tyran qui le persécutoit; mais ce fut pour le faire gémir sous une autre tyrannie, moins cruelle sans doute, mais qui n'en etoit pas moins réelle. Il ne lui laissa que le vain titre d'Empereur, & il gouverna lui-même avec toute l'autorité du monarque le plus absolu. Il devint fourbe, vindicatif, cruel, perfide, & ne garda pas même l'extérieur de ce qu'on appelloit ses anciennes vertus. S'il ne fut pas assez hardi pour se faire proclamer Fils du Ciel, il en prit au moins tous les distinctifs, avec le titre de Roi de *Ouei*. Son fils *Tsao-pi*, plus hardi que lui, fit ce qu'il n'avoit osé faire, & n'eut pas honte de s'asseoir sur un trône, que *Han-hien-li*, qui l'occupoit légitimement, eut la lâcheté de lui céder, par la seule crainte qu'on ne l'en fît descendre malgré lui.

Tsao-tsao mourut l'an de J. C. 220, emportant avec lui la hai[illegible] nation, dont il auroit pu être l'idole, s'il s'etoit cont[illegible] d'être le premier des sujets de son légitime Souverain. Peu de temps auparavant, il avoit associé [illegible] fils dans le ministere, & l'avoit nommé [illegible] la Principauté de *Ouei*. Les Grands, qui etoient [illegible] tous ou créatures ou amis [illegible] pere, s'attacherent [illegible] du fils, [illegible] reconn[illegible] leur Empereur [illegible]ment

Déja les Royaumes de *Han*, de *Tchao*, de *Ouei*, de *Tchou*, de *Yen*, & tout ce qui dans le *Kiang-nan* etoit ci-devant le foible appanage de la maison impériale des *Tchou*, avoient eté réunis aux domaines du Roi de *Tsin*, & formoient des Provinces dans ses Etats. Les choses etoient trop avancées & en trop bon train, pour ne pas les pousser jusqu'au terme. Les Royaumes de *Tay* & de *Tsi* n'etoient pas encore subjugués. Ils pouvoient se liguer, rassembler chez eux tous les mécontens, qui, dispersés chez les différens peuples vaincus, n'attendoient qu'une occasion favorable pour aboutir à un centre commun de réunion, & disputer, au moins pour quelque temps, l'empire du monde. Il etoit essentiel de les prévenir, & de ne pas leur laisser le temps dont ils avoient besoin pour travailler à leur sûreté commune. C'est ce que fit le Roi de *Tsin*.

Il fit marcher le Général *Ouang-pen*, avec toute la célérité possible, à la conquête de ces deux Royaumes, qui, vivant tranquilles sur la foi des traités, & n'ayant d'ailleurs rien fait qui pût mécontenter la Cour de *Tsin*, ne s'attendoient à rien moins qu'à être attaqués. Des Etats de *Yen*, où il etoit avec son armée victorieuse, *Ouang-pen* fondit tout-à-coup dans ceux de *Tay*, & s'en empara, sans presque tirer l'epée. Delà il passa, avec la même rapidité, dans le Royaume de *Tsi*, dont les principales places lui ayant eté livrées par la trahison de ceux qui y commandoient, le Souverain lui livra le reste avec sa propre personne.

Le malheur de ce Prince vint de sa trop grande sécurité. Il n'avoit jamais rien entrepris contre les intérêts du Roi de *Tsin*, malgré les sollicitations pressantes qu'on lui en avoit faites de tous côtés. Il avoit même résisté aux plus zélés de son Conseil, qui vouloient qu'il se mît du moins en etat de défense; &, sous prétexte de ne pas donner de l'ombrage à

de *Hien-ti*, qui abdiqua en faveur de *Tsao-pi.* Celui-ci donna à *Tsao-tsao*, son pere, le titre de *Hoang-ti*, comme s'il eût eté Empereur, & voulut qu'on l'appellât *Ouei-ou-hoang-ti.* Les mots *Hoang* & *ti* etant synonymes, on l'appelle simplement *Ouei-ou-ti.*

XXXVII.

SÉE-MA, HIUEN-OUANG, Général d'Armée.

Le nom de sa famille etoit *Sée-ma :* il avoit pour nom propre *Y*, & pour surnom *Tchoung-ta ;* il naquit à *Ho-nei*, & se distingua de bonne heure dans le métier des armes. Sur sa réputation, *Tsao-tsao* voulut l'attirer à son service ; il lui offrit de l'emploi dans ses armées. *Sée-ma-y* s'en excusa d'abord, alléguant des infirmités. *Tsao-tsao* ne se rebuta point. *Je vous attends quand vous serez guéri*, lui répondit-il : *je vous réserve un emploi qui ne peut être bien rempli que par un homme tel que vous ; venez au plutôt. L'air que vous respirerez dans un camp entouré de braves guerriers, dont vous avez l'estime, vous vaudra mieux que toutes les médecines du monde.*

Sée-ma-y fit ses réflexions ; il comprit qu'il n'etoit pas sûr pour lui de se faire ennemi de celui devant qui tout plioit dans l'Empire. Il craignit les artifices, plus encore que l'autorité de *Tsao-tsao ;* & pour ne pas lui donner à soupçonner qu'il eût des vues contraires aux siennes, peu de temps après avoir reçu cette lettre, il fit semblant d'être guéri, & se rendit auprès du Prince.

L'acquisition de ce grand Capitaine valut à *Tsao-tsao* les plus brillans succès, & à *Tsao-pi*, son fils, de conserver & d'augmenter même le degré de puissance où il etoit parvenu ; car *Sée-ma-y* etoit l'homme de son siecle qui entendoit le mieux à faire la guerre, à suivre un systême dans le cours de ses opé-

celui qu'on lui disoit être l'ennemi commun, il n'avoit pas voulu mettre ses frontieres à couvert, comme on a coutume de le faire dans les temps les plus tranquilles. Il comprit enfin, mais trop tard, que le trop de sécurité dans un Souverain, n'est pas moins contraire aux maximes d'un bon gouvernement, qu'une défiance qui s'alarme de tout. Il crut qu'il n'avoit rien à craindre d'un Roi qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'ecraser, s'il eût voulu joindre ses propres forces à celles de ses voisins opprimés, qui firent tout ce qu'ils purent pour l'y engager, & qui lui pronostiquerent le plus grand des malheurs en cas de refus. Il ne fut convaincu de cette vérité, que lorsqu'il se vit traiter de la maniere la plus indigne.

Il livra son Royaume au Général *Ouang-pen*, de la maniere la plus solemnelle. Revêtu de ses habits de cérémonie, à la tête de ses Grands & des principaux Magistrats de sa Capitale, il alla au-devant de lui, déposa à ses pieds toutes les marques de la Royauté, & se déclara librement & volontairement le vassal & le fidele sujet du grand Roi de *Tsin*.

Ouang-pen le reçut avec toutes les distinctions dues à son rang; mais il lui dit qu'il auroit l'honneur de le conduire à la Cour de son maître, où on ne manqueroit pas de le traiter en Roi, & d'où, probablement, on le renverroit bientôt gouverner ces mêmes Etats dont il faisoit hommage. N'y ayant plus de moyens de reculer, il fallut en passer par tout ce que voulut le Général, & obéir de bonne grace.

Après avoir mis garnison dans la Capitale, & avoir pourvu à la sûreté des autres places, *Ouang-pen* conduisit à *Hien-yang* le nouveau vassal de son maître, dans la persuasion qu'on l'y traiteroit d'une maniere conforme à ce qu'il avoit fait lui-même jusqu'alors. Mais le Roi de *Tsin*, qui avoit de tout autres vues, ne pensa pas comme son Général. Il reçut le Roi de *Tsi*, non comme un vassal qui venoit lui rendre

rations, & à tirer parti de tous les evénemens, quels qu'ils fuſſent. Il etoit actif, vigilant, ſobre, dur à lui-même & aux autres; exigeant des Officiers, tant généraux que ſubalternes, la même exactitude qu'il exigeoit du ſimple ſoldat, & n'epargnant pas plus les uns que les autres lorſqu'ils s'ecartoient de leur devoir. Dans une bataille, il jugeoit, au premier choc, s'il ſeroit vainqueur ou vaincu, & ſe conduiſoit ſi bien, que ſa défaite n'etoit jamais entiere, & que ſa victoire etoit toujours complette. Dans un ſiege, il avoit un terme fixe, au-delà duquel, ſi la place n'etoit point priſe, il ne s'obſtinoit pas à faire périr inutilement ſes ſoldats; mais, ſous quelque prétexte plauſible, il alloit tout-à-coup ou aſſiéger quelque autre place, ou faire du dégât, ou brûler des magaſins, ou faire repoſer ſes troupes, pour donner le change à l'ennemi.

Les grands Généraux, contre leſquels il avoit eu à combattre, lui avoient appris à être ſur ſes gardes & à eviter les pieges. Il pouſſoit quelquefois ſi loin la déſiance à cet egard, qu'on l'eût priſe pour puſillanimité dans tout autre que lui; & quand il avoit entrepris quelque choſe, s'il etoit sûr de réuſſir en ſuivant un certain plan, il n'en formoit point d'autre, quoi qu'on pût faire pour l'y engager. C'eſt ainſi qu'ayant réſolu de laiſſer l'armée que commandoit *Tchou-ko-leang*, ſe conſumer d'elle-même dans un pays qu'elle devoit bientôt epuiſer, il evita toujours d'en venir aux mains, malgré l'ardeur dont les ſiens etoient animés pour combattre; malgré les reproches & les chanſons ſatyriques qu'on faiſoit courir contre lui dans ſon propre camp; malgré toutes les ruſes de *Tchou-ko-leang*, qui le provoqua, qui l'inſulta, juſqu'à lui envoyer des habits de femmes en grand deuil, parce qu'en ce temps elles ne ſe montrent jamais. Tout cela fut inutile; il ne voulut pas, pour un point d'honneur mal entendu, ſacrifier les intérêts de ſon Prince, ni perdre de vue la véritable gloire attachée au ſuccès.

hommage, mais comme un prisonnier de guerre qui venoit attendre la décision de son sort. Il lui fit assigner un logement des plus communs, & ne lui donna pour le service ordinaire de sa personne, qu'un petit nombre d'esclaves, sous la dépendance de quelques Officiers principaux, qui etoient préposés à sa garde, & devoient répondre de sa conduite.

Un traitement si dur, si indigne, & si peu attendu, pénétra jusqu'au vif l'infortuné Roi de *Tsi* : mais la crainte qu'on ne le fît périr par le poison, ou par quelque supplice infamant, le porta à dissimuler son chagrin. Il ne se plaignit point ; il fit semblant au contraire d'être persuadé qu'on ne le traitoit ainsi que par epreuve, & qu'on changeroit bientôt de conduite à son egard. Il trompa si bien ses gardes, qu'il sortit sans en être apperçu, & prit la fuite, déguisé en esclave. N'ayant pris aucunes mesures, n'ayant personne avec lui, & ne sachant de quel côté tourner ses pas, il marchoit au hazard par les chemins les plus détournés. Il ne vécut pendant plusieurs jours que de ce qu'il pouvoit trouver dans les champs, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de lassitude, epuisé de forces, & surmonté par le chagrin, il s'assit au pied d'un cyprès & y expira de douleur.

C'est ainsi que périt misérablement le dernier des sept Souverains qui partageoient l'Empire Chinois. Le fils naturel d'un simple marchand les détruisit l'un après l'autre; &, après avoir tout rempli de sang & de carnage, il s'assit tranquillement sur le trône impérial, la vingt-sixieme année depuis qu'il etoit Roi de *Tsin*, la trente-neuvieme de son âge, & la deux cent vingt-unieme avant l'ere Chrétienne. *Si les* Tsin, disent les Auteurs Chinois, *resterent seuls maîtres de tout, ce n'est pas qu'il y eût chez eux plus de vertu, plus de valeur, & une meilleure maniere de gouverner que chez les autres : de plus grands crimes, beaucoup plus de trahisons, de brigandages & de meurtres conduits plus adroitement, & soutenus par un peu

Sée - ma - y s'emportoit quelquefois, & alors il devenoit cruel; mais il ſavoit mettre un frein à ſa colère, lorſqu'il n'etoit pas de ſon intérêt de ſe venger, ou de punir. Il fut très-piqué des [illegible] de *Tchou - ko - leang ;* il fut très-ſenſible aux ſarca[illegible] ſes ſoldats; mais il ſut diſſimuler. Il répondit au premier, en lui faiſant rendre les habits de femmes qu'il lui avoit envoyés, qu'il étoit bien fâché de le laiſſer mourir de faim, lui & toute ſon armée; mais qu'il avoit ordre de ſon Souverain de garder le pays, & non pas de livrer bataille; & lorſqu'on lui fit voir les vers dans leſquels on diſoit que l'ombre de *Tchou-ko-leang* lui avoit fait peur, il ſe contenta de ſourire & de répondre ce peu de mots : *Ils ont tort : ſi j'ai eu peur, ce n'eſt pas de* Tchou-ko-leang *mort ; c'eſt* Tchou - ko - leang *que je croyois encore en vie.* Je n'en dirai pas davantage ſur un Général qui fit la gloire de ſon parti pendant la diviſion de l'Empire en trois Royaumes. Si, au lieu de s'attacher à *Tſao-tſao*, comme il fit, il eût ſuivi les étendards de *Lieou-pei*, l'Hiſtoire en eût fait un demi-Dieu; mais il eſt regardé comme un rebelle, & cette tache ſuffit, aux yeux des Chinois, pour ternir toutes les belles qualités qu'il pouvoit avoir d'ailleurs. Il fut toujours fidele à *Tſao - tſao*, & enſuite à *Tſao - pi*, ſon fils, quoiqu'il sût que l'un & l'autre ſe défioient de lui, & le faiſoient obſerver de mille manieres. *La Maiſon de* Sée-ma-y, dit un jour *Tſao-tſao* à ſon fils *Tſao-pi*, *m'a tout l'air de s'elever ſur les ruines de celle de* Tſao : *ſoyez ſur vos gardes, quand je ne ſerai plus.* Son pronoſtic ſe vérifia, mais pas ſi-tôt qu'il le craignoit. Ce ne fut que *Sée-ma-yen*, petit-fils de *Sée-ma-y*, qui uſurpa l'Empire, & qui l'enleva aux deſcendans de *Tſao-tſao*, qui, au fond, n'etoient [illegible]mêmes que des uſurpateurs. *Sée - ma - yen* commença par ſubjuguer les *Ouei*, & détruiſit leur Royaume; forma une nouvelle Dy-

plus de politique, les diſtinguerent uniquement. Trois mille livres d'or, diſtribuées aux Miniſtres & aux principaux Officiers des Princes qu'ils vouloient ſoumettre, leur aſſurerent un plein ſuccès; mais ils ne furent pas long-temps ſans tomber eux-mêmes dans le précipice.

Le Roi de *Tſin*, qui s'etoit contenté juſqu'alors du titre de *Ouang*, tel que le portoient les autres Rois, & que l'avoient porté les Empereurs des *Tcheou* eux-mêmes, voulut en prendre un nouveau qui le mît au-deſſus de tout ce qu'il y avoit jamais eu de plus illuſtres Souverains; &, pour le faire avec toute la ſolemnité poſſible, il tint une aſſemblée générale de ſes Grands, auxquels il manifeſta ſa volonté en ces termes:

« Ma vertu & ma puiſſance egalent, ſans contredit, celles » des trois *Hoang*: ma valeur & le mérite que j'ai acquis par » mes belles actions, & par mes ſuccès, ſurpaſſent de beau- » coup tout ce qu'ont jamais fait les cinq *Ti*. Les titres de » *Hoang* & de *Ti* (qui ſignifient, l'un Souverain des Souverains, » & l'autre Roi par excellence, ou Empereur ſuprême) n'etant » dus plus légitimement qu'aux Princes auxquels, par une » diſtinction flatteuſe, on ne les a donnés, que parce qu'on a » cru qu'ils etoient les plus illuſtres qu'ait eus la nation, je dois, » par egard pour moi-même, les porter l'un & l'autre, & en » être décoré, comme d'un diſtinctif dont je me ſuis rendu » digne le premier: mais afin que la poſtérité ſache que c'eſt à » moi qu'a commencé une diſtinction ſi glorieuſe & ſi bien » méritée, au double titre de *Hoang* & de *Ti*, j'ajoute celui « de *Ché* (qui ſignifie origine, principe), & l'on m'appellera » *Ché-hoang-ti*, c'eſt-à-dire, *premier Souverain des Souverains,* » *ou premier Chef des Empereurs ſuprêmes.*

» Pour ce qui eſt de l'uſage où l'on eſt de donner aux Empereurs » morts des noms, qui déſignent, comme on l'a prétendu, les » vertus, ou les qualités qui les ont particuliérement diſtingués

naſtie, qui prit le nom de *Tſin*, & ſe fit proclamer Empereur. Dès qu'il fut ſur le trône, il donna à *Sée-ma-y*, ſon grand-pere, le titre de *Sée-ma-hiuen-ouang*, titre honorable que la poſtérité lui a conſervé, parce que les *Tſin* ont eté reconnus pour légitimes Empereurs, depuis l'epoque où ils n'eurent plus de concurrens. Ce grand Capitaine mourut l'an de l'Ere Chrétienne 251. Ses deſcendans, depuis *Sée-ma-yen*, ſon petit-fils, connus dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Tſin-ou-ti*, juſqu'à *Koung-ti*, ont gouverné ſucceſſivement l'Empire pendant l'eſpace de cent cinquante-quatre ans, d'abord ſous le nom de *Tſin occidentaux*, & enſuite ſous celui de *Tſin orientaux*. Ils furent eteints par les *Soung*, l'an de Jeſus-Chriſt 419, après avoir donné quinze Empereurs de leur race.

XXXVIII.

TOUNG-TSIN, YUEN-TI, Empereur.

Ce Prince, petit-fils de *Sée-ma-y*, avoit pour nom propre *Joui*, & pour ſurnom *King*. Sa mere, *Hia-heou-ché*, une des epouſes de *Sée-ma-king*, Prince de *Lang-yé*, ayant eu commerce avec un des fils de ſon mari nommé *Nieou-king*, en eut ce fils, dont elle n'eut garde de nommer le véritable pere. Elle l'attribua à ſon mari, le fit elever comme s'il eût eté légitime, & travailla à ſa fortune avec la plus vive ardeur.

Joui-king ſeconda en tout les vues de ſa mere : ſon mérite perſonnel fit le reſte. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſa valeur & ſa bonne conduite. Etant grand Général des troupes de *Ngan-toung*, il ſut ſi bien gagner l'eſtime & l'affection de tous ceux qui etoient [illegible] ſes ordres, que rien ne leur

» de leur vivant, je l'abroge pour toujours; & je prétends qu'on » n'y ait pas plus d'egard dans la suite, que s'il n'avoit jamais » existé. Ainsi, dans l'histoire & autres ecrits publics qui » doivent passer à la postérité, l'on dira, en parlant de moi : » *Le premier Chef des Empereurs suprêmes*; & dans la suite, » lorsqu'il sera question de mes successeurs, on dira de » même, le second Chef des Empereurs suprêmes, le » troisieme, le quatrieme, le cinquieme, & ainsi des autres » jusqu'à la fin des siecles. La coutume de donner des noms » aux Empereurs morts, n'etoit qu'un abus introduit par la » flatterie, ou la reconnoissance. C'etoit des fils respectueux » qui vouloient honorer la mémoire de leurs peres, & la » rendre précieuse dans l'esprit des descendans : c'etoient des » Grands & des Magistrats qu'une prévention aveugle disposoit » nécessairement en faveur de celui à qui ils devoient leur » elévation, & peut-être même tous les autres biens dont » ils jouissoient alors. Il seroit absurde, & souverainement » ridicule, de vouloir se persuader que l'impartialité pût » guider les uns & les autres dans le choix d'un nom qui » devoit désigner les vertus & les vices de ceux à qui ils » etoient redevables, ceux-là de la vie, & ceux-ci de tout » ce qu'ils etoient dans l'ordre civil. Par l'usage que je viens » d'introduire, & que je veux fixer sans retour, cet incon- » vénient n'aura plus lieu ».

Tel fut l'Edit que porta *Ché-hoang-ti*, pour s'exalter lui-même aux yeux de ses sujets, & pour se mettre, sans pudeur, au-dessus de tous les Souverains qui avoient gouverné l'Empire avant lui. *Aveuglé par son orgueil*, dit un Glossateur, *il ne vit pas qu'en se préférant ainsi aux grands Princes qui, les premiers, ont donné des loix à notre Monarchie, au lieu du tribut d'eloges, & de l'estime sans bornes qu'il croyoit mériter de la part de ses contemporains & de la postérité, il ne se rendit, par*

paroiſſoit impoſſible quand il s'agiſſoit de lui obéir; mais il étoit lent dans ſes délibérations, & paroiſſoit indécis dans des circonſtances où il auroit fallu de promptes réſolutions.

Cette lenteur ou prudence exceſſive lui fit manquer plus d'une fois l'occaſion de ſervir efficacement & l'Etat & ſon Prince. Il eût pu même, vu les diſpoſitions favorables où etoient alors les Peuples pour la famille des *Tſin*, réunir tout l'Empire ſous la domination des ſiens, ou faire pour lui-même ce que les Fondateurs des plus illuſtres Dynaſties ont fait avec tant de ſuccès & de gloire dans des circonſtances ſemblables à celles où il s'eſt trouvé plus d'une fois.

L'Empereur *Ming-ti* etant aſſiégé dans ſa Capitale par le Roi de *Han*, ecrivit à *Joui-king* de venir promptement à ſon ſecours. Avant que d'obéir, *Joui-king* voulut s'aſſurer de la fidélité des Peuples de la Province qu'il commandoit, afin de ménager à ſon maître une retraite sûre, en cas de malheur. Ce délai perdit tout: la ville fut priſe, & l'Empereur fut emmené priſonnier dans les Etats de *Han*. Ce Prince infortuné, qui ſavoit que *Joui-king* ne s'etoit conduit ainſi que par un excès de prévoyance & avec une intention droite, & qui etoit perſuadé d'ailleurs qu'il n'y avoit que lui qui pût rétablir ſes affaires, le nomma Régent de l'Empire pour tout le tems qu'il ſeroit en captivité. *Joui-king* n'accepta cet emploi qu'après que les Grands eurent tenté juſqu'à trois fois de lui donner le titre même d'Empereur. Pour empêcher les cabales, il prit alors le timon du Gouvernement, & ne voulut être appellé que Prince de *Tſin*, laiſſant à ſon légitime Souverain tout l'honneur d'un nom qu'il ſe fût rendu à jamais indigne de porter lui-même, s'il l'avoit accepté.

une prétention si folle, qu'un objet de mépris & d'exécration.

La raison pour laquelle les fondateurs des trois premieres Dynasties, & avant eux, Fou-hi, Chen-noung, Hoang-ti, Yao & Chun *ont joui de l'estime universelle, c'est, sur-tout, ainsi que s'exprime* Mong-tsée, *parce que l'humanité fut le principe de toutes leurs actions, & le fondement solide sur lequel ils appuyerent le grand edifice des loix & du gouvernement.*

Qu'ont donc fait Ché-hoang-ti, *& toute la race des* Tsin, *qui puisse être comparé à ces grands hommes de l'antiquité, qu'ils prétendent avoir surpassés? Est-ce en ravageant les Provinces, en détruisant les Royaumes, en renversant les villes, en profanant les tombeaux, & en eteignant les familles, qu'ils ont donné des preuves de leur humanité? A compter depuis la bataille de* Ché-men, *jusqu'à l'extinction des* Tcheou (9), *le nombre des têtes qu'ils firent abattre de sang-froid, est au-dessus d'un million quatre cent mille, sans compter ceux qui périrent en attaquant ou en se défendant dans des combats en regle.*

Ce que j'avance ici, je l'ai exactement supputé d'après les mémoires historiques les plus dignes de foi. Quant aux années qui se sont ecoulées depuis Nan-ouang, *jusqu'au temps où* Ché-hoang-ti *réunit tout l'Empire sous sa puissance, quelque soin que je me sois donné, quelque diligence que j'aie pu faire pour savoir combien d'hommes ont péri par les mains seules des barbares ministres des cruautés des* Tsin, *il ne m'a pas eté possible de me satisfaire là-dessus. Je n'ai trouvé que des lambeaux informes*

(9) La bataille de *Ché-men* se donna la cinquieme année du regne de *Hien-ouang*, pénultieme Empereur de la dynastie des *Tcheou*; & cette année répond à l'an avant J. C. 364.

L'extinction des *Tcheou* arriva la cinquante-neuvieme année du regne de *Nan-ouang*, laquelle répond à la deux cent cinquante-sixieme avant J. C. Après la bataille de *Ché-men*, les *Tsin* firent couper soixante mille têtes, dit l'Historien.

L'année d'après, le Roi de *Han* ayant fait mourir le Prince infortuné, qui etoit son prisonnier, les Grands de l'Empire forcerent *Joui-king* à monter sur le trône. Tous ceux qui etoient affectionnés à la Dynastie régnante crurent son rétablissement prochain, quand ils apprirent que celui vers lequel tous les cœurs etoient tournés, etoit enfin revêtu de la sublime dignité de *Fils du Ciel*. Ils eussent voulu que le nouvel Empereur se mît incessamment à la tête de ses troupes, & allât attaquer le Roi de *Han*, lui enlever tout ce qu'il avoit usurpé sur les *Tsin*, & le traiter comme il avoit traité les Empereurs *Hoai-ti* & *Ming-ti*, prédécesseurs de *Joui-king*. Les Gens de guerre venoient de tous côtés offrir leurs services; les villes secouoient le joug etranger, pour rentrer sous celui auquel on les avoit arrachées; le Roi de *Han* avoit des dissentions domestiques à terminer, & etoit actuellement en guerre contre quelques Tartares ses voisins; tout paroissoit favorable, tout annonçoit un retour de fortune tel qu'on pouvoit le desirer. Mais l'Empereur ne voulut rien précipiter; il attendit, il perdit l'occasion, & cette occasion ne revint plus. L'ardeur des siens se ralentit; il y eut des traîtres qui se révolterent, des lâches qui se laisserent séduire, ou qui se rendirent sans coup férir, & des perfides qui, manquant tout-à-la-fois au Prince, à la patrie, à la fidélité, à la reconnoissance & à tous leurs devoirs, s'eleverent insolemment contre celui qui les avoit comblés d'honneurs & de bienfaits de tous les genres. Du nombre de ces derniers, fut un nommé *Ouang-tun*, que l'Empereur aimoit, estimoit, & avoit elevé aux premieres dignités de l'Empire. Ce *Ouang-tun* ajouta l'insulte à la trahison: il eut l'audace d'ecrire à son maître qu'il eût à faire mourir quelques Grands qu'il lui désignoit, & à changer de conduite. Il lui rappella, à cette occasion, que *Y-yn*, ce sage Ministre

informes sur tout ce qui n'etoit pas à la louange des tyrans. Mais est-il bien difficile de se figurer à-peu-près combien horrible a dû être la plaie qu'ils ont faite au genre humain, par tant de guerres injustes qu'ils ont suscitées, par le renversement de tant de villes qu'ils ont détruites, & dont ceux des habitans qui avoient echappé au fer & au feu périrent ensuite, pour la plupart, de faim, de misere ou de désespoir, & enfin par les fréquentes dévastations des villages & des campagnes, qu'ils transformerent en de stériles déserts?

Est-ce par de telles voies que les trois Hoang *& les cinq* Ti *parvinrent au Faîte des honneurs? Est-ce par des actions pareilles qu'ils se rendirent dignes d'être placés au-dessus des autres hommes, & de les gouverner? Qu'on lise ce qui nous reste de leur histoire; l'on y verra qu'ils etoient maîtres de tous les cœurs; que d'une voix unanime, les grands comme les petits, les choisirent pour être leurs Souverains, & leur tenir lieu de pere commun; & qu'enfin toute leur conduite ne fut qu'un tissu d'actions vertueuses & pleines de bienfaisance & d'humanité. Que* Ché-hoang-ti *(puisqu'il faut l'appeller ainsi) ait osé se comparer à ces grands personnages, c'est de sa part un excès d'orgueil qui mérite toute notre indignation: qu'il ait prétendu les avoir surpassés, ce n'est plus qu'une folie digne d'un souverain mépris. Son orgueil & sa folie lui avoient persuadé que, jusqu'à la fin des siecles, ses descendans porteroient les fastueux titres de* Hoang *& de* Ti, *dont il avoit eu l'audace de se décorer le premier: mais, dès la seconde génération, tous les* Tsin *disparurent de la scene du monde, avec beaucoup plus de rapidité qu'ils n'y etoient entrés; & après avoir eté dégradés aussi ignominieusement qu'ils avoient dégradé les autres, ils furent exterminés de dessus la surface de la terre, ne laissant après eux que le souvenir le plus odieux de leur tyrannique domination, & des traces profondes de leur cruauté.*

de *Tay-kia*, second Empereur de la Dynastie des *Chang*, pour engager son maître à se réformer, l'avoit relégué dans le lieu de la sépulture de ses peres, afin qu'il s'y occupât à méditer sur leurs vertus. Il ajouta qu'il prenoit les armes pour tâcher de rendre à l'Empire sa premiere splendeur, en détruisant ceux qui l'obscurcissoient par leurs mauvais exemples & encore plus par leur mauvaise conduite.

L'Empereur, qui etoit un Prince modéré, sage, réglé dans ses dépenses, cherchant en tout les intérêts du peuple, préférablement aux siens propres; qui n'avoit rien oublié de tout ce qui dépendoit de lui pour rendre ses sujets heureux; qui avoit entretenu l'abondance, rétabli la plupart des villes ruinées; qui avoit sacrifié à la tranquillité publique la gloire qu'il pouvoit acquérir par les armes, fut pénétré de la plus vive douleur en entendant faire des reproches qu'il avoit si peu mérités: il en tomba malade, & mourut quelques mois après, dans la quarante-sixieme année de son âge, l'an de l'Ere Chrétienne 322: il ne régna que six ans.

Il est appellé, dans l'Histoire, *Toung-tsin-yuen-ti*, c'est-à-dire *Yuen-ti*, des *Tsin* orientaux, parce qu'on divise les *Tsin* en orientaux & occidentaux, à cause du lieu où ils tenoient leur Cour. Les quatre premiers Empereurs, du nom de *Sée-ma*, sont appellés les *Tsin* occidentaux, parce que la Cour etoit à *Tchang-ngan*, qui est à l'occident du *Kiang*; & les onze derniers sont appellés orientaux, parce que la Cour etoit à *Kien-kang*, ville située à l'orient du même fleuve *Kiang*.

XXXIX.

SOUNG-OU-TI, Empereur.

Son nom propre etoit *Lieou-yu*, & son surnom *Te-hing*. Il descendoit d'un des freres de *Han-kao-tsou*, que ce Fondateur

Telle est à-peu-près la maniere de s'exprimer de tous ceux qui ont occasion de parler de *Ché-hoang-ti*, en rappellant l'epoque de son elévation. Nous verrons bientôt comment ils le traitent à l'occasion des changemens qu'il fit dans tout l'Empire, dont il prétendit être le nouveau fondateur. Il ne comptoit pour rien tout ce qui avoit eté fait avant lui ; &, au moyen de quelques additions & abrogations d'articles peu essentiels, il s'imagina faire oublier cette législation fameuse, dont il n'etoit que le copiste infidele.

Après avoir décoré sa propre personne du titre de *Ché-hoang-ti*, il voulut egalement désigner son regne par quelque chose qui lui fût propre.

Les Tcheou, dit-il dans l'Edit qu'il publia à ce sujet, *avoient pris* le feu *pour emblême ; parce que, de même que le feu consume tout ce à quoi il s'attache, ainsi l'effort de leurs armes avoit renversé & entiérement détruit tout ce que les* Chang, *leurs prédécesseurs, avoient etabli pendant leur domination. Je veux, à mon tour, choisir un emblême qui exprime ce que j'ai fait pour parvenir à l'Empire. L'eau eteint le feu ; elle délaye & dissout peu-à-peu ce qui n'a pas une certaine consistance. J'ai eteint les* Tcheou ; *j'ai dissous les différens Royaumes qui s'etoient etablis de leur temps. L'eau est donc ce qui me convient : je la prends pour le symbole de mon Empire.*

Parmi les nombres naturels, le nombre six est un de ceux que les Astrologues assignent à Mercure, qui est la planete de l'eau, & que les Arithmomanciens fixent pour celui des *Koa*, de *Fou-hi*, qui signifie l'eau, lorsqu'ils pronostiquent les evénemens par le calcul. *Ché-hoang-ti* en fit examiner toutes les propriétés, & voulut qu'il servît désormais de base à tout ce qui, dans l'usage ordinaire, pouvoit être soumis aux regles qui combinent, assignent, & déduisent les différens rapports.

On composa, par ses ordres, une espece d'arithmétique

dateur de la grande Dynaſtie des *Han* avoit elevé à la dignité de Prince de *Tchou-yuen.*

Lieou-yu naquit à *Pong-tcheng.* Il etoit d'une taille majeſtueuſe, robuſte, courageux, aimant les grandes entrepriſes, & ne ſe rebutant jamais des difficultés qu'il pouvoit y rencontrer. La réputation qu'il s'etoit acquiſe d'avoir le reſpect de ſes parens gravé dans le cœur, le fit eſtimer comme particulier; ſon attention & ſon exactitude à remplir juſqu'aux moindres de ſes devoirs, lui gagnerent tout-à-la-fois l'affection de ſes ſupérieurs & celle du public; & ſes vertus guerrieres le firent regarder comme le héros de ſon ſiecle. Il fut long-tems à la tête des troupes ſous le titre de grand Général; & c'eſt en cette qualité qu'il détruiſit peu-à-peu tous ceux qui vouloient enlever l'Empire à la Dynaſtie des *Tſin.*

En récompenſe de ſes grands ſervices, l'Empereur le nomma Prince de *Soung.* Il continua à ſervir comme auparavant, & remporta encore pluſieurs victoires ſur les ennemis de l'Etat. Il ſe diſpoſoit à aller contre le Prince de *Hia*, qui menaçoit *Tchang-ngan* & tout le pays de *Koan-tchoung*; mais ce projet, qui eût mis le comble à ſa gloire, echoua par la mauvaiſe conduite de ceux qui etoient alors en place, & par la foibleſſe de l'Empereur.

Lieou-yu en fut ſi indigné, qu'il conçut le deſſein de ſe défaire de l'Empereur, & de lui ſubſtituer *See-ma-té-ouen*, ſon frere. Les Eunuques furent les inſtrumens du crime, & etranglerent l'infortuné Prince avec ſa propre ceinture. Dès que *Lieou-yu* en eut appris la nouvelle, il ſuppoſa un ecrit de l'Empereur mort, dans lequel ce Prince déſignoit pour ſon ſucceſſeur *See-ma-té-ouen*, ſon frere, qui fut auſſi-tôt reconnu, proclamé & *inſtallé.*

Ce nouvel Empereur, qui eſt appellé dans l'Hiſtoire *Koung-ti*, ne jouit pas long-temps d'une dignité à laquelle

ſextile, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui fut employée dans l'Aſtronomie, pour les révolutions périodiques des aſtres & des ſaiſons; dans la Géographie, pour les meſures itinéraires, la poſition & la diſtance réciproque des lieux; dans la Géométrie, pour l'arpentage; dans l'Arithmomancie, pour le fondement ſur lequel devoit s'appuyer l'art de la divination; dans la Muſique des grandes cérémonies, pour les tons primitifs qui devoient en régler les modes; dans le Commerce & les Arts, pour les différentes meſures de dimenſion & de poids. Il détermina que ſix pouces ſeroient la meſure du pied, & ſix pieds celle du pas géométrique. Il voulut que ſon propre char fût long de ſix pieds; qu'il fût traîné par ſix chevaux, & que tout le reſte de l'equipage fût réglé de même par ſix. Il voulut encore que le bonnet qu'il portoit, lorſqu'il etoit aſſis ſur ſon trône, eût ſix pouces de haut, & que ſes habits extérieurs fuſſent en proportion de ſon bonnet. Enfin, le produit de ſix, multiplié par lui-même, fut le nombre diviſeur de l'Empire, qu'il partagea dès-lors en trente-ſix Provinces, qu'il ſe propoſa de viſiter en perſonne, dans des temps dont on fixeroit l'époque par ſix.

Les Empereurs avoient toujours adopté pour la livrée de leur maiſon, & pour tout ce qui devoit être employé dans les cérémonies publiques, une couleur particuliere, à l'excluſion de toute autre, pour déſigner le trône & tout ce qui l'environnoit. *Ché-hoang-ti* ne dédaigna pas de les imiter en cela.

(10) Dans les livres que j'ai à ma diſpoſition, je ne trouve pas d'explication plus détaillée ſur ce qui concerne le nombre ſix, que celle que j'en donne ici. Il me faudroit faire des recherches longues & ennuyeuſes qui n'aboutiroient peut-être à rien; comme la choſe n'en vaut pas la peine, je me diſpenſe d'un travail qui me feroit perdre un temps que je puis mieux employer ailleurs. Les exemples que je cite ſuffiſent de reſte pour donner une idée de ce que prétendit *Ché-Hoang-ti* dans le choix qu'il fit du nombre ſix.

il avoit eté elevé à son insçu, & peut-être même contre son gré. La crainte d'un sort semblable à celui de son prédécesseur le rendit inquiet, sombre, défiant, & empoisonnoit tous les instans de sa vie. Il crut que le seul moyen de se tranquilliser etoit de descendre volontairement d'un trône pour lequel il sentoit qu'il n'etoit pas fait. Il proposa à *Lieou-yu* d'y monter à sa place, & fit, en sa faveur, son abdication solemnelle.

Lieou-yu prit aussi-tôt les rênes du Gouvernement, appella la Dynastie dont il devenoit le Fondateur, du nom de la Principauté de *Soung*, qu'il avoit déja pour appanage, & mit toute son application à faire fleurir les loix, les mœurs & la discipline, & à faire revivre ceux des anciens usages que les troubles précédens & la foiblesse des derniers Empereurs avoit laissé mettre en oubli. Il donna à *Koung-ti*, qui venoit de lui céder l'Empire, le titre de Prince du premier ordre, & lui assigna pour demeure un palais assez vaste, situé aux environs de la Capitale, où il lui permit tout, excepté de se mêler des affaires, sous quelque prétexte que ce pût être. Ceux qu'il mit à son service etoient tous gens affidés, qui devoient répondre de sa personne & de sa conduite.

Quelque précaution que prît *Lieou-yu*, les soupçons s'emparerent de son ame; & dès qu'il soupçonna, il ne fut plus tranquille. Il crut que tant que celui dépossédé vivroit, il y avoit tout à craindre pour celui qui etoit sur le trône, & une cruelle politique lui persuada de se défaire de celui qui, même sans le vouloir, pouvoit donner occasion ou servir de prétexte à des cabales ou à des révoltes. L'infortuné Prince, qui ne pensoit qu'à végéter dans la solitude, fut empoisonné.

Si ce Fondateur des premiers *Soung* ne s'etoit pas souillé de ces deux taches ineffaçables, en faisant périr l'un après

Il choisit le noir. L'habillement de ses courtisans & de ses Officiers, les distinctifs des Magistrats & des autres Mandarins, les drapeaux & les etendards, les instrumens & les ustensiles qu'on employoit dans les sacrifices, ce qui lui appartenoit en propre, ce qui l'approchoit, tout prit une teinture noire; & nul homme en place ne pouvoit être admis en sa présence, s'il n'etoit vêtu de noir.

Il jugea que l'Astronomie etoit un article sur lequel il devoit encore se distinguer. Il réforma le calendrier, & fit commencer l'année deux lunes plutôt qu'elle ne commençoit sous les *Tcheou*. Ainsi la dixieme lune de cette année fut comptée pour la premiere de l'année suivante; &, au premier jour de cette même lune, on fit toutes les cérémonies du nouvel an. Le soleil & la lune se trouvoient alors en conjonction dans le sagittaire.

Au terme de *Yu*, que les Souverains employoient par modestie, lorsqu'ils parloient d'eux-mêmes, il substitua celui de *Tchen*, & voulut qu'il n'y eût désormais que l'Empereur seul qui pût s'en servir. Depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à *Ché-hoang-ti*, les plus grands Princes disoient : *Yu-jin*, c'est-à-dire, *moi homme d'un entendement borné* : depuis *Ché-hoang-ti* jusqu'au temps où nous vivons, les Empereurs n'ont plus dit que *Tchen*, c'est-à-dire, *moi qui suis hors de rang* (11).

Les ordres qui emanoient de l'autorité suprême, n'avoient point auparavant de termes exclusifs qui les désignassent; & quand on intimoit ou promulguoit ces mêmes ordres, on

(11) Il ne faut pas confondre ce *Tchen*, dont se servent les Empereurs en parlant d'eux-mêmes, avec le *Tchen* qu'emploient les Grands & autres en parlant à l'Empereur. Le premier signifie ce qu'il y a de plus elevé, ce qui n'a pas son semblable, ce qui est hors de rang. Le second qui s'ecrit autrement, signifie vassal, sujet, &c.

l'autre deux Empereurs dont il etoit & avoit eté le ſujet, ſa réputation eût pu aller de pair avec celle des plus illuſtres Souverains. Il poſſédoit dans un degré eminent toutes les qualités qui rendent un homme digne de commander aux autres. A la tête des troupes, il ſe montroit tout-à-la-fois bon ſoldat & habile Général : dans le cabinet, il etoit politique eclairé, profond, & fertile en moyens pour faire réuſſir les plus vaſtes projets : dans ſa vie privée, il avoit la modeſtie, la réſerve & toutes les vertus d'un particulier qui feroit ſon etude de la ſageſſe. Sans faſte, ſans oſtentation, ſans orgueil, il occupa le trône avec cette nobleſſe, cette majeſté, cette grandeur d'ame qui diſtinguent le grand Monarque, en même temps que, par ſa généroſité, ſa douceur, ſa bienfaiſance & ſon attention à faire le bonheur de ſes ſujets, il tâchoit de ſe rendre digne de l'auguſte titre de Pere du peuple. Peut-être même eût-il fait oublier le double crime qui le conduiſit à la dignité ſuprême, ſi le cours de ſa vie n'avoit pas eté ſi-tôt terminé : mais, après environ deux ans de regne, il mourut à *Kien-kang*, où il tenoit ſa Cour, dans la ſoixante-ſeptieme année de ſon âge. Son corps fut dépoſé à *Tſou-ning-ling*.

Ce Prince eſt le Fondateur de la premiere des cinq petites Dynaſties antérieures, nommées par les Chinois *Tſien-ou-tay* : il fut reconnu & proclamé Empereur l'an de l'Ere Chrétienne 420, & mourut en 422. Avant que de mourir, il ecrivit lui-même le nom de ſon ſucceſſeur, qui etoit encore fort jeune, & ceux des quatre Miniſtres qui devoient gouverner conjointement pendant la minorité, à l'excluſion de l'Impératrice, mere du jeune Prince. Il eut cette précaution néceſſaire, pour empêcher les troubles qui, à la Chine, plus que par-tout ailleurs, naiſſent comme néceſſairement ſous la régence d'une femme. Cette femme Régente a des parens

n'employoit que les termes ordinaires d'*intimer* & de *promulguer*. *Ché-hoang-ti* consacra les mots de *Tché* & de *Tchao*; le premier, pour désigner les ordres; & le second, pour en exprimer la promulgation & l'intimation : les deux, joints ensemble, devoient signifier, selon lui, *instruction sur ce qui a eté fait; par la raison*, disoit-il, *que la volonté & les paroles d'un Souverain doivent être confondues avec l'action même qu'elles ont pour objet : mais, comme un Souverain ne doit vouloir qu'enseigner & instruire, la promulgation de toutes ses paroles doit porter le nom d'instruction.*

Tous ces nouveaux réglemens ayant eté fixés, il les fit publier dans toute l'etendue de ses Etats; &, pour donner à ses sujets des preuves non equivoques de la confiance qu'il avoit en leur fidélité, il leur fit savoir que son dessein etoit de mettre en pieces les armes & tous les instrumens dont on se servoit pendant la guerre; armes & instrumens qui devenoient désormais inutiles, puisqu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre. Il ordonna que tout ce qu'on trouveroit en ce genre, seroit envoyé dans la Capitale, où il fixa la demeure de la plupart des militaires qui s'etoient acquis quelque réputation : par-là il remplit *Hien-yang* d'armes & de guerriers. On compte que, par la transmigration de ceux-ci, *Hien-yang*, qui etoit une ville déja très-peuplée, vit augmenter de cent mille familles le nombre de ses habitans. Cent mille familles, suivant le calcul chinois, font à-peu-près sept cent vingt mille bouches; car on compte ici six personnes au moins pour chaque famille, quand il s'agit sur-tout des gens au-dessus du commun.

Une ville, ainsi peuplée, méritoit des distinctions qui la rendissent célebre dans tout l'Empire & dans tous les siecles à venir. *Ché-hoang-ti* se mit en tête de la décorer de la maniere la plus brillante & la plus propre à flatter son orgueil. Il crut

qui l'obſedent & des Eunuques qui ont ſa confiance. Les uns & les autres veulent être elevés, & partagent, pour l'ordinaire, le Gouvernement. Les Grands & tous ceux qui ſont en place ne manquent pas de s'elever contre les abus qui s'introduiſent : ils font leurs repréſentations, & l'on n'en fait aucun cas ; ils reviennent à la charge, & on les punit : ce qui occaſionne des diſſentions inteſtines, des cabales, des intrigues, des accuſations mutuelles, & une foule de maux qui déchirent l'Empire & le mettent à deux doigts de ſa perte. On en trouve plus d'un exemple dans l'Hiſtoire.

X L.

TAO-YUEN-MING, Poëte.

Tao eſt le nom de ſa famille : il avoit pour nom propre *Tſien*, & pour ſurnom *Yuen-leang*. On l'appella, par diſtinction, *Yuen-ming*, pour ſignifier qu'il etoit *brillant & uni comme des eaux qui ne coulent point*, dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux. Il etoit petit-fils de *Tao-kan*, fameux Général qui ſervit ſous le regne de *Min-ti*, quatrieme & dernier Empereur des *Tſin* occidentaux, qui régna depuis l'an de J. C. 314 juſqu'à l'an 318.

Tao-yuen-ming naquit à *Hiun-yang*. Ses parens l'eleverent avec ſoin, & voulurent le pouſſer aux honneurs. Il entra en effet dans la carriere, mais il n'y reſta que quatre-vingts jours. Il etoit Mandarin de *Pong-tſé*, lorſque le Viſiteur-général de la Province arriva dans la ville dont dépendoit *Pong-tſé*. *Tao-yuen-ming* ne ſe preſſoit pas de lui aller rendre ſes devoirs ; il ſembloit même qu'il l'avoit oublié. Ses amis l'en avertirent, ou l'en firent reſſouvenir, & lui perſuaderent, quoiqu'avec peine, qu'il ne devoit ni ne pouvoit s'en diſ-

voir en songe, disent quelques-uns, douze personnages de figure colossale, qui s'etant approchés de lui, lui firent entendre ces paroles : *Si tu fais bien, ton Empire durera ; si tu fais mal, des etrangers qui portent des habits, tels que ceux dont tu nous vois revêtus, viendront bientôt te l'enlever. N'oublie jamais l'avis que nous te donnons.* Ces personnages, qui paroissoient avoir cinquante pieds de haut, ajoutent les mêmes Auteurs, etoient habillés comme l'etoient alors les Tartares *Y-ti.*

Ce songe, vrai ou feint, donna occasion à *Ché-hoang-ti* de faire apporter à *Hien-yang*, toutes les clockes, & autres instrumens de musique, faits de métal, qui se trouverent dans les Palais & les *Miao* des Royaumes qu'il avoit conquis. Après avoir prélevé ce qui etoit d'un travail plus recherché, il ordonna qu'on mît le reste en fonte, & que l'on en fît douze statues, qui devoient représenter les douze personnages qu'il disoit avoir vus. Le poids de chacune des statues etoit de douze mille livres. Elles furent placées, six d'un côté, & six de l'autre, dans la salle d'audience du Palais Impérial.

Non loin de *Hien-yang* couloit la riviere *Ouei-choui.* Au midi de cette riviere, etoient quantité de *Miao*, & plusieurs maisons de plaisance, qui en embellissoient les bords & présentoient un spectacle des plus gracieux. C'est-là que le Souverain, suivi de toute sa Cour, se rendoit en des temps déterminés, ou pour des cérémonies religieuses, ou pour son divertissement.

Au nord de la même riviere, quelques jardins, & une colline assez nue, n'offroient pas, à beaucoup près, des objets aussi agréables à voir. *Ché-hoang-ti*, qui eût voulu renouveller toute la surface de la terre, s'il eût eté en son pouvoir de le faire, résolut de changer cette campagne en un lieu de délices & comme d'enchantement. Il avoit eu soin, ci-devant, de faire lever le plan de toutes les maisons Royales des Princes qu'il

penfer. Il etoit fur le point de fe rendre à leurs follicitations & de fe mettre en chemin, lorfque quelqu'un s'avifa de lui demander s'il portoit avec lui fes habits de cérémonie: *Quoi*, répondit *Tao-yuen-ming*, *il faut encore que je prenne fur moi cet embarras & que je me charge de tout ce fatras d'habits? Non, il n'en fera rien; il n'en fera rien, vous dis-je. Il eft honteux pour un honnête homme, pour un homme fur-tout qui travaille à acquérir la fageffe, d'être ainfi l'efclave des bienféances.* Il s'en tint à fon idée & ne partit pas: il prit le prétexte de la mort d'une de fes fœurs pour fe difpenfer de la vifite & pour abdiquer le Mandarinat.

Rendu à lui-même, fon premier foin fut de chanter, en beaux vers, les avantages de la liberté, mis en parallele avec les follicitudes qu'entraînent après elles les grandeurs humaines. Il fixa fon féjour à *Tchai-fang*, & paffa fa vie à etudier, compofer & boire.

Il avoit planté cinq faules qui ombrageoient le devant de fa maifon: c'etoit là fon lycée; il s'y promenoit & y donnoit fes leçons. On l'appella, pour cette raifon, *le Maître* ou *le Docteur des cinq faules*, Ou-lieou-fien-cheng.

Il avoit pour tout bien cent arpens de terre: il ne voulut leur faire produire que cette efpece de grain qui eft plus particuliérement employé à être mis en ferment pour la production du vin: il avoit foin, en vendant fa denrée, de fpécifier l'ufage qu'il vouloit qu'on en fît.

Il aimoit les fleurs; mais il lui en eût trop coûté de peines pour les cultiver, & c'eft ce qu'il vouloit eviter. Il fe contenta d'avoir des matricaires, fleurs qui font affez de plaifir à voir, & qui ne demandent ni culture ni foins. C'etoit véritablement un homme fans fouci. Il compofa de très-belles pieces de Poéfie, & s'acquit une grande réputation. La fingularité de la vie qu'il menoit, à l'ombre de fes cinq faules,

avoit ſubjugués : il avoit mis à part tout ce qui s'etoit trouvé de plus précieux dans leurs différens Palais, ainſi que dans les Hôtels des principaux Seigneurs de leurs Cours, & avoit fait tranſporter le tout à *Hien-yang*, en même temps qu'il y faiſoit conduire cette multitude brillante de femmes à talens qui ſervoient à leurs plaiſirs.

Plein de l'idée de ſa grandeur, il voulut avoir ſans ceſſe ſous les yeux, de quoi lui rappeller le ſouvenir agréable d'une elévation qu'il ne croyoit devoir qu'à ſon mérite. Pour cela, il fit conſtruire, ſur le modele des plans qu'il en avoit, tous les palais & maiſons de plaiſance des Rois dont il avoit envahi les Etats. Il ordonna que les meubles précieux qui les décoroient autrefois, en feroient de nouveau l'ornement, & que les perſonnes (femmes & eunuques) qui y faiſoient leur ſéjour pour le ſervice & les plaiſirs de leurs Souverains reſpectifs, les habiteroient déſormais, ſous le bon plaiſir & l'autorité du *Chef ſouverain des Souverains*.

Ces bâtimens, d'un goût ſi varié, occupoient d'orient en occident, le long des bords ſeptentrionaux de la riviere *Ouei-choui*, un eſpace de terrein immenſe. On communiquoit de l'un à l'autre, au moyen d'un magnifique périptere qui s'etendoit ſur tous, les embraſſoit tous, & formoit, tant en deſſus qu'en deſſous, une vaſte & ſuperbe galerie, où l'on etoit à couvert en tout temps, & qui etoit elle-même un objet des plus agréables à voir.

Tandis qu'on travailloit à embellir ainſi les environs de ſa Capitale, il ſe diſpoſa à la viſite ſolemnelle du reſte de l'Empire : mais avant que de ſe mettre en route pour la commencer, il aſſembla ſon Conſeil, & invita tous ceux qui le compoſoient, à ne pas craindre de lui dire ſans détours, ce qu'ils croyoient qu'il ſeroit le plus à propos de faire, pour maintenir le bon ordre, augmenter de plus en plus la ſplendeur de l'Etat, & aſſurer la félicité de ſes ſujets.

Ouang-koang, l'un de ses Ministres, prit le premier la parole, & dit :

« Il me paroît, Seigneur, que le plus sûr moyen de contenir » les peuples dans le devoir, de faire observer exactement » toutes les loix que vous avez etablies avec tant de sagesse, » de rendre l'Empire de jour en jour plus florissant, & de fixer » le bonheur de vos sujets, seroit, si cela etoit possible, que » vous fussiez vous-même par-tout; mais, en particulier, dans » celles de vos Provinces qui formoient ci-devant les Royaumes » de *Yen*, de *Tsi* & de *Tchou*. Leur situation, leur eloigne- » ment, le génie des peuples qui les habitent, tout cela » réuni, semble exiger la présence d'un Souverain qui en fasse » l'objet immédiat de tous ses soins. Sans aller fixer votre » séjour dans aucun de ces lieux, vous pouvez, Seigneur, « vous y rendre, en quelque sorte, sans cesse présent. Donnez- » les en appanage aux Princes qui ont l'honneur d'être du » même sang que vous. Animés d'un même esprit, agissant par » les mêmes principes, soumis à tous vos ordres, ils feront » tout ce que vous feriez vous-même, ou plutôt, c'est vous- » même qui ferez tout; ils ne feront que les instrumens dont » vous vous servirez pour agir : ils seront vos yeux, pour voir » tout ce qui se passe; vos oreilles, pour tout entendre; votre » bouche, pour commander; votre puissance & votre justice, » pour faire obéir, ou pour châtier; enfin, l'ombre de votre » Majesté, ou sa vive image, pour vous représenter en tout » & pour tout. Voilà, Seigneur, ce qui me paroît devoir » le plus contribuer à vous affermir sur un trône, qui ne doit » plus être occupé que par l'auguste race des *Tsin*. Je m'ima- » gine que tous ceux qui sont ici présens, animés d'un zele » pareil au mien, sont en cela du même sentiment que moi ».

« N'en déplaise à *Ouang-koan*, reprit alors *Li-sée*, ce n'est » point ainsi que je pense, & que doivent penser les fideles

» sujets

» ſujets de votre Majeſté, ceux du moins qu'elle a mis à la » tête du gouvernement pour l'aider à en porter le peſant » fardeau. Je crois, au contraire, & je ſuis très-convaincu » que ce qu'on vient de propoſer pour affermir l'Empire des » *Tſin*, eſt préciſément ce qui l'affoibliroit d'abord, le mineroit » enſuite inſenſiblement, & le détruiroit enfin ſans reſſource.

» Sans aller ſonder les profondeurs de l'antiquité, nous » avons ſous les yeux l'exemple tout récent des *Tcheou*. Le » grand *Ou-ouang*, leur illuſtre fondateur, conquit ſur les *Chang* » un Empire qu'ils n'etoient plus en état de gouverner ; &, » après l'avoir conquis, croyant ſans doute bien faire, il le » partagea en pluſieurs Royaumes, dont il donna l'inveſtiture » à ſes parens, & à ceux de ſes Capitaines & de ſes amis, » dont il vouloit récompenſer le mérite ou la fidélité à ſon » ſervice. Tant qu'il vécut, tous ces petits Souverains, ſoumis, » il eſt vrai, à tous ſes ordres, & juſqu'aux moindres de ſes » volontés, ne s'ecarterent jamais du plus eſſentiel de leurs » devoirs. Ils ſembloient, j'en conviens, ne compoſer entre » eux qu'une même famille, dont *Ou-ouang* etoit regardé » comme le pere : mais peu-à-peu l'intérêt propre les diviſa. » Les haines implacables, les baſſes jalouſies prirent la » place de la confiance & de la ſincere amitié. Ils ſe firent » des guerres cruelles, ils n'ecouterent plus la voix du chef » commun, ils ne voulurent plus de maître, & chercherent, » chacun en ſon particulier, à s'elever au-deſſus des autres, & » à les exterminer. La force ouverte, les fourberies, les tra- » hiſons, les moyens les plus iniques furent employés pour en » venir à bout. Les uns & les autres ſe trouvant epuiſés, ſe » trouverent hors d'etat de réſiſter au premier venu, qui voulût » lever contre eux l'etendard de la révolte. Ils virent de » nouveaux Etats ſe former chaque jour ſur les débris des leurs ; » & leur famille, la plus puiſſante, dans ſes commencemens,

» qui ait jamais existé, après avoir traîné, pour ainsi dire,
» pendant plusieurs siecles, une domination des plus lan-
» guissantes, vient enfin d'être renversée, pour ne se relever
» jamais.

» Héritier de leur antique splendeur, comme vous l'êtes
» de leur Empire, vous êtes seul maître de tous les vastes
» Etats qu'ils eurent la fausse politique de partager entre eux.
» C'est sous les auspices les plus heureux que vous possédez
» une domination si etendue, à laquelle vous venez de
» redonner toute sa vigueur; que dis-je? à laquelle, par la
» sagesse de vos nouveaux réglemens, vous venez de donner
» une vigueur & un etat de consistance qu'elle n'eut jamais.
» Iriez-vous abattre d'une main, ce que vous avez elevé de
» l'autre? Vous avez détruit des Rois; iriez-vous en créer de
» nouveaux, qui seroient bientôt plus redoutables pour vous,
» que ne le furent jamais ceux que vous avez anéantis?

» Il faut, vous dit-on, des honneurs & des richesses à ceux
» de votre sang; il faut des récompenses à ceux qui vous ont
» bien servi. Rien de plus juste, rien de plus conforme à
» la raison, rien de plus digne d'un grand Prince : mais
» ne sauroit-on donner des dignités aux premiers; ne sauroit-on
» les combler d'honneurs & de richesses, sans eriger des
» Royaumes ou des Principautés en leur faveur? Ne sauroit-
» on récompenser dignement les seconds, sans les elever à un
» rang où la naissance ne les a point appellés, & auquel aucune
» espece de mérite, quelque grand qu'il puisse être, ne doit
» jamais les faire monter?

» Vous venez, Seigneur, de partager l'Empire en trente-six
» Provinces; nommez trente-six Gouverneurs pour les tenir
» en respect & y faire observer les loix: que ces trente-six
» Gouverneurs aient sous eux un certain nombre d'Officiers,
» pour les aider dans l'administration des affaires, en même tems

» qu'ils seront leurs surveillans pour eclairer leur conduite, » & vous donner avis de tout. Voilà pour vos parens, vos » amis, & ceux de vos Capitaines qui ont eu le plus de » part à vos conquêtes, ou qui se sont distingués du commun.

» Pour placer ceux d'un mérite inférieur, & auxquels cependant vous devez de la reconnoissance, combien d'emplois » egalement lucratifs & honorables ne pouvez-vous pas leur » distribuer? l'intendance sur les ouvrages publics, la perception du tribut annuel, les douanes, toutes les charges » militaires & civiles, & cent autres encore dont vous gratifiez » chaque jour qui il vous plaît. Ces emplois, ces charges, ces » commissions pourront servir, pour le passé, le présent & » l'avenir, à vous acquiter envers ceux qui, par leurs belles » actions & leur bonne conduite, se sont déja rendus, ou se » rendront dans la suite dignes de vos bienfaits.

» Voilà, Seigneur, ce qu'il me semble que vous pouvez » faire de plus avantageux pour tout l'Empire en général, & » pour toute votre auguste famille en particulier. Vos possessions » n'ont plus aujourd'hui que la mer pour bornes : ceux qui les » habitent ne reconnoissent que vous pour maître. N'allez pas, » en voulant les soumettre à des Rois particuliers ou à des » Seigneurs immédiats, qui auroient toute autorité sur eux, » les accoutumer peu-à-peu à un joug, qui ne seroit bientôt » plus celui que vous leur auriez imposé.

» Je ne dis qu'un mot, & je me tais. Les *Tcheou* créérent » des Rois; ils créérent des Princes sous différens titres, » plus ou moins relevés, mais toujours avec les prérogatives » de la souveraineté. Ces Rois & ces Princes, oubliant ensuite » ce qu'ils devoient au sang, à l'amitié & à la reconnoissance, se » diviserent d'intérêts; de cette division, ils passerent bientôt à la » haine; de la haine résulterent les plus sanglantes guerres; ne » se soutenant plus mutuellement, ils ne tarderent pas à être

» renversés : leurs propres sujets se révolterent, les firent descendre
» des trônes qu'ils occupoient si mal, s'y placerent eux-mêmes,
» & s'y soutiendroient peut-être encore, si votre Majesté, par
» la force de ses armes & la sagesse avec laquelle elle s'est
» conduite, ne les avoit tous fait rentrer dans le néant d'où ils
» etoient sortis »

Ché-hoang-ti, avec qui *Li-sée* avoit probablement concerté ce qu'il venoit de dire, se rangea de son avis, & fit savoir ses intentions en ces termes :

« Tout bon gouvernement exclut la multiplicité des maîtres.
» Si j'erigeois des Principautés & des Royaumes, pour les
» donner en appanage à ceux de mes parens, amis, ou sujets
» fideles qui méritent des récompenses, ou des distinctions,
» je travaillerois à coup sûr à la ruine de ma maison, & à
» la perte de ceux que j'eleverois ainsi. Toutes les guerres
» qui ont désolé l'Empire, pendant un si long espace de
» temps, n'ont-elles pas eté suscitées, fomentées, & poussées
» jusqu'où elles pouvoient aller, par les Princes feudataires,
» qui en partageoient entre eux l'etendue, & qui en possé-
» doient quelque portion à titre de souveraineté ?

» Maintenant que, par le bienfait du Ciel, & la bonne
» fortune de mes ancêtres, j'ai réuni tous ces petits Etats sous
» la domination d'un seul & unique maître, & qu'il n'y a plus,
» dans cette vaste etendue de pays que je possede, qu'une
» même forme de gouvernement, puis-je vouloir détruire
» mon propre ouvrage, & rendre inutiles tous les travaux
» que j'ai essuyés pour le conduire à une heureuse fin ? Après
» avoir brisé les armes, m'exposerois-je à la dure nécessité
» d'en faire forger de nouvelles, pour réprimer l'insolence,
» ou contenir dans le devoir ?

» J'ai licentié mes guerriers ; puissent-ils, dans le sein de
» leurs familles, continuer à jouir des fruits de la douce paix

» que je leur ai procurée, & couler tranquillement des jours » heureux ! Je n'aurai garde de troubler leur repos, en » les rappellant à un genre de vie que je veux qu'ils oublient. » Dans l'intention où je ſuis de travailler ſans relâche au » bonheur de tous mes fideles ſujets, je ne dois rien oublier » pour ecarter loin d'eux ce qui les mettroit dans l'occaſion de » ſe nuire à eux-mêmes.

» C'eſt moi ſeul qu'ils ont tous pour Souverain; c'eſt de » moi ſeul, par conſéquent, qu'ils doivent recevoir des loix, » & c'eſt moi ſeul dont l'autorité immédiate doit ſuffire » pour les bien gouverner. Cependant, comme, à raiſon de » l'eloignement plus ou moins conſidérable où ils ſont placés » par rapport à moi, ils ne ſauroient recevoir mes ordres, » d'une maniere auſſi prompte & auſſi directe les uns que les » autres, je nommerai, pour chaque Province, des Officiers » de différens titres qui les gouverneront, & qui traiteront, » ſous mon autorité, toutes les affaires de leurs reſſorts » reſpectifs. Qu'on ſoit tranquille ſur tout le reſte; j'aurai » ſoin de faire un bon choix ».

En finiſſant ces derniers mots, il ſe leva, & renvoya l'aſſemblée.

C'eſt par ce dernier réglement que *Ché-hoang-ti* termina la premiere année de ſon regne comme Empereur. C'etoit la vingt-ſixieme année depuis qu'il etoit monté ſur le trône de *Tſin*.

L'année ſuivante, il commença la viſite de l'Empire par la Province de *Chen-ſi*. La montagne *Ki-teou-chan*, ou tête de coq, ainſi appellée à cauſe de ſa figure qui a quelque reſſemblance avec la tête d'un coq, fut choiſie pour premier terme. Il s'y rendit par le pays de *Loung-ſi* & de *Pé-ti*. Ce détour lui donna occaſion de connoître par lui-même des lieux, dont la ſituation avantageuſe pour leur propre défenſe

les rend très-difficiles à conquérir, quand ceux qui les habitent ont une fois ſecoué le joug. Il les examina, non en ſimple curieux, qui n'a d'autre objet dans ſes recherches que celui d'acquérir une ſcience ſtérile, mais en Prince eclairé, qui veut faire ſervir ſes connoiſſances à l'avantage de ceux qu'il gouverne; il examina la nature du terrein qu'il parcouroit, le genre de productions qui lui etoit propre, la ſituation, la quantité de ſes eaux, le nombre de ſes montagnes & de ſes rivieres, la température de l'air qu'on y reſpiroit; il s'informa, en détail, des mœurs & des différentes coutumes de ceux qui, y ayant pris naiſſance, avoient pu conſerver encore la maniere de vivre de leurs ancêtres, ou pouvoient avoir ſu d'eux, par tradition, ce qui ſe pratiquoit, avant le tumulte & la licence des guerres. En un mot, il fit toutes les perquiſitions néceſſaires, pour ſe mettre au fait de tout ce qu'il lui importoit de ſavoir, relativement à la réforme qu'il méditoit pour la garde des frontieres & la culture des terres.

De la montagne, il deſcendit au pays de *Houi-tchoung*, qui faiſoit alors une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Sée-tchouen;* il alla à *Kan-tſiuen*, où il s'arrêta quelque temps, pour ſe donner le loiſir de vérifier par lui-même, ſi ce qu'on racontoit de la bonté de ſes eaux etoit fondé ſur la vérité, ou ſi ce n'etoit point un tiſſu d'exagérations outrées. Il but à longs traits, pendant pluſieurs jours, de ces eaux fameuſes, dans le lieu même où elles prennent leur ſource; & ayant trouvé, par ſa propre expérience, que la renommée ne l'avoit point trompé, il les laiſſa jouir de toute leur réputation. Il ſe propoſa d'y revenir de temps en temps, & d'y attirer le plus qu'il pourroit d'etrangers & de voyageurs. Pour cela, il s'y fit bâtir un magnifique palais, auquel il donna le nom de *Sin-koung*, qui veut dire, *Palais de la bonne-foi*, & etablit, pour le public, une vaſte auberge,

qu'il appella tout ſimplement, *auberge de la ſource douce* (*Kan-tſiuen-tien*). Tous les Mandarins des lieux par où il paſſoit, faiſoient leur poſſible pour le recevoir avec cette pompe brillante qui ne pût convenir qu'au *premier Chef des Empereurs ſuprêmes*. Un de leurs ſoins, ou, pour mieux dire, le premier de leurs ſoins fut de lui rendre la route auſſi agréable qu'elle pouvoit l'être, en l'embelliſſant de toutes les curioſités naturelles, propres au pays ; de telle ſorte que, ſans être obligé de ſe détourner, l'illuſtre voyageur pouvoit voir de ſes propres yeux, tout ce qui méritoit d'être vu dans le canton qu'il parcouroit.

Des chemins ſpacieux & commodes, ſur un ſol qu'on avoit eu ſoin d'applanir, & aux deux côtés deſquels on avoit tranſplanté des arbres, qui avoient déja toute leur crue, & qui etoient dans toute leur beauté, frapperent ſur-tout ſes yeux. Ses idées de grandeur & de puiſſance ſe réveillerent, & il forma le deſſein d'un monument utile, qui pût ſans ceſſe atteſter l'une & l'autre, juſqu'à la poſtérité la plus reculée. *Ces chemins*, dit-il, *ont eté faits pour moi ; j'en ſuis très-ſatisfait : ils ont tous les avantages qu'on peut deſirer. Il n'eſt pas juſte que je profite ſeul d'une commodité dont mes ſujets ont plus beſoin que moi, & que je puis leur procurer. Que dans toute l'etendue de mes Etats, on faſſe des grands chemins, pour communiquer d'une ville à l'autre, & que ces chemins ſoient exactement ſemblables à ceux que j'ai parcourus.* Dès l'année même, cet ordre commença à s'exécuter.

L'année ſuivante, vingt-huitieme de ſon regne, & la deux cent dix-neuvieme avant J. C. après avoir fait dans ſa Capitale les cérémonies du nouvel an, *Ché-hoang-ti* reprit le cours de ſes voyages, & dirigea ſa route vers l'orient. Il ſe rendit à *Kiun-hien*, ville du Royaume de *Lou*, fameuſe par le grand nombre de Lettrés qui y ont pris naiſſance, ou qui y ont

acquis la ſcience qui les a diſtingués. Il y vit, avec grand plaiſir, en apparence, tous les monumens littéraires qu'on y conſervoit. Il y fit compoſer un magnifique eloge de ſes vertus, de ſes talens, de ſes exploits militaires, & de tout ce qu'il croyoit avoir fait de propre à immortaliſer ſon nom. Les gens de lettres, auxquels, par politique, il crut devoir faire honneur, abuſerent de la liberté qu'il leur donna de lui faire des repréſentations ſur ce qui pouvoit contribuer à la gloire de l'Empire, ou au bonheur des peuples. Ils ne lui parlerent que des anciens temps, que des anciens uſages, que des anciens Empereurs; & c'eſt ſur-tout ce que n'auroit pas voulu *Ché-hoang-ti.* Il prit d'abord le parti de diſſimuler, & de leur répondre, en général, que ce qu'ils propoſoient n'etoit pas propre au temps préſent, ni conforme aux circonſtances; mais les Lettrés ne ſe rebuterent point: ils revenoient ſouvent à la charge, & lui propoſoient, chaque fois, quelque ancienne loi, ou quelque ancienne cérémonie à faire revivre. Ils pouſſerent, enfin, ſa patience juſqu'où elle pouvoit aller, par les repréſentations qu'ils lui firent, lorſqu'il ſe diſpoſoit à ſon voyage de la montagne: *Seigneur*, lui dirent-ils, *l'action que vous allez faire eſt des plus importantes; elle mérite les plus grandes attentions de votre part. Lorſque les ſages Empereurs de la vertueuſe antiquité alloient offrir des ſacrifices ſur quelqu'une des fameuſes montagnes de leurs Provinces, ils s'y préparoient de longue main, & avec tout le ſoin dont ils etoient capables. Pénétrés du plus profond reſpect pour des lieux qui devoient être les témoins de leur culte, ils euſſent regardé comme un crime de ne pas donner, à l'extérieur, des marques de leur vénération. Modeſtes, attentifs, recueillis en eux-mêmes, tout ce qui les environnoit ſembloit être animé des mêmes ſentimens.*

Le char, ſur lequel ils etoient montés, etoit ſans ornement: on

on en enveloppoit les roues avec des joncs, ou d'autres herbes aquatiques, afin de ne fouler qu'avec décence une terre, des pierres, & des plantes qui etoient des objets comme sacrés à leurs yeux.

Arrivés à l'endroit désigné, ils en secouoient la poussiere, en balayoient proprement la terre, & sans qu'il fût besoin de rien couper, de rien arracher, ils disposoient tout le reste de la maniere la plus convenable à ce qu'ils se proposoient.

Ils dressoient ensuite un autel avec quelques pierres, ou simplement avec de la terre, dont ils faisoient un monceau, & placés eux-mêmes sur un coussin couvert de plantes, d'herbes, & de feuilles d'arbres, ils offroient respectueusement leur sacrifice. Nous ne voyons pas, Seigneur, que vous vous disposiez à rien faire de pareil. Nous voyons au contraire....

Ché-hoang-ti ne leur permit pas de pousser plus loin un discours qui auroit provoqué sa colere : il les ménageoit encore, & le temps d'eclater n'etoit pas encore arrivé. *Ce que vous proposez là*, leur répondit-il, *seroit aujourd'hui de trop difficile exécution. J'agis plus simplement encore que ces anciens, dont vous vantez tant la simplicité. Je dois aller à la montagne de* Tseou-y-chan. *J'ai donné mes ordres pour qu'on fit un chemin d'ici jusqu'au sommet de cette même montagne, & que ce chemin fût aussi commode que le lieu peut le comporter, afin que je puisse le parcourir aisément avec tous ceux de ma suite. Pour le rendre tel, on coupera des arbres, on brûlera des broussailles, on arrachera des plantes, on abattra, s'il le faut, des quartiers de rocher. L'autel, les offrandes, la victime, tout sera prêt quand j'arriverai, & je n'aurai plus qu'à faire moi-même ce qui sera l'objet de mon voyage. Cette maniere de procéder, n'est-elle pas plus naturelle & plus simple que tout ce que vous m'avez dit de celle dont y procédoient les anciens ? Du reste, comme vous n'avez plus rien à faire auprès de moi, vous pouvez vous retirer,*

pour aller vaquer à l'etude, ou à vos emplois, si vous en avez. Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai savoir mes ordres.

Les Lettrés, qui s'etoient promis des merveilles, furent fort humiliés d'être ainsi congédiés; & *Ché-hoang-ti* regarda comme une grande victoire qu'il avoit remportée sur lui-même, de n'avoir pas donné à ces importuns donneurs d'avis, de plus grandes marques de son indignation. Peut-être qu'il eut egard au zele qu'ils avoient montré, pour lui composer un magnifique eloge, & qu'il ne voulut pas s'exposer à la triste nécessité de se venger d'une palinodie. Quelles que fussent ses intentions, il n'en etoit pas moins indisposé dans le fond du cœur, contre une profession qui lui faisoit autant de censeurs de sa conduite, qu'il y avoit d'hommes qui l'exerçoient.

Tous les préparatifs etant finis, & les derniers ordres donnés, *Ché-hoang-ti* s'avança vers la montagne avec son nombreux cortege. Il monta jusqu'à la cime par le côté qui regarde le midi, y offrit son sacrifice, & y eleva le monument qu'il avoit fait graver, sous ses yeux, dans la ville même qu'il venoit de quitter. C'etoit une pierre, haute & large, en quarré long: son contour, sculpté en relief, formoit comme un cadre, sur lequel se voyoient les différentes figures que l'on prenoit alors pour symboles, quand on vouloit représenter la force, le courage, la valeur, la sagesse, la puissance, la majesté, & tous les attributs d'une autorité sans bornes: l'eloge du Prince, composé par tout ce qu'il y avoit de plus habile en fait de littérature, occupoit le reste de la surface: pour le mettre à l'abri des injures du grand air, & pour donner aux curieux l'avantage de pouvoir l'examiner à loisir, sans être incommodés par le soleil, la pluie, ou les vents, on construisit à l'entour une espece de pavillon, qui fut embelli, tant en dedans qu'en dehors, par différens ouvrages faits au burin & au ciseau.

Ché-hoang-ti, ainsi que je viens de le dire, etoit monté sur

le ſommet de cette montagne, par le côté qui regarde le midi, il en deſcendit par le côté du nord, continua ſon voyage dans la Province du *Chan-tong*, y viſita les principales villes, & ſe rendit ſucceſſivement ſur les montagnes *Tai-chan*, *Leang-ſou*, & *Long-yé*, qui paſſoient alors pour les plus célebres de l'Empire. Il y offrit des ſacrifices, & y eleva des monumens en pierre, qui n'etoient que la répétition de celui de *Tſeou-y-chan*. *Les ſacrifices qu'il avoit offerts juſqu'alors*, dit un Gloſateur, *n'avoient eté que pour honorer les huit ſortes d'eſprits qui préſident, en particulier, aux montagnes & aux rivieres. Il ne voulut pas fruſtrer les eſprits qui préſident aux grandes eaux, d'un honneur qui leur etoit egalement dû. C'eſt pour cela qu'il ne craignit pas de pouſſer ſa route juſqu'aux bords de la mer orientale, pour s'acquitter d'un devoir qu'il regardoit comme indiſpenſable.*

Quand il fut arrivé aux confins de ſes Etats, du côté où le ſoleil ſe leve, ceux qui etoient au fait de ce qui pouvoit lui être agréable, & qui avoient quelque intérêt à entretenir ſa bonne humeur, lui préſenterent un nommé *Sin-ché*, & quelques autres perſonnes qu'on aſſuroit avoir des communications très-intimes avec les eſprits. Il les vit avec plaiſir, & les reçut d'une maniere diſtinguée. Il leur fit quantité de queſtions ſur la nature, la maniere d'agir, & le pouvoir de ces êtres inviſibles, pour leſquels il diſoit avoir un très-profond reſpect.

Entre pluſieurs autres particularités, *Sin-ché* lui répondit que dans le Royaume de *Yen*, qui eſt la Province de *Pé-tché-li* d'aujourd'hui, il y avoit eu un *Soung-ou-ki*, un *Sien-men-tſée-kao*, & pluſieurs autres, qui avoient le don de pouvoir evoquer à leur gré, les eſprits, de leur faire prendre une forme viſible, & d'obtenir d'eux des réponſes ſur tout ce qu'ils demandoient. Il ajouta que, non loin de l'endroit où il avoit l'honneur d'entretenir ſa Majeſté, au milieu de la mer dite de *Po-haï*, il y avoit

trois fameuſes iſles, ſavoir, *Peng-laï*, *Fang-tchang* & *Yng-tcheou*, qu'on appelloit par diſtinction les montagnes des trois eſprits, *San-chen-chan* ; que dans ces trois iſles, ou montagnes, placées au milieu de la mer, etoit le précieux remede de l'immortalité, dont les eſprits qui les habitent, etoient les dépoſitaires & les diſtributeurs ; que *Tchao-ouang*, Roi de *Yen*, que les Rois de *Tſi*, *Ouei-ouang*, & *Siuen-ouang*, voulant ſe procurer ce merveilleux remede, avoient envoyé des gens pour le chercher & en faire l'acquiſition ; mais qu'à la vue de l'une de ces iſles, le vaiſſeau qui les portoit avoit eté ecarté par un orage ſubit, excité par les eſprits gardiens de ce tréſor, & les avoit empêchés d'y aborder. Il ajouta, qu'à raiſon de quelque qualité qui lui etoit propre, il eſpéroit de pouvoir appaiſer ces eſprits, ſe les rendre favorables, & aborder, ſans danger, à leurs iſles, pourvu qu'on lui donnât un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles, qui, après s'être purifiés, vouluſſent l'accompagner, de leur plein gré, dans un voyage de ſi grande importance, & demeurer enſuite pour perpétuer leur race dans ces lieux iſolés, & ſe conſacrer, pour toujours, au ſervice des êtres inviſibles qui y préſident. Il aſſura que ces iſles n'etant pas fort eloignées, il ne tarderoit pas à être de retour.

Ché-hoang-ti, qui ſe plaiſoit à tout ce qui etoit extraordinaire, n'eut pas de peine à ſe laiſſer perſuader. Il fit choiſir pluſieurs mille, tant garçons que filles, les donna à *Sin-ché*, fréta des barques & les fit partir. *Sin-ché* ne voulut pas qu'on ſuivît de route déterminée. Il prétendit qu'en ſe laiſſant aller au gré des vents, on aborderoit bientôt au lieu deſiré. En effet, dans l'eſpace de peu de jours, les barques ſe trouverent à la vue des iſles : mais une terrible tempête, qui s'eleva alors, les repouſſa avec violence vers les lieux d'où elles etoient parties. L'Empereur ne s'en etoit pas ecarté, dans l'eſpérance

d'apprendre au plutôt des nouvelles de ſes envoyés. Il fut inſtruit par la bouche de *Sin-ché* lui-même, du peu de ſuccès d'une entrepriſe qu'on avoit tentée ſi ſouvent en vain.

Une autre entrepriſe, non moins inſenſée que celle où il venoit d'echouer, & qui par conſéquent ne lui réuſſit pas mieux, l'occupa encore quelque temps, dans le cours de ſes viſites des Provinces orientales de ſon Empire.

Depuis le temps du grand *Yu*, on avoit la coutume d'avoir la deſcription, la topographie, & les bornes de chaque Province, gravées ſur un grand vaſe d'airain nommé *Ting*, avec un etat des productions propres de chaque pays, & l'eſpece de tribut que le Souverain pouvoit en retirer. C'eſt à ce *Ting* qu'on attachoit la fortune de la Dynaſtie régnante; & un Empereur n'etoit pas tranquille ſur le trône, s'il n'avoit en ſon pouvoir ce tréſor : c'etoit comme le *Palladium* des Chinois. *Ché-hoang-ti*, malgré les perquiſitions les plus exactes, n'avoit pu ſe procurer encore le *Ting* des *Tcheou*. Quand il fut arrivé près les bords de la riviere *Sée-choui*, on lui dit, pour lui ôter tout ſujet d'inquiétude ſur cet article, que ce *Ting* n'etoit entre les mains de perſonne, parce qu'un des derniers Princes de la Dynaſtie qu'il venoit d'eteindre, l'avoit fait jetter dans cette riviere, vers l'endroit à-peu-près qu'on lui déſignoit. On lui aſſura que c'étoit là le bruit commun, & que ceux du pays le regardoient comme une vérité des mieux conſtatées.

Charmé de ce qu'il entendoit, l'Empereur crut preſque tenir ce dont il deſiroit la poſſeſſion depuis bien des années. Il donna ſes ordres pour qu'on fît venir tous les plongeurs qui ſe trouveroient à portée d'être mandés. Il s'en préſenta mille, qui furent employés à plonger dans le fond de la riviere. Après une quinzaine de jours d'un travail très-pénible, & toujours ſtérile, on fit entendre au Prince qu'il n'etoit pas impoſſible que le courant des eaux n'eût entraîné

ce qu'on avoit cherché inutilement jusqu'alors, dans quelque gouffre inconnu, bien loin au-dessous de l'endroit indiqué. Cette conjecture parut bien fondée, & les plongeurs furent renvoyés.

N'ayant plus rien qui l'arrêtât dans ces lieux, *Ché-hoang-ti* quitta les bords de *Sée-choui*, côtoya ceux de la riviere de *Hoai*, & vint s'embarquer sur le *Kiang*, pour se rendre à la montagne de *Siang-chan*, sur laquelle il prétendoit faire tout ce qu'il avoit fait sur les autres.

Il etoit prêt d'arriver, lorsque le vent fraîchit & souffla bientôt avec tant de violence, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il faillit même à faire naufrage, & ne put gagner qu'avec beaucoup de peine le côté du fleuve opposé à son objet.

Lorsqu'il fut un peu revenu de sa frayeur & qu'il se vit hors de danger, il demanda ce que c'etoit que cet esprit *Siang-kiun* qui faisoit, disoit-on, son séjour sur *Siang-chan*. Un des Officiers de sa suite, versé dans l'Histoire de l'Antiquité, lui répondit que tout ce qu'on savoit de certain sur cela se réduisoit à bien peu de chose: *Nous lisons que celle de ses filles que le grand Empereur* Yao *donna à* Chun, *pour être sa principale epouse, fut enterrée, après sa mort, sur la montagne de* Siang-chan; *& voilà tout.*

A ces mots, *Ché-hoang-ti* se mit en fureur, dégrada cette montagne de tous les titres dont elle jouissoit, y fit mettre le feu, & n'en quitta le voisinage qu'après qu'il eut vu de ses propres yeux réduits en cendre les arbres, plantes, herbes, & tout ce qui l'embellissoit auparavant.

Il ne m'a pas eté possible de démêler dans l'Histoire quelle fut la véritable cause de la colere de ce Prince, & pourquoi il n'en fit tomber les effets que sur la montagne. Peut-être que les seuls noms de *Yao* & de *Chun* suffirent pour l'enflammer; peut-être aussi ne prétendoit-il que se venger

de l'esprit auquel il attribuoit l'intention de le faire périr dans le *Kiang*, en excitant l'orage qui avoit failli à l'y submerger. Quoi qu'il en soit, le danger qu'il courut alors n'etoit qu'un prélude de celui qui le menaçoit à *Po-lang-cha*.

La vingt-neuvieme année de son regne, dit l'Histoire, & la quatrieme depuis qu'il etoit Empereur, *Ché-hoang-ti* se trouvant à *Yang-ou*, dans le pays de *Po-lang-cha*, un simple particulier du Royaume de *Han* entreprit de le faire assassiner. Ce particulier se nommoit *Tchang-leang*, le même qui, peu après, se rendit si fameux à la suite de *Lieou-pang*, Fondateur de la grande & illustre Dynastie des *Han*.

Les ancêtres de *Tchang-leang*, en remontant jusqu'au pere de son trisaïeul, avoient eté Ministres à la Cour des Rois de *Han*, pour lesquels ils avoient toujours eu une fidélité & un attachement à toute epreuve. L'argent que les *Tsin* distribuoient alors à pleines mains aux différens Ministres & aux principaux Officiers des Princes qu'ils vouloient subjuguer, n'entra jamais dans leurs coffres. C'est en vain qu'on l'avoit fait briller à leurs yeux de mille manieres. Les sollicitations les plus pressantes, les offres les plus avantageuses, les promesses les plus magnifiques, ne furent pas même capables de les ebranler. Toujours fideles à leurs maîtres, ils les servirent jusqu'à la fin, & eussent répandu jusqu'à la derniere goutte de leur sang, pour empêcher leur ruine, & la destruction dont ils etoient menacés.

Héritier de leurs vertus, *Tchang-leang* l'etoit aussi de leur zele pour les intérêts de son Roi & de tout le Royaume de *Han*. Il eut la douleur de voir périr son maître, & fut témoin du renversement de sa patrie, dans un âge où il ne pouvoit rien encore pour la défense de l'un & de l'autre. Mais il etoit capable d'une haine vigoureuse & d'une vengeance proportionnée. Celles qu'il conçut contre toute la race

des *Tsin*, & en particulier contre *Ché-hoang-ti*, en sont une preuve. Mais la haine & la vengeance ne lui etoient plus permises, depuis, sur-tout, que *Ché-hoang-ti* etoit possesseur paisible de tout l'Empire, & reconnu universellement pour légitime Souverain. Très-jeune alors, la fureur, plutôt que la vengeance, le dirigea dans une entreprise qui a imprimé à son nom une tache que toutes les belles actions qu'il fit dans la suite n'ont jamais pu entiérement effacer. *Il n'etoit pas du sang royal*, ajoute un Glossateur; *il n'avoit, par les droits de sa naissance, aucune prétention à la couronne de* Han; *de quoi s'avisoit-il de vouloir s'eriger en vengeur public ?*

Si la vengeance fut un crime dans *Tchang-leang*, la maniere dont il voulut l'assouvir en fut un plus grand encore. Il consacra son argent, ses terres, ses meubles & toute sa fortune à se faire des complices; il souffla le feu de la rebellion tant qu'il put & par-tout où il put. Cette voie ne pouvoit manquer de le conduire tôt ou tard à sa perte. Il en vit tous les dangers, & il la quitta, pour en suivre une autre qui lui parut plus courte, plus sûre, & le conduire plus directement à son but. Il en a eté parlé ci-dessus; voyez pag. 57.

L'histoire de ce funeste evénement fut gravée sur une pierre, que *Ché-hoang-ti* fit placer lui-même sur la montagne *Tché-fou-chan*, où il se rendit avant son départ pour la Capitale.

J'ai déja dit qu'en parcourant, d'occident en orient, les Provinces septentrionales de son Empire, il faisoit des remarques sur la qualité du terrein, sur ce qu'il produisoit, suivant sa position, & sur ce qui le distinguoit plus particuliérement. Ces remarques lui firent naître l'idée d'une description générale de tous ses Etats, dans laquelle on feroit entrer la notice

détaillée de toutes les productions de chaque canton.

De retour à *Hien-yang*, il donna ses ordres pour cette entreprise, & en pressa tellement l'exécution, que, dans moins d'une année, il eut une connoissance exacte de tout ce que la terre offroit d'elle-même, ou rendoit à ses cultivateurs, dans les différens pays où il donnoit des loix. Cette connoissance ne fut rien moins que stérile pour lui, & fut très-utile à ses sujets. Elle servit à régler, comme il fit, la quantité & la qualité des impôts, la maniere & le temps de les percevoir, & tout ce qui avoit rapport aux différentes manieres de cultiver la terre. Les coffres & les magasins du Prince se remplirent dans la suite plus constamment, plus sûrement & avec plus d'abondance; le peuple fut beaucoup moins grévé qu'il ne l'avoit eté depuis bien des années; & une juste répartition des denrées en assura désormais le débit, à un prix qui fut presque le même par-tout.

Ces occupations, dignes d'un grand Prince, lui faisoient passer les journées entieres avec ses Ministres : il travailloit constamment avec eux & comme l'un d'entre eux; & lorsque l'ennui ou la fatigue l'obligeoit d'interrompre un travail que son inquiétude naturelle devoit lui rendre très-pénible, il cherchoit son divertissement dans des promenades solitaires, qu'il poussoit souvent un peu plus loin qu'il n'auroit dû, & qu'il faisoit toujours d'une maniere que sembloit lui interdire sa dignité. Il alloit à pied, & quatre Officiers, dont il connoissoit le mérite & l'attachement à sa personne, formoient tout son cortege.

Ainsi accompagné, il ne craignoit point de parcourir, *incognito*, les villages & les campagnes, pour ne revenir que bien avant dans la nuit. Il lui arriva une fois d'être attaqué par des brigands, contre lesquels il fut obligé de défendre sa vie. Sa valeur & le secours de ses quatre braves le tirerent

d'affaire. Il en fut quitte pour quelque légeres contusions, qui n'eurent aucune suite pour sa santé, mais qui ne contribuerent pas peu à la résolution qu'il prit de ne plus s'exposer ainsi.

Cependant, comme les edifices publics, pour l'ornement de la Capitale & les autres qui devoient être pour son usage particulier, n'avançoient pas aussi vîte qu'il l'eût souhaité, il recommença le cours de ses voyages, pour n'être pas témoin de ce qu'il appelloit lenteur & paresse dans ceux qui travailloient ou faisoient travailler avec toute l'activité & la diligence possibles. Il alla, comme auparavant, vers les Provinces orientales, pour y examiner de plus près ce qu'il n'avoit vu, pour ainsi dire, qu'en passant, & pour s'instruire par lui-même de la maniere dont les ordres qu'il avoit donnés commençoient à s'exécuter. De l'orient, il poussa vers le nord, & se rendit au pied de la montagne *Kié-ché-chan* dont il voulut voir toutes les gorges & les différentes issues, & dont il visita avec soin toutes les sources, afin d'y découvrir l'origine des ravages que leurs eaux causoient si souvent par leur crûe subite. Satisfait de ses recherches, il revint sur ses pas, & entra dans la ville *Kié-ché-men*, ainsi appellée, parce qu'elle est comme la porte par où l'on pénetre dans la montagne de *Kié-ché*, dont elle n'est eloignée que de dix à quinze lys. Cette ville etoit dans le même endroit à-peu-près où est aujourd'hui *Tchang-li-hien*, du district de *Yong-ping-fou*, de la Province de *Pé-tché-li.* Elle venoit d'être inondée, & presque entiérement détruite. *Ché-hoang-ti* la fit réparer; & pour empêcher qu'un pareil désastre n'arrivât dans la suite il fit creuser de profonds canaux, qui devoient servir de décharge à la principale riviere, lorsqu'elle seroit trop enflée par les torrens qui s'y précipitent; donna ses ordres pour la construction d'une haute & forte digue, & n'oublia rien

pour obvier à tous les inconvéniens auxquels ſont expoſés ceux qui ſont leur ſéjour au voiſinage des montagnes & des grandes eaux. Il ne manqua pas de profiter de cette occaſion pour faire graver de nouveau ſur la pierre, l'hiſtoire abrégée de ce qu'il croyoit avoir fait de plus remarquable, & fit elever avec pompe ce monument, pour l'inſtruction, diſoit-il, de la poſtérité.

Du Royaume de *Yen*, ou, ſi l'on veut, de la Province de *Pé-tchè-li*, il deſcendit ſur les confins du *Ho-nan*, où il y avoit quelques commencemens de troubles, qu'il croyoit pouvoir appaiſer par ſa ſeule préſence. Il changea d'avis, & n'entra point dans cette Province. Un aventurier, nommé *Lou-cheng*, qui avoit eté du voyage de *Sin-ché*, pour la découverte des îles de l'immortalité, & qui avoit ſuivi une autre route que celle de ſon Chef, lui fournit l'occaſion de craindre du côté des Tartares. Il ſe préſenta à lui, & lui dit :

« J'ai parcouru la mer, pour chercher, ſuivant les ordres » que vous en aviez donnés, la précieuſe recette de l'im- » mortalité. J'ai découvert une île que j'ai cru être celle que » je cherchois : je l'ai abordée, non ſans beaucoup de peine ; » j'y ſuis deſcendu, je l'ai parcourue, & je n'y ai point » trouvé le remede qui rend immortel. Mes recherches n'ont » cependant pas eté tout-à-fait ſtériles : un manuſcrit curieux » & plein de choſes extraordinaires, de la compoſition, appa- » remment, des eſprits, s'eſt offert à mes yeux. Je m'en ſuis » emparé, & je vous l'apporte. Vous jugerez s'il mérite de » vous être offert, en liſant ſeulement les premieres lignes. » Parmi une foule de choſes qui m'ont paru dignes de remarque, » j'y ai lu moi-même quelques mots qui regardent particu- » liérement Votre Majeſté. Les voici, ſans y rien changer, » tels qu'ils ſont ecrits : *L'Empire des* Tſin *doit finir par un*

» *Hou.* Vous êtes plus en etat que moi, Seigneur, de » pénétrer le véritable ſens de ces paroles myſtérieuſes ».

Ché-hoang-ti prit le livre, devint penſif; &, au lieu d'entrer dans le *Ho-nan*, comme il l'avoit projetté d'abord, il revint dans ſa Capitale, pour y travailler inceſſamment à l'exécution du grand projet qu'il méditoit.

Pour comprendre le ſens de ces paroles : *L'Empire des* Tſin *doit finir par un* Hou, il eſt à remarquer que *Hou* etoit un des noms du ſecond des fils de *Ché-hoang-ti.* Il s'appelloit *Hou-hai*, le même qui ſuccéda à ſon pere, & qui eſt connu dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Eulh-ché-hoang-ti*; & c'eſt par lui, en effet, que finit la Dynaſtie des *Tſin.* Mais l'Empereur, qui n'avoit aucun ſujet de ſe défier de ſon fils, & qui etoit perſuadé que la Dynaſtie dureroit autant que les ſiecles, n'eut garde d'appliquer à *Hou-hai* le ſens de l'oracle ambigu.

Les Tartares *Hioung-nou*, parmi les différens noms qu'on leur donnoit alors, portoient auſſi celui de *Hou.* Ce fut de leur côté que ſe tournerent toutes les penſées de *Ché-hoang-ti.* Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que l'aventure du manuſcrit & du prétendu oracle qu'il renfermoit n'ait eté qu'un ſtratagême de ſa part, pour s'autoriſer à lever des troupes, après les avoir licenciées ſi ſolemnellement. Il avoit promis à ſes ſujets de les faire jouir des douceurs d'une longue paix; il lui falloit du moins un prétexte pour faire ſi-tôt la guerre. Il y avoit long-temps que les *Hioung-nou* lui faiſoient ombrage. Il ſavoit que cette Nation inquiette venoit, lorſqu'on s'y attendoient le moins, faire des excurſions ſur les terres de l'Empire & les déſoler par ſes rapines & ſes brigandages; il voulut la prévenir & l'accabler, s'il le pouvoit, avant qu'elle pût avoir le temps de ſe reconnoître.

Pour cet effet, il leva promptement une armée de trois

cens mille hommes, dont il donna le commandement à *Mong-tien*, & l'envoya, par différens chemins, contre les *Hioung-hou*. Ces infortunés Tartares, qui n'etoient alors occupés que du soin de leurs haras & de leurs troupeaux, & qui etoient dispersés & sans défiance, furent aisément détruits, ou mis en fuite par les troupes Chinoises. *Mong-tien* avoit ordre de les exterminer : il l'exécuta à la rigueur. Ceux d'entre ces malheureux qui purent echapper au carnage, se retirerent au-delà des montagnes les plus reculées de leur pays. *Mong-tien* revint triomphant, & fut aussi-tôt envoyé contre ceux du *Ho-nan*, dont la révolte avoit enfin eclaté, peu après son départ pour la Tartarie.

Ce Général, que la fortune ne se lassoit point de favoriser, dompta les rebelles avec encore plus de facilité qu'il n'en avoit eu à exterminer les *Hioung-nou*. Tout plia devant lui, tout se rendit. Maître de toute cette Province, il y augmenta le nombre des forteresses. Il mit dans chacune un Gouverneur particulier, avec un nombre de troupes proportionné à l'importance du poste & à la soumission présumée plus ou moins sincere de ceux qu'on vouloit contenir.

La paix & la tranquillité rétablies au dedans; les Tartares chassés bien au-delà des frontieres, hors d'etat de nuire de long-temps au dehors; *Ché-hoang*, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ni de rebelles à dompter, pensa à se soumettre de nouveaux Peuples. Les pays de *Nan-yué*, de *Siang-kiun* & de *Nan-hai* etoient habités par des hommes indociles & à demi-sauvages, qui n'avoient jamais voulu se soumettre. Défendus par des fleuves & des rivieres, & par un grand nombre de très-hautes montagnes, il n'etoit pas aisé de les forcer dans de pareils retranchemens; & les Empereurs de la Chine, proprement dite, n'avoient pas osé le tenter jusqu'a-

lors. Plus hardi que tous ſes prédéceſſeurs, *Ché-hoang-ti* l'entreprit, & ne déſeſpéra pas d'en venir à bout.

Il lui falloit, pour cela, de nombreuſes armées ; il les mit ſur pied, enrôlant parmi les gens de guerre tous ceux qui n'avoient pas de profeſſion fixe, tous les marchands qui n'avoient pour objet de commerce que des choſes qui ſervent à entretenir le luxe, & tous ceux encore qui, parmi les ouvriers, les gens de la campagne & le petit peuple, etoient doués d'une force de corps plus qu'ordinaire. Il en forma pluſieurs corps, qu'il fit exercer pendant quelque temps à la diſcipline & aux travaux militaires ; & quand il les crut aſſez inſtruits, il les envoya, par différentes routes, à la conquête de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Koang-ſi* & toutes ſes dépendances, la province de Canton & tout ce qui eſt de ſon diſtrict.

Ces hommes, dont il etoit naturel de croire qu'on ne pourroit pas faire ſi-tôt des ſoldats, firent par-tout des merveilles, & ſe conduiſirent comme l'auroient pu faire les guerriers les plus conſommés. Dans l'eſpace de dix à douze mois, ils etendirent la domination de leur maître, du côté du midi, juſqu'à la grande mer, c'eſt-à-dire juſqu'où il etoit poſſible de l'etendre. Ainſi l'Empire des *Tſin*, que, par corruption, on a appellé dans la ſuite des temps l'Empire de la Chine, embraſſa dès-lors, du midi au ſeptentrion, tout ce qui eſt entre l'île de *Hai-nan* & les déſerts de la grande Tartarie, & d'orient en occident, depuis la preſqu'île de Corée juſqu'au Royaume d'Ava. Une ſi vaſte etendue de pays n'etoit pas facile à garder : il n'etoit pas aiſé de contenir long-temps dans le devoir tant de peuples, ſi différens de génie, de mœurs & d'inclinations. *Ché-hoang-ti*, convaincu de cette vérité, prit des meſures efficaces pour s'aſſurer de leur fidélité & pour empêcher que les Tartares

ne renouvellassent leurs irruptions. Il lui fallut de nouvelles troupes, non plus pour se battre, mais pour garder. Il les leva, non parmi ceux qui composoient le corps des citoyens, ou parmi le petit peuple, les artisans & les campagnards, mais parmi cette foule de vagabonds que la licence des guerres précédentes avoit formés, & parmi cette multitude d'hommes qui, etant morts civilement, expioient leurs crimes dans les prisons ou dans les différens lieux de leur bannissement. Par le catalogue exact qu'on lui en présenta, il s'en trouva environ cinq cens mille en etat d'être employés. Il les rangea sous cinq Gouvernemens, dont il plaça les chefs-lieux ou principales fortereffes à *Ta-yu*, *Ché-ngan*, *Lin-ho*, *Koui-yang* & *Kié-yang*. Par ce moyen, il avoit rassemblé tous ceux que le libertinage, la misere, le mécontentement ou l'esprit de vengeance auroient pu porter à quelque entreprise dangereuse : il les avoit à ses ordres & pour ainsi dire sous ses yeux; que pouvoit-il craindre du reste de ses sujets? Il ne lui restoit plus qu'à se mettre à couvert des incursions des Tartares, en leur bouchant tous les passages par où ils auroient pu s'introduire dans les terres de sa domination.

Il y avoit déja plusieurs siecles qu'on en avoit formé le dessein; & les différens Princes qui avoient dépouillé les *Tcheou* des Provinces qui occupent, d'est à ouest, la partie [illegible]ntentrionale de l'Empire, avoient commencé à l'exécuter. [illegible]-*wang*, Roi de *Tsin*, avoit déja mis son Royaume à [illegible]e surprise, en construisant une muraille haute & [illegible] prenoit à *Loung-si*, se prolongeoit le long de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Chen-si*, & se terminoit à *Chang-kiun*. Les Rois de *Tchao* & de *Yen* avoient garanti pareillement les frontieres de leurs Etats en elevant des murailles; le premier, depuis le pays de *Tay* jusqu'à *Yn-chan-kao-kiué*, & le second, depuis *Hien-yang* jusqu'à *Siang-tchoung*; ce

qui embrassoit une grande partie du *Pe-tché-li* & du *Chan-si* de nos jours. Mais, par le peu de soin qu'on en avoit eu & par le laps de temps, ces murailles, qu'on n'avoit apparemment construites que comme les murailles ordinaires, se trouvoient fort endommagées. Outre qu'elles ne faisoient pas une suite exactement continue, on y voyoit quantité de brêches qui laissoient une entrée libre dans l'intérieur de l'Empire.

Ché-hoang-ti entreprit de les réparer, ou plutôt il entreprit de construire de nouveau une seule & unique muraille, qui devoit commencer à *Lin-tao*, dans les extrémités occidentales du *Chen-si*, & se terminer aux montagnes du *Leao-toung*; ce qui faisoit, en tout, plus de dix mille *lys* de distance itinéraire, à cause des hauts & des bas, des tours & détours, & de tous les circuits qu'on fut obligé de lui faire prendre pour s'accommoder à la nature du sol sur lequel on devoit bâtir.

Le Général *Mong-tien* fut chargé de présider à l'ouvrage, & de distribuer des troupes pour veiller sur les ouvriers, & maintenir le bon ordre parmi quelques millions d'hommes, pris indifféremment de toutes les Provinces de l'Empire. Ce ne fut qu'après dix années d'un travail opiniâtre, qu'on put finir ce monument eternel de la puissance des Chinois; monument qui, après les travaux du grand *Yu*, seroit digne des plus grands eloges, si son utilité avoit pu compenser les peines de tout genre & les dépenses immenses qu'il occasionna.

Ché-hoang-ti etoit dans la trente-troisieme année de son regne, quand il en jetta les premiers fondemens. C'etoit l'an deux cent quatorze avant l'ere chrétienne. On ne cessa d'y travailler que dix ans après, c'est-à-dire, la deuxieme année après l'usurpation de *Tchou-pa-ouang* (l'an de J. C. deux cent cinq); par conséquent, ni *Ché-hoang-ti*, ni aucun de

sa

sa race n'eut la satisfaction de le voir achevé : mais la gloire, s'il peut y avoir de la gloire dans une entreprise qui mit inutilement tout l'Empire en rumeur, en rejaillit toute entiere sur les *Tsin*, qu'on s'est accoutumé à en regarder comme les premiers auteurs.

Fier d'une puissance dont il croyoit avoir poussé les bornes jusqu'où elles pouvoient s'etendre ; tranquille au dedans ; à couvert des insultes de cette Nation inquiette & belliqueuse, la seule, à proprement parler, que les Chinois aient jamais eu à redouter ; rassasié des alimens grossiers d'une vanité sans pudeur, & enivré des vapeurs de la flatterie, *Ché-hoang-ti* n'avoit plus rien à desirer, ce semble, pour l'entiere satisfaction de son orgueil. Il crut néanmoins qu'il lui manquoit encore quelque chose, c'etoit l'étalage public de sa gloire dans une cérémonie qui pût en relever l'eclat.

A l'imitation des célebres Fondateurs des premieres Dynasties, il crut qu'il etoit de sa dignité d'inviter à un festin solemnel les Princes, les Grands, les Gouverneurs des Provinces & les principaux Mandarins de l'Empire. Il les convoqua à cet effet ; & le jour qu'il avoit fixé pour cette brillante cérémonie etant arrivé, il n'oublia rien pour effacer tout ce qui s'etoit fait jusqu'alors en ce genre. Il fit dresser des tentes, ranger des tables & disposer tout le reste de la même maniere que le grand *Yu*, le sage *Tcheng-tang* & l'illustre *Ou-ouang* l'avoient autrefois pratiqué, les premieres années de leur législation. Il fit lui-même les invitations d'etiquette pour le manger & pour le boire ; la musique eut ses neuf parties, le repas ses huit services ; une modeste & décente joie brilloit dans tous les yeux : on donnoit gravement le signal pour commencer & finir chaque cérémonie.

A voir cet auguste appareil, on eût presque dit que les beaux jours des sages Princes de la haute antiquité alloient

ſe reproduire, & que l'Empire alloit briller encore de l'eclat le plus pur.

Le repas fini, *Ché-hoang-ti*, aſſis ſur ſon trône, invita tous ceux qui y avoient aſſiſté à lui dire librement ce qu'ils penſoient de ſa maniere de gouverner & des nouvelles loix qu'il avoit etablies, les aſſurant qu'il recevroit de bonne grace tous les avis qu'ils voudroient bien lui donner, & qu'il tâcheroit même d'en profiter. C'etoit les inviter à ſe répandre en eloges. Un nommé *Tcheou-tſing-tchen*, Mandarin de *Pou-yé*, prit le premier la parole, & dit:

« Si l'Empire jouit aujourd'hui de la paix la plus profonde » au dedans, après avoir eté expoſé pendant tant d'années » à toutes les horreurs de la guerre; ſi, au dehors, les » limites ſont aſſurées contre les invaſions des Tartares, obli- » gés de ſe retirer dans des pays très-eloignés, c'eſt, Sei- » gneur, l'effet de votre valeur, de votre prévoyance, de » votre ſageſſe & de votre bon gouvernement. Que pour- » roit-on ajouter à ce que vous avez déja fait? Tout ce » qu'on rapporte des plus illuſtres Princes des trois Dynaſties » qui ont précédé la vôtre n'approche pas de ce que nous » voyons. Vous ſurpaſſez, ſans contredit, tout ce qu'il y » a jamais eu de plus grand depuis l'antiquité la plus recu- » lée juſqu'à nos jours ».

L'applaudiſſement preſque unanime avec lequel ce diſcours fut reçu, fit à *Ché-hoang-ti* un plaiſir des plus ſenſibles qu'il eût encore goûté. Mais ſa joie fut tempérée par le diſc ſuivant, que fit un Mandarin de Lettres, du titre de *ché*. Ce Mandarin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le nc s'appelloit *Chun-yu-yué*. Indigné de ce qu'il venoit d'entenc & ne pouvant ſouffrir qu'on osât rabaiſſer la vénérable ai quité, juſqu'à lui préférer un Prince qui n'avoit pas même, ſelon lui, les qualités qui font le grand homme, il ne craignit

point de s'exposer au courroux de ce même Prince, dont il connoissoit la manie, en relevant avec force les paroles de *Tcheou-tsing-tchen*. Au risque de se voir accablé du poids d'une colere dont les effets etoient toujours terribles, il dit : « Cet homme, qui vient de vous louer avec tant d'impu- » dence, ne mérite pas, Seigneur, le nom de Grand de » l'Empire, dont il est décoré. Ce n'est qu'un lâche cour- » tisan, qu'un vil flatteur, qui, bassement attaché à une » fortune dont il ne mérite pas de jouir, n'a d'autre » vue que celle de vous plaire, aux dépens du bien public » & de votre propre gloire. Je ne l'imiterai point ; &, en » profitant de la bonté que vous avez eue d'inviter tous ceux » qui ont l'honneur aujourd'hui d'être admis en votre présence, » à vous faire part des vues qu'ils pourroient avoir sur la » maniere de bien gouverner l'Empire, je vous dirai librement » ce que je pense.

» Les Dynasties *Yn* & *Tcheou* ont donné des loix pen- » dant plus de mille quatre cens ans : elles ont produit des » Princes dont les noms ne mourront jamais, parce que leur » sagesse, leurs vertus & leurs belles actions passeront de » génération en génération, de bouche en bouche, jusqu'à » la postérité la plus reculée. Vous n'avez rien de mieux à » faire, que de les prendre pour modeles de votre conduite. » C'est en marchant sur leurs traces, que votre nom, con- » signé dans l'Histoire, peut devenir immortel comme les » leurs, à côté desquels on le placera.

» *Tcheng-tang* & *Ou-ouang*, en fondant leurs Dynasties, » ne crurent pas qu'elles dussent durer toujours. Ils cherche- » rent, non à les rendre eternelles, ce qui eût eté chimé- » rique, mais à prolonger la durée de leurs regnes aussi loin » que la vicissitude qu'eprouvent nécessairement les choses » humaines pouvoit la leur faire espérer. Un de leurs pre-

» miers ſoins fut de ſe faire des appuis pour etayer un trône » qu'il euſſent regardé, ſans cela, comme toujours chance- » lant; & ces appuis, ils les trouverent dans les perſonnes » qui avoient l'honneur d'être de leur ſang. Ils leur firent » des appanages; ils erigerent en leur faveur des Principau- » tés & des Royaumes; ils les eleverent au rang des Sou- » verains, en conſervant toutefois ſur eux toutes les préro- » gatives que les Seigneurs primitifs indépendans ont ſur » des vaſſaux qui tiennent d'eux les privileges dont ils jouiſ- » ſent. Ils les convoquoient quand les beſoins de l'Empire » ſembloient l'exiger; ils preſcrivoient à chacun d'eux le » genre de ſecours qu'ils en attendoient, ils les taxoient, » ils leur donnoient des loix, ils leur intimoient des ordres, » ils ne les diſtinguoient de leurs autres ſujets que par la » confiance intime qu'ils leur témoignoient, & par les hon- » neurs qu'ils leur faiſoient rendre, lorſqu'ils etoient à la » Cour. Voilà, Seigneur, ce qu'il me paroît que vous » devriez faire pour aſſurer l'Empire à vos deſcendans, » pour....

Ché-hoang-ti, craignant que ce Lettré ne pouſſât trop loin des repréſentations auxquelles il etoit bien réſolu de n'avoir aucun egard, ou qu'il ne s'echappât en termes injurieux ou trop cruds, l'interrompit bruſquement, mais avec modération: *Ce point*, dit-il, *a déja eté diſcuté; on n'auroit pas dû y revenir. Cependant, comme il eſt d'une très-grande impo*[illegible] *je veux bien qu'on l'examine de nouveau, & qu'on me diſe les raiſons pour & contre, afin que je puiſſe prendre enſuite tel parti que je jugerai à propos. Parlez*, Li-ſee.

Li-ſee, comme on l'a vu plus haut, avoit déja réfuté, par d'excellentes raiſons, le ſentiment de ceux qui prétendoient eriger des Royaumes & des Principautés. N'ayant rien dit alors qui n'eût eté concerté avec ſon maître, & l'un &

l'autre n'ayant point changé d'avis, il s'eleva de nouveau avec force contre le Mandarin de Lettres, &, à son occasion, contre tous les Lettrés, auxquels, par un discours préparé peut-être de longue main, il porta le dernier coup, en excitant contre eux toute l'indignation d'un Prince qui les haïssoit déja, & qui n'attendoit que le moment favorable, pour les accabler du poids de sa haine.

« *Il faut avouer*, dit-il, *que les Gens de Lettres* sont, en » général, bien peu au fait de ce qui concerne le gouverne» ment, non ce gouvernement de pure spéculation, qui n'est » proprement qu'un fantôme qu'on voit disparoître quand on » l'approche, mais ce gouvernement de pratique qui consiste à » contenir les hommes dans les bornes de leurs devoirs réci» proques. Avec toute leur prétendue science, ils ne sont, » en ce genre, que des ignorans : ils savent par cœur tout » ce qui s'est pratiqué dans les temps les plus reculés, & ils » ignorent, ou ils font semblant d'ignorer ce qui se pratique » de leurs jours, ce qui se passe même sous leurs yeux.

» Prévenus en faveur de l'antiquité, dont ils admirent jus» qu'aux sottises, s'il m'est permis de parler ainsi, ils sont » pleins de mépris pour tout ce qui n'est pas exactement cal» qué sur des modeles que le temps a presque entiérement » effacés de la mémoire des hommes. Sans cesse ils ont dans » leurs bouches, ou au bout de leurs pinceaux, les trois *Hoang* » & les cinq *Ti*.

» Incapables de discerner ce qui etoit expédient autrefois, » avec ce qui ne convient nullement aujourd'hui ; ce qui » etoit alors utile & peut-être même nécessaire, d'avec ce » qui seroit à coup sûr préjudiciable dans le temps où nous » vivons, ils voudroient que tout se fît conformément à ce » qu'ils lisent dans leurs livres. Mais dans leurs livres mêmes, » dans ces livres qu'ils nous citent à tout propos, ont-ils

» trouvé que les trois *Hoang* s'etoient tellement modelés l'un » ſur l'autre, que le ſecond n'ajoutât rien, ne changeât rien à » ce qu'avoit fait le premier ; que le troiſieme s'attacha ſervi-» lement à ſuivre tous les uſages etablis par ſes prédéceſſeurs? » Y ont-ils lu que les cinq *Ti* n'avoient eté dans tout & pour » tout que les ſtériles imitateurs des trois *Hoang ?*

» Si cela etoit ainſi, quels eloges pourroit-on donner à des » Princes qu'on regarde comme les fondateurs de la Monar-» chie, comme les inventeurs & les *perfecteurs* des loix, » comme les Légiſlateurs de la Nation? En quoi conſiſteroit » donc cette légiſlation fameuſe que ces Gens de Lettres » nous vantent tant, & qui, à certains egards, eſt digne » de nos eloges? Seroit-ce ſeulement dans ce qui fut etabli » par *Fou-hi*, pour contenir des hommes qui etoient plus » qu'à demi-ſauvages? Nos Lettrés s'abuſent etrangement, » s'ils le penſent ainſi. Ils veulent nous tromper, après s'être » trompés eux-mêmes les premiers, quand ils diſent que les » trois *Hoang-ti* n'ont obſervé qu'une même forme de gou-» vernement, n'ont ſuivi que les mêmes uſages.

» Ce qu'il y a de vrai, ce qui eſt hors de tout doute, » c'eſt que chacun d'eux, conſervant celles des anciennes loix » qu'il a cru être bonnes & utiles pour le temps où il vivoit, » a abrogé celles qui lui ont paru ne devoir être d'aucune » utilité, qu'il en a etabli de nouvelles, & s'eſt conduit, non en » imitateur ſervile de ce qui s'etoit pratiqué avant lui, mais » en Légiſlateur eclairé qui ſe regle ſur le beſoin des temps.

» Comme c'eſt en cela ſur-tout que ces grands hommes » ſont imitables, c'eſt en cela principalement que Votre » Majeſté les a imités. Comme eux, Seigneur, vous avez » preſque fondé de nouveau, l'Empire; oui, à plus juſte titre » qu'eux encore, vous pouvez vous en dire le fondateur, parce » que vous avez conquis des pays qui l'ont conſidérablement

» agrandi, & qui ne furent jamais ſous leur puiſſance. Comme » eux vous avez laiſſé ſubſiſter les loix & les uſages qui pou- » voient s'accommoder avec les mœurs préſentes ; vous avez » abrogé ce qui vous a paru ne plus convenir, & vous avez » etabli tout ce que vous avez cru néceſſaire pour le grand » objet que vous vous propoſez, lequel n'eſt autre, comme » tout le monde le ſait, que l'etabliſſement ſolide d'une domi- » nation qui doit faire eternellement le bonheur des Peuples. » Que prétendent donc ces inſolens Lettrés, en décriant, » comme ils le font à tout propos, un gouvernement qu'ils » devroient admirer, & qu'ils admireroient ſans doute, s'ils » etoient plus ſolidement inſtruits? Pourquoi affectent-ils tant » de louer les Anciens, & de blâmer tout ce que vous faites ? » N'eſt-ce pas pour indiſpoſer peu-à-peu les eſprits, & pour » porter enſuite les peuples à une révolte ouverte ? Prenez-y » garde, Seigneur, ces ſortes de gens ſont plus à craindre » que vous ne le croyez. Pour moi, qui eclaire depuis ſi » long-temps leur conduite, qui ſuis au fait de leur manege, » & qui les connois à fond, je les regarde comme vos plus » grands ennemis. On les voit à toute heure du jour traîner » leur oiſiveté de maiſon en maiſon, d'un endroit public » dans un autre, & répandre par-tout les bruits les plus » injurieux à Votre Majeſté.

» A les entendre, on ne doit vous regarder que comme » un Prince bouffi d'orgueil, qui ſe préfere, ſans pudeur, à » tout ce que l'antiquité a eu de plus reſpectable ; que comme » un Prince d'un eſprit futile, d'un caractere inquiet & » remuant, qui bouleverſe tout, qui renverſe tout dans l'Em- » pire. Si vous publiez quelque Edit, ils croient y découvrir » de l'injuſtice, ou, tout au moins, de l'inutilité ; ſi vous » donnez quelque ordre, ils l'eludent, ils en critiquent juſ- » qu'aux termes dans leſquels il eſt conçu, ils font tous leurs

» efforts pour le rendre méprisable ; si vous faites travailler
» à quelque ouvrage public, vous grevez, disent-ils, le
» peuple, vous opprimez vos sujets, vous en faites les mal-
» heureuses victimes de vos caprices. La discrétion, où plu-
» tôt le respect que je vous dois, me défend d'entrer dans
» un plus grand détail. Ce peu de mots vous fera tout entendre.
» Rien de ce que vous faites, rien de ce que vous dites
» n'est à leur gré ; & leur refrein ordinaire est toujours que
» ce n'est pas ainsi que se conduisoient les sages Empereurs
» des Dynasties qui ont précédé la vôtre.

» De pareils discours, répétés sans cesse, eteignent dans
» le cœur de vos sujets toute affection pour vous. Ce sont
» des semences de révolte qui germent insensiblement, qui
» poussent de profondes racines, & qui ne tarderont pas,
» si vous n'y mettez ordre, de prendre tout leur accroisse-
» ment au dehors.

» Les Lettrés forment dans l'Empire une classe d'hommes
» à part. Pleins d'eux-mêmes & infatués de leur prétendu
» mérite, ils ne voient du bon que dans ce qui se fait con-
» formément à leurs idées ; ils ne voient du beau que dans
» des usages surannés, que dans des cérémonies antiques,
» qui ne sauroient avoir lieu de nos jours ; ils ne trouvent de
» véritablement utile que cette vaine science qui les eleve si
» fort à leurs propres yeux, & qui, dans la réalité, les rend
» inutiles à tout le reste du genre humain.

» Oserois-je, Seigneur, vous proposer ici sans détour ce
» qu'il me paroît que vous devriez faire ? Les voies de dou-
» ceur & de condescendance n'ont rien pu produire, jus-
» qu'ici, sur l'esprit de ces hommes impatients du joug :
» tous les egards que l'on a eus pour eux leur ayant per-
» suadé qu'ils etoient redoutables, ils n'en sont devenus que
plus insolens. Essayons d'autres moyens, ou plutôt, pre-
nons,

» nons, de tous les moyens, celui qui est le seul efficace, » pour couper jusqu'à sa racine un mal qui seroit bientôt incu- » rable, si on ne se hâtoit d'y remédier.

» Ce sont les livres qui inspirent à nos orgueilleux » Lettrés les sentimens dont ils se glorifient; ôtons-leur les » livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui » nourrit leur orgueil, que nous pouvons espérer de tarir la » source féconde de leur indocilité. A l'exception des livres » qui traitent de Médecine & d'Agriculture, de ceux qui » expliquent la Divination par les *Koa*, ou lignes de *Fou-hi*, » & des Mémoires historiques de votre glorieuse Dynastie, » depuis qu'elle a commencé à régner dans les Etats de *Tsin*, » ordonnez, Seigneur, qu'on brûle généralement tout ce » fatras d'ecrits pernicieux, ou tout au moins inutiles, dont » nous sommes inondés; ceux, sur-tout, où les mœurs, les » actions & les coutumes des anciens sont exposées en détail. » N'ayant plus sous les yeux ces livres de Morale & d'Histoire, » qui leur représentent avec emphase les hommes des siecles » passés, ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles; » ils ne nous feront plus un crime de ne pas suivre leur exemple » en tout; ils ne feront plus cette comparaison, toujours odieuse » pour nous dans leur bouche, du gouvernement de votre » Majesté, avec celui des premiers Empereurs de notre » Monarchie.

» Il est temps, ou jamais, de fermer la bouche à ces » mécontens, de mettre un frein à leur audace. Qu'ils sachent » que votre puissance n'a de bornes, que celles que vous voulez » bien lui prescrire. Qu'ils eprouvent enfin, qu'un châtiment » long-temps différé, n'en est que plus terrible envers ceux » qui n'ont pas tâché de s'y soustraire en se corrigeant.

» N'achetez pas, Seigneur, un repentir inutile, par une » bonté & une condescendance hors de saison. Le mal presse;

» il est des plus violents : le remede doit être proportionné ; » il ne sauroit être appliqué trop tôt. Commencez par ceux » de vos Mandarins qui président à l'Histoire : ordonnez-leur » de réduire en cendres tous ces monumens inutiles, dont ils » conservent si précieusement le dépôt. Donnez un ordre pareil » aux Magistrats dépositaires des loix : celles qui sont émanées » de votre autorité suprême, auxquelles on peut joindre toutes » les Ordonnances particulieres que vous avez faites, suffiront » de reste pour leur instruction. Qu'ils en fassent un recueil » complet : il en résultera un code particulier, qui les dirigera » sûrement dans l'administration de la justice. Pour ce qui est des » autres branches du gouvernement, votre Majesté, dont l'esprit » brille des plus vives lumieres, dont l'entendement pénetre » tout, dont la sagesse fait tout prévoir, y suppléera sans » peine, à mesure que les circonstances l'exigeront. Le *Chou-king*, & les autres livres, dans lesquels on cherchoit ci-» devant des regles de conduite, devenus désormais inutiles, » doivent être oubliés pour toujours ; qu'ils deviennent la » proie des flammes.

» Ce projet, me dira-t-on peut-être, est facile à former ; » on conçoit aisément de quelle utilité il seroit à tout l'Empire » de pouvoir le mettre en exécution ; mais comment en venir » à bout ? Comment s'assurer que ceux qui possedent ces » livres, qu'ils regardent comme des trésors, ou les brûleront » eux-mêmes, ou les livreront avec fidélité à ceux qui les » leur demanderont pour les brûler ? Les Lettrés sont trop » opiniâtres, trop répandus, trop amateurs des anciens ou-» vrages, pour pouvoir espérer quelque docilité de leur part. » Ils feindront, ils tromperont, ils se cacheront ; &, au lieu » des avantages qu'on se propose, on ne retirera, pour fruit » de tant de peines, que le plus âmer de tous, celui d'avoir » mis inutilement tout l'Empire en rumeur. Ne vaut-il pas mieux

» dissimuler, & laisser les choses aller leur train ordinaire, que de » faire un eclat qui n'aboutiroit à rien? Toutes ces difficultés, » & bien d'autres encore, que l'on pourroit alléguer, ne sont » pas capables de me faire changer d'avis : elles disparoissent » vis-à-vis des mesures que l'on peut prendre pour assurer un » plein succès à l'entreprise que je propose.

» Défendez, Seigneur, à tous vos sujets, de conserver, » sous quelque prétexte que ce puisse être, aucun des livres » proscrits; portez une loi rigoureuse, qui les oblige à remettre » aux Mandarins, dont ils dépendent immédiatement, tous » ceux dont ils etoient possesseurs avant la défense; obligez » les Mandarins eux-mêmes, à faire les perquisitions les plus » exactes, pour s'assurer de l'obéissance de ceux qu'ils gou» vernent; soumettez-les à subir les mêmes peines que les » infracteurs, en cas de collusion ou de simple négligence de » leur part; assignez des récompenses pour les délateurs sin» ceres, & décernez des châtimens pour ceux qui, connoissant » les infracteurs de vos ordres, ne les déféreront pas aux Man» darins. Je serois d'avis, outre cela, qu'on fît mourir irrémissi» blement, quiconque, dans la suite, sera assez téméraire, » pour blâmer, par des discours injurieux, ou pour désa» prouver, par des paroles indiscretes, la conduite de votre » Majesté. Des sujets qui s'émancipent ainsi, méritent les châ» timens dont on punit les rebelles; puisqu'en en effet des » discours injurieux, ou des paroles indiscretes, qui blâment » la conduite du Souverain, sont des discours & des paroles » qui tendent à la rébellion.

» Quant à ceux qui, sans blâmer à découvert, le gouver» nement présent, s'aviseront de vouloir le comparer au gou» vernement des anciens, on peut se contenter d'imprimer sur » leur visage, une marque d'ignominie, avec un fer rougi » au feu.

» On peut assigner l'espace de trente jours, pour la publi-
» cation de vos ordres dans tout l'Empire. Si, après les trente
» jours révolus, on découvre quelqu'un qui soit réfractaire,
» ou négligent, on le punira à la rigueur; dans le premier
» cas, en lui ôtant la vie, par le supplice des criminels de
» leze-Majesté; & dans le second, en le marquant avec un
» fer rouge, tant pour lui faire expier une négligence coupable,
» que pour l'instruction des autres.

» Je finis, en répondant d'avance à quelques difficultés que
» l'on pourroit encore faire, pour empêcher votre Majesté
» d'adhérer à ce que je propose.

» Les livres, dira-t-on peut-être, sont des instituteurs muets,
» qui, par les préceptes & les exemples qu'ils renferment, en-
» seignent aux hommes ce qu'ils se doivent réciproquement;
» leur apprennent à régler leurs mœurs, & leur fournissent des
» modeles d'une conduite irréprochable. Otez-leur le *Chou-*
» *king*, le *Ché-king*, les livres de Morale, l'Histoire, & les
» autres monumens de l'antiquité, où trouveront-ils à s'instruire?
» N'est-il pas à craindre qu'ils ne retombent bientôt dans une
» ignorance entiere de leurs obligations mutuelles; dans cette
» barbarie d'où les trois *Hoang* & les cinq *Ti* ne les ont tirés
» que peu-à-peu, & avec tant de peine?

» Voilà, à-peu-près, tout ce qu'on peut dire de plus spé-
» cieux, pour la conservation de ce que je fais regarder ici
» comme préjudiciable à l'Etat, & comme inutile, de tout
» point, dans le reste. Votre Majesté pourvoira, par sa sagesse,
» à ce que ses sujets soient toujours instruits de ce qu'ils doivent
» savoir: elle rappellera les Mandarins à la charge de leur
» premiere institution, qui vouloit qu'ils fussent comme des
» livres vivans, toujours ouverts pour quiconque chercheroit
» à s'instruire; qu'ils fussent tout-à-la-fois les peres, les maîtres
» & les juges du peuple. Rappellez-les Seigneur, à des fon-

» ctions si nobles ; donnez des ordres très-rigoureux pour qu'ils
« les remplissent avec désintéressement, exactitude & fidélité.
» S'ils s'acquittent de leur devoir, comme il y a tout lieu de
» l'espérer, il n'y aura plus bientôt dans tout l'Empire qu'une
» même façon de penser & de s'exprimer ; bientôt les terres
» seront cultivées avec soin, les arts exercés avec adresse,
» & tous vos sujets ne formeront plus que comme une même
» famille, dont vous ne serez pas moins le pere que le Souverain.

» Voilà ce que mon zele, pour la grandeur de votre
» maison, la gloire particuliere de votre regne, & le bonheur
» des peuples, m'a engagé à vous représenter aujourd'hui.
» Je supplie votre Majesté de vouloir bien faire sur cela les
» réflexions les plus sérieuses, & de donner ensuite ses ordres.
» La qualité de Ministre principal à laquelle vous avez daigné
» m'elever, tout indigne que j'en suis, vous répond d'avance
» de mon ardeur & de mon exactitude à les faire observer,
» quels qu'ils puissent être ».

La terreur & l'effroi s'etoient emparés de tous les esprits, dès que *Li-sée* eut commencé son discours : la crainte ferma toutes les bouches, après qu'il l'eut fini. On etoit convaincu que le coup etoit déja porté, & que le Ministre n'avoit eté que l'organe du Prince dans ce qu'il venoit de dire, & dans la maniere dont il l'avoit dit. *Ché-hoang-ti* prenant alors la parole, répondit par ce peu de mots : *Mes réflexions sont toutes faites. Il n'y a rien dans tout ce que vous venez de dire, qui ne soit très-conforme à la raison, & à ce que j'avois déja pensé moi-même plus d'une foi. Je me décharge sur vous du soin de l'exécution. Que tout se fasse ainsi que vous l'avez dit, & le plus promptement qu'il sera possible.* Il se leva en prononçant ces dernieres paroles, & se retira, laissant toute l'assemblée dans une consternation qu'il seroit difficile d'exprimer.

C'est ainsi que fut décidée cette fameuse proscription dont

on parle depuis tant de siecles, & dont on parlera, tant qu'il y aura sur la terre des hommes qui cultiveront les lettres. Je n'ai rien oublié pour la mettre dans tout son jour, en l'exposant revêtue de toutes ses circonstances. Le lecteur y découvrira les véritables motifs qui l'ont suggérée; il déposera les doutes qu'il pouvoit avoir formés sur la réalité du fait; & il sera convaincu de la possibilité de l'exécution, en considérant le caractere du Ministre qui l'a proposée, & du Prince, dont l'autorité, toujours efficace, vouloit absolument qu'elle eût lieu; rien n'est plus certain. Mais eut-elle tout l'effet qu'on s'etoit proposé ? C'est ce qui ne paroît pas vraisemblable. *Ché-hoang-ti* etoit à la trente-quatrieme année de son regne quand elle commença; c'etoit l'an avant J. C. 213. Trois ans après, ce Prince mourut. Son fils, *Eulh-ché-hoang-ti*, qui lui succéda immédiatement, ne fut que trois ans sur le trône, & ces trois années, il les passa dans l'agitation, le trouble. Il n'est pas à présumer que ce Prince, & *Li-sée* lui-même, qui continua, sous lui, à exercer les fonctions de premier Ministre, s'occupassent de la recherche des livres avec la même ardeur qu'auparavant. Combien de familles, parmi celles, sur-tout, qui faisoient leur séjour dans les Provinces reculées, n'ont-elles pas pu en conserver, soit en les cachant avec soin, soit par collusion avec les Mandarins, dont plusieurs etant lettrés, ne demandoient pas mieux que d'être trompés sur ce point ? Et, après l'extinction des *Tsin*, il ne fut plus question d'inquiéter personne à ce sujet. Ainsi les livres, la littérature & les Lettrés, n'ont proprement eu de guerre ouverte à soutenir, que les trois années que vécut encore *Ché-hoang-ti*, après les avoir proscrits; qu'on juge si ce court espace a pu suffire pour opérer leur destruction totale. On me pardonnera cette digression, qui, après tout n'est pas hors de mon sujet; je reprends le fil de l'histoire.

Pendant que *Li-sée* prenoit des mesures efficaces pour l'extirpation de ce qui méritoit le plus d'être conservé, *Ché-hoang-ti* conçut un autre projet, plus digne d'un grand Prince, que celui dont il venoit de confier l'exécution à son Ministre. La multitude des mécontens, le grand nombre de ceux que la proscription des livres alloit plonger dans l'oisiveté, lui firent appréhender des cabales & des révoltes, d'autant plus redoutables, que le prétexte en auroit paru plausible à la plus grande partie de la nation. Il ne laissa aux uns & aux autres, ni le temps, ni les occasions de les tramer. Il voulut les occuper utilement, en les faisant travailler à des ouvrages publics; &, pour s'assurer d'une obéissance prompte, il manda le Général *Mong-tien*, lequel, comme on l'a vu plus haut, etoit à la tête de trois cens mille hommes de troupes réglées, pour contenir ceux qui travailloient à la construction de la grande muraille. Il lui ordonna de détacher une partie de ses troupes, & de les conduire aux environs de *Kieou-yuen*, d'où il les distribueroit ensuite dans tous les lieux où il croiroit leur présence nécessaire, pour contenir les nouveaux ouvriers qu'il avoit dessein d'employer.

Il s'agissoit de faire un grand chemin, droit, large & uni, depuis la ville de *Kieou-yuen*, qui etoit alors où est actuellement *Tcho-tcheou*, environ à douze lieues de la ville de *Péking*, jusqu'à *Yun-yang*, du district de *King-tcheou* d'aujourd'hui; ce qui faisoit un espace de mille huit cens lys, ou, à-peu-près, cent quatre-vingts de nos lieues communes de France. Pour faire ce chemin, tel que le vouloit l'Empereur, il falloit percer des montagnes, combler des vallées, jetter un grand nombre de ponts sur des torrents & sur des rivieres, dessécher des lieux marécageux, & planter tout le long des arbres de chacun des deux côtés : il devoit être comme l'allée principale d'un grand jardin, pour les gens de pied, & avoir,

outre cela, toutes les commodités nécessaires pour les equipages de toutes les sortes. On conçoit aisément la multitude d'hommes qu'il etoit nécessaire d'employer pour un ouvrage de cette nature.

Ce nombre d'ouvriers, tout grand qu'il dût être, ne lui parut pas suffisant encore pour occuper tous ceux dont il croyoit avoir lieu de se défier. Il entreprit de nouveaux edifices, pour l'embellissement, disoit-il, de sa Capitale, en renouvellant toute la surface de la région de *Koan-tchoung*, sur laquelle elle etoit bâtie. *Hien-hiang*, comme on l'a déjà vu, etoit le lieu où il tenoit sa Cour. Les maisons royales qu'il avoit déjà fait construire au nord & au sud de la riviere de *Ouei*, qui en baignoit les murs, etoient de la derniere magnificence. Il voulut en augmenter le nombre, & ordonna qu'on travailleroit incessamment à en bâtir trois cens, dans l'enceinte même de *Koan-tchoung*, & quatre cens hors de cette enceinte.

Tous ces edifices, qu'il se proposa de rendre les plus brillans qu'il seroit possible, devoient être tellement placés, les uns par rapport aux autres, qu'ils présentassent sur la surface de la terre un coup d'œil, semblable à celui que la voie lactée, ou le *fleuve céleste*, & les constellations qui l'avoisinent, présentent dans la voûte des Cieux.

C'est du fleuve céleste, & des constellations qui l'avoisinent, que *Chi-hoang-ti* croyoit avoir reçu ces bénignes influences, qui l'avoient rendu assez heureux jusqu'alors, pour avoir pu triompher de tous ses ennemis, echapper à tous les dangers, & réussir dans toutes ses entreprises. Il falloit un monument pour consacrer la mémoire de tant de bienfaits réunis; & ce monument devoit être digne de la grandeur & de la puissance du premier Potentat de l'univers, ou, comme il s'appelloit lui-même, *du Chef souverain des Souverains*.

Entre la voie lactée, & les différentes constellations qui

l'avoisinent,

l'avoiſinent, il y a différens grouppes d'etoiles de la moindre grandeur, dont la lumiere n'eſt pas aſſez vive pour fixer les yeux : entre les conſtellations elles-mêmes, & dans l'eſpace qu'elles embraſſent, il y a des vuides qui forment, par intervalles, comme autant de plages deſtinées, ce ſemble, à relever, par leur obſcurité, l'eclat des corps lumineux qui les environnent. La repréſentation de ces vuides, & de ces grouppes de petites etoiles, devoit entrer dans le nouveau projet; mais y entrer de maniere à ne pas laiſſer ſtérile le vaſte eſpace de terrein qu'il exigeoit.

Des villages & des champs labourables parurent à *Ché-hoang-ti*, ce qu'il y avoit de plus propre à remplir toutes ſes vues. Il falloit des habitans à ces villages, & des cultivateurs à ces champs. Il ordonna qu'on feroit choix de ſoixante-dix mille familles, dont trente mille ſeroient envoyées à *Li-chan*, & quarante mille à *Yun-yang*, d'où on devoit enſuite les diſtribuer dans les terres, après qu'on en auroit fait la répartition. C'eſt en transformant ainſi, en une eſpece de ciel, cette partie de la terre qu'il habitoit, qu'il crut ſe diſtinguer, plus qu'il n'avoit encore fait, de tous les Souverains qui l'avoient précédé.

Tant d'entrepriſes, faites coup ſur coup, exciterent bien des rumeurs, & donnerent ſujet à une foule de diſcours ſatiriques contre le gouvernement. Malheureuſement pour les gens de lettres, il s'en trouva pluſieurs d'entre eux qui crierent plus que les autres, & qui témoignerent un mécontentement qu'ils auroient dû renfermer en eux-mêmes. Les ſeules regles d'une prudence ordinaire auroient dû leur dicter, qu'ils ne pouvoient être trop ſur leurs gardes dans un temps, où on ne cherchoit que des prétextes pour les opprimer, & dans les circonſtances fâcheuſes, où le moindre mot echappé pouvoit avoir les ſuites les plus funeſtes pour tous ceux de leur profeſſion.

Un *Heou-cheng*, un *Lou-cheng*, & pluſieurs autres du pre-

mier rang, n'en jugerent pas ainsi. Ils s'emanciperent, jusqu'à blâmer ouvertement l'Empereur. Non contens de mal parler de sa conduite, & d'accompagner ce qu'ils en disoient des sarcasmes les plus outrageans, ils composerent un ecrit, dans lequel ils le peignirent sous les plus affreuses couleurs. Ils firent plusieurs copies de cette sanglante satire, les distribuerent, & mirent leurs jours en sûreté par une prompte fuite.

Ché-hoang-ti, instruit de tout, entra en fureur, non-seulement contre les coupables, mais encore contre tous ceux qui avoient assez de talent pour le devenir dans le même genre. *Quel mal*, dit-il, dans l'excès de sa colére, *ai-je fait à* Lou-cheng; *ou plutôt, de quel bien ne l'ai-je pas comblé? Je l'ai elevé aux honneurs, je lui ai procuré des richesses; je l'avois mis dans un emploi qui l'approchoit de ma personne, & il se déchaîne en furieux contre moi. Malgré tous mes bienfaits, c'est celui de tous ceux qui parlent mal de moi, qui le fait avec le plus d'impudence & d'animosité. C'est un monstre d'ingratitude, dont je saurai bien me venger. Il etoit lié d'amitié avec presque tous les gens de lettres qui sont à* Hien-yang: *c'etoit un de leurs oracles, & le plus accrédité de leurs protecteurs; il n'est que trop vraisemblable que c'est de concert avec eux qu'il aura fabriqué cet insolent libelle, dont il veut prendre tout l'odieux sur lui, en s'en déclarant l'auteur. Il faut que je m'en eclaircisse. Que les Censeurs parcourent la ville, se répandent dans les maisons, & interrogent ceux qui les habitent, sur le gouvernement présent. S'il s'en trouve d'assez téméraires, pour s'exprimer conformément à ce qui est dit dans le libelle, pour blâmer ma conduite, ou désapprouver les loix que j'ai faites, qu'ils soient livrés aux Magistrats, auxquels je prescrirai moi-même ce qu'ils doivent faire à leur egard.*

Les Censeurs obéirent, &, dans la seule ville de *Hien-yang*, ils trouverent quatre cens soixante & quelques Lettrés qui

eurent assez de courage pour ne pas trahir leurs sentimens. *Ché-hoang-ti* les fit condamner à mort, & la sentence fut exécutée avec une barbarie qui révolta jusqu'à son propre fils, héritier présomptif de la couronne. *Quel si grand crime ont donc commis les gens de lettres*, dit ce Prince humain à son pere, *pour porter votre Majesté à de si cruels excès contre eux? Occupés de l'etude & de la lecture, en particulier, des ouvrages de Confucius, ils n'avoient d'autre ambition que celle d'apprendre à régner sur eux-mêmes, & d'enseigner aux autres les différens sentiers qui conduisent à la vertu. Vous leur avez ôté la seule consolation qu'ils eussent, en leur ôtant leurs livres : est-il etonnant que quelques-uns d'entr'eux en aient murmuré? Cette faute, si c'en est une, mérite-t-elle d'être punie aussi rigoureusement que vous le faites? Ne craignez-vous point, en vous conduisant ainsi, de faire détester votre regne, d'aliéner les esprits, & de vous faire autant d'ennemis qu'il y a de sujets dans l'Empire? Pour moi, je vous l'avoue avec franchise, je crains que des revers fâcheux ne vous fassent repentir trop tard, d'une conduite qui n'a pas encore eu d'exemple.*

Cette juste représentation, prononcée d'un ton modeste, ne laissa pas de lui attirer toute l'indignation de son pere. *Je vois bien*, lui répondit *Ché-hoang-ti*, *que vous êtes ici trop à votre aise. Vous ignorez ce qu'il en coûte de travaux & de peines pour conquérir un Empire, & pour le conserver après l'avoir conquis. Il est temps que vous l'appreniez, en vous formant aux fatigues d'un camp & à la conduite des troupes. L'oisiveté & les délices de la Cour vous deviendroient funestes. Le Général* Mong-tien *est aujourd'hui à la tête de plus de trois cens mille hommes; il sera charmé d'en partager le commandement avec vous : allez le joindre. Partez demain pour le pays de* Chang-kiun, *où est un de ses camps. Je lui donnerai mes*

ordres, pour qu'il ait à vous occuper d'une maniere conforme à votre naissance & à mes intentions.

Le Prince ne repliqua point, & partit le lendemain. Son nom, qui est conservé avec eloge dans les fastes de la littérature chinoise, à cause de l'intérêt qu'il voulut bien prendre à ses malheurs, mérite de passer chez tous ceux qui cultivent les lettres, & d'être célébré par-tout : il s'appelloit *Fou-sou.*

Jusques-là *Ché-hoang-ti* avoit usé de ménagement envers ceux qui approchoient de sa personne ; il commença alors à ne les pas epargner plus que les autres, & à entrer dans une défiance générale, à l'occasion que je vais raconter.

Il etoit sur la terrasse la plus elevée de son Palais, occupé à promener sa vue sur tous les lieux qu'elle dominoit. Il apperçut un char magnifiquement orné, & un grand nombre de gens à cheval qui etoient à sa suite. Il reconnut, à certaines marques, que c'etoit l'equipage & le train d'un de ses Ministres. Il en fut frappé. *Voilà*, dit-il à ceux qui etoient alors en sa présence, *un equipage des plus brillans que j'aie vu ; il est digne d'être celui d'un Roi : que sait-on ?*

Ces paroles furent exactement recueillies & rapportées à celui qui y avoit donné occasion. Elles eurent tout l'effet qu'il etoit naturel d'en attendre ; mais cet effet fut un peu trop prompt. Le Ministre réforma sur le champ son train, & se tint sur ses gardes. Ce changement de conduite fut rapporté à l'Empereur, par des gens qui en ignoroient probablement la véritable raison, ou qui n'auroient pas voulu la dire quand même ils l'auroient sue ; mais *Ché-hoang-ti* la devina sans peine. Il en conçut du chagrin, & prit une résolution des plus violentes. Ce ne fut pas toutefois sur son Ministre qu'il déchargea sa colere. Tous ceux qu'il pouvoit soupçonner d'avoir répété ses paroles, furent les victimes de l'indiscrétion d'un

ſeul, peut-être, d'entre eux. Les eunuques, les gardes, les favoris, les courtiſans, qui etoient ce jour-là avec lui ſur la terraſſe, furent interrogés ſéparément l'un après l'autre; & comme aucun ne s'avoua coupable, il les fit tous mettre à mort. *Celui, ou ceux qui le ſont*, dit-il en les condamnant, *ſe trouvent néceſſairement dans le nombre. Si ceux que j'honore de ma confiance, ou qui ſont témoins de mes actions, font paſſer au-dehors, ce que je crois être enſeveli dans le ſecret, que ne feront pas les autres? à qui puis-je déſormais me fier?*

Un autre evénement lui donna occaſion de déployer toute la férocité de ſon caractere. On vint lui dire que dans le pays de *Toung-kiun* (12) il etoit tombé du Ciel une pierre, ſur laquelle etoient gravés ces mots: Ché-hoang-ti *n'a plus long-temps à vivre; &, après ſa mort, ſes Etats ſeront partagés.* Quelque crédule qu'il fût pour les augures qui etoient à ſon avantage, il ne le fut pas aſſez pour s'imaginer que cette pierre eût eté gravée dans le Ciel. Il fit faire des perquiſitions pour en découvrir les auteurs; mais les voyant inutiles, il fit placer, au milieu d'un vaſte champ, la pierre, prétendue tombée du Ciel; aſſembla tous les habitans de l'endroit où on l'avoit trouvée; & en leur préſence, il fit allumer autour de la pierre un feu des plus violents, qui l'eut bientôt calcinée. Quand il ne vit plus que des cendres, il donna ordre à ſes ſoldats de maſſacrer tous ceux qu'il avoit mandés à ce ſpectacle, *pour ſervir d'exemple*, diſoit-il, *à ces eſprits téméraires, qui pourroient être tentés de vouloir encore en impoſer au Ciel.*

(12) Les mots de *Toung-kiun* déſignent en général les Provinces orientales de l'Empire, comme ceux de *Chang-kiun* déſignent les Provinces du nord; mais par *Toung-kiun*, on entend plus particuliérement le pays qui eſt le plus à l'orient de l'Empire, ou les extrêmités orientales; & par *Chang-kiun*, le pays qui eſt le plus au nord, ou les limites ſeptentrionales.

Tant de cruautés lui aliénoient de plus en plus les cœurs. Il le ſavoit ; mais il ne s'en mettoit nullement en peine. Il n'etoit en garde que contre les complots qui pouvoient ſe former contre ſa perſonne. Jamais, le jour précédent, il ne diſoit ce qu'il vouloit faire, ni où il devoit aller le lendemain ; on ne ſavoit pas même dans lequel de ſes palais il paſſeroit la nuit ſuivante : tout etoit ſi bien diſpoſé que, quelle que fût ſa détermination, il trouvoit par-tout egalement ce qui lui etoit néceſſaire pour les repas, le repos, & les autres choſes d'uſage.

Un tel genre de vie ne fourniſſoit que trop d'alimens à une humeur noire, dont les moindres effets etoient redoutables, & ſouvent funeſtes aux perſonnes mêmes auxquelles il paroiſſoit le plus attaché.

Vers la fin de la trente-ſixieme année de ſon regne, un evénement ſingulier redoubla ſes craintes. Un courier qu'on lui envoyoit de la Province la plus orientale de l'Empire, etant ſur le chemin de *Ping-chou* à *Hoa-yn*, fut abordé par un homme d'une figure vénérable & majeſtueuſe : il tenoit entre ſes mains une pierre de *Yu*, ou d'agathe, ſur laquelle etoit gravée cette eſpece de teſtacée qui eſt aſſez ſemblable à la tortue que les Chinois appellent *Pi* (13) : il la préſente au courier, en lui diſant : *Voilà qui appartient à votre maître. Quand vous ſerez arrivé à* Hien-yang, *ne manquez pas de le lui remettre, & de lui répéter fidélement ce peu de paroles : Dans l'eſpace de moins d'une année, le* Tſou-loung (*ou l'ancêtre dragon*) *ne ſera*

(13) Le *Pi* eſt une eſpece de teſtacée qui porte ſa maiſon comme la tortue. Il etoit anciennement d'un très-grand uſage à la Chine, ſur-tout pour la divination ; on lui attribuoit, outre cela, des vertus merveilleuſes, quand on le portoit ſur ſoi en relief ou en ſimple figure. C'etoit comme une eſpece de taliſman pour attirer le bonheur & ecarter la mauvaiſe fortune. Les Princes & l'Empereur lui-même, en avoient à leur uſage qui etoient faits de pierre de *yu* ou d'autres pierres précieuſes : ils le portoient comme on porte chez nous les médailles, ou comme les Chevaliers de Malthe portent leurs croix.

plus au nombre des vivans. Le courier, en recevant le *Pi*, voulut faire quelques interrogations; mais l'inconnu ne lui en laissa pas le temps. Il disparut tout-à-coup, sans qu'on ait jamais pu savoir, ni qui il etoit, ni d'où il etoit, ni de qui, ni comment il avoit reçu ce funeste présent.

Une aventure si extraordinaire jetta le courier dans la plus grande perplexité. Il ne savoit ni ce qu'il devoit faire, ni à quoi se déterminer. Il continua cependant sa route, & dès qu'il fut arrivé dans la Capitale, il se transporta chez les Ministres, pour savoir d'eux comment il devoit se conduire. Ils furent d'avis qu'il falloit tout dire à l'Empereur. Sur leur parole, il va au palais, demande audience, remet d'abord le paquet dont il etoit chargé, & présentant ensuite le *Pi*, il raconte, avec fidélité & exactitude, tout ce qui lui etoit arrivé.

Ché-hoang-ti prit la pierre, la tourna & retourna plusieurs fois entre ses mains, l'envisagea dans tous ses sens, & crut la reconnoître: il changea de couleur. Les pensées qui s'eleverent alors dans son esprit, durent être des plus tristes. Il savoit que le dragon etoit alors, comme il l'a eté de tout temps à la Chine, le symbole sous lequel on désigne les Empereurs; il se regardoit & vouloit qu'on le regardât comme le Chef de tous les Empereurs qui devoient, dans la suite des temps, donner des loix au monde, lesquels, selon lui, seroient tous de sa race; il etoit donc leur ancêtre; & c'est précisément ce que signifie le mot chinois de *Tsou.* Il etoit naturel qu'il s'appliquât la prédiction.

Après quelques momens de trouble, il tâcha de remettre ses esprits. *Le* Tsou-loung, dit-il, *est l'ancêtre de tous les hommes; les paroles qui annoncent sa mort n'ont aucun sens; elles ne méritent pas qu'on y fasse attention. D'ailleurs, comment les Esprits des montagnes peuvent-ils savoir ce qui*

ſe paſſera aans un an? Qu'on faſſe voir ce Py à tous les Lapidaires, & qu'on ſache ſi quelqu'un d'entre eux ſe ſouvient de l'avoir travaillé. On me rapportera avec fidélité ce qu'on aura découvert ſur cela.

On ne fut pas long-temps ſans être eclairci. On vint lui dire, peu de jours après, que la pierre avoit eté reconnue pour être celle qu'on avoit travaillée, par ſes ordres, en forme de *Pi*, & que rien n'etoit plus certain. L'on ajouta que c'etoit la même qui avoit eté jettée dans le *Kiang*, pour appaiſer la tempête que ſa Majeſté y avoit eſſuyée la vingt-huitieme année de ſon regne.

Ché-hoang-ti n'etoit que trop convaincu de la vérité de ce qu'on lui diſoit; mais il eût ſouhaité qu'on le trompât, afin de pouvoir ſe tromper lui-même, ou, tout au moins, ſe donner le change. Ne pouvant en venir à bout, il chercha à ſe tranquilliſer, en faiſant conſulter les ſorts. Les plus habiles dans l'art de la divination furent mandés: ils opérerent, & leur réponſe fut que le ſeul moyen qu'il y eût, pour le préſent, d'enchaîner la bonne fortune, etoit de voyager; & que, ſuppoſé que ſa Majeſté fût ménacée de quelque malheur, elle le détourneroit de deſſus ſa tête, en parcourant les Provinces de l'Empire.

Les Devins ne pouvoient mieux rencontrer, pour faire plaiſir à l'Empereur. Il reçut leur réponſe avec de grandes démonſtrations de joie, & décida le voyage.

Après que tout eut eté diſpoſé, il prit ſa route du côté de l'orient. Il etoit accompagné de *Hou-haï* ſon jeune fils, de *Li-ſée* ſon premier Miniſtre, de *Tchao-kao* ſon eunuque favori, & de la plupart de ceux qui avoient ſa confiance, ou ſur leſquels il comptoit le plus.

Arrivé à *Yun-men*, il ſe tranſporta ſur la montagne de *Kio-y*, qui n'en eſt pas eloignée, & y offrit un ſacrifice en l'honneur

l'honneur de *Chun*, ce ſage Empereur, à qui *Yao* crut devoir tranſmettre l'Empire, au préjudice de ſes propres fils. Il revint enſuite ſur ſes pas, & s'embarqua ſur le *Kiang*. Il deſcendit ce fleuve juſqu'à *Hai-tchou*, d'où il paſſa à *Tan-yang*, & à *Tſien-tang-kiang*. Il entra dans l'intérieur du *Tché-kiang*, en viſita les principaux endroits, & ſe rendit à la montagne de *Koui-ki*, ſur laquelle il ſacrifia en l'honneur du grand *Yu*.

La beauté du pays qu'il parcouroit, l'invita à aller juſqu'aux bords de la mer du midi, qu'il n'avoit point encore vue. Il en côtoya pendant quelque temps le rivage, & y eleva un monument en pierre, ſur lequel il fit graver ſon eloge, ainſi qu'il l'avoit pratiqué juſqu'alors, toutes les fois qu'il avoit fait elever de ſemblables monumens.

Satisfait de ſa courſe, il retourna ſur ſes pas, vint à *Lang-yé*, & ſe tranſporta ſur la montagne de *Tché-ſou*, où il rendit hommage aux Eſprits qui l'habitent, par des ſacrifices qu'il offrit en leur honneur. De-là il vint à *Ping-yuen-tſin*, & y paſſa le pont. C'eſt en paſſant ſur ce pont, qu'il ſentit les premieres atteintes de la maladie qui le conduiſit au tombeau. Il s'en plaignit dès qu'il ſe ſentit frappé; mais de maniere à faire croire que ce n'etoit preſque rien, & que ſon mal n'auroit point de ſuite. Il négligea les ſecours & les précautions néceſſaires en pareil cas. Ce ne fut qu'après quelques jours qu'il eut recours aux remedes; il n'etoit plus temps: ſa guériſon etoit déja déſeſpérée. Cependant, comme on ſavoit qu'il craignoit la mort, juſqu'à ne vouloir pas ſouffrir qu'on proférât, en ſa préſence, le moindre mot qui pût lui en faire naître l'idée, juſqu'à ne vouloir pas qu'on le dît malade, aucun de ceux qui l'approchoient n'oſa l'avertir du danger où il etoit. Il fut bientôt à l'extrémité.

Quoiqu'il eût exilé *Fou-ſou* ſon fils aîné, à l'occaſion que j'ai dite plus haut, il ne l'avoit point dégradé de ſon titre de

Prince héritier présomptif de la couronne. Il avoit attendu, pour en venir là, de pouvoir lui reprocher quelque faute, ou lui imputer quelque crime; car la dégradation, pour avoir lieu, devoit être faite juridiquement, & avec les mêmes formalités qui etoient requises pour la nomination, c'est-à-dire, que l'une & l'autre devoient être faites en plein Conseil, & entérinées dans tous les Tribunaux.

L'eunuque *Tchao-kao*, qui savoit les intentions de son maître, & qui d'ailleurs etoit très-attaché au Prince *Hou-hai*, le second des fils de *Ché-hoang-ti*, se mit en tête de faire, de lui-même & au nom de l'Empereur, tout ce qu'il croyoit que ce Prince auroit fait, sans les circonstances imprévues de sa maladie. Pour exécuter un dessein de cette importance, il lui falloit nécessairement le consentement de *Li-sée*, ou, pour mieux dire, il falloit que *Li-sée*, comme premier Ministre, se chargeât seul de l'exécution: il s'ouvrit à lui, & lui dit: *L'Empereur n'a plus que quelques momens à vivre; peut-être expire-t-il dans le moment où je vous parle. Il s'agit de lui donner un successeur, qui soit tel que nous ne nous appercevions pas du changement de maître.* Fou-sou *est aux extrémités de l'Empire. Vous savez que la maniere dont ce Prince envisage les choses, est tout-à-fait opposée à celle dont son pere les envisageoit. Il n'est pas douteux que sous son gouvernement tout ne changeât de face. Que deviendrions-nous, vous & moi, qui avons eu tant de part à ce qu'a fait* Ché-hoang-ti? *Mon dessein seroit donc de casser, au nom de l'Empereur, le titre d'héritier présomptif du Prince* Fou-sou, *& de lui substituer son frere* Hou-hai, *avec lequel je suis déja convenu de tout. Ce n'est pas assez de casser le Prince héritier; il faut qu'il meure, ainsi que le Général* Mong-tien, *sur lequel il s'appuieroit infailliblement pour disputer l'Empire.*

Li-sée hésita, exposa toutes les difficultés qu'il prévoyoit

dans une entreprise si hardie, & demanda jusqu'au lendemain pour se déterminer.

Sur ces entrefaites, *Ché-hoang-ti* mourut. C'etoit le jour *Ping-yn* de la septieme lune de la trente-septieme année de son regne, la cinquantieme de son âge, & la deux cent dixieme avant J. C.

Le Prince *Hou-hai*, le premier Ministre *Li-sée*, l'eunuque *Tchao-kao*, & un petit nombre d'autres eunuques de service, furent seuls instruits d'une mort, qu'on cacha avec grand soin à tout le reste de l'Empire, jusqu'à la conclusion de l'affaire importante de la succession au trône.

Voyant qu'il n'y avoit plus à reculer, *Li-sée* entra dans toutes les vues de *Tchao-kao*. Il assembla le Conseil dans l'antichambre de l'Empereur mort, que les eunuques, qui etoient dans le secret, continuoient à servir comme s'il eût eté encore vivant; déclara que sa Majesté cassoit *Fou-sou*, & qu'elle elevoit son second fils *Hou-hai* à la dignité de Prince héritier successeur à la couronne: il en dressa l'acte en présence de tout le monde, le lut publiquement, alla jusqu'au pied du lit de l'Empereur, où il le lut de nouveau, d'un ton de voix assez fort, pour être entendu de toute l'assemblée, & l'eunuque *Tchao-kao* qui etoit dépositaire des sceaux, les apposa à cette piece, que le premier Ministre fit reconnoître comme authentique, dans une assemblée générale de tous les Tribunaux, qui se tint le lendemain par ses ordres.

En attendant qu'elle fût revêtue de toutes les formalités requises, *Li-sée* répandoit des bruits sur le rétablissement prochain de la santé de l'Empereur, & continuoit à traiter les affaires comme il l'avoit toujours fait.

Il ne s'agissoit plus que de prendre des mesures efficaces pour empêcher le véritable Prince héritier de venir disputer ses droits. Il etoit avec le Général *Mong-tien*; & ce Général

etoit à la tête de plus de trois cens mille hommes. Les mander l'un & l'autre à la Cour, où l'on pourroit eclairer de près leur conduite, etoit bien le parti le plus doux, mais il n'etoit pas le plus sûr; les faire mourir dans l'endroit même où ils etoient, ce n'etoit pas une chose aisée; & il etoit à craindre qu'ils refusassent de souscrire à leur condamnation : c'est cependant à quoi se détermina *Li-sée*. La vertu des deux illustres proscrits, leur soumission, & le respect dont il savoit qu'ils etoient pénétrés pour tout ce qui venoit de *Ché-hoang-ti*, le rassurerent. Il ecrivit leur double condamnation : elle etoit conçue à-peu-près en ces termes :

« Le Chef souverain des Souverains, au Prince *Fou-sou*, » & au Général *Mong-tien*.

» Vous, *Fou-sou*, car je n'oserois vous donner ici le nom de » mon fils, dont vous vous êtes rendu indigne par votre con- » duite à mon egard, rappellez dans votre esprit le souvenir de » toutes ces critiques injustes & peu mesurées, que vous faisiez » sans cesse sur les différentes parties d'un gouvernement, que, » tout au moins, vous auriez dû respecter, comme etant celui » de votre pere; de toutes ces représentations ameres, dont » vous accompagniez indiscrettement ceux de mes Edits qui » etoient les plus utiles à la tranquillité de mes Etats; jettez un » coup d'œil sur toute votre conduite passée, & jugez-vous » vous-même, ou plutôt ayez la bonne foi de convenir que « vous êtes indigne d'être mon successeur.

» C'est à *Hou-hai*, votre frere, que je transmets les droits de » la succession au trône. J'ai tout lieu de croire, qu'après ma » mort il l'occupera avec honneur, & me fera pour ainsi dire » revivre.

» Pour empêcher les funestes effets que votre mécontentement, » ou les pernicieux conseils de ceux à qui vous donnez votre » confiance pourroient produire, ou dès-à-présent, ou après

» que je ne ſerai plus, il eſt de mon devoir de ne pas vous » laiſſer vivre. Ainſi, cette lettre reçue, vous ne tarderez pas » à vous exécuter vous-même. Je vous laiſſe le choix pour » la maniere.

» Et vous, *Mong-tien*, que j'avois honoré de ma confiance » la plus intime, à qui je n'avois pas craint de confier le » commandement de toutes les troupes de mon Empire; vous » à qui j'avois expreſſément recommandé de veiller ſur la » conduite du Prince qui devoit hériter de ma couronne, » quel abus n'avez-vous pas fait de tant de faveurs? Puiſque » mon fils, auquel vous auriez dû inſpirer des ſentimens » dignes de ſa naiſſance, continue d'être coupable, vous » êtes coupable auſſi. Comme lui, vous êtes indigne de » vivre. Donnez-vous la mort à vous-même. Une main autre » que la vôtre devroit trancher le fil de vos jours, mais le » ſouvenir de vos ſervices paſſés & de mon ancienne affection » pour vous m'arrachent cette derniere grace ».

Cet ecrit, qui contenoit les prétendus ordres de *Ché-hoang-ti*, fut confié à un homme sûr, qui ne devoit le remettre au Prince *Fou-ſou* qu'en préſence du Général *Mong-tien*, auquel on en adreſſa pareillement un tout ſemblable, pour qu'il n'eût aucun prétexte de s'y ſouſtraire ou de l'eluder.

Après avoir ainſi pourvu à ce qu'il croyoit de plus eſſentiel dans ſa téméraire entrepriſe, *Li-ſée* fit proclamer *Hou-hai*, comme Prince héritier. Il ne divulgua la mort de l'Empereur que pluſieurs jours après, quand il fut sûr qu'il pouvoit le faire ſans danger.

Le courier qu'il avoit envoyé au Prince *Fou-ſou* & au Général *Mong-tien*, faiſant une extrême diligence, arriva intimement perſuadé que *Ché-hoang-ti* vivoit encore, & qu'il etoit porteur d'un ordre de ſa part. Il aſſembla les deux illuſtres proſcrits, & leur remit, en préſence l'un de l'autre,

les dépêches dont il etoit chargé. A la lecture de cet ordre cruel, le Prince poussa un profond soupir & laissa couler quelques larmes; puis, se rassurant : *Je mourrai donc*, dit-il, *puisque mon pere le veut.*

Il alloit s'exécuter sur-le-champ, quand *Mong-tien* l'arrêta & lui dit : *Ce n'est point ainsi, Seigneur, qu'on en agit, quand on veut se défaire de deux hommes tels que vous & moi; vous, héritier présomptif de la couronne; moi, Généralissime des troupes de l'Empire. Il y a là du mal entendu, ou, tout au moins, quelque chose d'inexplicable. J'ai actuellement trois cens mille hommes sous mes ordres; on ne m'en ôte point le commandement, on ne nomme personne à ma place, & l'on veut que je me fasse mourir. Nous nous donnerons toujours assez tôt la mort, si telle est véritablement la volonté de votre pere; mais, auparavant, il faut s'en eclaircir.*

Cet ordre, qu'on nous apporte de sa part, est ou un ordre faux ou un ordre subreptice, sur quelques faits calomnieux qu'il nous sera aisé de détruire. Ne nous pressons point tant, attendons d'être mieux instruits.

Pourquoi attendre & nous informer de nouveau, répondit le Prince? *L'ordre qu'on vient de nous remettre est visiblement de l'Empereur : j'y vois l'empreinte de son sceau; il ne m'en faut pas davantage. Un fils doit, par-dessus tout, obéir à son pere, & un sujet à son maître. L'Empereur, mon pere & mon maître, veut que je meure; je lui rends ce qu'il m'a donné, je lui donne ce que je lui dois.* A ces mots, il s'enfonce un poignard dans le sein, & tombe mort aux pieds de *Mong-tien.*

Ce Général ne crut pas devoir l'imiter. Convaincu de sa propre innocence, il se persuada qu'en allant à la Cour, où il croyoit que *Ché-hoang-ti* etoit encore plein de vie, il lui seroit aisé de se justifier des crimes qu'on pouvoit lui avoir

imputés. Il partit en effet; mais, à peine fut-il arrivé à *Yang-tcheou*, de la province du *Chen-si* d'aujourd'hui, que des satellites apostés par ceux qui avoient eté envoyés par *Li-sée*, immédiatement après le départ du courier, l'arrêterent & le chargerent de fers.

Mong-tien avoit un frere nommé *Mong-y*. Ce *Mong-y* occupoit une des premieres charges de l'Empire, & jouissoit de l'estime générale. Il falloit s'assurer de sa personne & le sacrifier. L'eunuque *Tchao-kao* avoit des raisons particulieres pour le haïr & le craindre, & *Li-sée* ne voyoit en lui qu'un fâcheux concurrent dont le mérite lui faisoit ombrage, & qui, tôt ou tard, pouvoit le supplanter.

Mong-y etoit actuellement en route, pour se rendre dans la Capitale : il venoit d'exécuter une commission importante dont *Ché-hoang-ti* l'avoit chargé un peu avant sa derniere maladie. Il fut arrêté sur son chemin, & mis aux fers comme son frere. En attendant qu'on décidât du sort de l'un & de l'autre, *Hou-hai* prit solemnellement possession de l'Empire, & se fit nommer *Eulh-ché-hoang-ti*, ou *le second des Chefs souverains des Souverains*, suivant que son pere l'avoit déterminé, lorsqu'il prit pour lui-même le titre fastueux de *Ché-hoang-ti*.

Son premier soin, après être monté sur le trône, fut d'ordonner un deuil général & de pourvoir aux funérailles de l'Empereur mort. La pompe de cette cérémonie devoit surpasser tout ce qui s'etoit fait jusqu'alors en ce genre. Il fit transporter le corps du palais de *Hien-yang*, &, à la neuvieme lune, on fit les obseques. La montagne de *Li-chan* fut choisie pour être le lieu de la sépulture. Le jeune Empereur y fit construire un magnifique tombeau, qu'il enrichit de tout ce qu'il trouva de plus précieux parmi les trésors de son pere. Il ordonna que toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe,

qui avoient servi aux plaisirs ou aux amusemens de celui qu'il pleuroit, eussent à accompagner le convoi. Arrivé à *Li-chan*, il fit ranger cette troupe de femmes, d'eunuques & de jeunes efféminés autour du sépulcre, &, après que le corps y eut eté déposé, il ordonna aux soldats de la suite de percer de leurs traits ces infortunées victimes, pour les envoyer servir encore son pere dans le séjour des morts.

Cette sanglante scene ne fut que le prologue de la tragédie qui se joua sur le théâtre de l'Empire, jusqu'à l'extinction totale de la race des *Tsin*. Le jeune Empereur, entiérement dévoué à l'eunuque *Tchao-kao*, qu'il avoit eu pour maître dans l'etude des loix, & auquel, en particulier, il etoit redevable de son elévation, ne faisoit rien que par ses conseils. Cet eunuque, naturellement cruel, & voulant se maintenir dans ce haut degré de faveur & de fortune où il se voyoit placé, répandit dans le cœur de son maître une partie de l'humeur sanguinaire qui le dominoit. Il l'engagea à sacrifier à la prétendue sûreté de sa personne les plus illustres têtes de l'Empire, & tous ceux qui pouvoient, de près ou de loin, lui faire quelque ombrage.

Il commença par exiger la mort du Général *Mong-tien* & de son frere *Mong-y*, l'un & l'autre détenus dans les fers, comme ce qu'il y avoit de plus néceſſaire à la tranquillité de l'Etat. Il exigea, sous le même prétexte, qu'on ne laisseroit la vie à aucun des Princes de la famille impériale, dans lesquels on reconnoissoit quelques-unes des qualités qui pouvoient les rendre dignes du trône. Il sacrifia à son ressentiment particulier & à son ambition tous ceux d'entre les Grands qui ne lui etoient pas servilement attachés. Le foible Empereur, qui ne vouloit que se plonger dans les plaisirs, consentit à tout.

Le premier usage d'une autorité si mal placée fut donc la

condamnation des deux freres *Mong-tien* & *Mong-y*. Tout ce qu'il y avoit à la Cour de plus distingué sollicita en vain une grace qu'on etoit résolu de ne point accorder. On fit regarder comme une faveur insigne de ne les faire périr que par le poison.

Quand on présenta à *Mong-tien* le breuvage empoisonné, il le prit entre ses mains, & le regardant d'un œil fixe : *Voilà donc*, dit-il, *la récompense de tous les succès qui ont couronné mes travaux, au service de trois Rois de la Maison de* Tsin. *J'ai eté l'instrument principal de toutes leurs conquêtes, &, par mes dernieres victoires, j'ai réuni tout l'Empire sous la domination du grand* Ché-hoang-ti. *J'etois à la tête de trois cens mille hommes, quand on me donna, de sa part, le faux ordre de me faire mourir. Aimé des soldats, chéri des Officiers, un mot de ma part suffisoit pour faire repentir les auteurs de cet ordre injuste, donné si imprudemment. La pensée m'en vint, mais je la rejettai bien loin : j'aimai mieux aller, seul & désarmé, me jetter aux pieds d'un maître que j'etois sûr de n'avoir point offensé, que de rien entreprendre contre mon devoir. Je n'ai rien fait, jusqu'ici, qui puisse mériter de justes reproches. On connoît mes exploits, qu'on sache encore que je meurs avec toute ma vertu.* A ces mots, rappellant toute sa fermeté, il avale le poison.

La mort de ce grand homme, celle de son frere & de quantité d'autres, tant Princes que Grands, furent comme une espece de tocsin, qui sonna l'alarme dans l'Empire. L'on vit des partis se former de tous côtés, & bientôt des révoltes. Le Gouvernement etoit trop foible pour y remédier. *Li-sée* n'etoit plus Ministre que de nom ; c'etoit l'eunuque *Tchao-kao* qui disposoit de tout & qui terminoit à son gré toutes les affaires. Il les termina si mal, qu'avant l'année révolue, on avoit déja erigé cinq Royaumes des démembremens de

ces mêmes Etats que *Ché-hoang-ti* avoit eu tant de peine à réunir ſous ſa domination.

Dans la crainte que ſon maître n'ouvrît enfin les yeux & ne le rendît reſponſable de tous ces déſordres, dont en effet il etoit l'unique cauſe, il forma le projet de le détrôner, pour lui ſubſtituer *Tſée-yng*, fils aîné de *Fou-ſou*, comme s'il eût voulu rendre l'Empire à celui auquel il l'avoit injuſtement enlevé. Il ſe flatta que celui qu'il vouloit faire Empereur lui laiſſeroit toute l'autorité dont il etoit déja en poſſeſſion.

Li-ſée etoit le ſeul concurrent qu'il eût à redouter ; car enfin il etoit premier Miniſtre, & avoit un de ſes fils à la tête des armées. Il réſolut de ſe défaire de lui : mais, comme il n'avoit rien de réel à lui reprocher, il eut recours à la calomnie. Il l'accuſa d'être de concert avec les rebelles, & de les favoriſer ; de chercher, par le moyen de ſes créatures, qui n'etoient pas en petit nombre, à s'elever à un rang beaucoup plus haut que celui qu'il avoit occupé dans les jours les plus brillans de ſa faveur, ſous *Ché-hoang-ti*. C'etoit dire, ou à-peu-près, qu'il n'aſpiroit à rien moins qu'à démembrer quelque Province, pour s'en faire Roi.

L'Empereur ne ſe donna pas la peine d'examiner ſur quoi une pareille accuſation pouvoit être fondée. *Li-ſée* etoit accuſé ; il le crut coupable, & le donna à juger à celui-là même qui l'accuſoit. L'eunuque le condamna à être coupé en pieces, & le fit exécuter publiquement.

Ainſi périt, en punition d'un crime ſuppoſé, celui qui en avoit fait périr tant d'autres en leur ſuppoſant des crimes. Vil inſtrument de l'ambition & de la cruauté de *Ché-hoang-ti*, il avoit toujours eté l'agent principal de toutes ſes fourberies, il l'avoit toujours fidélement ſervi dans toutes ſes fureurs. Sa profonde politique, l'etendue de ſes lumieres, ſa prévoyance avant que d'entreprendre, ſon activité dans l'exé-

cution, ſa fermeté & ſa conſtance à toute epreuve dans la pourſuite de ſes deſſeins, en euſſent fait un grand homme, ſous un Prince vertueux.

Après la mort de *Li-ſée*, l'eunuque *Tchao-kao* ſe fit nommer premier Miniſtre. Il lui falloit ce titre, pour agir ſans obſtacle au dehors. Il continua à remplir tout l'Empire de ſang & de carnage; il acheva de révolter les eſprits; & lorſqu'il vit que les affaires etoient entiérement déſeſpérées, il mit la main à l'exécution de ſon noir projet.

Le Gouverneur de la ville etoit ſa créature; il l'avoit placé de ſa main: tous les eunuques, tant du dedans que du dehors, lui etoient entiérement dévoués, comme à leur Chef. Il chargea le premier d'envoyer, pendant la nuit, des troupes au palais, dont il prenoit ſur lui de faire ouvrir les portes; il convint, avec les eunuques de l'intérieur, que dès qu'ils entendroient le bruit des gens de guerre, ils donneroient auſſi-tôt l'alarme, & diroient à l'Empereur que les ennemis etoient maîtres de la ville & du palais; que ſi ce Prince, en entendant cette nouvelle, avoit la lâcheté de ne pas s'exécuter lui-même, plutôt que de tomber vivant entre les mains des rebelles, ils lui plongeroient un poignard dans le ſein. Tout cela s'exécuta & réuſſit ſuivant les deſirs de *Tchao-kao*. Le Gouverneur de la ville envoya des troupes qui furent introduites dans le palais, les eunuques jouerent leur rôle, & l'Empereur ſe donna la mort.

Tſée-yng monta ſur le trône, perſuadé qu'il ne tarderoit pas d'en deſcendre, s'il n'adhéroit pas aveuglément à toutes les volontés de celui qui venoit de l'y placer. Il n'ignoroit pas les artifices de ce traître; il etoit au fait du noir complot qu'il avoit tramé pour faire périr ſon prédéceſſeur, & il ne doutoit point qu'il ne fût le principal auteur de l'ordre cruel donné au nom de *Ché-hoang-ti*, contre le Prince *Fou-*

sou, son pere. Il craignit pour lui-même un sort pareil; il chercha à s'y soustraire, en tuant le monstre qui le faisoit trembler.

Il eût pu, comme Souverain, condamner l'infâme eunuque aux plus affreux supplices, en punition de tous ses crimes; mais cet eunuque étoit premier ministre, & revêtu d'une autorité sans bornes; mais cet eunuque avoit à sa disposition tous les Officiers tant du dedans que du dehors; c'etoit courir à sa propre perte, que d'entreprendre de le faire juger, ou de le juger lui-même. Il ne l'entreprit pas; il n'osa pas même tenter de le faire assassiner. Il ne s'en fia qu'à ses propres mains, pour lui arracher une vie qu'il n'auroit dû livrer qu'aux bourreaux, s'il lui avoit eté possible de le faire.

Le troisieme jour après sa proclamation, le Conseil etant assemblé, *Tsée-yng* feignit de se trouver mal, & ne s'y rendit point. Ne sachant ce que ce pouvoit être qu'une indisposition si subite & survenue si hors de propos, *Tchao-kao* entra dans l'appartement du prétendu malade, s'approcha de son lit pour lui parler; & comme il se baissoit pour lui faire la révérence d'etiquette, le Prince saisit le moment & lui perça le cœur d'un coup de poignard. En même temps que cet Eunuque rendoit les derniers soupirs, *Tsée-yng* appella ses gardes, se leva, alla droit à la salle du Conseil, & raconta, avec toutes les circonstances qu'il lui plut d'ajouter, ce qui venoit de se passer entre l'eunuque & lui.

Tout le monde approuva ou fit semblant d'approuver une action qui délivroit l'Empire de son plus cruel ennemi; & tout fut tranquille au dedans. Il n'en etoit pas de même au dehors: les rebelles faisoient chaque jour de nouvelles conquêtes. *Lieou-pang* & *Tchou-pa-ouang*, à la tête chacun d'une nombreuse armée, s'avançoient à grands pas vers la Capitale. *Lieou-pang* y arriva le premier. *Tsée-yng*, se voyant hors d'etat de résister, sortit de la ville & alla se mettre à la discrétion de ce Général. Il n'y avoit que quarante-cinq

jours qu'il etoit ſur le trône ; il en deſcendit de lui-même, & céda volontairement un Empire qu'on n'eût pas manqué de lui arracher malgré lui. Il remit à *Lieou-pang* les ſceaux & tout l'appareil de la dignité ſuprême. *Lieou-pang* parut touché du ſort de cet infortuné Prince. Il le reçut avec honneur & le traita avec reſpect.

Peu de jours après, l'autre Général parut à la tête de ſon armée. Au déſeſpoir d'avoir eté prévenu par un concurrent dont il ſe regardoit comme le ſupérieur, quoiqu'ils fuſſent indépendans l'un de l'autre, il voulut, en ſe conduiſant en maître, ſe mettre en droit de lui faire la guerre, s'il réſiſtoit, ou s'enrichir par le pillage du palais & de la ville, s'il le laiſſoit faire.

Lieou-pang, qui ne vouloit point en venir à une rupture ouverte, après avoir tenté de porter à la douceur un homme qu'il ſavoit être réſolu à tourner ſes armes contre lui, pour peu qu'il fît mine de vouloir traverſer ſes deſſeins, lui laiſſa faire ce qu'il voulut. Le barbare *Tchou-pa-ouang*, qui ne portoit encore que le nom de *Hiang-yu*, entra dans la ville comme un tigre furieux, fit tout mettre à feu & à ſang, renverſa le palais, après en avoir pillé toutes les richeſſes, tua *Tſée-yng* de ſa propre main, extermina toute la race des *Tſin*, fouilla même dans leurs tombeaux, & diſperſa leurs cendres.

Telle fut la fin d'une Dynaſtie qui eut le brillant de l'eclair, les terribles effets du tonnerre, & dont les vapeurs infeſtent encore les airs long-temps après que l'orage eſt diſſipé (14).

(14) J'ai ſupprimé bien des choſes qu'on trouve dans quelques livres Chinois ſur le compte de *Tſin-ché-hoang-ti*, parce qu'il m'a paru qu'elles n'etoient pas appuiées ſur des fondemens aſſez ſolides. Tout ce qui a rapport en particulier au luxe qu'on lui reproche, m'a paru fort exagéré. Je n'ai rien dit de lui que d'après l'hiſtoire & d'après ceux qui l'ont commentée ou expliquée, & ce que j'ai dit ſuffit de reſte pour le faire connoître tel qu'il eſt.

L.

FOU-CHENG, Lettré.

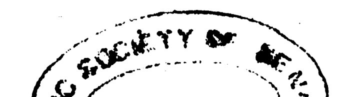
Pendant que *Tsin-ché-hoang-ti* poursuivoit avec fureur l'extinction des monumens littéraires, de ceux sur-tout qui expliquoient la Morale & détailloient les usages de la vénérable Antiquité, un Lettré, actuellement en place & Mandarin du titre de *Po-ché*, ne craignit point de s'exposer à toute la rigueur des loix, pour préserver de l'incendie un exemplaire du *Chou-king* & de quelques autres livres, dont il faisoit plus de cas que de sa propre vie. Cet Homme de Lettres, qui etoit en même temps un Savant du premier ordre, un Magistrat integre & un Sage, se nommoit *Fou-cheng*. A ce nom, qui est celui qu'il portoit dans sa famille, on ajoute celui de *Tsée-kien*, qui signifie *vil disciple qui n'est digne que de mépris*. Ce nom, qu'il prit lui-même par modestie, lorsqu'il n'etoit encore qu'ecolier, & dont il se glorifia le reste de ses jours, lui valut de n'être point inquiété, comme le furent quantité d'autres de la même profession que lui.

Il naquit de parens pauvres, dans un village qui est à dix-huit *ly* au nord-est de *Tcheou-ping-hien*, de la province de *Chan-tong*. Ce village, qui est considérablement agrandi aujourd'hui, n'est connu que sous le nom de village de *Fou-cheng* (*Fou-cheng-hiang*). Les Lettrés du voisinage s'y rendent de temps en temps pour honorer la mémoire de ce Savant, qu'ils respectent à l'egal de leurs ancêtres.

Fou-cheng s'eleva, par son mérite, jusqu'aux premiers emplois de la Littérature, & ne fut pas jugé indigne d'occuper ceux qui donnent inspection sur le peuple. Il s'acquitta des uns & des autres en homme eclairé & en sage. L'etude de l'antiquité avoit fait ses plus cheres délices pendant ses pre-



FOU - CHENG.



mieres années, & le souvenir de ce qu'il en avoit appris fit sa consolation pendant toute sa vie.

Aussi-tôt qu'il vit le feu de la persécution s'allumer contre les livres, il renonça à tous les emplois, & se retira dans son village. Il avoit trouvé le moyen de mettre à couvert un exemplaire du *Chou-king*, & quelques autres livres qu'il crut mériter le plus d'être conservés; il les cacha dans l'epaisseur d'un mur, pour les en tirer ensuite, quand le temps auroit amené des circonstances plus favorables. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici que les livres, quant à leur forme, n'etoient pas alors comme ils sont aujourd'hui. L'art de faire le papier & celui d'ajuster les pinceaux à ecrire n'etoient point encore trouvés. On gravoit avec un poinçon de fer, ou d'un bois dur, sur des feuilles de cette espece de palmier dont les Indiens & d'autres Peuples de l'Asie se servent encore aujourd'hui pour le même usage, ou sur des planchettes d'un bois lisse & très-uni, ou simplement sur des tablettes de bambou; on gravoit, dis-je, les caracteres du haut en bas, on comptoit les lignes de droite à gauche, & l'on rangeoit les feuilles, planches ou tablettes, exactement suivant l'ordre des numeros.

Ces livres etoient, à la vérité, plus volumineux que ceux d'aujourd'hui; mais ils avoient l'avantage de se conserver plus long-temps, de résister, pendant un grand nombre d'années, à la moisissure & à l'humidité, & sur-tout d'être à l'abri de la voracité de certains insectes qui ne font grace à aucune sorte de papier, particuliérement dans les climats où regne une chaleur humide.

Fou-cheng, ainsi que je l'ai dit, cacha dans une muraille de sa propre maison ce qu'il avoit de plus précieux dans sa bibliotheque, & se tint tranquille dans l'obscurité de son village. Quelques arpens de terre qu'il possédoit aux environs

lui donnoient abondamment de quoi vivre. Uniquement occupé du ſouvenir de ſes anciennes etudes, il en parloit ſans ceſſe avec ceux de ſes compatriotes & de ſes voiſins qu'il avoit choiſis pour amis.

Il etoit narrateur d'office, mais un narrateur inſtructif, qui, ſans prendre le titre de maître, en rempliſſoit exactement toutes les fonctions. Quoiqu'il fût comme un livre vivant, & qu'il etoit libre à tout le monde de conſulter, il s'attachoit plus particuliérement aux jeunes gens dans leſquels il appercevoit des diſpoſitions pour apprendre, & aſſez de mémoire pour retenir. Il leur parloit en détail de la maniere dont ſe faiſoient les etudes, lorſqu'il etoit libre à un chacun de s'y appliquer, & qu'elles etoient regardées comme un des points les plus eſſentiels de l'education publique. Il leur expliquoit les raiſons qui avoient porté les Anciens à etablir des ecoles; il leur nommoit les principaux livres qu'on y enſeignoit, & leur en indiquoit le contenu.

Il me ſemble le voir, ce bon Lettré, réciter de longues tirades du *Chou-king* & des pieces entieres du *Kou-ouen*, citer les principaux traits de l'ancienne Hiſtoire; entrer dans des diſcuſſions chronologiques ſur la durée des regnes des premiers Empereurs; parler avec tranſport des vertus des Princes de la haute antiquité, de la ſageſſe de leur gouvernement, de l'utilité de ce qu'ils avoient etabli, & de tout ce qu'ils avoient fait pour aſſurer le bonheur des peuples; & finir par dire à ſes diſciples, la larme à l'œil: Voilà ce que j'ai appris autrefois dans ces ecoles dont il ne reſte plus que le ſounir; voilà ce que nous enſeignoient ceux que nous nommions nos maîtres, lorſqu'il nous etoit permis de recevoir leurs inſtructions. Cet heureux temps n'eſt plus. La lumiere qui brilloit alors s'eſt eclipſée; elle pourra reparoître un jour. Je n'eſpere plus la revoir. Peut-être vous eſt-il réſervé

de

de jouir de ce bonheur ; n'oubliez rien pour vous en rendre dignes.

Cette instruction verbale, la seule que *Fou-cheng* osât se permettre dans son exil volontaire, fut la plus douce comme la plus chere de ses occupations pendant tout le temps que les *Tsin* furent encore sur le trône. Mais, sur la fin du regne de *Eulh-ché-hoang-ti*, lorsque les révoltes eclatoient de tous côtés, il fut obligé d'y renoncer, de quitter sa patrie, & d'abandonner le seul trésor qu'il eût, je veux dire les livres qu'il avoit cachés dans un mur. Il prit la fuite, pour mettre ses jours à couvert de la fureur des gens de guerre, qui, s'etant emparés des lieux circonvoisins, y mettoient tout à feu & à sang. Il erra, pendant environ une dixaine d'années, dans le *Tsi* & dans le *Lou*, c'est-à-dire, dans le pays qui forme la province du *Chan-tong* d'aujourd'hui, logeant tantôt chez un ami, tantôt chez un autre, & faisant par-tout des disciples.

Le grand *Lieou-pang* ayant mis fin aux troubles, & réuni tout l'Empire sous sa domination, les Lettres recommencerent à germer : il fut libre à chacun de les cultiver. *Fou-cheng* se ressouvint des livres qu'il avoit cachés, & retourna dans son pays. Il apprit, en chemin faisant, que son village avoit eté renversé de fond en comble, & qu'il n'y restoit plus que quelques masures abandonnées. Il ne laissa pas de s'y transporter ; il fouilla dans les décombres, &, à force de travail & de patience, il vint à bout de retrouver une partie de ce qu'il cherchoit. Le reste avoit probablement eté dispersé ou jetté au feu. Avec ce secours, & à l'aide de sa mémoire, il mit en ordre vingt-neuf articles du *Chang-chou*, autrement dit le *Chou-king*.

Ceux de ses compatriotes qui cultivoient la terre aux environs, ou qui avoient etabli leur domicile dans des endroits

peu eloignés, etoient venus se ranger auprès de lui: ils l'aiderent dans ses recherches.

Mais quelques années s'etant ecoulées, *Fou-cheng* comprit qu'il ne lui etoit pas possible de perfectionner son ouvrage, ni même de le rendre plus complet qu'il n'etoit, tant qu'il vivroit ainsi retiré dans sa solitude. Il résolut de parcourir de nouveau le *Tsi* & le *Lou*, pour tâcher d'acquérir des lumieres nouvelles, ou tout au moins pour se procurer quelques secours. Il revit ses anciens disciples, & en fit un grand nombre de nouveaux. On compte en particulier, parmi ces derniers, *Tchang-cheng*, *Ngneou-yang-cheng* & *Ni-koan*. C'est par ces trois savans que le pays littéraire fut d'abord défriché, & c'est de leur Ecole que sont sortis ceux qui l'ont rendu si fertile sous la Dynastie des *Han*.

Cette Ecole est sans contredit la plus ancienne de toutes celles qui se sont formées après l'incendie des livres; elle a fait une etude plus particuliere de l'antiquité, & a arraché une partie des epines qui couvroient les anciens caracteres, dont l'intelligence etoit presque anéantie du temps de *Fou-cheng*. N'eût-elle enseigné qu'à connoître & à expliquer les lettres, dites *Ko-teou*, la postérité Chinoise lui seroit redevable de ce qu'elle sait de plus certain sur les commencemens de sa Monarchie, parce que c'est en lettres Ko-teou qu'etoient ecrits & le *Chou-king*, & les fragmens du *Kou-ouen*, & la plupart des autres livres classiques qui furent retrouvés dans la suite. Les savans qu'elle a produits ont toujours eu pour maximes inviolables, de ne jamais se louer entre eux, de ne jamais blâmer les autres, de ne jamais disputer. Ils recevoient avec une egale indifférence les louanges & les critiques, sans jamais répondre ni aux unes ni aux autres. *Ne jamais combattre, soit pour attaquer, ou pour se défendre*, est une maxime qu'ils ont pratiquée constamment, & dont on n'a point d'exemple

qu'ils se soient jamais départis. On leur en fait encore honneur aujourd'hui, & on disoit, par proverbe: *Ceux de l'Ecole de* Fou-cheng *ne combattent point:* maxime excellente, qui devoit être, à certains egards, la devise de toutes les Compagnies littéraires, même en Europe.

On a dit que *Fou-cheng* fit un grand nombre de nouveaux disciples dans les pays de *Tsi* & de *Lou*. Comme ce n'etoit plus à la dérobée & en cachette qu'il donnoit ses leçons, il se faisoit apporter sans crainte tous les fragmens des anciens livres qu'on découvroit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Il fut assez heureux pour recouvrer, parmi ce qui lui manquoit du *Chou-king*, douze articles entiers, qu'il ajouta aux vingt-neuf qu'il avoit déja mis en ordre. Il fit transcrire le tout par ses disciples, & leur en donna l'explication en détail.

Il eut occasion de demeurer quelque temps dans la maison même qui avoit appartenu à Confucius. Il profita du séjour qu'il y fit, pour jetter dans l'esprit d'un jeune homme, descendant de ce Philosophe à la onzieme génération, les premieres semences de cette erudition profonde qui a immortalisé son nom. Ce jeune homme, qui ne pouvoit être pour lors que dans la quatorzieme ou la quinzieme année de son âge, est le fameux *Koung-ngan-koué*, qui fut une des plus brillantes lumieres de la Littérature, & auquel on est redevable des morceaux les plus précieux qui nous restent de la vénérable antiquité.

Koung-ngan-koué, dit l'histoire, apprit la poésie sous *Chen-koung*, & l'antiquité sous *Fou-cheng*. Ce fut à lui que *Koung-ouang*, Roi de *Lou*, fit remettre tous les Ecrits qui furent trouvés dans les murailles de l'ancienne maison de Confucius, lorsque ce Prince la fit abattre, pour bâtir, sur le terrein qu'elle occupoit, un Palais qui fût digne de sa magnificence &

du Philosophe de la nation, dont il vouloit honorer la mémoire par ce monument de sa reconnoissance & de son respect.

Ces Ecrits, qui consistoient en des Mémoires sur le grand *Yu*, sur les trois premieres Dynasties, *Hia*, *Chang* & *Tcheou*, & sur plusieurs autres sujets importans, furent livrés à *Koung-ngan-koué*, qui, avec l'aide de ses disciples, vint à bout de les déchiffrer & de les mettre en ordre. Il les rangea par articles, & les divisa en cinquante-neuf livres ou chapitres, sous le titre de *Chang-chou-kou-ouen*. L'ouvrage fini, il le présenta à l'Empereur *Han-ou-ti* qui etoit alors sur le trône. Ce grand Prince le reçut avec plaisir, & ne dédaigna pas d'y mettre lui-même une préface de sa façon. Ceux d'entre les Ecrivains d'alors qui eurent occasion de parler de l'antiquité, l'inférerent par lambeaux dans leurs différens Ecrits; & s'il eût eté perdu, comme on le crut dans la suite pendant quelque temps, on auroit pu le reproduire dans sa premiere forme, en réunissant les citations, & en les joignant entre elles. Mais ce qu'on croyoit perdu, n'etoit qu'enseveli dans le fond d'une bibliotheque, & a reparu au grand jour, lorsqu'on s'y attendoit le moins, environ cinq cens ans après qu'il eût eté composé. Ce fut sous le regne de *Ming-ti*, troisieme Empereur de la petite Dynastie des *Tsi*, que deux Savans, dont l'un s'appelloit *Ou-yao-king*, & l'autre *Fang-yu*, le trouverent exposé en vente dans une foire, & en firent l'acquisition. Ils l'offrirent à l'Empereur, & ce Prince, après l'avoir fait examiner, le fit placer avec honneur dans sa bibliotheque.

Ce fut encore à *Koung-ngan-koué* que *Sée-ma-tsien* eut recours pour avoir une explication détaillée de plusieurs articles essentiels concernant l'antiquité, & sur les articles du *Chou-king* en particulier, qui portent les titres de *Houng-fan*, de *Yao-tien*, de *Yu-koung*, de *Ouei-tsée*, & de *Kin-teng*. Il avoue lui-même que c'est aux lumieres de ce grand homme,

& de quelques-uns de ſes diſciples, qu'il eſt redevable d'une partie de ce qu'il a dit des commencemens de la Monarchie, depuis ſur-tout qu'elle fut gouvernée par des loix fixes, juſqu'à la Dynaſtie des *Tcheou.*

A *Tchang-cheng*, *Ngneou-yang-cheng*, *Koung-ngan-koué*, & aux autres, qui furent inſtruits par *Fou-cheng* lui-même, on doit en ajouter un autre, qui, pour n'avoir reçu que les derniers ſoupirs, pour ainſi dire, de l'erudition du vieillard, n'en mérite pas moins l'eſtime & la reconnoiſſance de la poſtérité. Ce ſavant s'appelloit *Tchao-tſouo.* Il etoit attaché au Tribunal de l'Hiſtoire, lorſque *Ouen-ti*, troiſieme Empereur de la Dynaſtie des *Han*, travailla à remettre la Littérature ſur l'ancien pied. Ce Prince avoit donné ſes ordres pour que tous les monumens & anciens mémoires qu'on découvriroit dans les différens endroits de ſa domination, fuſſent apportés à la Capitale, où il avoit déja raſſemblé ce qu'il avoit pu, de Savans en etat de les débrouiller & de les mettre en ordre : mais tous ces Savans réunis, n'en ſavoient pas aſſez pour trouver un ſens & donner une ſuite à certains morceaux, dont les uns etoient tronqués, les autres plus qu'à demi effacés, & le plus grand nombre ecrits en caracteres *Ko-teou.*

L'Empereur apprit alors que dans la Province orientale, ou du *Chan-tong*, il y avoit un vieux Lettré qui avoit vu les *Tcheou* ſur le trône ; que ce Lettré etoit une eſpece de bibliotheque vivante, qu'on ne conſultoit jamais en vain. On ajouta que, quoiqu'il fût retiré dans ſon village, où il vouloit finir tranquillement ſes jours, ſi ſa Majeſté lui faiſoit l'honneur de l'inviter à venir ſe joindre aux Savans qui etoient à la Cour, il n'etoit pas douteux qu'il ne ſacrifiât ſon inclination particuliere à l'envie de plaire à ſon Souverain.

Ouen-ti fit choix de *Tchao-tſouo*, & l'envoya à *Fou-cheng*, avec un nombre de gens de lettres, qui furent tous flattés

de l'honneur qu'on faisoit à celui qu'ils regardoient comme leur chef, & dont ils vouloient devenir les disciples. Ils trouverent le vieillard, âgé de plus de 90 ans, jouissant encore d'un reste de vigueur, mais qu'ils ne crurent pas en etat d'entreprendre un si long voyage, la Cour etant alors dans le *Chen-si*, c'est-à-dire, à l'autre extrémité de l'Empire. Ils conclurent entre eux, qu'il seroit mieux de profiter du peu de temps que *Fou-cheng* avoit encore à vivre, & d'apprendre de lui tout ce qu'il pouvoit leur enseigner, que de l'exposer aux fatigues & aux autres désagrémens d'une longue route, qui eussent mis sa vie en danger. *Tchao-tsouo* demanda le consentement de l'Empereur pour lui & pour tous ceux de sa suite, & l'obtint.

Cette petite compagnie de Savans ne trouvant rien dans le village de *Fou-cheng* qui pût la distraire, employa tous ses momens au profit des Lettres. Chacun faisoit ses interrogations, & demandoit des eclaircissemens sur ce qui faisoit l'objet particulier de son genre, & les réponses qu'il recevoit etoient ecrites sur le champ. Par ce moyen, on acquit la connoissance d'un grand nombre d'anciens caracteres, dont on ignoroit auparavant le vrai sens & l'usage.

L'histoire ne nous dit point combien *Fou-cheng* vécut encore après cette epoque. On peut croire qu'il poussa sa carriere jusqu'au-delà de cent ans, puisqu'il eut, dit-on, la consolation de voir refleurir les Lettres, au rétablissement desquelles il avoit tant contribué. On fait mention d'un *Fou-li*, son petit-fils, qui fut un excellent poëte. L'Empereur *Tcheng-ti* le prit pour son maître dans l'art de faire des vers, & le décora du titre de *Tai-fou*. *Fou-tchan*, fils de *Fou-li*, fut aussi poëte, & forma un grand nombre d'illustres disciples. Il fut Mandarin du titre de *Po-ché*, puis Censeur de l'Empire, & enfin Gouverneur de *Ping-yuen*, sous le regne de l'usurpateur *Ouang-*

mang, & de ſon ſucceſſeur immédiat. C'eſt dans l'exercice de ce dernier emploi, qu'il s'acquit cette réputation de ſageſſe qui rendit ſon nom célebre dans tout l'Empire. Le ſeul trait que je vais rapporter de lui, ſuffira pour le faire connoître.

Les fureurs de la guerre civile etoient alors à leur plus haut point. Il n'y avoit point de campagne qui ne fût couverte de ſoldats; il n'y avoit point de ville où le citoyen ne fût armé contre le citoyen. *Ouang-mang* avoit par-tout des créatures & des partiſans; & par-tout auſſi il y avoit de fideles ſujets attachés inviolablement à la famille des *Han*, leurs maîtres. La ville de *Ping-yuen* jouiſſoit ſeule de toutes les douceurs d'une profonde paix, par l'attention extrême qu'avoit le Gouverneur d'ecarter de ſon diſtrict tout ce qui pouvoit la troubler ou l'altérer.

Ignorant, ou faiſant ſemblant d'ignorer ce qui ſe paſſoit ailleurs, *Fou-tchan* continuoit à rendre la juſtice & à remplir ſes autres devoirs, comme il l'avoit toujours fait dans les temps les plus tranquilles; & ce qu'il appelloit ſes momens de loiſir, il les employoit à donner des leçons de poéſie & d'éloquence à tous ceux qui vouloient bien ſe faire ſes diſciples.

Cette conduite, ſi oppoſée à celle qu'on tenoit par-tout ailleurs, n'etoit pas du goût de la plupart des Officiers de ſon Gouvernement. Les militaires ſur-tout enviſageoient comme ignominieuſe, cette eſpece d'inertie dans laquelle ils etoient contraints de vivre, ſous un chef ennemi du bruit, & que les mots ſeuls de guerre & de combats epouvantoient. Ils ſe perſuaderent qu'ils pouvoient très-bien accorder leurs inclinations guerrieres, avec les inclinations pacifiques de leur Gouverneur; qu'ils pouvoient agir ſans lui, & laiſſer à ſes amuſemens poétiques ce bon homme de Lettré (ainſi qu'ils l'appelloient), qui, de ſon côté, les laiſſeroit en liberté pour le reſte.

Dans cette persuasion, ils leverent secrétement des troupes dans la ville & dans les campagnes d'alentour, & n'avertirent le Gouverneur de ce qu'ils avoient fait, qu'en l'invitant, comme s'ils n'avoient rien fait que par ses ordres, à se montrer à la nouvelle milice, dont il etoit déclaré le Général. *Fou-tchan*, sans donner aucun signe qui pût leur faire connoître qu'il approuvoit ou désapprouvoit une démarche si irréguliere, leur demanda quel etoit le principal auteur d'un projet, qui n'avoit eté formé sans doute que pour pourvoir à la sûreté commune. Le chef de cette entreprise n'attendit pas qu'on le nommât. Il se présenta de lui-même, comptant peut-être sur des remerciemens & des eloges, parce qu'ayant à sa disposition tous les gens de guerre, il ne s'imaginoit pas que le Gouverneur, qui n'etoit qu'homme de lettres, osât blâmer sa conduite, encore moins le punir de sa témérité.

C'est donc vous, lui dit froidement le Gouverneur, *qui avez mis sur pied cette petite armée dont vous me déclarez le Général ? Il est juste qu'elle connoisse celui qui doit la commander : allons la voir.* Ils sortirent de la ville, & se rendirent à l'endroit de la revue. Il y etoient à peine arrivés, que *Fou-tchan* adressant la parole à ces soldats nouvellement enrôlés, qu'il voyoit devant lui, leur dit : *Mes amis, on m'assure que c'est de votre plein gré que vous voilà transformés en guerriers, & que vous êtes tous bien aises que je sois votre Général : cela est-il vrai ?* Des acclamations réitérées lui confirmerent que c'etoit la pure vérité. *Cela etant*, poursuivit-il, *il faut commencer par m'obéir dans ce que je vais vous commander. Vous qui formez le premier rang, avancez jusqu'à moi.* Il fut obéi. Alors prenant la main de celui qui s'etoit déclaré pour être le principal auteur du projet de lever des troupes, il le leur présenta, & leur dit : *Abattez sur le champ la tête de ce perfide qui ne mérite pas de vivre. C'est le perturbateur du*

repos

repos public ; c'est un traître qui a abusé de l'autorité que lui donne son emploi, pour me trahir & vous perdre : obéissez.

A l'instant, plusieurs coups de sabre, déchargés sur l'Officier téméraire, le firent tomber mort aux pieds du Gouverneur. *C'en est assez,* reprit-il, *je pardonne aux autres coupables. J'espere qu'ils seront sages à l'avenir. Pour vous, mes amis, qui n'avez d'autre faute que de vous être laissés séduire, retournez dans le sein de vos familles, pour y jouir, comme ci-devant, de toutes les douceurs de la paix. Des hommes inquiets, des esprits turbulens & brouillons, jaloux sans doute de votre bonheur, vous en avoient arrachés, pour vous faire eprouver toutes les calamités de la guerre ; pour vous faire essuyer ce qu'ont de plus affreux la misere & la faim ; pour plonger vos peres & vos meres, vos femmes & vos enfans dans le gouffre de la pauvreté, de la désolation & de l'infamie. Vous etiez des citoyens paisibles, des cultivateurs laborieux, d'industrieux artisans ; vous n'eussiez eté bientôt que des brigands & des scélérats.*

Allez, mes enfans, allez, c'est votre pere qui vous l'ordonne ; allez essuyer les larmes de ceux à qui vous devez la vie. Ils croyoient avoir perdu le seul appui de leurs vieux jours ; quelle joie pour eux de vous revoir encore ! Allez consoler vos femmes, qui se regardoient déja comme veuves ; vos enfans, qui se croyoient orphelins. Vous, artisans, retournez au travail de vos mains ; vous, laboureurs, retournez à la culture de la terre ; allez, tous tant que vous êtes, reprendre promptement l'exercice de vos professions.

Si quelqu'un a contracté des dettes, je me fais sa caution pour les acquitter : si quelqu'un manque du nécessaire, je tâcherai de le lui procurer. Exposez-moi sincérement tous vos besoins, je ferai mon possible pour y pourvoir. Mes occupations de devoir, celles auxquelles je me livre par goût, ne me laisseroient peut-

être pas le temps d'entrer avec vous dans une ſoule de détails, qu'il ſeroit néceſſaire que je ſuſſe pour pouvoir travailler efficacement à votre bien-être. J'ai paré d'avance à cet inconvénient, en vous renvoyant à mon epouſe. C'eſt ſur elle que je me décharge du ſoin de pourvoir à tout. Elle entend très-bien tout ce qui concerne les affaires d'economie ; elle eſt douce, elle eſt affable, elle a de la bonne volonté ; elle ſera, n'en doutez point, pour chacun de vous, tout ce que pourroit faire une tendre mere pour ſes enfans. Soyez perſuadés que tant qu'il y aura chez moi une meſure de riz à manger, je la partagerai avec celui d'entre vous que je ſaurai n'en point avoir. Mes appointemens, mes revenus, tout ce que j'ai eſt autant à vous qu'à moi.

Mes amis, laiſſons diſputer l'Empire à ceux qui y prétendent ; contentons-nous, pour le préſent, d'obéir aux loix. Nous ne manquerons jamais de maîtres pour nous gouverner. Qui que ce ſoit qui ſe charge dans la ſuite de ce peſant fardeau, nous lui obéirons de même avec tout le reſpect, toute la ſoumiſſion & toute la fidélité poſſibles. Fût-il le plus cruel des hommes, fût-il un monſtre, il ne cherchera pas à nous nuire, quand il ſaura que nous avons toujours eté attachés à nos devoirs, & que nous n'avons jamais ceſſé de les remplir, même dans ces temps de licence où tous les crimes ſembloient être permis.

Allez, encore une fois, mes amis, allez faire revivre la joie dans vos familles. Ces caſques, ces boucliers, ces vêtemens, ces armes ne ſont pour vous qu'un poids inutile, dont on vous a mal-à-propos ſurchargés. Vous vouliez en faire les inſtrumens de vos victoires ; ſuppoſez qu'ils aient eté tels, & que vous voilà enfin rendus à vous-mêmes. Quittez toutes ces marques d'une profeſſion qui ne fut jamais la vôtre. Ce lieu ſera votre dernier champ de bataille. Vous y aurez remporté la plus utile de toutes les victoires ; celle qui vous rappellera à la pratique de vos devoirs, dont vous aviez interrompu l'exercice, plus

par surprise que par aucun mauvais motif, qui vous rendra à vous-mêmes, à la patrie, à vos parens & à vos amis, & qui vous procurera enfin, sans aucun péril, ni effort de votre part, tous ces avantages que vous vouliez acheter au prix de votre sang. S'il vous reste quelque peu de considération pour un Gouverneur qui vous aimoit comme ses propres enfans, & qui se flattoit d'être aimé de vous, donnez-lui en aujourd'hui la seule preuve qu'il ose exiger. Déposez ici tout cet appareil militaire, dans lequel je ne saurois vous voir, sans être pénétré de la plus vive douleur; & que chacun se retire paisiblement chez soi. Je vous l'ordonne.

A ces mots, un cri général de joie & d'applaudissement fit retentir les airs. Dans le moment même, Officiers & soldats, tous se dépouillerent de leurs armes, & se retirerent sans tumulte chacun chez soi.

Le bruit de cet evénement se répandit bientôt dans toute la Province, & de-là dans tout l'Empire. *Fou-tchan* devint le sujet de toutes les conversations. L'on ne savoit qui méritoit le plus d'être admiré, ou la sagesse du Gouverneur, ou la conduite de cette multitude, si docile à des ordres qui ne devoient pas être de son goût & qui devoient la surprendre. Des lieux habités par des hommes si vertueux, devinrent sacrés à tous les partis. Aucun n'osa les inquiéter; au contraire, ils contribuerent tous à y faire régner l'abondance & toutes les douceurs de la paix.

Un rejetton de la famille des *Han* l'ayant enfin emporté sur tous ceux qui se disputoient l'Empire, régna sous le nom de *Koang-ou-ti*. Il avoit oui parler de *Fou-tchan*; il l'appella à la Cour, l'y fixa par des emplois honorables, & lui donna sa confiance, avec le titre de Ministre, & celui de Prince de *Yang-tou*.

Fou-tchan vécut treize ans à la Cour de *Koang-ou-ti*, & y

fit les délices de son maître. Il avoit un fils nommé *Fou-ho*, qui fut l'héritier de son savoir & de ses dignités.

L'arriere-petit-fils de *Fou-ho* prit le nom de *Fou-ki*. De *Fou-ki* naquit *Fou-tché*, qui fut Mandarin du titre de *Ta-tsée-noung*. Son fils *Fou-ouan* eut l'honneur de s'allier à la famille impériale, en epousant *Yang-ngan*, fille de l'Empereur *Houen-ti*. De ce mariage vint une fille, qui fut ensuite donnée à l'Empereur *Hiuen-ti*, pour être la premiere de ses epouses. Elle eut le titre d'Impératrice. Elle périt avec son mari, pendant les guerres civiles qui désolerent l'Empire avant l'erection des trois Royaumes ; & *Tsao-tsao*, qui se trouva maître de cette partie de la Chine où etoit alors la Cour, fit main-basse sur toute la famille de cette infortunée Princesse, & eteignit jusqu'à la derniere etincelle de la famille de *Fou-cheng* (1).

(1) Ce que j'ai dit de *Fou-cheng*, de son ecole & de sa famille, est tiré de l'histoire du *Cheng-men*, *Li-yo-toung*, du *Kiué-li-tché*, du *Tsang-chou*, &c.





Sou-tsée-king ou Sou-ou.

L I.

SOU-TSÉE-KING, Homme d'État.

Sou-tsée-king, autrement dit *Sou-ou*, etoit fils de *Sou-kien*, un des grands Mandarins de l'Empire, sous le regne de *Hiao-ou-ti*, cinquieme Empereur de la Dynastie des *Han*. En considération de son pere, on le fit entrer de bonne heure dans la carriere des honneurs. Son urbanité, sa sagesse, son attention à remplir ses devoirs, son désintéressement, sa droiture & beaucoup d'autres vertus, le firent aimer de tous ceux qui lui etoient soumis, & estimer de tous ceux qui etoient au-dessus de lui. La quarantieme année du regne de *Hiao-ou-ti*, c'est-à-dire la cent-unieme avant l'Ere Chrétienne, *Sou-ou* etant Mandarin du titre de *Tchoung-lang-tsiang*, on vit arriver des Ambassadeurs des Tartares *Hioung-nou*. Il y avoit long-temps que ces Barbares se conduisoient plutôt en ennemis qu'en vassaux de l'Empire. Ils désoloient les frontieres par leurs fréquentes incursions & leurs brigandages : ils en etoient enfin venus *à ce point d'insolence, qu'il falloit traiter avec eux comme d'egal à egal.* De part & d'autre, on envoyoit des Ambassadeurs pour traiter des affaires, & des otages pour servir de garants aux traités.

La bonne foi etoit exactement observée de la part des Chinois ; la ruse & l'infidélité distinguoient en toute occasion les Tartares ; ne vivant que de rapines, ils se servoient du plus léger prétexte pour violer les conventions les plus sacrées ; ils faisoient le dégât dans les campagnes, venoient piller jusqu'aux portes des villes, se retiroient chargés de butin, pour revenir ensuite à la premiere occasion. Les Chinois eussent bien pu les châtier de leur insolence ; mais leur Prince, naturellement pacifique, crut devoir préférer la voie de la

négociation à celle des armes. *Hiao-ou-ti* leur envoya une ambaſſade ſolemnelle, composée de dix perſonnes, dont les chefs etoient *Kouo-ki* & *Lou-tchoung-koué*. L'objet de cette ambaſſade etoit d'engager les Tartares à reſtituer aux Chinois ce qu'ils leur avoient enlevé, & à ne plus venir déſoler les frontieres par leurs excurſions. Les *Hioung-nou*, ſans aucun reſpect pour le droit des gens, retinrent les Ambaſſadeurs, & firent tous leurs efforts pour les engager à prendre parti chez eux. L'Empereur, de ſon côté, fit arrêter tous les Tartares qui etoient dans ſes Etats.

Les choſes en etoient là, lorſque *Hiu-li-hou*, *Tchan-yu*, ou Roi des *Hioung-nou*, vint à mourir. Son frere *Kiu-ti-heou* monta ſur le trône. Ce nouveau *Tchan-yu*, dans les commencemens de ſa domination, crut avoir beaucoup à craindre de la part des Chinois, auxquels ſon prédéceſſeur avoit fait pour derniere injure, celle de retenir leurs Ambaſſadeurs. Il voulut les avoir pour amis, ou tout au moins empêcher qu'ils ne ſe joigniſſent à ceux d'entre les Tartares qui s'etoient déclarés ſes ennemis. La ſoumiſſion lui parut un moyen infaillible pour venir à bout de ce qu'il ſouhaitoit. Il choiſit parmi les Grands de ſa Cour, ceux qui etoient le plus capables de repréſenter, les chargea de reconduire en Chine *Kouo-ki* & *Lou-tchoung-koué*, que ſon prédéceſſeur avoit détenus malgré eux, & pluſieurs autres Chinois de marque, qui avoient eté pris en guerre, ou enlevés ſur les frontieres : & il les nomma ſes Ambaſſadeurs *auprès du grand Empereur de la Chine, auquel, diſoit-il, il vouloit être ſoumis déſormais, comme un fils l'eſt à ſon pere, ou à ceux de ſes parens qui ſont plus âgés que lui.*

Ces Ambaſſadeurs arriverent à la Cour, la quarantieme année du regne de *Hiao-ou-ti*. Ils offrirent le tribut dont ils etoient chargés, préſenterent leurs lettres de créance, & déclarerent, au nom du Roi leur maître, que les *Hioung-nou*,

loin d'inquiéter désormais les Chinois, tâcheroient, au contraire, par leur conduite, de faire oublier les justes sujets de plainte qu'ils pouvoient avoir donnés ci-devant. Ils ajouterent, en finissant, que le retour des Ambassadeurs *Kouo-ki*, *Lou-tchoung-koué*, & des autres Chinois, qui avoient bien voulu se mettre à leur suite, etoit une preuve non equivoque de la sincérité de cette protestation.

Charmé d'un procédé si honnête, l'Empereur ne voulut pas se laisser vaincre en générosité. Il donna ses ordres pour que les Ambassadeurs Tartares fussent traités avec toute la distinction possible. Il prépara une ambassade & des présens magnifiques pour le Roi Tartare, & choisit pour chef de cette ambassade *Sou-ou*, comme celui de toute sa Cour qui etoit le plus en etat de soutenir les droits de l'Empire, & de le représenter avec la dignité convenable. *Sou-ou* partit à la tête de l'ambassade, la troisieme lune de la premiere des années que *Hiao-ou-ti* dénomina *Tien-han* (c'est la centieme année avant l'ere Chrétienne).

Arrivés en Tartarie, nos Ambassadeurs trouverent des difficultés auxquelles ils ne s'attendoient pas. Ils demanderent avec instance au *Tchan-yu* le renvoi des Chinois qui s'etoient etablis dans son Royaume; mais ce fut en vain: *Kiu-ti-heou*, loin de renvoyer des hommes qui lui etoient nécessaires, pensa à débaucher ceux-ci, & en particulier *Sou-ou*, leur chef, dont le mérite l'avoit frappé. Il lui envoya quelques-uns de ses compatriotes pour le sonder, & lui faire, de sa part, les offres les plus avantageuses.

Sou-ou etoit trop attaché à son devoir, pour ne pas rejetter avec indignation tout ce qui pouvoit tendre à l'en ecarter. Il n'en devint que plus ardent à presser le renvoi des Chinois transfuges. Il avoit su si bien ménager l'esprit du Roi Tartare, qu'il l'avoit enfin disposé à le satisfaire sur presque tous les points qui

faisoient l'objet de son ambassade. Il alloit demander son audience de congé, lorsqu'une affaire imprévue, dans laquelle il fut injustement compliqué, fit evanouir ses espérances, & faillit à lui faire perdre la vie dans les supplices.

Tchang-cheng, le second de l'ambassade, avoit eté autrefois l'ami d'un certain *Yu-tchang*, qui, depuis quelques années, s'etoit retiré chez les Tartares. Ennuyé de cette espece d'exil, qui le tenoit eloigné de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, *Yu-tchang* pensa aux moyens de mériter sa grace auprès de l'Empereur. Il crut qu'en lui portant la tête d'un nommé *Ouei-liu*, autre Chinois transfuge, qui etoit actuellement au comble des honneurs, & avoit toute la confiance de *Kiu-ti-heou*, il se rendroit digne d'un pardon dont il n'osoit se flatter, sans avoir auparavant expié son crime par quelque action d'eclat. Avant que de rien entreprendre, il voulut avoir l'avis de l'un des Ambassadeurs: il confia son secret à *Tchang-cheng*, & obtint son consentement, non-seulement pour l'assassinat de *Ouei-liu*, mais encore pour l'enlevement de *Yen-tché*, mere du Roi des *Hioung-nou*. L'enlevement de cette Princesse parut aux conjurés un moyen infaillible, pour obtenir dans la suite le renvoi de tous les transfuges qu'on demanderoit en echange.

Ce projet, pour être mis à exécution, devoit être communiqué à plusieurs personnes. Le secret ne fut pas gardé, & *Yu-tchang* fut arrêté. On l'interrogea, il confessa son crime, & ne laissa pas ignorer qu'il avoit fait part de son dessein au second des Ambassadeurs Chinois. *Tchang-cheng*, instruit de la détention de son ami, craignit pour lui-même. Il s'ouvrit à *Sou-ou*, & lui avoua sincérement qu'il etoit entré dans le complot de *Yu-tchang*, persuadé qu'il feroit en cela le bien de l'Empire, & qu'il se rendroit agréable à l'Empereur son maître, si la chose réussissoit. A ces mots, *Sou-ou* ne put

retenir

retenir ſon indignation. *Malheureux !* lui dit-il, *eſt-ce pour commettre des crimes que notre maître t'a envoyé dans ces lieux ? Eſt-ce pour avilir notre nation aux yeux des barbares qui les habitent, qu'il t'a décoré de l'auguſte titre de ſon Ambaſſadeur ? Je ſuis coupable moi-même d'avoir contribué au choix qu'il a fait d'un homme tel que toi, d'un perfide qui le déshonore. De quel front oſerois-je me préſenter devant lui ? Non : je ne ſaurois ſouffrir déſormais ſes regards : mourons.* Il tira ſon ſabre, & alloit s'arracher la vie, ſi *Tchang-cheng*, en ſe jettant ſur lui, ne l'en eût empêché.

Dans le même moment entrerent des ſatellites qui venoient s'aſſurer de la perſonne des Ambaſſadeurs. Ils les conduiſirent chez le Chinois *Ouei-liu*, auquel le Roi Tartare avoit donné cette affaire à examiner & à juger en dernier reſſort. *Ouei-liu* avoit déja pris ſes informations & etoit au fait de tout. Quoiqu'il n'ignorât pas que *Sou-ou* n'avoit aucune part au complot qui s'etoit tramé contre lui, il fit d'abord ſemblant de l'en croire coupable, afin de pouvoir lui offrir la vie, avec une entiere abolition de ſon prétendu crime, s'il vouloit ſe fixer chez les *Hioung-nou*. Il lui promit, de la part du Roi, les emplois les plus honorables & les diſtinctions les plus flatteuſes ; mais *Sou-ou* ne lui répondit que par les plus ſanglans reproches ; indigné de ce qu'après avoir eu la baſſeſſe de venir ſe ſoumettre à un Roi barbare, il avoit encore l'audace de le ſolliciter au même crime. Le transfuge tâcha d'excuſer ſa conduite, & ajouta, pour derniere concluſion, que, malgré ſon crédit, il ne pourroit empêcher qu'on ne le fît mourir, s'il n'adhéroit aux propoſitions qu'il venoit de lui faire. *Traître*, lui répondit *Sou-ou*, *ce n'eſt pas la mort que je crains, c'eſt l'ignominie : je vais te convaincre que je ne cherche pas à vivre. Ce fer,* ajouta-t-il, *en tirant ſon ſabre, va me délivrer de l'horreur de te voir contribuer à un nouveau crime. Ce ne ſera point par les*

ordres d'un Roi barbare, ni par ceux d'aucun de ses esclaves, tel que tu n'as pas eu honte de devenir, que le sang d'un Ambassadeur Chinois sera versé.........Puisse l'Empereur, mon auguste maître, être instruit un jour de la vérité!

Le coup qu'il se porta, en prononçant ces derniers mots, le fit tomber sans connoissance aux pieds de *Ouei-liu*. Celui-ci, effrayé d'un spectacle auquel il ne s'etoit pas attendu, court au Palais pour en informer le Roi. *Est-il mort*, demanda ce Prince? *Je n'en sais rien*, répondit *Ouei-liu; tout ce que je sais, c'est que je l'ai laissé nageant dans son sang....Retournez*, repliqua le Roi, *s'il a encore quelque reste de sentiment, prenez soin de sa vie, & n'oubliez rien pour lui procurer une entiere guérison. Dites-lui qu'il est parfaitement justifié dans mon esprit, & que ne le soupçonnant pas même d'avoir eté instruit de l'affreux complot dans lequel est entré son second, j'aurai toujours pour sa personne, pour le caractere dont il est revêtu, & pour le grand Prince qui l'a envoyé, tous les egards qu'ils méritent Assurez-le sur-tout de toute mon estime; faites ensorte qu'il n'ait d'autre souci que de rétablir sa santé. Je tâcherai de le satisfaire sur les différens objets de son ambassade. Qu'il se tienne tranquille.*

Ouei-liu retourna sur ses pas, pour exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir. Il trouva que *Sou-ou* respiroit encore, fit bander sa plaie, & lui procura tous les secours nécessaires en pareilles occasions. Il n'oublia pas, dès que le malade fut en etat de l'entendre, de lui répéter plus d'une fois ce que le Roi avoit dit de flatteur à son sujet.

L'assurance que l'on donna à *Sou-ou*, de le satisfaire sur les principaux articles qui faisoient l'objet de son ambassade, jointe aux soins extrêmes qu'on eut de lui, le mit bientôt en voie de guérison. Un mois s'etoit à peine ecoulé, qu'il se trouva en etat de se rendre à la Cour, pour remercier le Roi

des bontés dont il avoit bieu voulu l'honorer. *La douleur dans laquelle je fus plongé, en apprenant l'odieux complot qui s'etoit tramé à mon insu par quelques-uns des miens*, lui dit-il; *l'horreur de m'avoir compliqué dans un crime qui eût déshonoré tout-à-la-fois ma personne, mon caractere, ma Nation & mon auguste Maître, me persuaderent que je n'etois pas digne de vivre. Je voulus me donner la mort. Un Ambassadeur dont les gens sont coupables, ne sauroit être cru innocent. C'est ainsi, du moins, que pense le commun des hommes. Il n'en a pas eté de même de vous, Seigneur. Les lumieres de votre esprit vous ont fait découvrir le vrai, & la droiture de votre cœur ne vous a pas permis de me laisser ignorer que vous l'aviez découvert. Les paroles que* Ouei-liu *m'a dites de votre part, plus efficaces encore que tous les remedes qu'on m'a administrés par vos ordres, m'ont rappellé à la vie : pour celles-là, plus encore que pour ceux-ci, je vous dois toute ma reconnoissance. Ce n'est point ici le lieu de vous la témoigner. Je m'acquitterai de ce devoir lorsque je serai de retour dans ma patrie. Là, en présence de mon auguste maître, je ferai le récit fidele de ce qui s'est passé sous mes yeux dans votre Cour. Ces* Si-joung, *dirai-je, qui nous ont manqué si souvent de parole, qui tant de fois se sont fait un jeu cruel de dévaster nos frontieres, de nous enlever hommes & bestiaux, ces* Si-joung *sont aujourd'hui pleins de droiture & de bonne foi. Gouvernés par un Prince qui sait honorer la vertu, en même temps qu'il punit les crimes, ils sont eux-mêmes vertueux & justes. J'en suis tout-à-la-fois le témoin & la preuve. Un perfide que j'ai eu le malheur d'avoir pour compagnon dans mon ambassade, avoit tramé des complots à mon insu. Il fut découvert; on l'arrêta.*

En réclamant le droit des gens contre l'insulte faite à son caractere, caractere qu'il déshonoroit par son crime, & dont par-là même il etoit déchu, il lui echappa de me nommer. Ne pouvant

eviter d'être soupçonné, je me regardai comme indigne de vivre, je voulus me donner la mort. Le fer dont j'etois armé, ne trancha pas entiérement le fil de mes jours. Il fit couler mon sang à gros bouillons, par une large & profonde blessure; je tombai evanoui; mais je respirois encore. Instruit de la vérité, le sage Roi des Hioung-nou *me fit donner tous les secours qui dépendoient de lui; & ces secours furent si efficaces, qu'après avoir revu la lumiere du jour, je ne fus pas long-temps sans être entiérement guéri.*

A ces bienfaits particuliers, ajouterai-je en parlant à mon Maître, *il a joint un profond respect pour votre auguste personne; & une condescendance sans bornes pour toutes vos volontés. Tout ce que j'ai demandé en votre nom, m'a eté accordé sans réserve, sans condition, par le seul motif de se rendre agréable à vos yeux, en se conformant aussi à ce qu'exigent tout-à-la-fois la justice & l'honnêteté. C'est avec de tels Souverains que le Royaume du Milieu doit faire des alliances eternelles; c'est à leurs fils, c'est aux fils de leurs Princes & de leurs Grands, que les filles de nos Empereurs, que les filles de nos Princes & de nos Grands doivent être données pour epouses. Les deux peuples doivent vivre entre eux, comme s'ils n'etoient que les peuples des différentes Provinces d'une même nation, comme s'ils etoient les sujets d'un même Souverain. Ordonnez, Seigneur, & les* Hioung-nou *vous obéiront: que les* Hioung-nou *demandent, & votre Majesté leur accordera. La Tartarie ne sera plus désormais un asyle pour les malfaiteurs & les mécontens, & vos Mandarins ne commettront plus de crimes, dans l'espérance d'y aller chercher l'impunité. Ceux de vos sujets fugitifs que j'ai réclamés, qu'on m'a livrés, & que je vous ramene, serviront de préservatifs pour ceux qui seroient tentés de vouloir les imiter.*

Ce discours fit sur l'esprit du Roi Tartare, un effet tout opposé à celui que *Sou-ou* s'en etoit promis. Charmé de l'air

de dignité avec lequel l'Ambaſſadeur Chinois s'etoit exprimé, il conçut pour lui une eſtime beaucoup au-deſſus de celle qu'il avoit pour les autres Chinois qui etoient à ſon ſervice, & dont il faiſoit plus de cas que de ſes propres ſujets Tartares. Il forma le deſſein de le retenir dans ſes Etats, & de ſe l'attacher, ſi cela etoit poſſible, par les richeſſes, les honneurs & les dignités. Il n'oſa rien tenter par lui-même ; mais il employa le miniſtere de *Ouei-liu*, pour tâcher de venir à bout de ce qu'il projettoit.

Celui-ci s'acquitta de ſa commiſſion en homme qui vouloit réuſſir. Il n'oublia ni promeſſes, ni menaces pour en venir à bout: *Si vous adhérez à ce que je vous propoſe*, dit-il enfin à *Sou-ou*, en lui parlant pour la derniere fois, *vous ſerez dans peu auſſi riche & auſſi puiſſant que je le ſuis moi-même aujourd'hui. J'ai ſous mes ordres pluſieurs milliers d'hommes qui m'obéiſſent comme à leur Souverain ; j'ai des haras bien fournis, des troupeaux nombreux, de gras pâturages, de fertiles campagnes ; en un mot, je ſuis au comble des honneurs, & j'abonde en toutes ſortes de richeſſes. Croyez-moi, fixez ici votre ſéjour. Si vous ne vous rendez pas aux offres que je vous fais, moi par les ordres & de la part du Roi, ne comptez pas revoir jamais votre patrie ; ne comptez pas que je m'intéreſſe pour vous en quoi que ce ſoit ; j'eviterai même de vous voir.*

Eh! que m'importe, répondit *Sou-ou*, *qu'un traître ne veuille plus s'intéreſſer pour moi, qu'il ne veuille plus me voir? J'eviterai moi-même ta préſence autant qu'il me ſera poſſible ; mais auparavant je te repréſenterai ton devoir. Tu etois revêtu d'un emploi conſidérable dans ta patrie, lorſque tu l'abandonnas lâchement ; ton Souverain s'etoit déchargé ſur toi d'une portion de ſon autorité, lorſque tu vins baſſement te ſoumettre à un joug etranger, que tu ne rougis pas de porter encore. Pour te ſouſtraire à un*

châtiment que tu ne méritois que trop, mais auquel tu aurois peut-être echappé, tu vins chercher ta sûreté chez un Roi barbare, plutôt que d'avoir recours à la clémence d'un maître toujours prêt à pardonner. Ce dernier crime ne pourroit s'expier que par les plus affreux supplices : cependant tu peux le réparer encore en quelque sorte. Crois-moi ; abandonne les Tartares ; profite de mon retour, pour venir te jetter aux pieds de ton véritable & légitime maître, lui avouer ta faute, & mourir ensuite du regret de l'avoir commise.

Ouei-liu fit encore quelques instances; mais *Sou-ou*, toujours inflexible, ne lui répondit qu'en le rappellant à ses devoirs. Il lui echappa même dans son mouvement d'indignation, quelques expressions dont on abusa pour le perdre. Les noms de *Roi barbare*, de *peuples sauvages*, dont il qualifia *Kiu-ti-heou*, & les *Hioung-nou*, ses sujets, fournirent à *Ouei-liu* l'occasion de satisfaire sa haine, & de venger ses propres injures. Il quitta brusquement l'Ambassadeur, & alla l'accuser auprès du Roi, d'avoir parlé avec insolence de sa personne, de son gouvernement & de ses sujets.

Kiu-ti-heou, sans perdre l'estime qu'il avoit conçue pour *Sou-ou*, frémit en apprenant que non-seulement il avoit refusé toutes les offres qui lui avoient eté faites de sa part, mais qu'il avoit ajouté l'insulte au mépris. S'il avoit suivi ses premiers mouvemens de colere, il l'eût fait mettre à mort sur le champ. Il préféra de lui faire endurer une mort lente, dans l'espérance qu'il pourroit enfin le fléchir, en lui accordant, avec la vie, les autres avantages qu'il lui avoit déja fait offrir. Il le condamna à être jetté dans une fosse profonde, où on devoit le laisser mourir de faim, à moins qu'il ne demandât humblement sa grace, & ne s'engageât au service des Tartares.

Cet arrêt fut exécuté. L'intrépide *Sou-ou* descend dans la

foſſe, n'emportant pour vêtemens que quelques méchans haillons de laine, & pour toute marque de ſa dignité, qu'un ſimple bâton, au bout duquel etoient quelques flocons de poil de vache, qu'on lui avoit donné par dériſion. Le ſage ſait tirer parti de tout, & ſe détermine ſuivant les circonſtances. Quand il crut qu'on pouvoit le ſoupçonner avec quelque fondement d'avoir commis un crime, dont l'infamie eût rejailli ſur ſon Prince & ſur ſa nation, *Sou-ou* ſe regardant comme indigne de vivre, voulut ſe donner la mort. Quand il fut perſuadé que perſonne ne doutoit de ſon innocence, il ſe laiſſa rappeller à la vie, & n'oublia rien pour la conſerver. Il s'agiſſoit ici de donner des preuves authentiques de ſon inébranlable vertu; il employa toutes les reſſources de l'induſtrie humaine pour en venir à bout. Il ſe ſervit de ſes haillons même, pour tâcher de prolonger des jours, qu'il ne déſeſpéroit pas de pouvoir employer encore au ſervice de ſon maître. Il en déchira une partie, qu'il mit par petites parcelles, & avec la neige qui tomboit en abondance, & dont il entra une aſſez grande quantité dans la foſſe, pour lui fournir de quoi faire ſa petite proviſion, il ſe fit un mets d'un nouveau genre, au moyen duquel il ſe ſoutint pendant pluſieurs jours. Ses gardes, & ceux qui alloient de temps en temps pour s'aſſurer de ſa mort, ou pour lui démander s'il ne vouloit pas vivre aux conditions qu'on lui avoit propoſées, ennuyés de le trouver toujours vivant, & toujours plus ferme dans la réſolution de mourir fidele à ſon devoir; ſachant d'ailleurs que perſonne n'avoit pu lui apporter de quoi manger, & que les forces de la nature ont des bornes au-delà deſquelles elles ne ſauroient aller, ils commencerent à regarder comme un prodige, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir ſe faire naturellement. Ils attendirent encore quelques jours, après leſquels ils allerent dire au Roi, *que ce Chinois qu'il avoit condamné à mourir de faim, n'etoit pas un homme de la nature des hommes ordinaires;*

qu'il etoit infailliblement ou un eſprit, ou le favori de quelque eſprit, qui lui fourniſſoit, d'une maniere inviſible, ſa nourriture de chaque jour. Eh bien, répondit le Roi, *puiſque c'eſt un homme extraordinaire, il faut le mettre dans le cas de faire des choſes extraordinaires. Qu'on le tire du lieu où il eſt, & qu'on le conduiſe juſques ſur les bords de la mer. Là, on lui donnera des moutons à garder, ſans mélange d'aucune brebis, & on lui promettra, de ma part, qu'auſſi-tôt que ces moutons auront mis bas des petits, & auront du lait pour les nourrir, il ſera renvoyé dans ſa patrie avec toutes ſortes d'honneurs.*

On tira l'illuſtre Chinois de ſa foſſe, & on lui intima, pour la derniere fois, que s'il vouloit ſe ſouſtraire aux maux de toutes eſpeces qui l'attendoient dans ſon exil, il n'avoit qu'à profiter des bontés du Roi, qui ne demandoit qu'à le combler de biens & d'honneurs; que du reſte, puiſqu'il etoit forcé de vivre ſous une domination etrangere, il etoit abſurde d'aimer mieux y vivre dans la miſere, & y être traité en criminel, que d'y vivre heureux & dans l'abondance. *Je n'ai pas craint de mourir*, répondit *Sou-ou, je ne crains pas de vivre. Qu'on m'accable ſous le poids des travaux; qu'on me faſſe reſſentir tous les effets de la plus cruelle tyrannie, je ſuis prêt à tout. Fidele juſqu'à préſent à remplir le plus eſſentiel de mes devoirs, j'ai aſſez de courage, je me ſens aſſez de force, pour ne me démentir jamais. Conduiſez-moi où il faut que j'aille.*

Des ſoldats eurent ordre de le conduire à ſa deſtination. Après pluſieurs jours de marche, ils le livrerent à un petit Officier garde-côte, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire près du rivage de la mer du nord. Celui-ci, ſuivant les ordres qu'il reçut, fit donner à ſon priſonnier, quelques moutons ſans mêlange d'aucune brebis, lui aſſigna les différens endroits où il devoit les mener paître, & lui fit entendre qu'il n'auroit de nourriture pour lui-même, que celle qu'on ne peut refuſer aux plus vils d'entre les

eſclaves.

esclaves. *Il ne tiendra qu'à vous*, ajouta-t-il, *d'abréger le temps de votre captivité, & de mettre bientôt fin aux maux dont vous allez être assailli dans des lieux où vous n'aurez pas même de témoins de vos miseres. On viendra par intervalle vous apporter ce que le Roi vous assigne pour que vous ne mouriez pas de faim. Si vous m'en croyez, vous profiterez de l'occasion de ceux qui viendront vous visiter, pour vous soumettre à ce qu'on exige de vous. Un seul mot peut vous placer au faîte des honneurs. Dites que vous voulez servir le Roi, & vous serez vous-même comme un second Roi de ce vaste pays des* Hioung-nou. L'Ambassadeur Chinois, en montrant à l'Officier le bâton d'où pendoient quelques flocons de poils de vache, teints en rouge, lui répondit ce peu de mots: *Cette marque de ma dignité sera toujours pour moi un préservatif contre tout ce que vous ou vos semblables pourront me dire pour me faire oublier mon devoir. Je suis Chinois; je ne reconnoîtrai jamais d'autre maître que l'Empereur de la Chine.* En finissant, il chassa devant lui les moutons, & se mit à les conduire sur la premiere pelouse qu'il découvrit.

Il n'accusa point le Ciel, il ne se plaignit pas du sort, il ne murmura point contre l'injustice des hommes: mais avec cette résignation absolue & cette egalité d'ame qui font l'appanage du vrai sage, ou de celui qui, connoissant & aimant la vertu, réduit en pratique ce qu'elle commande, il commença ce nouveau genre de vie, comme si c'eût eté la profession de ses peres, à laquelle il eût eté destiné en naissant. Les cinq ou six premieres années furent pour lui la plus terrible epreuve à laquelle il eût jamais pu s'attendre. Dans un désert sablonneux, où il ne croissoit tout au plus que quelques herbes, ceux qui devoient lui apporter sa petite provision, ou ne venoient pas au temps marqué, ou ne venoient pas du tout. N'ayant bientôt plus de vêtemens pour se couvrir, plus de

grains, ni autres choſes ſemblables pour ſe nourrir, il ne lui reſta que ſa fermeté pour toute conſolation, & ſon induſtrie pour tout ſecours.

A quelque diſtance des lieux qu'on lui avoit aſſignés, etoit une langue de terre couverte d'un bois epais. C'etoit-là qu'il ſe rendoit pour y chercher quelques racines qui puſſent ſervir de ſupplément à la nourriture, dont on le laiſſoit manquer. Cette petite forêt devint bientôt ſa reſſource pour tout ce qu'il ne pouvoit pas ſe procurer d'ailleurs. Il y trouva de quoi faire des arcs & des fleches pour la chaſſe, & des filets pour la pêche; il mit tout à profit. En adouciſſant ainſi les rigueurs de ſa ſolitude, il ſe fortifia de plus en plus contre les aſſauts que lui livroit ſans ceſſe le deſir du bien-être, qui eſt ſi naturel à l'homme, & qu'il pouvoit ſe procurer d'un ſeul mot.

La vertu, dit un ancien proverbe, *ne ſauroit être abſolument ignorée. Fût-elle enſevelie ſous la neuvieme terre, elle enverra des eclats de lumiere qui frapperont toujours les yeux de quelqu'un.* Il y avoit déja plus de cinq ans que *Sou-ou* etoit dans le lieu de ſon exil. Le ſoin de ſon troupeau, celui de pourvoir à ſa propre ſubſiſtance occupoient tous ſes momens. Il ne s'attendoit plus à aucun ſecours de la part des hommes, du ſouvenir deſquels il croyoit preſque être entiérement effacé: mais il avoit des ſurveillans, qui eclairant ſa conduite, ſans qu'il s'en apperçût, rendoient un compte exact de tout ce qu'ils lui voyoient faire.

Un des freres du Roi, que l'hiſtoire appelle du nom de *Yu-kan-ouang*, frappé de ce qu'il entendoit dire de la conſtance de *Sou-ou*, voulut le voir. Les terres de ſon appanage s'etendoient de ce côté-là juſqu'aux bords de la mer. Il y avoit des haras & des bergeries qui faiſoient une grande partie de ſes revenus. Sous prétexte de faire la viſite de ſes domaines, il engagea une partie de chaſſe qui pût favoriſer ſon projet;

car ce n'etoit qu'en chaſſant que les Princes Tartares viſitoient alors leurs Etats, c'eſt-à-dire, les différentes petites hordes dont ils comptoient les chefs pour vaſſaux. Arrivé près de la mer, il en côtoya le rivage, & ſe rendit avec très-peu de monde, dans les lieux où il ſoupçonnoit qu'il pourroit trouver l'illuſtre paſteur. Il le trouva en effet, lui parla, l'admira, & conçut pour lui une eſtime qui tenoit de la vénération. *Je ne ſaurois*, lui dit-il en le quittant, *vous protéger trop à découvert, ſans encourir la diſgrace du Roi mon frere, qui ſe vengeroit peut-être ſur vous, de ce que je ſuis plus equitable que lui. Ne déſeſpérez de rien : peut-être qu'un jour je pourrai faire enſorte qu'on vous renvoie avec honneur dans votre pays. En attendant, je n'oublierai rien pour tâcher d'adoucir votre captivité.*

Yu-kan-ouang tint parole. Il prit ſous ſa protection celui que toute la terre ſembloit avoir abandonné, & lui procura une honnête abondance de toutes les choſes néceſſaires à la vie, ſans que le Roi en fût inſtruit, ſans même qu'il en eût le plus léger ſoupçon. Comme tous les déſerts des environs lui appartenoient, il y etablit des haras, il y fit conduire quelques-uns de ſes troupeaux; & ſous le nom de *gardes pour veiller à la ſûreté des ſiens*, il plaça, de diſtance en diſtance, pluſieurs de ſes gens les plus affidés, par leſquels il faiſoit paſſer à *Sou-ou* les ſecours qu'il lui envoyoit.

Juſqu'au dernier moment de ſa vie, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de trois années qu'il vécut encore, ce Prince humain continua à répandre ſes bienfaits ſur l'etranger malheureux. Lorſqu'il ſe vit ſur le point de mourir, il le recommanda à tous ceux qui etoient autour de lui; il ordonna à ſes enfans de lui fournir de quoi former un troupeau nombreux, qu'il poſſéderoit en toute propriété, & fit demander au Roi ſon frere, pour derniere grace, de vouloir bien ne pas déſapprouver ce qu'il venoit de faire en faveur du ſage Chinois qu'on perſé-

cutoit si injustement. Tout s'exécuta après sa mort suivant ses intentions ; & *Sou-ou* se trouva tout-à-coup dans un etat d'opulence pastorale, qui le mit de pair avec les principaux du canton.

Cependant le Roi n'avoit point perdu de vue son ancien projet. Il voulut bien, par considération pour son frere mort, dissimuler pendant quelque temps ; mais l'année n'etoit pas révolue, qu'il se servit encore d'*Ouei-liu* pour de nouvelles tentatives.

Ouei-liu, qu'on appelloit alors le Prince de *Ting-ling*, convaincu qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de son compatriote, va porter le ravage dans tout ce qu'il savoit lui appartenir. Il lui enleve ses tentes & ses bestiaux, à l'exception d'une cinquantaine de moutons, sans mêlange d'aucune brebis, qu'il lui laissa par dérision, en lui répétant ce qui lui avoit eté dit autrefois ; *qu'aussi-tôt que ces moutons auroient mis bas des petits, & auroient du lait pour les nourrir, on le renverroit avec honneur dans sa patrie ;* il chassa de tous les lieux circonvoisins ceux qui s'y etoient etablis par ordre du frere du Roi, & rendit *Sou-ou* plus misérable encore qu'il ne l'avoit eté auparavant. *Pour n'avoir rien à me reprocher*, lui dit-il en se séparant de lui, *je dois vous parler en ami pour la derniere fois. Otez-vous de la tête qu'il soit possible que vous retourniez jamais dans votre patrie. C'est bien en pure perte que vous vous obstinez à vous rendre malheureux. Votre prétendue vertu, cette fidélité à toute epreuve, dont vous vous faites un point d'honneur, & tous ces beaux discours que vous avez tenus dans plusieurs occasions, seront ignorés de tout le monde ; on croira même que vous avez prévariqué, & que si vous êtes resté parmi les Tartares, c'est que vous l'avez bien voulu. Nous serons les maîtres d'en faire courir le bruit jusques chez vous, & je prendrai sur moi ce soin. Croyez-moi ; faites de vous-même & de bonne grace,*

ce qu'on publiera que vous avez fait ; & dès ce moment j'assure votre bonheur. Si vous résistez à cette derniere invitation, il est inutile que vous viviez encore ; je vais vous trancher la tête.

Je ne saurois mourir pour une plus belle cause, répondit *Sou-ou. Mourir fidele à son Prince, est un devoir commun à tous les sujets ; mourir précisément parce qu'on persiste à lui être fidele, est un devoir indispensable pour ceux qui sont dépositaires de sa confiance. Je suis l'Ambassadeur du grand Empereur des* Han ; *comment pourrois-je vouloir manquer tout-à-la-fois à mon Souverain, à ma Patrie, à la dignité dont je suis revêtu, & à moi-même ? Tu as la force en main, je ne saurois te résister. Voilà ma tête ; tranche-la, si tu l'oses ; mais pense à tous les malheurs que tu vas accumuler sur celui que tu ne rougis pas d'appeller ton maître.*

Tu es assez instruit de notre histoire, pour que je puisse t'en rappeller ici quelques traits. Ceux de Nan-yue, *pour avoir mis à mort un Ambassadeur Chinois, ont vu eteindre leur Royaume, lequel n'est plus aujourd'hui qu'une des Provinces de notre Empire. Le Roi de* Ouan *fit tuer un de nos Ambassadeurs ; peu après il fut tué lui-même, & sa tête a eté long-temps exposée au-dessus de la porte du nord de notre Capitale. Le Roi de* Tchao-hien *fit périr de même un des Envoyés de l'Empereur ; mais il ne porta pas loin la peine de son crime. De nombreuses armées l'allerent chercher jusques dans la ville la plus reculée de ses Etats, eteignirent son Royaume & sa famille, après l'avoir massacré lui-même impitoyablement.*

Tu sais que je ne veux pas changer de maître. Si pour cette raison je suis mis à mort, il n'est pas douteux que notre grand Empereur ne veuille tirer vengeance d'un affront qui rejaillit sur lui.... Que va devenir le Royaume des Hioung-nou ? *Que de sang répandu pour ce peu qui sortiroit de mes veines !*

A ce discours, *Ouei-liu* demeura tellement interdit, qu'il

remit ſon ſabre dans le fourreau, ſe retira avec les ſiens, & abandonna ſans retour un homme dont il déſeſpéra d'abattre l'inflexible vertu.

Cependant l'Empereur *Ou-ti* n'avoit pas oublié ſon Miniſtre. Inſtruit par quelques transfuges, de ſa fidélité, & de la maniere dont il avoit eté traité chez les Tartares, il avoit ecrit, & envoyé à pluſieurs repriſes pour redemander ſes ſujets; & en particulier ſon Ambaſſadeur & ceux de ſa ſuite; mais on ne lui avoit répondu que par de nouveaux outrages. Les voies de la négociation etant inutiles, il employa les armes. Ses troupes eurent d'abord des ſuccès: mais la diſette des vivres les empêcha de pouſſer plus loin leur entrepriſe dans la premiere campagne. L'année ſuivante, une nouvelle armée, commandée par *Li-koang-li*, ſortit des frontieres de la Chine. Un des neveux du Général, nommé *Li-ling*, fâché de n'avoir d'autre emploi que celui de veiller ſur le bagage, s'en plaignit hautement, & ſes plaintes parvinrent juſqu'au pied du trône. L'Empereur voulut le voir & l'interroger. *Li-ling* avoit des talens militaires; mais un peu trop plein de lui-même, il n'héſitoit pas aſſez quand il s'agiſſoit de prendre un parti. Il parut devant l'Empereur. *J'ai fort oui parler de vous*, lui dit le Prince; *j'ai appris que vous marchiez ſur les traces de* Li-koang-li. *L'on m'a dit que vous faiſiez tous vos exercices adroitement & avec beaucoup de grace; que vous aviez de l'humanité, & que vous fréquentiez les Gens de bien, parmi leſquels vous choiſiſſiez vos amis: mais on a ajouté que vous etiez mécontent de l'emploi qu'on vous a donné de veiller ſur le bagage. De quel autre emploi vous croyez-vous capable?*

Seigneur, répondit *Li-ling*, *je puis commander une troupe, me battre contre vos ennemis. J'ai fait voir à ceux qui habitent le* King-tchou, *ce que je ſavois faire les armes à la main;*

ils ont eté témoins que j'ai la main sûre pour lancer un trait ; que lorsque j'etois sans armes, je pouvois terrasser les tigres par la seule force de mes bras. Maintenant, on m'envoie à l'armée pour y conduire les provisions & le bagage ? Si votre Majesté veut me donner un corps de troupes séparé, j'irai chercher le Roi des Hioung-nou *jusque dans le centre de ses Etats.*

Mais, dit l'Empereur, la plus grande partie de mes troupes, & presque tous mes chevaux sont déja en campagne ; je ne saurois vous donner des cavaliers...... *Cavaliers ou fantassins*, reprit *Li-ling*, *peu m'importe. Je ne demande que cinq mille hommes. Mon intention est d'obliger le* Tchan-yu *à faire une diversion & à partager ses forces.* L'Empereur lui accorda sa demande.

Li-ling partit aussi-tôt, & arriva en peu de temps à la montagne de *Siuen-ki-chan.* A peine eut-il campé, qu'un corps de trente mille Tartares se présenta pour le combattre. La petite armée Chinoise, qui n'etoit composée que de cinq mille fantassins, comme on l'a dit, fit face à l'ennemi, & lui tua quelques mille hommes, dont il eut soin de réserver les chevaux. Le *Tchan-yu* qui etoit lui-même Général de son armée, composée de quatre-vingts mille cavaliers, vint avec toutes ses forces pour envelopper *Li-ling.* Celui-ci se défendit encore en héros, & les Tartares eurent encore trois mille hommes tués sur la place, sans compter les blessés & les prisonniers. Cette résistance inattendue fit perdre courage au *Tchan-yu.* Il craignit que ce petit corps de troupes Chinoises, qu'il croyoit n'avoir eté envoyé que pour préparer les voies, ne fût bientôt suivi de l'armée entiere. Il prit le parti de décamper, & de se contenter de garder les passages, pour ne pas s'exposer au hasard d'une bataille.

Il avoit à peine fait quelques lieues, quand un déserteur Chi-

nois l'assura que le corps de troupes que commandoit *Li-ling* n'etoit point soutenu, & qu'il n'avoit plus d'armes pour se défendre, ni de provisions pour se nourrir. Sur cet avis, le *Tchan-yu* partagea son armée, qui ne consistoit qu'en Cavalerie, comme sont toutes celles des Tartares; il en envoya une partie pour couper *Li-ling*, & se mit lui-même à la tête de l'autre, pour le charger en queue & le mettre entre deux feux.

Li-ling, qui ne s'etoit point attendu à être poursuivi, n'avoit point forcé sa marche; il fut bientôt atteint. Il se voyoit sans vivres, sans armes, & sans espoir d'être secouru; ainsi après avoir décoché le peu de fleches qui lui restoit, il se rendit. Des cinq mille hommes qui etoient entrés avec lui en Tartarie, il n'en revint que quatre cens sur les frontieres; tous les autres furent massacres, ou prirent parti chez les Tartares.

Charmé d'avoir à sa discrétion un brave tel que *Li-ling*, le Roi des *Hioung-nou* lui proposa d'accepter le commandement d'une de ses armées; mais *Li-ling* ayant refusé de combattre contre les Chinois ses compatriotes, ce Prince le loua de son refus, & l'en estima davantage. Il l'admit dans son Conseil, & en fit un de ses plus intimes confidens.

Li-ling avoit cru d'abord que son retour à la Chine n'etoit pas impossible. Il se flattoit qu'il ne passeroit que pour un prisonnier de guerre, & qu'en conséquence l'Empereur le racheteroit, ou le demanderoit en echange pour des Tartares de marque qu'il avoit à sa Cour. Mais, quand il eut appris qu'on le regardoit comme un transfuge & un traître, & qu'en punition du crime dont on le croyoit coupable, on avoit fait périr toute sa famille, & fait subir l'infâme supplice de la castration à son illustre ami *Sée-ma-tsien*, uniquement parce qu'il avoit voulu le justifier, il reconnut le *Tchan-yu* pour son Souverain, & accepta, sans restriction, tous les emplois qu'il vouloit bien lui donner. Il ne s'attendoit pas à la triste commission de travailler

à

à corrompre la fidélité de *Sou-ou.* Il en fut chargé néanmoins, parce que le Roi de *Hioung-nou* avoit appris qu'ils avoient eté autrefois Mandarins l'un & l'autre dans un même Tribunal, & liés ensemble par les nœuds d'une etroite amitié. Il fallut obéir.

Li-ling se transporta sur les bords de la mer du Nord, vit son ancien ami, lui raconta tout ce qui lui etoit arrivé, & finit par lui avouer franchement la raison pour laquelle il etoit venu le trouver. *C'est par l'ordre du* Tchan-yu, lui dit-il, *que je viens vers vous: il a su que nous etions autrefois très-bien ensemble. Il a voulu me procurer la plus grande satisfaction dont je puisse jouir dans ses Etats, celle de vous voir. Mais il m'a chargé en même temps de faire tous mes efforts pour vous engager à accepter ses bienfaits. Il vous estime jusqu'à la vénération, & n'a rien tant à cœur que de pouvoir vous compter au nombre de ses sujets. Dès le moment que vous l'aurez reconnu pour votre Souverain, il n'est sorte de biens, il n'est sorte d'honneurs dont il ne vous comble. Quoi qu'il puisse arriver, il est résolu de ne jamais vous laisser retourner à la Chine: ainsi tâchez d'oublier votre patrie; & puisque vous êtes forcé de demeurer en ces lieux, ne soyez pas assez ennemi de vous-même, pour vouloir y demeurer en esclave plutôt qu'en grand Seigneur. Quels sont les hommes assez equitables qui rendront justice à votre vertu? Qui saura jamais quels sont les motifs qui vous font agir? Croyez-moi; prenez votre parti en homme sage, & faites comme j'ai fait.*

Les malheurs arrivés coup sur coup à votre famille, ne doivent pas vous faire regretter votre pays. Vos deux freres se sont défaits eux-mêmes, pour ne pas s'exposer à la honte de quelque supplice infamant, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucun crime qui méritât la mort. Votre vieille mere est sans appui & sans secours; l'Empereur n'a pas seulement daigné se souvenir d'elle. Votre epouse n'entendant plus parler de vous, a passé dans un autre lit. Il ne vous restoit plus, quand j'ai appris ce que je viens de

vous rapporter, que votre ſœur cadette, un fils & une fille : peut-être même qu'au moment où je vous parle ils ne ſont déja plus.

Notre vie eſt comme la roſée qui tombe le matin, & que les premiers rayons du ſoleil font diſparoître ; pourquoi nous la rendre volontairement amere, quand il ne tient qu'à nous de l'avoir agréable & douce ? L'Empereur eſt ſur le retour de l'âge ; il n'eſt plus tel qu'il etoit ci-devant. Il n'y a plus rien de fixe dans ſa maniere de gouverner ; il n'a plus d'egard au mérite, & les récompenſes ſont plutôt l'effet de ſon caprice que de ſon equité. Il eſt quelquefois ſévere juſqu'à la cruauté ; & il a eteint plus de cinquante familles, pour des fautes dont les coupables ne méritoient perſonnellement qu'une légere punition. Pour l'amour de qui voulez-vous ſouffrir tant de maux ?

Ami, répondit *Sou-ou*, *mon pere n'avoit pas rendu de grands ſervices à l'Etat ; j'en avois encore moins rendu que lui ; cependant nous avons eté comblés l'un & l'autre des bienfaits de l'Empereur. Les titres de Général d'armée & de Comte de l'Empire dont mon pere a joui ; celui d'Ambaſſadeur dont j'ai l'honneur de jouir moi-même, ſans compter ceux dont j'ai eté décoré précédemment, en ſont une preuve, & m'impoſent le devoir d'une reconnoiſſance eternelle. Fallût-il donner ma vie & me la laiſſer arracher par les plus affreux ſupplices, j'y conſentirois volontiers, plutôt que d'oublier ce que je dois à mon Souverain. Les devoirs d'un ſujet envers ſon Prince, ſont les mêmes que ceux d'un fils envers ſon pere. Quel eſt le fils bien né qui ne mourroit pas volontiers pour celui qui lui a donné le jour ? Si vous voulez que je continue à vous regarder comme mon ami, ne vous aviſez plus de me parler comme vous venez de le faire.*

Parlons donc d'autre choſe, repliqua Li-ling. *Celui qui m'envoie, veut que je vous traite avec une ſplendeur royale. Il m'a chargé de ce qu'il a dans ſa Cour de plus exquis en fait de mets & de vins ; il m'a fait ſuivre par une troupe de Muſiciens ;*

ce sont de vrais festins de cérémonie que je dois vous donner de sa part.— A la bonne heure, dit *Sou-ou ; il me traite en Ambassadeur : j'accepte avec plaisir tout ce que vous m'offrez en son nom. Mettons-nous à table ; faites commencer la Musique : je soutiendrai mon rang jusqu'au bout.*

En entendant ces mots, *Li-ling* laissa couler quelques larmes, & dit en sanglotant : *O vertu, vertu, que vous êtes aimable ! Mon cher* Tsée-king *vous êtes un vrai sage* (*Tsée-king* est un des noms de *Sou-ou*). Les deux amis commencerent leur repas avec la même gravité que s'ils avoient eté à la Cour de quelque grand Prince & en la présence du Souverain. La salle du festin n'etoit cependant qu'une petite hutte que *Sou-ou* s'etoit faite avec des branches d'arbre, qu'il avoit enduites d'un peu de terre délayée : ils n'avoient pour toute table qu'une grosse pierre, sur laquelle on posa le manger royal. Leur entretien ne roula que sur la Chine ; car *Sou-ou* vouloit savoir dans le plus grand détail, tout ce qui s'y etoit passé depuis son départ. Il fut fort touché en particulier de l'aventure de *Sée-ma-tsien* dont il etoit l'ami, & de la disgraçe de quelques Grands dont il connoissoit le mérite. Il affecta de ne rien demander sur le sort de ses parens ou de ses alliés ; & quand *Li-ling* vouloit toucher quelque chose de ce qui le regardoit, il ne lui donnoit pas le temps d'achever, en lui disant : *Vous m'avez déja mis au fait de tout cela.*

Cette fête, unique en son genre, dura plusieurs jours, après lesquels *Li-ling* pensa à se retirer : mais auparavant il voulut faire une nouvelle tentative pour tâcher de déterminer *Sou-ou* à contenter enfin le Roi. Sur la fin du dernier repas qu'ils prirent ensemble : *Mon cher* Tsée-king, lui dit-il, *pouvez-vous bien prendre sur vous de m'ecouter encore une fois, sur ce que le Roi m'a chargé de vous représenter ?*

Sur cela, répondit *Sou-ou*, *il y a long-temps que je suis*

comme un homme mort ; on ne peut plus rien me faire entendre. Epargnez-vous la peine d'un discours tout au moins superflu. Si le Roi vous a ordonné de m'arracher la vie, au cas que je ne veuille pas le reconnoître, vous pouvez terminer votre visite par l'effusion de tout mon sang. Je vous avoue que c'est avec un sensible plaisir que je le verrois couler jusqu'à la derniere goutte.

Convaincu de la sincérité & de la grandeur d'ame de son ami, *Li-ling*, loin d'insister davantage sur l'objet de sa commission, dit en soupirant : *O mon cher* Tsée-king ! *vous êtes un vrai sage. Mon crime est comme celui de* Ouei-liu ; *il a pénétré jusques dans le Ciel.* En finissant ces mots, les sanglots lui couperent la voix, & un torrent de larmes inonda son visage. Après qu'il se fut un peu remis, il fit ses derniers adieux & partit le lendemain.

Quelques années après (l'an 87 avant J. C.) l'Empereur *Hiao-ou-ti* etant mort, la nouvelle en fut portée chez les *Hioung-nou. Li-ling* profita de la circonstance pour demander au Roi des *Hioung-nou* la permission d'aller voir *Sou-ou.* Il l'obtint, à condition qu'il feroit de nouveaux efforts pour engager son ancien ami à suivre son exemple.

Sou-ou, qui ne s'attendoit pas à recevoir encore une fois dans son désert la visite de *Li-ling*, témoigna, en le voyant, une surprise mêlée d'inquiétude. *Rassurez-vous*, lui dit Li-ling, *ce qui m'amene ici n'est pas ce que vous pouvez vous imaginer. Je viens vous annoncer une nouvelle, dont vous serez sans doute affligé. L'Empereur* Hiao-ou-ti *est mort. Voyez ce que vous avez à faire ; je suis prêt à vous seconder en tout ce qui dépendra de moi.*

Sou-ou, sans rien répondre, se tourna du côté du Midi, se prosterna à trois reprises différentes, frappa neuf fois la terre du front, & fit les autres cérémonies funebres, avec la même gravité & les mêmes démonstrations de douleur que s'il eût été devant le cercueil qui renfermoit le corps de son maître. Pen-

dant plusieurs mois de suite, chaque jour il recommença ce lugubre exercice, une fois le matin & une fois le soir.

Un des premiers soins du Ministere sous *Tchao-ti*, qui n'etoit que dans la huitieme année de son âge quand il succéda à son pere *Hiao-ou-ti*, fut d'avoir un catalogue exact de tous ceux qui avoient un mérite ou des services au-dessus du commun, afin de pouvoir les employer ou les récompenser suivant les occasions. Dans ce catalogue, on fit une mention honorable de *Sou-ou ;* mais on ajouta que son sort etoit fort incertain. *N'importe*, dit le jeune Empereur, à qui l'on avoit raconté une partie de l'histoire de ce grand homme : *il faut faire les perquisitions les plus exactes pour tâcher de découvrir la vérité. Qu'on envoie chez les* Hioung-nou, *pour redemander nos Ambassadeurs & les autres Chinois qu'ils retiennent chez eux contre le droit des gens.* Les *Hioung-nou* ne répondirent que par des paroles vagues & des défaites. *Tchao-ti* ne se rebuta pas. Ceux de ses sujets qui etoient chez les Tartares, n'etoient pas gardés de si près, qu'il ne s'en echappât de temps en temps quelques-uns ; & ceux qui restoient trouvoient plus d'une occasion d'ecrire à leurs parens ou à leurs amis. Ainsi l'on etoit instruit à-peu-près de ce qu'il y avoit de plus intéressant à savoir. On n'ignoroit pas que le *Tchan-yu*, *Kiu-ti-heou* etoit mort depuis plusieurs années, ainsi que son successeur, & que le trône etoit occupé par un enfant. L'occasion parut favorable. De nouveaux Ambassadeurs allerent offrir la paix ou la guerre, suivant qu'on accepteroit, ou qu'on rejetteroit les propositions qu'ils etoient chargés de faire. La principale etoit qu'on rendroit *Sou-ou* & tous les autres Chinois qui voudroient revenir dans leur patrie.

Les *Hioung-nou* consentirent à tout ce qu'on voulut ; mais ils persisterent à assurer que *Sou-ou* etoit mort. Toutefois trop de gens etoient instruits de ce qui regardoit *Sou-ou*, pour le laisser ignorer à ceux qui etoient venus le chercher. Un Chinois alla trouver

ſecrétement les Ambaſſadeurs, leur nomma le lieu où etoit celui qu'on diſoit mort, & leur ſuggéra un moyen pour l'obtenir: *Dites au Roi que l'Empereur, quelques jours avant votre départ, s'amuſant dans un de ſes jardins, à tirer des hirondelles, en tua une qui avoit un billet attaché à ſon pied; que ce billet etoit ecrit de la main de* Sou-ou, *& contenoit en peu de mots ſon hiſtoire: ainſi, ajouterez-vous, l'Empereur ſait tout; mais il veut bien tout oublier, pourvu que vous lui rendiez enfin* Sou-ou *& les autres.* L'expédient réuſſit.

Li-ling, qu'un reſte de honte avoit empêché juſqu'alors de ſe montrer devant les Envoyés de l'Empereur, ne put réſiſter au deſir qu'il avoit de voir encore une fois ſon illuſtre ami. Dès qu'il le ſut en liberté chez ceux qui devoient le ramener, il s'y tranſporta lui-même pour lui faire ſes derniers adieux.

Mon cher Tſée-king, lui dit-il, *votre nom eſt déja célebre chez les* Hioung-nou; *votre mérite & votre vertu vont être couronnés dans votre patrie. Vous ſerez cité dans tous les ſiecles à venir, comme le modele d'une fidélité inviolable. Ce qu'on a vu de vous ici, ſurpaſſe en effet tout ce que la vénérable antiquité nous a laiſſé gravé ſur les tables, ou ecrit ſur la ſoie. Le nom de* Li-ling *paſſera auſſi, je n'en doute point, chez les deſcendans; mais il n'y paſſera qu'en compagnie de celui de* Ouei-liu, *& l'on ne nous nommera l'un & l'autre qu'en oppoſition avec vous, pour déſigner des traîtres & des ſcélérats. Ah! ſi la calomnie avoit pu m'épargner; ſi elle ne m'avoit pas noirci dans l'eſprit de l'Empereur* Hiao-ou-ti *d'une maniere ſi indigne; ſi ce Prince avoit pu ne pas porter de moi un jugement ſi précipité, ou qu'il eût au moins epargné ma famille, qu'avec plaiſir je me joindrois aujourd'hui à vous pour retourner dans ma patrie! N'y penſons plus; j'ai perdu toute eſpérance de la revoir. Les bienfaits du Roi des* Hioung-nou, *mon alliance avec* Ouei-liu, *dont j'ai epouſé la fille, m'attachent ici ſans retour, en même temps que tout contribue à m'eloigner de la*

Chine...Cher ami, je viens de vous ouvrir mon cœur; daignez me rappeller quelquefois dans votre ſouvenir, & rendez juſtice à mes ſentimens. Adieu; je ne vous oublierai jamais.

Je n'ai pas cru m'ecarter de mon ſujet, en parlant un peu au long de l'infortuné *Li-ling*. Cet epiſode, ſi c'en eſt un, m'a donné occaſion de faire connoître un guerrier qui mérite d'être plaint; parce que s'il fut infidele, il ne le devint, pour ainſi dire, que malgré lui. Tous ſes biens confiſqués, ſa famille eteinte, & ſa mere même miſe à mort impitoyablement, en punition d'un crime dont il etoit encore innocent, le porterent à le commettre. Ce que j'ai rapporté dans le portrait hiſtorique de *Sée-ma-tſien*, du diſcours qui occaſionna ſa diſgrace, achevera de peindre *Li-ling*; j'y renvoie le lecteur. *Voyez ci-deſſus, page 83.*

Après que tout eut eté réglé pour le départ, *Sou-ou*, ayant à ſa ſuite neuf Mandarins, prit le chemin de la Chine. On lui donna pour compagnon, un nommé *Ma-koung*, autre Chinois de marque, lequel, ayant eté envoyé en ambaſſade auprès du Chef d'une horde voiſine, avoit eté arrêté par les *Hioung-nou*, avec toute ſa ſuite. Il etoit auſſi demeuré pluſieurs années dans leur pays, ſans vouloir jamais accepter aucun emploi, ni reconnoître leur Roi pour ſon Souverain.

On ne ſauroit exprimer quelle fut la joie qu'on témoigna dans la Capitale de l'Empire, lorſqu'on y apprit l'arrivée de *Sou-ou*. Sa réputation l'y avoit dévancé, & depuis qu'on avoit appris qu'il vivoit encore, & que les Tartares alloient lui donner la liberté, il etoit devenu l'objet le plus cher de l'attente publique. Il n'y eut perſonne qui ne voulût ſe procurer la ſatisfaction de le voir. A la premiere nouvelle qui ſe répandit de ſon entrée dans la ville, les rues ſe trouverent bordées d'hommes de tous les âges & de tous les etats; & les femmes, retenues dans leurs maiſons par les loix d'une bienſéance qui leur parut trop

rigoureuſe pour cette fois, pratiquerent ſur les portes quelques petites fentes, pour ſe mettre en etat de voir ſans être vues, & d'admirer à leur tour celui que tout le monde admiroit.

Revêtu de ces mêmes habits ſur leſquels etoient les marques de ſa dignité, mais qui, par la longueur du temps & les injures de l'air, n'etoient plus que d'honorables haillons ; tenant en main ce même bâton qu'on lui donna lorſqu'il partit pour ſon ambaſſade, en ſigne de ſon authenticité, mais dont tout l'ornement ne conſiſtoit plus qu'en quelques reſtes des anciens flocons d'un poil plus qu'à demi-rongé, & ſans couleur diſtincte (1) ; le grand *Sou-ou* traverſa la ville aux acclamations du peuple, depuis la porte par où il etoit entré, juſqu'à celle du Palais où il etoit attendu pour être conduit en cérémonie à la ſalle d'audience. Le jeune Empereur, environné de ſes Miniſtres & de toute ſa Cour, le reçut avec les démonſtrations d'une joie parfaite. *On m'a ſouvent parlé de vous*, lui dit-il, *& on ne m'en a jamais parlé que comme d'un ſujet qui doit ſervir de modele à tous les autres. J'attendois votre retour avec le plus grand empreſſement. Je veux qu'on ſache dans tout l'Empire que je fais cas de la vertu & que je ſais l'honorer. Allez, reſpectable* Sou-ou, *allez de ce pas dans le lieu où repoſent les cendres de* Hiao-ou-ti *mon pere. Immolez la victime ; faites les libations & les autres cérémonies qu'un Empereur ſeul peut faire ſur le tombeau d'un Empereur. A un homme extraordinaire, il faut des diſtinctions qui ſoient extraordinaires ; auſſi je n'oublierai rien pour vous*

(1) Le bâton qu'on donnoit du temps des *Han* aux Ambaſſadeurs, etoit tel qu'on le voit dans le Portrait de *Sou-ou*. Je l'appelle bâton, faute d'un terme plus propre ; celui d'étendard auroit peut-être mieux convenu.

Les marques des différens dégrés de Mandarinat & autres dignités, etoient peintes ou brodées ſur la partie de l'habit qui couvre la poitrine, ainſi qu'on l'apperçoit dans le Portrait.

procurer

procurer le glorieux repos que votre fidélité & vos autres vertus vous ont mérité à si juste titre.

Dès-à-présent je vous eleve à la dignité de Prince, pour assister, en cette qualité, à toutes les cérémonies qui se feront dans l'intérieur de mon Palais, & vous exercerez désormais la charge d'Inspecteur général des peuples etrangers. Il s'adresseront à vous avec plus de confiance qu'à qui que ce soit, pour faire parvenir leurs demandes ou leurs plaintes jusqu'à moi. Je vous assigne pour revenu, deux mille mesures de grains, & trois millions de pieces de monnoie. Vous aurez dans la ville un hôtel conforme à votre rang, & à la campagne, deux cens arpens de terre pour une maison de plaisance & y cultiver des jardins (2). *Puissiez-vous jouir long-temps de tout le bonheur dont vous êtes digne !*

A un discours si affectueux & si honorable en même temps de la part de son maître, *Sou-ou* ne répondit que ce peu de mots.

La bonté avec laquelle vous daignez vous abaisser jusqu'à moi, les titres dont vous me décorez, les biens dont vous m'enrichissez, m'imposent, Seigneur, l'obligation d'une reconnoissance eternelle. Les dix-huit années d'une fidélité mise aux plus rudes epreuves chez les Hioung-nou, *ne sont qu'une foible image de ce que je voudrois pouvoir faire pour vous la témoigner. Commandez & vous serez obéi.* A ces mots, il s'inclina avec respect, & fit ses remercîmens, en frappant la terre du front, à la maniere accoutumée. Il se transporta ensuite à la sépulture de *Hiao-ou-ti*, & lui rendit tous les devoirs funebres, comme eût fait l'Empereur lui-même, s'il s'en etoit acquitté en personne.

Il etoit juste qu'un glorieux repos le dédommageât de toutes les peines qu'il avoit essuyées pour la gloire de sa patrie & de

(2) J'appelle arpent de terre ce que les Chinois appellent *mou*. Un *mou* est une étendue de terrein de 240 pas de long sur un pas de large, & un pas est la longueur de cinq pieds.

ſon Souverain, & pour l'honneur du nom Chinois. Par les bienfaits de *Tchao-ti*, il ſe vit tout-à-coup au faîte des grandeurs & de la proſpérité. Il etoit aimé de ſon maître, conſidéré des Grands, conſulté par les Miniſtres, & reſpecté de tout le monde; rien ne manquoit, ce ſemble, à ſon bonheur. Mais ſa mauvaiſe fortune le replongea bientôt dans les malheurs. Il etoit de ſa deſtinée, s'il faut ainſi parler, de ſouffrir pour les crimes d'autrui. Le complot tramé chez les *Hioung-nou* par ſon compagnon d'ambaſſade, fut le premier prétexte dont on ſe ſervit pour l'arrêter : les brigues qui ſe firent à la Cour contre l'Empereur, en faveur du Prince de *Yen*, furent cauſe de ſa diſgrace, & faillirent à lui faire perdre la vie dans les ſupplices.

Le Prince de *Yen*, nommé *Lieou-tan*, etoit frere de l'Empereur *Tchao-ti*, & avoit ſur lui l'avantage d'être ſon aîné & d'avoir pour mere une Princeſſe d'un rang ſupérieur à celui qu'occupoit la mere de *Tchao-ti*. Malgré cette double prérogative, qui ſembloit devoir lui aſſurer le trône, ſon pere *Hiao-ou-ti* avoit choiſi le plus jeune de ſes fils pour être ſon ſucceſſeur, & lui avoit donné un Conſeil compoſé de tout ce qu'il y avoit de plus habile, en fait de gouvernement, parmi les Princes & les Grands du premier ordre. Indigné d'une préférence qu'il croyoit lui être injurieuſe, le Prince de *Yen* eût bien ſouhaité faire valoir ſon droit par les armes. Mais il avoit affaire à trop forte partie, & il etoit obſervé de trop près, pour pouvoir pratiquer les gens de guerre ſans qu'on s'en apperçût à la Cour. Il commença par ſe faire ſecrétement un parti parmi ceux qui etoient revêtus de quelque emploi. *Sou-yuen* ſe trouva malheureuſement du nombre de ceux qui ſe laiſſerent gagner.

Le Miniſtere & le Conſeil du jeune Empereur, auxquels rien n'echappoit, ne furent pas long-temps ſans découvrir le complot. Tous ceux qui s'y trouverent compliqués, ſubirent la peine due à leur crime, & leurs familles furent eteintes.

L'illustre *Sou-ou* eût eté mis à mort, en conséquence d'une loi qui rend les peres responsables des fautes des enfans, quand ces fautes sont de nature à intéresser l'autorité légitime, ou le bien public, si *Ho-koang*, alors Général des troupes de l'Empire, ne s'y fût opposé: *Si jamais*, dit-il en plein Conseil, & en présence de l'Empereur, *il y a eu quelqu'un en faveur de qui on dût suspendre l'exécution d'une loi pénale, c'est sans contredit le respectable* Sou-ou. *Sa fidélité mise aux plus rudes epreuves, pendant l'espace de dix-huit ans, est une preuve convaincante que ce n'est ni par ses leçons, ni par son exemple, que* Sou-yuen *a eté entraîné dans le crime de rébellion qu'on lui reproche; je dis qu'on lui reproche, parce qu'il n'en est coupable qu'à demi, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Son attachement au Prince de* Yen, *& à quelques amis particuliers, l'a empêché de trahir un secret qu'on lui avoit confié. Que* Sou-yuen *périsse; il le mérite; je ne m'y oppose pas: mais qu'en laissant vivre* Sou-ou, *son pere, on respecte des jours que les barbares* Hioung-nou *ont cru devoir respecter eux-mêmes. Cependant, pour accomplir en quelque sorte la loi, on peut le priver de ses charges; il sera comme mort pour l'Etat.*

Tout le monde applaudit à ce discours; *Sou-ou* perdit tous ses emplois; mais on le laissa jouir de la vie & de tous ses biens. Ce grand homme etoit trop au-dessus des coups de la fortune, pour se laisser abattre par celui qu'elle venoit de lui porter. Il se retira dans un de ses jardins, qu'il prit soin de cultiver lui-même, & vécut ainsi dans la solitude pendant tout le temps que dura encore le regne de *Tchao-ti*, c'est-à-dire environ six ans.

La mort de cet Empereur laissa le trône vuide, faute d'enfant mâle qui pût lui succéder. L'ambition des Princes du sang auroit infailliblement causé des guerres civiles, sans les mesures efficaces que prit *Ho-koang* pour les prévenir. Comme, en sa qualité de grand Général de l'Empire, il avoit toutes les troupes à sa disposition, il s'en servir pour maintenir la paix. Il indiqua, de

concert avec les Ministres, sous le nom de l'Impératrice régente, l'assemblée des Grands, & voulut que *Sou-ou* vînt y prendre sa place, en qualité d'ancien membre du Conseil. Tout se fit ainsi qu'il le souhaitoit. Il fut conclu, à la pluralité des voix, que *Lieou-ho*, Prince de *Tchang-y*, & oncle de l'Empereur mort, monteroit sur le trône. Le grand Général alla au devant du Prince, & l'amena avec pompe dans la Capitale, où il le fit reconnoître par tous les Ordres de l'Etat, pour vrai & légitime successeur de *Tchao-ti*.

La cérémonie etoit à peine finie, qu'on eut lieu de se repentir d'un choix qui alloit mettre tout l'Empire en désordre. *Lieou-ho* donna toute sa confiance à quelques vils courtisans qu'il avoit amenés de sa Principauté de *Tchang-y* ; il commit les injustices les plus criantes, se livra à toutes sortes d'excès, & ne garda pas même les bienséances les plus ordinaires de son rang. La même main qui l'avoit placé sur le trône, fut forcée de l'en faire descendre le second mois de son regne. Les Grands, les Ministres & les principaux Mandarins des grands Tribunaux, dont les représentations n'etoient plus ecoutées, s'adresserent secrétement à l'Impératrice, ci-devant Régente, & la supplierent de vouloir bien leur ordonner de s'assembler, sous la sauve-garde du grand Général *Ho-koang*.

Avant que de s'engager à une démarche de cette importance, *Ho-koang* voulut savoir le sentiment de son ami *Sou-ou*. Il se transporta chez lui, lui exposa tout le plan de l'entreprise, & le pria de lui tracer la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion.

Ami, lui dit *Sou-ou*, *ce que vous exigez de moi, demanderoit de ma part les plus sérieuses réflexions, si dès le premier jour de l'elévation du Prince* Chang-y, *je n'avois déja prévu la démarche pour laquelle vous venez me consulter. J'y ai souvent pensé, & il m'a toujours paru qu'elle etoit nécessaire. Les Grands,*

ſous l'autorité de l'Impératrice Régente, ont choiſi Lieou-ho *pour Empereur ; & en le choiſiſſant, ils ont cru ſans doute qu'il etoit en etat de bien gouverner. Ils ſe ſont trompés ; tout l'Empire en convient. Les cruautés, les débauches, les folies même dont il nous rend témoins chaque jour, ne prouvent que trop qu'il n'eſt rien moins que le Fils du Ciel. Les mêmes Grands peuvent, ſous la même autorité, réparer une faute dont ils ſe ſont rendus coupables ſans le vouloir : mais qu'ils prennent bien garde, en voulant la réparer, d'en commettre une plus conſidérable encore, celle de répandre le ſang. Cet article vous regarde particuliérement. Vous avez tous les gens de guerre à votre diſpoſition. Ils vous eſtiment, ils vous aiment ; ils ne feront que ce que vous leur preſcrirez, & de la maniere dont vous le leur preſcrirez.*

Lieou-ho *ne penſoit point à l'Empire quand on l'a nommé pour venir en prendre le gouvernement. Il ne l'a accepté, que parce qu'on le lui a offert : il y renoncera parce qu'on le lui ôte. Qu'on le laiſſe vivre, & qu'on le renvoie dans ſa principauté : on ne lui fera aucun tort dont il puiſſe raiſonnablement ſe plaindre. En lui ôtant ce qui ne lui appartenoit point, parce qu'il n'a pas rempli les conditions ſous leſquelles on le lui avoit donné, on lui rend ce qui etoit à lui : de quoi ſe plaindroit-il ? du reſte, vous n'avez point à vous mettre en garde contre les cabales qui pourroient ſe tramer en ſa faveur. Il eſt trop lâche pour oſer rien entreprendre de lui-même ; il eſt trop déteſté pour trouver des partiſans.*

Pour ce qui eſt de celui que vous devez choiſir pour remplir un trône qui va devenir vacant, il faut pour premiere qualité, qu'il ait celle d'être homme, & de ſentir qu'il eſt tel. Celui à qui la fortune a toujours ri, qui n'a jamais rien eprouvé des miſeres humaines, ſi par les droits de ſa naiſſance, ou par l'effet de quelque heureux haſard, il ſe trouve enfin placé au-deſſus des

autres hommes, il ſe croit preſque d'une nature différente de la leur; il ne prend aucun intérêt à leur ſort. Ne pouvant ſe former qu'une idée fort ſuperficielle de ce que c'eſt que ſouffrir la faim, la ſoif, les douleurs aiguës que cauſent les différens maux, les injures, les affronts, les injuſtices, l'indigence honteuſe & la pauvreté, comment pourroit-il s'attendrir ſur les malheureux, prendre des meſures efficaces pour leur procurer du ſoulagement, & ne rien oublier pour en diminuer le nombre; car il eſt impoſſible d'empêcher abſolument qu'il ne s'en trouve toujours quelques-uns?

Les plus grands de nos Empereurs ſont ceux qui n'etant encore que ſimples particuliers, ont reſſenti leur part des calamités publiques, ont eté en proie aux ſoucis rongeurs, & ont eſſuyé des travaux & des peines de plus d'un genre. Il eſt un jeune Prince, arriere petit-fils de Hiao-ou-ti, *qui, nourri preſqu'en naiſſant dans les horreurs d'une priſon, où, pour des crimes ſuppoſés, l'on avoit enfermé ſa mere, a mené juſqu'à préſent la vie d'un ſimple particulier. Vous connoiſſez* Ping-ki; *vous ſavez qu'il eſt grand homme d'Etat & un ſavant du premier ordre: c'eſt chez lui que vous trouverez le jeune Prince que je vous indique.* Ping-ki, *après l'avoir ſauvé de la proſcription qui devoit le faire périr, l'a elevé dans ſa propre maiſon & l'a inſtruit avec ſoin de ce qu'il importe le plus à tout homme de ſavoir. A en juger par tout le bien qu'il m'a dit, en différentes occaſions, de ſon illuſtre eleve, je ne vois perſonne dans la famille Impériale qu'on puiſſe lui comparer & qui ſoit plus en etat de gouverner l'Empire. Allez vous-même chez* Ping-ki, *informez-vous exactement de tout, & faites enſuite ce que vous croirez devoir contribuer le plus à la majeſté de l'Empire, au bien des peuples & à la gloire particuliere de la maiſon des* Han. *Voilà, cher ami, ce que ſans intérêt, comme ſans préjugés, j'ai cru pouvoir vous dire avec une entiere effuſion de cœur.*

Le grand Général qui l'avoit ecouté avec une extrême

attention, & qui le regardoit comme l'homme le plus ſage de ſon ſiecle, ſe détermina ſans peine à faire ce qu'il venoit de lui ſuggérer. Il ſe transſporta chez *Ping-ki*, & le pria de l'inſtruire avec ſincérité de tout ce qu'il ſavoit en bien ou en mal ſur le compte du jeune Prince. Voici quelle fut en gros la réponſe de *Ping-ki*.

L'Empereur Hiao-ou-ti *eut pluſieurs enfans, comme tout le monde le ſait. Celui d'entr'eux qu'il appella du nom de* Ouei, *lui donna un petit-fils qui porta le nom de* Ché-hoang-ſun. *C'eſt de* Ché-hoang-ſun *que vient le jeune Prince auquel j'ai eu l'honneur de donner mes ſoins. On l'appelle indifféremment* Hoang-tſeng-ſun, & Ping-ki. *Ce dernier nom lui fut donné dès la premiere année de ſon âge, à raiſon des fréquentes maladies auxquelles il etoit ſujet* (3).

Des déſordres de plus d'un genre, occaſionnés dans le Palais par quelques prétendues magiciennes qui y etoient admiſes, firent ſoupçonner Ché-hoang-ſun *& la Princeſſe ſon epouſe, d'y avoir eu part. Dans les premiers mouvemens de ſa colere, l'Empereur les fit enfermer l'un & l'autre, & ordonna des informations juridiques pour pouvoir les convaincre de leur prétendu crime.* Ping-ki, *encore à la mamelle, ſuivit le ſort de ſa mere, & fut enfermé dans la même priſon.*

Après pluſieurs mois de recherches, l'Empereur les crut coupables, & les condamna à être mis à mort avec toute leur famille. Je fus chargé moi-même d'aller leur intimer le cruel arrêt. Le ſort de cette auguſte famille que je croyois n'avoir pas mérité d'être traitée avec tant de rigueur, me fit verſer des larmes. Je m'attendris en particulier ſur le petit enfant qu'on alloit egorger pour des crimes auxquels il ne pouvoit pas avoir eu part, & dont il

(3) Le nom de *Ping-ki* que portoit le jeune Prince, eſt tout différent du nom de *Ping-ki* que portoit l'illuſtre Magiſtrat qui lui ſauva la vie : ils s'ecrivent différemment.

n'etoit pas même sûr que ses parens fussent coupables. Je le pris, je le cachai, je le fis elever secrétement jusqu'à ce qu'il fût en âge de recevoir des instructions. Je me fis alors son instituteur & son maître, & j'ose vous assurer que je n'ai pas travaillé en vain.

Il est à présent dans la dix-neuvieme année de son âge. Il a l'ame elevée, le cœur droit & bon; il est grave dans son maintien, décent dans ses manieres, ouvert & plein d'enjouement avec ses amis, affable envers tout le monde. Sensible aux maux d'autrui, il est toujours prêt à procurer du soulagement à ceux qui souffrent. Il a lu tous les King, *il en a pénétré le sens, & s'est mis en etat de se conduire suivant les maximes qu'ils renferment: voilà ses bonnes qualités. Pour ce qui est de ses défauts, je serois fort en peine de vous les dire. Soyez persuadé que si je lui en connoissois, je vous en ferois l'énumération avec la même franchise que je viens de vous parler de ses vertus.*

Le grand Géneral n'en demanda pas davantage. Cependant il ne voulut rien faire sans avoir consulté *Tien-yen-nien*, Grand du premier ordre, qui avoit eté long-tems à la tête des affaires, & qui, par son intégrité & ses autres vertus, s'etoit acquis le droit de parler sans détours au Souverain lui-même. Il alla le trouver, & lui exposa son projet:

Tien-yen-nien l'approuva: le Conseil de la Nation s'assembla chez l'Impératrice, & le Grand-Général s'adressant à cette Princesse, il dit: Lieou-ho, *Prince de* Tchang-y, *s'est rendu indigne de faire les cérémonies dans la salle des ancêtres; comment pourroit-il être Empereur? C'est de vous, qui êtes la mere de l'Empire, que je dois recevoir l'ordre de vous l'amener, pour entendre l'arrêt de sa condamnation.* L'Impératrice qui etoit prévenue, répondit: *Faites tout ce qui convient; je me décharge de tout sur vous.*

Le Grand-Général se rendit aussi-tôt à l'appartement du Prince, dont il avoit fait garder les avenues, se saisit des sceaux

ſceaux de l'Empire & des ornemens impériaux, conduiſit le Prince lui-même dans la ſalle du Conſeil, & en préſence de toute l'aſſemblée. Un des Miniſtres lut à haute voix l'ecrit qui contenoit l'enumération des crimes qu'on lui imputoit, & l'arrêt de l'Impératrice qui le dépouilloit de la dignité ſuprême. Cette lecture achevée, le Grand-Général ſe fit apporter la caſſette dans laquelle etoient les ſceaux, en prit la clef, & porta l'un & l'autre à l'Impératrice, en lui demandant ſes ordres au ſujet de *Lieou-ho : La clémence*, répondit cette Princeſſe, *eſt la premiere vertu des Souverains. Je fais grace à* Lieou-ho: *qu'il vive. Faites-le reconduire dans ſa Principauté de* Chang-y, *& que la triſte expérience qu'il vient de faire le rende ſage pour l'avenir.* A l'inſtant le Prince fut conduit juſques ſur les frontieres du petit Etat dont on lui laiſſoit le gouvernement, ſans que perſonne parût s'intéreſſer à ſon ſort.

Après avoir dépoſſédé *Lieou-ho*, on penſa à faire reconnoître le jeune Prince *Ping-ki*. Le Grand-Général convoqua chez l'ancienne Impératrice, une aſſemblée générale des Princes, des Grands & des premiers Magiſtrats de l'Empire. Il s'y rendit lui-même, & adreſſa ces paroles à l'Impératrice : *Comme mere de l'Empire, c'eſt à vous qu'il appartient de faire choix d'un Prince pour le gouverner. Il en eſt un qui a toutes les qualités requiſes pour faire un digne Empereur. Il eſt arriere-petit-fils de* Hiao-ou-ti; *il a à peine accompli la dix-huitieme année de ſon âge, & il a déja appris le* Ché-king, *le* Lun-yu *& le* Hiao-king. *Il a les mœurs douces, & ſa conduite eſt ſans reproche. Il eſt humain & compatiſſant; je crois qu'il peut être le digne ſucceſſeur de* Tchao-ti : *il ſe nomme* Ping-ki. *Tous ceux qui ſont cenſés repréſenter les ordres de l'Etat, ſont de même avis que moi..... Je le choiſis*, répondit l'Impératrice, *qu'il monte ſur le trône.*

Ce fut ainſi qu'un Prince condamné à périr preſque en naiſſant, contraint de paſſer les premieres années de ſa vie

dans l'obſcurité d'une priſon, puis chez une nourrice mercénaire, & enſuite dans la maiſon d'un ſimple particulier; toujours agité par la crainte d'être reconnu, toujours attentif ſur lui-même, pour ne pas donner lieu à des mécontentemens ou à des ſoupçons, uniquement occupé de l'étude des livres, des hommes & de ſon propre cœur, fut porté au faîte des grandeurs, ſans s'y être attendu, ſans le vouloir, même ſans y avoir penſé.

Un des premiers ſoins de *Ping-ki*, dès qu'il fut ſur le trône, (qu'il a illuſtré ſous le nom de *Tchoung-tſoung*, *Hiao-ſiven-hoang-ti*, ou ſimplement de *Siven-ti*) fut de témoigner ſa reconnoiſſance à tous ceux qui avoient contribué à ſon elévation. Comme *Sou-ou* etoit de ce nombre, il eut part aux bienfaits du Prince. L'Empereur lui rendit tous les titres, dignités & revenus dont on l'avoit dépouillé à l'occaſion du crime de ſon fils; l'appella auprès de ſa perſonne, & le mit au rang de ceux qui pouvoient lui préſenter des Requêtes, entrer avec lui dans le détail de l'adminiſtration, lui faire des repréſentations ſur les objets du gouvernement, & lui parler directement & par eux-mêmes, de vive voix ou par écrit, dans toutes les circonſtances où ils le jugeroient à propos; faveur inſigne qu'il n'accorda qu'à un petit nombre d'hommes choiſis.

Cette diſtinction ne fut pas la ſeule dont ce grand Prince voulut bien honorer *Sou-ou*. Par reſpect pour ſa vertu, il ne l'appelloit que par le nom de ſa principale dignité, & jamais par ſon nom propre, comme c'eſt la coutume des Empereurs à l'égard de leurs ſujets. Par reſpect pour ſon âge, il l'exempta du cérémonial, & le laiſſa libre de venir à la Cour, ou de s'en diſpenſer. *Mais par retour*, lui dit ce bon Prince, *je vous demande auſſi une grace qu'il faut que vous m'accordiez; c'eſt de ne pas me priver de la ſatisfaction de vous voir, au moins le premier & le quinzieme jour de chaque mois.*

Pénétré de tant de marques de bonté, *Sou-ou* fit chaque jour de nouveaux efforts pour s'en rendre plus digne. Il ne s'occupoit que des moyens d'augmenter la gloire de son maître & celle de l'Empire. S'il présentoit des suppliques (il en présentoit fréquemment), elles avoient pour objet d'obtenir, tantôt la suppression de quelque droit onéreux, tantôt quelques gratifications extraordinaires envers ceux qui avoient bien mérité de l'Etat. S'il parloit confidemment au Prince, & c'etoit presque tous les jours, & souvent plus d'une fois par jour, il ne l'entretenoit que pour lui faire connoître les différens besoins de ses sujets dans les circonstances actuelles, que pour l'engager à tirer de l'obscurité le mérite modeste, mais oublié; les talens vrais, mais peu connus; la vertu éprouvée, mais sans patron pour la faire valoir.

Loin de se rendre à charge par tant de demandes, il n'en devint que plus aimable aux yeux d'un maître bienfaisant, qui ne cherchoit de son côté qu'à bien mériter des hommes au-dessus desquels la fortune l'avoit placé. L'estime & l'affection que l'Empereur conçut pour *Sou-ou*, alla si loin, que, ne pouvant plus rien ajouter aux preuves qu'il lui en avoit déja données, il chercha s'il n'y auroit pas encore quelqu'un de son sang & de son nom sur qui il pût répandre de nouveaux bienfaits.

Quel dommage! dit-il à ses Grands, un jour qu'ils lui annoncerent une légere indisposition de *Sou-ou*, *quel dommage qu'un tel homme n'ait eu qu'un fils, & que ce fils se soit rendu coupable d'un crime qui a mérité la mort! Cherchez, vous qui êtes ses amis, informez-vous, tâchez de découvrir s'il ne resteroit pas encore quelque rejetton d'une race si vertueuse. Ce qu'on a fait pour moi, on peut l'avoir fait pour d'autres.*

Après un pareil ordre, tout le monde fit des recherches, tant pour plaire au Souverain que par affection pour celui qui

en etoit l'objet. Le Prince *Ping-nguen-heou* fut plus heureux que tous les autres ; il etoit beau-pere de l'Empereur & ami particulier de *Sou-ou.* Il s'adressa à *Sou-ou* lui-même: *Mon cher* Sou-ou, lui dit-il, *l'Empereur veut absolument qu'on vous trouve quelque fils ou quelque petit-fils. Il croit qu'il peut être arrivé dans votre famille, à l'egard de quelqu'un des vôtres, ce qui est arrivé dans la sienne à l'egard de lui-même.* Ping-ki *ne craignit pas de lui sauver la vie, malgré les ordres d'un Prince irrité : ne se seroit-il pas trouvé quelque imitateur de* Ping-ki, *lorsqu'on exécuta l'arrêt qui condamnoit toute votre famille à périr ? Dites-moi ce que vous en savez.*

Ce que je sais, répondit Sou-ou, *c'est qu'après le crime de mon indigne fils, tout ce qui lui appartenoit fut impitoyablement massacré. J'aurois moi-même eté mis à mort, si le grand Général* Ho-koang *ne s'y fût opposé de tout son crédit. Du reste, je ne connois personne ici qui puisse perpétuer mon nom.*

Je vous avouerai néanmoins que je ne crois pas impossible qu'un fils que j'ai eu d'une femme Tartare, lorsque j'etois chez les Hioung-nou, *soit encore vivant. S'il vit, il ne peut être que parmi les vassaux, sujets ou esclaves du traître* Ouei-liu, *parce que c'est par les gens de* Ouei-liu *que lui & sa mere me furent enlevés, après la mort du Prince* Yu-kan-ouang.

Ce Prince humain, quoique frère du Roi, mon persécuteur & mon tyran, osa me prendre sous sa protection. Il me fit tout le bien qui fut en son pouvoir, & voulut que je prisse une epouse qu'il me donna de sa main, afin, disoit-il, d'avoir au moins quelqu'un qui pût me fermer les yeux & faire les cérémonies après ma mort. J'ai vécu avec cette femme un peu plus de deux ans ; j'en eus un fils auquel je donnai le nom de Sou-toung-koué.

Je jouissois des bienfaits de mon protecteur avec toute la satisfaction que j'etois capable de goûter sous une domination etrangere, quand une mort prématurée me l'enleva. Le perfide Ouei-

liu *qui etoit instruit de tout, mais qui n'avoit osé me nuire du vivant de* Yu-kan-ouang, *n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il vint fondre sur mes possessions, ravagea tout, m'enleva tout, & après avoir détruit toutes les habitations qui s'etoient formées aux environs de l'endroit où je demeurois moi-même, il me laissa aussi seul & aussi dénué de tout, que je l'avois eté les premieres années de mon exil. Depuis ce temps, je n'ai point entendu parler de mon fils, non plus que de sa mere. J'ignore quel est leur sort. — Nous en serons bientôt instruits*, répliqua le beau-pere de l'Empereur, qui aussi-tôt annonça à l'Empereur la découverte qu'il venoit de faire. L'Empereur charmé de cette nouvelle, fit partir sur le champ un Mandarin pour faire les perquisitions les plus exactes chez les Tartares, & tâcher de découvrir si *Sou-toung-koué* vivoit encore; il vivoit: le Mandarin le racheta, & obtint la permission de l'emmener en Chine, où il fut reçu avec toutes sortes de distinctions. L'Empereur l'admit en sa présence, le combla de caresses & le rendit à son pere, en lui adressant ces paroles: *Je ne vous le confie que comme un dépôt; car je prétends qu'il soit autant à moi qu'à vous. Je prends sur moi tout ce qui regarde sa fortune; mais je veux partager avec vous le soin de le former à nos manieres.* Ce Prince ne dédaigna pas d'entrer dans le détail des graces particulieres qu'il vouloit lui accorder. Il lui donna des maîtres pour la langue Chinoise & pour les cérémonies. Il le dispensa pour quelque temps de garder l'etiquette quand il viendroit à la Cour. Il lui fit une maison, lui assigna des revenus, & l'eleva au grade de *Lang-koan*, Mandarinat de guerre, dont les prérogatives etoient dans ce temps-là à la Chine ce que peuvent être aujourd'hui chez nous celles d'un Brigadier des armées, ou d'un Maréchal de camp.

Après l'arrivée de son fils, *Sou-ou* coula le reste de ses jours dans une tranquillité inaltérable. L'Empereur le regardoit comme

ſon ami, & le peuple ne voyoit dans ſa perſonne qu'un protecteur ſincere & déſintéreſſé. Sans envieux, parce qu'il ne faiſoit ombrage à perſonne; ſans ennemis, parce qu'il faiſoit du bien à tous; il goûtoit en paix tous les fruits de la gloire, de la bienfaiſance & de la vertu. Tout ce que la fortune peut faire ſentir de plus rigoureux etoit venu fondre ſur lui, & ne l'avoit point accablé; tout ce qu'elle peut accorder de plus flatteur & de plus ſéduiſant, ſe raſſembla ſur lui & ne l'eblouit jamais. Toujours lui-même dans les différens etats de ſa vie, il mourut regretté de ſa Nation, après avoir pouſſé ſa carriere au-delà de la quatre-vingtieme année de ſon âge, l'an 60 avant l'ere chrétienne, la quatorzieme année du regne de *Hiao-ſiven-ti*, & la ſeconde de *Chen-kio*. L'Empereur parut véritablement affligé quand on lui annonça ſa mort. Il députa les plus diſtingués de ſa Cour, pour aller en ſon nom faire les cérémonies funebres ſur ſon cercueil, & fit prendre dans ſon tréſor de quoi fournir aux frais de ſes funérailles. L'hiſtoire de ce ſage fut pendant long-temps le ſujet de tous les entretiens. Les Ecrivains la conſignerent dans leurs ouvrages, les Poëtes la célébrerent dans leurs vers; & pour ne pas priver la poſtérité d'une partie de ce grand homme, les Peintres reproduiſirent ſon image dans une infinité de Portraits. Mais de tous les honneurs qu'on rendit à ſa mémoire, le plus flatteur eſt ſans contredit celui que lui accorda le Prince, environ neuf mois après ſa mort. En voici l'occaſion & l'epoque.

La troiſieme année de *Kan-lou*, dit l'hiſtoire, c'eſt-à-dire la vingt-troiſieme du regne de *Siven-ti*, & la cinquante-unieme avant J. C. *Ye-tchan-yu, Roi des Hioung-nou, vint en perſonne rendre hommage à l'Empereur. Cet exemple inſpira à tous les Rois Tartares le plus grand reſpect pour l'Empire.* L'Empereur en conçut une ſi grande joie, qu'il réſolut de faire de ſon côté quelque choſe d'extraordinaire. Il n'eſt pas de mon ſujet de

décrire ici la magnifique réception dont il honora le *Ko-han*; je ne dois parler que de ce qui peut avoir quelque rapport à *Sou-ou*. Après avoir fait à ce Prince etranger tous les honneurs possibles, l'Empereur lui permit de s'en retourner: *Ce n'est point à moi*, dit-il à son occasion, *qu'on doit attribuer les glorieux evénemens de mon regne. C'est à la valeur de mes guerriers, c'est à la sagesse & à l'expérience de ceux qui composent mon Conseil, que l'Empereur est redevable de la gloire dont il brille au-dehors & de la tranquillité dont il jouit au-dedans. Il est juste que ces grands hommes qui ont le plus concouru, par leurs lumieres ou par leurs actions, à illustrer mon regne, soient illustrés à leur tour par quelque monument qui puisse les faire connoître jusqu'à nos derniers descendans. Voici ce que j'ai imaginé:*

Le Ki-lin *est un animal extraordinaire qui ne se montre que rarement; de tels hommes ne se montrent pas moins rarement, & ne sont pas moins extraordinaires. Je veux faire placer les Portraits des principaux d'entr'eux dans une salle particuliere que l'on appellera la salle supérieure des* Ki-lin. *On mettra sous chaque Portrait le nom de celui qu'il représente, avec quelque inscription ou quelque emblême qui désigne le genre de mérite qui l'aura distingué. Je vous laisse le choix de ceux que vous jugerez dignes de cet honneur. Consultez entre vous, & qu'une exacte impartialité soit votre guide. Rendons aux illustres morts la justice qui leur est due: ceux qui viendront après nous en useront de même à notre egard.*

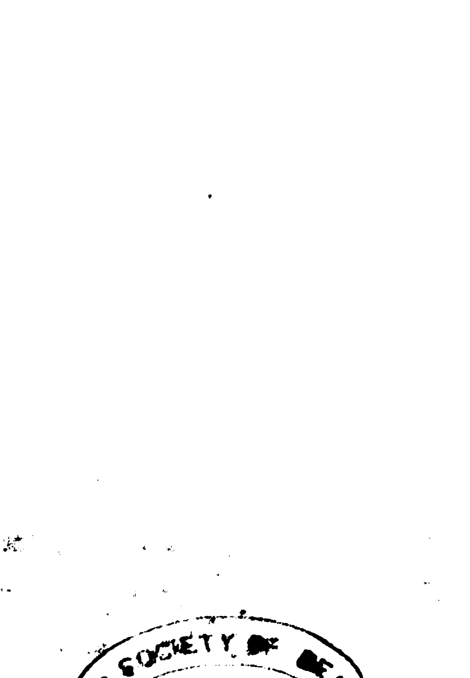
Ce projet fut approuvé d'une commune voix, & on le mit à exécution. Tous les suffrages réunis tomberent sur onze personnages, qu'on choisit par préférence à tous les autres, comme les *Ki-lin* du regne de *Siven-ti*. Notre *Sou-ou* fut du nombre: on mit son Portrait dans la salle, & l'Empereur fit lui-même son inscription par ces trois caracteres, *Tien-choué-koué*, qu'il ajouta au nom de *Sou-ou*. Cette inscription est simple, mais

ſublime : elle déſigne tout-à-la-fois le nom de la magiſtrature ou de la dignité dont etoit revêtu celui qui en eſt l'objet, & cette haute vertu qui le rendit un ſpectacle digne d'être admiré de tout l'univers, & imité par tous ceux qui ſont nés ſujets. Il ne ſeroit pas aiſé de l'expliquer en François avec cette noble ſimplicité qu'elle a dans la langue Chinoiſe. En voici le double ſens : *Sou-ou, Inſtructeur de tous les Royaumes.* C'eſt le nom de la dignité ou magiſtrature que l'Empereur créa en ſa faveur, en lui donnant le ſoin d'inſtruire ceux des Royaumes etrangers qui vouloient avoir quelque rapport avec la Chine. *Doctrine immuable tranſmiſe à tous les Royaumes par* Sou-ou : c'eſt le ſens littéral dont on peut faire l'application aux vertus de ce grand homme, & en particulier, à ſon invincible fermeté, à ſa conſtance inaltérable & à ſa fidélité à toute epreuve. Un Poëte des temps poſtérieurs l'a comparé dans une eſpece d'epitaphe avec *Ouei-liu* & *Ly-ling*; en voici la traduction.

Traître à ſon Prince, à ſa patrie,
Ouei-liu combla ſon infamie
En renonçant à ſes aïeux (1) :
Ly-ling, pour conſerver ſa vie,
Conſentit à l'ignominie
De porter un joug odieux (2).
Mais, plutôt que d'être infidele,
Sou-ou, notre digne modele,
S'expoſe à tous les coups du ſort :
Quand c'eſt le devoir qui l'appelle,
Il ne craint ni la ſoif cruelle,
Ni l'affreuſe faim, ni la mort.

(1) Renoncer à ſes aïeux, c'eſt en ſtyle Chinois, aller vivre ſous une domination etrangere.

(2) Ce ne fut, pour ainſi dire, que malgré lui que *Ly-ling* ſe ſoumit aux Tartares, après avoir perdu l'eſpérance de rentrer en grace auprès de ſon légitime Souverain.



Memoires sur les Chinois.



PAN-HOEI-PAN. Savante.

L I I.

PAN-HOEI-PAN, Savante.

Pan-hoei-pan, fille de *Pàn-piao*, sœur de l'historien *Pàn-kou*, & epouse de *Tsao-ché-chou*, mérite sans contredit un des premiers rangs parmi les personnes du sexe qui ont honoré leur patrie & leur siecle.

Elle naquit à *Fou-fong-hien*, ville du troisieme ordre de la Province du *Chen-si*. Sa famille qui, depuis plusieurs générations, donnoit à l'Etat, des Mandarins de lettres & d'armes, jouissoit d'une fortune honnête & d'une réputation d'intégrité & de bonnes mœurs qui la faisoit aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les citoyens. Son pere lui donna une education digne de sa naissance, & elle en profita: elle joignoit à toutes les graces de son sexe un esprit des plus pénétrans, une application des plus constantes, & une docilité à toute epreuve. Les différens noms qu'elle porta avant même qu'elle quittât la maison paternelle, sont autant de titres honorifiques qui ne font pas moins l'eloge de sa personne que de son caractere & de son esprit.

On lui donna d'abord le nom de *Tchao*, qui signifie proprement la *splendeur du soleil*, mais dont la signification s'etend par analogie à *ce qui se manifeste par soi-même, & qui, en se manifestant, frappe toujours par quelque endroit agréable*. Ses reparties vives, fines, mais toujours dans la modestie convenable à son sexe & à son âge, donnerent lieu à cette premiere dénomination. La maniere claire, brillante, & cependant précise, dont elle s'enonçoit quand elle rendoit compte de ses etudes; sa propreté dans ses habillemens même les plus simples; sa bonne grace dans sa parure & dans son maintien, lui en attirent bientôt une seconde. Ce fut celle de *Hoei-pan*,

qu'on peut rendre en François par ces mots : *Qui embellit la vérité par les agrémens, & dispose tout avec ordre.* On l'appella encore du nom de *Ki*, pour signifier qu'elle joignoit la sagesse à la beauté.

Elle etudia les mêmes livres qu'on faisoit etudier à ses freres ; mais ce fut, pour ainsi dire, à la dérobée. Elle travailloit à ses ouvrages particuliers ; elle cousoit, brodoit, & en même temps elle ecoutoit les leçons qu'on donnoit à ses freres dans la chambre voisine, sur les *King* & sur le *Kou-ouen*. Elle connoissoit déja un assez grand nombre de caracteres ; elle pouvoit expliquer les passages les plus difficiles du *Chang-chou*, avant qu'on se fût apperçu qu'elle savoit lire. Ce fut ce qui engagea *Pan-piao*, son pere, à ne pas laisser inutile un talent qui le manifestoit d'une façon si marquée. Il lui donna une personne de son sexe qui pût l'instruire tout-à-la-fois & dans les lettres & dans les devoirs de son etat.

Cependant, comme l'intention de *Pan-piao* n'etoit pas de faire de sa fille une lettrée, il pensa à lui procurer un etablissement digne de sa naissance & de son mérite. Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, il la maria à un jeune homme nommé *Tsao-ché-chou*, fils d'un des Mandarins du lieu, qui etoit dans le cas d'obtenir bientôt par lui-même quelque emploi distingué.

En entrant dans cette maison etrangere, *Pan-hoei-pan* n'eut rien de plus à cœur que de s'y faire aimer ; elle se regarda comme la très-humble servante de sa belle-mere, & voulut en faire les fonctions : elle fut la fidelle compagne de celui qu'on lui avoit donné pour epoux, mais compagne docile & toujours soumise. Le soin du ménage fut le premier de ses soins ; & si elle donna quelques momens aux lettres, ce ne fut que pour complaire à son mari qui l'exigea d'elle, afin de profiter de ses lumieres, dont il avoit usé dans plus d'une occasion. Devenue mere,

elle ne voulut ſe décharger ſur perſonne de la tâche que la nature impoſe à celles qui ſont revêtues de cette qualité. Elle nourrit elle-même ſes enfans ; elle les inſtruiſit, & ſe donna toute entiere à leur education. Elle avoit fait, etant fille, les délices de ſes parens ; elle eut, etant femme, toute la tendreſſe de ſon epoux.

Un troiſieme etat auquel elle ne s'attendoit pas d'être réduite ſi-tôt, acheva de faire briller ſa vertu & lui fournit l'occaſion de mettre au grand jour ſes talens littéraires. Une mort prématurée lui enleva ſon mari ; elle le pleura, & après lui avoir rendu les devoirs funebres avec toute la décence & les marques de douleur requiſes en pareil cas, elle ſe retira chez *Pan-kou*, ſon frere, pour y paſſer ſes jours dans une auſtere viduité, & ſe conſoler dans le ſein des lettres, d'une perte qu'elle etoit bien réſolue de ne jamais réparer.

Pan-kou etoit hiſtoriographe de l'Empire, & s'occupoit alors à revoir les annales de *Sée-ma-tſien*, & à y ajouter une ſuite, ſous le nom de *Han-chou*, ou de *Livre des Han*. Il travailloit encore à deux autres ouvrages, dont l'un portoit le titre de *Pa-piao*, c'eſt-à-dire des *Huit Modeles*, & l'autre, celui de *Tien-ouen-tché*, ou *d'Inſtructions ſur l'Aſtronomie*. Des ouvrages de cette nature demandoient, de la part de celui qui les entreprenoit, une lecture immenſe, du goût, de la critique, & une application preſque ſans relâche. Il trouva que ſa ſœur réuniſſoit dans ſa perſonne toutes ces qualités, & qu'elle etoit très-diſpoſée à en faire uſage. Il n'héſita pas à partager avec elle un travail dont il etoit à préſumer qu'il recueilleroit ſeul les fruits : il ne prétendit pas cependant la priver de ſa part de la gloire. Il ne laiſſoit echapper aucune occaſion de faire l'eloge de ſa ſœur ; & lorſqu'il liſoit devant l'Empereur, ou en préſence de quelques amis, des lambeaux des ouvrages auxquels il avoit eu ordre de travailler, il ne manquoit jamais

de dire: *Cet article eſt de* Pan-kou, *cet autre eſt de* Pan-hoei-pan. Heureux ! ſi la gloire littéraire eût eté le ſeul terme de ſon ambition.

L'accès qu'il avoit auprès des Grands fut cauſe de ſa perte. Un ancien Général nommé *Teou-hien*, frere d'une des Impératrices, l'honora d'une amitié très-particuliere. Ce *Teou-hien* avoit eté tout-puiſſant ſous le regne de *Tchang-ti.* Son crédit ſe ſoutint encore les trois premieres années de *Ho-ti*, ſucceſſeur immédiat de *Tchang-ti ;* mais il ſe forma à la Cour un parti contre lui : on fit entendre au Prince qu'il n'etoit pas en ſûreté ſur le trône, s'il ne ſe hâtoit de réprimer l'audace de *Teou-hien* & de ſes créatures.

Le jeune Empereur qui ſe croyoit en etat de gouverner par lui-même, quoiqu'il ne fût encore que dans la quatorzieme année de ſon âge, ne fut pas fâché qu'on lui fournît un prétexte d'ecarter tous ceux qui s'etoient emparés de l'autorité. Il donna ſes ordres à *Tcheng-tchoung*, & lui laiſſa le choix des meſures qu'il y avoit à prendre pour exécuter un projet qui pouvoit avoir des ſuites funeſtes, ſuppoſé qu'on ne réussît pas. *Tcheng-tchoung* diſpoſa les choſes avec tant de ſecret qu'en moins de trois jours il s'aſſura de *Teou-hien*, de tous ſes parens, de tous ſes amis, & des plus accrédités d'entre ceux qui lui devoient leur fortune. *Pan-kou*, comme ami particulier du grand Général, y fut compris. En conſidération des ſervices importans que ſon frere *Pan-tchao* avoit rendus à l'Etat par les victoires qu'il avoit remportées ſur les *Hioung-nou*, & par egard pour ſon mérite perſonnel, on l'eût vraiſemblablement ſouſtrait à la rigueur des loix ; mais il n'en jugea pas ainſi lui-même. La crainte de finir ſes jours dans les ſupplices, fit une ſi forte impreſſion ſur lui, qu'il mourut dans ſa priſon peu de jours après y avoir eté renfermé.

L'Empereur parut ſurpris quand on lui annonça cette mort ;

il en témoigna même un regret peu ordinaire aux Princes. Il etoit fâché, disoit-il, d'avoir perdu un savant dont les ouvrages devoient faire passer la gloire des *Han* jusqu'à la postérité la plus reculée. On lui répondit que cette perte n'etoit point irréparable, & que ce savant laissoit une sœur héritiere de sa science comme de ses ecrits. Le Prince à qui on avoit déja lu quelques morceaux de la composition de *Pan-hoei-pan*, & qui les avoit goûtés, fut charmé de cette nouvelle. Il chargea la sœur de revoir les ouvrages de son frere, & d'y mettre la derniere main. Il lui assigna des revenus, & lui donna même un appartement dans le Palais, près de celui de ses bibliotheques, où on conservoit les manuscrits & les livres rares, & dans l'intérieur duquel etoit une espece de galerie qui tenoit lieu de cabinet. Ce fut dans ce cabinet que *Pan-hoei-pan* fit porter les manuscrits de son frere, & qu'elle les mit en etat d'être donnés au public; elle les présenta à l'Empereur qui les fit imprimer.

Ces ouvrages, quoique donnés sous le nom de *Pan-kou*, son frere, la rendirent célebre dans tout l'Empire, parce qu'on n'ignoroit pas la part qu'elle y avoit eu. Le *Han-chou* lui fit sur-tout un honneur infini. Ce livre, un des meilleurs & des plus curieux qui soient sortis des presses Chinoises, contenoit l'histoire de douze Empereurs, depuis *Kao-tsou*, fondateur de la Dynastie, jusqu'à la mort de l'usurpateur *Ouang-mang*, c'est-à-dire, l'histoire de tout ce qui etoit arrivé de plus intéressant dans l'Empire pendant l'espace de deux cens trente ans.

La publication de cet ouvrage acheva de lui gagner l'estime de l'Empereur. *Ho-ti* avoit eu d'excellens maîtres & savoit de la littérature tout ce qu'il est permis à un grand Prince d'en savoir. Des intrigues d'eunuques l'engagerent à répudier l'Impératrice. Celle qui la remplaça joignoit aux vertus de son sexe beaucoup d'amour pour les lettres: elle s'en etoit occupée

dès ſa plus tendre enfance ; elle en faiſoit ſes délices, quand on la fit paſſer de la maiſon de ſon pere au Palais de l'Empereur, où elle ne fut pas long-temps ſans faire connoître ſon goût dominant. Parmi les pierreries & les bijoux qu'on lui offrit, il ſe trouva du papier d'une nouvelle invention & quelques pinceaux: elle prit les pinceaux & le papier, & laiſſa tout le reſte. Ce qui eût occaſionné peut-être la diſgrace d'une autre, fut préciſément ce qui lui attacha le cœur de celui dont elle devenoit l'epouſe. L'Empereur fut charmé d'avoir auprès de ſa perſonne quelqu'un avec qui il pût s'entretenir. Mais, comme l'Impératrice etoit encore trop jeune pour avoir beaucoup d'acquis, il lui donna *Pan-hoei-pan* pour maîtreſſe de poéſie, d'eloquence & d'hiſtoire.

En chargeant *Pan-hoei-pan* de cette fonction, Sa Majeſté la décora d'un titre dont aucune perſonne de ſon ſexe n'avoit joui avant elle. Elle portoit le nom de *Tſao*, qui etoit celui du mari dont elle etoit veuve. A ce nom de *Tſao*, l'Empereur ajouta le ſurnom de *Ta-kia*, qui ſignifie, ſelon les Interpretes, *la grande Dame*, & on ne l'appella plus déſormais que *Tſao-ta-kia*, c'eſt-à-dire, *Tſao la grande Dame*.

Maîtreſſe de l'Impératrice régnante, elle le fut bientôt auſſi de preſque toutes les Dames de ſa ſuite; & ces lieux où l'on ne s'occupoit auparavant que de parures & de bijoux, où l'on ne s'entretenoit que de petites intrigues de femmes & d'eunuques, ſe trouverent changés en une eſpece d'Académie. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'on n'y diſcutât quelque matiere de littérature, ou qu'on n'y produiſît quelque petite piece d'eloquence ou de poéſie. L'Empereur & l'Impératrice donnoient l'exemple, & *la grande Dame* jugeoit en dernier reſſort.

Devenue l'oracle de la littérature, *Pan-hoei-pan* n'en conçut pas plus d'opinion d'elle-même. Loin de s'en orgueillir, elle n'en devint que plus modeſte, & prouva par cela ſeul qu'elle

etoit digne de la haute réputation dont elle jouissoit. Elle avoit une erudition peu commune; elle ecrivoit avec un agrément & un goût exquis; elle brilloit dans l'art des poëtes; elle possédoit, en un mot, tout ce qui est requis pour faire un Auteur du premier ordre dans les différens genres. Malgré des talens si supérieurs, elle aima mieux employer son temps, & faire usage de ses lumieres & de son savoir pour faire valoir les ouvrages des autres, que pour en composer de nouveaux.

Elle ne dédaigna pas cependant de donner sous son nom un ouvrage particulier pour l'instruction des personnes de son sexe, où elle n'eut en vue que l'utilité publique & nullement sa propre gloire.

« Quoique je sois d'un esprit borné, & que mes connoissances « ne soient pas fort etendues, dit-elle dans son humble Préface, » cependant, comme mon pere n'a rien oublié pour me faire » instruire dans les lettres & dans les sciences, & que ma mere » m'a inspiré de bonne heure l'amour de mes devoirs, je ne me » crois pas tout-à-fait hors d'etat de dire quelque chose d'utile » pour les personnes de mon sexe.

» A l'âge de quatorze ans je passai de la maison paternelle » dans celle de *Tsao-ché-chou*, que mes parens m'avoient choisi » pour epoux. Il y a de cette epoque environ quarante ans. Je » ne suis pas parvenue à l'âge où je suis, sans avoir acquis l'ex- » périence de bien des choses, & sans avoir vu en quoi con- » sistent les principales obligations de cette moitié du genre » humain qui doit être soumise à l'autre.

» Lorsque j'etois chez mon pere, docile à tous les avis que » je recevois, de quelque part qu'ils me vinssent, je n'avois » rien plus à cœur que de mettre à profit les instructions de ceux » à qui je devois la vie, parce que j'etois convaincue qu'elles » n'avoient que mon avantage particulier pour but. Devenue » femme, je me sus un gré infini d'avoir rempli avec exactitude

» jusqu'aux moindres de mes devoirs, & je compris que pour
» trouver son propre bonheur, en faisant le bonheur de celui
» auquel on s'unit par les liens du mariage, il falloit avoir exercé,
» dans l'etat de fille, l'obéissance, la docilité, la retenue,
» l'amour de la retraite, la modestie & cette foule de vertus que
» les hommes sont en droit d'exiger de celles qui doivent leur
« donner des enfans & partager les soins domestiques.

» Que les jeunes filles ne s'y trompent point: elles ne sau-
» roient devenir dans la suite de bonnes meres de famille; elles
» ne sauroient plaire long-temps à des epoux, qui ne trouvent
» que trop souvent des prétextes pour s'autoriser à les priver de
» leurs droits, si, lorsqu'elles sont encore dans la maison pater-
» nelle, elles ne mettent tous leurs soins à s'instruire de leurs
» devoirs & à les pratiquer avec exactitude. C'est pour les y
» engager, que j'ai composé le petit ouvrage que je leur offre.
» Je l'ai intitulé *Niu-kié-tsi-pien*, les *sept articles sous lesquels*
» *sont compris les principaux devoirs des personnes du sexe* ».

Comme cet ouvrage n'est pas bien long, & qu'il renferme des maximes qui peuvent être utiles, je crois qu'on ne sera pas fâché de le trouver ici.

LES SEPT ARTICLES.

ART. I. *L'etat d'une personne du sexe est un etat d'abjection & de foiblesse.*

« Nous tenons le dernier rang dans l'espece humaine; nous
» sommes la partie foible du genre humain: les fonctions les
» moins relevées doivent être & sont en effet notre partage.
» C'est une vérité dont il nous importe d'être pénétrées, parce
» qu'elle doit influer sur toute notre conduite, & devenir la
» source de notre bonheur, si nous agissons en conséquence.
» N'attendons pas qu'une funeste expérience nous apprenne,
» malgré

» malgré nous, ce que nous sommes. Tâchons de nous en
» convaincre le plutôt qu'il sera possible, afin de nous régler en
» tout sur ce qu'elle nous prescrira.

» Anciennement, lorsqu'une fille venoit au monde, on etoit
» trois jours entiers sans daigner presque penser à elle. On la
» couchoit à terre sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la
» mere, & on continuoit à agir dans l'intérieur de la famille,
» de la même maniere que s'il n'y etoit rien arrivé de nouveau,
» & que le nombre de ceux qui la composoient n'en fût point
» augmenté. Le troisieme jour, on s'appercevoit que le pere &
» la mere avoient un enfant de plus. On commençoit à se
» donner quelques mouvemens; on visitoit l'accouchée, on
» prenoit soin de la petite fille; on se transportoit à la salle
» destinée au culte des ancêtres. Le pere tenant sa fille entre
» ses bras, ceux de sa suite, ayant en main quelques briques ou
» quelques tuiles, restoient de bout pendant quelque temps
» devant la représentation des aïeux, auxquels ils offroient en
» silence, celui-là la nouvelle née, ceux-ci les tuiles & les
» briques dont ils etoient chargés.

» Tout etoit expressif dans un pareil usage, tout y etoit
» leçon pour les personnes du sexe. Cette différence dans la
» maniere de recevoir un garçon & une fille, au moment de leur
» naissance: la joie que l'on faisoit eclater en voyant le garçon;
» le mépris qu'on affectoit en voyant la fille, signifioient comme
» celle-ci etoit censée inférieure à celui-là. La fille qui venoit
» de naître, mise à terre, sur de simples lambeaux, donnoit à
» entendre que le lieu le plus bas etoit celui qu'elle devoit
» occuper dans la maison paternelle; cette espece de dédain
» avec lequel elle etoit reçue, & qu'on continuoit pendant trois
» jours, etoit le symbole du mépris auquel elle devoit s'attendre,
» à moins que par ses belles qualités, & la pratique constante
» de toutes les vertus propres à son sexe, elle ne forçât ceux

» qui auroient à vivre avec elle à l'honorer de leur estime ; les » briques & les tuiles qu'on offroit avec elle aux ancêtres, » signifioient que l'abjection & les souffrances devoient être » ses compagnes & son partage dans la maison. Les briques » sont faites pour enfermer un espace & être foulées aux pieds ; » les tuiles n'ont d'usage que lorsqu'elles sont exposées aux » injures de l'air.

» Je conjure les jeunes filles de faire quelques réflexions sur » ce que je viens de dire, de tâcher de pénétrer le sens de » l'ancien usage dont je leur ai rappellé le souvenir, & de régler » leur conduite sur ce qu'il leur enseigne. Si elles viennent à » bout de se croire telles qu'elles sont en effet, elles n'auront » garde de s'enorgueillir ; elles se tiendront humblement dans la » place qui leur a eté assignée par la nature ; elles sauront que » leur etat etant un etat de foiblesse, elles ne peuvent rien sans » le secours d'autrui. Dans cette persuasion, elles rempliront » avec exactitude jusqu'au moindre de leurs devoirs ; elles ne » trouveront rien de pénible dans ce qu'on exigera d'elles. J'ose » les assurer qu'alors elle goûteront au-dedans d'elles-mêmes, » une satisfaction dont aucun mêlange d'amertume n'empoi» sonnera la douceur, & qu'au-dehors, elles jouiront de cette » réputation sans tache que tout le monde est forcé de respecter, » & que la médisance & la noire calomnie n'oseront jamais » entamer ».

Art. II. *Devoirs généraux des personnes du sexe, quand elles sont sous la puissance d'un mari.*

« Une fille n'est pas pour être toujours fille. Quand elle a » atteint l'âge compétent, on la livre à une famille etrangere, » pour continuer la race de celui à qui on la donne pour epouse. » Dans ce nouvel etat, elle a de nouveaux devoirs à remplir ; &

» ces devoirs ne consistent pas tant à faire tout ce qu'on exige » d'elle, qu'à prévenir tout ce qu'on seroit en droit d'en exiger. » Les maris sages paroissent contens, quand leurs femmes, » dociles à leurs ordres, reconnoissent, en les exécutant, qu'elles » leur sont soumises; quand elles ne cherchent point à s'ingérer » dans les affaires etrangeres à leur ménage; quand elles con- » servent toujours, en leur présence, cet air de politesse & » de réserve que la trop grande familiarité ne fait que trop » souvent disparoître; quand, enfin, toujours equitables & » sans aucune partialité tant à l'egard de leurs propres enfans, » que des autres enfans de la maison, dont elles ne seroient » pas les meres, elles ne donnent jamais de marques de jalousie » envers celles qui pourroient leur faire quelque ombrage.

» Je comprends fort bien comment des maris qui ne sont » guere dans l'enceinte de leurs familles que pour y prendre la » nourriture & le repos, ou s'y délasser des fatigues de leurs » emplois, peuvent être satisfaits de leurs femmes, s'ils leur » trouvent en gros ces qualités les plus essentielles de leur etat.

» Mais je ne comprends pas comment des femmes qui n'au- » roient que ces qualités, peuvent être contentes d'elles-mêmes, » & ne pas se démentir bientôt, par une conduite entiérement » opposée à celles qu'elles tenoient d'abord. Fieres du suffrage » de leurs epoux, auxquels elles en imposeront par un extérieur » tel qu'ils le souhaitent, elles se croiront bientôt en droit » de mépriser tout le reste. Elles feront murmurer contre » elles; elles donneront sujet à des plaintes; plaintes qui feront » infailliblement suivies de petites dissentions domestiques & » occasionneront bientôt des haines personnelles qui peuvent » avoir les plus funestes effets.

» Pour obvier à des inconvéniens qui ne sont que trop ordi- » naires, & auxquels néanmoins on semble ne pas faire attention » aujourd'hui, il faut attaquer le mal dans sa source; il faut

» l'empêcher de naître ; il faut commencer par etouffer un » préjugé qui eſt preſque univerſel : *Il ſuffit*, dit-on, *qu'une fille* » *ſoit docile aux avis qu'elle reçoit dans la maiſon paternelle*, » *& qu'elle regle ſa conduite ſur ce qui lui ſera preſcrit.* Je » dis moi, que cela ne ſuffit pas. Les peres & meres n'ont, » ce ſemble, des yeux que pour leurs fils. Ils s'empreſſent à » leur donner des maîtres, dès qu'ils les croient en etat de » recevoir des leçons. Leurs fils, leurs chers fils, ſont l'objet » de toute leur tendreſſe, de tous leurs ſoins ; à peine daignent-» ils penſer à leurs filles. Pourquoi refuſer à celles-ci ce qu'ils » prodiguent à ceux-là, puiſque les uns & les autres ont éga-» lement des paſſions à vaincre, des devoirs à remplir, des » défauts à corriger, des vertus à acquérir, des regles de bien-» ſéance & de mœurs à apprendre & à garder ? Il ſemble que » tout ſe ligue pour concourir à l'imperfection d'un ſexe, qui, » de ſa nature, n'eſt déja que trop imparfait. Faute d'autre » ſecours, ce petit ecrit que je lui conſacre, lui tiendra lieu de » plus longues inſtructions ».

ART. III. *Du reſpect ſans bornes que la femme doit à ſon mari, & de l'attention continuelle qu'elle doit avoir ſur elle-même.*

« *Il vous naît un garçon*, dit le proverbe, *vous croyez voir en* » *lui un loup que rien ne ſera capable d'effrayer ; il ne ſera peut-* » *être qu'un vil inſecte, qui ſe laiſſera ecraſer par le premier* » *venu : il vous naît une fille ; vous ne voyez en elle qu'une timide* » *ſouris ; peut-être ſera-t-elle une horrible tigreſſe, répandant* » *par-tout la terreur.* Des deux membres de ce proverbe, je » ne m'attache ici qu'au ſecond.

» *Une timide ſouris peut devenir une horrible tigreſſe.* Peres, » meres, maris, c'eſt vous que regarde en partie le ſoin d'em-» pêcher une pareille métamorphoſe. Faites tous vos efforts

» pour contenir la ſouris dans ſon etat de ſouris : mais comme
» tous vos efforts, s'ils etoient ſeuls, ne ſauroient en venir à
» bout, il faut que la ſouris travaille elle-même, & vous
» ſeconde de tout ſon pouvoir. Mon objet n'etant ici que
» d'inſtruire les perſonnes de mon ſexe, c'eſt à elles ſeules que
» j'adreſſe ce que je dois dire.

» Vous qu'on eſt en droit de regarder comme une ſouris,
» voulez-vous ne point devenir tigreſſe ? conſervez conſtam-
» ment la timidité qui vous eſt naturelle. Si de la maiſon pa-
» ternelle vous avez paſſé dans celle d'un epoux, quoi que ce
» ſoit qui puiſſe vous arriver, dans quelque ſituation que vous
» puiſſiez être, ne vous relâchez jamais ſur la pratique des deux
» vertus, que je regarde comme le fondement de toutes les
» autres, & qui doivent être votre plus brillante parure : ces
» deux vertus principales ſont un reſpect ſans bornes pour celui
» dont vous portez le nom, & une attention continuelle ſur
» vous-même.

» Le reſpect attire le reſpect ; un reſpect ſans bornes fait
» naître l'eſtime, & de l'eſtime il ſe forme une affection durable,
» à l'epreuve de tous les evénemens. L'attention ſur ſoi-même
» fait eviter les fautes ; une attention continuelle eſt comme
» le correctif des défauts auxquels nous ne ſommes que trop
» ſujettes.

» Voulez-vous que votre mari vous reſpecte ? ayez pour lui
» un reſpect ſans bornes. Voulez-vous qu'il vous honore de ſon
» eſtime, & qu'il ait pour vous une affection conſtante ? veillez
» continuellement ſur vous-même, pour ne pas lui laiſſer apper-
» cevoir vos défauts, & pour tâcher de vous en corriger. Une
» femme qui ne fait pas cas de ces deux vertus, ou qui n'en fait
» pas la baſe ſur laquelle doit appuyer toute la tranquillité de
» ſes jours, tombera bientôt dans les vices oppoſés, & ſera la
» plus malheureuſe des femmes.

» Son epoux, dépouillant dans le ſein de ſa famille cet exté-
» rieur grave dont il s'enveloppe par-tout ailleurs, en uſera avec
» cette franchiſe & cette cordialité qui n'exigent aucune préé-
» minence. Flattée d'une familiarité à laquelle elle n'avoit peut-
» être pas lieu de s'attendre, elle ne manquera pas d'en abuſer,
» ou pour ſe répandre en paroles tout-au-moins ſuperflues, ou
» pour faire ce qu'il ne ſeroit nullement à propos qu'elle fît. Ce
» ſeroit bien pis encore, ſi, à la familiarité, ſon epoux joignoit
» une trop grande complaiſance : elle ne tarderoit ſûrement pas
» à avoir des fantaiſies & des caprices : elle voudroit tantôt une
» choſe, & tantôt une autre : elle auroit envie de travailler
» quand il faudroit ſe repoſer, & de ſe repoſer quand elle
» devroit travailler : elle prendroit indifféremment des affections
» ou des haines, ſans ſavoir pourquoi ; & elle témoigneroit
» inconſidérément les unes & les autres, ſans rien prévoir ni
» s'embarraſſer des ſuites. Comme il ſeroit impoſſible qu'on
» la ſatisfît toujours ſur ce qu'elle pourroit ſouhaiter, elle
» prendroit les refus pour des affronts ; ſon orgueil s'en irriteroit ;
» elle ne verroit qu'injuſtice dans ce qu'il y a de plus equitable,
» elle prendroit de l'humeur, elle murmureroit, elle ſe plain-
» droit, elle s'emanciperoit en des paroles peu décentes,
» auxquelles le mari répondroit ſur le même ton ; des paroles
» on en paſſeroit aux injures réciproques ; & ſi les mêmes ſcenes
» reviennent ſouvent, comme il eſt très-difficile que cela
» n'arrive, ce mari, fût-il des plus doux, ne voudra plus expoſer
» ſon autorité au haſard d'être mépriſée. Honteux de ſes complai-
» ſances paſſées, envers une epouſe qui en a abuſé, il voudra
» changer de ton avec elle, & au lieu de celui de compagnon
» & d'ami qu'il prenoit ci-devant, il ne prendra plus que celui
» de maître : la froideur, l'indifférence, le dédain, & un mépris
» marqué le vengeront d'une etourdie, qui, par ſes mauvaiſes
» manieres, l'a rebuté pour toujours.

» C'eſt alors que tout va changer de face dans le ménage. » L'orgueil de la femme ſera révolté d'un changement où elle » trouve ſi peu ſon compte. Elle fera de vains efforts pour ſe » relever & ſe ſoutenir encore, & achevera de tout perdre. Peu » accoutumée à régner ſur ſoi, elle ne ſauroit ſe mettre au-deſſus » d'une humiliation qu'elle s'eſt attirée ; elle ne ſauroit ſouffrir » patiemment les déboires & les dégoûts dont on la raſſaſiera » malgré elle. Son humeur s'en aigrira chaque jour davantage: » elle fera tout de mauvaiſe grace : elle deviendra pointilleuſe, » querelleuſe & acariâtre pour tous ceux qui l'approcheront ; » impérieuſe & dure pour les enfans & les domeſtiques ; inſup- » portable à ſon mari, lequel ne voyant plus dans celle qu'on » lui avoit donné pour epouſe, que *la ſouris changée en tigreſſe*, » cherchera à s'en débarraſſer le plus promptement qu'il lui » ſera poſſible. Après bien des avertiſſemens, des menaces & » des corrections inutiles, il en viendra au dernier des remedes » que lui permet la loi; il la répudiera dans les formes. Si elle » a encore des parens, il la leur renverra, pour en diſpoſer » comme ils jugeront à propos; & ſi elle n'en a plus, il la » confinera dans quelqu'un des froids appartemens de l'endroit » le plus reculé de ſa maiſon, où, pour les vêtemens & la nourri- » ture, il ne lui accordera que ce qu'il n'oſeroit refuſer au plus » vil des eſclaves. Pour ne pas vous expoſer à ſubir un ſort ſi » affreux, ſoyez toujours reſpectueuſes, veillez continuelle- » ment ſur vous-mêmes ».

ART. IV. *Des qualités qui rendent une femme aimable.*

« Ces qualités ſe réduiſent à quatre ; à ſavoir la vertu, la » parole, la figure & les actions.

» La vertu d'une femme doit être ſolide, entiere, conſtante, » à l'abri de tout ſoupçon. Elle ne doit avoir rien de farouche,

» rien de rude ni de rebutant, rien de puérile ni de trop minu-
» tieux. Ses paroles doivent être toujours honnêtes, douces,
» mesurées, & jamais hors de propos. Elle ne doit pas être
» taciturne; mais elle ne doit pas non plus etourdir toute une
» compagnie par un babil sans fin. Elle ne doit rien dire de
» trivial ni de bas; mais elle ne doit pas pour cela chercher ses
» expressions, ni n'en employer que de peu communes, &
» vouloir paroître bel-esprit. Si elle est assez instruite dans les
» lettres pour en parler pertinemment, elle ne doit point faire
» parade de son erudition. En général, on n'aime point qu'une
» femme cite à tout moment l'Histoire ou les *King*, les Poëtes
» ou le *Kou-ouen;* mais on sera pénétré d'estime pour elle, si,
» sachant qu'elle est savante, on ne lui entend tenir que des
» propos ordinaires; si on ne l'entend jamais parler de sciences
» ou de littérature, qu'en très-peu de mots, & par pure condes-
» cendance pour ceux qui l'en prieroient.

» La vanité est, je crois, la passion la plus commune au deux
» sexes; c'est celle du moins qui a le plus d'empire sur le nôtre.
» Rien par conséquent ne nous déplaît tant dans les autres qu'une
» vanité qui blesse la nôtre. Une femme se rendroit haïssable,
» si par ses discours, par son ton, & toute la maniere dont elle
» s'exprime, elle donnoit à entendre qu'elle exige pour ce qu'elle
» dit, une déférence trop grande; si elle cherchoit toujours
» à l'emporter sur les autres; si elle s'echappoit en paroles
» piquantes ou en railleries indiscrettes, ou qui pis est encore,
» si elle témoignoit de la colere, du dépit ou de l'emportement.
» Tous ces défauts, & une foule d'autres qui en dérivent,
» doivent être soigneusement evités, & ils le seront, à coup sûr,
» par une femme qui parlera peu, & qui sera convaincue qu'elle
» ne doit jamais ouvrir la bouche pour déplaire ou pour offenser.

» Aux agrémens de la parole elle doit joindre ceux de la
» figure. La régularité des traits, la finesse du teint, la justesse
» de

» de la taille, la proportion des membres, & tout ce qui, dans » l'opinion commune, constitue ce qu'on appelle la beauté, » contribuent sans doute à rendre une femme aimable; mais ce » n'est pas ce que j'entends par les agrémens de la figure dont » elle doit tirer parti pour se faire aimer. Il ne dépend pas de » nous d'être belles, & je demande d'une femme une qualité » qu'elle puisse acquérir, & des agrémens qu'elle puisse se » donner, si elle ne les a pas. Une femme est toujours assez » belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la » douceur dans le regard & dans le son de voix, de la propreté » sur sa personne & dans ses habits, du choix & de l'arrange- » ment dans sa parure, de la modestie dans ses discours & dans » tout son maintien.

» Pour ce qui est de ses actions, elle n'en doit jamais faire » aucune qui ne soit dans l'ordre & dans la décence pour » l'honnête satisfaction d'un mari sage, & le bon exemple des » enfans & des domestiques. Elle n'en doit faire aucune qui n'ait » directement le soin de sa maison pour objet: elle doit les faire » toutes dans des temps réglés; de telle sorte néanmoins qu'elle » ne soit point esclave du moment précis; elle doit les faire » sans empressement comme sans lenteur; avec application, » mais sans inquiétude; avec grace, mais sans affectation».

ART. V. *De l'attachement inviolable que la femme doit avoir pour son mari.*

« Quand une fille passe de la maison paternelle dans celle de » son mari, elle perd tout, jusqu'à son nom: elle n'a plus rien » en propre; ce qu'elle porte, ce qu'elle est, sa personne, tout » appartient à celui qu'on lui donne pour epoux. C'est vers son » epoux que désormais doivent tendre toutes ses vues; c'est » uniquement à son epoux qu'elle doit chercher à plaire; vif ou » mort, c'est à son epoux qu'elle doit son cœur.

» Par les ſtatuts conſacrés dans notre cérémonial, un » homme, après la mort de ſa femme, a le pouvoir de » ſe remarier; il a le même pouvoir du vivant même de » ſa femme, pour des raiſons qui ſont très-bien détaillées » ailleurs; mais une femme, pour quelque raiſon que ce » puiſſe être, ni du vivant, ni après la mort de ſon mari, » ne peut paſſer à de ſecondes noces, ſans enfreindre les régles » du cérémonial, & ſans ſe déshonorer. *L'epoux eſt le ciel de* » *l'epouſe*, dit une Sentence contre laquelle on n'a jamais ré- » clamé: y a-t-il quelque endroit ſur la terre où l'on puiſſe ne » pas être ſous le ciel? c'eſt donc pour tout le temps qu'elle » ſera ſur la terre, c'eſt-à-dire, pendant toute ſa vie, qu'une » femme eſt ſous le ciel de ſon mari. C'eſt pour cette raiſon que » le *Livre des loix pour le ſexe* (*Niu-hien-chou*) s'exprime en » ces termes: *Si une femme a un mari ſelon ſon cœur, c'eſt pour* » *toute ſa vie; ſi elle a un mari contre ſon cœur, c'eſt pour* » *toute ſa vie.* Dans le premier cas, une femme eſt heureuſe, » & l'eſt pour toujours; dans le ſecond cas, elle eſt malheu- » reuſe, & ſon malheur ne finira que lorſqu'elle ceſſera de » vivre.

» Tant que par une répudiation dans les formes, un mari » n'aura pas rejetté loin de lui une femme dont les défauts » n'auront pu être corrigés, il conſerve tous ſes droits ſur elle; » il peut & il doit en exiger l'attachement le plus inviolable: » tant qu'une femme ſera ſous l'autorité du mari, ſon cœur n'eſt » pas un bien dont elle puiſſe diſpoſer, puiſqu'il appartient » tout entier à l'homme dont elle porte le nom. Que cet homme » ait des qualités qui le rendent aimable, ou des défauts diffi- » ciles à ſupporter, il eſt egalement ſon mari, c'eſt-à-dire, ſon » chef, ſon maître, ſon compagnon, ſon unique, ſon tout, » hors de la ſphere duquel elle n'eſt rien, loin duquel elle ne » peut rencontrer que miſeres, peines, angoiſſes, & toutes les

» especes de chagrins. Quelle est la femme assez peu raison-
» nable, assez ennemie d'elle-même, pour ne pas s'attacher
» de tout son cœur à celui-là seul qui peut la mettre à couvert
» de la misere, lui donner du soulagement dans ses peines, des
» remedes à ses maux, qui peut lui adoucir ses chagrins & lui
» procurer tous les avantages de sa condition? Si la raison, la
» loi, la justice & la nature elle-même n'obtiennent pas de vous
» cet attachement affectueux que vous devez à celui dont vous
» êtes l'epouse; que votre intérêt propre vous arrache au moins
» des efforts pour tâcher de devenir telle que vous devez être ».

ART. VI. *De l'obéissance que doit une femme à son mari, au pere & à la mere de son mari.*

« Une obéissance qui, sans exception de temps, ni de circonstances, sans egard aux difficultés, ni aux aversions que l'on pourroit avoir, s'etend à tout & s'exerce sur tout, dans l'enceinte d'une famille, pour les affaires purement domestiques, est l'obéissance dont je veux parler ici. C'est cette sorte d'obéissance qu'un mari a droit d'exiger de sa femme, qu'un beau-pere & une belle-mere ont droit d'exiger de leur bru. Une femme qui n'auroit pas cette vertu dans sa totalité, seroit indigne du beau nom d'epouse; une femme qui ne l'auroit qu'en partie, n'auroit point à se plaindre, si l'on agissoit envers elle dans toute la rigueur de la loi.

» Il n'est aucune chose sur la terre qui ne puisse être unie à une autre; il n'en est point de si fortement unies qu'on ne puisse diviser. Il y en a qui s'unissent facilement, & comme d'elles-mêmes; il y en a d'autres qu'on unit ensemble par artifice, pour se procurer quelque avantage, ou à raison de quelque convenance. Celles qui s'unissent facilement & qui se joignent comme d'elles-mêmes, se désunissent avec la même facilité, & se séparent quelquefois d'elles-mêmes aussi. Celles

» qu'on unit enſemble par artifice, pour ſe procurer quelques » avantages ou à raiſon de quelques convenances, on les ſé- » pare auſſi quelquefois, lorſque ces avantages qu'on s'etoit » promis manquent, ou que les convenances ne ſont pas » telles qu'on les croyoit.

» Une femme qui aime ſon mari, & qui en eſt aimée, » lui obéit ſans peine, tant parce qu'elle ſuit en cela ſon incli- » nation, que parce qu'elle eſt comme ſûre qu'elle ne fera » après tout, que ce qu'elle voudra, & que, quoi qu'elle faſſe, » elle ſaura bien extorquer l'approbation de celui à qui elle » plaît. Une femme ainſi obéiſſante n'a pas même fait la moitié » de ſa tâche : ſon obéiſſance aiſée ne durera qu'autant de » tems qu'elle ſera parfaitement d'accord avec ſon epoux : » mais que cet accord tient à peu de choſes ! Un rien peut » le rompre & le faire evanouir pour toujours. Fût-il d'éter- » nelle durée, il s'enſuivroit ſeulement qu'une femme feroit » toujours ſa propre volonté, ſous le ſpécieux prétexte de » faire celle de ſon epoux. Par une pareille conduite, elle » pourra bien en impoſer à ſon mari ; mais ſon beau-pere » & ſa belle-mere verront-ils les choſes du même œil que » leur fils ? Elle ne doit pas s'en flatter. Si elle ne leur eſt pas » parfaitement ſoumiſe, ſi elle n'exécute pas avec exactitude » ce qu'ils exigeront d'elle, ils donneront des avertiſſemens, » ils emploieront les menaces ; ils feront des corrections, » ils ordonneront à ſon mari de la corriger lui-même ; & » ſi, après tout cela, ils ne voient aucun amendement, s'ils » ne ſont ni obéis, ni écoutés, ils feront ce que leur permet » la loi : ils ôteront à leur fils une femme déſobéiſſante, qui » eſt pour lui d'un très-mauvais exemple, & un obſtacle » à ce qu'il exerce la piété filiale (1) dans les points les

(1) On verra les droits & les devoirs de la *Piété filiale* dans le tome ſuivant.

» plus essentiels. Quoique ce ne soit là que ce qu'on appelle » *séparation par justice*, elle n'est ni moins réelle, ni moins » odieuse qu'une répudiation proprement dite. Une obéissance » absolue, tant envers son mari, qu'envers son beau-pere » & sa belle-mere, peut seule mettre à couvert de tout » reproche une femme qui remplira d'ailleurs toutes ses » autres obligations. *Une femme*, dit le Niu-hien-chou, *doit* » *être dans la maison comme une pure ombre & un simple* » *echo*. L'ombre n'a de forme apparente que celle que lui » donne le corps : l'echo ne dit précisément que ce qu'on » veut qu'il dise.

ART. VII. *De la bonne intelligence qu'une femme doit toujours entretenir avec ses beau-freres & belle-sœurs.*

» Je finis les courtes instructions que j'ai cru devoir don- » ner aux personnes de mon sexe par un article qui ne » paroît pas, au premier coup d'œil, fort essentiel, & qui » est pourtant de la derniere importance. Le mari n'est pas » toujours à la maison : il en sort pour vaquer à ses affaires, & » n'y rentre le plus souvent que pour prendre ses repas & » du repos. Mais à la maison (quand le mari n'est pas fils » unique) il y a toujours quelque beau-frere ou quelque » belle-sœur ; par conséquent il y a toujours quelqu'un » avec qui une femme peut avoir quelques petites alterca- » tions, quelques disputes ; quelqu'un qui la peut contrarier » ou l'irriter par des actions ou des paroles ; quelqu'un » pour qui elle ait de l'aversion, ou qui ait de l'aversion » pour elle ; quelqu'un, en un mot, dont l'humeur ne sym- » pathisant pas avec la sienne, lui fournira plusieurs fois » chaque jour l'occasion d'exercer sa patience. Une femme » qui a du bon sens, & qui veut vivre tranquille, doit » commencer par se mettre au-dessus de toutes les petites

» peines inséparables de sa condition ; elle doit tâcher de se
» convaincre que, quoi qu'elle puisse faire, elle aura tou-
» jours quelque chose à souffrir de la part de ceux avec qui
» elle a à vivre ; elle doit se convaincre que sa tranquillité
» au dedans & sa réputation au dehors dépendent unique-
» ment de l'estime qu'elle aura su se concilier de la part de
» son beau-pere & de sa belle-mere, de ses beaux-freres
» & de ses belles-sœurs. Or le moyen de se concilier cette
» estime est tout-à-fait simple : qu'elle ne contrarie jamais
» les autres ; qu'elle souffre en paix d'être contrariée ; qu'elle
» ne réponde jamais aux paroles dures ou piquantes qu'on
» pourroit lui dire ; qu'elle ne s'en plaigne jamais à son
» mari ; qu'elle ne désapprouve jamais ce qu'elle voit, ni ce
» qu'elle entend, à moins que ce ne soient des choses evi-
» demment mauvaises ; qu'elle soit pleine de déférence pour
» les volontés d'autrui dans tout ce qui ne sera pas contraire
» à l'honnêteté, ou à son devoir. Son beau-pere & sa belle-
» mere, ses beaux-freres & ses belles-sœurs, fussent-ils des
» tigres & des tigresses, ne pourront pas n'être pas pénétrés
» d'estime pour une femme qui se conduira si bien à l'égard
» d'eux tous. Ils feront en tout temps & en tous lieux l'éloge
» de sa vertu & de son bon caractere. Un tel eloge, sou-
» vent répété, ne sauroit manquer de lui gagner le cœur
» de son mari, de la faire respecter de toute la parenté, &
» d'établir si bien sa réputation dans toute la ville, qu'elle
» deviendra l'objet de l'estime universelle, on la citera pour
» exemple aux autres femmes, & on la leur proposera sans
» cesse comme le modele sur lequel elles doivent se former.

» Jeunes filles, qui coulez encore vos jours sous les yeux
» d'un pere & d'une mere, mettez à profit le tems qui vous
» reste pour vous instruire à fond de vos devoirs présens &
» à venir : Jeunes femmes, qui de la maison paternelle avez

» déjà passé dans celle d'un epoux, si vous aviez négligé
» ci-devant d'acquérir les connoissances nécessaires pour rem-
» plir les obligations de votre etat présent, tâchez de réparer
» une faute dont les suites seroient très-funestes pour vous. La
» lecture de ces *sept articles*, si elle est réfléchie & faite avec soin,
» suffira pour vous mettre au fait de ce que vous devez faire &
» de ce que vous devez eviter: la pratique de ce qu'ils ensei-
» gnent, si elle est exacte & constamment suivie, suffira pour
» assurer votre tranquillité de chaque jour, & pour vous dispo-
» ser à être dans la suite de bonnes meres de famille. Vous aurez
» des enfans auxquels le bon exemple que vous leur donnerez,
» plus efficace, sans comparaison, que tous les préceptes
» qu'ils pourront recevoir d'ailleurs, inspirera de bonne heure
» l'amour du devoir & de la vertu; & la *Piété filiale*, qui
» entrera dans leurs cœurs, en même tems que l'amour du
» devoir & de la vertu, ne vous laissera rien à desirer, le
» reste de vos jours, pour le dédommagement de toutes
» les peines que vous aurez prises, de toutes les humilia-
» tions que vous aurez essuyées, de tous les chagrins que
» vous aurez eu à dévorer, & de toutes les victoires que
» vous aurez eu à remporter sur vous-mêmes, pour vous
» être rendues telles que vous deviez être ».

Avant que d'exposer au grand jour un ouvrage qu'elle croyoit devoir être utile, *Pan-hoei-pan* voulut avoir le senti-ment de quelque personnage grave, qui, par ses lumieres & son expérience, fût en état de prononcer sur les matieres importantes qu'elle traitoit. Elle le donna à examiner à *Ma-young*, lequel, comme on l'a dit plus haut, etoit à la tête de ces Savans qui venoient chaque jour travailler à la Biblio-theque Impériale, au bas de la galerie où elle travailloit elle-même, de concert avec eux.

Ma-young lut les sept articles, les approuva, & les trouva si utiles, que, sans vouloir attendre qu'il fussent imprimés,

il en fit une copie de sa propre main, & *ordonna à sa femme d'apprendre par cœur cet ouvrage, fait*, disoit-il, *pour la perfection des personnes du sexe.* Les autres Lettrés, les Mandarins en firent de même; & bientôt tous les maris, animés d'un même zèle, suivirent un exemple dont ils se promettoient les plus grands avantages pour la réformation des mœurs.

Parvenue à l'âge de 70 ans, cette femme illustre mourut, & fut pleurée de tous ceux qui avoient eu l'avantage de la connoître. L'Impératrice, dont elle avoit été la maîtresse, porta le deuil de sa mort. L'Empereur envoya des Mandarins faire en son nom les cérémonies funebres devant son cercueil; il fit les frais de ses funérailles, & les régla lui-même avec une magnificence extraordinaire, en lui confirmant le glorieux titre de *grande-Dame*, dont il l'avoit décoré de son vivant: il lui en donna d'autres qui avoient trait à la beauté de son génie & à la vaste étendue de son érudition.

Les Lettrés la célébrerent en vers & en prose, & de cent manieres différentes. Les eloges funebres, les discours, les epitaphes & les vers de toutes les sortes remplirent des volumes entiers.

Parmi tant de Pieces qui méritoient sans doute d'être conservées, il ne nous reste que l'Inscription lapidaire que la fameuse *Ting-che*, epouse d'un des fils de *Pan-hoei-pan*, avoit composée pour en décorer le tombeau de son illustre belle-mere. Cette Inscription, ou, pour mieux dire, cette Epitaphe dit tout: la voici:

Pan-hoei-pan, *surnommée* Tsao *la grande-Dame, femme de* Tsao, *fille de* Pang-che, *sœur de* Pan-kou, *a mis la derniere main aux ouvrages de son pere & de son frere, qu'elle a expliqués & embellis.*

Elle a été maîtresse de l'Impératrice & des Dames du Palais.

En

En donnant à ses illustres Eleves des leçons sur la poésie, l'éloquence & l'histoire, elle leur apprit à parer l'érudition des ornemens de la littérature, & à enrichir la littérature des trésors de l'érudition.

Par un bienfait, dont aucune femme n'avoit encore joui, l'Empereur lui donna la Surintendance de celle de ses bibliotheques qui renfermoit le dépôt précieux des Manuscrits anciens & modernes, non encore débrouillés.

A la tête d'un nombre de Savants choisis, elle travailla dans cette bibliotheque avec un succès qui fit l'admiration de tous les Lettrés, & qui surpassa ses propres espérances. Elle tira du profond oubli, dans lequel elles etoient ensévelies, quelques productions utiles des Savans des siecles passés; elle expliqua avec une clarté qui ne laissa rien à desirer, quelques bons ouvrages des Savans modernes, qu'une trop grande obscurité & un goût tout-à-fait bizarre rendoient presque inintelligibles.

Elle s'eleva, sans y prétendre, au rang des plus sublimes Auteurs, parmi lesquels la finesse de son goût, la beauté de son style, la profondeur de son erudition, & la justesse de sa critique lui firent décerner une place distinguée. Elle s'abaissa, le voulant bien, jusqu'au niveau des femmes les plus ordinaires, auxquelles, par la simplicité de ses mœurs, par son assiduité à vaquer aux affaires domestiques, & par son attention scrupuleuse à ne négliger aucun des menus détails du ménage, elle ne dédaigna pas de se rendre semblable, pour leur apprendre que, dans quelque poste qu'elles puissent se trouver, quel que soit le rang qu'elles occupent, les devoirs particuliers du sexe doivent toujours être remplis par préférence, & être regardés comme les plus essentiels & les premiers de leurs devoirs.

Jouissant de tous les honneurs qu'on accorde aux talens

& au vrai mérite, quand ils ſont reconnus ; eſtimée des gens de Lettres, dont elle etoit regardée comme l'oracle ; reſpectée des perſonnes de ſon ſexe, auxquelles néanmoins elle n'avoit pas craint de dire les plus humiliantes vérités, elle vécut juſqu'à une extrême vieilleſſe, dans le ſein du travail & de la vertu, toujours en paix avec elle-même & avec les autres.

Puiſſe le précieux ſouvenir de ſes vertus & de ſon mérite la faire vivre dans les ſiecles à venir, juſques chez les plus reculés de nos deſcendans!

Ting-che ne ſe contenta pas de donner à ſa belle-mere les eloges dont elle la croyoit digne : elle n'omit ni peines, ni ſoins, ni dépenſes pour acquérir tout ce qui etoit ſorti de ſon pinceau, depuis qu'elle avoit commencé à écrire dans la maiſon paternelle, juſqu'à ſa mort. Elle en fit pluſieurs volumes, qu'elle donna au public ſous le titre de Recueil des Œuvres de *Pan-hoei-pan*, ſurnommée *Tſao la grande-Dame*. Ce Recueil etoit diviſé en ſeize livres, ſous chacun deſquels elle avoit placé les pieces d'un même genre. Il y avoit des diſcours, des inaugurations, des inſcriptions, des elégies, des eloges funebres, des deſcriptions de choſes extraordinaires apportées des Pays etrangers, des queſtions littéraires, avec leurs réponſes, des complimens de félicitation, des complimens de condoléance, des préfaces pour être miſes à la tête des Ouvrages des autres, qu'elle avoit publiés; des epitaphes, des ſuppliques pour être préſentées à l'Empereur, des notices & indications d'ouvrages non publiés, des remerciemens faits aux noms de différentes perſonnes pour des bienfaits reçus, des dialogues ſur différens ſujets, dés explications & des commentaires.

La ſuite des Vies ou Portraits ſe trouvera dans les volumes ſuivans.



LETTRE du P. Amiot, Missionnaire de la Chine, sur la Réduction des Miao-tsée, *en 1775.*

M.

Je crois que vous ne me saurez pas mauvais gré de la liberté que je prends de vous entretenir d'autres choses que de mes travaux littéraires. La relation que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui, n'a été puisée que dans les Gazettes que la Cour fait passer aux Bannieres, ou dans ce que l'on publie par ordre du Souverain.

Voici une troisieme Nation que l'Empereur de la Chine vient de confondre pour toujours avec celle de ses anciens Etats. Les Eleuths subjugués & dispersés ne sont plus un peuple à part; les Tourgouths venus d'eux-mêmes, se sont soumis à tout ce qu'on a exigé d'eux, & ont consenti à vivre sous les Bannieres, comme les autres Tartares; & cette année, les *Miao-tsée* du petit & du grand *Kin-tchouen* ont été relégués par pelotons dans les différentes Provinces de l'Empire, pour y travailler aux ouvrages publics, ou pour y vivre en esclaves. C'est de cette derniere conquête des Mantchous que je dois vous rendre compte aujourd'hui.

Les confins de la province de *See-tchouen* sont bornés par une chaîne de montagnes liées à d'autres montagnes, tant du dehors, que de l'intérieur de l'Empire. Cette chaîne de montagnes a eté habitée de tout temps par un peuple demi-sauvage, ainsi que s'expriment les Chinois, qui, préférant la liberté à tous les autres avantages, a mieux aimé vivre

toujours séparé du reste de la Nation, que de se soumettre à des loix, dont l'observation eût fait sa félicité. Ce peuple avoit deux Chefs indépendans l'un de l'autre. Le premier dominoit sur le grand *Kin-tchouen*, & l'autre sur les montagnes du petit *Kin-tchouen*; ce qui formoit deux petits Etats soumis chacun à un Souverain particulier. Ces deux Souverains, quoique réellement indépendans, etoient soumis en apparence à l'autorité suprême de l'Empereur; ils en recevoient des dons, des Mandarinats & des dignités, & c'etoit l'Empereur qui les confirmoit dans leur Souveraineté, en leur envoyant des Patentes à chaque changement de regne.

Ces deux petits Souverains, toujours etroitement unis, quand il s'agissoit de défendre leur liberté, & de s'opposer aux forces Chinoises, avoient quelquefois des démêlés entr'eux, & se faisoient la guerre. C'est ce qui leur arriva les années dernieres. Le *Tsong-tou* du *See-tchouen* leur ordonna de mettre bas les armes, & de vivre en paix, parce que leurs troupes, apparemment peu disciplinées, venoient faire des excursions sur les terres de l'Empire, & y exerçoient des brigandages, dont il étoit contraint de punir les auteurs. Les *Miao-tsee* (car c'est de ce nom qu'on appelle ceux du *Kin-tchouen*), loin de donner quelque satisfaction au *Tsong-tou*, n'en devinrent que plus insolens. Ils firent la paix entr'eux, & se liguerent contre les Chinois. L'expérience leur avoit appris qu'en se tenant simplement sur la défensive, & en gardant exactement quelques gorges, il n'étoit guere possible de les aller forcer dans leurs montagnes. Dans cette confiance, ils continuerent leurs brigandages. Le *Tsoung-tou* sentant qu'avec les seules troupes de la Province qu'il gouvernoit, il ne pouvoit s'opposer à ces barbares, avertit l'Empereur, & demanda du secours.

Sa Majesté voulut tenter d'abord les voies de douceur.

Deux Officiers allerent porter ses ordres aux petits Princes du *Kin-tchouen*, & les exhorter à rentrer dans leur devoir. Les Princes *Miao-tsée* maltraiterent les Envoyés, & déchirerent en leur présence l'ordre de l'Empereur; crime horrible qui ne peut s'expier, suivant la maniere de penser des Chinois, que par les supplices les plus affreux. L'Empereur prit alors la résolution de les exterminer; & se fiant sur sa bonne fortune, il ne douta point qu'il ne vînt à bout d'exécuter un projet, qu'on avoit de tout tems regardé comme chimérique.

Son premier soin fut de choisir un Général: il jetta les yeux sur *Akoui*, qui s'etoit déjà distingué, sous *Fouté*, lors de la guerre contre les Eleuths. L'evénement a prouvé qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix. Il est bon de faire connoître en peu de mots ce grand homme.

Akoui est d'une maison distinguée parmi les Mantchoux: il a une Compagnie héréditaire dans la Banniere *rouge-simple*. Il a passé sa jeunesse à etudier les Sciences Chinoises, & y a fait de si grands progrès, qu'il n'est presque aucun livre d'un certain ordre, dont il ne puisse rendre compte. Après la mort de son pere, il vécut à Péking confondu avec la foule, n'ayant d'autre ambition que de remplir ses devoirs, & d'employer ses momens de loisir à cultiver les lettres. Le vrai mérite se fait jour tôt ou tard. Il eut occasion de traiter avec le Comte-Ministre *Fouheng* une affaire assez difficile. La maniere claire, nette & précise avec laquelle il exposa sa pensée, enchanta le Ministre. Il se souvint de lui, lors de la guerre contre les Eleuths, & l'envoya servir sous *Fouté*, avec ordre de ne laisser passer aucune occasion, sans l'instruire de l'état des affaires dans le lieu où il se trouveroit. *Akoui* exécuta ponctuellement les ordres du Ministre; & le Ministre, de son côté, instruisoit exactement l'Empereur,

ſans lui laiſſer ignorer le nom de l'Officier, dont il recevoit des relations ſi exactes. L'Empereur ne l'oublia pas dans l'occaſion : plus de dix ans après, lorſqu'il envoya ſon premier Miniſtre, en qualité de Généraliſſime, contre le Royaume de *Mien* & leurs alliés, il voulut qu'*Akoui* l'accompagnât, & fût du nombre des Officiers généraux de ſon Conſeil.

Dans cette ſeconde guerre, *Akoui* ne ſe diſtingua pas moins que dans la premiere par ſa prudence & par ſa valeur. Cette guerre finie, *Akoui* fut nommé l'un des grands de ſa Banniere, & mis ſucceſſivement à la tête de pluſieurs Tribunaux. Il y a grande apparence qu'il ne ſeroit pas monté plus haut, ſans la révolte des *Miao-tſée*. L'Empereur ayant pris la réſolution d'exterminer ces barbares : *C'eſt ſeconder les intentions du Ciel*, dit-il dans l'un des ecrits publics qu'il fit paroître dans le temps, *que de faire périr des ſcélérats qui ne ceſſent de l'irriter de jour en jour par les plus horribles forfaits :* ſon Conſeil aſſemblé fut de ſon avis. *Cependant*, ajouterent les Princes & les Grands, *la choſe ne paroît guere poſſible. On a bien forcé les* Miao-tſée *dans quelques-unes de leurs villes ; on les a battus lorſqu'ils ont oppoſé des troupes à nos efforts ; mais etant vaincus, ils s'enfonçoient dans leurs montagnes, où il etoit impoſſible de les aller chercher, & d'où ils ſortoient enſuite, lorſqu'on s'y attendoit le moins, &c.*

L'Empereur perſiſta dans ſon deſſein, & dit qu'il en viendroit à bout au moyen du Général qu'il avoit choiſi : *C'eſt ſur* Akoui, ajouta-t-il, *que j'ai jetté les yeux pour l'exécution de cette entrepriſe. Si quelqu'un de vous trouve que je n'ai pas bien choiſi, qu'il parle ; je ſuis prêt à l'ecouter, & j'aurai egard à ſes raiſons, ſi elles ſont bonnes.* Perſonne ne s'attendoit à entendre ſortir ce nom de la bouche de l'Empereur. On ne regardoit *Akoui* que comme un Officier ordinaire qui pouvoit tout au plus ſervir en ſecond, & on fut d'autant plus ſurpris de ce choix,

qu'il y avoit à la Cour & dans les Provinces un grand nombre d'Officiers généraux d'un rang supérieur à celui d'*Akoui*, qui s'etoient déja distingués dans les guerres passées, & qui ayant commandé des armées en chef, etoient censés avoir plus d'expérience que lui. Cependant aucun ne désapprouva ce choix, soit qu'on n'eût rien à objecter, soit parce qu'il venoit directement du Souverain.

A cette marque d'estime pour la personne & le mérite d'*Akoui*, l'Empereur en ajouta une autre non moins flatteuse. Il permit au nouveau Général de choisir dans les huit bannieres, celles des troupes qu'il jugeroit les plus propres à le seconder, & le laissa maître du plan & de toutes les opérations de la campagne. *Akoui* dispofa tout, fit son plan, l'expliqua à son maître, & le lui fit approuver, en se conservant néanmoins le droit de le changer en tout ou en partie, selon les cas & les lieux. N'ayant plus rien à faire à la Cour, il se rendit à la capitale du *Sée-tchouen*, où, en attendant son armée, il prit des informations sur tout ce qui regardoit le pays & les affaires du *Kin-tchouen*, & en particulier sur ce qui s'etoit passé précédemment entre les *Miao-tsée* & les troupes que le *Tsong-tou* avoit envoyées contr'eux.

Il apprit qu'un Général nommé *Ouen-fou*, ayant pris dix mille hommes des troupes de la Province, etoit allé contre les *Miao-tsée*, les avoit battus & contraints d'abandonner les frontieres; que cet Officier, fier de ses succès, au lieu de se contenter de garder les gorges & de boucher les principaux passages par où les barbares auroient pu revenir, voulut les poursuivre jusques chez eux, & s'engagea imprudemment dans les montagnes où il périt lui & presque tous les siens.

Il apprit encore que la stérilité qui regne sur ces montagnes, le défaut de chemins, les rochers escarpés & les précipices affreux qu'on rencontroit, pour ainsi dire, à chaque pas, les

ravines, les ruiſſeaux profonds, les bois, & tout ce qu'on pouvoit imaginer de difficultés, les rendoient impraticables à tous autres qu'à ceux du pays; que quand même à force de patience, de fatigues, de courage & de fermeté, on pourroit conduire une armée en la diviſant en mille petits corps, pour la faire marcher par des ſentiers différens, il falloit néceſſairement que cette armée ſe pourvût elle-même de tout; que les hommes portaſſent tout ou preſque tout, parce qu'il n'etoit pas poſſible d'employer aucune voiture, & qu'il etoit d'une très-grande difficulté d'employer les bêtes de ſomme; qu'après avoir vaincu tous les obſtacles qu'oppoſent le local & les elémens, il falloit vaincre ceux qui viendroient de la part des hommes: obſtacles d'autant plus grands, que ces barbares avoient des armes à feu, des villes fortifiées, & qu'ils pouvoient être ſecourus par leurs voiſins du côté des Indes.

Akoui profita de ces lumieres, & en prit occaſion de demander à l'Empereur les pouvoirs les plus amples, tant pour lui que pour le *Tſong-tou* du *Tſée-tchouen*, & les autres Officiers de la Province auxquels il s'adreſſeroit dans les occaſions. Il obtint tout ce qu'il voulut, & au moyen du *Tſong-tou*, qui etoit ſon ami particulier, il fut bientôt pourvu des plus abondantes proviſions & d'une multitude innombrable d'hommes pour les porter. Outre les munitions ordinaires, il prit encore une quantité prodigieuſe de métal en petits lingots pour fondre des canons & même des bombes, quand il ſeroit arrivé devant les places dont il lui faudroit faire le ſiege; car tranſporter canons & bombes à travers les défilés & les précipices de ces montagnes, etoit une choſe impoſſible.

Lorſque l'armée fut aſſemblée, il la partagea en pluſieurs corps, qu'il fit entrer dans le *Kin-tchouen* par différentes gorges. Chacun de ces corps particuliers etoit une petite armée.

Parmi les Officiers généraux qui devoient combattre ſous *Akoui*,

Akoui, & l'aider de leurs conſeils, ſe trouvoit *Fouté*, ce grand homme de guerre qui avoit cueilli tant de lauriers en Tartarie, & que j'ai fait connoître dans d'autres Mémoires (2). Il a ſoutenu ſa réputation militaire contre ceux des *Kin-tchouen*; mais ſon orgueil & la dureté de ſon caractere, lui ont fait commettre une quantité de fautes, même contre le ſervice, pour leſquelles il a eté puni ſuivant les loix.

Tous ces corps particuliers entrerent en même temps par les différentes gorges, & ſe rendirent maîtres de tous les paſſages, battirent par-tout les *Miao-tſée*, les pourſuivirent, grimperent ſur les rochers les plus eſcarpés, franchirent les précipices; dans moins d'un mois, ils furent maîtres du petit *Kin-tchouen*. Le Roi *Seng-ké-ſang* mourut de maladie, lorſqu'il ſe diſpoſoit à faire un dernier effort pour ſauver au moins ſa capitale, dans laquelle il alloit s'enfermer avec le reſte de ſes troupes. Les *Miao-tſée* conſternés perdirent courage, & ne ſe défendirent plus; ils abandonnerent leurs villes & toutes leurs poſſeſſions, & ſe réfugierent dans le grand *Kin-tchouen*. *Akoui* les y pourſuivit; mais auparavant il fit raſer villes & villages, forts & fortins, & généralement tout ce qui pouvoit ſervir de retraite aux ennemis, ſuppoſé que s'etant ralliés ils vouluſſent revenir ſur leurs pas. Il ſe fit apporter le cadavre de *Seng-ké-ſang*, pour pouvoir certifier à l'Empereur la mort de ce rébelle, & le fit mettre en dépôt pour le faire ſervir en ſon temps aux cérémonies qui ſont d'uſage.

Après avoir donné à ſes troupes quelque repos, *Akoui* ſe remit en marche. *Sonom*, Roi du grand *Kin-tchouen*, vint à ſa rencontre. Tout, juſqu'aux femmes, s'arme dans les montagnes: à chaque pas que font les Mantchoux, ſe préſente un nouveau genre d'ennemis. Combien de braves gens périſſent!

(2) Voyez le tome I, page 367.

Les uns ecrasés par les pierres qu'on faisoit rouler sur leurs têtes, les autres emportés par des coups de feu, sans qu'on pût voir d'où ils partoient; quelques-uns enveloppés par le grand nombre & taillés en pieces, avant même qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense; quelques autres précipités du haut des rochers sur lesquels ils avoient grimpé avec tant de peine. *Akoui* n'en devint que plus ardent; il avance, chaque jour il emporte quelque place ou quelque poste important. Il arrive enfin devant *Lo-ou-ouei*, capitale du grand *Kin-tchouen*, & séjour ordinaire de *Sonom*, qui en etoit Roi: il fond des bombes & des canons, il l'emporte.

Sonom, toute sa famille, sa cour, son armée s'etoient déja retirés & s'etoient rendus à travers les montagnes jusqu'à l'autre extrêmité du grand *Kin-tchouen*. Là est une place des plus fortes, tant par son assiette que par les ouvrages de l'art. Le Roi s'y enferma avec l'elite de ses troupes, tandis que son armée se tenoit aux environs pour en défendre les approches.

Akoui, maître de *Lo-ou-ouei*, s'y arrêta quelque temps pour donner quelque repos à ses troupes, & pour prendre ses derniers arrangemens. Ce fut de-là qu'il ecrivit à l'Empereur pour lui rendre compte. Il avoit à lui apprendre les plus fâcheuses nouvelles, la mort d'un grand nombre d'Officiers de distinction, & en particulier celle du Prince Mongou, premier gendre de Sa Majesté. Il osa même mettre par ecrit, ce qui ne se fait guere en parlant à l'Empereur, le récit des tourmens que les *Miao-tsée* avoient fait souffrir à ceux des Officiers Mantchoux qui avoient eu le malheur d'être pris. L'Empereur content de cet exposé, s'en expliqua ainsi lui-même dans un ecrit public: Akoui *m'a fait savoir que les principales places du* Kin-tchouen, *à l'exception de* Karaï, *où* Sonom *& toute sa famille se sont retirés, sont à sa disposition. A en juger par la carte du pays que ce Général m'envoie, nous serons bientôt maîtres de tout... On ne sauroit être plus*

satisfait que je le suis de la bonne conduite de mon Général, &c.

Akoui partit du grand *Kin-tchouen* pour aller mettre le siege devant *Karaï*, & forcer le Roi barbare dans son dernier retranchement. Si jusqu'alors les Mantchoux avoient eu à surmonter de grands obstacles, ils en trouverent de nouveaux à mesure qu'ils avançoient. On ne s'attend pas sans doute que je décrive tous les petits combats qu'ils eurent à livrer, que je fasse l'énumération de tous les postes qu'il fallut emporter avant que d'arriver à *Karaï*, le détail en seroit trop long.

L'armée des Mantchoux arrive enfin aux environs de *Karaï*. Ce que *Akoui* avoit fait en assiégeant la capitale & les autres postes importans, il le fait ici avec encore plus d'attention & d'ardeur, c'est-à-dire, qu'il se fait une nouvelle artillerie. Il prévient l'Empereur que ce dernier siege feroit infailliblement un peu long, parce que la situation de la place etoit telle que pour la serrer de tous les côtés, il falloit environner une montagne, sans quoi il etoit à craindre que *Sonom* ne s'echappât encore, comme il l'avoit fait de *Lo-ou-ouei*; que son objet n'etant pas seulement de se rendre maître de cette place, mais encore de la personne du Prince rébelle, il ne devoit rien omettre pour assurer le succès.

Après avoir ainsi prévenu l'Empereur, le Général mit tous ses soins à fermer tous les passages par où *Sonom* auroit pu s'echapper. Il fait faire un grand détour à une partie de ses troupes pour occuper le derriere de la montagne de *Karaï*, & battre la place de ce côté, tandis qu'avec le reste de l'armée il la battroit de l'autre. Quand, au moyen des signaux dont il etoit convenu, il fut assuré de l'arrivée de ses gens, il fit sa premiere attaque, qui n'aboutit qu'à ecorner quelques rochers. Cependant le rébelle effrayé, pensa à se soumettre, & fit demander à *Akoui* une suspension de quelques jours, pour faire ses propositions. *Akoui* y consentit, & *Sonom*

lui envoya ce qu'il avoit de plus cher, sa mere, sa femme & ses sœurs, pour servir d'otage & être garants de sa fidélité. Il demanda *qu'on lui laissât la vie à lui & à tous les siens, & qu'on lui permît de gouverner encore ses sujets sous l'autorité de l'Empereur. Akoui* fit répondre que l'affaire etoit d'une trop grande importance pour qu'il osât prendre sur lui de la terminer ainsi; qu'il alloit en informer Sa Majesté, & qu'en attendant il lui conseilloit de se remettre de tout à sa clémence, & de se livrer de bonne grace entre ses mains. *Sonom* ne crut pas devoir suivre ce conseil, & ne pensa plus qu'à se défendre.

Cependant *Akoui* ecrivit à l'Empereur, & en attendant la réponse, il continua de pousser vivement le siege.

L'Empereur recevant la lettre d'*Akoui*, regarda cette grande affaire comme déja terminée. Il répondit à son Général qu'il pouvoit assurer le rébelle du pardon de ses crimes, supposé qu'il se rendît sur le champ; qu'il pouvoit même lui promettre qu'on lui laisseroit le gouvernement de ses sujets, mais hors des montagnes du *Kin-tchouen*, dans les lieux de la domination Chinoise, où on les feroit transmigrer. Sa Majesté prit cette occasion de faire publiquement l'eloge de son Général, & d'annoncer les récompenses dont elle vouloit l'honorer lui & ses principaux Officiers. Voici en deux mots le précis de ce que publia l'Empereur dans le temps. *Il n'y a rien à reprendre dans la maniere dont* Akoui *s'est conduit pendant tout le cours de cette guerre; c'est à sa prévoyance, à sa valeur, à son expérience qu'il est redevable de tous ses succès. Le rébelle* Sonom *poussé jusqu'à son dernier retranchement, parle déja de se rendre.* Atsang *sa mere,* Aching *sa tante, accompagnées de ses sœurs, sont allé de sa part implorer la clémence du vainqueur jusques dans son camp : le rébelle s'y rendra infailliblement bientôt lui-même, ou il sera pris. Lorsque* Akoui *s'etant rendu maître de la capitale du grand* Kin-tchouen, *je lui donnai pour récompense la plume de*

paon à deux yeux, & lui permis de porter le bouton de rubis tel que le portent les Princes etrangers, quand je les en gratifie; je le fais aujourd'hui Comte de l'Empire, & je veux que le titre de sa nouvelle dignité désigne en substance les qualités qui la lui ont acquise. Il s'appellera désormais Tcheng-meou-yng-young-koung (Ce titre rendu en François, veut dire: *Comte qui joint la prévoyance à la plus haute valeur.* En l'expliquant ainsi, je ne saurois lui donner ni l'energie, ni les graces des expressions Chinoises; j'en donne le sens.). *Outre cela*, continue l'Empereur, *je lui permets de porter la ceinture jaune & le manteau à quatre dragons en broderie d'or, ainsi que les portent les Princes de ma famille qui sont titrés. Quant aux Officiers generaux qui l'ont secondé, je donne à* Ming-léang *le titre de* Siang-young-po (c'est-à-dire, Vicomte ou Baron qui sait employer la valeur à plus d'un usage,); *à* Foung-cheng-ngo, *qui etoit déja Comte, je lui donne le titre de* Tsée-kio (c'est-à-dire, de Baron,), *& celui de* Ki-young *qu'il ajoutera à celui de Comte* (Ki-young-koung signifie: *Comte d'une valeur mise à plus d'une epreuve*). *Le titre de* Tsée-kio, *qui est au-dessous de celui de Comte, passera à son frere cadet jusqu'à ce qu'il ait lui-même des enfans; le premier fils qui lui naîtra en sera décoré dès le moment de sa naissance, & il sera transmissible à ses descendans, &c.*

Les Conseillers & Présidens du Tribunal de la guerre, ceux du Conseil particulier du Général, les Ministres, les *Tsong-tou*, les Lieutenans-généraux des Provinces, les Officiers subalternes qui se sont distingués, ont eu leur part aux récompenses; ils ont obtenu des titres honorifiques, ou ont eté elevés à des grades supérieurs à ceux qu'ils occupoient; *car*, dit l'Empereur, *ils ont tous concouru aux succès, en remplissant avec exactitude & fidélité tout ce qui etoit du devoir de leurs charges, &c.*

Quand *Akoui* sut que l'intention de l'Empereur etoit que le rébelle & tous ses sujets devoient être arrachés de leurs mon-

tagnes, il en instruisit *Sonom*, & lui offrit encore la vie à lui & aux siens, à condition qu'il feroit de bonne grace ce qu'on exigeoit de lui pour la derniere fois. *Sonom* répondit qu'il aimoit mieux s'ensevelir sous les ruines de sa patrie: & dès-lors il se défendit en désespéré. Malheur aux Mantchoux qui se trouvoient exposés à sa fureur, mais cette fureur fut impuissante; il fallut, au bout de quinze jours ou trois semaines, se rendre à discrétion.

Akoui ayant subjugué l'un & l'autre *Kin-tchouen*, ayant en son pouvoir *Sonom* & toute sa famille, demanda ses derniers ordres à l'Empereur. Sa Majesté lui ordonna de conduire à Pé-king le rébelle, toute sa famille, & les principaux de sa Cour, tous vivans, si cela etoit possible, & d'envoyer en même temps la tête de *Seng-ko-sang*, Roi du petit *Kin-tchouen*, lequel, comme on l'a vu, etoit mort lors de la prise de son pays: il laissa le reste à sa disposition.

On a toujours mille raisons de se flatter que ce qu'on souhaite arrivera. Le crédule *Sonom* ne douta point qu'on ne le laissât vivre & jouir de sa liberté dans Pé-king: il ne chercha point à se détruire lui-même, comme il en avoit conçu d'abord le dessein. Les bons traitemens qu'il recevoit du Général, la maniere honorable dont il etoit servi, la liberté qu'on lui laissoit de voir, de parler, d'être toujours avec les siens le long de la route, ne contribua pas peu à nourrir son espérance. Il s'en falloit bien cependant que l'Empereur fût dans l'intention de lui pardonner; il avoit au contraire pris tous les arrangemens pour faire sur lui un exemple capable d'intimider tous les Princes Tartares ses vassaux. Le Président du Tribunal des Rits lui avoit représenté que depuis un très-grand nombre d'années on n'avoit point fait la cérémonie dite *Hien-feou*, & que cependant cette cérémonie & toutes celles qui la précedent ou l'accompagnent sont très-propres à contenir les peuples dans

l'obéissance, & les Princes tributaires ou vassaux dans le devoir; que ces cérémonies etant d'ailleurs consacrées dans le code de son Tribunal, & ayant eté en viguèur sous. les plus grands Princes des différentes dynasties depuis les temps les plus reculés, il croyoit qu'il etoit à propos de profiter de l'occasion présente pour les faire revivre.

L'Empereur loua le Président de son zele, & en conséquence donna ordre aux quarante-huit Chefs des Hordes Tartares qui lui sont soumises, de se rendre à Pé-king, pour aller à sa suite au-devant du Général, & assister à la cérémonie *Hiao-lao* qui devoit se faire le 25 de la quatrieme lune, & à la cérémonie *Hien-feou* qui se faisoit le lendemain. Je n'expliquerai point la cérémonie du *Hiao-lao*, qui regarde la réception du Général, elle a eté suffisamment décrite à l'occasion de *Tchao-hoei*, dans mes remarques sur la conquête du pays d'Ily, &c. Pour la cérémonie dite *Hien-feou*, voici en deux mots en quoi elle consiste: elle dure deux jours.

Le premier jour, l'Empereur se rend à la salle des Ancêtres, accompagné du Général vainqueur, des principaux Officiers qui ont contribué à ses victoires, & des rébelles qu'il a vaincus & faits prisonniers. Sa Majesté, après avoir fait les cérémonies d'usage, avertit ceux dont il tient la vie & l'Empire, des principaux evénemens de la guerre qu'il vient de finir glorieusement, & leur présente les prisonniers. Après cette premiere cérémonie, l'Empereur rentre dans son Palais, & le Général conduit ses prisonniers au *Ché-tsi-tan*, c'est-à-dire, dans le lieu où l'on honore particuliérement les Esprits qui président aux générations. Là, accompagné des principaux Officiers, compagnons de ses travaux & de sa gloire, il ordonne aux vaincus de se prosterner, pour faire amende-honorable à ces Esprits qu'ils ont contristés par leur rébellion.

Le second jour, l'Empereur, le Général, les Mandarins

civils & militaires, tous les Officiers qui ont servi dans la guerre qu'on vient de terminer, se rendent à la porte du Palais, nommée *Ou-men*. L'Empereur monte dans l'appartement qui est au-dessus de cette porte, se place sur le balcon en face de la grande cour qui est du côté du midi : les Mandarins civils sont à sa gauche, & les militaires à sa droite. Au bas, c'est-à-dire, dans la cour même, sont le Général, les Officiers qui ont servi sous lui, & les rebelles prisonniers. Tout le monde ayant pris sa place, le Général s'avance immédiatement sous le balcon, présente tous ses Officiers à l'Empereur, l'avertit que c'est à leur valeur, à leur exactitude, & à leur expérience qu'il est redevable en grande partie des succès. L'Empereur, par quelques mots, leur témoigne à tous sa satisfaction, & appelle le Général. Tous alors se prosternent, frappent la terre du front pour remercier Sa Majesté, & le Général monte dans le balcon, où il se place à côté de l'Empereur. Pendant ce temps-là, les Officiers qui etoient pêle-mêle dans la cour, se partagent en deux rangs, pour laisser voir à découvert tous les prisonniers. L'Empereur s'informe de leurs noms, de leurs rangs, de ce qu'ils ont fait de plus particulier, & de tout ce qu'il veut savoir. Il demande en particulier s'il n'y auroit pas moyen de leur faire grace, sans blesser la justice. Le Général répond à tout, & sur-tout à ce dernier article. Quand la mort des coupables n'est pas conclue, il ne manque jamais de raisons pour leur sauver la vie ; mais quand il est décidé qu'ils mourront, il fait à l'Empereur l'enumération de leurs crimes, de ces crimes sur-tout qui, suivant les loix, ne méritent aucun pardon. Alors l'Empereur fait le signe fatal, se leve, & se retire dans le même ordre qu'il etoit venu, c'est-à-dire, avec tout l'appareil de sa grandeur. Pendant ce temp-là, on conduit au lieu du supplice ceux qui doivent être

exécutés

exécutés : c'est ce qui est arrivé à *Sonom*, & à tous ceux de sa suite qui furent présentés. Quoiqu'il soit fort indifférent en Europe de savoir le nombre & les noms de ceux qui furent condamnés, cependant, pour donner une idée de la maniere dont tout se passe ici dans des occasions pareilles, je vais rapporter l'Arrêt de condamnation.

Akoui avoit fait conduire à *Peking* deux cens cinquante prisonniers, tant de la parenté, que du Conseil ou de la Cour de *Sonom*. L'Empereur ordonna aux Grands de l'Empire, ayant à leur tête les Ministres d'Etat, de connoître de leurs crimes plus ou moins grands, & de déterminer le genre du supplice dont on devoit les punir. Voici en substance le Jugement qu'ils en porterent. « *Sonom*, disent-ils, son frere » cadet *Chalopen*, ses Ministres *Kantak*, *Senompontchouk*, » *Karoua* & *Gotsar*, *Atchim*, tante de *Sonom*, cette femme » cruelle qui a soufflé & attisé le feu de la rébellion, plus » qu'aucun des *Miao-tsée*, *Langtsia* son mari, aussi coupable » qu'elle, méritent d'être coupés en pieces, de même que » les deux lamas, *Tonkio* & *Kanpou*, avec dix autres qui » etoient du Conseil de *Sonom*. Dix-neuf autres de la Cour » du rébelle, moins coupables que les premiers, soit à cause » de leur jeunesse, soit parce qu'ils obéissoient par emploi » à leur Souverain, méritent d'avoir la tête coupée. Nous » croyons qu'on ne doit condamner qu'à une prison perpé» tuelle les seize autres *Miao-tsée* de la parenté ou de la suite » de *Sonom*, qui ont été pris avec lui ; que cinquante-deux » autres doivent être envoyés en exil à Ily, & être donnés » aux Eleuths, pour être leurs esclaves ; que les Officiers de » guerre qui ont servi contre nous, doivent être distribués » & donnés, les quarante-cinq principaux aux *Solons*, pour » être enrôlés parmi leurs troupes en qualité de soldats ; » trente-cinq autres aux Tartares *San-sing*, & les cinquante-

» huit reſtans aux Officiers Mantchoux qui ſe ſont le plus » diſtingués. Pour ce qui eſt de *Panti* & des autres Lamas, » au nombre de ſeize, qui etoient dans leur *Miao*, & qui ne » ſont entrés pour rien dans la rébellion de *Sonom*, on peut » les envoyer au *Miao de Kiang-ning*, pour aider les Lamas » leurs confreres, & vivre ſous leur gouvernement ». Cette délibération des Grands fut portée à l'Empereur; & l'Empereur, après l'avoir lue, répondit: *que tout ſe faſſe ainſi qu'il eſt enoncé;* & tout s'eſt ainſi fait.

A ces ſcenes tragiques, il me reſte à en ajouter une plus digne peut-être de curioſité, parce que le Héros eſt ce vaillant *Fouté*, dont il a eté parlé au commencement de cette lettre. Ce guerrier intrépide, qui poſſédoit au plus haut degré toutes les vertus qui tiennent à la valeur, etoit trop perſuadé de ſon propre mérite, pour juger avec equité du mérite des autres. Celui d'*Akoui*, ſon Général dans cette derniere campagne, lui fit ombrage: il le peignit, dans pluſieurs occaſions, avec le fiel de l'envie, & n'oublia rien pour le repréſenter aux yeux de ſon Maître ſous les couleurs les moins avantageuſes: enfin il oſa l'accuſer ouvertement.

Pour toute réponſe aux accuſations de *Fouté*, *Akoui* fit le détail de ſa propre conduite, & de celle de ſon accuſateur. L'Empereur, qui connoiſſoit parfaitement l'un & l'autre, rendit juſtice au Général, & envoya des Grands de ſa Cour pour juger *Fouté* ſur les lieux, & le faire mourir, s'ils le trouvoient digne de mort. Les Grands arrivés au *Seé-tchouen*, firent leurs informations ſecretes & publiques, interrogerent *Fouté*, le trouverent coupable, & le condamnerent à perdre la tête. *Fouté* récuſa ſes Juges, leur dit en face qu'ils etoient vendus à ſon ennemi, & appella de leur Sentence à l'Empereur, en préſence duquel il demanda d'être conduit, parce qu'il avoit à révéler des myſteres qui ne pouvoient être révélés qu'à lui.

Les Juges, de concert avec *Akoui*, n'allerent pas plus loin, & conclurent qu'il falloit donner à *Foutê* la satisfaction de voir l'Empereur. Ils en écrivirent à Sa Majesté; & par le même Courier qui porta leur lettre, *Foutê* en ecrivit une secrette, qu'il adressa en droiture à l'Empereur, avec toutes les formalités d'usage pour empêcher que tout autre que Sa Majesté ne pût la lire.

L'Empereur consentit qu'on amenât *Foutê*, & lui permit de dire librement tout ce qu'il avoit à dire. Tout se trouva faux, calomnieux, ou hasardé sans preuves. Voici l'ecrit que l'Empereur voulut qu'on rendît public après la condamnation de *Foutê*: Ce sont les Ministres & les Grands, qui le jugerent après que Sa Majesté l'eut interrogé elle-même à différentes reprises, qui parlent.

Foutê *ayant eté accusé auprès de l'Empereur de plusieurs fautes essentielles contre le service, & en particulier de retenir l'argent que l'Empereur faisoit distribuer aux soldats, outre leur solde ordinaire, Sa majesté fit partir de la Cour* Yuen-cheou-toung, *l'un des Grands de l'Empire, & l'envoya au* See-tchouen, *avec ordre de faire des informations exactes sur la conduite de cet Officier, & de prendre pour adjoints le Général* Akoui *& le* Tsong-tou *de la Province, pour le juger suivant les loix. Les Juges le trouverent coupable, en particulier, de n'avoir distribué qu'à ses propres soldats l'argent au-dessus de la paye ordinaire que l'Empereur donnoit pour tous, & de leur avoir fait entendre, afin de se les attacher toujours davantage, que cet argent n'etoit que l'effet de sa libéralité, & de son affection pour eux.*

Ce seul crime, indépendamment de tout ce qu'on peut lui reprocher d'ailleurs, ne peut être expié, suivant les loix, que par la mort de celui qui l'a commis. Comme il ne fut pas possible à Foutê *de prouver son innocence sur ce point, il fut*

condamné à perdre la tête. Il n'adhéra pas au Jugement, & en appella à l'Empereur. Les Juges dépêcherent un Courier, pour en donner avis à Sa Majesté, & lui demander ses ordres. Foutê se servit de ce même Courier, pour lui faire tenir une lettre pleine de calomnies contre son Général. L'Empereur ordonna que le criminel seroit conduit à Péking; & lorsqu'il y fut arrivé, il l'interrogea à plusieurs reprises, lui fit une récapitulation de tous les crimes dont il etoit accusé, le laissa libre de dire tout ce qu'il voudroit pour sa justification; & tenant en main la lettre secrete qu'il lui avoit ecrite contre son Général, il le somma de lui donner des preuves de ce qu'il avançoit. Foutê ne donna que des oui-dire vagues, & des bruits sans fondement, qui courent quelquefois dans une armée parmi quelques mécontens du plus bas étage. Il convint qu'il n'avoit point d'autres preuves, se prosterna, battit la terre du front, & s'avoua coupable. Pour le punir de la témérité qu'il avoit eue d'avoir ecrit à son Souverain une lettre pleine de calomnies, & de n'avoir voulu être jugé que par lui, quoiqu'il se reconnût coupable, l'Empereur lui fit donner la torture & la bastonnade, & nous le renvoya, à nous Ministres & Grands de l'Empire, pour le juger définitivement. Nous avons examiné de nouveau l'affaire, & nous avons trouvé que Foutê etoit coupable; 1°. d'avoir distribué en son nom, & seulement à ses propres soldats, un argent que l'Empereur donnoit pour être distribué indifféremment à tous; 2°. d'avoir retenu pour lui une once sur cinquante de l'argent qui etoit pour la paye des troupes; 3°. que, pour une faute assez légere, il avoit de sa propre autorité, & sans en avertir l'Empereur, dégradé un Officier du premier rang, nommé Koang-tchê, & qu'ayant réduit cet Officier au rang de simple soldat, il avoit voulu le forcer à servir en cette qualité; ce que Koang-tchê ne pouvant faire sans se déshonorer à la face de toute l'armée, il s'etoit coupé la

gorge de désespoir ; mort qu'on doit attribuer à la dureté inflexible de Foutê *;* 4°. *que le long de la route, lorsqu'il etoit amené à* Péking *par l'Officier* Kai-tai, *qui, etant sa créature, n'osoit remplir à son egard le devoir de sa charge, il donna toute sorte de licence à ceux de sa suite, & permit qu'ils vexassent le peuple & les petits Mandarins des lieux par où ils passoient. C'est ce même* Kai-tai, *qui, n'ayant pas le courage de lui représenter son devoir, eut la bassesse de l'accuser secrétement dans une lettre qu'il ecrivit à* Akoui.

5°. *Que la lettre secrete qu'il osa ecrire en langue Mantchou, directement à Sa Majesté, est pleine de calomnies. Il dit dans cette lettre qu'*Akoui *fait porter chez lui, à* Péking, *cent caisses pleines d'un riche butin, mais qu'il ne sait pas en quoi consiste ce butin ; que le même* Akoui *est plein d'orgueil ; qu'il se loue à toute outrance, au préjudice de tous les autres guerriers ; qu'il a laissé echapper en plusieurs occasions des paroles de mépris, en parlant des Généraux qui l'avoient précédé, & en particulier de* Fouheng, *dont il a dit qu'il ne savoit pas même les premiers elémens de la guerre ; que lorsqu'il reçut la ceinture jaune, ne pouvant contenir l'excès de sa joie, il la prit entre ses mains, & qu'en la montrant à tous les Officiers généraux qui étoient présens, il leur dit avec emphase que ce prix de sa bonne conduite & de sa valeur n'etoit pas au-dessus de son mérite, & que l'Empereur prouvoit qu'il le connoissoit, en le décorant ainsi d'une marque de distinction, qui est propre aux Princes de son Sang. Nous nous sommes informés exactement, tant auprès des Officiers généraux, que des autres qui ont servi sous* Akoui, *& nous sommes convaincus par leurs dépositions, que toutes les accusations, dont* Foutê *charge son Général, sont de pures calomnies, qui n'ont leur source que dans sa basse jalousie, & dans la noirceur de son cœur. Il se sentoit coupable ; & convaincu*

que si son Général l'accusoit, il etoit perdu sans ressource, il s'est donné lui-même pour accusateur : & comme, en finissant sa lettre d'accusation, il dit à l'Empereur que, suivant nos loix, Akoui mérite d'être coupé en pieces, nous, Ministres & Grands de l'Empire, qui, après les informations les plus exactes, avons trouvé que tout ce que Foutê avance contre Akoüi, est faux, calomnieux & sans aucun fondement, nous avons conclu, conformément à nos loix, que c'etoit Foutê lui-même qui méritoit d'être coupé en pieces. Pour ce qui est d'Yng-tai, Officier général qui servoit sous Foutê, comme il a eté de connivence avec lui pour retenir l'argent des troupes, ou qu'il ne l'a pas détourné de commettre cet acte d'injustice, & que c'est lui qui a écrit la minute de la lettre que Foutê a adressée à l'Empereur, nous avons jugé qu'il méritoit d'être cassé & d'être envoyé en exil à Ily.

Nous avons condamné l'Officier Kai-tai à être exilé en Tartarie, pour y être employé à des travaux durs & pénibles, parce qu'en conduisant Foutê, il lui a laissé une liberté entiere de se conduire en grand Seigneur qui voyage, plutôt que de remplir à son egard ce à quoi l'obligeoit la commission dont il etoit chargé. Nous avons livré tous ceux de la suite de Foutê au Tribunal des crimes, pour y être examinés & jugés ; & nous avons fait remettre entre les mains des Officiers des bannieres tous les Miao-tsée, esclaves de Foutê ou de ses gens, pour y être employés suivant la décision du Conseil de guerre, &c.

Après avoir ainsi minuté notre sentence, nous l'avons présentée à l'Empereur, & voici quelle a eté la réponse de Sa Majesté : « Qu'on coupe la tête à Foutê, & que tout le reste se fasse » ainsi qu'il est dit ». Le septieme jour de la cinquieme lune de la quarante-unieme année de Kien-long. *Fouté* fut exécuté le même jour.

Le Général *Akoui*, délivré d'un ennemi plus à craindre pour

lui que les *Miao-tsée*, est aujourd'hui au plus haut dégré de prospérité. L'Empereur l'a fait Ministre d'Etat, & lui a prodigué ses faveurs. Cela durera-t-il? la modestie d'*Akoui*, sa bonne conduite, tout donne lieu de l'espérer.

Après avoir représenté l'Empereur tenant le glaive de la justice à la main, je ne puis mieux finir cette Lettre qu'en le montrant répandant dans toute l'etendue de son Empire les graces & les bienfaits. Après avoir rendu compte des motifs & des succès de la guerre contre les *Miao-tsée*, & de la justice rigoureuse qu'il a eté obligé d'exercer sur les rébelles vaincus, il ajoute:

« C'est à la faveur de mes ancêtres que je suis redevable de » mes prospérités & de la gloire de mon regne. Aussi-tôt que » je fus instruit que cette grande affaire étoit entiérement ter- » minée, je me rendis à la sépulture de mon aïeul pour lui » faire hommage de mes succès. C'est après m'être acquitté de » ce devoir, qu'arriva le courier qui portoit en cérémonie » l'etendard de la victoire. Je me rendis dans la Province du » *Chan-tong*, pour aller sur la montagne du *Tai-chan*, sur la- » quelle je fis mes actions de grace. De-là je me transportai à » *Kiué-li*, où j'avertis Confucius de mes victoires, le remer- » ciai de ses bonnes instructions, & fis en son honneur les cé- » rémonies accoutumées.

» De retour à la capitale, j'y fis avec appareil la cérémonie » d'aller au-devant du Général, celle de la réception des ré- » belles à la porte de mon Palais qui regarde directement le » midi, & celle du festin solemnel donné aux Princes, aux » Grands & aux principaux Officiers de l'armée; je leur fis des » dons à tous, selon leur rang & leurs mérites. Après m'être ac- » quitté de tous ces devoirs, comme Empereur, je pensai à » m'acquitter, comme fils, de ceux qu'exigeoit de moi la piété » filiale. Suivi du grand Général, de ses Officiers, & du reste de

» mon cortege, je me rendis à l'appartement de *la longue vie & du bonheur* (c'est le nom que porte l'appartement de l'Impératrice mere), & tous ensemble, nous fimes avec le plus profond respect, à celle qui m'a donné la vie, les complimens de congratulation qu'elle mérite, en lui attribuant toute la gloire de nos succès. Je pris cette occasion pour ajouter un nouveau titre à tous ceux dont elle jouissoit déja.

» Le premier jour de la cinquieme lune de la quarante-unieme année de mon regne, j'assemblai dans le lieu de mon Palais destiné à cet usage, les Princes, les Grands & les Mandarins, tant de lettres que d'armes, pour faire la cérémonie du transport de la Feuille d'or sur laquelle les titres de ma *sainte mere* etoient gravés. (l'Empereur, en parlant de sa mere, lui donne pour l'ordinaire l'epithete de *sainte*, *Cheng-mou* en Chinois, & *Entouringue-enié* en Mantchou.). Les titres de cette Princesse etoient ci-devant au nombre de huit, composés chacun de deux caracteres Chinois qui désignent quelque vertu particuliere. Ainsi, suivant ces titres, elle possédoit déja toutes les vertus, toutes les qualités de l'esprit & du cœur, tant naturelles qu'acquises. Le dernier de ces titres qui consiste pareillement en deux caracteres Chinois, qui se lisent *Ning-yu*, renferme tous les autres, en désignant la récompense des vertus qu'ils expriment; car *Ning-yu* signifie dans le sens de l'Empereur, ainsi qu'il en donne lui-même l'explication en Mantchou : *celle qui en récompense de ses vertus a joui d'une très-longue vie* (elle approche de 90 ans), *exempte d'infirmités* (elle a toujours joui, & jouit encore d'une santé des plus brillantes) *& rendue illustre par le plus eclatant bonheur* (elle a mis au monde un fils dont le regne est un des plus glorieux de la monarchie Chinoise) ». Ainsi les titres honorifiques de l'Impératrice mere consistent aujourd'hui en dix-huit caracteres Chinois. Ces titres

gravés

gravés sur une feuille d'or, furent portés par l'Empereur dans tout l'appareil de sa dignité, jusques dans l'appartement de cette Princesse, où ils furent déposés & placés dans le lieu le plus honorable. Tout cela paroît peu de chose aux yeux d'un Européen; mais aux yeux d'un Chinois, c'est peut-être ce que l'Empereur a fait de mieux dans tout le cours de son regne.

Sa Majesté termine toutes les cérémonies par la publication d'un diplôme dans lequel se trouve l'enumération des graces qu'il fait à ses sujets. En voici les articles :

1°. Il nomme des Mandarins pour aller aux cinq montagnes dites *Yo*, & aux rivages des quatre mers, pour offrir des sacrifices aux Esprits protecteurs.

2°. Il envoie des Mandarins au *Ti-ouang-miao*, pour faire les cérémonies respectueuses devant les tablettes de tous les Empereurs, qui y sont conservées.

3°. Il ordonne d'examiner si dans quelqu'un de ces endroits il y a des réparations à faire, & de prendre dans ses trésors l'argent nécessairé pour cela.

4°. Il fait une promotion générale de tous les Mandarins, tant de lettres que d'armes, & les fait tous monter d'un dégré.

5°. Il rétablit les Mandarins qui pour des fautes légeres avoient eté abaissés d'un dégré.

6°. Les Mandarins du Tribunal de la guerre & de celui des subsides, outre le bienfait commun d'être elevés à un grade supérieur, ont des notes de diligence qui peuvent accélérer leur promotion pour la suite.

7°. Les Officiers généraux & autres qui ont servi dans la derniere campagne, & qui pour quelques fautes commises par eux ci-devant, avoient eté abaissés ou privés de leurs revenus, sont rétablis dans tous leurs droits.

8°. Les Mandarins qui ont veillé sur les grands chemins, & qui par leurs soins ont facilité la marche des troupes & des

provisions qu'on envoyoit à l'armée, auront les mêmes graces que celles qui ont eté accordées aux Mandarins de lettres & d'armes, & outre cela des notes de diligence qui pourront par la suite accélérer leur promotion.

9°. Tous les Mandarins des villes du second & troisieme ordre, ainsi que tous ceux qui auront eu quelque emploi relatif à l'armée, auront l'abolition de toutes les fautes commises, à l'exception de celles de vol sur l'argent destiné aux troupes, & de tout autre directement contraire à l'essentiel du service. On les rétablira dans le grade de leur Mandarinat, supposé qu'ils n'eussent eté abaissés que d'un dégré, & on leur rendra leurs appointemens, supposé qu'ils en eussent eté privés.

10°. Tous les soldats, tant cavaliers que fantassins, qui auront emprunté de l'argent du trésor impérial, auront un délai de trois ans, avant qu'on puisse en prendre la restitution sur leur paie.

11°. Tous ceux qui ont reçu des blessures, ou qui ont contracté à l'armée quelque infirmité qui les met hors d'etat de servir, seront exactement recherchés par les Officiers, afin qu'on pourvoie à leur subsistance. S'ils ont des enfans, on leur donnera le poste de leur pere.

12°. Les esclaves des Mantchoux qui ont déserté, rentreront en grace, supposé qu'en désertant ils n'aient emporté ni argent, ni armes, ni chevaux.

13°. Les Mandarins des postes & des relais qui ont facilité l'allée & le retour des couriers, outre le bienfait commun aux autres Mandarins, d'être promu à un grade supérieur à celui qu'ils occupoient, auront des notes de diligence qui pourront accélérer leur promotion dans la suite. Ils doivent rechercher tous les couriers qui ont eté employés, & les récompenser suivant leur mérite, aux frais de l'Empereur.

14°. Tous les soldats Mantchoux, Mongoux & Han-kiun

qui ſont à Pé-king, ou qui gardent les environs, ſeront gratifiés d'un mois de paie.

15°. Tous les ſoldats Chinois qui gardent les rues de Pé-king & autres lieux de la ville dépendans de la police, ſeront egalement gratifiés d'un mois de paie.

16°. Tous les ſoldats Mantchoux qui ont ſervi dans cette guerre, & qui ſeront hors d'etat de vaquer à quelque emploi, ou à cauſe de leur âge, ou de leurs bleſſures, oú de quelque infirmité, ſeront entretenus aux frais de l'Empereur.

17°. Tous les maîtres & ecoliers du *Koué-tſée-kien*, ou College Impérial, auront la gratification d'un mois d'appointement (dans le College Impérial, l'Empereur entretient les ecoliers & les maîtres).

18°. Les maîtres des huit bannieres & leurs ecoliers, auront auſſi la gratification d'un mois.

19°. Tous ceux qui ſont exilés dans les Provinces du *Petcheli* & du *Chan-tong*, ſeront abſóus & pourront aller où bon leur ſemblera.

20°. Les exilés par arrêt du Tribunal des crimes, s'ils ſe trouvent dans le cas du pardon, en profiteront de même, quelque partie de l'Empire qui ait eté fixée pour le lieu de leur exil.

21°. Les oſſemens de ceux qui ſont morts dans le lieu de leur exil, s'ils ſe fuſſent trouvés dans le cas du pardon, etant vivans, pourront être tranſportés dans les lieux reſpectifs de leur ſépulture.

22°. On raccommodera, aux frais de l'Empire, tous les ponts qui ſe trouvent ſur tous les grands chemins de l'Empire.

23°. Dans toutes les villes où il y a des vieillards pauvres & ſans reſſources, des eſtropiés & des malades qui ne peuvent pas gagner leur vie, les Mandarins auront ſoin de leur ſubſiſtance aux frais de l'Empereur.

Qu'on affiche cet ecrit, afin que le Public ſoit inſtruit de

mes intentions. *Kienlong*, quarante-unieme année, cinquieme lune, le premier.

Voilà M. un détail de ce qui s'eſt paſſé cette année. Vous aurez la bonté d'en excuſer tous les défauts; il m'eſt impoſſible de recopier cette Lettre. J'aime encore mieux l'envoyer telle qu'elle eſt que de ne pas l'envoyer du tout. J'ai l'honneur d'être, &c.

AMIOT, Miſſionnaire.

A Pé-king, le 12 Septembre 1776.

On a cru devoir joindre à cette Lettre une ſeconde relation qui préſente de nouveaux détails. La voici.

Autre Relation de la conquête du Pays des Miao-Tſée.

LES *Miao-tſée* (Peuple montagnard.) dont il s'agit, formoient deux petits Etats ſur les frontieres du *Se-tchuen* & du *Kouei-tcheou*, Provinces de Chine, grands à-peu-près comme la Lorraine; l'un s'appelloit *Siao-kin-tchuen*, l'autre *Ta-kin-tchuen*. L'un & l'autre avoit chacun leur Roi, ou Prince Souverain.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'ils firent quelques dégâts ſur les terres de l'Empire; on arma contr'eux. Le premier Général qui alla les attaquer ne méritoit pas de réuſſir, l'Empereur lui fit couper le col. Un autre plus adroit compoſa avec eux, il leur fit des préſens avec leſquels ils rentrerent dans leurs montagnes, & on eut grand ſoin de dire à l'Empereur qu'ils etoient ſoumis, & qu'ils le reconnoiſſoient pour leur maître. Cependant les hoſtilités recommencerent il y a cinq ou ſix ans. L'Empereur en fut extrêmement irrité, & probablement il prit dès-lors la

résolution de les exterminer. Il fit envelopper leurs montagnes par trois armées, dont chacune etoit composée environ de quarante mille combattans.

Le Général *Ouen-fou* eut ordre de grimper par ces affreuses montagnes : les *Miao-tsée* défendirent mollement le premier passage. Ce passage franchi, *Ouen-fou* & ses troupes se trouverent dans une gorge, ayant en face d'autres rochers escarpés: alors les *Miao-tsée* parurent en foule de toutes parts, fermerent tous les défilés, & quand les Chinois furent exténués par la faim, ils firent main-basse sur eux, il n'en echappa pas un seul. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'on sut comment ils avoient traité le Général *Ouen-fou*.

Cependant deux autres Généraux furent punis, pour n'avoir pas secouru *Ouen-fou*; l'un fut etranglé, & l'autre envoyé en exil à Ily. Alors l'Empereur fit *Akoui* Généralissime de toutes ses troupes, il ne pouvoit mieux choisir; c'est un homme d'un sang-froid & d'une constance inébranlable, ne se rebutant de rien, & ne craignant pas même de mécontenter l'Empereur, si le bien de son service l'y obligeoit. Il entra par la même route que *Ouen-fou*, mais il eut soin de faire monter des troupes sur les rochers voisins, & de tenir ses derrieres libres. Les *Miao-tsée*, à ce début, sentirent à qui ils avoient affaire; ils firent des prodiges de valeur, les femmes combattoient comme les hommes: on ne dit pas combien il périt de Chinois dans ces premiers défilés. *Akoui* se maintint dans la premiere gorge, & se disposa à attaquer le second passage. Les *Miao-tsée* construisirent de nouveaux forts sur les hauteurs. *Akoui* ne précipitoit rien, il restoit deux ou trois mois autour d'un rocher, & si enfin il trouvoit un endroit tant soit peu accessible, il profitoit d'un brouillard pour y faire grimper un nombre suffisant de soldats, & dès qu'ils y etoient en force, ils attaquoient les *Miao-tsée* qui, n'etant qu'une poignée de

monde en comparaison des Chinois, ne pouvoient mettre qu'un très-petit nombre de soldats sur chaque montagne pour la défendre. Un pas etoit un pas: *Akoui* ne reculoit jamais; moyennant cette manœuvre, en moins d'un an & demi, il avança de dix à douze lieues, & parvint à la capitale du *Siao-kin-tchuen*, nommée *Maino;* il l'enleva: le jeune Roi *Seng-ko-sang* s'echappa à temps. Son pere qui depuis plusieurs années avoit quitté le gouvernement, & s'etoit fait *Lama* (Bonze chez les Tartares), se croyoit en sûreté dans son espece de monastere, il se trompa; il fut pris & conduit à Pé-king, où il a mal passé son temps.

Akoui poussa lentement *Seng-ko-sang* de montagne en montagne, de gorge en gorge jusqu'à l'extrêmité de ses petits Etats. Là il y avoit un *Miao* (temple d'Idoles) bien fortifié à la façon du pays. *Seng-ko-sang* s'y défendit en désespéré; mais enfin il fallut céder au nombre, il s'enfuit dans le *Ta-kin-tchuen* par un défilé où il ne peut passer que deux hommes de front. Son pays tomba dès-lors tout entier entre les mains des Chinois; mais la guerre n'est pas finie, quand le Roi n'est pas pris: il faut *echec & mat.*

L'Empereur donna ordre qu'on sommât le Roi du *Ta-kin-tchuen* de remettre à ses troupes son ennemi *Seng-ko-sang;* en cas de refus, *Akoui* feroit sur le champ porter la guerre dans ses Etats. *Sourvin*, ou *Sourvivin*, comme disent d'autres, Roi du *Ta-kin-tchuen*, fut fort embarrassé, il n'avoit alors que vingt-un ans, les succès des troupes Chinoises l'etonnoient. Son oncle penchoit à contenter l'Empereur; mais un Lama parent de *Seng-ko-sang*, le grand Général du *Ta-kin-tchuen*, & un Mandarin Chinois qui avoit trahi l'Empereur, l'emporterent dans le conseil. On se flatta que les montagnes du *Ta-kin-tchuen* etant même plus escarpées & plus inaccessibles que celles du *Siao-kin-tchuen*, on lasseroit enfin les Chinois: &

hérissa de forts tout le pays ; on rendit le passage encore plus difficile qu'il n'etoit, & les montagnes plus inaccessibles.

Akoui ne s'etonna de rien; il entra dans le défilé sur les traces de *Seng-ko-sang;* petit à petit il gagnoit du terrein, & avançoit toujours malgré tous les efforts des ennemis ; insensiblement il s'approcha de la capitale nommée *Leouei.* Les autres armées Chinoises s'avancerent aussi de leur côté, cette malheureuse place parut être aux abois. Alors l'Empereur regardant la guerre comme finie, envoya le P. Felix d'Arocha, aujourd'hui Président du Tribunal des Mathématiques, pour lever la carte du pays. Il partit le 20 Août 1774, accompagné d'un Comte de l'Empire qui devoit avoir soin de lui & répondre de sa personne sur la route. Ce cher & ancien confrere m'a confirmé plusieurs fois tout ce qu'on dit du *Kin-tchuen*, de ses chemins impraticables, de ses précipices affreux, de ses chûtes d'eau, de ses marais, de ses rochers réellement inaccessibles. En passant, il en vit un bien elevé sur lequel il y avoit un petit fort, on lui raconta comment on s'en etoit emparé par un heureux hasard, après avoir employé pendant plus de deux mois tout ce qu'on avoit pu de courage & d'adresse : le voici: Quelques soldats qui etoient de garde, ayant entendu de grand matin le bruit d'une personne qui s'observe en marchant, s'approcherent doucement: ils s'apperçurent qu'il y avoit quelque chose qui remuoit, deux ou trois des plus lestes, par le moyen de crampons attachés à leurs souliers, grimperent de ce côté-là ; c'etoit une femme qui puisoit de l'eau, ils l'arrêterent. Interrogée qui gardoit ce fort depuis si long-temps, elle dit, *C'est moi ; je manquois d'eau, je suis venue ici en chercher avant le jour, je ne comptois pas vous y trouver.* Elle les conduisit par un sentier caché dans son fort, où réellement elle etoit restée seule depuis long-temps, tantôt tirant quelques coups de fusil, tantôt détachant des morceaux de rochers qu'elle

précipitoit ſur les troupes qui tâchoient inutilement de grimper. *Akoui* & les autres Généraux reçurent le P. d'Arocha avec la diſtinction qu'on doit ici à un homme envoyé immédiatement par l'Empereur ; mais la fatigue & le mauvais air le mirent hors d'etat de remplir ſon objet, les Généraux eux-mêmes, par amitié pour lui, prierent l'Empereur de le rappeller. Le P. d'Arocha laiſſa *Akoui* ſur une montagne qui dominoit *Leoui*, capitale du *Ta-kin-tchuen*. Une autre armée etoit de l'autre côté au-delà d'une riviere, elle ſe diſpoſoit à la paſſer, & ſous quatre ou cinq jours on comptoit enlever la place. *Seng-ko-ſang* etoit mort ; *Sourvin* reſté ſeul, fit les derniers efforts pour conſerver ſa capitale, & ce ne fut qu'après huit à neuf mois qu'il prit le parti de l'abandonner ſecrétement, pour ſe retirer à *Karaï* ſon dernier fort & ſa derniere reſſource. Les Chinois ne trouvant plus de réſiſtance, s'avancerent par un défilé fort etroit, & entrerent dans la ville, où il n'y avoit plus que des maiſons vuides.

Pendant ce temps-là *Sourvin* ayant tourné une montagne, vint prendre en flanc la colonne Chinoiſe qui filoit vers la capitale; il la rompit. *Akoui* fit tout ce qu'il put pour forcer le paſſage; mais il n'en vint à bout qu'après neuf ou dix jours d'efforts, pendant leſquels celles de ſes troupes qui etoient déja entrées dans la capitale ſouffrirent prodigieuſement de la faim. Après cette victoire, le Général envoya le petit etendard rouge ; c'eſt en Chine une marque que la guerre va finir.

L'Empereur s'attendoit à recevoir le grand, qui annonce que la Nation ennemie eſt totalement détruite, & le Roi pris. Il preſſa de nouveau & avec plus de force que jamais. De dix à douze mille hommes à-peu-près que les deux Rois avoient au commencement de la guerre, il n'en reſtoit plus que quatre ou cinq cens renfermés dans *Karaï*. Après s'être défendus quelques mois dans ce fort, les *Miao-tſée* virent bien qu'ils ſeroient enlevés ;

enlevés ; on tint un conſeil général, où il fut réſolu qu'on mineroit la place, & qu'on périroit ſous les ruines avec les troupes Chinoiſes qui la forceroient. La Reine mere fut effrayée de ce parti ; elle parla de ſe rendre à diſcrétion, elle, ſon fils frere du Roi, & une jeune Princeſſe de dix-huit ans. *Akoui* qui ſavoit que l'Empereur avoit la plus grande envie d'avoir toute cette famille entre ſes mains, leur laiſſa quelque eſpérance. *Sourvin* & ſon grand Général balancerent long-temps : toute autre reſſource leur manquant, ils coururent enfin le ſort de la Reine mere. *Karaï* fut rendu, & *Akoui* devint maître de la perſonne du Roi, & de tout ce qui reſtoit de la nation des *Miao-tſée*. Il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux ; le grand etendard rouge partit auſſi-tôt, & arriva à Pé-king ſur la fin du carême de 1776 : l'Empereur revenoit alors de la ſépulture de ſon pere *Yong-tching*.

Il y eut ordre à tous les Regulos, les Comtes, les Grands de l'Empire, d'aller au-devant de Sa Majeſté pour la féliciter : nous marchâmes à la ſuite des ſix fameux Tribunaux. L'Empereur paſſa, monté ſur ſon grand cheval blanc. Ses proſpérités n'avoient point altéré cet air de bonté & d'affabilité qu'il ſait ſi bien prendre quand il veut. En attendant l'infortuné *Sourvin* qui etoit en route, l'Empereur viſita la Province du *Chan-tong*, où le rébelle *Ouang-lun* avoit cauſé tant de déſordres l'année précédente. *Sourvin* etoit arrivé, on l'amuſoit. Une ou deux fois il entra en défiance, & conçut tant de triſteſſe qu'il tomba malade : on redoubla de ſoins, de careſſes & d'egards ; il ſe remit, & ſe flatta de meilleures eſpérances.

L'Empereur revint du *Chan-tong* le 11 Juin 1776 ; nous eûmes encore l'honneur de le voir à ſon paſſag[illegible]ze lieues de Pé-king. Il n'entra pas dans la ville, il s'arrêt[illegible]s une eſpece de parc qui a dix lieues de tour, & qui n'eſt qu'à une lieue au midi de Pé-king, il y reſta le 12 ; le 13, accompagné

de tout ce qu'il y a de Grand dans l'Empire, il alla au-devant de ſon Général victorieux. Les quarante-huit Souverains qui dépendent de l'Empire devoient s'y trouver; mais n'ayant pu être avertis à temps, la plupart en furent quittes pour aller féliciter l'Empereur à Schol, où il etoit allé prendre le plaiſir de la chaſſe & exercer ſon monde.

La réception d'un Général victorieux eſt en Chine une des plus belles cérémonies qu'on puiſſe imaginer. Il y a une vingtaine d'années que le P. Amiot, alors Jéſuite, en donna la deſcription en grand: je n'en dirai que deux mots.

Afin que le Général *Akoui* parût à cette cérémonie avec plus de dignité, l'Empereur le fit Comte de l'Empire & Membre de la Famille Impériale, il le décora encore de pluſieurs ornemens que les Empereurs ſeuls peuvent porter. Un mois avant ſon arrivée, le Tribunal des Miniſtres avoit donné ordre qu'à ſoixante lieues de l'endroit aſſigné pour la réception, on préparât les chemins en terre jaune comme pour Sa Majeſté elle-même. L'endroit aſſigné par le Tribunal des Rits etoit à huit lieues de Pé-king, à une aſſez petite diſtance d'un Palais de campagne que l'Empereur a bâti à *Hoang-kin-tchouang*. Ses environs etoient ornés avec une magnificence ſurprenante, il faudroit un volume entier pour faire la deſcription des montagnes artificielles qu'on avoit elevées, des ruiſſeaux qu'on avoit conduits dans des vallons, des galeries, des ſallons, des bâtimens variés à l'infini qu'on y avoit erigés; on y voyoit en grand ce qu'on admire aux *Ouan-cheou* de l'Empereur & de l'Impératrice, c'eſt-à-dire aux réjouiſſances de leur cinquantieme, ſoixantieme, ſoixante-dixieme & quatre-vingtieme année.

L'Empereur ſortit de ſon Palais en habit de cérémonie, il marcha entre deux haies de Mandarins juſqu'à l'endroit deſtiné à la réception. Là etoient les Princes du ſang, les Regulos,

les Comtes, les Miniſtres & les grands Mandarins, avec les ſix Tribunaux de l'Empire, & un gros détachement de chacune des huit bannieres. Aucun Miſſionnaire ne s'y trouva à cauſe de la premiere cérémonie qui devoit s'y faire.

Le Général *Akoui*, à la tête de l'elite de ſes troupes victorieuſes, s'avançoit de l'autre côté; dès qu'il fut arrivé auprès des deux piliers rouges, il deſcendit de cheval. Le Préſident du Tribunal des Rits invita l'Empereur à monter ſur une petite forme elevée, ayant à droite & à gauche une foule de drapeaux & d'etendards; il ſe tint debout un moment, la grande muſique de l'Empire commença, & dans un intervalle de ſilence, un Mandarin du Tribunal des Rits cria: *Proſternez-vous.* Auſſi-tôt l'Empereur, le Général & ſes Officiers, les Princes, les Regulos, les Comtes, les Tribunaux, les grands Mandarins, tous ſe mirent à genoux, frapperent neuf fois la terre de leur front pour adorer le Ciel & le remercier de la victoire.

Cela etant fait, le maître des cérémonies s'approcha de l'Empereur, & le pria de deſcendre dans une grande ſalle où on lui avoit dreſſé un trône. *Akoui* & ſes Officiers ſe proſternerent devant lui, & frapperent la terre de leur front. L'Empereur ſe leva, & ſelon l'ancien uſage, s'avança vers le Général & lui donna l'accolade: ce qu'il fit avec un ſentiment qui toucha cette prodigieuſe aſſemblée: puis il dit à *Akoui*: *Tu es fatigué, viens, repoſes-toi*; il le fit aſſeoir auprès de lui, faveur unique en Chine: les Officiers furent placés dans des tentes bleues; on ſervit du thé; puis cent eunuques ſoutenus de la grande muſique, entonnerent le chant des victoires, c'eſt une eſpece d'hymne antique qui a près de quatre mille ans. J'ai oui dire qu'on en avoit fait une nouvelle pour cette occaſion. Le Préſident du Tribunal des Rits s'avança, & dit à l'Empereur: *Tout eſt fini.*

L'Empereur monta dans ſa chaiſe à porteur, & le jour même

il se rendit à Pé-king pour y faire une autre cérémonie de grand eclat; on l'appelle *Cheou-fou*: elle consiste à recevoir les captifs faits en guerre, & à déterminer leur sort.

L'Empire rassemble encore dans cette occasion tout ce qu'il y a de grand & d'auguste. Cette cérémonie se fait dans la troisieme cour du Palais terminée au nord par la porte qu'on appelle *Ou-men*. L'Empereur est sur un trône dressé dans une galerie elevée sur une terrasse de vingt-cinq pieds de haut, & surmontée d'un bâtiment qui peut en avoir cinquante; à côté de l'Empereur, il y a les grands Officiers de la Couronne; au-bas, sont les Princes, les Regulos, les Comtes, les grands Mandarins: le long de cette cour immense & qui est à perte de vue, sont sur deux lignes paralleles, à l'orient & à l'occident, tous les *insignia* de l'Empire, drapeaux, etendards, piques, masses, massues, dragons, instrumens, figures symboliques, que sais-je, cela ne finit pas; les porteurs sont en habit de soie rouge, brodé d'or: vient un second rang, ce sont les Tribunaux de l'Empire; le troisieme est fermé par les gardes de l'Empereur, armés comme en guerre.

Dans la cour avancée, il y a les eléphans de la Couronne, chargés de leurs tours dorées, ayant à côté d'eux les chariots de guerre; la grande musique & les instrumens sont sur les deux flancs de la galerie qui termine la grande cour au nord & où l'Empereur est assis sur son trône. Le Tribunal des Rits avoit fixé le commencement de la cérémonie à sept heures du matin; l'Empereur donna contre-ordre pendant la nuit, il voulut qu'elle commençât dès quatre heures & demie. Aussi-tôt qu'on entendit la grosse cloche de Pé-king, on se rendit de toutes parts au Palais; ce monde de Princes, de Grands, de Tribunaux, les troupes, tout s'arrangea selon l'ordre prescrit par le Tribunal des Rits.

L'Empereur parut sur son trône au son de la musique & de

tous les instrumens les plus bruyans, il reçut d'abord les hommages & les félicitations de l'Empire, ensuite un Mandarin du Tribunal des Rits cria à haute voix: *Vous Officiers qui avez amené les captifs, avancez; prosternez-vous: Ko-teou.* La cérémonie faite au son des instrumens, les Officiers victorieux se retirerent; aussi-tôt le même Mandarin crie de nouveau: *Vous Mandarins du Tribunal des soldats, & vous Officiers de guerre, venez; présentez les captifs.*

L'infortuné *Sourvin*, son frere cadet, son grand Général, le frere cadet de *Seng-ko-sang*, & trois autres grands du *Kin-tchouen*, parurent de loin devant l'Empereur & toute cette redoutable assemblée; ils avoient tous une espece de corde de soie blanche au col: ils avancerent quelques pas, puis ils eurent ordre de se mettre à genoux. On déposa à terre à côté d'eux la tête de *Seng-ko-sang* enfermée dans une cage; ils avoient derriere eux cent Officiers de guerre; à droite, cinquante, tant Mandarins que soldats du gouvernement de Péking; à gauche, cinquante Officiers du Tribunal des Princes. A cet appareil qui etoit tout de terreur, le grand Général de *Sourvin* ne put s'empêcher de faire un mouvement de dépit qui ne fut apperçu que de ceux qui etoient près de lui; il frappa cependant la terre de son front comme *Sourvin* & tous les autres: on les reconduisit tout de suite dans une salle collatérale. L'Empereur reçut encore une fois les félicitations de tout ce qu'il y a de grands dans l'Empire; puis il se retira au son de la musique & des instrumens, sans avoir rien décidé sur le sort de ses illustres captifs; mais on sut bientôt qu'ils etoient perdus.

L'Empereur se transporta tout de suite à un grand Palais qu'on appelle *Jutai*, & qui touche presque à notre maison. Les instrumens des tortures etoient tous etalés dans une grande salle; l'Empereur s'assit dans le fond sur un petit trône. Quelle

fut la ſurpriſe de l'infortuné *Sourvin* & des autres captifs ! Le grand Général dit : « Très-puiſſant Empereur, le Roi pere » de *Sourvin*, en mourant, le confia à mes ſoins. C'etoit un » jeune Prince encore incapable de réſolution ; c'eſt moi qui ai » décidé la guerre : ſi en cela j'ai péché, j'ai péché ſeul, ſeul » je mérite d'être puni ; je demande qu'on epargne ce jeune » Prince qui n'a pu être coupable. Nous pouvions encore » vendre notre vie bien cher, nous ne nous ſommes rendus que » dans l'eſpérance qu'on nous a donnée de trouver grace devant » Votre Majeſté ». Il parloit en vain. Un mot ou un ſigne de l'Empereur les mit tous à la torture ; au milieu des ſupplices, ils avouerent des choſes qui les firent augmenter. *Sourvin*, à ce qu'on dit, avoua qu'il avoit tourmenté *Ouan-fou* pendant cent jours, & qu'enſuite il l'avoit tué lui-même d'un coup de fleche ; d'autres diſent qu'il déclara qu'il l'avoit fait envelopper de coton trempé dans l'huile, & qu'il y avoit mis le feu. Il convint encore que c'etoit lui qui avoit tué le gendre de l'Empereur ; on l'appelloit *Ta-koué-fou*.

Sourvin & les ſix autres, après avoir ſubi des queſtions très-rigoureuſes, furent mis ſur des tombereaux, un baillon à la bouche, & conduits dans ce douloureux & humiliant etat ſur la place des exécutions, où ils furent attachés à des poteaux & coupés en pieces, comme rébelles, ſur les onze heures du matin ; on prit enſuite leurs têtes, & on les expoſa dans des cages, avec leurs noms au-bas, ſurnoms & titres : les jours ſuivans on fit des exécutions ſanglantes des *Miao-tſée* d'un moindre rang. Il ne reſte plus de cette infortunée Nation que quelques perſonnes viles qu'on a données pour eſclaves aux Officiers victorieux.

SERRES CHINOISES.

Benedicite gelu & frigus Domino. Dan. c. 3.

LA Chine a des ſerres depuis bien des ſiecles. Mais ſous quelle dynaſtie a-t-elle commencé à en avoir ? comment ont-elles eté conſtruites autrefois ? etoient-elles echauffées par des fourneaux ; & ces fourneaux etoient-ils comme ceux d'aujourd'hui ? Nous n'avons ni aſſez de livres, ni aſſez de loiſir, pour répondre à ces queſtions, ni à bien d'autres de la même eſpece ; mais nous eſpérons que, vu leur peu d'utilité, on voudra bien nous en diſpenſer ; car la ſageſſe des Chinois, comme il eſt aiſé de le conjecturer, n'aura pas manqué de s'approprier ce que les Anciens avoient imaginé de mieux entendu, & de plus commode en ce genre ; elle qui travaille ſans ceſſe à ſe procurer les choſes utiles, par les moyens les plus ſimples, les plus ſûrs & les moins diſpendieux.

Notre France reconnoîtra-t-elle cette ſageſſe des Chinois, & dans la maniere dont ſont conſtruites les ſerres d'aujourd'hui, & dans ce qu'elle a imaginé pour y ſuppléer dans les jardins potagers des environs des villes & des campagnes ? Nous n'oſerions nous le promettre, ni de ces Citoyens pécunieux, pour qui tout ce qui coûte peu, eſt mépriſable, ni de ces Phyſiciens à ſyſtêmes, à qui il faut des théories compliquées pour les choſes les plus uſuelles ; mais nous l'eſpérons du vrai Patriote, & du Citoyen à qui nous prenons la liberté d'offrir cette bagatelle. Nous ne parlons que d'après nos yeux, & nous ne faiſons qu'ecrire ce que nous avons vu.

Nos Phyſiciens en aſſigneront telle raiſon qu'il leur plaira ; mais il eſt de fait que les hivers de *Pe-king* ſont beaucoup

plus longs & plus rigoureux, que ne semble comporter sa latitude: car, quoique cette grande Ville soit par les quarante degrés, & par conséquent aussi méridionale que Naples & Madrid, l'hiver y commence d'aussi bonne heure, ou même plutôt que dans nos Provinces Septentrionales, & y finit ordinairement très-tard; & quoiqu'il y soit plus doux depuis quelques années, il donne un froid qui fait descendre le termometre à 13 & 14 degrés au-dessous de la congelation, & le fixe des mois entiers entre sept & dix. Il n'est pas douteux que le vent du nord, qui souffle fréquemment, & qui est d'un piquant, d'un pénétrant inexprimable, n'en soit la premiere & principale cause: mais il faut que ce ne soit pas la seule, puisque l'eau gele avant que le thermometre soit descendu au terme de la congelation, & gele toutes les années, à donner de la glace d'un pied & demi, ou même plus, d'épaisseur. Ce n'est pas seulement pour faire sentir combien les serres sont nécessaires ici, que nous insistons sur cette remarque, c'est aussi pour qu'on juge de leur bonté. Les nôtres, à ce qu'il semble, ne suffiroient pas contre des hivers si longs, & un froid si rigoureux. Ils sont tels, que tout est sec & aride dans la campagne à ne pas trouver un brin de verdure. Cependant, & cette seconde remarque ne doit pas être omise, l'extrême sécheresse de la saison peut y contribuer autant que le froid; car il ne tombe pas une goutte de pluie, depuis la fin de l'automne, jusques & bien avant dans le printems, & quelquefois dans l'eté. La neige, qui est assez abondante certaines années, ne remédie point à cette sécheresse, parce qu'en peu de jours elle est dévorée par les vents & par la terre, de maniere qu'il n'en reste aucun vestige.

Les anciens Chinois avoient la coutume de tourner toutes leurs maisons au midi, parce que, selon eux, c'etoit l'exposition,

l'expoſition, & la plus ſaine, & la plus commode. Cet uſage ancien, qui eſt devenu une etiquette de grandeur pour les Palais, a tellement prévalu pour les maiſons des particuliers, que, juſques dans les Villes, on cherche cette expoſition, & qu'on s'y attache, aux dépens même du coup d'œil des rues.

Que les Médecins d'Occident examinent s'il y a plus de préjugé que de réflexion & de bonne phyſique dans cette coutume, & ſi nous faiſons bien en Europe de bâtir nos maiſons à toute expoſition! Pour les ſerres, nous ſommes bien sûrs qu'on approuvera la regle que les Chinois ſe ſont faite de les tourner toujours au midi. Cette expoſition eſt abſolument eſſentielle; car, diſent-ils, c'eſt la ſeule qui abrite pleinement une ſerre du vent de nord, dont on ne ſauroit trop la défendre; & ce qui n'eſt pas moins néceſſaire, c'eſt la ſeule qui la préſente toute entiere aux rayons du ſoleil, pour en renouveller, ou echauffer, ou vivifier l'air, & lui ôter l'âpreté que lui donne la chaleur *des fourneaux*. Du reſte, par expoſition du midi, il faut entendre le plein midi. L'orient d'hiver, dont on ſe contente quelquefois ailleurs, ne ſuffiroit pas ici. A en croire même quelques vieux fleuriſtes & jardiniers, une ſerre n'eſt avantageuſement placée, que lorſqu'elle eſt abritée au nord par une butte de terre, ou une terraſſe, ou encore mieux par une colline.

Nous avons vu trois ſortes de ſerres; celles du Palais de l'Empereur & de ſes jardins, celles des Marchands de fleurs de *Pé-king*, & celles des jardiniers des environs de la Ville. Elles ſont toutes bâties ſuivant les mêmes regles, & ſur le même plan. Les ſerres de l'Empereur ſont bâties auſſi bourgeoiſement que celles des plus petits particuliers: car ce qu'on appelle *faſte* & *luxe*, n'a lieu ici abſolument, que

pour ce qui est de représentation, ou distinction de rang, jusques-là que les ecuries, les magasins, les cuisines, les offices, &c. du Palais sont comme ceux de tout le monde. Soit dit même sans scandale, nous sommes garans & témoins que, quand l'Empereur est dans son domestique, & se promene dans ses jardins, ses habits sont si simples & si ordinaires, qu'il faut le voir de près, pour le distinguer des personnes de sa suite. Il en est de même, à plus forte raison, des Princes, des Grands & des premiers Mandarins.

Pour revenir aux serres, ce qui les distingue sur-tout des nôtres, c'est qu'elles sont enfoncées en terre, & creusées en dedans en maniere de fosse. Cette forme, jointe à leur peu de largeur, leur procure le bénéfice de la température d'air des caves. C'est là, à ce qu'il nous semble, ce qui en fait le principal mérite. Tout le reste de leur forme & construction est subordonné à cette premiere idée, & s'accorde parfaitement avec la bonne Physique; car la façade du midi etant toute en fenêtres, & les quatre côtés de la fosse etant revêtus de gradins, les rayons du soleil arrivent par-tout à la fois, & de la façon la plus avantageuse, pour y porter leur bienfaisance & leur salubrité. Par-là aussi, les fourneaux deviennent moins nécessaires, & produisent plus d'effet avec moins de feu.

Ainsi, pour bâtir une serre à la Chinoise, il faut choisir un terrein qu'on puisse creuser à la profondeur de sept à huit pieds. Si on va dix à douze, elle n'en vaudra que mieux, sur-tout si elle est grande. Les dimensions qu'il faut lui donner, dépendent de la grandeur qu'on a besoin qu'elle ait. Il semble d'abord qu'on ne risque rien de l'alonger tant que l'on veut, pour suppléer à la largeur qu'on ne peut pas lui procurer. Mais, à en juger par la pratique du Palais, où l'on etoit bien maître du terrein, il vaut mieux en faire plu-

ſieurs. Les plus grandes n'y ont pas au-delà de ſoixante à ſoixante-dix pieds. Quant à la largeur, elle ne doit guere paſſer dix à douze pieds. Pourquoi cela ? Afin que, quand on ouvrira les fenêtres, les rayons du ſoleil puiſſent arriver juſqu'à la muraille, & donner ſur les fleurs des jardins qui ſont au bas ; quoique l'on puiſſe fortifier les murailles contre la pouſſée des terres, en faiſant en pleine maçonnerie les gradins qui ſont au bas, dans le dedans de la ſerre, & montent juſqu'au niveau du terrein. Ces murailles doivent être fortes, epaiſſes, & faites avec beaucoup de ſoin, parce qu'il faut que le froid du dehors ne puiſſe pas les traverſer.

Les murailles ne ſortent de terre que de trois côtés ; celui du midi, qui eſt tout en fenêtres depuis le bas juſqu'au haut, n'a que des colonnes pour porter le toit. Qu'on ne ſoit pas ſurpris de nous voir demander des murailles ſi fortes & ſi épaiſſes : le vent de nord eſt ſi pénétrant à *Pé-king*, que, pour peu qu'elles le fuſſent moins, la profondeur même de la ſerre ne garantiroit rien du froid qu'il y porteroit. Auſſi eſt-ce plus cette raiſon, que l'epargne qui fait que bien des jardiniers, au lieu d'elever un mur du côté du nord, ne donnent point d'arrête au toît, & ſe contentent d'un appentis abaiſſé preſque juſqu'au niveau du terrein. Pour mieux faire encore, ils lui ménagent l'abri d'une bonne muraille. Dans les grandes ſerres, le toît eſt elevé de terre, depuis dix juſqu'à quinze pieds, & ſoutenu en entier par ſes colonnes, comme tous les autres bâtimens ; mais il eſt couvert avec encore plus de ſoin & de précaution, afin que l'air extérieur ne puiſſe pas pénétrer dans la ſerre. On a expliqué dans le Mémoire ſur les greniers la façon des toîts d'ici.

Ces détails ſuppoſés, toute la théorie des ſerres Chinoiſes ſe réduit, 1°. à creuſer en terre un foſſé de la grandeur qu'on veut qu'ait la ſerre, à le faire plus long que large, à en

mettre la longueur *eſt* & *oueſt*, & à la revêtir de fortes & epaiſſes murailles; 2°. à elever ces murailles à plein ſans aucune ouverture ni fenêtre, à la hauteur de douze à quinze pieds, mais de trois côtés ſeulement; 3°. à laiſſer toute la façade du midi en fenêtres, & pour cela n'y mettre que des colonnes & des piliers, pour ſoutenir le toît; 4°. à faire ce toît avec une arrête à l'ordinaire, ou en appentis, mais avec un grand ſoin pour qu'il ſoit bien fermé, & auſſi impénétrable qu'une voûte; 5°. à faire un ou pluſieurs *kang*, c'eſt-à-dire, fourneaux & etuves à la Chinoiſe, ſelon la longueur de la ſerre, & la température d'air qu'on y veut avoir; 6°. à bâtir des gradins qui deſcendent, depuis le niveau du terrein, juſqu'au fond de la ſerre, qui en faſſent tout le tour, & ſoient plus ou moins larges, ſelon la grandeur des vaſes, & des caiſſes qu'on y doit mettre; 7°. à revêtir les fenêtres de la façade du midi de bons paillaſſons, ou de fortes nattes qu'on releve & abaiſſe à volonté en dehors & en dedans.

Quant à la maniere d'exécuter tout cela, la façon de bâtir en France n'a pas beſoin du ſecours de celle de Chine, pour y réuſſir parfaitement. Si néanmoins on vouloit en emprunter quelque choſe, ſur-tout pour faire les toîts & les etuves, on trouvera tous les détails qu'on peut ſouhaiter dans le Mémoire ſur les greniers publics & la police des grains.

Entrons maintenant dans quelques petits détails ſur l'uſage qu'on fait ici des ſerres, & ſur la maniere de les gouverner.

Les ſerres des maiſons de plaiſance & des jardins d'ornement ſervent ſur-tout à conſerver pendant l'hiver les arbriſſeaux étrangers, ou trop délicats, & les fleurs qu'on a préparées pour le printems, & qu'on perdroit, ſi on les laiſſoit expoſées au grand froid. Pour cela, les propriétaires ont ſoin de proportionner les gradins de leurs ſerres, comme il

a été dit, à la forme & grandeur des caisses de leurs arbrisseaux, & de les multiplier selon la quantité qu'ils en ont.

Les serres des fleuristes marchands, outre cet usage, servent encore à entretenir & à pousser les arbustes, arbrisseaux, arbres nains, oignons, & diverses sortes de fleurs qu'ils ont préparés dès l'automne, & qu'ils veulent avoir en fleur dans le plus fort de l'hiver, sur-tout à la nouvelle année.

La destination des serres des jardiniers revient assez aux deux précédentes; mais cela demande quelque explication. Un jardinier se sert de sa serre, 1°. pour conserver les plantes qu'il veut faire fleurir, & monter en graine au printems; 2°. pour maintenir en pleine verdure & fraîcheur les plantes, herbes & herbages qu'il a gardés, pour les vendre en détail dans l'hiver, & sur-tout à la fin de cette saison, où ils augmentent beaucoup de prix; 3°. pour faire pousser les petites salades, les herbes de fourniture qu'il veut avoir pour la nouvelle année; 4°. pour ses semis, & avoir de quoi garnir son jardin, dès que le temps en est venu.

L'utilité des serres n'est pas bornée à l'hiver: pendant les autres saisons de l'année, elles servent d'hospice, de lieu de repos, d'abri, de conservation, de refuge, & comme d'infirmerie. C'est là qu'on soigne, & qu'on traite les nouvelles transplantations, les nouvelles marcottes & les nouvelles entes: c'est là aussi qu'on entreprend la guérison des arbrisseaux, arbustes attaqués de quelque maladie, persécutés par des insectes, epuisés par une fleuraison forcée; c'est là encore qu'on abrite des grands vents & des grandes pluies, des grandes chaleurs & des grands brouillards, les plantes délicates, les arbustes étrangers, & tout ce qui etant fleuri ou chargé de fruits, demande des soins particuliers; c'est là enfin que l'on retarde, accélere, conserve & mitonne la pousse de ce qu'on veut avoir pour un temps fixe & déterminé.

Une ſerre Chinoiſe eſt d'autant plus propre à tout cela, que ſa profondeur, qui la garantit du froid pendant l'hiver, la garantit auſſi des grandes chaleurs & ſécheresses de l'eté, & ſe prête par ſes etuves à la température d'air qu'on veut lui donner au printems, en automne, & en quelque temps que ce ſoit.

Quant à ſon humidité, qui pourroit être à craindre, quelquefois le ſoleil, qu'on y introduit quand on le veut, y remédie d'autant plus aiſément, qu'on ne ſe ſert, ſi l'on veut, que des gradins les plus élevés, ou même de ceux qui ſont auprès des fenêtres. Si l'on veut ſe riſquer, comme quelques fleuriſtes, à mettre de petites fenêtres dans les murailles, ou à ménager de petites lucarnes dans le toît, on y renouvellera & y rafraîchira l'air à ſon gré, & on en ſera quitte pour les fermer à plein au commencement de l'hiver; ce qui eſt un petit embarras, dont on eſt bien dédommagé par les avantages & commodités qu'on ſe procure.

S'il eſt ridicule de ſe faire une ſervitude, & comme une religion de gouverner ſa ſerre de point en point, une année comme l'autre, ſans oſer ſe départir en rien des regles qu'on s'eſt faites, il n'eſt pas ſage non plus d'imaginer ſans ceſſe de nouveaux ſyſtêmes, & de n'avoir aucune pratique arrêtée, & de ne vouloir plus recommencer ce qu'on a déja eſſayé. Le gouvernement d'une ſerre doit être réglé ſur ce qu'on ſe propoſe, ſur l'état où ſont & où on veut mettre les plantes & les fleurs qu'on y a, ſur le cours enfin que prennent le temps, le froid, le vent & les autres variations de l'atmoſphere. Tout le monde ſouſcrira ſans peine à toutes ces maximes: mais comment faut-il en faire l'application? Il ſeroit trop long de ſuivre les Varrons Chinois dans tous les détails où ils entrent, & de copier leurs immenſes & ſcrupuleuſes inſtructions. Voici ce que nous y avons trouvé de plus pratiqué.

1°. Si on ne se propose que de défendre & abriter contre les froids, les vents de nord, les neiges & les mauvais temps de l'hiver, ce qu'on a mis dans la serre, cela n'exige pas de grands soins, si elle est bien faite. Comme une serre, quelque bien entendue qu'elle soit, n'est jamais comparable au plein air, il ne faut pas trop se presser d'y rien enfermer; mais il faut la tenir propre, l'airer, & même l'echauffer de bonne heure, pour l'avoir prête au besoin, & n'être pas surpris. Quand les nuits commencent à devenir fraîches, on y transportera les arbustes & arbrisseaux etrangers, ainsi que les fleurs, dont la délicatesse demande plus de ménagemens. Comme néanmoins ce n'est qu'une précaution, on peut se contenter de les mettre sur les gradins qui touchent aux fenêtres, afin que, pendant le jour, ils jouissent à l'ordinaire du bénéfice du grand air & du soleil; puis, selon que le froid augmente, on remplit la serre, & on y enferme successivement ce qui a besoin de son abri. La regle est de laisser les fenêtres ouvertes les premiers jours, de les fermer ensuite tous les soirs, & de ne les ouvrir que lorsque le soleil commence à avoir de la force, puis d'abattre les paillassons la nuit, de ne plus ouvrir les fenêtres que quelques heures, &c. Mais cette regle, toute générale qu'elle est, doit être subordonnée au temps qu'il fait, ou, pour mieux dire, à la prudence du jardinier. Quand le froid commence à être piquant, & l'air extérieur trop crud, on ne fait plus que lever les paillassons, puis on ne les leve qu'assez tard; on ne les leve pas tous, & on abaisse ceux qu'on a levés de bonne heure. Comme les Chinois n'ont pas de thermometre, ils mettent un vase plein d'eau auprès des fenêtres de la serre, & n'allument les fourneaux que quand elle gele, ils se servent encore de cette eau pour régler la chaleur de la serre, & le feu des fourneaux; car il leur suffit qu'elle ne gele pas, ou

ne gele que bien peu. Quand le temps commence à se radoucir, & le soleil à prendre de la force, on revient successivement à toutes les regles qu'on avoit suivies, pour lever les paillassons, ouvrir les fenêtres, airer la serre, puis la vuider dans le même ordre qu'on l'a remplie.

2°. Si l'on a beaucoup d'arbustes & de fleurs des Provinces méridionales, il faut leur procurer dans la serre la douceur de l'hiver de leur pays natal. Ce mot dit tout. Pour cela, il faut les placer dans l'endroit de la serre qui leur sera le plus avantageux. Ce n'est pas tout, il faut bien avoir attention de les y placer dans la même exposition qu'elles avoient dans le jardin. Soit dit en passant, les Chinois prétendent qu'une plante est comme déroutée de sa végétation, quand le côté qui etoit tourné au nord dans un jardin, ou dans un parterre, se trouve tourné au midi dans la serre. Du reste ils en ont fait une regle générale de jardinage ; & quand ils transplantent des arbres, ils ont grand soin qu'ils soient dans leur premiere position. Il seroit à souhaiter que nos Varrons voulussent bien examiner jusqu'où cette regle s'accorde avec la bonne Physique. Les riches fleuristes & les amateurs ont communément une seconde serre pour les fleurs plus délicates, afin que les soins particuliers qu'elles demandent ne soient pas si gênans, si dispendieux, ou même nuisibles à ce qui croît dans le pays, & qu'on n'abrite que pour plus grande sûreté.

3°. Dès qu'on veut avoir des fleurs tout l'hiver, soit en menant à la fleuraison les pots qu'on a préparés dès l'automne, soit en poussant, accélérant & *prématurisant* celle des autres pots, la maniere de gouverner la serre, qui ne peut être qu'une serre à part, doit être extrêmement suivie, si l'on ne veut pas perdre sans retour ses arbustes & ses fleurs par cette epreuve, à laquelle il ne faut jamais les exposer plusieurs

plusieurs années de suite. Il est sûr qu'on ne réussira que par le moyen d'un *Kang*, ou etuve à la Chinoise : mais, au moyen de ce *Kang*, on entretiendra dans la serre un ton de chaleur continuel, comparable à celui des plus beaux jours du printems. Pour imiter de plus près cependant ce procédé de la nature, il est bon que cette chaleur ait ses hauts & ses bas, & fasse l'effet du jour & de la nuit. Ce n'est pas tout : quoique la chaleur que donne un feu de bois, & sur-tout de paille de gros mil, soit assez douce, elle desseche l'air par sa continuité, & lui donne des qualités nuisibles. Il s'agit de parer à cet inconvénient ; & on y réussit, à en croire les faits, par des vases d'eau distribués çà & là. Ceux dont on se sert ordinairement sont peu profonds, mais evasés, & ouverts de toute la largeur de leur diametre ; il faut avoir l'attention d'en renouveller l'eau de temps en temps, qui diminue, & finit par se corrompre.

Ce sera une digression : n'importe, nous la ferons ; parce que touchant à la santé & à la conservation, elle peut être infiniment plus utile que tout ce que nous pourrons dire sur les serres Chinoises. On ne se défie pas assez, ce semble, dans notre Occident, des mauvaises qualités que le feu continuel d'une cheminée communique à l'air d'une chambre qu'on respire jour & nuit. Que les Médecins, à qui il appartient de prononcer en pareille matiere, fassent leurs expériences & leurs réflexions. On dit ici qu'un air, sur lequel agit un feu continuel, doit prendre & prend réellement des qualités nuisibles, ou qui du moins le rendent moins sain, & moins ami de la poitrine. On va plus loin encore, & on prétend que c'est la véritable cause de ce que souffrent alors ceux qui l'ont attaquée, ou un peu délicate. Quoi qu'il en soit, les Chinois ont imaginé deux choses pour corriger ce vice de l'air. La premiere, de disposer tellement quelques

carreaux du haut des fenêtres (leurs fenêtres ſont en papier), qu'ils faſſent l'effet d'une ſoupape, & que l'air puiſſe entrer & ſortir. Qu'on examine ſi ce ne ſeroit pas le meilleur moyen de remédier aux vents coulis, dont on ſe plaint tant. La ſeconde maniere eſt de mettre çà & là dans la chambre des vaſes pleins d'eau. Ces vaſes ſont en porcelaine chez les riches, & garnis de pierres ſingulieres, rangées avec beaucoup de goût, ou pleins de poiſſons dorés, qui en font un amuſement pour les enfans. On les met dans des globes, des cloches, &c. de verre ou de criſtal, qu'on ſuſpend comme des lampes. Puiſque cette bagatelle nous a echappé, nous en prendrons occaſion de placer ici une petite remarque, que nous ne prétendons donner que pour ce qu'elle vaut. Ayant vu dans pluſieurs maiſons des vaſes & globes de verre ſuſpendus en l'air avec de l'eau & des poiſſons dorés; & ſachant d'ailleurs qu'on en a auſſi au Palais, il nous vint en penſée que les premiers auteurs de cet uſage n'avoient point cherché à amuſer les enfans. D'après cette penſée, nous entreprîmes de faire quelque expérience: nous mîmes une grande coupe pleine d'eau au haut d'une chambre, près du plafond; nous l'oubliâmes aſſez long-temps, pour n'y plus trouver une goutte d'eau, quand nous ſongeâmes à y regarder. Ce fait, qui prouvoit que l'air du haut de la chambre etoit le plus deſſéchant & le plus vif, nous conſola de notre oubli. Nous avons remarqué conſtamment depuis, que l'eau de cette coupe, quoique la même que celle des vaſes qui etoient à terre, devenoit plus trouble & de plus mauvaiſe odeur. Nous ne nierons pas que le charbon de terre, dont on ſe chauffe ici, ne donne à l'air des qualités auxquelles on n'eſt pas expoſé avec un feu de bois; mais il ne réſulte pas moins de ce fait que l'air le plus haut de la chambre eſt celui qui contracte le plus des mauvaiſes qualités du feu, & que la pre-

miere précaution des Chinois, ce qui mérite attention, est plus réfléchie qu'elle ne le paroît d'abord. Nous l'avons insinué dans d'autres notices; mais il ne faut pas se lasser de redire ce qui peut être utile. Si c'est luxe, & un vrai abus des richesses chez les Princes & les Grands, de vouloir avoir durant tout l'hiver leurs appartemens ornés de fleurs rares & précieuses, on ne peut disconvenir que la Physique & la Médecine ne regardent comme une précaution de santé bien imaginée de mettre plusieurs vases de fleurs ordinaires dans les chambres & les appartemens où il y a continuellement du feu.

Pour revenir à nos Serres: outre les vases d'eau dont nous avons parlé, quelques fleuristes, selon l'etat où sont leurs fleurs, & selon qu'ils sont plus pressés d'en hâter la fleuraison, ont recours encore à un autre expédient. Ils portent dans leur serre des vases d'eau bouillante, & agitent doucement la vapeur qui s'eleve au-dessus, pour qu'elle se répande par-tout, & forme comme une espece de rosée. Que ceux qui entendent ces matieres voient jusqu'où cela est bien ou mal imaginé. Tout ce qu'il nous convient d'en dire, c'est que, grace à l'abri de leurs serres, à la douce chaleur qu'ils y entretiennent, & à la maniere dont ils la dirigent, la modifient & la temperent, les jardiniers Chinois réussissent à avoir durant tout l'hiver, & sur-tout à la nouvelle année un nombre infini de poiriers, cerisiers, pêchers, &c. nains fleuris, ainsi que des rosiers, des jasmins & des jacinthes, des narcisses, &c. Ils réussissent egalement à avoir en pleine verdure des basilics, & toutes sortes d'herbes & plantes odoriférantes, ou agréables à voir; tellement qu'on peut se procurer tout ce que l'on veut en ce genre, & sans presque rien dépenser. Les prix fols sont pour les choses folles, c'est-à-dire, pour les fleurs de caprice, de mode, de fantaisie, des pays etran-

gers : mais, comme le débit n'en ſauroit être conſidérable, le public y gagne d'avoir des fleurs facilement ; & ce qui mérite attention, les jardiniers continuent à vivre de leur travail & de leur induſtrie pendant le plus fort de l'hiver. Chacun d'eux, au reſte, a ſa maniere d'aider la bienfaiſance de la ſerre par des terres préparées, des compoſitions de fumier, des eaux particulieres d'arroſement, &c. à-peu-près comme chez nous.

Voici une maniere d'accélérer la fleuraiſon, qu'on ne connoît peut-être pas en Occident. Quand les fleuriſtes Chinois ſe trouvent en retard, ou pour la nouvelle année, ou pour quelque Fête, pourvu que les boutons des fleurs ſoient formés, ils ſont ſûrs de les avoir bientôt epanouis. Pour cela ils creuſent dans le milieu de la ſerre une foſſe profonde de deux pieds & demi à trois pieds, ſur une longueur & largeur proportionnées au nombre des pots & caiſſes qu'ils ont à mettre en pleine fleur ; ils rempliſſent à demi cette foſſe de terreau choiſi, & d'urine de bœuf, ou de brebis encore mieux ; & l'ayant couverte de claies, ils rangent deſſus leurs caiſſes & pots de fleurs, mais de façon qu'ils ſoient eſpacés aſſez au large, & tous encadrés dans la grandeur de la foſſe, qui doit les déborder de pluſieurs pouces. Tout etant bien diſpoſé, ils rempliſſent tout-à-coup la foſſe d'eau bouillante : cette eau forme une vapeur qui s'éleve autour des fleurs ; il ne s'agit plus que de la tempérer, en l'agitant doucement avec un grand eventail, qui la répand plus uniformément. Ainſi répandue, elle adoucit, humecte & vivifie l'air déja ſi tempéré de la ſerre, & lui donne une ſi heureuſe activité, que les boutons des fleurs s'enflent & groſſiſſent comme à vue d'œil, puis s'épanouiſſent avec une fraîcheur & un éclat comparables à ceux que leur donnent les plus beaux jours du printemps. Chaque jardinier Chinois a ſa maniere de diriger

cette opération ; mais l'induſtrie des nôtres n'a pas beſoin de détail.

4°. Quant aux ſerres des jardiniers, qui ne prétendent qu'y conſerver, ou les herbes & herbages qu'ils ont gardés, pour les faire monter en graine au printemps, ou cueillir des herbages qu'ils veulent vendre durant l'hiver, nous avons peu de choſes à en dire. La ſerre Chinoiſe eſt ſi bien entendue, que cette production ne demande preſque aucun ſoin. Sa profondeur & ſon expoſition lui donnent un air auſſi doux, & auſſi tempéré qu'il le faut. Il ne s'agit que d'elever & abaiſſer à propos les paillaſſons qui ſont devant les fenêtres, ou tout au plus, dans les froids extraordinaires, de mettre dans le fond de la ſerre deux ou trois vaſes de charbon allumé, & bien couvert de cendre. Si un jardinier veut ſe donner de petites ſalades & de petites fournitures, faire pouſſer des ciboules, &c. il ſe ménage dans ſa ſerre une couche bien préparée, bien expoſée, bien arroſée, & en obtient aiſément tout ce qu'il veut. S'il a recours à la chaleur d'un *Kang* ou etuve, il en eſt ſûr.

NOTICES de quelques Plantes, Arbriſſeaux, &c. de la Chine.

I.

Nenuphar de Chine.

PLUSIEURS Ecrivains ont parlé du *Nenuphar* de Chine, aucun ne l'a fait connoître. Cette plante aquatique eſt connue, eſtimée, & en uſage ici de toute antiquité. Les Poëtes l'ont célébrée dans leurs vers, à cauſe de la beauté de ſes fleurs. Les

Tao-sée l'ont mise au nombre des plantes qui entrent dans le breuvage de l'immortalité, à cause de ses vertus. Nous n'en parlerons qu'en naturaliste.

Description. Le *Nenuphar* ou *Nimphœa* de Chine est nommé *Ho-fou*, dans le très-ancien Dictionnaire *Eulh-ya.* Son nom vulgaire est *Lien-hoa ;* ses fleurs sont à plusieurs feuilles, disposées de sorte qu'on les prendroit pour de grosses tulipes, lorsqu'elles ne sont pas encore ouvertes ; elles s'epanouissent en rose ; au milieu de la fleur se trouve un pistil conique qui devient un fruit spongieux & arrondi, partagé dans sa longueur, de plusieurs loges remplies de graines ou semences oblongues, revêtues d'une enveloppe ou coque comme le gland, & composées comme lui de deux lobes blancs, au milieu desquels est le germe ; les etamines des fleurs du *Nenuphar* sont des feuilles très-déliées, terminées par un sommet violet ; ses fanes ou feuilles sont grandes, larges, arrondies, festonnées, epaisses, charnues, veineuses, & echancrées dans le milieu ; les unes nagent sur la surface de l'eau, où elles se tiennent comme collées ; les autres s'elevent au-dessus à différentes hauteurs ; elles sont d'un verd blanchâtre en-dessus & foncé en-dessous, soutenues par de longues queues ; la racine de cette plante est vivace, grosse comme le bras, d'un jaune pâle en-dehors & d'un blanc de lait en-dedans, & longue quelquefois de douze & quinze pieds ; elle rampe au fond de l'eau & s'attache au limon par des filamens qui naissent aux etranglemens qui la coupent d'espace en espace ; du milieu des filamens ou fibres, elle pousse quelquefois des pattes qui croissent & s'etendent, mais ses grands accroissemens se font par les deux bouts. Il faut observer que dans cette plante la queue des fleurs & des fanes est percée jusqu'à l'extrêmité, de trous arrondis comme ceux de la racine, & disposés aussi à-peu-près de même dans toute leur longueur.

Especes. Les Herbiers Chinois distinguent quatre especes de *Nenuphar.*

Le jaune, que je crois celui d'Europe, qui est fort rare & dont on ne dit que le nom.

Le blanc & rouge couleur de rose, à fleurs simples.

Le blanc & rouge couleur de rose, à fleurs doubles.

Le rouge pâle fouetté de blanc, qu'on trouve très-rarement & plus rarement encore à fleurs doubles.

Culture. Le *Nenuphar* se multiplie par les semences, mais plus aisément & plus promptement par les racines. Cette plante ne demande aucune sorte de culture: on en coupe toutes les feuilles à Pé-king au commencement de l'hiver. Il est remarquable que quoiqu'elle soit dans l'eau, elle souffre beaucoup de la sécheresse; & quoiqu'elle aime beaucoup la chaleur, elle vient plus belle & plus double au-delà de la grande muraille, que dans les Provinces du midi.

Usages. Le *Nenuphar* fait un bel effet sur les bords des eaux plates, des grands bassins, des etangs, &c. Il ne pousse guere que vers la fin de Mai, mais il pousse vîte, & ses feuilles, dont les unes sont collées sur la surface de l'eau, les autres s'elevent à différentes hauteurs, forment des tapis de verdure fort agréables à voir, sur-tout lorsqu'ils sont emaillés de fleurs de différentes couleurs. Comme elles sont plus grosses que les plus gros pavots, d'un blanc ou d'un rouge fort eclatant, & s'epanouissent en rose, elles tranchent admirablement sur le verd des feuilles, sur-tout les *Tsien-yé* ou *mille feuilles*: les boutons même ajoutent à la variété & à l'eclat du tableau. Les Poëtes les plus célebres ont chanté les promenades en bateau, sur-tout au clair de la lune, dans les etangs bordés de *Nenuphars* en fleurs. Aller à la cueillette de ces fleurs etoit autrefois un des grands amusemens des Impératrices & des Reines; aujourd'hui elles en mettent dans leurs appartemens: on en porte à

l'Empereur, de ses jardins de *Ge-ho-eulh*, où elles sont magnifiques.

La graine de *Nenuphar* se mange en Chine comme les noisettes en Europe; elle a meilleur goût lorsqu'elle est verte, mais elle est moins facile à digérer. Les Confiseurs ont différentes manieres de les préparer avec du sucre. La racine va egalement à la cuisine & à l'office; quelque préparation qu'on lui donne, elle est très-bonne & très-saine: on en confit beaucoup au sel & au vinaigre pour manger avec le riz. Réduite en farine, elle sert à faire une bouillie au lait & à l'eau. Les feuilles séchées se mêlent avec le tabac pour en adoucir la force à ceux qui fument beaucoup; leur plus grand usage est pour envelopper leurs fruits, les poissons, les viandes salées, &c.

Vertus. La fleur du *Nenuphar*, nommée en Chinois *Hia-hoa*, est douce, mais avec un arriere-goût d'amertume; elle est cordiale, dit *Ta-ming*, propre à entretenir l'agilité des membres, & conserve la fraîcheur du teint. Les paysans prétendent qu'elle est bonne pour le mal de Naples.

Le fruit où croissent les graines, nommé en Chinois *Lien-pong*, a la vertu, dit *Ta-ming*, de dissoudre le sang coagulé. Selon *Tching-tsang-ki*, il est bon contre la colique causée par l'abondance ou l'epaississement du sang. Selon *Li-chi-tchi*, cuit dans du vin, il facilite toutes les suites des couches; selon le même, cuit à l'eau, il absorbe le poison des champignons & en empêche l'effet.

La graine nommée *Lien-tsé* en Chinois, est amie de la poitrine, augmente les forces, appaise la faim, & fortifie les vieillards, dit l'Herbier du P. Térence, Jésuite. Selon l'Herbier Chinois, elle est rafraîchissante & cordiale, souveraine contre la dyssenterie, les maux de reins, & toutes les maladies des femmes, provenues de l'abondance ou de l'epaississement du sang.

La

La racine nommée *Ngeou* en Chinois, appaiſe la ſoif cauſée par l'excès de la chaleur, facilite la circulation du ſang, engraiſſe ceux qui en font un uſage habituel, adoucit la bile, facilite la digeſtion & diſſipe les vapeurs du vin, au dire de *Pien-lou*. *Ta-ming* dit que le ſuc qu'on en tire par expreſſion, eſt ſpécifique contre les vapeurs. Il prétend encore que pilée & appliquée en forme de cataplaſme, elle eſt bonne pour toutes ſortes de bleſſures, &c.

2.

Le Yu-lan.

Deſcription. La Chine a pluſieurs arbres à fleurs d'une rare beauté. Le *Yu-lan* eſt le premier & le plus brillant : il s'eleve de terre à la hauteur de trente & même quarante pieds. Son tronc eſt bien proportionné & droit : il a peu de branches, & preſque point de rameaux. Ses feuilles ſont d'un beau verd, & diſtribuées fort clair çà & là : elles ne commencent à pouſſer, que lorſque les fleurs ſont à demi paſſées. Les fleurs, qui couronnent toutes ſes branches, en font un ſpectacle, & répandent au loin la plus douce odeur : elles s'epanouiſſent preſque toutes en même temps, & ne durent que peu de jours. Le *Yu-lan* en fleurs reſſemble à un noyer, dont les branches rangées en tête de pin ſeroient couvertes de beaux lys. La fleur eſt à cinq ou ſix feuilles, & même huit, diſpoſées en roſe d'un tiſſu plus fin & plus délicat que celles du lys. Elle eſt ſoutenue par un calice à quatre feuilles, concaves, liſſes en dedans, hériſſées de petits poils en dehors, & allongées en pointe. Du milieu de la fleur s'eleve un piſtil verd, & charnu, qui eſt entouré à ſa baſe de petits filets chargés d'etamines au ſommet. A cette fleur ſuccede un fruit allongé, de couleur verte : il rougit à

la fin de l'été, se courbe vers son milieu, & laisse sortir une portion de boule, unie & d'une belle couleur de carmin. Tout le fruit est une substance fibreuse, & presque ligneuse. Dans le renflement de la boule est un fruit, ou grain jaune, attaché à son enveloppe par un petit filet: ce grain est couvert d'une pulpe ou pellicule jaune, assez mince. Sous la pellicule est une graine noire, dont l'ecorce est dure & epaisse: sous cette ecorce, ou coque, est une amande presque farineuse.

Especes. Nos Botanistes distinguent plusieurs especes de *Yu-lan ;* le blanc, ou à fleurs blanches, & le couleur de fleurs de pêche. Nous ne connoissons pas cette seconde espece, qui est très-rare. Il y en a aussi qui distinguent le *Yu-lan* en *Yu-lan* à fleurs, & *Yu-lan* à fruits : mais *Han-pao-tcheng* observe que c'est une seule & même espece. « Le » *Yu-lan*, dit-il, donne de plus belles fleurs, & en plus » grande quantité, quand il est jeune; mais il ne produit » pas de fruits. Quand il a vingt ans, ses fleurs sont plus » petites, & en plus petit nombre; mais elles donnent pres- » que toutes du fruit ». *Li-chi* en distingue de doubles & de simples.

Culture. Le *Yu-lan* n'a commencé à être cultivé, qu'on sache, que sous la dynastie de *Tang*, qui a commencé en 627. Depuis cette dynastie, il a toujours occupé un rang distingué dans les jardins de nos Empereurs. Les *Ming*, qui transporterent la Cour à *Peking*, y firent porter ce bel arbre des Provinces du midi. On le multiplia par les graines & par boutures. Il ne demande pour toute culture que d'être planté à l'abri du nord, & arrosé au printemps. Les fleuristes l'elevent dans des caisses, comme en France les orangers, le mettent dans une serre, quand les feuilles sont tombées, le poussent avec la chaleur d'un fourneau préparé, & l'ont en

fleurs dans les premiers jours du nouvel an, pour orner les salles des hôtes, & l'appartement des femmes. Les jardiniers du Palais en elevent ainsi un bon nombre, & les Gouverneurs des Provinces du midi en envoient toutes les années, pour être offerts à l'Empereur & orner les appartemens de Sa Majesté. Les beaux *Yu-lan* des jardins de Pé-king & de *Yuen-ming-yuen*, ou Versailles de Chine, ne résistent au froid piquant de notre long & rigoureux hiver, que parce qu'on a le soin d'envelopper le tronc & les branches d'epaisses bandelettes de paille tressées, sur lesquelles on coud de fortes nattes.

Vertus & Usage. Dans les Provinces du midi, on confit au vinaigre ou au gingembre les boutons de fleurs du *Yu-lan*, après en avoir ôté le calice ; c'est un assaisonnement de plus pour les riz.

La Médecine ne se sert que de la pulpe du fruit : après l'avoir fait revenir dans de l'eau chaude, on le laisse sécher à l'ombre ; réduit en poussiere & pris en guise de tabac, il appaise la migraine & débouche le nez ; dans le rhume, on en donne une légere infusion pour dégager la poitrine embarrassée & faciliter la transpiration. Quelques Médecins la regardent comme stomachique ; mais son grand usage est pour bassiner les yeux dans les inflammations, ou les nettoyer de la chassie. Les Poëtes parlent plus de ce bel arbre que les Médecins, il est le symbole de la candeur & de la bonté.

3.

Le Tsieou-hai-tang.

La fleur nommée *Tsieou-hai-tang*, ou *Hai-tang d'automne*, pour la distinguer du *Hai-tang*, arbrisseau qui fleurit au printemps, est originairement une plante venue du pied des rochers qui sont au bord de la mer. On débite qu'une Reine qui avoit

coutume d'orner ſes cheveux de ces fleurs, etant fille, la fit connoître dans le Palais où elle s'eſt conſervée depuis. Il eſt conſtant par les vers des Poëtes qui l'ont célébrée ſous la dynaſtie des *Tang*, qu'elle occupoit un rang diſtingué dans les parterres du Palais depuis deux ſiecles : ainſi il y a plus de quatorze ſiecles qu'elle eſt en honneur; elle le mérite à cauſe de ſon beau rouge, de ſon parfum, de la quantité de ſes fleurs, & ſur-tout de leur durée. Un *Hai-tang d'automne* bien ſoigné reſte fleuri plus de deux mois.

Les *Tſieou-hai-tang* pouſſe des tiges branchues, cylindriques, entrecoupées de nœuds, purpurines à leur baſe & au bord de tous les nœuds; ſes rejettons ſont nombreux; les plus hauts montent à la hauteur de deux pieds & demi & un peu au-delà; ſes feuilles preſque toujours opposées ſur les branches & placées à la naiſſance des nœuds, ſont echancrées & arrondies en oreilles du côté de la queue, dentelées, alongées en pointe & hériſſées de petits piquans; la couleur de deſſus eſt un verd foncé, celle de deſſous eſt un verd plus tendre, & preſque effacé par les côtes & les fibres qui ſont ſaillantes & d'un beau rouge de pourpre; comme les feuilles naiſſantes ſont d'un verd tendre, l'enſemble ſeul de toutes les feuilles fait un coup-d'œil agréable.

Les fleurs forment de jolis bouquets au bout des branches, ſoit celles des maîtreſſes tiges, ſoit celles qui naiſſent des aiſſelles des feuilles; le calice eſt un calice à part, ſi tant eſt qu'on puiſſe donner ce nom aux deux feuilles purpurines, collées en forme de bourſe, auſſi tendres & auſſi délicates que les pétales, où pluſieurs fleurs ſont enfermées; à proportion que les fleurs croiſſent & s'enflent, les deux feuilles de ce que nous appellons le calice, pâliſſent, s'ouvrent, ſechent & tombent; les fleurs ſe ſéparent les unes des autres par de petites queues, & en produiſent elles-mêmes d'autres en ſe ramifiant très-agréablement, à la faveur d'un nouveau calice ou nouvelle bourſe dont elles

ſortent. La progreſſion eſt charmante, & en comptant bien, on trouve que le premier calice contenoit un bouquet entier; chaque fleur particuliere eſt compoſée de quatre pétales, deux grandes & deux petites, d'une belle couleur de fleur de pêcher, & de la figure à-peu-près de celles des fleurs de ceriſier; les deux grandes ſont d'abord collées l'une ſur l'autre en forme de bourſe; quand elles ſont epanouies, les deux petites s'epanouiſſent auſſi, & toutes quatre forment une eſpece de croix; le piſtil qui reſſemble d'abord à celui du fraiſier, eſt une petite bourſe compoſée de grains jaunes très-luiſans; ces petits grains ſe détachent peu-à-peu les uns des autres par l'alongement des petits filets qui les portent, & s'ouvrent en petites cloches qu'on diſtingue très-bien avec la loupe, & forment enſemble une petite houpe jaune, portée ſur une petite queue alongée qui s'eleve au-deſſus des pétales.

Le *Tſieou-hai-tang* eſt une plante délicate & fantaſque; elle ſe multiplie par ſes graines, mais aſſez difficilement. Nos Fleuriſtes diſent qu'elle demande une terre ſablonneuſe: le fumier & le terreau lui ſont mortels; il faut même avoir attention de ne l'arroſer qu'avec de l'eau bien claire; elle ne ſauroit ſoutenir le ſoleil en aucun temps: on la plante au pied des murailles qui ſont tournées au nord; ce n'eſt guere qu'à la fin d'Août qu'elle commence à fleurir. Le parfum de ſes fleurs répond à leur beauté; il a quelque choſe de ceux des violettes & des roſes, mais il eſt moins fort; on ne le ſent que d'aſſez près. Quand la ſaiſon eſt avancée, ou l'air un peu frais, ces fleurs n'ont pas d'odeur, ou en ont ſi peu, qu'on ne le ſent pas.

Le *Tſieou-hai-tang* eſt vivace dans les Provinces du midi, où il eſt beaucoup plus beau qu'à Pé-king, quelque ſoin qu'on ſe donne pour le cultiver: on coupe toutes ſes branches après qu'il a donné ſes graines, & il en pouſſe de nouvelles le printemps ſuivant; mais, diſent nos Fleuriſtes, il faut avoir l'attention

de mettre du gravier & des morceaux de brique auprès des racines, pour les empêcher de se pourrir.

Les livres de Médecine ne font aucune mention du *Tsieou-hai-tang*. En revanche, les Poëtes l'ont célébré, comme ceux d'Europe les roses & les lys. Ils en ont fait le symbole de la beauté modeste & vertueuse qui fuit les regards, & du sage caché qui se perfectionne dans la solitude & s'immortalise par sa patience. Les Peintres & les Brodeurs la font entrer dans leurs ouvrages, pour les parer de la beauté de ses feuilles & de ses fleurs.

4.

Le Mo-li-hoa.

La fleur nommée *Mo-li-hoa* est, à ce qu'il nous paroît, une espece de jasmin. Nous en avons cherché l'histoire dans la grande collection *Kou-kin-tou-chou*; tout ce que nous y avons trouvé de plus clair & de plus authentique, c'est que les Empereurs de la dynastie des *Han* faisoient beaucoup de cas de cette fleur, il y a plus de dix-sept siecles, & lui donnoient une place distinguée dans leurs parterres: elle a toujours eté cultivée depuis dans les jardins Impériaux, d'où elle s'est répandue dans tout le reste de l'Empire. Quelque peu favorable que lui soit le climat de Pé-king, elle y suivit la Cour sous la dynastie précédente, & y est aujourd'hui en honneur plus que jamais. Les Poëtes, les Peintres, les Sculpteurs, les Orfevres & les Brodeurs lui paient tribut à l'envi, & lui donnent un rang distingué dans leurs ouvrages.

Nos Botanistes distinguent plusieurs especes de *Mo-li-hoa*, savoir; le *Mo-li-hoa* sauvage qui croît sur les montagnes, & le *Mo-li-hoa* cultivé; le *Mo-li-hoa* arbuste, & le *Mo-li-hoa* grand arbrisseau; le *Mo-li-hoa* à fleurs jaunes, à fleurs rouges & à

fleurs blanches : on n'a à Pé-king que le petit *Mo-li-hoa* à fleurs blanches, c'eſt le ſeul dont nous parlerons ; car en fait de Botanique, il faut avoir vu, ſi l'on veut parler avec une certaine exactitude.

Le *Mo-li-hoa* eſt un petit arbriſſeau de la hauteur de deux pieds & demi à trois pieds, dont les branches trop foibles ont beſoin d'être ſoutenues par des cercles de bambou, dont on leur fait une eſpece de balcon.

Ses feuilles ſont toujours vertes, preſque toujours oppoſées ſur les branches, epaiſſes, fibrées, d'un verd plus foncé en dedans que par dehors ; leur figure & grandeur varient beaucoup, mais elles ſont toutes un peu echancrées & terminées par une petite pointe.

Ses fleurs forment des bouquets au bout des branches à-peu-près comme le jaſmin ordinaire ; le calice eſt diviſé en ſix ou ſept parties fort pointues, il ne tombe point ; le pétale qui eſt en forme de tuyau, eſt auſſi diviſé en ſix, ſept ou huit pieces ovales, un peu alongées en pointe, qui ſe recourbent en-deſſous ; on trouve à l'orifice du tuyau deux etamines attachées par un petit filet à ſes parois ; leur ſommet eſt aſſez alongé, & fendu dans toute ſa longueur en forme de levres ; le piſtil qui eſt attaché au fond du calice & de la longueur du tuyau du pétale, eſt compoſé d'un petit filet verd, jaune à ſon extrêmité, & d'un embryon qui devient une baie : nous ne diſons rien de cette baie, parce que nous ne l'avons pas vue dans ſa maturité. Le climat de Pé-king n'eſt pas aſſez favorable au *Mo-li-hoa*, pour que ſa graine puiſſe bien mûrir.

Le *Mo-li-hoa* eſt ici un arbriſſeau précieux, à cauſe de ſa beauté & du parfum exquis de ſes fleurs. Quand il eſt en fleur, on en porte pluſieurs vaſes ſous les galeries des appartemens de l'Empereur. Le moins que coûte un pied prêt à donner ſes fleurs, c'eſt cinq à ſix onces d'argent ; il y en a de dix & douze

onces, & même davantage: on ne définit ni les saveurs, ni les odeurs; tout ce que nous pouvons dire de l'odeur des fleurs du *Mo-li-hoa*, c'est qu'elle est bien supérieure à celle du jasmin d'Europe, en ce qu'elle est plus douce, plus aromatique, & a quelque chose de l'odeur de la rose & de la fleur d'oranger, ajoutée ou plutôt fondue dans celle du jasmin ordinaire: aussi en fait-on un grand usage pour parfumer le thé, les liqueurs, les syrops, les confitures, les habits, &c.

Le *Mo-li-hoa* vient en pleine terre dans les Provinces du midi, il n'y demande qu'à être défendu des grands vents du nord: comme ses baies y mûrissent bien, on les propage très-aisément par les graines; on y est cependant dans l'usage de l'enter pour avoir de plus belles fleurs. A Pé-king, on y est réduit à la ressource des marcottes & des boutures; encore faut-il en renouveller de temps en temps l'espece par les plants qui viennent des Provinces du midi, sans cela il dégénere à n'être plus reconnoissable. La maniere de faire les boutures mérite quelque attention, & peut donner des vues pour en faire d'autres; on fait un trou de la grosseur de la branche qu'on a coupée, dans une vieille planche à demi pourrie, & on y insere cette branche de maniere qu'elle déborde en-dessous d'un pouce & demi à deux pouces; puis on la met à flot dans un bassin d'eau où l'on a délayé de la poudrette, & qu'on met à l'ombre. Quand on voit que les racines naissantes commencent à poindre dans l'ecorce de la branche, on rompt la planche pourrie & on plante sa bouture dans une terre bien engraissée de fin terreau & bien arrosée. Le *Mo-li-hoa* demande une terre bien nourrie de poudrette; il ne faut pas cependant en trop mettre, parce que cela lui occasionne la maladie des pous blancs qui le désolent. Nos Fleuristes oiseux ont imaginé des systêmes d'arrosement, d'engrais & de culture aussi ridicules & aussi humilians pour la raison que les régimes des maladies imaginaires.

imaginaires. Comme le *Mo-li-hoa* paſſe ici l'hiver, qui eſt fort long, dans la ſerre, il ne fleurit guere qu'à la fin de Juin. Les jardiniers du Palais trouvent cependant le moyen d'en avoir en fleur pour la nouvelle année.

Les confiſeurs & liquoriſtes font grand uſage des fleurs de *Mo-li-hoa*. Les teinturiers ſe ſervent de ſes baies, mais ils préfèrent celles des *Mo-li-hoa* ſauvages. La Médecine fait uſage des baies & des fleurs; elle regarde les baies comme très-rafraîchiſſantes, & s'en ſert dans les ardeurs de poitrine, les echauffemens d'entrailles, la rétention d'urine, &c. Les cendres des fleurs ſont excellentes, dit-on, pour arrêter les hémorrhagies & ſaignemens de nez; leur infuſion eſt eſtimée pour les maux d'eſtomac, les coliques, &c.

Si on vouloit des *Mo-li-hoa* en France, il faudroit d'abord en faire porter quelques caiſſes à l'Iſle de France, il ſeroit aiſé enſuite de les faire paſſer en Europe.

5.

La Châtaigne d'eau.

Nous ne cultivons que la terre; les Chinois cultivent la terre & l'eau. Cette ſeconde culture eſt d'autant plus avantageuſe, qu'elle demande peu de travail & produit des récoltes abondantes qui ne manquent preſque jamais. Nos Provinces ont des etangs, des marais, des ruiſſeaux, des rivieres comme celles de Chine; à quoi tient-il que nous n'en tirions parti comme les Chinois? Que de racines, de fruits, de roſeaux, de joncs, &c. nous pourrions recueillir, ſi nous ſavions profiter des préſens que la main libérale du Créateur a mis autour de nous! Les Chinois cultivent dans l'eau pluſieurs plantes dont les racines & les fruits ſont les délices des meilleures tables, comme la racine du Nenuphar & ſon fruit, la vraie Châtaigne d'eau nommée

Pi-tsi, &c. Nous sommes tous témoins que le gouvernement, pour donner l'exemple au peuple, a soin d'en faire planter dans les etangs, dans les nappes d'eau, & autres especes de communes appellées *kouan-ti*, ou qui appartiennent à l'Etat. L'Empereur lui-même en fait mettre dans les pieces d'eau de ses jardins, & presque dans tous les fossés de son Palais; les deux grandes nappes d'eau qui sont au milieu de Pé-king, & ne sont séparées que par un pont sur lequel tout le monde passe & d'où tout le monde voit le jardin Impérial, ces deux grandes nappes d'eau, dis-je, qui embellissent le beau paysage que forment les jardins de l'Empereur, sont couvertes de Nenuphar & de Châtaignes d'eau.

Cette derniere plante que les Latins nomment *Tribulus*, est assez commune dans plusieurs de nos Provinces; il y en auroit dans toutes, si on se donnoit la peine de la cultiver. Nous croyons que notre Châtaigne d'eau est la même plante que le *Lin-kio* de Chine. Si elle est la même, nous invitons les bons citoyens à donner au peuple l'exemple de la cultiver, & à procurer à l'Etat cette nouvelle ressource: 1°. le *Lin-kio* est un fruit rafraîchissant & agréable en eté; on le vend ici dans les marchés, lorsqu'il est verd, comme en Europe les noisettes. On sent d'abord que s'il avoit un peu de vogue, cela aideroit beaucoup les pauvres paysans: 2°. séché & réduit en farine, il fait une très-bonne bouillie, sur-tout si on la mêle avec de la farine de froment; on peut même en mettre un tiers dans la farine dont on fait le pain: 3°. confit au four, au sucre ou au miel, il fait une nourriture saine & agréable: 4°. dans les années de disette, il est une ressource ici pour les pauvres gens de la campagne, & pourroit en être une pour ceux de nos Provinces: 5°. il est très-bon pour nourrir les oies, les cannes, &c.

La culture du *Lin-kio* ne demande aucun soin; il se seme de lui-même dans les endroits où il y en a déja. Quand on en veut mettre dans un etang, ruisseau, &c. on en jette des graines à

la fin de l'automne dans un endroit où l'eau est peu profonde. Si on veut qu'il soit sain & bon à manger, il faut choisir un endroit où l'eau soit claire, & le rivage tourné au midi; plus il est exposé au soleil, meilleur il est, plus aussi il donne de fruits.

Nous avons dit que la vraie Châtaigne d'eau se nomme *Pi-tsi* en Chinois; elle est beaucoup plus agréable à manger que le *Lin-kio*, & beaucoup plus saine: on la donne à mâcher aux malades pour leur rafraîchir la bouche. Soit que les Chinois aient eté plus attentifs que nous de tout temps à profiter des dons du Créateur, ou que les climats de ce grand Empire soient plus favorables aux plantes aquatiques, ils en cultivent un très-grand nombre dont on n'a pas l'idée en France. Si les bons citoyens avoient le zele de tourner les attentions du public du côté de ce qui est utile à la société & à l'Etat, nous nous ferions un plaisir de seconder leurs vues dans tout ce qui dépendroit de nous. Pour revenir au *Pi-tsi* qui croît dans les Provinces du midi & dépérit à Pé-king, nous n'avons pu en voir la fleur, mais tel que nous l'avons vu, il nous paroît singulier en ce que son fruit croît dans une enveloppe que forme sa racine, & y est renfermé comme la Châtaigne dans son hérisson: on rompt cette coque sans endommager la plante. Ses feuilles sont longues comme des joncs, mais en tuyau comme celles des ciboules.

6.

Le Lien-kien ou *Ki-teou*.

La plante *Lien-kien*, ou *Ki-teou*, est trop singuliere dans son espece, pour ne pas mériter d'être connue en Europe. Nous n'avons pas idée qu'aucuns de nos Botanistes en aient parlé: *Pline* & *Dioscorides* en ont dit quelque chose: la description que nous allons faire servira de commentaire à leur

texte, qu'on n'entend pas toujours aſſez bien. A en croire la Botanique Chinoiſe, ſur laquelle nous avons jetté les yeux quelquefois, ils parlent plus exactement que ne le prétendent leurs plus habiles Commentateurs. Comme les deſcriptions les plus exactes demandent qu'on puiſſe en faire l'application, pour être bien compriſes, nous avons pris le parti de faire peindre le *Ki-teou* avec tous les développemens & décompoſitions néceſſaires. C'eſt l'unique moyen d'empêcher les mépriſes d'une imagination qui rapproche tout de ce qu'elle connoît, & ſe fie d'autant plus à ſes conjectures, qu'elle voit de plus loin les reſſemblances qui lui font illuſion.

Le *Ki-teou* eſt une plante aquatique. Les Chinois la rangent dans la claſſe des *Nenuphar*. Ses racines forment une houpe plus ou moins groſſe & longue, ſelon que la plante eſt plus ou moins vieille, & la terre où elle eſt plantée, plus ou moins graſſe. Elles s'y attachent fortement, & s'enfoncent plus qu'elles ne s'etendent. Les filets ou cheveux qui compoſent la houpe, ſont droits, creux en dedans, de couleur blanche, & gros comme des plumes de corbeau : ils n'ont de force que par leur multitude, & ſe rompent aiſément. Les feuilles ſortent de la racine : leur queue eſt ronde, couverte d'epines, & longue de deux pieds & demi, quelquefois même davantage : c'eſt la profondeur de l'eau qui en décide. Elle eſt percée dans ſa longueur de cinq à ſix tuyaux, dont le plus grand eſt au milieu, & aboutit au centre de la feuille, où viennent aboutir toutes les côtes. Ces côtes ſont en relief, equarries, plus epaiſſes d'un tiers qu'elles ne ſont larges, & reſſemblent aſſez aux baleines d'un paraſol. Elles ſe répandent juſqu'aux extrémités de la feuille, en ſe ramifiant, & la tiennent etendue & collée ſur la ſurface de l'eau. Quoique leur ſubſtance ſoit ſpongieuſe & aſſez tendre, elles ſont armées d'epines très-dures, très-piquantes, qui reſſem-

blent beaucoup à celles des rosiers. Ces côtes ne sont que dessinées sur le dessus de la feuille; mais elles n'en sont pas moins hérissées d'epines. La feuille est grande, arrondie, epaisse, veineuse & echancrée dans le milieu, comme celle du Nenuphar, mais d'un tissu plus serré & plus compacte. Elle ne se déploie bien, que lorsqu'elle est arrivée à la surface de l'eau, sur laquelle elle se tient collée. Il y en a ici qui ont deux pieds & demi de diametre. Celles des Provinces du midi vont quelquefois jusqu'à un pied de plus. Le dessous est d'un beau violet vers la fin de l'eté, & le dessus d'un verd tendre, mêlé de jaune. La fleur est une fleur à part: il faut d'abord en suivre les accroissemens, & la décomposer pour la décrire. Elle sort immédiatement de la racine du milieu des feuilles, & se penche sur sa queue, comme un bouton de pavot, lorsqu'elle est arrivée hors de l'eau. Sa queue, semblable à celle des feuilles, est hérissée de pointes, & percée de longs tuyaux comme elles. L'hérisson allongé, qui lui sert de calice, s'enfle peu-à-peu, s'allonge & croît de la grosseur d'un ananas, quelquefois même d'un petit melon. Quand les fruits qu'il renferme sont mûrs, les quatre feuilles epaisses & charnues qui font sa pointe, s'ouvrent en fleur de grenade, & laissent paroître le bouton violet de la fleur qu'ils couvroient. Ce bouton, plus au large, s'epanouit à demi, puis l'hérisson se fend comme l'ecorce d'une grenade, la fleur se fanne, & les fruits qu'il renferme se détachent de leurs alvéoles spongieux, & tombent peu-à-peu. Ces détails supposés, nous disons maintenant: La fleur du *Ki-teou* est à plusieurs feuilles, disposées en rose, violettes & allongées en pointes comme celles du tourne-sol. Le calice n'a que quatre feuilles pointues, ou plutôt echancrures, & est un fruit spongieux, arrondi, partagé dans sa longueur, de plusieurs loges remplies de graines. Son ecorce est charnue, & garnie de

longues pointes : les graines ſont oblongues, couvertes d'une pulpe, couleur de raiſin gris, peu ſucculent, & d'un goût aſſez fade, au moins à *Pé-king*. Sous cette pulpe eſt une enveloppe ou coque, comme celle d'un gland, qui couvre une boule de farine. Cette coque etant ſeche, eſt dure comme celle de la noiſette, & la farine qu'elle renferme très-blanche. Les etamines de la fleur ſont des feuilles plates, terminées par un eſpece de ſommet. Nous n'avons pas trouvé de piſtil ; & les graines etant mûres, lorſque la graine s'epanouit, il ſembleroit aſſez inutile. Si la pouſſiere des etamines les féconde, ce ne peut être qu'en tombant ſur l'ombilic aſſez profond, & diviſé par rayons, autour duquel elles ſont rangées.

Le *Ki-teou* eſt connu & cultivé en Chine dès la dynaſtie des anciens *Tcheou*, qui a commencé 1122 ans avant J. C. Mais, à en croire les Interpretes du Rituel des *Tcheou*, il etoit alors fort rare, & ſes fruits entroient dans les offrandes des ſacrifices d'eté & d'automne. On cultiva peu-à-peu le *Ki-teou*. Il paroît par le *Tcheou-li* même, *Ouei-nan-tſée* & d'autres, que le peuple ſe mit à en ſemer dans les lacs, etangs, &c. La Cour, pour accréditer cette nouvelle reſſource, s'en faiſoit porter en cérémonie, & on en ſervoit à l'Empereur au commencement de l'automne. Toute la culture de cette plante conſiſte à en ſemer les graines dans la vaſe. Le peuple de la Capitale mange la pulpe des graines, pour ſe rafraîchir. Dans les Provinces méridionales, où cette plante réuſſit beaucoup mieux, on fait de la bouillie & des gâteaux avec la farine de la graine. Le Livre des plantes dit qu'elle eſt fort ſaine, auſſi bien que ſa racine. Les Médecins diſent que la farine de *Ki-teou* eſt rafraîchiſſante, & engraiſſe les perſonnes echauffées. La racine cuite appaiſe la colique, calme les effervеſcences de ſang, &c. On défend d'en donner beaucoup à manger aux enfans. Les

Botanistes distinguent plusieurs especes de *Ki-teou*; mais ces différences ne tombent que sur la couleur de sa fleur, & la bonté de ses graines.

7.

Le Kiu-hoa ou *la Matricaire de Chine.*

Le *Kiu-hoa*, ou la Matricaire est une des plantes les plus anciennement connues. Il en est parlé dans le *Li-ki*, dans le *Tchun-tsieou* de Confucius, & dans le très-ancien Diction-naire *Eulh-ya*, qui date de plusieurs siecles avant l'incendie des livres. Sous la premiere dynastie des *Tcheou*, les fleurs de la Matricaire entroient dans la broderie des habits de l'Im-pératrice, des Princesses & principales Dames de la Cour. On la trouve aussi dans la sculpture légere des anciens mo-numens. Si l'herbier attribué à *Chin-nong* est réellement de cet Empereur, la Chine a probablement le premier livre de Botanique où il en soit parlé : elle a certainement les livres où on a conté plus de fables sur cette plante, & où on l'a plus célébrée. Les *Tao-sé*, qui voudroient fort ne pas mourir, ont fait l'honneur à la Matricaire de la faire entrer dans leurs breuvages de longue vie & de Déification ; & pour soutenir leurs prétentions, ils en comptent des rêves & des délires dignes de leur génie. Nos Poëtes, qui aspirent à une autre sorte d'immortalité, chantent cette plante & ses fleurs, pour y parvenir. Voici plus de douze siecles qu'ils ne se lassent pas de la célébrer, pour se rendre célebres. Les Empereurs eux-mêmes, comme chefs de notre Littérature, ont rimé des vers à sa louange, & tous ceux de la dynastie régnante lui ont payé ce tribut à l'envi les uns des autres. Pour nos Bo-tanistes, comme ils ne considerent dans le *Kiu-hoa* que ses vertus médicinales & ses propriétés, à l'exemple des Anciens,

ils n'en parlent guere que comme des autres plantes utiles, & n'en disent que ce qu'on en dit au de-là des mers.

Est-ce aux fables de la Mythologie des *Tao-sé*, est-ce à une préférence de fantaisie & de caprice, est-ce aux vertus & propriétés qu'on lui attribue, que la Matricaire doit l'estime qu'en font les Chercheurs d'immortalité ? Nous l'ignorons parfaitement, & il importe fort peu de le savoir. En revanche, nous osons assurer que le bel amour, dont les Poëtes sont epris pour elle, n'est ni caprice, ni licence poétique. Le *Kiu-hoa* le mérite par la légéreté de ses branches, la belle découpure de ses fanes, la grosseur, la beauté, l'eclat, la durée de ses fleurs prodigieusement variées pour la figure & pour la couleur. Comme cette plante n'a rien en Europe qui attire les regards, & que son odeur forte & dégoûtante l'a fait bannir des parterres, on sera sans doute etonné de nous voir parler de la sorte; mais nous prions les gens instruits de faire attention que les oreilles d'ours, qui occupent aujourd'hui un rang si distingué chez les fleuristes, méritent tous ces eloges, & qu'il y a moins de cent ans qu'on les connoissoit aussi peu que la Matricaire. Cette comparaison dit tout à qui voudra faire attention. La culture a embelli, ou, si l'on veut, métamorphosé les Matricaires, comme elle a fait les oreilles d'ours : elle y a d'autant plus reussi, qu'elle a eté poussée plus loin dans le climat naturel & terre natale de cette plante.

Description. « La Matricaire, dit Tournefort, est un genre » de plante à fleur ordinairement radiée. Le disque de cette » fleur est un amas de fleurons portés chacun sur un embryon. » La couronne de la même fleur est formée par plusieurs » demi-fleurons portés aussi sur un embryon. Toutes ces pieces » sont soutenues par un calice composé de plusieurs feuilles » en ecailles. Lorsque la fleur est passée, chacun de ces » embryons

» embryons devient une ſemence oblongue, plantée ſur la cou-
» che du calice ». Nous avons copié la deſcription de ce grand Botaniſte, parce qu'elle convient parfaitement à la Matricaire, ou *Kiu-hoa* de Chine. Nous ajouterons ſeulement qu'il a eu raiſon de blâmer M. Rai de chercher à caractériſer cette plante par la blancheur de ſa couronne, puiſqu'elle eſt jaune ici pour l'ordinaire.

Nos Chinois diſtinguent ici deux eſpeces de *Kiu-hoa;* les ſauvages, qui ſont ameres & d'une odeur forte, & les cultivées, qui ſont douces, & d'une odeur agréable. Les cultivées fourniroient à une longue nomenclature d'eſpeces différentes. Comme il faudroit les avoir fait deſſiner, pour être bien entendu des Botaniſtes, & que ce travail demanderoit des ſoins & des recherches que nos occupations ne nous permettent pas, nous nous bornerons à dire en général que les fanes de cette plante varient beaucoup. Les unes ſont très-minces, les autres aſſez epaiſſes; celles-ci ſont très-petites, celles-là longues & grandes : quelques-unes ſont découpées, comme des feuilles de chêne, d'autres reſſemblent à celles du ceriſier. Il y en a qui ſont echancrées en feſtons, & arrondies par le bout. Pluſieurs ſont dentelées, & terminées en pointe. La couleur varie auſſi etant plus ou moins argentée, plus ou moins foncée, ſelon les eſpeces. Pour les fleurs, il y en a de tant de couleurs, elles ſont deſſinées ſur des plans ſi différens, que, les nommer toutes, ſeroit un long ouvrage. Nous avons actuellement ſous les yeux un livre imprimé au Palais, où on parle de plus de trois cens eſpeces. Combien d'autres qui ont paru depuis ! car, comme dit l'Auteur, chaque année en donne de nouvelles : les ſavoir toutes eſt une ſcience. Si ceux qui s'en occupent, ſavoient voir Dieu dans ſes Œuvres, ils admireroient les richeſſes de ſa magnificence dans les prodigieuſes variétés que leur offre une ſeule fleur, & ils ne feront

plus ſurpris de la perfection où parviennent les Saints avec les ſecours de la grace, en voyant les beautés qu'acquiert une plante ſauvage par les ſoins d'une culture bien entendue.

Culture. On a fait ici des livres ſur la culture de la Matricaire, comme en Europe ſur celle des tulippes, des œillets, &c. Nos fleuriſtes ſont entrés à cet egard dans des détails auſſi minutieux, j'ai preſque dit auſſi puériles, que ceux d'Europe, ſur les fleurs de fantaiſie & de mode, tant il eſt vrai que les hommes de tous les pays s'egarent par les mêmes chemins, & s'occupent profondément de bagatelles, lorſqu'ils ſe négligent eux-mêmes. Nous nous bornerons à ce qui eſt eſſentiel.

1°. Le *Kiu-hoa* demande une expoſition avantageuſe, un air libre, frais, humide, & qui ſe renouvelle aiſément. Une enceinte etroite de quatre murailles eſt une priſon pour cette fleur, elle ne fait qu'y languir. La terre qu'on lui deſtine, doit être graſſe, nourrie de poudrette, humide & préparée d'avance : il faut la renouveller tous les ans.

2°. On multiplie le *Kiu-hoa*, 1°. par la ſemence; 2°. par les marcottes; 3°. par les entes; 4°. par les rejettons. Quand on a de belles eſpeces de *Kiu-hoa*, qui donnent de la graine, on la laiſſe mûrir; & vers la fin de l'automne, on la ſeme dans une terre bien préparée. Il faut qu'elle paſſe l'hiver ainſi ſemée, ſelon quelques fleuriſtes qui citent l'exemple des plantes qui ſe ſement elles-mêmes. Pourvu qu'on l'arroſe au printemps, elle pouſſe vîte. D'autres attendent à ſemer au printemps : c'eſt le ſuccès qui donne les nouvelles eſpeces.

On marcotte les Matricaires, 1°. en arrachant des rejettons à la naiſſance de la racine, & en les mettant dans une bonne terre, où on les laiſſe à l'ombre, & on les arroſe fréquemment juſqu'à ce qu'ils pouſſent; 2°. en coupant une tige qu'on fiche dans un morceau de bois pourri, qu'on laiſſe

flotter entre deux eaux dans un grand vase ; après deux jours, on met en terre la marcotte & le morceau de bois pourri ; on les arrose bien, on les tient à l'ombre, &c. 3°. on choisit un pied d'aurône ou d'armoise bien fort & bien venant, on le met avec sa motte dans un pot ; quand il a bien pris, on coupe la tige à trois pouces au-dessus de terre ; on la fend, comme pour enter en fente, & on met dans la fente une tige de Matricaire qu'on a taillée en bec de canne ; puis on l'assujettit avec du chanvre crud bien froissé, qu'on couvre ensuite de terre grasse & de toile. Si on veut que l'ente réussisse, il faut laisser quelques petites branches à l'aurône, ne couper la Matricaire que dans le moment de l'opération, bien arroser, laisser la nouvelle ente à l'ombre, même lorsqu'elle commence à pousser, & ne l'exposer que quand elle est déja forte. Il y en a qui mettent la Matricaire taillée dans la bouche avant de l'insérer dans la fente, & prétendent que la salive l'aide à prendre.

Quand la Matricaire a donné ses fleurs, on coupe toutes les branches à trois pouces de la racine ; on laboure la terre, on y mêle du fumier, & quand le froid commence à être piquant, on couvre la Matricaire de paille, & on renverse un pot dessus ; on met dans les serres celles qui sont dans des pots, mais on ne les arrose pas. Dès que la chaleur du printemps se fait sentir, on découvre ses Matricaires, & on les arrose ; elles poussent beaucoup de rejettons. Quelques Fleuristes n'en laissent que deux ou trois, & coupent tout le reste à fleur de terre ; d'autres arrachent le pied entier avec la racine, & le divisent en plusieurs qu'ils transplantent dans une terre préparée & qu'ils soignent avec beaucoup d'attention.

3°. La Matricaire craint egalement la sécheresse & une trop grande humidité. Voici ce que la pratique a appris sur la maniere de l'arroser : 1°. on ne se sert que d'eau de riviere ou de pluie : 2°. au printemps, on mêle à cette eau des chiures de

vers à ſoie ou de volaille; en eté on y fait infuſer pendant pluſieurs jours des plumes de poule & de canne, avec un peu de ſalpêtre; en automne, avant que les boutons ſe forment, on met du ſtercus ou poudrette, la doſe eſt plus ou moins forte, ſelon que la Matricaire paroît plus ou moins vigoureuſe: 3°. il faut mettre des morceaux de brique ou de petits cailloux au pied de la Matricaire, pour empêcher que l'eau n'affaiſſe trop la terre: 4°. dans les grandes chaleurs de l'eté, on arroſe le matin & le ſoir, mais on ne mouille les feuilles que le matin.

4°. La Matricaire ne peut ſouffrir le grand ſoleil, & demande le grand air: 1°. dans les jardins de l'Empereur, on fait des *Pong-tſé* ou toîts de nattes dans le goût des toiles qu'on a à Paris devant les ſalons de campagne qui ſont tournés au midi; la nuit on roule les nattes, & quand le temps eſt couvert: 2°. les branches de la Matricaire ſont foibles & craignent l'agitation du vent; on les fixe avec des baguettes, comme en France les œillets; ſur quoi il faut remarquer qu'elles demandent à être près les unes des autres & qu'elles ſouffrent d'être rangées en chaufferette: 3°. la Matricaire a pluſieurs inſectes qui lui font la guerre, ce n'eſt qu'à force de veiller de près qu'on vient à bout de l'en défendre: 4°. quand les fanes commencent à jaunir, il ne faut pas les ôter, mais arroſer le pied avec de l'eau où l'on a fait bouillir de l'ail: 5°. on ne laiſſe qu'une ou deux tiges à chaque pied; quand il en pouſſe de nouvelles, on les caſſe avec l'ongle: 6°. quand le temps des fleurs approche, on arroſe moins, & avec de l'eau ſans apprêts. Tous les amateurs ne laiſſent qu'un bouton à chaque pied; quand il eſt bien formé & gros comme un pois, on arroſe avec de l'eau de poudrette juſqu'à ce qu'il commence à s'ouvrir: 7°. ſi les ecailles du bouton ont de la peine à ſe ſéparer, on les aide avec un cure-dent; quand la fleur s'epanouit, on lui donne du ſoleil le matin, & on la couvre au grand midi, &c.

5°. On demande ce qu'il faut faire pour qu'une Matricaire soit belle: il faut que sa tige soit forte & droite, ses fanes bien nourries & d'un beau verd; que la fleur soit large de deux pouces & demi à trois pouces; bien fournie de feuilles, d'une couleur bien nette & vive, d'une odeur douce & agréable, & d'une figure noble & dégagée? A propos de couleur, nous avons oublié de dire que quelques Fleuristes unissent deux pieds de différente couleur, par le bas, en faisant à chacun une entaille qui est assez longue & approche de la moëlle, & les liant bien autour avec du chanvre jusqu'à ce qu'ils soient bien unis; il leur en coûte quelques pieds, mais ceux qui leur réussissent, leur donnent des fleurs panachées fort curieuses.

6°. Les fleurs de *Kiu-hoa* durent sur pied plus d'un mois, quand on sait les ménager. Les appartemens de l'Empereur en sont garnis depuis la mi-automne jusqu'à la fin de l'hiver; dans les Provinces méridionales, on en a toute l'année de fort belles.

Vertus & Usages. Nos Médecins & Botanistes n'attribuent guere à la Matricaire que les vertus qu'on lui reconnoît au-delà des mers; mais ils font plus d'usage de la cultivée que de la sauvage.

La Matricaire cultivée est douce; on en mange les branches cuites avec de la sausse, ou en salade.

La fleur entre dans quelques confitures, se prend en infusion comme le thé, & donne son nom à une espece de bierre où on dit qu'elle entre.

8.

Le Mou-tan ou *Pivoine, arbrisseau de Chine.*

On a reconnu en Chine, de toute antiquité, les Pivoines mâles & femelles dont parlent les livres de Botanique d'Europe, & de toute antiquité on en a fait beaucoup d'usage dans

la Médecine. La Pivoine nommée *Mou-tan*, dont nous allons donner la notice, nous paroît inconnue au-delà des mers. Il y a d'autant plus lieu d'en être ſurpris, que nos Peintres de Kan-ton la peignent en une infinité de manieres ſur les paravents, les eventails, &c. & la font entrer dans preſque tous les payſages qu'on leur fait faire pour l'Europe. Il faut que leurs ouvrages n'aient jamais eté vus par aucuns Botaniſtes, ou que ne recon-noiſſant pas la Pivoine dans la maniere dont elle etoit peinte, ils l'aient priſe pour une fleur d'imagination. Combien d'autres choſes que tout le monde regarde & que perſonne ne voit! le mal n'eſt pas grand, quand il ne s'agit que de fleurs. Si nous ſollicitons aujourd'hui l'attention des curieux pour celle dont nous parlons, ce n'eſt pas pour qu'ils augmentent d'un nouveau nom la nomenclature de la Botanique, mais pour leur faire part d'une découverte qui, confiée à l'induſtrie & au zele du bien public, peut conduire à d'autres egalement curieuſes & peut-être plus utiles à la ſociété.

Il n'y a guere que 1400 ans que le *Mou-tan* eſt connu & cultivé dans nos parterres. Les amateurs de cette belle fleur ont fait en vain des recherches pour lui procurer la gloire d'une grande antiquité, ils n'ont jamais pu trouver ſon nom dans le livre des anciens: ils prétendent, il eſt vrai, qu'il y a eté déſigné par le nom général de *Chao-yao*, *Pivoine*; mais outre que les deſcriptions des Botaniſtes & des Poëtes anciens ne lui conviennent pas, la maniere dont en parlent les Ecrivains poſtérieurs, ſuppoſe evidemment qu'il n'y a pas même eté connu ſous les *Han*. Un Voyageur ayant trouvé dans les montagnes du *Ho-nan* une Pivoine en arbriſſeau, cette nouveauté lui parut digne d'orner un jardin; il arracha de petits pieds avec leur motte, & les porta dans le ſien où il les cultiva. Un Bonze qui ne ſavoit pas l'origine de cette Pivoine arbriſſeau, imagina de s'en procurer une pareille par le moyen de la greffe. Comme

il etoit fleuriſte, les tentatives lui réuſſirent, & ſes Pivoines ſurpaſſerent en beauté celles qui avoient eté apportées de la montagne. Les troubles qui agiterent l'Empire juſqu'à la dynaſtie des *Tang*, détournerent l'attention du public de deſſus cette nouveauté. Mais quand, vers le milieu du ſeptieme ſiecle, la paix eut diſſipé les nuages qui avoient eclipſé les ſciences & les arts, tous les regards des curieux ſe tournerent vers le *Mou-tan* : la beauté, l'eclat & le nombre de ſes fleurs, la douceur de leur parfum, la variété de leurs couleurs, la multitude de leurs feuilles & les grains d'or dont elles ſont mêlées, lui mériterent les admirations & les préférences du public. Sa culture devint l'amuſement favori des grands, des riches & des gens de lettres. Toutes les nouveautés que la culture fit eclorre, devinrent des nouvelles de commerce, parce que la Cour en faiſoit cas, & que les gens en place achetoient à l'envi l'honneur de les lui offrir. La Cour les faiſoit ſervir à ſa magnificence & à ſes libéralités. Les villes où cette belle fleur réuſſiſſoit très-bien ſe piquerent d'une eſpece d'emulation à qui la cultiveroit le mieux. Le ſol & le climat de Lo-yang ſe trouverent très-favorables aux *Mou-tan*, ils y réuſſirent au-delà des eſpérances des Fleuriſtes, & leurs parterres devinrent pour les etrangers une des plus grandes curioſités de la capitale de l'Empire. Les Poëtes dont toute nouveauté agréable ou utile reçoit toujours l'hommage, s'empreſſerent à l'envi de célébrer les *Mou-tan*. Comme notre poéſie tourne tout en allégories morales & philoſophiques, les Empereurs prirent eux-mêmes le pinceau pour rimer des vers à l'honneur de la nouvelle fleur, & conſacrerent par des inſcriptions magnifiques les parterres du Palais, où on l'elevoit, & les peintures qu'en faiſoient les plus habiles Peintres pour la décorations de leurs appartemens. Les guerres, les changemens de dynaſtie & les révolutions qui les préparerent, furent funeſtes pluſieurs fois aux *Mou-tan* ; mais au milieu des plus grands

troubles, leur beauté sauva plusieurs fois les jardins où on les cultivoit. Les bonzeries furent peu-à-peu les seuls asyles de la reine des fleurs; elle disparut sous les cendres & sous les ruines du Palais, dont elle faisoit le plus bel ornement, & sans la solitude des montagnes où elle avoit eté reportée, tous les agrémens que lui avoit donnés la culture auroient eté perdus pour jamais. Elle en sortit avec eclat dans le dixieme siecle pour reparoître à la Cour & occuper le premier rang dans les jardins impériaux des *Song* à *Kai-fong-fou*, dans le *Ho-nan*, où la nouvelle dynastie avoit transporté la capitale de l'Empire. Le climat de cette Province etoit moins favorable aux *Mou-tan* que le *Hou-kouang*. Quand *Yong-lo* de la dynastie des *Ming*, transporta la Cour à Pé-king, sur la fin du quatorzieme siecle, il ne voulut pas être privé des *Mou-tan*, & ordonna qu'on lui en apportât toutes les années du *Hou-kouang*: cet usage s'est conservé. *Kang-hi* & l'Empereur régnant lui ont payé un tribut de louange en Chinois & en Tartare, & ont ajouté à sa gloire de lui faire passer la grande muraille & de lui procurer l'admiration de tous les Princes Tartares qui viennent leur rendre hommage à *Gé-ho-eulh.*

Description. Si le *Mou-tan* qu'on appelle aussi *Hoa-ouang*, roi des fleurs, à cause de sa beauté; *Pé-leang-kin*, *cent onces d'or*, à cause du prix excessif où les curieux porterent autrefois certaines especes, & *Mou-chao-yao*, *la Pivoine arbre*, pour le distinguer de la Pivoine ordinaire, n'est pas, comme le disoient les anciens, *la Couronne de la terre*, on ne peut pas s'empêcher de le regarder comme une des plus belles fleurs qu'il y ait dans la nature. Le dégré de beauté où la renoncule, la tulipe, l'œillet & l'oreille-d'ours sont parvenus dans les parterres par les soins & les industries des Fleuristes, persuadera facilement à l'Europe qu'ils ont pu produire les mêmes changemens en Chine sur le *Mou-tan*: mais croira-t-elle qu'ils aient

aient changé la Pivoine en arbriſſeau ? Pluſieurs livres le racontent ici depuis long-temps, & cette eſpece de métamorphoſe, dont nous donnerons la recette d'après eux, ne demande, diſent-ils, que de la dextérité & des ſoins pour ſe renouveller ſous la main de qui a la curioſité de l'entreprendre. Nous ſerons moins hardis à l'aſſurer, parce que nous n'avons pas eté à portée de la vérifier par l'expérience; mais la multitude des témoignages nous la rend très-probable, & ce que nous avons ecrit l'année derniere ſur les matricaires qu'on ente ici annuellement ſur l'aurône, peut le rendre vraiſemblable au-delà des mers, ſoit que ce ſoit un effet du haſard ou de l'induſtrie, ou de l'un & de l'autre réunis.

Le *Mou-tan* eſt une Pivoine ligneuſe qui s'eleve en arbriſſeau, etend ſes branches, pouſſe des tiges & forme une tête auſſi groſſe que celles des plus beaux orangers de caiſſe. On a vu à Lo-yang des *Mou-tan* de huit & dix pieds de haut. Si on en eleve peu à cette hauteur, c'eſt qu'ils donnent de moins belles fleurs, & que leurs tiges trop foibles ne peuvent en ſoutenir le poids. La racine du *Mou-tan* qu'on eleve aujourd'hui dans les jardins, eſt longue, fibreuſe, formée en navet, griſâtre ou rougeâtre en-dehors, & d'un jaune pâle en-dedans; ſes feuilles ſont ſubdiviſées, découpées, echancrées, d'un verd foncé en-deſſus & un peu pâle en-deſſous; ſes fleurs compoſées de pétales ſans nombre, s'epanouiſſent en roſe, & ſont ſoutenues par un calice à quatre feuilles; de la racine des pétales ſortent çà & là des filets qui portent de petits ſommets d'un beau jaune d'or; aux fleurs ſuccedent des fruits qui ſe courbent en cornet, comme ceux des Pivoines ordinaires, s'ouvrent en ſe ſéchant, & laiſſent tomber les ſemences qu'ils renferment.

Pour qu'un *Mou-tan* ſoit beau au gré de nos Fleuriſtes & amateurs, il faut que ſon tronc ſoit raboteux, courbé, noué, & d'un noir verdâtre; que ſes branches ſe croiſent & ſe fuient

en ſe contournant, & pouſſent des jets d'un verd tendre ou ombré de rouge & bien nourris; que ces feuilles ſoient grandes, d'un beau verd, mêlées ſans confuſion, bien nourries, & ſoutenues par des queues rougeâtres; que ſes fleurs ſoient d'une même couleur, de différens âges, epanouies en houpe de bonnet, ſe ſoutiennent droites ſur leur tige, aient ſept à huit pouces de diametre, & répandent un doux parfum.

Les anciennes liſtes des *Mou-tan* les diviſent en pluſieurs claſſes : celle de *Pan-mong-kien* n'en met que ſix, mais elles contiennent plus de 240 eſpeces différentes. Ce nombre n'etonnera pas ceux qui ſavent juſqu'où les Fleuriſtes pouſſent la préciſion pour différencier par les noms les renoncules & œillets qui ne ſont pas exactement ſemblables. Pour nous, nous nous contenterons de remarquer que les nôtres s'accordent tous à diſtinguer leurs *Mou-tan*, 1°. par leur forme; 2°. par le temps où ils fleuriſſent; 3°. par leurs fleurs.

On eleve les *Mou-tan* en eſpalier, en eventail, en buiſſon, en oranger, &c. & cela fait des différences chez les Fleuriſtes; mais elles ne viennent qu'après celles de la nature. Ainſi, ils diſent d'abord un *Mou-tan* ordinaire, un *Mou-tan* nain, un *Mou-tan* arbre. Nous ſerions tentés de prendre pour des fables ce que les anciens racontent de cette derniere eſpece qui paroît perdue aujourd'hui. Cependant comme la nature, aidée par les ſoins d'un Fleuriſte intelligent, nous etonne ſouvent par des eſpeces de prodiges, & que d'ailleurs on cite les epoques, les endroits où l'on a vu des *Mou-tan* arbres, & les Empereurs auxquels on en a fait voir qui avoient plus de 25 pieds, il peut ſe faire qu'on ait eu autrefois des ſecrets qui ſe ſont perdus, & qu'on entoit le *Mou-tan* ſur de grands arbres. Pour les nains, on ne paroît pas en faire cas; on ne les cultive guere que pour conſerver cette eſpece : du reſte, nos Fleuriſtes ont le ſecret de rendre nains toutes ſortes d'arbres, d'arbriſſeaux & de fleurs,

Nous avons vu des cédres & des pins qui avoient plus de 40 ans, & n'avoient pas deux pieds de haut ; le tronc, les branches & les feuilles etoient très-bien proportionnées ; on pourroit les appeller de *vieux pins en miniature :* ils font en petit comme ceux qui ont vu plufieurs fiecles dans la folitude des montagnes. Le *Mou-tan* ordinaire eft le *Mou-tan* favori des Fleuriftes, des amateurs & des curieux.

Tous les livres s'accordent à dire qu'il y a des *Mou-tan* qui fleuriffent au printemps, d'autres en eté & d'autres en automne. Nous n'oferions dire que cette différence ne vienne pas du climat & de la culture ; cependant elle eft devenue aujourd'hui en quelque forte une feconde nature. Les grands parterres de *Mou-tan* doivent avoir ceux de chaque faifon, & il eft certain qu'ils demandent des foins différens : ceux qu'on porte du *Hou-kouang* à l'Empereur toutes les années à la fin de l'automne, font en fleurs dans les mois de Décembre & de Janvier ; mais c'eft l'ouvrage d'une culture artificielle qui avance le printemps de cet arbriffeau, comme des orangers, des pêchers à fleurs doubles, &c. & on ne peut rien en conclure. Les *Mou-tan* du printemps & de l'eté font les plus cultivés ; ceux d'automne demandent trop de foins pendant les chaleurs de la canicule.

Les Fleuriftes divifent les *Mou-tan* de chaque faifon en doubles & femi-doubles ; les feconds ont un difque affez grand, rempli de fommets d'un beau jaune d'or ; les premiers fe divifent en cent feuilles & en mille feuilles. Nous ne dirons rien des différentes manieres dont les uns & les autres s'epanouiffent, foit en baffin ou en houpe, foit en grenade ou en fouci, &c. nous ne détaillerons pas même quelles font les dégradations & les nuances d'une feule couleur ; il fuffira de dire en général qu'il y a des *Mou-tan* rouges, violets, pourpres, amaranthes, jaunes, blancs, noirs & bleus, & que les teintes en font affez

variées pour faire un claveſſin de couleurs en *Mou-tan :* on aſſure, comme un fait certain, que les Fleuriſtes ont le ſecret de changer les couleurs de leurs *Mou-tan*, & de leur donner celles qu'ils veulent, lorſqu'ils s'y prennent avant qu'ils aient porté des fleurs. Comme l'atmoſphere des préjugés embraſſe tout, ils ont toujours négligé les *Mou-tan* panachés & de diverſes couleurs ; leurs yeux ne les trouvent pas beaux, parce qu'ils regardent ces ſingularités comme des marques de la foibleſſe de la plante, & que rien, ſelon eux, ne doit être beau que ce qui eſt dans l'ordre de la nature : on ne penſe pas de même en Europe. Si on y réuſſit à avoir & à élever le *Mou-tan*, il y a tout lieu de croire que cette belle fleur y offrira des nouveautés qui eclipſeront la gloire des tulipes & des œillets.

Culture. On feroit un long ouvrage, ſi on vouloit entrer dans tous les détails de nos Fleuriſtes ſur la maniere de cultiver les *Mou-tan.* Les Fleuriſtes d'au-delà des mers n'ont pas beſoin qu'on commence avec eux par l'a, b, c de la culture d'une fleur, nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus particulier dans celle du roi des arbriſſeaux.

On ſeme, on diviſe & on ente le *Mou-tan* pour le multiplier & le conſerver. Il n'y a que le *Mou-tan* ſemi-double qui donne des graines ; quand elles ſont noires & prêtes à tomber, on les fait ſécher en les expoſant à l'air & au vent pendant un jour, mais à l'ombre ; puis on les met dans un pot de terre, auquel on adapte un couvercle ; vers le milieu de l'automne, on ſeme ces graines dans une terre neuve, mais médiocrement graſſe, à un pouce & demi ou deux pouces de profondeur : ſi l'hiver eſt trop froid, on couvre le ſemis de feuilles ſeches ou de paillaſſons ; dès que le printemps ramene les beaux jours, on le découvre & on l'arroſe modérément. Les *Mou-tan* ſortent de terre dans le mois de Mai : il faut bécher la terre avec ſoin de temps en temps, l'arroſer médiocrement ; mais dans les grandes pluies,

les grands vents, les grandes chaleurs, il faut couvrir ses jeunes plants, si on veut les conserver; ils sont très-délicats la premiere & la deuxieme année. Quelque doux que soit l'hiver, on ne peut les sauver qu'en leur faisant de petites cabanes de paille, avec une porte du côté du midi qu'on ouvre au milieu du jour & qu'on referme le soir : on transplante les *Mou-tan* à leur troisieme automne.

Le *Mou-tan* pousse des rejettons au commencement de l'automne ou même plutôt; ces rejettons tiennent à sa racine, on la découvre & on les en sépare en coupant une petite portion; on laisse à l'air un jour ou un jour & demi la grande racine pour que la plaie se cicatrise en se séchant, & on la couvre ensuite avec de la terre seche, de peur qu'elle ne se r'ouvre; il ne faut arroser le côté blessé que quinze jours après: le petit rejetton demande plus de soins; on l'enveloppe dans des feuilles de nenuphar, ou autres feuilles fraîches, & on laisse à l'air pendant quelques jours la portion de racine qu'on a tirée de la grande; elle se ride & s'arrondit : quand les deux levres du côté coupé se touchent, on plante son rejetton dans une terre qui ne soit ni humide, ni seche; & pour qu'il ne souffre pas du jeûne violent auquel la racine est condamnée, on a soin de le tenir à l'ombre, en le couvrant le jour d'herbes vertes qu'on ôte la nuit, & on le conduit ainsi jusqu'à l'hiver; aux premieres gelées, on lui fait une cabane de petits paillassons comme celle dont nous avons parlé pour le semis. Quelques-uns mettent une tuile du côté cicatrisé de la racine, pour que l'humidité de la terre & des arrosemens ne fasse pas r'ouvrir la plaie. Ces partages de racine sont difficiles & echouent souvent, parce qu'ils demandent beaucoup de soins. Les Fleuristes ne balancent pas à en courir les risques, parce que cette opération qui fait souffrir la racine & le rejetton, donne très-souvent des especes singulieres & des dégradations de couleur qu'on ne peut

pas ſe procurer autrement; ces rejettons ainſi ſéparés ſe portent aſſez loin. Il y a des Fleuriſtes qui coupent la tête d'un vieux *Mou-tan*, & fendent le tronc juſqu'à la racine en quatre ou même en ſix morceaux, qu'ils ecartent en chaufferette. L'ecorce de chacun ſe recornit à l'air, & le bout de racine auquel ils tiennent tous, les nourrit & les ſuſtente; quand les plaies ſont preſque fermées, on remplit le milieu de la chauſſerette avec du mortier, de la terre graſſe où l'on a mêlé du fard & du ſoufre en poudre; cette eſpece de maſtic cicatriſe toutes les plaies: d'autres ſe contentent d'en mettre un peu ſur chacune en guiſe d'emplâtre. L'automne ſuivante, on ſe trouve avoir de jeunes *Mou-tan* prêts à être tranſplantés. Quelques Fleuriſtes ont la patience de faire cette opération peu-à-peu, & elle eſt plus ſûre. Après avoir fendu le tronc d'un demi-pouce en rayons qui s'arrêtent à la moëlle, ils attendent que chaque morceau ſe ſoit donné ſon ecorce; puis ils recommencent l'opération. La fente qui va juſqu'à la moëlle eſt toujours plus haute d'un demi-pouce que celle de la circonférence; ils arrivent ainſi quelquefois juſqu'à la racine, & la fendent, quand chaque portion du tronc en a fait un & a pouſſé des rejettons: ils ſe donnent ainſi pluſieurs pieds de *Mou-tan* avec un ſeul. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux laiſſer toute cette famille ſur une racine commune, & par le moyen de la greffe, ils lui font nourrir à la fois des fleurs de toutes les couleurs.

Comme l'Europe n'a pas de *Mou-tan*, ce que nous venons de dire ne peut pas lui ſervir de long-temps. Si nos livres ne racontent pas de fables ſur la maniere d'arboriſer la pivoine par le moyen de la greffe, les détails où nous allons entrer pourront lui procurer cette belle fleur. En cas qu'on veuille le tenter en France, nous voyons qu'on ne pourra bien y réuſſir que dans les Provinces les plus méridionales, comme le bas Languedoc & la Provence. Nos Fleuriſtes diſent, comme nos Militaires, qu'il

ne faut jamais combattre contre les saisons, la victoire coûte trop & n'est jamais complette.

La réussite de la greffe de la pivoine dépend en premiere instance du choix du sujet & de la greffe ; le sujet est une pivoine mâle bien vigoureuse. Pour donner encore plus de force à la racine, on lui ôte tous ses boutons de fleurs au printemps, & on ne l'arrose pas assez pour qu'elle pousse beaucoup de feuilles ; l'eté venu, on la laisse languir jusqu'à en perdre une partie. Pour cela, on découvre le haut de la racine de maniere qu'elle soit hors de terre de plusieurs pouces ; mais on la garantit du soleil par un petit toît en parasol, qu'on ôte le soir & quand le temps est couvert. Un peu avant la pousse d'Août, on renouvelle la terre qui est autour, & on la tient toujours fraîche & humide par de petits arrosemens. Il faut gouverner la pivoine femelle qui doit être de la plus belle espece, avec les mêmes soins ; mais l'automne venue, on l'arrose & on lui donne du soleil pour la faire pousser.

Les deux pivoines mâle & femelle ainsi préparées, dès qu'on voit que la seve d'automne commence à faire pousser la femelle, on l'arrache pour la greffer sur la mâle. Les fleuristes recommandent beaucoup de choisir un temps doux, (sans vent, ni soleil, s'il se peut), pour faire cette opération. Ceux qui entent racine sur racine, taillent celle de la pivoine mâle en V droit, & celle de la pivoine femelle en V renversé, de maniere que les levres du sujet se collent juste sur les côtés de la greffe. Il est essentiel pour cela que les deux racines soient de la même grosseur à l'endroit de la greffe, & plus essentiel encore de se dépêcher pour que le suc qui suinte des deux racines, se mêle & aide à les unir. Dès que l'ente est faite, il faut mettre tout autour de la terre grasse, délayée en mortier épais avec du suc de racines de pivoine qu'on a tiré par expression. La réussite de la greffe

dépend beaucoup de l'application de cette espece d'appareil. Si elle est faite de maniere que l'air extérieur ne puisse pas pénétrer jusqu'à l'ente, on lui epargne le plus grand péril où elle puisse être exposée. Quelques fleuristes se contentent d'assujettir la terre grasse avec une longue bande de toile qu'ils conduisent par plusieurs tours de la racine sur la greffe, & de la greffe sur la racine: mais la plupart se servent de deux morceaux de tuile proprement taillés en portion de coque d'œuf, qu'ils assemblent sur l'appareil de terre grasse, pour l'assujettir, & empêcher qu'il ne seche trop vîte. L'opération finie, on bâtit une petite cabane sur la nouvelle ente, pour la garantir du soleil & du vent, & empêcher qu'elle ne pousse. La cabane a un petit paillasson pour porte du côté du midi: ce paillasson se roule, pour laisser entrer la fraîcheur du matin & du soir dans la cabane, & en renouveller l'air. On le déroule pendant le milieu de la journée, & quand les nuits commencent à être froides. L'hiver venu, on fortifie les murs & le toît de la cabane avec de forts paillassons, ou même avec de la terre, dont on la chausse jusqu'à une certaine hauteur, & on n'ouvre plus la porte que dans le milieu de la journée; mais, à proportion que le printemps chasse le froid & les frimats, on l'ouvre plus souvent & plus long-temps. Quand il n'y a plus de gelées à craindre, on déchausse la cabane, on ôte les paillassons, & enfin on ne laisse plus que le toît. Si la greffe pousse, elle a réussi, & on peut ôter la terre grasse qu'on avoit mise tout autour.

Ceux qui entent tige sur racine, s'y prennent un peu différemment. Les uns entent à fleur de terre, & ne déchaussent pas la racine de la pivoine mâle. Quand la pivoine femelle, qu'ils ont poussé vers la fin de l'eté, a un rejetton bien venant, ils le coupent avec un pouce de la racine. Ce bout de racine se taille en cône, & on l'insere dans la racine de la pivoine mâle,

mâle, qu'on a creusé en entonnoir pour le recevoir. Les autres déchaussent la racine de la pivoine mâle, & entent en fente tout simplement; mais c'est le rejetton qui entre dans la racine qu'on ente; on ne lui laisse rien de la sienne. L'opération finie, on fait une voûte avec deux moitiés de pots cassés autour de la racine. Cette voûte est plus basse d'un pouce ou deux que l'ente : on la couvre de terre au niveau du reste du terrein, de maniere que la racine soit toute cachée, & même une partie de l'ente. La terre grasse qu'on a mise autour, & les coques de briques la garantissent assez de l'humidité. Le printemps d'après, on ôte la voûte & la terre ; & si l'ente a réussi, on a un arbrisseau qui donne de très-belles fleurs.

Pline le Naturaliste, qu'on a traité de menteur bien des fois, parce qu'il parloit de choses qu'on ne savoit pas, fait la description d'une pivoine, qui nous paroit être notre *Mou-tan* sauvage. Voici ses paroles : *Glyciscide quam aliqui pæoniam aut pentorobam vocant, caulem habet duûm cubitorum, comitantibus duobus aut tribus subrutilum, cute lauri, &c.* Lib. 27, Cap. 50.

Si on pouvoit trouver dans l'Italie ou dans l'Archipel cette espece de pivoine, on réussiroit sûrement à avoir d'aussi belles pivoines que nous. Il ne faudroit que couper à la pousse d'automne une branche de cette pivoine-arbrisseau, comme pour une ente ordinaire, & l'enter sur sa racine même, en la maniere que nous avons dit, ou encore mieux enter une tige de pivoine bien double.

Le desir de la nouveauté a fait imaginer à nos fleuristes d'enter des *Mou-tan* sur des panais, des raves, des bringelles, &c. Nous n'oserions croire tout ce qu'on débite sur la réussite de ces tentatives singulieres; mais elles nous paroissent moins eloignées des voies de la nature, que d'enter ces *Mou-tan* sur des frênes, sur des noyers, &c. comme on dit

qu'on l'a fait avec ſuccès pluſieurs fois. Que les Botaniſtes d'Europe examinent ſi l'induſtrie d'une culture intelligente & combinée peut amener ainſi la nature à ſes vouloirs, & faire par-tout ce qu'elle ne fait qu'en certains climats. Comme nos livres diſent la choſe, ſans articuler la maniere, nous ne les indiquons ici que pour inviter à faire des recherches & des tentatives.

Enfin on multiplie les *Mou-tan* par les marcottes & les boutures, mais difficilement. Il faut toute la patience & toutes les ſollicitudes d'un Fleuriſte pour y réuſſir.

Les *Mou-tan* de graine commencent à donner des fleurs à la quatrieme année; mais elles ne ſont bien groſſes que la ſixieme, & l'arbriſſeau n'eſt dans ſa force que la huitieme.

Les *Mou-tan* de rejetton ou d'inciſion, comme diſent nos livres, ne ſont dans leur beauté qu'à la troiſieme année, & durent quatorze à quinze ans, s'ils ſont bien gouvernés.

Les *Mou-tan* de greffe ſont en toute leur force à la troiſieme année, & durent peu, ſi on les laiſſe s'epuiſer par une trop grande quantité de fleurs.

Voici en peu de mots ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir ſur la température d'air, la terre, la culture qu'ils demandent, & les ennemis dont il faut les défendre; mais, avant tout, faiſons obſerver que quand on tranſplante les jeunes plants de ſemis, les entes, &c. il faut avoir attention de les mettre dans la même poſition où ils etoient, par rapport aux quatre points cardinaux, & que l'automne eſt le temps de les tranſplanter, comme celui de les enter & de les ſemer.

Quand on veut avoir des *Mou-tan*, dont les fleurs ſoient dans leur genre ce que ſont les tulipes, les oreilles d'ours de parterres, il faut les défendre du grand ſoleil, du vent de nord, des orages, de la pouſſiere, & ſur-tout du froid; mais ſi on les cultive pour orner un jardin, ils ne deman-

dent pas plus de ſoins que des orangers dans les Provinces méridionales de France, où l'air eſt tempéré, & l'hiver peu rigoureux. On peut les planter en pleine terre, comme on fait dans le *Hou-kouang*, le *Ho-nan*, &c. Ceux que l'Empereur a fait planter ici dans ſes maiſons de plaiſance ſont aſſez négligés: on les a mis entre des rochers, pour que leur racine aille chercher deſſous le frais & l'humidité qui les entretiennent; & quelque rigoureux que ſoit l'hiver, une botte de paille, & un ſurtout de natte leur tiennent lieu de ſerre. Les fleurs qu'ils donnent ſont moins groſſes & moins brillantes que celles des provinces du midi, qu'on apporte toutes les années; mais elles coûtent moins de ſoins; & l'Empereur, à qui il ſeroit ſi facile de leur en procurer, aime mieux agir en citoyen, & apprendre à ſes Sujets à l'être.

Le *Mou-tan* craint egalement la ſéchereſſe & l'humidité: une terre trop graſſe le ſuffoque, une terre trop maigre le rend languiſſant. Le ſeul engrais qu'il demande, & qui lui ſoit profitable, eſt celui d'une terre nouvelle, où l'on a mis un peu de terreau. Les fleuriſtes la paſſent au crible, pour qu'elle ſoit bien meuble; puis ils y mêlent de gros ſable, & même de petits cailloux de riviere. Ce renouvellement de terre ſe fait ordinairement à la fin de l'automne. Ceux qui laiſſent leurs *Mou-tan* en pleine terre pendant l'hiver ont imaginé de mettre immédiatement ſur la racine, du terreau preſque ſec, des feuilles de feves de marais & de ſaule: il empêche, diſent-ils, que le froid ne lui nuiſe. Dans les Provinces, dont le ſol eſt extrêmement humide, ou les pluies trop abondantes, on plante le *Mou-tan* ſur une petite butte de terre; & dans celles où il eſt ſec ou ſablonneux, & les pluies rares, on l'enfonce dans un petit vallon ou foſſé d'un pied & demi de profondeur.

Les ſoins que demande le *Mou-tan*, augmentent ou dimi-

nuent ſelon la température de l'air, & l'endroit où on le cultive. Ces ſoins, en général, ſont à-peu-près les mêmes que ceux de toutes les fleurs de parterres un peu délicates. Si on veut que ſes fleurs aient cette fraîcheur, cet eclat, cette vivacité de coloris, & ſur-tout cette groſſeur qui ajoute tant à leur beauté, il faut étendre ſes attentions à tout, & les couver, pour ainſi dire, des yeux. Les arroſemens demandent le coup d'œil de l'expérience, pour être faits à propos: ce n'eſt pas ſur le terrein qu'on en juge, c'eſt ſur l'etat de la plante. Si on lui prodigue l'eau, qui doit toujours être de riviere ou de pluie, elle devient languiſſante, s'epuiſe en feuilles pâles, & ne donne que très-peu de fleurs. Si on la fait ſouffrir de la ſoif, quoiqu'elle lui ſoit moins nuiſible, elle maigrit, & ne pouſſe que des rejettons etranglés & frêles, qui ne peuvent pas ſoutenir leurs fleurs. Tout ce qu'on peut dire en général, c'eſt que les arroſemens ne doivent jamais être copieux, & qu'il faut que la terre ſoit plutôt ſeche qu'humide.

La taille du *Mou-tan* ſe fait à la fin de l'automne: les fleuriſtes ne laiſſent que les branches les plus boiſeuſes, & en petite quantité; ils lui ôtent preſque tous ſes rameaux, & ne conſervent que ceux dont les boutons annoncent des fleurs, & en très-petit nombre encore, parce que le printemps donne les jets qui portent les plus belles fleurs. Si le pied eſt vigoureux, & dans la force de l'âge, on peut lui laiſſer une vingtaine de fleurs: s'il eſt jeune ou trop vieux, on le réduit à huit, à dix, & même moins. L'habileté du fleuriſte conſiſte à bien choiſir les boutons qu'il conſerve. Quand ils commencent à s'enfler, il faut arroſer plus ſouvent, & délayer du terreau de feuilles avec l'eau, & ſur-tout garantir ſes *Mou-tan* des ardeurs du midi: c'eſt le moment des ſoins & des attentions.

La racine des *Mou-tan* doubles, sur-tout des blancs, est un mets délicieux pour les vers & insectes qui sont sous terre, ou savent y pénétrer. L'industrie des fleuristes n'a pas encore trouvé de moyen efficace pour les en eloigner. Quand ils soupçonnent que quelque pied en est attaqué, ils découvrent la racine adroitement, exterminent les vers & autres insectes, coupent la partie entamée, & la cicatrisent avec une espece d'emplâtre de terre grasse & de soufre réduit en poussiere. Quand le *Mou-tan* est prêt à fleurir, il est attaqué par de petits vers qui percent l'ecorce de ses branches, & s'y logent en pénétrant jusqu'à la moëlle. Comme ils sont fort petits, il faut y regarder de près, pour voir le trou qui conduit à leur loge. Quand on l'a trouvé, on y enfonce une aiguille à diverses reprises, pour exterminer ces petits mineurs, & on ferme ceux qui peuvent y rester avec de la poussiere de soufre, délayée avec un peu de terre. D'autres aiment mieux se servir d'huile de graines de gergelin. Quelques Lettrés ont dit des choses très-bien pensées & très-morales sur ces vers qui attaquent la racine & les branches du *Mou-tan*. Comme le sujet prête aux réflexions & à l'allégorie, ils ont saisi ce qu'a de plus piquant un *Mou-tan* prêt à fleurir, qui jaunit & seche tout-à-coup, pour peindre les remords qui corrompent les plaisirs, & l'illusion des espérances de la jeunesse, des richesses & des honneurs. Les brouill[illegible] font venir aux feuilles du *Mou-tan* une espece de chancre ou de rouille qui le consume peu-à-peu. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut cerner tout ce qui est entamé, & frotter le reste de la feuille avec du vin. Quand le *Mou-tan* languit de vieillesse, on le rajeunit, en ne lui laissant presque que le tronc, en lavant ses racines avec du vin, & en le transplantant dans une nouvelle terre à une exposition différente.

Notre Médecine attribue à la pivoine ordinaire bien des

vertus qu'on ne paroît pas connoître en Europe. Du reſte, à ne la regarder que comme fleur, elle mérite un article à part : nous en comptons plus de ſoixante eſpeces, & toutes ont une odeur auſſi agréable que celle des pivoines d'Europe l'eſt peu. Ce n'eſt pas la ſeule fleur : les belles de nuit ont ici une odeur très-agréable ; & ce qui n'eſt pas moins ſingulier, les violettes n'en ont aucune.

9.

Le Yê-hiang-hoa.

Nous n'avons rien trouvé ſur le *Yê-hiang-hoa*, dans aucun de nos livres de plante & de jardinage, ni même dans nos Poëtes. Il peut ſe faire qu'ils en parlent ſous un autre nom que nous ne connoiſſons pas. Nous nous ſommes déſiſtés de faire de plus longues recherches, ſur ce qu'un Miſſionnaire nous a dit que cette fleur etoit connue & cultivée en Allemagne. Il y a ſi long-temps qu'il a quitté l'Europe, qu'il pourroit bien s'être mépris. Quoi qu'il en ſoit, voici quelques petits détails qui pourront aider à faire des recherches : s'ils ne ſuffiſent pas, nous y ſuppléerons une autre année.

Le *Yé-hiang-hoa* eſt un arbriſſeau, dont les branches trop foibles ne peuvent, ni s'elever, ni ſe ſoutenir elles-mêmes. Nos fleuriſtes aident [illegible]oibleſſe avec des baguettes de bambou, & des cercles que chacun arrange à ſa maniere. Ses feuilles ſont d'un verd foncé en dedans, & pâle en dehors, portées par des queues aſſez longues, autour deſquelles elles forment deux oreilles, & puis s'allongent en fer de lance d'une maniere ondée & irréguliere.

Les fleurs qui naiſſent dans les aiſſelles des feuilles, ou entre les petites branches, forment des grappes qui s'allongent à proportion qu'elles s'epanouiſſent. Le calice, qui eſt d'un verd

foncé, se divise en cinq pointes assez courtes, & terminées en pointe. Le pétale est en forme de tuyau, & divisé comme le jasmin en cinq pieces d'un verd céladon, ou plutôt verd jaune, & arrondies par le bout, qui se recourbe en-dessous. On trouve au fond du calice un petit bouton fort délicat, qui a une espece de calice à cinq pointes : ces pointes se courbent, & pressent contre son centre des especes d'etamines blanches en filets très-déliés, qu'on ne distingue guere qu'avec la loupe. Nous n'avons pas pu démêler le pistil qui doit être au milieu. Dans le centre du bouton sont deux germes de graines en rognon : comme on ne laisse pas egrainer ici le *Yê-hiang-hoa*, parce qu'outre que les graines sont stériles, & ne mûrissent jamais bien, les fleurs se vendent très-cher, nous n'avons pas pu pousser plus loin nos recherches.

La bonne odeur des fleurs du *Yê-hiang-hoa* en fait tout le mérite : elle est si douce, si suave, si agréable, & d'un parfum si exquis, que nous ne connoissons aucune fleur à qui on puisse la comparer. Soit que ce soit un effet de la délicatesse de la plante, ou de celle de son parfum, elle n'a presqu'aucune odeur pendant le jour : c'est de-là que lui vient le nom de *Yê-hiang-hoa*, *fleur qui sent la nuit*.

Le *Yê-hiang-hoa* réussit aisément dans les Provinces méridionales ; mais il n'en est pas de même à *Pé-king*. Les fleuristes les plus expérimentés & les plus attentifs ont besoin de tous leurs soins pour lui faire passer l'hiver dans une serre, & le conserver plusieurs années : il n'est pas même aisé d'en porter en caisse des Provinces où il réussit le mieux ; ce n'est pourtant que par-là qu'on en conserve l'espece à *Pé-king*. Aussi y est-il très-cher : un beau pot de *Yê-hiang-hoa* coûte jusqu'à vingt & trente onces d'argent. Le Vice-Roi du *Tche-kiang* en envoie toutes les années, pour mettre dans les appartemens de l'Empereur.

10.

Le Pé-gé-hong.

L'arbrisseau nommé en Chinois, *Pé-gé-hong*, est remarquable par la beauté de ses fleurs, par leur singularité, & sur-tout par leur durée, qui lui a fait donner le nom de *Pé-gé-hong*, *rouge de cent jours*. Le *Pen-tsao* le nomme *Chan-tan ;* mais l'Auteur du grand & savant ouvrage *Fong-ouen-tsi-kouan*, qui est plus croyable sur l'article des fleurs, dit tout uniment que c'est une méprise. Le *Chan-tan*, selon lui, est tout-à-fait différent.

Ce joli arbrisseau vient originairement des montagnes du *Fou-kien*. Ses fleurs plurent à un Curieux, qui en prit un pied, & le planta dans son jardin. La culture a perfectionné & développé ce beau présent de la nature, de maniere à mériter au *Pé-gé-hong* une place distinguée dans les jardins Chinois. Il suivit la Cour à *Péking* des Provinces du midi, sous la dynastie passée ; & il s'y est toujours conservé depuis.

A en juger par la grosseur du tronc de quelques *Pe-ge-hong*, qu'on voit au Palais, il pourroit bien se faire que la prison des caisses, la différence du climat, & le goût des Chinois pour les arbres-nains aient fait un petit arbrisseau d'un arbre mitoyen. On aime ici à voir un gros tronc bien ridé, bien courbé, & à moitié pourri de vieillesse, pousser de vigoureuses tiges, & se couronner de fleurs. On ne donne pas le temps aux branches du *Pé-gé-hong*, ni de grossir, ni de se ramifier. On les coupe à l'automne, & on ne laisse que de petits rameaux, pour avoir des tiges verdoyantes bien chargées de fleurs.

Les feuilles du *Pé-gé-hong* sont d'une epaisseur mitoyenne entre

entre celles du philaris, & celles du prunier : elles ſont d'une figure ovale, un peu alongées en pointe, partie alternes, & partie oppoſées les unes aux autres. Nous n'y avons remarqué aucune dentelure. Le dehors eſt d'un verd plus tendre que le dedans, & les nervures y ſont plus relevées.

Le *Pé-gé-hong* fleurit à *Pé-king* au commencement du mois de Juillet. Ses fleurs forment des bouquets au bout des branches, & ſe ſuccedent tellement les unes aux autres, qu'elles durent juſqu'à la fin de Septembre, ſi l'on a l'attention de les défendre du grand ſoleil. Le calice eſt charnu, formé en cloche, diviſé en ſix dents, jaune, pâle en dedans, & d'un beau rouge en dehors. Il ne tombe point ; mais il ſe recourbe ſur le fruit naiſſant, & ſeche quand il eſt mûr. De ce calice ſortent ſix pétales, rouges de carmin, longues, feſtonnées, friſées, arrondies par le haut, & ſoutenues par une queue blanchâtre fort déliée. Outre une vingtaine de petits filets blancs, chargés de leurs petits ſommets jaunes, qui environnent l'embryon, & ſont adhérens comme lui au fond du calice, il y a encore ſix eſpeces d'etamines, dont le filet eſt d'un beau rouge, fort alongé, & qui ſe recourbe diverſement. Le piſtil eſt composé d'un embryon attaché au fond du calice, & d'un ſtyle court, terminé par un ſtigmate arrondi. L'embryon devient un fruit en globe, diviſé en neuf loges, qui contiennent chacune des graines applaties en feuillet par un bout : à l'autre extrémité, qui eſt un peu renflée, on trouve une capſule, où eſt une petite ſemence triangulaire, couverte d'une pellicule noire fort fine.

Tous les ſoins que demande la culture du *Pé-gé-hong* ſe réduiſent ici à le mettre dans une ſerre en hiver, à l'expoſer au midi au printemps, à l'arroſer à propos, à le garantir du ſoleil dans le grand eté, & à ne lui laiſſer à la taille que peu de branches.

Nous n'avons pas trouvé que la Médecine fasse aucun usage du *Pé-gé-hong.*

P. S. Les queues déliées des pétales sont attachées aux levres du calice à l'endroit où les dents se séparent. Les grandes etamines montent du fond du calice contre ses parois, auxquelles elles sont attachées, & vont aboutir à la pointe des dents ; mais elles se détachent du calice, quand elles sont au niveau du cercle où commence la division des dents. Nous insistons sur cette particularité, parce qu'elle acheve de mettre le *Pé-gé-hong* hors de rang.

II.

Le Jujubier. *Non deficiet fructus ejus.* Ezech. c. 47.

Puisque le *Jujubier* croît dans nos Provinces de Provence, Roussillon & Languedoc, à quoi tient-il qu'on ne soigne davantage la culture de cet arbre utile & agréable ? L'Auteur célebre de la matiere médicale, & l'illustre M. Duhamel, soit faute de mémoire, soit pour abréger, n'en comptent que peu d'especes. Or nous sommes bons témoins qu'on a ici autant, ou même plus d'especes de *Jujubiers*, que nous de pruniers dans nos Provinces les mieux partagées. Les Chinois n'ont rien epargné pour perfectionner la culture d'un arbre qui demande peu de soins, donne presque toujours son fruit en grande quantité, & tel qu'il est digne de paroître sur les meilleures tables. Que ceux qui n'ont vu que les jujubes de leurs tisannes ne se pressent pas de traiter cela de fable ! Parmi plus de soixante especes qu'on en compte ici, il y en a de précoces & de tardives, de longues & de rondes, de grosses & de petites, de blanches & de jaunes, de rouges & de violettes, de couleur de chair & de couleur de café, de parfumées & de miélées, de douces & d'aigres, avec noyaux & sans noyaux.

L'eſpece qu'on tira de Perſe, il y a plus de 1200 ans, s'eſt fort bien conſervée, & donne un très-beau fruit. Si nos Provinces méridionales ſont auſſi favorables aux *Jujubiers* qu'on le dit, il ſeroit très-aiſé avec quelque ſoin de perfectionner les eſpeces qu'elles ont déja, & de leur en procurer de nouvelles par le facile moyen des entes. Comme cet arbre n'eſt pas délicat, & ne demande aucune culture, tout terrein qu'on voudra lui abandonner lui ſera bon, & ne ſera pas un terrein ſtérile, ſi l'on a ſoin de bien choiſir les eſpeces. Il ſeroit facile d'en avoir, ce ſemble, par le moyen de nos vaiſſeaux, qui vont à Alexandrie & dans les autres Ports du Levant: mais, comme nous diſions tout à l'heure, on viendra à bout de varier, d'améliorer & de perfectionner les eſpeces qu'on a déja, par le moyen de la greffe. Les Chinois, quelque eſclaves qu'on les diſe du préjugé & de la coutume, ont long-temps travaillé ſur leurs *Jujubiers*: il les ont entés ſur des pruniers, des ceriſiers, des pêchers, des abricotiers, & ſur l'arbre en particulier des figues caques. Auſſi ſont-ils parvenus à ſe procurer d'excellentes jujubes de pluſieurs eſpeces: le même ſoin nous procurera le même ſuccès. Peut-être pourrions-nous en faire ſécher & confire en aſſez grande quantité, pour pouvoir en céder aux Etrangers. Il y a ici de groſſes jujubes qu'on vuide de leur noyau, & qu'on dépouille de leur peau en les faiſant ſécher. Si cette façon Chinoiſe paſſoit en France, on pourroit l'appliquer à d'autres fruits, & on réuſſiroit ſûrement pour les jujubes. Les *Jujubiers* ſont beaucoup expoſés à la perſécution annuelle des chenilles; mais, comme ces inſectes redoutables laiſſent ſur les *Jujubiers* mêmes leurs œufs raſſemblés çà & là au bout des branches, les Chinois parcourent tous leurs arbres avec un brandon au bout d'une perche, & brûlent tous ces repaires d'inſectes. La Médecine Chinoiſe fait auſſi grand cas que la

nôtre de jujubes pour les décoctions pectorales, néphrétiques, &c. mais il y en a plusieurs especes qu'elle n'admet pas dans ses remedes. Le Docteur *Li-chi-tchin* remarque que les paysans se guérissent tous les jours de leurs maladies avec de la tisanne de jujubes, à la maniere des Anciens, & avec un peu de gingembre, quand ils ont pris du froid. Pour qu'on ne le soupçonne pas de vouloir décrier un remede si simple, il avoue que, hors les cas de plénitude & d'indigestion, on ne sauroit donner rien de mieux, pour dégager la nature dans le commencement d'une maladie. Les *Tao-sée* ont fait entrer les jujubes dans leur breuvage d'immortalité.

12.

Le Chêne. *Fortis ipse quasi quercus*, Amos. c. 2.

Quelque riche que soit la Chine en toutes sortes d'arbres, le Chêne y est presque aussi prisé que dans notre Occident. Le surnom d'*Arbre de l'héritage*, qui lui a eté donné par les Anciens, dit seul combien on en a toujours fait de cas. Le Chêne est naturel à toutes les Provinces de Chine : il y etoit plus commun dans la haute & moyenne antiquité, qu'il ne l'a eté depuis, sur-tout dans les plaines & les terres cultivées. Le *Chi-king* en parle souvent, & toujours avec eloge ; & l'on voit par des détails qui remontent dans les siecles les plus reculés, que l'on a connu ici, dès les premiers temps, toutes les propriétés, qualités & utilités que nous lui attribuons.

A recueillir, & à rapprocher ce qu'on trouve sur les Chênes, *quercus*, *ilex* & *suber* dans les Botanistes Chinois, il paroît qu'il y en a ici un plus grand nombre d'especes qu'en France : mais qu'on ne nous demande pas des détails à cet egard. Ceux qu'on peut faire d'après les livres seroient trop vagues, & nous ne sommes pas à portée d'en pouvoir donner d'au-

tres. Il y a ici un Chêne épineux, un Chêne mâle qui ne donne que des fleurs, un Chêne, dont le gland est très-gros, & si huileux que les Anciens le piloient, & en faisoient une espece de torche : mais c'est ne rien dire de ces différens Chênes, que de ne pas en faire la description & l'histoire. Voici, en dédommagement, quelques petits détails, que nous ne donnons que pour ce qu'ils valent, & pour lesquels nous demandons toute l'indulgence que mérite notre bonne volonté.

1°. Tous les Chênes des Provinces les plus méridionales conservent leurs feuilles pendant toute l'année, ainsi que les autres arbres. La distinction qu'on met à cet egard entre les Chênes blancs & les Chênes verds, ou les lieges, n'y a pas lieu. Comme il en est de même de beaucoup d'autres arbres, ce fait mériteroit peut-être un examen sérieux & approfondi ; car, ainsi que nous l'observions l'année derniere dans une autre notice, il est très-remarquable qu'il y ait des arbres qui conservent leurs feuilles dans le nord, comme au midi ; que les mêmes, qui les conservent dans les contrées méridionales, les perdent dans celles qui approchent du nord ; & que, tandis que certains arbres à fruits ne réussissent que dans les Pays froids, ou dans les Pays chauds ; d'autres qui ne paroissent pas plus délicats, ou qui le sont autant, mais qui ne sont pas des arbres à fruit, réussissent egalement dans le nord & dans le midi.

2°. On s'est peut-être etonné mal-à-propos en Europe de la grossiéreté prétendue des premiers Grecs, mangeurs de glands. Nous trouvons articulé très-nettement ici dans plusieurs livres que les Anciens avoient une espece de Chêne, dont le gland etoit aussi agréable à manger, que les châtaignes : on nous a assuré, protesté & certifié qu'il y en a encore dans plusieurs Provinces. Or, qui nous a dit que les

glands des anciens Grecs etoient comme les nôtres? Le ſol & le climat ſeuls produiſent certainement des variétés, & des différences plus ſurprenantes. Voici quelque choſe de plus: il y a ici une eſpece de Chêne qui a les feuilles approchantes de celles du châtaignier, & dont le gland eſt très-gros. Nous trouvons qu'on ente le Chêne pour avoir de plus gros glands, pour en avoir une plus grande quantité, & pour l'avoir plus doux. Seroit-il hors de vraiſemblance qu'on a enté le Chêne ſur le châtaignier, & que ce mêlange ait produit une amélioration du gland? L'eſſai eſt ſi facile, ſi peu diſpendieux, & peut avoir de ſi heureuſes ſuites, que nous oſerions preſque inviter à le faire. Les Chinois font des entes bien plus ſingulieres, & qui leur réuſſiſſent. Témoin celle du coing ſur le citronnier; & il y a des arbres plus ſauvages que le Chêne, qu'ils perfectionnent par les entes & par la culture.

3°. L'achat des noix de Galle du Levant, pour nos teintures, eſt un objet aſſez conſidérable pour que nous nous faſſions un plaiſir d'avertir que les Chinois trouvant trop difficile & trop diſpendieux de faire recueillir aſſez de ces Galles pour les leurs, y ſuppléent par les coques ou capſules des glands. Ils choiſiſſent à cet effet celles des Provinces méridionales, qui ſont hériſſées, epaiſſes & plus groſſes. A ce premier fait, nous ajouterons que leur teinture noire eſt très-belle & très-durable: mais nous ne diſſimulerons pas qu'ils ſont dans l'uſage de faire paſſer par l'indigo les ſoieries & les toiles qu'ils deſtinent à un beau noir, & qu'ils mettent dans leur teinture noire des graines de févier; graines qui, comme on a pu le voir dans l'envoi de l'an paſſé, ont leur amande enveloppée d'une vraie gomme. Que ceux qui entendent ces matieres voient à quel point ces deux choſes peuvent contribuer à la force & à la beauté des teintures Chinoiſes en noir. Pour nous, nous nous bornerons à ajouter

que nous avons fait pour notre usage de bonne encre avec des capsules de gland, & que nous nous sommes bien trouvés d'y mettre des graines de févier, au lieu de gomme Arabique. Les capsules de gland, à la vérité, n'ont pas autant de force que les Galles; mais on y supplée par la quantité. Au surplus, comme les Chinois se servent de capsules des Provinces méridionales, il faudroit peut-être avoir la même attention chez nous, si l'on vouloit faire quelque essai. A parler en général, ils paroissent plus attentifs à tirer parti de leurs Pays chauds, que nous de notre Provence & de notre Roussillon, où notre industrie pourroit trouver bien des choses que nous tirons de l'Etranger.

4°. Tandis que nous travaillons à cette petite notice, il nous est arrivé ici un Missionnaire des Provinces méridionales, qui nous a confirmé, comme témoin oculaire & pratique, un fait qui est articulé très-nettement dans un grand nombre d'anciens & de nouveaux livres, savoir; que le gland le plus âpre peut devenir une nourriture très-saine. Que nos demi-naturalistes Européens ne se cabrent pas contre le mot de *très-saine ;* car nous ajouterions, d'après les Chinois, qu'elle est excellente pour affermir un tempérament, & qu'un Général qu'on nomme, lui dut le rétablissement de son armée. Du reste, comme il s'agit principalement des glands des Provinces méridionales, l'analyse chymique qu'on a faite des nôtres, n'est pas à beaucoup près aussi décisive qu'on voudroit le faire croire. Nous trouvons dans l'excellent Traité des Arbres de l'illustre M. Duhamel, qu'*en 1709 des pauvres qui mouroient de faim, faisoient du pain avec des glands ordinaires qu'ils réduisoient en farine; quoique ce pain fût extrêmement mauvais, il s'en fit cependant une grande consommation.* Des greniers publics bien entretenus seroient sans doute le plus sûr moyen pour n'être jamais réduit à recourir à ce triste expédient; mais si l'on

a des raifons pour n'en pas vouloir, qui empêche de faire des expériences & de s'approprier la façon Chinoife de préparer les glands ? Quelque fublime & quelque eloigné que foit de ces idées le fens du *non in folo pane vivit homo* de l'Ecriture, il nous vient toujours à l'efprit, quand nous faifons attention à la maniere de nos Européens de vouloir tout mettre en pain, jufques-là qu'ils ne croient pas avoir dîné s'ils n'ont point mangé de pain. Il feroit affurément bien digne de quelque citoyen zélé & inftruit, de difcuter à fond ce point & de décider le peuple fur ce qui doit être converti en pain & fur ce qui peut y fuppléer dans le befoin. Nos maïs, mils, millets, feves, &c. méritent à cet egard une attention plus réfléchie que celle du peuple, qui va où le pouffe le befoin & qui n'ecoute que lui. Voici comment s'y prennent les Chinois, pour faire du gland une nourriture faine: après avoir dépouillé l'amande du gland de fon ecorce, ils l'ecrafent à la meule ou au pilon, en y mêlant de l'eau; quand cette amande eft réduite en pâte bien fine, ils mettent cette pâte dans un grand vafe, & verfent deffus beaucoup d'eau, où ils la délaient. Cette eau fe charge d'une partie de l'âcreté de l'amande du gland; ils la verfent doucement, quand elle eft devenue claire; puis ils en mettent de nouvelle fur la glandée qui eft au fond du vafe, & ainfi jufqu'à quatre & cinq fois, pour en ôter toute l'âcreté. Il y en a qui préparent ainfi leur provifion pour plufieurs mois, & confervent leur glandée comme de la farine ordinaire, après l'avoir fait fécher au four ou au foleil. La meilleure maniere de le manger, c'eft d'y mêler un peu de farine & d'en faire une bouillie qui eft, dit-on, très-faine & très-nourriffante; il eft cependant affez commun d'en faire des crêpes, des galettes & des gateaux. Ceux qui mangent la bouillie de gland par régime & pour fe fortifier l'eftomac, ou par goût & pour fe fatisfaire, délaient dans de l'eau chaude leurs amandes de

gland

gland au ſortir de la meule ou du pilon, puis paſſent au tamis ou couloir fin l'eau laiteuſe qu'elles donnent. Quand cette eau eſt repoſée, ils trouvent au fond du vaſe une glandée très-fine qu'ils font ſécher après l'avoir délayée trois ou quatre fois dans de nouvelle eau chaude, & qui leur donne une très-belle farine. Quant à cette derniere pratique, comme elle n'eſt pas ſi populaire, nous l'abandonnons aux recherches & expériences de ceux qui voudront en ſavoir quelque choſe de plus que ce que nous pouvons en dire; nous ajouterons cependant que plusieurs Miſſionnaires, à qui il eſt aiſé de porter de cette farine, dans leurs courſes, en font une bouillie dont ils ſe trouvent bien.

5°. La Médecine Chinoiſe eſt parfaitement d'accord avec la nôtre ſur les vertus qu'elle attribue à l'ecorce, aux feuilles, aux glands, à leurs capſules & aux noix de galle du Chêne. Il ſeroit inutile d'entrer à cet egard dans aucun détail; à tout haſard cependant, nous indiquerons trois petites pratiques qui pourroient n'être pas connues en Occident: la premiere, de cueillir au printemps les premiers bourgeons de Chêne, de les faire ſécher à l'ombre & d'en prendre l'infuſion en guiſe de thé; la deuxieme, de réduire en cendres des glands avec leurs capſules; puis de faire infuſer ces cendres dans de l'eau bouillante, d'extraire le ſel qu'elles y ont dépoſé, & de le donner d'une maniere appropriée dans les diarrhées, dyſſenteries, &c. la troiſieme, de laver & déterger ſouvent avec de l'eau, où l'on a fait bouillir de l'ecorce de Chêne, les plaies & ulceres qui ne veulent pas ſe fermer. Les Chinois font uſage de cette eau pour pluſieurs maladies cutanées.

6°. Par l'hiſtoire, il paroît 1°. qu'il y a eu des Chênes qui ont ſubſiſté plus de 400 ans; 2°. qu'on en a vu dont le tronc a pris vingt-quatre pieds de circonférence & plus de cent pieds de hauteur, il eſt dit de pluſieurs que leur ombre couvroit un

arpent de terrein; 3°. que dans la moyenne antiquité, on plantoit beaucoup de Chênes dans les parcs & jardins des Empereurs; 4°. que l'espece de Chêne à feuilles longues & tendres nourrit des vers-à-soie sauvages, dont la soie est très-belle, très-forte, & la plus estimée des anciens pour les instrumens de musique; 5°. que le bois de Chêne a toujours eté singuliérement estimé pour la marine, la charpente, le pilotis, la menuiserie, le chauffage & le charbon.

Cette notice finie, nous avons trouvé dans le Recueil *San-kang-ki* que pour faire réussir un semis de Chêne, il faut le brûler à la fin de la premiere ou de la seconde année en la maniere que nous avons décrite ailleurs dans un mémoire sur les mûriers; mais ce qui mérite plus d'attention & confirme ce qui a eté dit ci-dessus, on y parle clairement de Chênes entés sur des châtaigners, & on les cite pour exemple des especes qu'on peut perfectionner l'une par l'autre.

13.

Le Châtaigner. *Fructus ejus dulcis gutturi.* Cant. c. 2.

Le Châtaigner a eté bien connu par les anciens Chinois; plus on remonte haut dans la premiere antiquité, plus on le trouve prisé & estimé. A rapprocher ce qu'on sait de plus certain sur les deux premieres dynasties, il paroît hors de doute que le Châtaigner etoit un arbre très-commun alors dans toute la partie du nord. Outre qu'il croissoit de lui-même sur les montagnes qui en etoient couvertes, on le plantoit dans la plaine, & on l'y cultivoit avec soin. Les beaux jours de la dynastie des *Tcheou* lui furent encore plus favorables, & lors de la fameuse révolution de *Tsing-chi-hoang*, si les peuples dépouillés de leurs terres, accablés de travaux & réduits à l'etat le plus triste, ne succomberent pas universellement sous le poids de leurs maux,

ils le dûrent en partie aux bois de Châtaigniers qu'ils trouvoient par-tout. Les longues & sanglantes guerres civiles qui survinrent ensuite, en dépouillerent les campagnes, & lorsque les *Han* monterent sur le trône, environ 200 ans avant l'ere chrétienne, les Provinces de *Chan-tong*, *Pé-tché-li* & *Chan-si*, qui en avoient eu jusqu'alors de si beaux & en si grande quantité, s'en trouverent si horriblement dépouillées de tous côtés, qu'elles n'ont jamais bien réparé cette ancienne perte. On voit avec plaisir dans les annales que plusieurs grands Empereurs de toutes les dynasties suivantes, ont encouragé, commandé, récompensé les plantations de Châtaigniers, & n'ont rien epargné pour en accréditer la culture dans toutes les Provinces du nord : mais un siecle a abandonné les entreprises de l'autre; des regnes foibles ont détruit les succès des bons, les intérêts de l'agriculture mal entendus ont fait naître des obstacles, & les fautes d'une génération ont tellement eté perdues pour la suivante, que les Provinces les mieux partagées en plantations de Châtaigniers ne sont plus revenues à leur ancienne abondance. C'est un grand malheur, parce qu'elles sont privées par-là & des récoltes de Châtaignes, qui etoient leur ressource dans les mauvaises années, & des excellents bois de charpente & de menuiserie que leur procuroient leurs enormes & nombreux Châtaigniers. Les Naturalistes mettent en question si l'on a maintenant toutes les especes dont ont parlé les anciens. Mais *Lin-tchi* & quelques autres Savans observent qu'en rapprochant les détails des géographies particulieres, il paroît que quelques-unes sont devenues plus rares, mais qu'elles se sont toutes conservées, soit dans un endroit, soit dans l'autre. Comme plusieurs grands Empereurs de toutes les dynasties se sont singuliérement affectionnés à la culture du Châtaignier, ils ont introduit cet arbre utile dans leurs parcs, & selon l'ancienne & paternelle coutume de leurs prédécesseurs, ils n'ont rien epargné pour en réunir &

en conserver toutes les especes. Ces parcs sont devenus les pépinieres des Provinces, & en ont réparé les pertes. Il ne sera pas inutile de remarquer à ce propos que si la Chine est si riche en arbres de toutes les sortes, & sur-tout en arbres à fruit, elle le doit à la curiosité ou plutôt à la sage politique qu'ont eu les plus grands Empereurs, de les faire cultiver sous leurs yeux dans leurs parcs; ces soins excitoient ceux des peuples. *Les arbres que fait arroser le Prince*, dit Ming-leang, *poussent des racines sur les pierres, & donnent des rejettons aux deux bouts de l'Empire.* Que ceux qui voudroient faire regarder comme indigne de la Majesté Impériale de prendre intérêt à un arbre aussi vulgaire que le Châtaignier, ecoutent moins leurs préjugés, & ils diront avec le Titus de la Chine, que l'*arbre le plus cher à un bon Prince, est celui qui est le plus utile à ses peuples*, & que le Châtaignier etant le supplément des moissons, il est à ce titre le premier de tous les arbres. Les Poëtes les plus célebres de toutes les dynasties ont eu le patriotisme de lui payer leur tribut de louanges, & de le célébrer à l'exemple du *Chi-king*. C'est dans leurs beaux vers qu'on trouve ces descriptions & ces détails qui répandent tant de clarté sur les fragmens qui restent des anciens Botanistes; on aime sur-tout à voir qu'ils louent des Empereurs d'avoir fait venir du fond de la Corée & de la Perse des especes qui avoient réussi & se propageoient heureusement. *Tchang-lieou* ne balance pas à dire à *Gin-tsong*: *La mine que vous avez ouverte coulera toujours; vous serez le bienfaiteur des siecles les plus reculés, & une automne succédera à l'autre, sans interrompre le cours de vos dons.* A en croire les géographies particulieres, il y auroit en Chine un grand nombre d'especes de Châtaigniers; mais quand on compare ces différentes descriptions, elles se rapprochent assez les unes des autres pour pouvoir être réduites à huit ou dix. Les especes qui nous ont le plus frappé sont, 1°. celle dont les fruits sont gros

comme des abricots, mais peu ſavoureux; 2°. celle dont les fruits au contraire ſont effilés, longs & noiſetteux; 3°. celle dont les chatons ſont blanchâtres, cotonneux, & ſervent à faire des mêches de lampe dans les ménages. Nous trouvons articulé très-nettement que la plus mauvaiſe terre eſt bonne pour le Châtaignier, qu'il ne faut pas déſeſpérer de le voir réuſſir dans la plus ſablonneuſe & la plus ſtérile, ni même entre les rochers les plus eſcarpés des montagnes; nous trouvons auſſi qu'on ne réuſſit bien à multiplier cet arbre utile que par le ſemis, & qu'un ſemis fait doit être abandonné pendant trois ans à lui-même; en arracher les mauvaiſes herbes eſt un ſoin plus nuiſible que profitable. Il faut que les petits Châtaigniers ſoient déja en force pour leur ôter cette ombre etrangere, & riſquer des labours; mais quand on les fait à propos, ils leurs profitent beaucoup & les mettent vîte en pleine pouſſe. Si la nature du terrein ſupplée les ſoins, les ſoins à leur tour ſuppléent auſſi les bonnes qualités du terrein; & ſi l'on fait enter des Châtaigniers, on eſt aſſuré de ſe donner les meilleures eſpeces. Les Chinois entent leurs Châtaigniers en ſifflet comme nous, mais ils ſont plus hardis dans leurs eſſais, & nous ne doutons point que l'eſpece dont les fruits approchent de la noix par leur ſaveur, & dont on peut tirer de l'huile, à ce qu'on dit, ne vienne originairement d'entes faites ſur des noyers. Nous ſerions moins hardis dans nos conjectures, ſi nous n'y etions pas autoriſés par des faits qui etonnent plus les préjugés Européens, & ſur leſquels on ne ſauroit former aucun doute.

Comme une notice vient à l'appui de l'autre, nous renvoyons à celles des années précédentes, & en particulier à celle du Coignaſſier. Qu'on nous permette de remarquer, à l'occaſion du Châtaignier, qu'en admettant comme un fait, qu'il a eté enté ſur le noyer, on n'eſt plus embarraſſé pour expliquer ni comment les anciens mangeoient crues cer-

taines Châtaignes, ni comment ils les conſervoient ſi aiſément, ni enfin comment ils lui attribuoient des vertus aſſez ſingulieres. Ce n'eſt pas le lieu d'inſiſter ici ſur cette remarque; mais ſi on l'examine avec ſoin, & qu'on en faſſe une ſage application, on trouvera peut-être qu'elle donne le mot de bien des enigmes d'hiſtoire naturelle. Pour revenir à notre Châtaignier, on doit ſentir que ſon bois doit devenir d'une ſinguliere beauté en ſe mariant avec celui du noyer, & que ſi les anciens, ainſi que le veut *Lin-pé*, faiſoient des entes pour augmenter la beauté des bois autant que pour augmenter celle des fruits, on gagneroit beaucoup à revenir ſur la pratique des anciens & à faire des eſſais ſur ce point auſſi curieux qu'utile, d'hiſtoire naturelle. Ils conſervoient leurs Châtaignes d'une année à l'autre, cela paroît certain; quant à la maniere, ce qu'on en trouve eſt ſujet à bien des difficultés. Selon les uns, on faiſoit paſſer les Châtaignes par une leſſive, & enſuite on les laiſſoit ſécher au ſoleil; ſelon d'autres, après les avoir fait tremper dans de l'eau ſalée, puis ſécher, on les enterroit dans un ſable fin: peut-être concilieroit-on ces divers récits, en diſant que comme il y avoit diverſes eſpeces de Châtaignes, il y avoit auſſi différentes façons de les conſerver; celle de les réduire en farine qu'on mêloit avec un tiers de farine de riz, eſt trop louée des anciens pour ne pas mériter quelque attention. La Médecine Chinoiſe ſe ſert des Châtaignes comme la nôtre, pour arrêter les diarrhées, mais elle paroît en faire plus de cas pour les maux de poitrine, les rétentions d'urine & les autres maladies qui proviennent d'un ſang âcre ou echauffé; ſur quoi nous remarquerons en finiſſant, que les Châtaignes de Chine, en faiſant abſtraction même de l'eſpece, pourroient avoir plus de vertus, comme ayant crû dans un pays bien plus méridional. Cette obſervation trop négligée nous paroît eſſentielle.

14.

Les Oranges-Coings. *Usage de la greffe.*

Les Chinois greffent le Coignassier sur l'Oranger ; ce qui leur donne un fruit oblong, de la grosseur d'un petit melon, dont la couleur, la chair, les pepins, l'odeur, le goût, l'eau, participent des deux especes. Il suffit que les Curieux en soient avertis, pour en faire l'essai par eux-mêmes, s'ils le jugent à propos.

Nous n'avons parlé des Oranges-Coings, que pour conduire les Amateurs à des tentatives, qui peuvent augmenter nos richesses en fruits de toutes les especes : car, dès que le Coignassier peut s'enter sur l'Oranger, le poirier, le prunier le peuvent aussi. Si les pepins sont une indication décisive d'un seul & même genre, ce qu'on ne nie plus, les noyaux le sont, d'un second genre ; & en allant ainsi de genre en genre, on pourra essayer d'enter le châtaignier sur le chêne, & le chêne sur le hêtre, &c. C'est le vrai moyen de nous enrichir avec nos propres richesses. L'exemple & les succès de la Chine nous paroissent décisifs ; & d'ailleurs cette façon est plus facile, plus prompte & plus sûre que la naturalisation des plantes etrangeres, qui pourtant a son utilité, & qu'il est bon de conserver.

L'histoire des origines raconte comment la Chine a reçu des Pays eloignés plusieurs especes de plantes d'arbres & de fleurs ; mais, à un très-petit nombre près, la plupart ne se sont conservés que par des soins, qu'on ne peut jamais espérer d'une culture générale, parce qu'on n'en est pas dédommagé. Les variétés, au contraire, qu'ont produites les mêlanges des especes par les greffes, se sont perpétuées de dynastie en dynastie, & vont toujours en croissant. Le jujubier, par

exemple, qu'on néglige tant en France, & qui, à en juger par la Chine, pourroit croître dans presque toutes nos Provinces, est devenu ici aussi varié en especes, que chez nous les poiriers & les pruniers, parce qu'on en a pris le même soin. Comme cet arbre très-estimable fleurit tard, il est rare qu'il y ait de mauvaises années pour lui, parce qu'il ne craint ni les pluies, ni la sécheresse. La seule difficulté qu'on pourroit faire, c'est qu'il demande beaucoup de chaleur pour donner des fruits qui aient toute leur bonté. Or nous répondons qu'il est aisé de lui procurer toute celle dont il a besoin, en le plantant au bas des collines qui sont tournées au grand midi, & encore mieux dans les gorges, qui sont une espece de foyer dans leur centre. C'est là une des industries Chinoises, qui doit être d'autant plus prisée & accueillie, qu'elle est plus simple. Peut-être aussi se trouveroit-on bien d'adopter leur principe, que les arbres, à fruit sur-tout, demandent à être plantés sur des collines & des montagnes.

Les faits sur les mêlanges des especes par les entes, sont ici si multipliés & si décisifs, que nous nous faisons un devoir de patriotisme d'inviter nos Curieux à tourner leurs soins & leurs tentatives de ce côté-là. Le desir d'avoir de belles fleurs, des fleurs nouvelles, des fleurs singulieres à présenter à la Cour, a produit ici des especes innombrables de petits arbres à fleurs par le mêlange des cerisiers, des pruniers, des pêchers & des abricotiers. Les petites notices de Botanique que nous avions apportées ici, furent en déroute à la vue de ces variétés : mais nous avons vu peu-à-peu que le mêlange des especes par les greffes etoit le nœud gordien que nous ne pouvions ni défaire, ni couper. Ce fut bien autre chose quand nous vîmes des matricaires que l'on a variées, embellies & métamorphosées en une infinité de manieres, en les entant sur l'aurone. Nous attendons ce que diront les Botanistes &

les

les Curieux, quand ils verront celles que nous avons envoyées en France, & qui leur auroient ſûrement donné beaucoup à rêver, ſi nous ne leur avions pas révélé le ſecret de cette eſpece de phénomene. Or, ce qu'on fait pour une fleur de pur agrément, à quoi tient-il qu'on ne le faſſe pour des plantes utiles? Dieu a abandonné à nos ſoins tout ce qu'il leur accorde de faire réuſſir.

Les grandes regles des Chinois ſur cette matiere, ſont, 1°. de ne point toucher à ce qui réuſſit ſupérieurement dans un canton : le mieux de la nature, ſelon eux, eſt toujours le plus parfait; 2°. de ne point entreprendre de faire violence au climat & au terrein, en voulant avoir dans le nord, par exemple, les fruits du midi; 3°. de faire des entes ſur les arbres qui réuſſiſſent le mieux dans un Pays, pour ſe procurer celles des arbres qui réuſſiſſent le plus mal.

La premiere de ces regles ne demande que d'être enoncée, non plus que la ſeconde.

Nous nous bornerons à obſerver ſur la troiſieme regle qu'on a tâché à la Chine de perfectionner les eſpeces ſauvages par les entes, & les eſpeces franches & cultivées par le mêlange des entes. On ſent bien en France que le poirier, le pommier, le prunier ſauvage ont gagné en tout genre à être entés, & nous ont donné depuis, des fruits plus gros, plus ſains & en plus grande abondance; mais, par malheur, on a oublié d'etendre cette pratique à un très-grand nombre d'arbres & d'arbriſſeaux à qui elle auroit été auſſi profitable. Témoins les cormiers, les aliſiers, les épines-vinettes, &c. Si, comme on le dit ici, les arbres ſauvages donnent un meilleur bois que les arbres francs, rien n'empêcheroit d'en laiſſer dans les forêts : mais tout ce qui eſt aux environs des villages & des hameaux doit être mis à profit, pour augmenter les reſſources & la ſubſiſtance des hommes. Il y a ici un

grand nombre de fruits très-ſauvages, dont on fait beaucoup de cas depuis que la culture les a adoucis & améliorés. Voici des faits: nous avons vu des noix & des châtaignes d'une groſſeur monſtrueuſe par comparaiſon avec les nôtres; & dans nos Provinces mêmes où les noyers & les châtaigniers ſont un grand revenu, on y néglige de les enter. Les raiſins de *Hoai-lai-hien* ſont d'une grandeur giganteſque, au prix de tout ce que nous avons vu dans les Provinces de France les plus fameuſes par leurs vignes. Nous parlons d'après le témoignage de nos yeux: les grains de ces grappes de raiſins ſont gros comme des prunes damas-violet, & la grappe longue & grande à proportion. Le climat peut y faire; mais ſi les livres diſent vrai, cela vient originairement de ce qu'on a enté des vignes ſur des jujubiers; & l'epaiſſeur de la peau de ces raiſins nous le feroit croire. Les raiſins de *Hoai-lai-hien* ne ſont bien bons à manger que dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin: on les conſerve ſi aiſément, qu'on en trouve juſqu'à la fin d'Août. Mais, ſans ſortir de notre ſujet, & pour revenir au Coignaſſier, qui nous a egaré dans ces détails, il y en a une eſpece qui ſont purement Coignaſſiers, & qui donnent des fruits auſſi gros, & même plus gros que l'Orange-Coing. Nous en avons vu une grande quantité; ce qui prouve qu'il ne ſont pas rares. Le Coignaſſier ſe nomme en Chinois *Mou-koua*, l'arbre à citrouilles, à cauſe de la groſſeur de ſes fruits, diſent les Etymologiſtes. Ce n'eſt pas tout: il y en a une eſpece qui a eté ſi adoucie par la culture, qu'elle a perdu ſon âpreté. On mange cette ſorte de Coings comme les pommes & les poires.

Comme nous ſongeons à faire entrer le Coignaſſier dans l'Agriculture Chinoiſe avec les autres arbres à fruits qui nous ſont communs avec la Chine, (ſi tant eſt néanmoins que nous ayons le courage de lutter aſſez contre nos occupations, pour

la finir avec une ſanté uſée, & un cœur dévoré par ſes déſolations), nous tâcherons d'en dire tout ce qui pourra ſervir à éclaircir ou affermir nos expériences. Il ſuffira d'obſerver en général que le Coing a eté regardé de toute antiquité comme un ſi bon fruit, que le proverbe des Anciens dit : *La Pomme a cent mauvaiſes qualités pour une bonne ; le Coing a cent utilités contre un défaut.*

REQUÊTE à l'Empereur pour la cérémonie du Labourage.

LA cérémonie de labourer la terre eſt une des grandes cérémonies, & des plus anciennes de l'Empire. Les Empereurs de la dynaſtie régnante l'ont rétablie dans tout ſon luſtre. Quand on donnera l'Agriculture de Chine, on racontera en détail tout ce qui a trait à l'origine, l'hiſtoire, la fin, l'appareil, &c. de cette cérémonie : on ſe contente ici d'en copier l'annonce, & de traduire la Requête des Tribunaux, telle qu'elle a eté préſentée à l'Empereur, & miſe dans les Papiers publics.

« Le *Li-pou* (c'eſt le Tribunal des cérémonies), & les » autres Tribunaux avertiſſent reſpectueuſement pour la cérémonie du 23 de la troiſieme Lune de la trente-deuxieme de » *Kien-long*, (c'eſt-à-dire, le 22 Avril de cette année 1767,) » trente-deuxieme année du Regne de l'Empereur.

» L'Empereur fera en perſonne la cérémonie de labourer » la terre. La veille, les Mandarins du *Jai-tchang-ſée* (c'eſt » un petit Tribunal du Palais) porteront avec reſpect la » tablette du *Nei-ko* (nom du Tribunal des Miniſtres), au » *Sien-nong-tan* (ſalle dédiée aux Inventeurs & protecteurs

» du Labourage). Les Mandarins du *Hou-pou* (nom du » Tribunal des Impôts & Domaines) prépareront les instrumens du Labourage, les boîtes remplies de grain, & les » remettront aux Mandarins du *Chun-tien-fou* (c'est le nom » du Tribunal du Gouverneur de *Pé-king*): ceux-ci, après » les avoir couverts de leurs enveloppes de soie, & mis dans » leur boîtes, les feront porter, & les accompagneront jusqu'au *Ken-so*, (l'endroit du Labourage). Ils planteront » des tablettes rouges, pour marquer & distinguer les différentes portions de terre que les Princes & les Grands doivent labourer, & rangeront à côté du *Kouan-ken-tai* » (cabinet elevé & ouvert), tous les instrumens du Labourage. » Le jour de la cérémonie, les Mandarins du *Nei-ou-fou* » (nom du Tribunal du Palais pour les affaires de la Maison » de l'Empereur), le Maître des cérémonies, & les autres » Officiers de son Tribunal se trouveront à la cinquieme » veille (à la pointe du jour) en dehors du *Tchin-kin-kong* » (nom du Palais), pour y attendre la fin du sacrifice. Le » sacrifice etant fini, les dix grands Officiers de la premiere » garde entoureront Sa Majesté, & la conduiront au *Tchin-kin-kong*, pour se reposer, & quitter ses habits de cérémonie. Les Princes & les Grands, qui doivent labourer, » quitteront aussi les leurs: cependant on tirera de leurs enveloppes & couvertures la charrue, le fouet, les boîtes » remplies de grain qu'on a préparé pour l'Empereur, aussi » bien que celles qui sont destinées pour les Princes & les » Grands, & on les rangera sur les côtés du *Ken-so*. Le » Maître des cérémonies, les Mandarins du *Nei-ou-fou*, & » les autres Officiers en fonction se rassembleront au midi » du *Ken-so*. Les quatre Vieillards titrés, les quatorze Chantres, les trente-six Joueurs d'instrumens, les vingt Paysans » ayant des chapeaux de paille, & tenant à la main des

» bêches, rateaux, fourches, ballets, se placeront sur deux
» lignes à gauche, & à droite du *Ken-so*, ainsi que les cin-
» quante Porte-Etendards, les trente-quatre Vieillards du
» *Chun-tien-fou*, & les trente Laboureurs des trois ordres.
» Etant tous rangés, ils attendront en silence & debout :
» l'heure du Labourage etant venue, le premier Mandarin
» du *Tai-Tchang-sée* entrera dans le Palais pour inviter
» Sa Majesté. Alors le Maître des cérémonies prendra un
» etendard, & le fera voltiger trois fois. Les trois Princes,
» & les neuf Grands qui doivent labourer, se rendront aux
» endroits qui leur sont marqués. Tous ceux qui ont quelque
» emploi iront à leur poste. Les autres se rangeront aux deux
» côtés du *Ken-so*. Les dix grands Officiers de la premiere
» garde, ayant entouré l'Empereur, le conduiront au *Ken-so*,
» & Sa Majesté s'avancera la face tournée vers le midi. Quand
» Elle sera arrivée, le Mandarin du *Hou-lou-sée* (nom d'une
» Chambre du Tribunal des cérémonies) dira à haute voix :
» Présentez la charrue. Aussi-tôt le Président du *Hou-pou*, le
» visage tourné vers le nord, mettra les deux genoux en
» terre, & présentera le manche de la charrue à Sa Majesté,
» qui la prendra de la main droite. Le Mandarin du *Hou-*
» *lou-sée* dira à haute voix : Présentez le fouet. Aussitôt le
» premier Mandarin du *Chun-tien-fou*, le visage tourné vers
» le nord, mettra les deux genoux en terre, & présentera
» le fouet, que Sa Majesté prendra avec la main gauche.
» Deux Vieillards conduiront les bœufs, deux Laboureurs
» du premier ordre soutiendront la charrue : le Président du
» *Li-pou*, le premier Mandarin du *Tai-Tchang-sée* les pré-
» céderont. Au premier mouvement de Sa Majesté, tous ceux
» qui ont des etendards, les feront voltiger ; les Chantres
» entonneront des cantiques au son de tous les instrumens,
» le premier Mandarin du *Chun-tien-fou* portera la boîte du

» grain, & le Préſident du *Hou-pou* le ſemera. L'Empereur
» labourera trois ſillons : quand Sa Majeſté les aura finis, le
» Mandarin du *Hou-lou-ſée* dira à haute voix ; Recevez la
» charrue. Le Préſident du *Hou-pou* ſe mettra auſſitôt à ge-
» noux pour la recevoir. Le Mandarin du *Hou-lou-ſée* dira
» à haute voix : Recevez le fouet. Le premier Mandarin du
» *Chun-tien-fou* ſe mettra auſſitôt à genoux pour le recevoir.
» Ils couvriront la charrue & le fouet de leurs enveloppes
» de ſoie, auſſi-bien que la boîte du grain. Alors la Muſique
» s'arrêtera, & le Préſident du *Li-pou* invitera l'Empereur
» à monter ſur le *Kuong-ken-tai* : le même Préſident, & le
» premier Mandarin du *Tai-tchang-ſée* y conduiront Sa Ma-
» jeſté par l'eſcalier du milieu. Sa Majeſté s'aſſiera, le viſage
» tourné vers le midi. Tous les Princes, tous les Grands, tous
» les Mandarins, qui n'ont point d'emploi dans le reſte de
» la cérémonie, ſe rangeront aux deux côtés de l'Empereur,
» & s'y tiendront debout : alors les trois Princes commence-
» ront à labourer, & feront cinq ſillons, ayant chacun un
» Vieillard pour conduire leurs bœufs, deux Laboureurs pour
» ſoutenir leurs charrues, & deux Mandarins inférieurs du
» *Chun-tien-fou*, pour ſemer après eux : quand ils auront fini,
» ils viendront ſe placer à leur rang. Les neuf Grands com-
» menceront alors à labourer, & feront neuf ſillons, ayant
» chacun un Vieillard pour conduire leurs bœufs, deux La-
» boureurs pour ſoutenir leurs charrues, & des Mandarins
» du *Ta-hien-him*, & *Ouang-ping-hien* (nom de deux petits
» Tribunaux qui dépendent de celui du Gouverneur), pour
» ſemer après eux. Quand ils auront fini, ils viendront ſe
» mettre à leur rang, & reſteront debout. Les Mandarins
» inférieurs du *Chun-tien-fou* couvriront de leurs enveloppes
» les inſtrumens du labourage & les boîtes du grain, & les
» emporteront. Le Mandarin du *Hou-lou-ſée* conduira au bas

» du *Kouang-ken-tai*, du côté de l'occident, tous les Man-
» darins du *Chun-tien-fou*, les Vieillards, les Laboureurs
» habillés ſelon leur etat, & portant chacun un inſtrument
» de Labourage. Tous enſemble, le viſage tourné vers le
» nord, ſe mettront trois fois à genoux; & à chaque fois,
» ils frapperont la terre du front à trois repriſes, pour remer-
» cier Sa Majeſté. Après cette cérémonie, les Mandarins du
» *Chun-tien-fou*, du *Ta-him-him*, du *Nan-ping-hien*, les Vieil-
» lards & les Laboureurs iront finir le Labourage du *Ken-ſo*.
» Alors le Préſident du *Li-pou* viendra avertir Sa Majeſté que
» toutes les cérémonies du Labourage ſont finies. Sa Majeſté
» deſcendra du *Kouang-ken-tai*, par l'eſcalier de l'orient,
» montera dans ſon char, & ſortira par la porte *Sien-
» Nang*, &c. »

Il y auroit matiere à bien des notes dans ce que nous venons de traduire: nous nous bornerons à quatre.

1°. L'Empereur, & tous ceux qui doivent prendre part à la cérémonie du Labourage, s'y préparent par trois jours de jeûne.

2°. On fait un Sacrifice avant la cérémonie de labourer la terre.

3°. Ce qu'on recueille dans le *Ken-ſo* eſt conſervé avec reſpect: on en rend compte à l'Empereur, & on ne s'en ſert que dans les grands Sacrifices au *Chang-ti*, ou ſouverain Seigneur.

4°. Quand l'Empereur eſt moins occupé, la Cérémonie du Labourage eſt terminée par un repas magnifique, où Sa Majeſté Chinoiſe régale les Princes, les Grands, les Mandarins, &c. Il eſt remarquable que, quand il s'en retourne à ſon Palais, il eſt ſur un char de parade, précédé par des Chœurs de muſique & de ſymphonie, & par tout l'appareil des plus grandes cérémonies.

L'Europe voit encore les Chinois de trop loin, pour comprendre combien ils font entrer de grandeur, de noblesse, de magnificence, de majesté & de décence dans toutes les cérémonies publiques. Il faut espérer qu'elle ouvrira les yeux, & sentira que ce vaste Empire est l'Amérique des Gens de Lettres, des Sages & des Hommes d'Etat.

A Pé-king, ce 3 Novembre 1767.

FIN DU TOME TROISIEME.

Fautes à corriger dans ce Volume.

PAG. 35, *lig.* 17, un nommé, *lisez* un fils nommé.
Ibid. *lig.* 18, Ou-ouang, & qui, *lisez* Ou-ouang qui.
53, *lig.* 10, qu'il en, *lisez* qu'il n'en.
54, *lig.* 27, montra-t-il, *lisez* montra.
74, *lig.* 30, trois mille, *lisez* trois mille ans.
84, *lig.* 29, jamais vous, *lisez* jamais avoir à vous.
86, *lig.* 8, la *lisez* l'an.
114, *lig.* 25, celui dépossédé, *lisez* celui qui avoit été dépossédé.
195, *Note* 4, *lig.* 2, n'eut, *lisez* eut.
Ib. *Note* 5, *lig.* 2, Glosateurs, *lisez* Glossateurs.
361, *lig. dern.* attirent, *lisez* attirerent.
362, *lig.* 13, le, *lisez* se.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois, Tome III;* & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 15 Avril 1778. BÉJOT.

Le Privilege se trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1778.